

Un prédicateur de la Cour de Pologne sous Sigismond III

PIERRE SKARGA

(1536-1612)

Etude sur la Pologne du XVI^e siècle et le protestantisme polonais.

PAR

A. BERGA

DOCTEUR ÈS LETTRES

Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix THÉROUANNE)

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Cluny, 15

—
1916



BERKELEY, CALIFORNIA

PIERRE SKARGA

(1536-1612)

DU MÊME AUTEUR

LES SERMONS POLITIQUES

(SERMONS DE DIÈTE, 1597)

DU

P. SKARGA S. J.

PRÉDICATEUR DU ROI DE POLOGNE SIGISMOND III

*Traduits pour la première fois intégralement du polonais en français
et accompagnés d'une introduction et de notes critiques.*

Un volume in-8° raisin. 4 fr.

Un prédicateur de la Cour de Pologne sous Sigismond III

PIERRE SKARGA

(1536-1612)

Etude sur la Pologne du XVI^e siècle et le protestantisme polonais.

PAR

A. BERGA

DOCTEUR ÈS LETTRES

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Prix THÉROUANNE)

PARIS

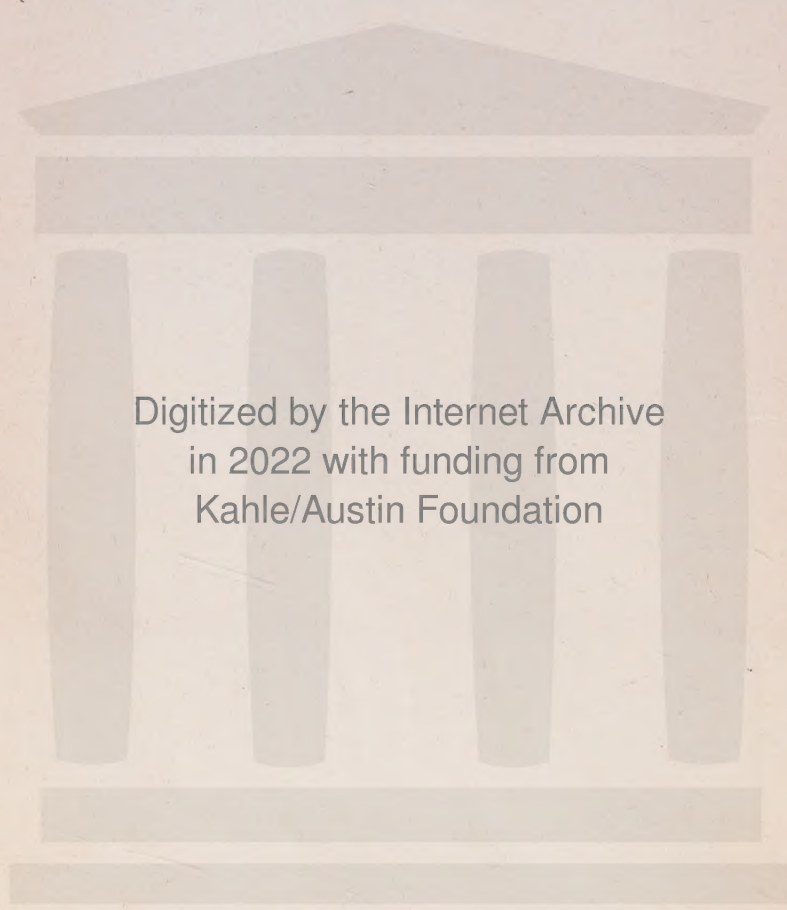
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Cluny, 15

—
1916

3X
7705
866
B47
1916



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

BIBLIOGRAPHIE

I. — OEUVRES DE SKARGA DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE.

1. *Pro sacratissima Eucharistia contra hæresim Zwinglianam*. Vilna, 1576. (Ce traité est suivi des *Contradictiones et Antilogiæ Schol. Calvin.*)
2. *O Iedności Kosciota...* [De l'unité de l'Eglise de Dieu sous un seul pasteur.] Vilna, 1577.
Une deuxième édition (Cracovie, 1590) remaniée porte ce titre : *Du Gouvernement et de l'unité de l'Eglise.*
3. *Zywoty Swietych...* [Vies des Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament.] Vilna, 1579.
Neuf éditions se succédèrent du vivant de l'auteur avec des additions nombreuses.
4. *Artes duodecim Sacramentariorum seu Zwinglio-Calvinistarum*. Vilna, 1582.
5. *Siedem Filarow...* [Les sept colonnes sur lesquelles s'appuie la doctrine catholique du Saint-Sacrement de l'Autel...] Vilna, 1582.
6. *Bractwo Miłosierdzia* [La Confrérie de la Miséricorde]. Cracovie, 1588.
7. *Upominanie... i Przestroga...* [Avertissement aux Evangéliques... et Avis aux Catholiques...]. Cracovie, 1592.
8. *Proces Konfederacyey* [Procès de la Confédération]. [Cracovie], 1595.
9. *Proces na Konfederacya...* [Procès contre la Confédération avec la correction et la réfutation de l'adversaire...]. [Cracovie], 1596. (C'est l'ouvrage précédent refondu et augmenté.)
10. *Kazania na Niedziele...* [Sermons pour les dimanches et les fêtes de toute l'année.] Cracovie, 1595.
(Du vivant de l'auteur parurent trois autres éditions, 1597, 1602, 1609. Celle de 1597 renferme les *Kazania sejmowe*, 1^{re} éd.)
11. *Synod Brzeski et Obrona S. B.* [Le synode de Brest. — Sa défense.] Cracovie, 1597.
12. *Kazania o 7 sakram.* [Sermons sur les sept sacrements.] Cracovie, 1600 (suivis des *Kazania sejmowe*, 2^e édit.)
13. *Zawstydzienie Aryanow.* [La confusion des Ariens (sociniens)] Cracovie, 1604. — Nouvelle confusion des Ariens, 1608.
14. *Na Artykul o Jezuitach.* [L'article contre les Jésuites.] Cracovie, 1606.
15. *Proba Zakonu S. J.* [Défense de la Compagnie de Jésus.] Cracovie, 1607.
16. *Diskurs na Konfederacya* [Discours contre la Confédération.] Cracovie, 1607.
17. *Zolnierskie Nabozestwo.* [La dévotion du soldat.] Cracovie, 1608
18. *Areopagus* (4 sermons). Cracovie, 1609.
19. *Wzywanie do Pokuty...* [Appel à la Pénitence.] Cracovie, 1609-1610.
20. *Kazania Przygodne* [Sermons de circonstance]. Cracovie, 1610 (suivis des *Kazania sejmowe*, 3^e édition.)
21. *Na Threny y lament...* [Les Jérémies de Théophile Orthologue.] Cracovie, 1610.
22. *Wzywanie do... Wiary.* [Appel à la foi salutaire.] Cracovie, 1611.
23. *Lettres de Skarga*. V. SYGANSKI.

NOTA : Quelques sermons de circonstance ont été imprimés chacun à part. On en trouvera les principaux dans les *Kazania Przygodne*, édités en 1738 (in-folio) avec plusieurs ouvrages secondaires de Skarga, PIENIAZEK, palatin de Sieradz, a donné en 1691 une traduction latine des *Sermons des dimanches et fêtes*. Cette traduction littérale est assez défectueuse.

II. — OUVRAGES A CONSULTER.

- Acta capitularia diocesis Poznaniensis et Vladislaviensis* (dans les *Acta historica* publiés par l'Acad. de Crac., t. XIII, 1908.)
- Acta Conventuum et Synodorum a dissidentibus celebratorum*. Breslau (s. d., préface de 1776). Ce recueil est de Scheidemantel.
- Acta Episcopalia diocesis Cracoviensis* (ms. 1510-1582). (Dans *Bukowski, Hist. de la Réf. en Pol.*, I, 165.)
- Acta Historica* (par abrégé : A. H.), publiés par l'Académie de Cracovie, depuis 1878... (Correspondance de Zebrzydowski au tome I^{er}, d'Hosius aux tomes IV et IX.)
- Acta Tomiciana : Epistolæ, legationes, responsa Sigismundi I regis Poloniæ*. Posen, 1852-1858, édit. Dzialynski.
- Ambasciatori Veneti* (le *Relazioni degli*). Florence, 1862. (Pour la Pologne : Série I, vol. VI.)
- ANCUTA [Ankuta] (pseudon. de Zaluski) : *Jus plenum religionis catholicæ*. Vilna, 1719.
- Archivum Kom-Praw*. [Archives de la Commission juridique de l'Acad. de Crac., 1895] Le tome I^{er} renferme les *Constitutions synodales*, p. ULANOWSKI.
- ARGENTI : *De rebus S. J. in regno Poloniæ ad Sigism. III*. Cracovie, 1620.
- BALAN : *Monumenta Reformationis lutheranæ*. Ratisbonne, 1884.
- *Monumenta sæculi XVI*, t. I^{er} (Lettres de Sadolet). Inspruck, 1885.
- BALINSKI : *Starożytna Polska* [l'ancienne Pologne]. Varsovie, 1843.
- BANTISCH-KAMENSKY : *Istoria...* [Histoire de l'Union des Eglises]. Moscou, 1795.
- BARONIUS, RAYNALDUS et BZOVIVS : *Annales Ecclesiastici*, Lucques, 1755.
- BARTOSZEWICZ : *Zarys...* [Esquisse de l'histoire de l'Eglise russe en Pologne.] Cracovie, 1880.
- BAUDRILLART (Mgr) : *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme*³. Paris, 1910.
- BELLARMIN (cardinal) : *De Controversiis christianæ fidei adversus hujus temporis hæreticos*. Ed. de Cologne, 1619-1620.
- BÈZE (Théodore de) : *Epistolæ theologicæ*. Genève, 1573.
- *De hæreticis a civili magistratu puniendis*. Genève, 1574.
- BEZOLD (Von) : *Geschichte der Reformation in Deutschland* (Collection Oncken). Berlin, 1886.
- BIELINSKI : *Univ. Wil.* [L'Université de Vilna.] Cracovie, 1899-1900.
- BIELSKI : *Kron. sw.* [Chronique universelle]. Cracovie, 1597.
- BIRKOWSKI : *Dziewiec Kazan.* [Neuf sermons.] Posen, 1849.
- *Kaz. Pogrz. Sk.* [Oraison funèbre de Skarga] en tête des *Vies des saints*, éd. des Mekhitaristes, Vienne, 1860.
- BOBRZYNSKI : *Dzieje Polski...* [Histoire abrégée de Pologne.] Cracovie, 1879, 2^e édit., 1887-1890.
- *Kaz sejm. Sk.* [Les Sermons de diète de Skarga, conférence donnée à Cracovie, 1876.]
- BOCK : *Historia Antitrinitariorum*. Ratisbonne et Leipzig, 1776. *Königsberg*
- BOSSERT : *Calvin*, Paris, 1906.
- BOHOMOLEC : (Annotations à la *Vie de Tarnowski* par ORZECZOWSKI et *Vie d'Orzechowski*.) Varsovie, 1755.
- BOSSUET : *Histoire des Variations*.
- BRUCKNER (A.) : *Geschichte der Polnischen Literatur*. Leipzig, 1901. (Edition polonaise, 1903.)
- BUKOWSKI (l'abbé) : *Dzieje Ref. w P.* [Histoire de la Réformation en Pologne.] Cracovie, 1883-1886.
- BUZENSKY : *Zywoty Arcyb. Gniezn.* [Vies des archevêques de Gniezno.] Vilna, 1852. (Traduction latine dans les *Acta litteraria* de MIZLER, année 1745.)
- BZOVIVS : v. BARONIUS.

- Calvini Opera* [par abrégé O. C.] : vol. XXIX à LXXXVII du *Corpus reformatorum*. Brunswig et Berlin, 1863-1900.
- CARNOVIUS (KARNKOWSKI) : *Epistolæ illustrium virorum*. Cracovie, 1578.
- CASTÉRA (DE) : *Idee de la République de Pologne*, v. KURZWEILL.
- CHRAZANOWSKI : Edition des Sermons de Diète, précédée d'une étude érudite sur cet ouvrage. Cracovie, 1904 et 1912.
- *Dzieje*. L. P. [Hist. de la litt. polon.], 1910.
- CICHOCKI (pseudon. du P. SAWICKI, S. J.) : *Alloquia Osiecensia*. Cracovie, 1615.
- COMMENDON : Sa correspondance avec le cardinal Borromée, traduction polonaise de Malinowski. Vilna, 1851. (Faute de pouvoir recourir à l'original, nous avons dû nous contenter de citer cette traduction que les historiens polonais considèrent comme exacte et n'hésitent pas à employer.)
- Conciles : Collections de LABBE, MANSI, MARIA-LAACH (LACENSIS).
- CONNOR : *The history of Poland in several letters*. Londres, 1698.
- Constitutiones Synodorum metropolitane ecclesie Gnesnensis provincialium, éd. Wezyk, Cracovie, 1761.
- (Réimpression du recueil de 1630 qui reproduisait ceux de LASKI (1530) et de KARNKOWSKI (1579).
- CRÉTINEAU-JOLY : *Histoire de la Compagnie de Jésus*. Paris, 1855 (3^e éd.).
- CRISTIANI : *Luther et le Luthéranisme*. Paris, 1909.
- CROMERUS (KROMER) : *Polonia*. Cologne, 1589. (30 livres de *Origine... Polonorum*, 2 livres de *Situ... Poloniæ*).
- CZACKI : *O Litewskich i Polskich Prawach* [Les lois de Lithuanie et de Pologne]. Varsovie, 1800-1801.
- DALTON : *Johannes a Lasco*. Gotha, 1881.
- *Beiträge zur Gesch. der Ev. Kirche*, t. III : *Lasciana*, Berlin, 1898.
- DEMBINSKI : *Die Beschickung des Tridentinums durch Polen*. Breslau, 1883.
- DOELLINGER : *Die Reformation*. Ratisbonne, 1848.
- DITTRICH : *Geschichte des Katholicismus in Alt-Preussen*. Braunsberg, 1901 (t. I^{er} de 1525 au XVIII^e siècle).
- DLUGOSZ : *Opera Omnia* (éd. PRZEDZIECKI, Cracovie, 1867-1878 (*Historiæ Poloniæ* du tome X à XIII)).
- DROYSSEN : *Geschichte der Gegen-Reformation* (Collection ONCKEN).
- DUBROVSKY : *Piotr Skarga iezouit...* [Pierre Skarga, jésuite et prédicateur de Sigismond III]. (*Mémoires de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg*, série russe, tome I^{er}, livre II, 1862.)
- P. DUHR S. J. : *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutschen Zunge in XVI^{ten} Jahrh.*, Fribourg-en-B., 1907.
- DZIEDUSZYCKI, V. RYCHICKI
- EICHHORN : *Der Ermländische Bischof und cardinal Stan. Hosius*. Mayence, 1854.
- Epistolæ illustrium virorum* : V. CARNOVIUS.
- ERASMI ROTERD. : *Epistolæ*. Londres, 1642.
- FEUGÈRE : *Bourdalone, sa prédication et son temps*. Paris, 1875, 2^e éd., 1888.
- FISCHER : *Versuch einer Gesch. der Ref. in Polen*. Grätz, 1855.
- FÖRSTMANN : *Album Academiæ Vitebergensis*. Leipzig et Halle, 1841-1905.
- P. FOUQUERAY : *Histoire de la Compagnie de Jésus* (Assistance de France). Paris, 1910.
- FRIESE (VON) : *Beiträge zur Reformations-Geschichte in Polen*. Breslau, 1786.
- (Tomes II et III de la *Kirchengeschichte des Königreiches Polen*.)
- GEFFROY : *Histoire des États scandinaves*. Paris, 1851.
- GINDÉLY : *Geschichte der Böhmischen Brüder*. Prague, 1868.
- GORKICKI : *Rozmowa...* [Dialogue entre un Polonais et un Italien sur l'élection, etc...]. Varsovie, 1828.
- *Dzieje...* [Mémoires : 1538-1572]. Varsovie, 1828.
- GORSKI : *Kmita vita* (à la suite des *Annales d'Orzechowski*, éd. DZIALYŃSKI).

- GRABIENSKI : *Dzieje Narodu Polskiego* [Histoire du peuple polonais]. Cracovie, 1898.
- GRABOWSKI (1). *Literatura Aryanska*. [Les écrits sociniens en Pologne]. Cracovie, 1908.
- GRATIANUS (GRAZIANI) : *Vita Commendoni*. Paris, 1659.
 (Fléchier a donné une traduction de cet ouvrage. Paris, 1687.)
 — *De scriptis invita Minerva* [1598]. Florence, 1745-1746.
- GUAGNINI : *Sarmatiæ Europæ Descriptio* [Cracovie, 1578]
 — *Compendium Chronicorum Poloniæ* (collection de Pistorius, 1768).
- HARTKNOCH : *De Republica Polonica*. Francfort et Leipzig, 1687.
- D'HAUTEVILLE : *Relation historique de la Pologne*, 1686 et 1697. (En 1687 parut une contrefaçon avec pagination différente.)
- HEIDENSTEIN : *Rerum polonicarum libri XII*. Francfort-sur-le-Mein, 1672.
- HERBERT : *Statuta regni Poloniæ*. Dantzig et Varsovie, 1693. (La première édition est de 1597.)
- HERGENROETHER (cardinal) : *Handbuch der Allgemeinen Kirchen-Geschichte*⁴. Fribourg-en-B., 1902.
- HERZOG-HAUCK : *Real Encyclopædie für protestantische Theologie und Kirche*³. Leipzig, 1896-1908.
- HOSIUS : *Opera Omnia*. Cologne, 1584.
 — EPISTOLÆ. (*Acta historica*, t. IV et IX), édit. HIPLER et ZAKRZEWSKI, Cracovie, 1878-1888.
- HÜPPE : *Die Verfassung der Republik Polen*. Berlin, 1867.
- HUREL (abbé) : *Les orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*. Paris, 1873.
- HUTTEN (Ulrich de) : *Opera Omnia*, éd. BOECKING, Leipzig, 1859.
- Idée de la République de Pologne* [en 1748], édition Kurzweil, Paris, 1840. (L'auteur est de CASTÉRA, résident de Pologne.)
- JABLONSKI : *Historia consensus Sandomirensis*. Berlin, 1731. (V. *Jura et libertates*.)
- JANOWSKI : *P. Skarga, ego polityczeskaia dielatnost*. [Sk., son activité politique.] Kief, 1907.
- JACQUINET : *Les Prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*. Paris, 1863.
- Jura et libertates dissidentium... in regno Poloniæ* [par JABLONSKI], 1708 ; nouvelle édition, s. l. n. d. (1718 ?)
- KARAMZIN : *Histoire de l'empire de Russie*. Paris, 1819-1826.
- KAREEV : *Otcherk ist. ref.* [Esquisse d'une histoire du mouvement réformateur et de la réaction cath. en Pol.]. Moscou, 1886.
- KARNKOWSKI : V. CARNOVIUS.
- A. W. KOJALEWICZ : *Miscellanea rerum ad statum ecclesiasticum in M. D. Lit. pertinentium*. Vilna, 1650.
- M. KOJALOVITCH : *Litovskaia Tserkovnaia Unia*. [L'Union de l'église lithuanienne.] Pétersbourg, 1859-1861.
- KONOPACKI : *Chronologia Dziejow*. [Chronologie de l'Histoire de Pologne.] Posen, 1878.
- KORYTKOWSKI : *Arceb. Gniez.* [Les archevêques de Gniezno]. Posen, 1889.
- KORZENIOWSKI : *Orichoviana, opera inedita et epistolæ Stan. Orzechowski*. Cracovie, 1891.
- KRASINSKI : *Historical Sketch of the rise, progress and decline of the Reformation in Poland*. Londres, 1838.
 — *Histoire religieuse des peuples slaves*. Paris, 1852.
- KRAUSE : *Die Reformation und Gegenreformation in Polen*. Posen, 1901.
- KROMER : V. CROMERUS.
- KRZYŻANOWSKI : *Dawna Polska*. [L'ancienne Pologne]. Varsovie, 1844.
- KURZWEIL : *Idée de la République de Pologne*. Paris, 1840. V. *Idée*.

1. Notre travail était terminé quand on nous a communiqué un nouveau livre de M. GRABOWSKI, intitulé : *Piotr Skarga na tle Literatury Katolickiej* (Pierre Skarga et la production littéraire catholique), Cracovie, 1912. Après lecture de ce livre, nous n'avons rien trouvé à changer à notre thèse dont nous maintenons les conclusions.

- KUTRZEB : *Historja Ustroju...* [Histoire abrégée de l'organisation polonaise.] Léopol, 1905.
- LABITTE : *Les Prédicateurs de la Ligue*, Paris, 1842.
- LE LABOUREUR (J.-A.) : *Relation du voyage de la reine de Pologne*. Paris, 1648.
- J. LASCO (LASKI) : *Statuta regni Poloniae*, 1506.)
- J. LASCO : *Opera* (édit. KUPER). Amsterdam, 1866. (Ce Jean LASKI est le neveu du précédent.)
- LASCIANA : V. DALTON.
- LASICIUS (LASICKI) : *De Russorum... religione...* Spire, 1582.
- LAUTERBACH : *Ariano Socinismus olim in Polonia*. Frkf. et Leipzig, 1725. (Ouvrage allemand malgré son titre latin.)
- LELEVELL : *Hist. de Pol.*, Paris, 1844. (Au tome II, *Considérations*, avec pagination à part.)
- LÉGER (Louis) : Dans la *Nouvelle Revue* (avril 1909) : Articles sur l'éloquence de la chaire en Pologne.
- LENGNICH : *Jus publicum regni Poloniae*. Dantzig, 1742-1746.
- *Historia Poloniae*. Leipzig, 1740.
- LEROT-BEAULIEU : *L'empire des Tsars et les Russes*. Paris, 1882-1889.
- Liber Beneficiorum diocesis. Cracov.* de DLUCOSZ (édit. LETOWSKI). Cracovie, 1863-1864.
- Gnesn. de J. LASKI. Gniezno, 1880.
- LIKOWSKI (Mgr) : *Unia Brzeska* [l'Union de Brest en Lithuanie]. Posen, 1896.
- LIPSKI : *Decas questionum publicarum*. Cracovie, 1616 (édit. de Dantzig et de Thorn).
- LUBIENSKI : *Opera posthuma*. Anvers, 1643.
- LUBIENIECKI : *Historia Reformationis Polonicæ*. Freistadt, 1685.
- LUBOWITCH : *Ist. Ref. w. P.* [Hist. de la Réforme en Pologne.] Varsovie, 1883.
- *Natchalo Katolitcheskoj Reaktsiei* [Le commencement de la réaction catholique et la décadence de la Réforme en Pologne.] Varsovie, 1880.
- LUCHAIRE : *Innocent III.* Paris, 1904-1908.
- LUKASZEWICZ : *O Kosciolach Braci czeskich*. [Les églises des Frères Bohèmes dans l'ancienne Grande-Pologne]. Posen, 1835. (En abrégé : LUKASZ, B. C.).
- *Dzieje Kosciola Helweckiego...* [Histoire de l'Eglise helvétique dans l'ancienne Petite-Pologne]. Posen, 1853. (En abrégé : LUKASZ, Helv.).
- *Geschichte der Reformirten Kirche in Litauen*. Leipzig, 1848-1850. (En abrégé : LUKASZ, Lit.).
- *Wiadomosc histor...* [Notice historique sur les dissidents de la Ville de Posen.] Posen, 1832. (En abrégé : LUKASZ, *Wiadomosc.*)
- *Historja szkol*. [Histoire des écoles en Pologne et en Lithuanie.] Posen, 1849-1851.
- LUTHER : *Sæmmtliche Schriften* (éd. WALCH), Iéna, 1740-1753.
- — (éd. d'ERLANGEN) 1826-1861).
- MAKÁRY : *Istor. tserk.* [Histoire de l'Eglise russe] Petrograd, 1877-1881.
- MECHERZYNSKI : *Hist. Wymowy w. P.* [Histoire de l'éloquence en Pologne]. Cracovie, 1858.
- MERLE D'AUBIGNÉ : *Hist. de la Réformation du XVI^e siècle*. Paris, 1860.
- *Hist. de la Ref. en Europe du temps de Calvin*. Paris, 1863-1864.
- AD. MICKIEWICZ : *Cours de littérature slave*. Paris, 1860. (T. VIII des *Œuvres complètes*.)
- MODREVIUS (MODRZEWSKI) : *De Republica emendanda*. Bâle, 1559. (Edit. antérieure, 1551-1553, Cracovie et Bâle).
- Traduction polonaise de BAZYLIK [1577] rééditée par TUROWSKI. Cracovie, 1857.
- *Sylwæ quatuor*, 1565-1590.
- MORAWSKI : *Dzieje N. P.* [Histoire du peuple polonais.] Posen, 1877.
- KAZ. MORAWSKI : *Hist. univ. Jagel.* [Histoire de l'Université jagellonne.] Crac., 1900.

- NARBUTT : *Dzieje nar. Lit.* [Histoire du peuple lithuanien.] Vilna, 1835-1841.
- NIEMCEWICZ : *Dzieje Panow. Zym. III.* [Histoire du règne de Sigismond III.] Varsovie, 1819.
- *Zbior pamietn.* [Recueil de souvenirs historiques sur l'ancienne Pologne.] Varsovie, 1822. — Edit. BOBROWICZ, Leipzig, 1838-1840.
- NIESIECKI : *Herbarz Polski.* [Nobiliaire de Pologne.] Posen, 1839.
- NOAILLES (Marquis DE) : *Henry de Valois et la Pologne.* Paris 1867.
- OKONIEWSKI : *Pismo swiete...* [La Bible dans les œuvres de P. Skarga.] Posen, 1912.
- ORICHOVIUS (ORZECZOWSKI) : *Annales* (édit. DZIALYNSKI). Posen, 1854. (Cet ouvrage renferme aussi la *Vie de Kmita* [par Gorski]).
- *Chimœra sive de Stancari fanestâ regno Poloniæ sectâ.* Cracovie, 1562.
- Nombreux dialogues publiés en latin ou en polonais entre 1560 et 1584 et reproduits en 1858-1859, par TUROWSKI, Cracovie (Fricius, Fidelis subditus, Quincunx, Sur l'exécution, Politique (*Policya*), le citoyen (*Ziemianin*), etc.)
- OSINSKI : *O Zyciu...* [Conférence sur la vie et les écrits de Skarga.] Krzemieniec, 1812.
- OSTROG : *Monumentum pro reipublicæ ordinatione* (édit. Bobrzynski, 1878, tome V des *Monuments de l'ancien droit polonais* publiés par l'Académie de Cracovie.)
- PAWINSKI : *Zrodla Dziej.* (Sources historiques). Varsovie, 1876-1897.
- *Rzady sejmikowe* [Le gouvernement des diétines à l'époque des rois électifs] Varsovie, 1888.
- PELCZAR (Mgr) : *Zarys dziej. Kaznod.* [Esquisse d'une histoire de l'éloquence.] Cracovie, 1896-1897.
- PELESZ : *Geschichte der Union der Ruthenischen Kirche mit Rom.* Vienne, 1878-1881.
- PHILIPPSON : *La Contre-Révolution religieuse au XVI^e siècle.* Bruxelles, 1884.
- PIASECII (Piasecki) : *Chronica Gestorum...* ad ann. 1648. Cracovie, 1648.
- P. PIERLING : *Documents inédits sur les rapports du S. Siège avec les Slaves.* Paris, 1887.
- *Papes et tsars.* Paris, 1890.
- *Bathory et Possevino.* Paris, 1887.
- *La Russie et le S.-Siège.* Paris, 1896.
- *Rome et Moscou.* Paris, 1883.
- *Le S. Siège, la Pologne et Moscou.* Paris, 1885.
- POLKOWSKI : *Ksiązka Pamiatkowa.* [Le Livre du souvenir, vie de Skarga.] Cracovie, 1884.
- PYPIN et SPASOWITCH : *Ist. Rousskoï Liter.* [Hist. de la littérat. russe.] Petrograd, 1899.
- — *Histoire des littératures slaves.* (Traduction de M. E. DENIS.) Paris, 1881.
- — *id.* en allemand. Leipzig, 1883-1884.
- RACZYNSKI : *Kodex diplomatyczny.* [Codex diplomatique de la Grande-Pologne.] Posen, 1840.
- REGENVOLSCIUS (Pseudonyme de WEGIERSKI, v. ce mot.)
- Relacye Nunciuszow Apostolskich* [Relations des nonces apostoliques sur la Pologne de 1548 à 1690], trad. p. RYKACZEWSKI, Berlin et Posen, 1864. (V. l'observation que nous avons faite sur la traduction des lettres de Cominendon.)
- Relazioni degli ambasciatori Veneti. V. Ambasciatori.*
- REMBOWSKI : *Rokosz Zebrzydowskiego.* Varsovie, 1893.
- RESCIUS (RESZKA) : *Vita Hosii* (En tête du recueil des lettres d'Hosins, A. H., IV.)
- ROSTOWSKI : *Lithuanicæ S. J. historię* (édit. MARTINOV). Paris, 1877.
- Revues polonaises : *Athenœum* ; *Przegląd powszechny* ; *Przegląd Lwowski* ; *Pamiętnik Literacki*, etc.
- RYCHCICKI (pseudon. de DZIEDUSZYCKI) : *P. Skarga i jego wiek.* [P. Skarga et son temps.] Cracovie, 1^{re} éd., 1850 ; 2^e éd., 1868-1869.)
- RZYSZCZEWSKI et MUCZKOWSKI : *Codez diplomaticus Poloniæ*, Posen, 1840.

- SANDIUS : *Bibliotheca Antitrinitariorum*. Freistadt, 1684.
- P. JOSEPH SAS S. D. : *O Skardze*. [Sur Skarga « le plus grand perturbateur de la République ».] Przemyśl, 1913.
- SCHEIDEMANTEL : V. *Acta Conventuum*.
- SCHIEHMANN : *Russland Polen und Livland* (Collection ONCKEN). Berlin, 1886.
- SCHMITT : *Rokosz Zebrzydowskiego*. Léopol, 1858.
- Scriptores rerum Polonicarum*. (Publication de l'Académie de Cracovie depuis 1872...). (En abrégé : S. R. P.)
- SIARCZYNSKI : *Obraz Panow...* (opis Osob) : Tableau du règne de Sig. III (biographies). Léopol, 1828.
- — — (stan, narod i Kraj) : Tableau du règne de Sig. III (l'Etat, le peuple, le pays). Posen, 1843-1858.
- W. SOBIESKI : *Nienawisc wyzn...* [La haine confessionnelle des masses au temps de Sig. III]. Varsovie, 1902.
- *Studia Historyczne*. Léopol, 1912.
- *Pamiętny sejm*. [La diète mémorable de 1605.] Varsovie, 1913.
- A. SOKOŁOWSKI : *Przed Rokoszem* [avant le Roskosz]. Comptes rendus de l'Acad. de Crac. Section histor. (1^{re} série, tome XV, 1882).
- SOLICOVIVS (SOLIKOWSKI). *Commentarius*. Dantzig, 1647.
- SOLOVIEV : *Ist. Ross. z drev. vrem.* [Histoire de Russie depuis les anciens temps], t. VII, Pétrograd, 1874.
- P. SOMMERVOGEL : *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. Bruxelles, 1896.
- SPANOCHI : *Relazione delle cose di Polonia intorno alla religione* [1586] dans *S. R. P.* t. XV.
- SPASOWICZ : *Dzieje Lit. Polsk.* [Hist. de la litt. Pol.]. Cracovie, 1891.
- STAROWOLSKI : *Tractatus tres* (1. *Bellatores*; 2. *Polonia*; 3. *Scriptor. polonic.* 'Εξαποντας'), édit. de Breslau, 1733.
- STRYKOWSKI : *Kronika Polska Litewska i Ruska*. Varsovie, 1846.
- SURIUS : *De probatis sanctorum historiis*. Cologne, 1578.
- P. SYGANSKI : *Listy Ks. P. Sk.* [Lettres du P. Skarga S. J. de 1566 à 1610]. Cracovie, 1912.
- *Działalnosc Ks. P. Sk.* [L'activité du P. Skarga d'après ses lettres.] Cracovie, 1912.
- SZELAGOWSKI : *Wzrost Państwa...* (Développement de l'Etat polonais aux x^{ve} et xvi^e siècles), Léopol, 1904.
- SZUJSKI : *Dzieje P...* [Histoire de Pologne.] Léopol, 1861-1866.
- *Odrodzenie i Ref...* [La Renaissance et la Réforme en Pologne]. Cracovie, 1888. (Série II, tome VIII de ses Œuvres.)
- TARNOWSKI : *Pisarze polit.* [Les écrivains politiques du xvi^e siècle.] Cracovie, 1886.
- *Dzieje lit. P.* [Hist. de la littérature polonaise.] Cracovie, 1903-1905.
- THEINER : *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae*. Rome, 1860-1865.
- *Annales Ecclesiastici*. Rome, 1856.
- THUANUS (DE THOU) : *Historiæ sui temporis*. Londres, 1733.
- Uchansiana* (Recueil publié par WIERZBOWSKI depuis 1884), documents relatifs à l'histoire du primat Uchanski.
- ULANOWSKI : *Materialy...* (Matériaux pour servir à l'histoire des ordonnances synodales) (V. ARCHIWUM.).
- VACANT et MANGENOT : *Dictionnaire de Théologie catholique*. Paris, en cours de publication depuis 1899.
- VOLUMINA LEGUM (depuis 1347). Pétrograd, 1860.
- WAPOWSKI : *Kroniki de 1480 à 1535* (dans *S. R. P.*, t. II.)
- WEGIERSKI (André) : *Slavonia reformata*. Amsterdam, 1679. Ce même ouvrage avait été publié d'abord en 1652 sous le pseudonyme de REGENVOLSCIUS, avec un autre titre (*Syntagma historico Chronol...*)

- WEGIERSKI (Albert) : *Kronika zboru...* [Chronique de la communauté évangélique de Cracovie, 1651], éd. de Bandkie, 1817 (s. l.)
- WETZER et WELTE : *Kirchen-Lexikon*². Mayence, 1899-1903.
- WEZYK : V. *Constitutiones synodorum*.
- WIELEWICKI : *Dziennik...* [Journal de la maison des Jésuites de Cracovie (1579-1639)] Cracovie, 1881... (publié par l'Académie de Crac. dans les *S. R. P.*, t. VII, X, XIV et XVII.)
- WISZNIEWSKI : *Hist. Lit. Pol.* [Histoire de la littérature polonaise.] Cracovie, 1840-1857.
- WOTSCHKE : *Der Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*. Leipzig, 1908.
- ZAKRZEWSKI : *Powstanie i wzrost...* [Apparition et développement de la Réformation en Pologne.] Leipzig, 1870.
- P. ZALESKI : *Jezuici w Polsce*. [Les Jésuites en Pologne], 1900.
- ZEBRZYDOWSKI : (Sa correspondance, dans *Acta Historica*, t. I.)
- ZINKEISEN : *Geschichte des Osmannischen Reiches* (Collection HEEREN).
- ZYCHLINSKI : *Złota księga ..* [Le Livre d'or de la Szlachta], t. VII, 1884.
- ZYWOT. P. SKARGI (Vie anonyme du P. Skarga). Plusieurs de ces vies parurent à la fin du XVII^e siècle et semblent émanées d'une source commune. Elles offrent peu d'intérêt depuis la publication du journal du P. WIELEWICKI. Ce sont des livres d'édification écrits pour le peuple.

N. B. — Lors du dernier centenaire de Skarga (1912), ont paru de nombreuses brochures sur cet écrivain. Ce sont pour la plupart des dissertations insérées dans des programmes de gymnases (collèges), œuvres de seconde main et presque toujours sur le ton du panégyrique. Nous ne croyons pas devoir les citer.

INTRODUCTION

Pierre Skarga est considéré par les Polonais comme leur plus grand prédicateur et celui qui a exercé sur son temps l'influence la plus générale et la plus profonde. Dans la seconde moitié du xvi^e siècle, à une époque où l'avenir du catholicisme en Pologne paraissait fort compromis et où la réforme protestante semblait y devoir triompher ¹, il a par sa prédication, par ses livres et par ses travaux apostoliques, contribué grandement au relèvement de la religion catholique, et l'on s'accorde généralement à voir en lui le meilleur champion de l'Eglise romaine en face de ses ennemis ². A une époque où la haute société polonaise surtout était dominée par l'amour du bien-être, assoiffée de richesses et envahie par le luxe et la corruption, il a travaillé avec un zèle infatigable à la correction des mœurs, joignant ainsi à sa réputation de polémiste redoutable le renom d'éloquent censeur des vices. A une époque enfin où la constitution du royaume de Pologne achevait de se transformer au milieu des troubles suscités par une liberté sans frein, il a cru devoir du haut de la chaire juger et condamner la politique intérieure de son pays et s'ériger en réformateur politique.

Pour comprendre et apprécier équitablement ce triple rôle de Skarga controversiste, moraliste et politique, il est indispensable de connaître le milieu où il a vécu et où s'est exercée son action. Nous commencerons donc cette étude par un tableau de l'état politique et religieux de la Pologne au xvi^e siècle ³. Nous pourrons ainsi nous rendre compte

1. Piasecki, *Chronica*, p. 42 : *Advenæ hæreses in Polonia rem catholicam in ultimum pæne discrimen adduxerant...* Le nonce Malaspina écrivait en 1598 : « L'hérésie semblait, il n'y a que peu d'années, devoir conduire le catholicisme au tombeau. » (*Relacye nunciuszow* [Relations des nonces apostoliques sur la Pologne de 1548 à 1690], 2 vol., Posen, 1864, traduction polonaise de Rykaczewski, t. II, p. 82.)

Nota. — Nous aurons souvent à citer ce recueil et nous le ferons sous cette forme abrégée : *Rel. nunc.*

2. Krasinski : *Historical sketch of the progress and decline of the Reformation in Poland*, t. II, 103, fait cet aveu (il est calviniste) : *There is no doubt that this celebrated preacher contributed greatly to the triumph of his church in Poland.*

3. Il ne s'agit pas ici de tracer un tableau achevé qui demanderait plus d'un volume,

des difficultés de la tâche que l'illustre prédicateur s'est donnée et des mérites qu'il s'est acquis, soit qu'il ait vu le succès couronner ses efforts, soit qu'il ait eu le regret d'échouer sur quelque point de son entreprise.

Après avoir tracé ce tableau, nous esquisserons la vie de Skarga autant que le permet la rareté des documents, et nous joindrons à cette esquisse biographique l'analyse des ouvrages de cet auteur qui ne rentrent pas dans le cadre oratoire. Enfin nous étudierons dans les sermons de Skarga l'orateur chrétien et nous examinerons sa prédication dogmatique, morale et politique. D'où la division de ce travail en trois livres :

LIVRE PREMIER : le Milieu politique et religieux.

LIVRE II : l'Homme et les OEuvres.

LIVRE III : le Prédicateur.

mais une simple esquisse qui donnera de la Pologne du xvi^e siècle une idée assez complète, quoique succincte. L'histoire polonaise de cette époque n'est pas d'ailleurs dépourvue de tout intérêt. Si elle est moins brillante, au point de vue militaire, que celle du siècle suivant ; si, malgré les grands succès remportés par Etienne Batori sur les Moscovites, elle n'a pas à enregistrer d'aussi glorieux faits d'armes que les victoires de Kirchholm, de Chocim et de Vienne, elle offre du moins le curieux spectacle d'une évolution politique qui arrive à son terme et d'une crise religieuse qui a son côté dramatique.

LIVRE PREMIER
LE MILIEU POLITIQUE ET RELIGIEUX .
OU LA POLOGNE DU XVI^e SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE I

LA POLOGNE DU XVI^e SIÈCLE : SON ÉTAT POLITIQUE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LE TERRITOIRE ET LA POPULATION.

Situation géographique et limite.

Au xvi^e siècle qu'on a dénommé à tort ou à raison l'âge d'or¹ des Sigismonds, la Pologne semble parvenue à l'apogée de sa grandeur. Elle est devenue la plus grande puissance du Nord depuis son union avec la Lithuanie, et l'Europe la regarde comme le boulevard de la chrétienté dressé en face des Turcs et des Tatars infidèles². Son immense territoire achève de se compléter par l'acquisition de la Mazovie (1526) et de la Livonie (1561)³ et forme un tout compact, malgré un certain dualisme⁴ établi à la DIÈTE D'UNION (Lublin, 1569). A cette dernière date, les limites de la Pologne, si variables au cours des siècles antérieurs, sont définitivement fixées : elles resteront telles jusqu'au jour de sa chute, à l'exception près de la Livonie et des terres russes de la rive gauche

1. Cette dénomination vient des longs règnes de Sigismond I^{er} dit le Vieux (1506-1548) et de son fils et successeur Sigismond II Auguste (1548-1572) ; elle appelle plus d'une réserve. (Voir là-dessus J. Szujski, *Dzieje Polski* [Hist. de Pol.], t. II, 207 et seqq.)

2. Ad. Szelagowski, *Wzrost Państwa P.* [Développement du Royaume de Pologne aux xve et xvi^e siècles], Lwow, 1904, p. 34 ; Alb. Rembowski, *Rokosz Zebrzydowskiego* [Le Rokosz (révolte) de Zebrzydowski], Warszawa, 1893, p. 171. — Skarga en divers endroits de ses œuvres appelle la Pologne un rempart élevé contre les infidèles. V. 1^{er} sermon de diète, prière finale ; sermon pour la fête de saint Stanislas, III, 188, édit. Maryanski. (Sauf indication contraire, nous citerons ordinairement cette édition des *Sermons des dimanches et des fêtes* de Skarga, parce qu'elle est la plus répandue.)

3. Les Moscovites disputaient la Livonie à la Pologne. Ils l'envahirent en 1563 ; mais à la suite des campagnes de Batori (1579-1581) et de ses victoires, ils la reconquirent comme possession polonaise au traité de Kieverova-Gorka (1582).

4. D'après les clauses de l'Union de Lublin, le royaume de Pologne et le grand-duché de Lithuanie, réunis sous un même sceptre (union réelle et non plus personnelle comme auparavant), gardaient chacun son armée, son trésor et sa hiérarchie de fonctionnaires,

du Dniepr ¹. La Pologne occupe alors la partie occidentale de la grande plaine sarmatique qui s'allonge du nord au sud entre l'océan Glacial et la mer Noire et de l'est à l'ouest entre l'Oural et les Karpathes. Adossée à ces dernières montagnes, elle s'étend au nord jusqu'à la Baltique, à l'est jusqu'au delà du Dniepr, et au sud jusqu'aux steppes qui avoisinent la mer Noire. Nous avons ainsi une idée générale de la position et de l'étendue de la Pologne ; mais pour plus de précision, voici le tracé de ses limites ².

La frontière polonaise part, au nord-ouest, des côtes de la Baltique, à 12 milles polonais (env. 66 kil.) ouest de Dantzic et forme une ligne conventionnelle, de direction nord-sud, qui sépare la Pologne de la Poméranie, du Brandebourg et de la Bohême (Silésie), et qui atteint les Karpathes vers la source de la Vistule. A partir de la région montagneuse, la frontière devient naturelle, et suit dans la direction de l'est les crêtes karpathiques du Tatra et des Beskides. Derrière ces deux groupes de montagnes s'étendent la Hongrie et la Transylvanie. En face de cette dernière principauté, la frontière, redevenue conventionnelle³, coupe le Prut non loin de sa source, puis atteint et longe le Dniestr qui sépare la Pologne de la Moldavie. Arrivée à la steppe d'Oczakow, que les Polonais appellent les *Champs Sauvages* (*Dzikie pola*), elle reste flottante jusqu'au Dniepr ⁴. De là elle remonte vers le nord en longeant le fleuve jusqu'au sud de Smolensk ⁵, et elle englobe les territoires arrosés par les affluents de la rive gauche ; mais là encore elle est mal fixée, car ces territoires sont un sujet de contestations et de guerres sans fin entre les Polonais et les Moscovites.

1. Au xvii^e siècle, à la suite de guerres malheureuses, Jean-Casimir dut abandonner la Livonie et les territoires de la rive gauche du Dniepr (Kief, Czernichow et la plus grande partie de l'Ukraine), conformément aux traités d'Oliwa (1660) et d'Androussov

2. Nous donnons ce tracé d'après les cartes fournies par Grabienski dans son *Histoire du peuple polonais* [*Dzieje narodu Polskiego*], 2 vol., Cracovie, 1898.

3. On remarquera que la frontière polonaise est partout conventionnelle, excepté dans la partie qui touche à la Baltique et celle qui longe les Karpathes.

4. La steppe était alors disputée entre les Cosaques Zaporogues, plus ou moins soumis à la Pologne, et les Tatars de Crimée (horde de Pérékop), tributaires des Turcs. Tantôt la Pologne prétendait que son territoire allait jusqu'à Bialogrod (auj. Akerman) sur la mer Noire ; tantôt elle convenait avec la Turquie que la steppe devait être considérée comme territoire neutre. (Martinus Cromerus (Kromer) : *de Situ Poloniae* (éd. Colon. Agrip.; 1589), lib. I, p. 481^a : *Incerti sunt in illa solitudine Scythica fines ejus* ; id., p. 482.)

5. Smolensk est perdue pour la Pologne à partir de 1514 et reste aux mains des Moscovites jusqu'en 1610. Reprise cette année-là par les Polonais, elle retombe en 1667 au pouvoir des Moscovites, et demeure définitivement en leur possession (traité d'Androussov).

De Smolensk, la frontière polonaise s'avance vers le nord jusqu'au lac Peïpous. Là elle tourne brusquement à l'ouest, sépare la Livonie de l'Esthonie, et atteint la Baltique au golfe de Riga. Elle suit alors la côte dans la direction ouest jusqu'à l'embouchure de la Dvina, contourne la Courlande et la Prusse ducale, toutes deux vassales de la Pologne, et rejoint à Braunsberg la Baltique, qu'elle longe jusqu'au delà des bouches de la Vistule.

Ces limites embrassent un territoire deux fois grand comme la France de nos jours¹, plaine immense, dont l'uniformité n'est rompue que par des ondulations de terrain, et très exceptionnellement par des collines, qui sont en général de médiocre hauteur² : de là le nom de Pologne (*Pole*, champ ou plaine). Arrosée par la Vistule, le fleuve national, navigable de Cracovie à Dantzig, et limitée en certaines régions par le Dniestr et le Dniepr, cette plaine est sillonnée par une multitude innombrable de cours d'eau, parsemée d'étangs et de lacs, particulièrement aux environs de la Baltique, et couverte de forêts de pins, de chênes ou de hêtres dans presque toutes les régions, surtout en Lithuanie. La terre, d'une fertilité exceptionnelle en Podolie, en Volhynie et en Ukraine, est suffisante dans les autres provinces pour permettre la culture des céréales. D'immenses pâturages y facilitent l'élevage du bétail, et c'est ce qui fait avec le commerce des bois et des cendres, du miel et de la cire, la richesse du pays³.

Population.

La Pologne du xvr^e siècle, selon le nonce Ruggieri, « est assez bien peuplée »⁴ ; mais elle l'est inégalement, et la densité de la population

1. Cromer, *de Situ*, p. 481^b, indique 240 milles N.-S. et environ 200 milles E.-O. à 15 milles au degré. Le mille carré polonais est de plus de 50 kilomètres carrés. Le flottement des frontières (méridionale et orientale) interdit toute précision. On admet généralement que la Pologne avait au xvr^e siècle une superficie de 1.200.000 kilomètres carrés, (V. à ce sujet : Ad. Szelagowski, *op. cit.*, p. 203 et suiv. (20.000 milles carrés pol.) ; *Rel. nunc.*, t. II, p. 115 et 240 (chiffres en désaccord). T. Korzon, *Hist. intér. de la Pol.* (*Wewntrze dzieje Polski*), I, 52, et Elisée Reclus, *Nouv. Géog. univ.*, V, 386 (superficie en 1772, 800.000 kilomètres carrés après le 1^{er} partage ; perte au 1^{er} partage, environ 400.000 kilomètres carrés.)

2. On trouve des collines dans la Petite-Pologne, la Prusse royale, la Lithuanie propre, la Podolie et l'Ukraine. Les plus élevées sont les hauteurs de la Sainte-Croix (palatinat de Sandomir) qui atteignent jusqu'à 587 mètres.

3. Il y a quelques mines d'un bon rapport. On cite particulièrement les mines de plomb argentifère d'Olkusz, et les fameuses mines de sel de Wieliczka et de Bochnia.

4. *Rel. nunc.*, I, 125 (Fulv. Ruggieri, 1565). Ce nonce juge la population de la Pologne en la comparant avec celle de l'Italie.

va en décroissant du nord-ouest au sud-est : ainsi la Grande-Pologne (Gniezno, Posen) est très populeuse, tandis que l'Ukraine voit seulement se développer sa colonisation par l'établissement de familles polonaises. On estime généralement que sous les Sigismonds la Pologne avait au moins neuf millions d'habitants ¹. Les grandes villes sont peu nombreuses ², et (Cracovie mise à part) bâties en bois ³ et en pisé ; mais il y a une quantité considérable de bourgs et de villages ⁴.

Le peuple polonais pris dans son ensemble est loin d'être homogène ; car la Pologne, formée de provinces ⁵ et de terres réunies à diverses

1. *Encyclop.* d'Orgelbrand, art. *Pologne* (en pol.). Il n'y a pas de statistique scientifique concernant le xvi^e siècle ; il n'y a que des statistiques modernes : Schafarik (1842), cité par Pypine et Spasovitch ; *Hist. des Litt. slaves* (trad. E. Denis), t. I^{er}, 18 ; Korzon, *op. cit.*, I, 59 ; Reclus, *op. cit.*, V, 386 ; Lubor Niederle : *la Race slave*, Paris, 1911 (trad. L. Léger), p. 76, signale la difficulté de préciser même aujourd'hui le nombre des Polonais, tant les évaluations sont différentes. J.-U. Niemcewicz, *Hist. du règne de Sig. III* (*Dzieje panow. Zyg.*, III), Varsovie, 1819, introd., p. 7, admet 12 familles par village et 250.000 villages ; il estime la population totale à 15 millions ; mais les bases de ce calcul sont trop fragiles pour s'y appuyer.

2. On ne cite guère comme grandes villes que Cracovie, Gniezno, Posen, Dantzig, Lublin, Varsovie, Léopol, Vilna, Kief et Sandomir. Au xvi^e siècle, Cracovie a de 30 à 40.000 âmes (Szelagowski, *op. cit.*, 372).

3. A.-M. Graziani : *De scriptis invita minerva* (Florentiæ, 1745-1746), t. II, 129 : *Raræ apud Polonos e lapidibus domus*. C'est ce qui faisait dire à Ruggieri (*Rel. nunc.*, I, 125) que Gniezno n'est qu'un grand village. V. d'Hauteville, *Relat. hist. de la Pol.*, p. 283 ; Connor, *History of Poland*, I, 217 (London, 1698) ; Le Laboureur, *Relat. du voyage de la reine de Pologne* (Paris, 1648), I, 182, et III, 5, 13. Cette relation est divisée en trois parties, avec pagination séparée.

4. Sur le nombre des petites villes, bourgs et villages, il y a de grandes divergences entre les évaluations des auteurs du xvi^e siècle. Les chiffres varient de 70.000 à 250.000. (V. *Rel. nunc.*, I, 98, 125, 257 ; *Ambasc. Veneti.*, série I, vol. VI, 275 ; Connor, *Hist. of Pol.*, I, 218.) Cette diversité vient probablement de ce que certains auteurs parlent de la Pologne sans y comprendre la Lithuanie et de ce que d'autres confondent villages et domaines. Il y a, en effet, à cette époque une multitude de domaines qui peuvent être considérés comme des villages en voie de formation, et la totalité des domaines royaux, ecclésiastiques et nobiliaires s'élève, d'après l'estimation commune, au chiffre d'environ 250.000. À l'époque du *Rokosz* de Zbyszowski (1606), on compte 90.000 domaines (*usi*) royaux et nobiliaires et 160.550 domaines ecclésiastiques. (D'après deux brochures du temps citées par Aug. Sokolowski, *Przed Rok.* [avant le *Rokosz*], p. 192, *Mém. Hist. et philos. de l'Acad. de Crac.*, t. XV, 1882). Rembowski (*op. cit.*, p. 163), d'après un manuscrit du xvii^e siècle, indique 90.000 villages royaux et nobiliaires, 100.010 villages épiscopaux et canoniaux et 60.950 villages conventuels et plébains. Niemcewicz, *op. cit.*, introd., p. 7, date le manuscrit de 1612. *Rel. nunc.*, I, 258, donne 216.560 (1575) et note 1, 250.559 (1582).

5. Bien qu'on ne soit pas d'accord sur la façon de compter les provinces, l'énumération suivante est la plus commune : la Grande et la Petite-Pologne, la Mazovie, la Prusse royale, la Lithuanie proprement dite, la Podlachie, les Russies, rouge, noire et blanche, la Podolie, la Volynie, l'Ukraine (Kiovie), la Samogitie et la Livonie.

On comprend sous le nom de *Couronne* la Grande et la Petite-Pologne et les provinces qui s'y rattachent (Mazovie, Prusse royale et Russie rouge). On oppose alors à la *Couronne* le *Grand-Duché*, qui comprend la Lithuanie propre et les provinces annexes

époques, renferme des populations d'origine et de race différentes dont l'assimilation laisse parfois à désirer. A côté de terres purement polonaises (Grande et Petite-Pologne, Mazovie), il y a des terres allemandes ou germanisées autrefois par les Teutoniques et les Porte-glaive (Prusse royale et Livonie), des terres lettes (Lithuanie propre) dont la population polonisée par en haut est russifiée par en bas, et des terres russes (Russies, rouge, noire et blanche, Podolie, Volhynie et Ukraine), de civilisation orientale et de religion *orthodoxe*. Le commun peuple et une partie de la noblesse qui habitent ces terres russes opposent à la polonisation une résistance presque insurmontable.

Il y a en outre en Pologne des milliers de commerçants arméniens ¹ qui se sont établis dans la Russie rouge, après avoir été chassés de leur pays par les Turcs, et quelque trente mille Tatars ² mahométans. Ces derniers sont les descendants de Tatars transportés aux environs de Vilna et de Léopol par Vitold et qui se sont polonisés tout en gardant leur religion. Dans toutes les villes il y a des Juifs en quantité (sauf en Mazovie) et des Allemands à foison ³, et, depuis la venue de la reine Bona (1519), de nombreux Italiens, artistes ou artisans, se sont établis en Pologne. Ce sont là des éléments peu assimilables, et les Tsiganes nomades qui infestent le pays le sont encore moins. Nous avons ainsi une idée générale du peuplement de la Pologne au xvi^e siècle.

Caractère des Polonais.

Comme les Slaves en général, les Polonais de l'époque moderne ont des goûts pacifiques et s'adonnent aux travaux des champs. La douceur de leurs mœurs est caractéristique, et EN TEMPS ORDINAIRE ⁴, les crimes sont chez eux relativement rares. Les étrangers qui visitent la Pologne s'étonnent de pouvoir parcourir en toute sécurité d'immenses

(les terres russes, à l'exception de la Russie rouge). La Livonie est considérée comme la propriété commune de la Couronne et du Grand-Duché. (Sur les provinces, v. *Ambasc. Veneti*, VI, 275 et 322; Gratiani, *De scriptis*, II, 161.)

1. Gratiani, *De scriptis*, II, 151, et *Vita Commendoni* (éd. Paris, 1659), p. 167.

2. Connor, *Hist. of. Pol.*, II, 49.

3. *Rel. nunc.*, I, 127 (1565). « En beaucoup d'endroits on n'entend parler que l'allemand. » Cromer; *De situ*, p. 490 B. Pour se rendre compte de l'invasion du germanisme en Pologne, il suffit d'ouvrir un lexique polonais et de constater l'énorme quantité de mots qui sont d'origine allemande. (V. le Grand Dictionnaire de Varsovie par Karłowicz, etc.)

4. Nous disons *en temps ordinaire*, car aux époques de troubles politiques et religieux (xv^e siècle : lutte de la petite noblesse contre l'aristocratie et le hussitisme; xvi^e siècle : licence nobiliaire et protestantisme) les crimes se multiplient prodigieusement. Długosz (xv^e siècle), *Hist. polon.*, t. I, p. 48 (éd. Przewdziecki); *Nec facile aliam gentem reperies tot domesticis homicidiis et cladibus contaminatam.*

forêts dans un pays où les policiers, les gendarmes et les douaniers sont inconnus ¹. Un résident français ² qui vécut de nombreuses années en Pologne, ne craint pas de dire que « deux siècles montrent parmi « les Polonais beaucoup moins d'assassinats, d'empoisonnements, d'affreuses débauches et d'autres excès semblables, que deux ans n'en « font éclore dans les autres pays les mieux policés ³. » Cette douceur de mœurs ne fait aucun tort à leur valeur guerrière, et, quoiqu'ils pratiquent peu la guerre de conquêtes ⁴, dans la guerre défensive ils sont redoutables à leurs ennemis.

Leur hospitalité n'a d'égale que l'hospitalité arabe, si elle ne la surpasse pas ⁵, et l'on sait qu'autrefois la Pologne a été le lieu de refuge des bannis et des persécutés, à commencer par les Juifs du moyen âge. Cette hospitalité est d'autant plus appréciable que les Polonais sont aimables et généreux jusqu'à la prodigalité. Ils dépensent sans compter, ce qui les entraîne souvent à s'endetter et à contracter des emprunts ruineux, ou à se livrer à la rapine ⁶. S'ils sont humains, hospitaliers et généreux, la constance dans les sentiments ne paraît pas être leur vertu dominante, et leur humeur changeante fait que les étrangers mettent en doute la solidité de leur amitié, quoiqu'ils soient fort démonstratifs. Vains et légers, ils engagent leur parole avec une déplorable facilité ⁷ et se montrent insoucians, imprévoyants et incapables de desseins suivis : de là le défaut d'esprit politique que l'on constate si souvent dans leur histoire.

1. Connor, *op. cit.*, II, 181 ; Adam Mickiewicz, *Hist. popul. de Pol.* (Paris, 1867), p. 352. (Note de M. Lad. Mickiewicz.)

2. Ce résident était DE CASTÉRA (de 1744 à 1752). C'est lui qui fut le premier confident du *secret du roi* dont il avait été l'inventeur et le promoteur, comme le prouvent des documents que nous avons trouvés aux archives des affaires étrangères. Il écrivit un mémoire diplomatique intitulé *Idée de la Pologne en 1748* dont s'empara et que publia le fameux chevalier Eon de Beaumont en le masquant sous des retouches. Un officier polonais de l'émigration, Kurzweil, le publia à son tour sans en connaître l'auteur, d'après un *manuscrit* de la Bibliothèque nationale, et l'attribua par conjecture au comte de Broglie, ambassadeur de Pologne (depuis 1752). Il est juste de restituer à son auteur ce livre posthume, et nous le citerons sous ce titre : Kurzweil [de Castéra] : *Idée de la République de Pologne*, Paris, 1840.

3. Kurzweil [de Castéra], *Idée*, p. 269.

4. Les provinces réunies à la Couronne ont été généralement des acquisitions pacifiques. Quant aux terres russes annexées à la Lithuanie, elles ont été conquises par les Lithuaniens avant l'union de Lublin de 1386.

5. Dlugosz, *loc. cit.* : [gens Polona] *in advenas et hospites humana et benigna, et hospitalitatis supra ceteras gentes amatrix* ; Gratiani, *De scriptis*, II, 163.

6. Dlugosz, *loc. cit.*, *Polonorum nobilitas... in rapinas prona. — Plebs rusticana in rapinas et ipsa prona.*

7. D'Hauteville, *Relation historique de la Pol.* [Paris, 1686 et 1697], p. 211 et 216 : « Ils multiplient les serments et les violent à la première occasion. » Dlugosz, *loc. cit.*, *Promissi parum tenax* [gens Polona].

Peu modestes, ils se moquent volontiers des usages qui diffèrent des leurs ; mais comme ils sont extrêmement curieux et avides de nouveautés ¹, ils voyagent beaucoup à l'étranger et en rapportent des modes, des coutumes et des idées nouvelles ; car s'ils critiquent facilement les autres peuples, ils ne laissent pas de les imiter volontiers ². Cette faculté d'assimilation, qui leur épargne un travail d'invention dont ils seraient d'ailleurs capables, les confirme dans une indolence naturelle que leurs ennemis qualifient durement de paresse. Peu faits pour l'action, ils sont en revanche beaux parleurs, et leurs diètes finissent par n'être plus que des prétextes à longs discours sans conclusion pratique : c'est ce qui faisait dire à un nonce apostolique que les Polonais ont la maladie diétale (*morbum comitalem*). Si nous ajoutons à ces traits un penchant à l'intempérance, qu'excuse sans le justifier l'âpreté du climat jointe à la mauvaise qualité de l'eau ³, et un amour passionné de la liberté, qui se traduit par l'esprit d'insubordination et d'indiscipline ⁴, nous aurons esquissé la physionomie générale du peuple polonais.

1. Même les paysans, d'après Dlugosz, *op. cit.*, p. 49 : *Plebs rusticana... et avida novitatum*.

2. Kromer, *op. cit.*, 494^a ; *Rel. nunc.*, I, 127, 170 ; Gratiani, *De scriptis*, II, 164. Jules Slowacki a consigné dans un vers célèbre la vanité et l'esprit d'imitation de ses compatriotes :

Pologne, tu étais le peuple paon et perroquet.

Polsko...

Pawiem narodow bylas i papuga.

(*Grob Agamemnona*, Pisma, I, 183, Krak., 1908.)

3. *Rel. nunc.*, I, 167 : « En beaucoup d'endroits, l'eau [même celle des sources] est mauvaise à boire, fade, insipide, épaisse et trouble ». — *Rel. nunc.*, I, 117 : cinq mois de neige. Cromer, *De situ*, p. 484^b : trois mois de glace, et parfois cinq et six.

4. *Rel. nunc.*, I, 169.

CHAPITRE PREMIER

LA SOCIÉTÉ POLONAISE CONSIDÉRÉE DANS SES DIFFÉRENTES CLASSES.

Jusque vers le milieu du xiv^e siècle, le peuple polonais ne fut pas divisé en classes bien définies parce que les privilèges accordés par les rois à leurs sujets pour établir le statut de chacun étaient individuels ou parfois collectifs (famille, ville, couvent), mais jamais généraux, et qu'ils différaient beaucoup les uns des autres. Sur ce point, d'ailleurs la Pologne du moyen âge comparée aux autres nations de l'Europe¹ ne fait pas exception. A partir de Casimir le Grand, s'ouvrit une nouvelle ère, celle des privilèges généraux. Le *statut de Wislica* (1347), puis, sous Louis de Hongrie, le *pacte de Koszyce* (*Kaschau* 1374) débrouillèrent le chaos social en répartissant les Polonais en cinq classes² qui se maintinrent avec leurs privilèges particuliers jusqu'au premier partage de la Pologne. Ces cinq classes étaient, en partant de l'ordre le plus élevé : le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les paysans et les juifs.

Comme nous aurons l'occasion de parler longuement du clergé quand nous étudierons l'état religieux de la Pologne, nous nous contenterons de dire ici, que les évêques³ sont de droit sénateurs, qu'ils forment l'aristocratie religieuse, et qu'ils ne diffèrent guère de l'aristocratie laïque que par l'habit et les fonctions du culte.

1. « Rien n'est plus difficile que d'établir à une époque quelconque du moyen âge la condition générale d'une classe de la société. Comme la condition des personnes et des choses n'est pas réglée par des lois universellement reconnues, mais par des privilèges qui varient de village à village et même de maison à maison, les tableaux que l'on trace ne sont jamais qu'une abstraction et ne sauraient avoir qu'une valeur approximative. » Denis, *Georges de Podjebrad*, p. 251.

2. Nous nous servons du mot *classe* pour la clarté de l'exposition. Les Polonais se servent du mot *Etat* (*stan*, plur. *stany*) et emploient ce mot dans le même sens qu'en français dans les locutions *Tiers-Etat*, *l'assemblée des Etats*. Nous ne l'employons pas pour éviter la confusion.

3. En Pologne, les évêques seuls parmi le clergé ont un caractère politique, du moins au xvi^e siècle. Il y a bien quelques ecclésiastiques qui occupent certains postes à la cour, comme l'un des chanceliers, les référendaires et les grands secrétaires ; mais outre qu'ils sont quelquefois évêques, ce sont en tout cas des candidats à l'épiscopat, et leur influence est restreinte.

I. — LA NOBLESSE.

SES PRIVILÈGES GÉNÉRAUX.

La noblesse est après le clergé la classe la plus privilégiée de la nation. Au xvi^e siècle, ce qui donne la noblesse, c'est la naissance, et quiconque est issu légitimement de père noble, est noble, quelle que soit la condition de la mère. Ce qui la caractérise, c'est le nom et le blason (*herb*), et la propriété héréditaire du sol, avec juridiction patrimoniale sur les habitants et droit d'établir redevances et corvées. Dans ses domaines la noblesse prétend jouir des droits souverains (*absolutum dominium*).

Les privilèges qu'elle a arrachés à la faiblesse des rois du xiv^e et du xv^e siècle lors des guerres contre les Teutoniques, des changements de dynastie et des élections royales, non seulement se maintiennent au xvi^e siècle, mais ils sont augmentés et tournent en abus. Même l'unique redevance de deux *gros* (environ 1 fr. 40) par *Lan* (environ 10 hectares), à laquelle ont été ramenés et réduits tous les impôts qui grevaient jadis la noblesse ¹, ne l'atteignent plus ; ce sont les paysans qui la paient ². Jusqu'au règne d'Etienne Batori (1576-1586), les nobles ne sont chargés que des impôts qu'ils consentent à la diète, et pour une fois seulement. Après ce prince, ils rejettent sur la bourgeoisie et les paysans ces derniers impôts, en sorte qu'ils n'en payent plus aucun ³.

Depuis les constitutions *Nihil confiscabimus* (Czerwinski, 1422), *Neminem captivabimus* (Iedlna, 1430) et la création des tribunaux de la noblesse (Nieszawa, 1454) le roi n'a plus le pouvoir de confisquer les biens d'un noble ni de le mettre en prison sans un jugement régulier, et les *starostes* (juges royaux) ne peuvent plus au criminel le citer à leur tribunal, que pour les quatre crimes d'incendie, de viol, de brigandage, d'invasion de domicile à main armée. En tout autre cas, c'est le roi lui même qui juge la noblesse, et seulement pendant la diète. En fait, ce tribunal du roi fonctionne si peu et si mal, à partir des dernières années de Sigismond I^{er} jusqu'au second interrègne (1540-1576), que Batori, en 1578, se voit forcé de créer des tribunaux supérieurs, dans lesquels la noblesse a ses représentants élus qu'on appelle les *députés* ⁴.

1. Il y en avait une quarantaine de sortes. (V. leur énumération dans Grabienski, I, 59.)

2. Orzechowski (*Resp. pol. ad proceres pol.*, 1543 [de ordinanda republica], dans Korzeniowski, *Orichoviana*, p. 11) : *Ad colonos solos omne tributi onus indignissime rejicimus*. — Kromer, *De situ*, 493^b.

3. Rembowski, *Le Rokosz*, p. 221-222.

4. Ne pas confondre ces *juges élus*, que les Polonais appellent les *députés*, avec les représentants que l'on élit pour la diète et que les Polonais appellent les *noncés*.

Cette représentation est sans doute une garantie pour les privilèges nobiliaires ; ce n'est pas une garantie de bonne justice.

Dès le commencement du xvi^e siècle un nouveau droit est assuré aux nobles, celui de pouvoir seuls occuper les sièges épiscopaux et les stalles canoniales ¹. Un peu plus tard (1538-1539), on leur réserve le gouvernement des abbayes. La noblesse met ainsi la main sur une partie des riches revenus et des dotations de l'Église, en attendant qu'elle s'empare de force d'autres biens ecclésiastiques après avoir embrassé la Réforme. Vers le même temps (1565), elle monopolise à son profit le commerce d'exportation et d'importation ².

Enfin la noblesse a le privilège de participer au gouvernement, d'abord par la part qu'elle prend à l'élection royale (Constitution de 1538), et ensuite par sa collaboration nécessaire à la confection des lois, depuis le statut de Radom (Constitution de 1505, *nihil novi*). Grâce à ce statut qui interdit au roi d'innover en matière de loi sans le consentement commun du Sénat et de la Chambre des nonces, la noblesse peut s'immiscer dans tous les actes du pouvoir exécutif, sous le prétexte d'examiner si les décrets royaux (*mandata*) ne sont pas des innovations.

DIVISION DE LA NOBLESSE EN CATÉGORIES.

Nous venons d'indiquer les privilèges *communs* à la noblesse polonaise tout entière ; mais ce terme de NOBLESSE recouvre des éléments divers et même jusqu'à un certain point opposés entre eux. Sous ce nom général on distingue deux catégories de nobles : d'un côté une aristocratie (*moznowladztwo*) composée des grands seigneurs (*pans* ou *magnats*), et de l'autre une petite noblesse (*szlachta*) composée des simples gentilshommes. Cette division de la noblesse polonaise a quelque analogie avec celle qu'on observe en Angleterre (*nobility* et *gentry*) et en Espagne (*grandesses* et *hidalgos*). La loi, il est vrai, n'admet pas de distinction entre le *pan* et le *szlachcic* ³, et au xvi^e siècle la *szlachta* ne

1. Constit. de 1496 et statut de Laski, 1506 ; bulle de Jules II, 1505.

2. D'une façon générale, elle se réserve tous les emplois importants et les privilèges de toute nature qui sont d'un bon rapport au point de vue pécuniaire. (Connor., II, 20.)

3. Le terme de *szlachta* (pron. *chlah'ta*) est un nom collectif (fém. sing.) qui sert de pluriel à celui de *szlachcic* (pron. *chlah'tsitse*). Ce dernier représente l'unité (un noble). Tous deux sont dérivés de l'allemand *Geschlecht* (la race, *genus*). Quant au mot *pan* (pron. *panne*), il signifie seigneur. Avec le temps, ce mot s'est appliqué au simple gentilhomme. Aujourd'hui il signifie monsieur, et on donne ce titre au simple bourgeois ; mais on ne le donne pas au paysan qui s'en offenserait, le prenant pour une mauvaise plaisanterie. Il en a été de même chez nous avec le mot de monsieur (*mon seigneur, mon sieur*).

cesse de proclamer bien haut l'égalité de tous les nobles ¹, qui doivent se considérer comme frères (*bracia*). La seule différence qu'elle tolère c'est l'appellation de *frères aînés* réservée aux sénateurs par opposition à celle de *frères cadets* donnée aux membres de la chambre des nonces ². Mais en dépit de la loi cette égalité reste purement théorique, et il faut de longues luttes qui se prolongent jusque vers la fin du xvi^e siècle ³, pour que la *szlachta* parvienne à partager les droits et les privilèges coutumiers de l'aristocratie, sans d'ailleurs égaler jamais sa fortune et son crédit.

L'ARISTOCRATIE.

L'*aristocratie* remonte aux premiers temps du royaume de Pologne. Elle est alors représentée par les compagnons de guerre du roi (*comites, milites*) qui sont également ses conseillers et prennent le titre de *barons* ⁴. Pour gouverner, les princes ont besoin d'eux, et ils font d'eux leurs fonctionnaires et leurs dignitaires : Palatins, Castellans, maréchaux de cour, chanceliers, etc. ⁵. Les barons occupent donc les hautes charges du royaume, et ces charges sont données à vie sans être héréditaires ; mais l'ambition des magnats veille à ce qu'elles restent dans les mêmes familles, et soient attribuées alternativement aux unes et aux autres. Avec le temps et par l'effet de la brigue, le groupe de ces familles privilégiées se resserre, et vers la fin du xii^e siècle il devient un cercle entièrement fermé ⁶. Dès lors, c'est exclusivement dans ce cercle que les rois recrutent leurs conseillers, et du jour où le conseil royal devient le Sénat, les

1. Une des causes de la révolte (*rokosz*) de la *szlachta* en 1537, à Gliniany, près de Léopol, où se tenait la diète en armes, fut le dessein, attribué à la reine Bona et à ses partisans, de consacrer par une loi la distinction entre l'aristocratie et la *szlachta*.

Orzechowski (*Quincunx* (1564), édit. Turowski, p. 70) : « La qualité de noble fait « qu'en Pologne le plus humble est l'égal du plus haut placé. »

2. V. la note 4 de la page 11. C'est la Chambre des représentants ou Chambre basse.

3. En 1573 seulement, la *szlachta* vote par tête (*viritim*) et à égalité de suffrage avec les sénateurs pour l'élection royale sur la proposition de Jean Zamoyski. Sigismond I^{er}, en 1538, avait admis ce principe d'égalité. Zamoyski, devenu un des plus puissants magnats, ne cessa de se considérer comme un simple *szlachcic*. En 1605, il disait à la diète : « Je regarde le moindre *szlachcic* comme mon égal en tout. » (Journal de la diète cité par Aug. Sokolowski, *op. cit.*, 79-80.)

4. Le terme de *barons* est collectif ; par conséquent il est toujours employé au pluriel et n'est jamais donné comme titre individuel. Les lois faites par les rois le sont avec l'assentiment des évêques et abbés, et des barons (*prælati et barones*), dans les assemblées provinciales (*wiece, zjazdy*) où délibèrent ces personnages.

5. Ces dignitaires paraissent remonter au règne de Boleslas le Brave (992-1025). Plus tard, au commencement du xiii^e siècle, les rois tchèques Przemislides (Ottokar et Venceslas) introduiront en Pologne de nouveaux fonctionnaires, les *starostes*. (V. Kutrzeba, *Hist. de l'organis. pol.* [*Historia ustroju Polski*] (Léopol, 1905), p. 17).

6. Szelagowski, *op. cit.*, p. 67.

familles des barons prennent le titre de sénatoriales (*ordo senatorius*) ¹.

Sans doute le roi peut *en principe* faire entrer au Sénat un noble quelconque ; mais *en fait* il ne choisit pas les sénateurs en dehors des familles sénatoriales. Sigismond I^{er} le Vieux rompit avec ce usage quand, en raison des services exceptionnels rendus par l'archevêque de Gniezno, Jean Laski, il éleva la famille de ce primate à l'ordre sénatorial, et cela parut intolérable à beaucoup ². Mais ce fut une explosion de murmures quand son successeur Sigismond II Auguste, brisa de parti pris et définitivement avec la coutume de tirer les sénateurs des mêmes familles, et on accusa le roi d'être un despote ³. C'était pour l'aristocratie le commencement de la décadence ⁴.

Longtemps possesseurs des hautes charges et des sièges sénatoriaux, les magnats n'avaient pas manqué d'enrichir leurs familles. Les rois, pour récompenser leur zèle et leur dévouement, leur avaient donné des terres, d'abord pour un temps, puis à vie et enfin à titre héréditaire. Ces domaines, très inégaux entre eux et dont les plus considérables comprenaient de dix à vingt villages ⁵, grevés à l'origine de certaines redevances, avaient fini par être concédés sans condition avec droit de souveraineté sur les habitants (*jus ducale* ⁶). Ils s'étaient arrondis avec le temps, et quelques-uns constituaient comme étendue de véritables principautés.

1. La transformation du *Conseil royal* en *Sénat* (1180) passe inaperçue dans l'histoire, pour la bonne raison qu'il ne s'agit pas de deux institutions différentes, mais d'une pure question de nom. Depuis le x^e siècle jusqu'à la fin du xvi^e, le Sénat est toujours regardé comme le *Conseil du roi* et considéré comme une *Chambre consultative*. Nous aurions donc passé sous silence cette question si peu importante de la dénomination du Sénat si nous n'avions rencontré dans les textes, à propos de grands personnages, les expressions *senatorius ordo*, *senatoriæ familiæ*. Ce titre usurpé et illégal s'est introduit par la coutume. Il montre la considération dont était entourée l'aristocratie, en dépit de l'égalité nobiliaire, et il prouve que les magnats étaient nettement distingués des simples nobles.

2. Il en fut de même quand il fit entrer au Sénat le prince Ostroski, un Lithuanien. Et cependant ce prince avait remporté de nombreuses et brillantes victoires sur les Moscovites.

3. Kossobucki à Karnkowski, 1^{er} déc. 1572 (*Epist. illust. viror.*, sign. Xx 1, verso) : *Quomodo senatoriam dignitatem atque auctoritatem, rerum summa, ad obscuros homines delata enervaverit !... ut denique ex regio dominatu... in tyrannidem deflexerit.* — *Rel. nunc.*, I, 77. — On traite Sigismond Auguste de *tyrannus togatus*. (Rembowski, *op. cit.*, p. 243.)

4. Cette politique de Sigismond Auguste ne tarda pas à produire son effet, et vers 1630 d'Hauteville pouvait écrire (*op. cit.*, 311) : « J'en ai connu qui après avoir été garçons de la chambre d'un grand seigneur, et d'autres qui après avoir été tambours d'une compagnie de dragons sont devenus sénateurs. »

5. Kutrzeba, *op. cit.*, p. 11.

6. Même les maisons que les magnats acquièrent dans les villes royales sont exemptes de toute juridiction, non en droit, mais en fait. (Connor, *op. cit.*, II, 171.)

Au xvi^e siècle, les familles aristocratiques sont très inégalement réparties dans les diverses régions de la Pologne. Il y a même une province, la Mazovie, où l'on n'en rencontre point ¹.

Dans la Grande-Pologne au sol morcelé et fortement peuplé, il y a peu de magnats, et leurs domaines comprennent chacun de 12 à 15 villages. Les Pans les plus connus de cette région sont les Gorka, les Ostrorog, les Leszczynski, les Tomicki, les Bninski et les Czarnkowski. En petite Pologne et dans la Russie rouge l'aristocratie est nombreuse, active, remuante, ambitieuse et avide de diriger à son gré les affaires publiques, surtout depuis Lukiétek (1306-1333). Elle possède dans son ensemble 800 villages, et en moyenne de 20 à 30 par famille. Les Tarnowski à eux seuls en ont 80. C'est en Petite-Pologne que demeurent les Jordan, les Zborowski, les Koniecpolski, les Melsztyn, les Siemiawski et les Ossolinski. Mais la véritable patrie des *Latifundia* ², c'est la Lithuanie, la Volynie, la Podolie et l'Ukraine ³. Là résident les Radziwill, les Sapieha, les Ostroski, les Czartoryski, les Kiszka, les Sanguszko et les Lubomirski. Dans la seconde moitié du xvi^e siècle un Kiszka possédait plus de 70 villes et environ 400 villages ⁴; un Ostroski était propriétaire de la moitié de la Volynie avec un millier de villages ⁵, et, si l'on en croit Connor, un Lubomirski avait

1. La question de la répartition des magnats en Pologne a une certaine importance dans l'histoire de la propagation du protestantisme. Ainsi en Mazovie où il n'y avait pas de familles aristocratiques le protestantisme n'a jamais pu s'implanter. En Grande-Pologne, où il n'y en avait guère, les Frères Bohêmes et les Luthériens ont eu à peu près seuls quelques établissements. En Petite-Pologne où les magnats étaient nombreux, et en Lithuanie, où ils possédaient des domaines immenses, les calvinistes et les antitrinitaires sortis d'eux ont fait en peu d'années des progrès gigantesques. A l'inverse, quand les magnats sont revenus au catholicisme, les églises séparées ont décliné dans les mêmes proportions. Cichocki [le P. Sawicki] (*alloquia Osiccensia* (1615, Cracovie), p. 158] dit qu'il n'y a que trois familles aristocratiques qui n'ont point été entamées par l'hérésie : les Tenczyski, les Mielecki et les Tarnowski ; et cependant il se trompe encore, car on peut citer un membre de chacune de ces familles qui est devenu protestant et qui s'est plus tard converti. Ainsi toutes ont plus ou moins été atteintes par la contagion.

2. Szelagowski, *op. cit.*, 366-367.

3. Ces provinces deviennent en peu d'années des terres de grande culture à partir de l'Union de Lublin (1569), comme le constate l'ambassadeur de Venise Gir. Lippomano en 1575. (*Rel. nunc.*, I, 247.)

4. Chris. Gotl. Von Friese : *Beiträge zur Reformations-Geschichte in Polen* (Breslau, 1786), t. I^{er}, p. 243. (C'est le t. II de sa *Kirchengeschichte*.) Christ. Sandius, *Bibliotheca antitrinitariorum*, Freistadt, 1684, p. 82. Lukaszewicz (*Gesch. der Reformirten kirche in Lithauen*, I, 18, note 27), citant Bock : *Hist. Antitrinit*, II, 424, indique par erreur 700 villes et villages.

5. Mgr Edw. Likowski : *Unia Brzeska* (l'union de Brest), Posen, 1896, p. 59, 60.

Constantin Ostroski passait pour le plus riche seigneur de toute la Pologne (*Rel. nunc.*, I, 460, Spannochoi, 1587).

plus de 4.000 villes et villages ¹. Beaucoup d'autres seigneurs moins puissants possédaient dix, vingt et trente lieues carrées de pays ².

Si l'on considère le pouvoir de l'argent à cette époque et le bon marché de la vie en Pologne ³, tous ces magnats avaient des revenus qui peuvent passer pour énormes. D'après Giovannini, secrétaire de Com-mendon, Tarnowski, en 1565, avait 50.000 florins de revenus. Ten-czynski et Zborowski 40.000, Ostrorog et Gorka 30.000, Ocieski 25.000 et Barzi 20.000 ⁴. Et il ne s'agit ici que des biens patrimoniaux. Tous ces personnages avaient en outre des bénéfices royaux (*starosties*) qui étaient de grand rapport ⁵, et dont ils jouissaient en viager. Ils ne lais-saient pas d'ailleurs dormir leur argent, et nombre d'entre eux faisaient des acquisitions et fondaient des colonies en Podolie, en Volynie et en Ukraine, ce qui fut plus tard pour leurs familles la source de richesses colossales ⁶.

Les magnats, maîtres de fortunes si considérables, déployaient un luxe princier. D'abord ils y étaient obligés au titre de courtisans, car la plupart d'entre eux avaient un emploi à la cour royale, et ceux qui étaient sénateurs avaient leur place marquée aux côtés du souverain. Quand ils ne résidaient pas auprès du roi, ils tenaient cour eux-mêmes dans la villa qui leur servait de résidence. Cette villa était bâtie en bois et médiocrement meublée ⁷, et, si elle n'avait été ornée de précieux tapis et de riches tentures, elle n'aurait différé des autres habitations que par

1. Connor, *H. of. P.*, II, 176.

2. *Id.*, *ibid.* Le domaine de Zamojski avait 14 milles (77 km.) de long sur 7 (38 km. 5) de large (Sokolowski, *Przed Rokoszem*, p. 79).

3. Dans certaines provinces la nourriture est d'un bon marché incroyable. Ainsi en Podolie, où le blé pourrit sur pied, tant il est abondant et faute de bras pour la moisson, un mouton ne coûte qu'un florin (*Rel. nunc.*, I, 116), et en Lithuanie, à peu près pour le même prix, pour un écu, on a une voiture de poissons. (*Rel. nunc.*, I, 121.) A cette époque, le florin de Pologne valait environ quatre francs de notre monnaie.

4. *Scriptores rerum Polonicarum*, XV, 193 ; A. Theiner, *Vetera monumenta Poloniæ...* Romæ, 1860-65, t. II, 667, attribuée (1560) 50 à 60.000 florins de revenus aux Tar-nowski.

5. Zamojski avait 10 starosties et gardait un million de ducats dans ses coffres. Les contemporains estimaient ses revenus annuels à 200.000 ducats. (Sokolowski, *loc. cit.*, p. 80.)

6. D'après les archives de l'Ukraine, citées par le Dr Antoni J. [*Szkice i Opowiadania*] (*Esquisses et récits*, Crac., 1887, 5^e série, p. 55, 56), il y a 55 familles aristocratiques polonaises établies dans le seul palatinat de Kief au commencement du xvi^e siècle. Zamojski († 1606) a payé la terre de Pawlowska qui contient 58 colonies villageoises la somme de douze cent mille florins (près de 5 millions de francs). Koniecpolski, pour une steppe déserte, a versé 600.000 florins. Zborowski pour quatre villages (60 feux) en a donné 240.000, et Tyszkiewicz 400.000 pour six villages ordinaires.

7. Gratiani, *De script.*, II, 154 : *modica supellæ, etiam apud principes.*

ses proportions plus vastes. Mais quoique l'habitation et le mobilier ne fussent guère luxueux, la somptuosité éclatait dans les vêtements et les armes ¹, la table et le train de maison, la suite des courtisans et la foule des serviteurs et des soldats.

Leurs costumes étaient taillés à l'italienne, à la hongroise, à l'espagnole, et même à la française ou à la tatare. Ils y prodiguaient le velours, le satin, la soie, l'argent et l'or, les pierres précieuses, les perles et les diamants, avec une profusion qui allait jusqu'à l'extravagance. Leurs chevaux eux-mêmes étaient harnachés avec un luxe incroyable ². Et nous ne parlons pas des carrosses de toute grandeur et de toute forme avec glaces, dais, tapis et tentures dont les seigneurs ou leurs dames ³ faisaient grand usage.

Quant à leur table, pour imaginer l'intérêt qu'ils y attachaient et les festins qu'ils y donnaient, il n'y avait qu'à voir leur immense salle à manger avec son Bacchus en grandeur naturelle assis sur un tonneau d'argent aux cercles d'or ⁴, sa fontaine d'argent qui versait à flots les vins fins et les eaux de senteur, et son buffet garni de vaisselle d'or et d'argent et de verrerie peinte. Mets recherchés, oiseaux ⁵ et poissons rares, épices exotiques et qu'on faisait venir en abondance et à grands frais ⁶, rien n'était épargné, et on peut même dire que

1. Si l'on veut se faire une idée du luxe inouï des grands seigneurs polonais, on n'a qu'à lire dans de Thou (*Hist. sui temporis*, Londini, 1733, t. III, 286...) la description de l'entrée à Paris des députés polonais chargés d'annoncer officiellement au duc d'Anjou son élection au trône de Pologne. Ces cinquante carrosses à quatre chevaux, ces splendides costumes, ces bonnets garnis de fourrures précieuses, ces cimeterres ornés de pierreries, arrachent des cris d'admiration aux Parisiens, gens blasés s'il en fût en matière de cortèges. — V. aussi : D'Hauteville, *loc. cit.*, p. 289 ; Connor, *loc. cit.*, p. 176 ; Le Laboureur, *loc. cit.*, I, p. 125, 131, 143 ; *Rel. nunc.*, I, 251, 252 ; II, 7.

2. Le Laboureur, *loc. cit.*, I, p. 144 (v. aussi II, p. 51) : « Tel avait selon sa richesse une agrafe de diamant de 10 ou 20 et même jusqu'à 30.000 écus de valeur pour attacher au bout son aigrette de plumes de héron noires ou pour sa plume seule d'épervier. Les chevaux caparaçonnés de velours brodé d'or et d'argent avec des brides presque toutes d'or pur et les autres d'argent doré, généralement couvertes de toute sorte de pierres ; aigrettes noires sur la tête et aux deux côtés du col de plus de cent pistoles la pièce les moindres ; quelques autres montant à 1.000 écus et pendantes encore d'une agrafe d'or et de pierreries. »

3. « Les dames ne sortent jamais qu'en carrosse à six chevaux, même pour traverser la rue, et de nuit on porte 24 flambeaux devant le carrosse. » (D'Hauteville, *loc. cit.*, p. 296.)

4. Le Laboureur, *loc. cit.*, I, 213, 214.

5. On mange en particulier d'excellents chapons, « aussi gros que des poulets d'Inde », dit Le Laboureur. (I, 173.)

6. *Id.*, II, 27 : « Le duc de Brin-Opalinski (1567-1647) a dépensé plus de cinq millions de livres... Sa profusion est si grande, principalement à sa table, que l'on n'a

chez les magnats l'entretien de la table donnait lieu à un vrai gaspillage ¹.

Les festins étaient non seulement somptueux, mais fréquents et de longue durée ². Si l'on mangeait beaucoup, on buvait plus encore, et la dépense en tokay, en malvoisie ou autres vins de prix, était démesurée ³. Certains amphitryons se plaisaient à enivrer leurs hôtes, et n'étaient satisfaits que quand ils les voyaient tituber ⁴. De nombreux convives occupaient chaque jour les tables ⁵, grâce à cette énorme clientèle de nobles besogneux qui composaient la cour des magnats.

Jamais un grand seigneur ne sortait sans un cortège de plusieurs centaines de gentilshommes ⁶. Au moment de la diète on voyait les

donné pour certain qu'il dépense tous les ans pour 50.000 francs de safran et d'épices. » — *Id.*, II, 115 : « Telle personne de qualité consommera par an pour plus de 10.000 écus [d'épices et de safran]. » Starowolski, *Polonia* (éd. Vratisl., 1733), p. 46 : *magnates potissimam proventuum suorum partem in aromata et vina insumunt*.

1. Le jeune Zborowski, pour faire honneur à l'archevêque de Gniezno qu'il accompagnait en 1561 à la diète, le traite si somptueusement qu'il dépense 8.000 écus (plus de 30.000 francs) pour le recevoir. (Rapport du nonce apost. Berardi Bongiovanni, dans Theiner, *Monum.*, t. II, p. 658.) — Ce gaspillage conduit certains seigneurs à faire d'énormes dettes (Laski endetté d'un million de florins d'or : *Rel. nunc.*, I, 462) ou à exercer en qualité de starostes un véritable brigandage (Kmita, *Vita Kmitæ*, p. 201-203).

2. Avant la reine Bona, ils duraient plus de 7 à 8 heures (*Rel. nunc.*, I, 252) et de même au commencement du xvii^e siècle (10 à 12 heures d'après Le Laboureur, II, 214). — La reine Bona réussit un moment à imposer la coutume italienne qui n'admettait pas des repas si longs ; mais cette contrainte ne dura guère.

3. « Pas de festin où la dépense du vin ne surpasse celle des viandes. » (Le Laboureur, III, 8.). V. *Rel. nunc.*, II, 32 dans le journal d'Aldobrandini (légal ; plus tard pape Clément VIII) le compte rendu, en 1588, d'un de ces repas pantagruéliques : L'effort qu'il faut faire pour rendre raison à son hôte le verre en main est comparé à un travail d'Hercule. Les Polonais mangent de la viande chacun autant que quatre Italiens et boivent plus que les Allemands. — (*Rel. nunc.*), I, 131. — Graziani, *De script.*, II, 162. *Polonos hujus incontinentiæ [epulandi et computandi] morbo Germanis ipsis gravius laborare.* — Kurzweil [de Castéra], p. 275.

4. C'est ce que faisait le fameux palatin de Cracovie Kmita († 1553) : *Convivia crebra, sumptuosa sed ebria egit. In his delectabatur convivos vino obruere, ebriosque facere, paribus cum his certans poculis.* Stan. Gorski, *Vita Kmitæ* ed. Dzialynski, Posen, 1854, p. 200. — Cichocki, *Alloq.*, p. 37 : *Titubantem gradum a mensa nisi referas, parum laute aut amice videris acceptus.* — Est-il nécessaire de remarquer que des querelles, des rixes et des coups de sabre finissent parfois ces festins ? Cichocki, p. 40 : *Nunc clamant, miscent, turbant, cum litigio fere aut rixa, et sæpe in conviviis non convivium, sed prælium fit.*

5. Orzechowski (*Fricius* [1562], fol. 82 verso), invité à dîner par le primat Uchanski, le trouve à table : *stipatum gregibus sacerdotum et aliorum equestris ordinis* [i. e. nobilium].

6 Le Laboureur, I, 131 : Sapicha se fait accompagner d'une suite de 4.000 hommes

magnats arriver accompagnés de 300, 500 ou 1000 gardes à cheval. Le nombre de ces cavaliers atteignait parfois le chiffre de 4.000, 8.000 et 10.000 ¹. Outre ces gardes du corps, certains magnats du xvi^e siècle, les Tarnowski, les Laski, les Chodkiewicz et les Mniszech équipaient à leurs frais de véritables armées, et entreprenaient pour leur satisfaction personnelle des expéditions contre les Teutoniques (avant 1525), les Valaques, les Tatars ou les Moscovites. En 1595, le prince Constantin Ostroski écrivait aux organisateurs du synode protestant de Thorn : « Pour vous protéger, je puis à moi seul vous amener 15.000 hommes, sinon 20.000 ² » ; et ce n'était point là une forfanterie de la part d'un seigneur qui entretenait 2.000 courtisans ³.

On ne s'étonnera pas que de si grands personnages aient eu d'eux-mêmes la plus haute idée, qu'ils n'aient pas toujours été exempts de morgue et qu'ils se soient considérés comme allant de pair avec les rois étrangers ⁴. En 1515, au congrès de Vienne, les sénateurs qui accompagnaient Sigismond I^{er} le Vieux furent blessés lorsque l'empereur leur offrit le titre de princes de l'Empire ⁵. La seule pensée qu'on pût les croire inférieurs à un prince de l'Empire était pour eux une véritable offense ⁶. Il faut avouer aussi que les rois de Pologne avaient gâté les magnats en leur laissant prendre dans le royaume une importance poli-

à cheval, la plupart gentilshommes ; p. 183 : Ossolinski chevauche suivi de 40 carrosses et de plus de 400 gentilshommes, sans parler d'un nombre infini de heiduques et de gens de pied.

1. D'Hauteville, p. 289 ; Connor, II, 176.

2. V. la trad. de ce passage de la lettre d'Ostroski dans Pelesz, *Geschichte der Union der Ruthenischen Kirche mit Rom.*, Wien., 1878, t. I, p. 512, note 142, et dans Valer. Krasinski, *Historical sketch of the... Reformation in Poland*, London, 1838 ; t. II, p. 119 (note).

3. Pelesz., *op. et loc. cit.*

4. En 1382, Sigismond de Luxembourg ne fut pas agréé comme roi de Pologne quoique gendre de Louis de Hongrie, et on donna comme une des raisons de son exclusion qu'il n'avait pas jugé les seigneurs polonais dignes de manger avec lui. Cromer, *Polon.*, XIV, p. 234 a ; d'Hauteville, 326 ; Connor, II, 15.)

5. Connor, II, 172, 176 et 36. L'orgueil de ces Pans était si grand et si intraitable qu'il allait parfois jusqu'à la férocité. Ainsi, en 1607, pour une levrette que lui avait tuée un des gens de Stan-Stadnicki, une guerre à mort fut déclarée à ce dernier par Luc Bnin-Opalinski et « il en coûta la vie à plusieurs milliers de personnes et à toute la race de Stadnicki qui fut tué lui-même dans cette guerre de deux ans. » (Le Laboureur, II, 27.) (*Rel. nunc.*, II, 323, parle de plusieurs centaines de morts.)

6. C'est dans ce même esprit que les seigneurs polonais ont le plus souvent refusé les titres étrangers de barons, de comtes, de ducs ou de princes quand on les leur offrait. Ces titres n'existent pas en Pologne ; cependant les Lithuaniens, lors de l'Union de 1569, ont obtenu de conserver celui de prince (*kniaze*) aux membres des familles qui descendaient de Gedymin ; mais les Polonais se moquaient d'eux parce que le terme de *kniaze* rappelle le grognement du porc. (A. Brückner, *Gesch. der Poln. Litteratur*, Leipzig., 1901, p. 35.)

tique de plus en plus grande. Déjà au XIII^e siècle ces seigneurs en étaient arrivés à mettre les princes en tutelle, et pendant le XIV^e et jusqu'au milieu du XV^e, la Pologne avait été, sous le nom de ses rois, gouvernée par cette oligarchie¹. Casimir IV, Jagellon (1447-1492) avait réagi, il est vrai, et lutté vigoureusement contre l'aristocratie en s'appuyant sur la *szlachta*. Il avait de parti pris négligé de convoquer les assemblées provinciales où les magnats et les fonctionnaires étaient seuls admis, et s'était adressé directement aux diètes où la *szlachta* était maîtresse. En 1468 il avait, par l'institution des *nonces*, représentants de la *szlachta*, posé les fondements du gouvernement représentatif, et enlevé au Sénat une partie notable de son influence. On le vit bien aux premières diètes de 1493 et 1496, où la *szlachta* eut une part prépondérante. Cependant une réaction se fit au commencement du règne d'Alexandre en faveur de l'aristocratie, et le Sénat fut encore assez puissant pour arracher à ce prince le privilège de Mielnik (1501) par lequel le Sénat était reconnu comme corps supérieur de l'Etat et avait le contrôle de toutes les affaires publiques². Les diètes de Piotrkow (1504) et de Radom (1505)³, et la reprise par le roi de la politique anti-oligarchique, modifièrent un moment la situation ; mais le long règne de Sigismond I^{er} le Vieux (1506-1548) rétablit le prestige du Sénat.

Ce prince, en effet, qui se défiait de la *szlachta*, s'appuya sur l'aristocratie pour gouverner. C'est pour ce motif que, dans les diètes, la *szlachta* refusa constamment de consentir aux réformes qu'il proposait au sujet de l'armée et du trésor⁴. Elle alla même jusqu'à la révolte lors de la fameuse *guerre des poules*, en 1537, et ne consentit à désarmer que lorsque le roi eut promis d'examiner les griefs qu'elle formulait et dont plusieurs étaient des plaintes contre les magnats⁵. Sigismond II Auguste continua d'abord la politique de son père ; mais à partir de la diète de 1562-1563 il fit volte-face : il avait besoin du consentement de la *szlachta* pour décréter l'union réelle de la Pologne

1. Rembowski, *loc. cit.*, p. 122, note 2, Szlagowski, *loc. cit.*, p. 52.

2. Szlagowski, *loc. cit.*, p. 136.

3. La diète de Piotrkow atteint les magnats, d'abord en interdisant l'aliénation des biens royaux (statut d'Alexandre) et en exigeant que les starosties et autres bénéfices accordés par le roi soient donnés pendant la diète et sous son contrôle, puis en créant les *incompatibilités* qui interdisent le cumul de certaines charges ordinairement réservées à l'aristocratie.

La diète de Radom, en organisant le pouvoir législatif, ne laisse aux décisions du Sénat (*Senatus consulta*) qu'une valeur provisoire quand elles ne sont pas une simple application des lois existantes.

4. Diètes de 1514, 1527 et 1531 (v. Grabienski, *Dzieje*, I, 109).

5. Voir ces griefs qui sont au nombre de 35, dans Orichovii (Orzechowski) *Annales*, Posen, 1854 (éd. Dzialynski), p. 133-191.

et du Grand-Duché, et en vue de se la rendre favorable, il s'appuya désormais sur elle. A partir de là le Sénat ne joua plus qu'un rôle effacé. Cependant les magnats ne perdirent pas toute influence sur la politique intérieure, car ils avaient sous leur dépendance une masse de petits nobles qui vivaient à leurs frais ; mais cette influence était individuelle et elle ne s'exerça plus que dans les diétines, ou, si elle s'exerça à la diète, ce ne fut que pour la rendre infructueuse ou pour en amener la rupture.

En somme, on peut dire que depuis la fin du ^{xiii}e siècle jusqu'au second tiers du ^{xvi}e, c'est la haute noblesse qui a gouverné la Pologne autant que le roi, et le plus souvent de concert avec lui. Ce qui a le plus ruiné son influence et permis à la petite noblesse de la dominer, ce sont ses divisions amenées par l'ambition et les rivalités des grandes familles ¹. Si elle avait été unie elle aurait fini par former une classe séparée de la petite noblesse au lieu de se laisser absorber par elle.

LA « SZLACHTA » OU PETITE NOBLESSE.

A la haute noblesse s'oppose la petite noblesse ou *szlachta* qui habite comme elle la campagne ². Cette *szlachta* a des origines obscures et qui ne paraissent pas près d'être éclaircies. Les uns la regardent comme une race étrangère introduite en Pologne très anciennement par voie d'invasion conquérante ; mais ils ne s'accordent ni sur l'origine des envahisseurs ni sur le nombre et l'époque des invasions. Des recherches anthropologiques récentes ont donné un regain de faveur à cette théorie ³. Les autres, et c'est l'opinion la plus commune, croient que la *szlachta* est née de la chevalerie pendant la *période des partages*, vers le commencement du ^{xiii}e siècle. A cette époque les princes polonais qui renonçaient aux guerres de conquêtes et ne redoutaient plus une agression germanique, auraient licencié leurs

1. La reine Bona était passée maîtresse dans l'art de faire naître ces divisions : V. *Vita Kmitæ*, p. 207 : *Hæc multa odia inter proceres inflammabat, alterum exacuens in alterum*. Le ^{xvi}e siècle entier est plein de ces querelles retentissantes des magnats entre eux : Kmita et Tarnowski ; Uchanski et Wolski ; Padniewski et Chr. Tarnowski ; Opalinski et Gorka ; Opalinski et Stadnicki ; Zborowski et Zamojski ; Radziwill et Sapicha, et bien d'autres moins illustres.

2. Dans les villes, dit le nonce apostolique Bongiovanni (1561), habitent seulement les marchands, les artisans, les prêtres et la foule des écoliers. (Theiner, *Monum.*, II, 659.) Les nobles n'y ont guère que des pied-à-terre.

3. Le type crânien des nobles diffère beaucoup de celui des paysans. (V. Lubor Niederle : *La Race slave* (trad. L. Léger), Paris, 1911, p. 87.)

troupes campées sur la frontière occidentale. Ils les auraient établies avec le droit de propriété autour des *grad* (lieux fortifiés) de l'intérieur et aux frontières nord, est et sud, en leur donnant pour mission de défendre le territoire contre des invasions possibles. La répartition de la *szlachta* sur le sol polonais a fourni des arguments à cette seconde théorie.

Quelle opinion que l'on adopte sur ses origines, on tient aujourd'hui pour certain qu'avant les premières années du xiv^e siècle la *szlachta* n'a joué aucun rôle sur la scène politique ¹. Jusque-là le *szlachcic* ne prend aucune part aux affaires générales du pays, et se contente de faire valoir son domaine ou son champ. La participation aux assemblées de district (diétines) où se règlent les affaires locales est son unique et bien modeste initiation à la vie publique. Il faut arriver à Vladislas Lorkiêtek pour voir la *szlachta* entrer dans l'histoire le jour où elle est convoquée à Checiny pour voter un impôt général (1331).

Cette *szlachta* est extrêmement nombreuse si on la compare à la haute noblesse. Au xvi^e siècle, alors que l'aristocratie était réduite à un petit nombre de souches familiales (Rody) ², une centaine peut-être, la *szlachta* comprenait plus de 250.000 familles avec 900.000 à un million de membres ³, c'est-à-dire le dixième de la population totale du pays ⁴. Le même statut politique régissait le peuple des petits nobles ; mais ce peuple ne formait pas, tant s'en faut, une classe sociale homogène. On pouvait distinguer dans la *szlachta* trois classes

1. La passion des Polonais pour l'égalité a fini par donner au terme de *szlachta* le sens général de noblesse en y comprenant toutes les catégories de la classe supérieure ; de là est née dans l'histoire de Pologne une certaine confusion. On a pris l'habitude de représenter comme l'œuvre de la *szlachta* tout le développement de la politique intérieure en confondant sous ce nom la chevalerie (*rycerstwo*) du temps des Boleslas, l'aristocratie (*moznowladztwo*) de l'époque des Jagellons et la petite noblesse terrienne (*ziemianstwo*) qui a dominé les diétines de la fin du xve siècle et celles du xvie. En réalité, jusqu'au xvi^e siècle, le terme de *szlachta* ne représente que la petite noblesse (*equites, ordo equestris*), celle qui lutte pour le pouvoir contre l'aristocratie et qui finit par dominer sous Sigismond III. (V. Szelagowski, *loc. cit.*, p. 66.)

2. Le *rod* (plur. *rody*) est un groupe des familles qui peuvent avoir des noms différents, mais qui ont un ancêtre commun.

3. V. Bukowski : *Dzieje Ref.* [Hist. de la Réf. en Pol.], Crac., 1883, t. I., p. 438 ; Ad. Mickiewicz, *Hist. pop. de P.*, p. 72, ; Girol. Lipomano, ambassadeur de Venise (*Amb. Ven.*, p. 290) va jusqu'à deux millions, et Fulv. Ruggieri (*Rel. nunc.*, I, 125), renchérit encore, ce qui paraît exagéré. V. aussi Korzon ; *Dzieje wewn.*, I, 157-161.

4. D'après Grabienski : *Dzieje nar. P.* (Hist. du peuple pol.), I, 22, cette proportion de 1 à 10 était déjà celle des chevaliers du temps de Boleslas le Brave relativement à l'ensemble des habitants. — Si l'aristocratie avait réussi à barrer la route à la

facilement reconnaissables : une *szlachta* bien pourvue et influente (c'est la *szlachta* sans épithète), une *szlachta zagrodowa*, pauvre et quasi paysanne, et une *szlachta golota* sans aucun bien au soleil.

Les deux dernières catégories n'ont eu que peu d'influence politique ; c'est pourquoi nous n'en dirons que quelques mots, et pour la commodité du discours c'est par elles que nous commencerons.

La *szlachta zagrodowa* (littéralement noblesse d'enclos), qu'on appelle aussi noblesse grise (*szaraczkowa*), à cause de son costume, noblesse en sabots (*chodaczkowa*), ou noblesse fermière (*zasciankowa*), comprenait les nobles qui avaient pour tout domaine quelques arpents de terre, depuis un quart de *Lan* jusqu'à deux *Lan*, c'est-à-dire de deux à vingt hectares, ce qui constituait en Pologne la petite propriété. Ces nobles cultivaient eux-mêmes leurs champs et mettaient la main à la charrue. Les moins pauvres prenaient pour aides quelques paysans (*chlopy*) ; mais la plupart trouvaient dans leur famille les bras qui leur étaient nécessaires. De mœurs simples et d'instruction sommaire, ils différaient à peine des paysans avec lesquels ils fréquentaient l'auberge ¹ : c'était une sorte de prolétariat nobiliaire. On les comptait par milliers et on ne saurait en fixer le nombre. Ils étaient établis surtout dans la Mazovie qui est leur terre classique ², sur les frontières de l'ancienne Pologne et autour des *grod* de l'intérieur. Ils formaient des groupes de familles qui étaient comme autant d'îlots répandus dans les diverses provinces ³. Malgré la médiocrité de leur condition, ils n'en étaient pas moins fiers et jaloux de leurs privilèges, se croyaient maîtres absolus dans leur petit enclos, et avaient souvent à la bouche cet adage bien connu : *Le szlachcic dans son enclos est égal au palatin* ⁴.

A un niveau social inférieur se trouvait la *szlachta* sans avoir (*im-*

szlachta dans sa marche vers l'égalité nobiliaire, on aurait pu comparer l'aristocratie polonaise à notre noblesse et la *szlachta* à notre bourgeoisie. Il y aurait eu ainsi en Pologne une classe moyenne entre l'aristocratie et les paysans. Au lieu de cela, il n'y eut plus qu'une noblesse cent fois plus nombreuse (proportionnellement) que la noblesse française, une noblesse envahissante qui annihila les classes inférieures de la nation et les réduisit à végéter ou à servir.

1. Lelevell, *H. de P.*, t. II, *Considérations*, p. 151.

2. Dans cet ancien duché, indépendant jusqu'en 1526, où on ne rencontrait aucun magnat et où la *szlachta* riche ne comptait qu'une vingtaine de familles (*Rel. nunc.*, I, 125, en 1565), presque toutes les terres nobles étaient occupées par la *szlachta Zagrodowa*. D'après Starowolski (*Tractatus Tres*, I, *Polonia.*, p. 40, éd. de Breslau, 1733), au commencement du XVII^e siècle il y avait en Mazovie 45.000 familles de cette *szlachta*, et on en comptait 7.000 dans le seul canton de Prasznitz (district de Varsovie).

3. Ces îlots groupent parfois dix et vingt familles.

4. *Szlachcic na zagrodzie*
Równy wojewodzie

possessionata), celle qu'on appelait la *golota* (de *goly*, nu) ou les gueux. Ces nobles gueux, les *nobiles vagi in terra nihil possidentes* des documents officiels, déjà nombreux au commencement du xiv^e siècle ¹, en étaient réduits pour ne pas mourir de faim, soit à passer dans la classe des bourgeois et des paysans où ils perdaient leur noblesse, soit à entrer comme domestiques au service d'un magnat ou d'un *szlachcic* aisé. Au xvi^e siècle il y en eut beaucoup qui devinrent paysans ². La plupart cependant préférèrent la domesticité qui leur conservait la qualité de nobles malgré la suspension de leurs privilèges ³; car en Pologne un noble ne dérogeait pas s'il devenait domestique, cocher, cuisinier, valet ou palefrenier, mais seulement s'il exerçait un métier manuel ou s'il faisait le commerce de détail ⁴. Il va sans dire que dans les diétines ces nobles en domesticité n'avaient pas d'autre politique que celle de leurs maîtres. Leur nombre était incalculable, si l'on en juge par ces milliers d'hommes qui formaient la suite de chaque magnat, et ces centaines de serviteurs nobles qu'entretenaient les *szlachcic* aisés, car ces derniers ne voulaient pas des paysans comme domestiques et ne les employaient qu'aux travaux des champs ⁵.

La *szlachta* aisée (*zamożna, dostatna*, c'est-à-dire, bien pourvue) dont nous avons maintenant à parler, est autrement importante que la *zagrodowa* et la *golota*. Elle remplit de ses motions les diétines du xvi^e siècle et fournit la plupart des nonces qui donnent le ton à la diète. Les actes civils la qualifient de *possessionata*, parce qu'elle est propriétaire de villages avec leurs habitants qu'elle appelle ses sujets (*subditi*). Elle se compose de petits seigneurs possédant parfois un village ou deux, rarement trois, et le plus souvent une moitié, un tiers ou un quart de village. Elle représente ainsi la moyenne propriété et on la trouve répandue

1. Rembowski, *loc. cit.*, p. 136.

2. « J'en ai connu beaucoup qui, après avoir acheté les terres de leurs parents, frères ou oncles, les ont considérés comme des paysans (*Chłopy*) et leur ont imposé la corvée. (Gornicki, cité sans autre référence par Rembowski, *loc. cit.*, *ut supra*.)

3. La *Golota* subissait une sorte de *deminutio capitis*; mais on la laissait assez souvent voter dans les diétines, contrairement à la règle (v. Rembowski, p. 196). En tout cas, elle était inéligible faute d'être propriétaire.

4. Kromer, *De situ*, 497 a; d'Hauteville, 311; Connor, II, 172 et 123.

La nouvelle de Sienkiewicz intitulée *Stary Sluga* (le vieux serviteur) offre dans le vieux Nicolas un type de ces domestiques nobles servant dans les grandes familles. L'auteur paraît avoir une idée optimiste de la condition actuelle de ces sortes de gens. Au xvi^e siècle on leur donnait comme aux autres serviteurs la schlague ou la bastonnade. Il est vrai qu'ils avaient le privilège de s'étendre à plat ventre sur un tapis pour recevoir les coups, et de n'être battus que par un domestique noble. (V. d'Hauteville, 310; Connor, II, 123.)

5. *Rel. nunc.*, I, 127 (1565). Beaucoup de *szlachcic* riches avaient une centaine de domestiques nobles.

un peu partout, plus nombreuse cependant en Grande-Pologne. Elle comprend au xvi^e siècle plusieurs milliers de familles.

Cette *szlachta* jadis vivait tranquillement sur ses terres sans songer à s'enrichir ; elle ne les exploitait qu'autant qu'il le fallait pour entretenir les siens sans grand souci ni grand labeur¹. Le *szlachcic* alors se contentait de peu ; car, tout en menant une vie assez large, il ne se laissait aller ni au luxe ni aux folles dépenses ; aussi son petit domaine renfermait-il beaucoup de terres en friche à une époque où les débouchés manquaient pour écouler le superflu.

L'*aurea mediocritas* dont jouissait l'ancien *szlachcic* ne devait pas durer, et le temps allait venir où la *szlachta* ne se contenterait plus de ses revenus ordinaires.

A la fin du xv^e siècle, et pendant tout le xvi^e les conditions économiques changent. Le traité de Thorn (1466), en assurant à la Pologne la possession des bouches de la Vistule, favorise la voie commerciale du Nord par Dantzig au moment où les Turcs gênent le trafic par la Méditerranée.

D'un autre côté, l'Europe occidentale commence à manquer de blé, et la demande de céréales ne cesse de croître sous les deux premiers Sigismonds². Enfin l'alliance avec l'Autriche (congrès de 1515) favorise le commerce des bœufs et des chevaux par la Silésie, et la longue paix dont jouit la Pologne permet au *szlachcic* de s'adonner à la culture en grand avec la certitude d'écouler au dehors ses produits à un prix rémunérateur. Il est d'ailleurs excité à produire davantage par la baisse de la valeur de l'argent déjà sensible au xv^e siècle, et qui s'accroît au xvi^e.

Bientôt le commerce par la Baltique atteint une prospérité inouïe. La Vistule et ses affluents se couvrent de barques chargées de céréales à destination de Dantzig. Là des centaines de vaisseaux, flamands pour la plupart, attendent qu'on les charge pour transporter ces grains en Angleterre, en France, en Espagne, en Portugal et jusqu'en Italie³. Ce commerce devient d'autant plus fructueux pour la *szlachta* qu'elle n'a ni droits de douane ni taxe à payer, soit pour les grains qu'elle exporte⁴,

1. Kromer, *De situ*, p. 495 b : *Majores nostri comparandis divitiis non magnopere incubuere, satis habentes sine magna cura et labore unde in diem propemodum, si non dure quidem certe nec parce cum suis viverent.*

Starowolski, *Polonia*, p. 45 : *Majores nostri satis habebant si ex agris et prædiis suis honeste cum familia viverent, non luxum externorum aut splendorem consecrarentur.*

2. Kutzseba, *op. cit.*, p. 79.

3. Les rapports des nonces apostoliques s'accordent pour dire qu'on voit parfois simultanément 4 à 500 vaisseaux et plus en rade de Dantzig. (*Rel. nunc.*, I, 132 (1565), 245 (1575), etc. ; Graziani, *De script.*, II, 128 ; *Poloniæ frumentis Italia levata* (1590).

4. Dès 1507, la *szlachta* obtient d'être exonérée de droits d'exportation. En 1565, elle

soit pour les marchandises que les vaisseaux étrangers lui amènent. Elle s'enrichit donc ; mais voici le revers de la médaille.

Quand l'homme voit s'ouvrir devant lui une source de richesses, des convoitises s'éveillent dans son cœur, et il est tourmenté par la soif de l'or.

Le *szlachcic* ne se contente bientôt plus d'exploiter le domaine qu'il a reçu en héritage de ses pères ; il veut l'arrondir ; il cherche à acquérir de nouveaux biens et de nouveaux sujets, même au prix de l'injustice ¹. De là naissent des querelles, des divisions et des procès sans nombre, des fraudes, des parjures et des meurtres ². Comme les produits du *Folwark* (exploitation rurale du noble) jouissent de l'exemption, le *szlachcic* achète en grande quantité des blés et des bestiaux soumis aux droits, trompe le fisc sur leur origine et s'enrichit en fraudant le trésor public. A la culture des terres il joint des commerces interdits à la noblesse : vins, épices, brasserie, mercerie ³, en se servant de mandataires secrets. Vers la fin du XVI^e siècle il tient auberge par l'entremise des Juifs et spéculé sur l'incorrigible ivrognerie de ses paysans ⁴.

Tout entier à l'âpre poursuite du gain, le *szlachcic* oublie et laisse rouiller les armes ⁵ qui faisaient autrefois sa gloire et qui lui ont valu ses privilèges ⁶. Il ne songe plus guère à défendre le sol de la patrie.

se fait exempter de la taxe des marchandises qui écrase les bourgeois ses concurrents. (Kutrzeba, p. 89.)

1. Skarga ne craint pas de dire du haut de la chaire que les biens acquis honnêtement sont très rares. C'est l'exception, et le bien mal acquis est la règle. (*Sermons des dimanches*, II Post. Pent., 2^e p. (éd. Maryanski, t. II, 64.) D'après Rembowski, (*op. cit.*, p. 136), dans la *szlachta* les plus forts oppriment les plus faibles et leur prennent leurs sujets.

2. Kromer, *De situ*, p. 495 b ; Starowolski, *Polonia*, p. 45 ; d'Hauteville, p. 115.

3. *Nobilitas nostra Polona, pospositis artis militaris exercitiis, tota ferme in mercatoriam industriam intenta, male acquisitas conglomerat opes*, écrit Cichocki [Sawicki] en 1615. (*Alloquia Osiecensia*, p. 366, 367.)

4. Kromer, *De situ*, 496 a : *fructuosa dominis et magistratibus illa potandi licentia*. Quelques nobles font pis encore. Ils s'adonnent à l'usure par les mêmes intermédiaires. (*Rel. nunc.*, I, 157 (1565.) A la fin du XVI^e siècle, et surtout du XVII^e, ils encourront le reproche fondé d'une honteuse vénalité. (Connor, II, 130 ; d'Hauteville, 202.)

5. *Apud nobilitatem nec generosum equum [le cheval de guerre], nec arma nisi rubigine exesa reperias. De clypeo ut eum videas non sis sollicitus.* (Cichocki, *Alloq.*, p. 367.)

6. Les privilèges de la *szlachta*, justifiés autrefois par les services qu'elle rendait en s'exposant à la mort pour la défense de la patrie, ne sont plus au XVI^e siècle qu'une faveur sans motif et une injustice sociale. C'est précisément alors que la *szlachta* augmente ses prérogatives et fait litière des privilèges des classes inférieures. Elle devient une caste dans le sens le plus fâcheux du mot et se ferme de plus en plus : en 1578, il est interdit au roi de créer des nobles en dehors de la diète ou du champ de bataille, et en 1601, l'anoblissement par adoption est supprimé. Après Sigismond-Auguste, la *szlachta* prétend être à elle seule toute la république, et seul le *szlachcic* est citoyen.

Depuis longtemps le roi ne convoque plus la *pospolite* (POSPOLITE RUSZENIE, arrière-ban de la noblesse), d'abord parce que la longue paix dont jouit la Pologne n'en fait pas sentir le besoin ; ensuite parce que cette convocation est devenue dangereuse pour la royauté ¹ ; enfin parce que nombre de nobles ne répondent plus à l'appel, assurés qu'ils sont de l'impunité ².

Détourné des armes le *szlachcic* vit dans l'oisiveté et ne pense plus qu'à jouir ³. L'étude ne le tente guère et il n'éprouve aucune honte à rester dans l'ignorance. Frotté d'un peu de latin, il se croit assez savant, et, comme il déteste l'autorité ecclésiastique, quand il se décide à lire, il fait sa lecture dans les livres hérétiques ⁴. Ce n'est pas que la théologie l'intéresse, ni qu'il cherche la vérité religieuse. Esprit fort en religion, il n'a besoin de personne pour lui apprendre ce qu'il doit croire ⁵, et son attachement aux doctrines nouvelles n'est pour lui qu'une forme de l'opposition au clergé.

Il passe la plus grande partie de son temps à la chasse, à la danse, au jeu, dans les plaisirs illicites ⁶ et surtout dans les festins. Comme il est très hospitalier et très généreux, car il n'amasse l'argent que pour le dépenser, il se plaît à imiter les magnats ; comme eux il aime à traiter de très nombreux convives ⁷ et il les traite largement et délicatement ⁸. Les vins fins surtout coulent à flots, et à s'en procurer il dé-

1. La mésaventure de Sigismond I^{er}, qui convoqua la *pospolite* sous Léopol en 1537 pour une expédition contre les Valaques, ses vassaux rebelles, et qui ne réussit qu'à provoquer un *rokosz* de la *szlachta*, ôta aux rois l'envie de fournir à cette dernière l'occasion de s'assembler en masse et en armes.

2. V. Romanowski, *Otia Cornicensia*, p. 160, citant une brochure de Tarnowski de 1579 : « Sert qui veut. Les plus riches font tort à la République plus que les plus pauvres. Les riches servent avec une suite relativement moindre. »

3. Modrzewski, *de Rep. emend.* (1559), lib. I, *De moribus*, cap. vii, p. 26 : *Vivitur in ignavia et socordia quam sequuntur latrunculi : tesseræ, computationes, libidines et reliquæ aularum pestes* ; cap. xvii, p. 60 (masques, jeux et débauche).

4. *Rel. nunc.*, I, 67, et I, 48 (*responsiones canonicorum*, 1556) ; *id.*, I, 169 ; Graziani, *De script.*, II, 163.

5. « Quand on leur parle de religion, dit Connor (II, 194), ils disent qu'ils n'ont besoin de personne pour se conduire en cette matière. »

6. Sur les mœurs dissolues des nobles : Piasecki, *Chronica*, p. 42 : *Equestrium depravati mores*. Modrzewski dit (*de Rep. emend.*, I, I, c. xxvii, p. 87) qu'un jeune homme chaste est un prodige ; (*id.*, p. 26). V. Gornicki, *Rozmowa...* (dialogue), édit. 1828, p. 841 ; *Act. hist.*, I, 443 ; *Constitutiones synod* (édit. Wezyk, p. 357).

7. *Utinam nostrates Poloni tam equestris status quam oppidani triginta numero convivas definiant invitatos ad quaslibet nuptias sive ad celebriora convivia, ubi plerumque ultra centenos numerare poteris si computaveris illam inconditam famulorum turbam.* (Cichocki, *Alloq.*, p. 442.)

8. *Nobilitati multo delicatior victus, mensæque eorum cum altilibus omnigenis, tum feris animalibus, avibusque et piscibus lautis usque ad lum interdum onerantur. Aromatum*

pense des sommes folles ¹. Il grise volontiers ses hôtes, et tout le premier il se grise lui-même ². Pendant les diètes en particulier, où il amène sa famille, les banquets succèdent aux banquets ³. Il ne conçoit l'existence que sous la forme d'une fête perpétuelle, et l'on rencontre sur les routes des familles entières qui encombrant les chemins de leurs nombreux chariots : elles vont, malgré les inconvénients du voyage ⁴, festoyer chez des amis jusqu'à cent milles de distance ⁵.

Au luxe de la table il faut ajouter le luxe des habits. Le *szlachcic* recherche les étoffes de soie aux couleurs voyantes, les galons, les boutons d'or et les fourrures de prix ⁶.

Autrefois les peaux de mouton et de renard lui suffisaient ; maintenant il lui faut de la zibeline et de l'hermine ⁷. Comme en outre il entretenait une nombreuse domesticité et qu'il dépense sans compter, il en arrive, malgré l'abondance de ses revenus ou de ses gains, à contracter des dettes ⁸ et à emprunter aux Juifs qui lui prêtent à usure. Quoique les dettes ne le gênent guère ⁹, elles diminuent son crédit et il trouve

diversorum et aliorum exoticorum condimentorum aut bellariorum [sucreries, pâtisseries] *est maximus quotidie usus.* (Starowolski, *Polonia*, p. 46.)

V. dans M^{is} de Noailles, *Henri de Valois et la Pologne*, t. Ier, p. 79, 80, comment un simple *szlachcic* traite Jean de Balagny : « Cette noblesse, conclut Jean Choinin (Discours au Vray, *ibid.*) vit splendidement et commodément. »

1. « L'on leur reproche qu'ils sont grands buveurs ; mais c'est moins un vice d'ivrognerie que d'excès de générosité... Telle pièce [de vin de Hongrie] leur coûtera 100 ou 200 écus. Ils traiteront 50, 60 et 100 personnes qui en videront jusqu'à deux, et si les valets s'en mêlent, ils épuiseront un cellier. » (Le Laboureur, II, 47, 48.)

2. « Plus on boit, plus on les oblige. » (Le Laboureur, *ibid.*) ; *Rel. nunc.*, I, 200. Ces habitudes d'intempérance qui existaient déjà au temps de Casimir le Grand et ces excès de dépense pour le vin durent encore au xvi^e siècle. Le comte de Broglie écrit à Saint-Contest (déc. 1752, Archives des affaires étrangères, Pol., 239) : « C'est un pays où l'on boit facilement à un repas pour 100 ducats de vin de Hongrie. » Et de Castéra (1748, dans Kurzweil : *Idée de la Rép. de Pol.*, p. 270) : « J'ai vu de simples gentilshommes n'ayant qu'un bien médiocre donner des fêtes où le vin seul montait à 7 ou 800 ducats. »

3. « Ils viennent ivres à la diète et parlent d'improvisation, bien ou mal... Ils parlent tant qu'ils veulent, car si on les empêchait, ils rompraient la diète. » (Connor, II, 108.) « Les Polonais emploient plus de temps à boire qu'à délibérer de leurs affaires, car ils ne commencent à y travailler que lorsqu'ils commencent à manquer d'argent pour avoir du vin de Hongrie. » (D'Hauteville, 201.)

4. « Les routes sont mal entretenues. Il n'y a pas d'auberges et chacun doit emporter son lit, car l'hôte n'en fournit pas. » (D'Hauteville, 331, 332.)

5. *Rel. nunc.*, I, 127.

6. *Ibid.*, I, 170 ; Connor raconte (II, 12) que sous Casimir le Grand un *szlachcic* fut pris pour le roi de Pologne par un roi de Bohême, tant il était richement habillé.

7. *Ibid.*, I, 170 (1565) ; Lelevell, *Hist. de Pol.*, I, 119.

8. *Ibid.*, I, 127 (1565). Presque toute la *szlachta* est endettée.

9. D'Hauteville, 290, 291 : « Ils ne rendent jamais. »... « On ne leur prête que

plus difficilement à emprunter. Alors il jette un regard de convoitise sur les biens d'Eglise. Il commence par refuser de payer sa part de la dîme, puis il saisit celle des malheureux paysans et finit par dépouiller les églises de leurs revenus et de leurs dotations. Cette rapine s'exerce surtout entre 1550 et 1575 ¹ ; elle explique en partie les succès de la Réforme en Pologne.

Le *szlachcic* ne se contente pas de mener une vie épicurienne et luxueuse ; l'amélioration de sa condition sociale, qui diminue la distance entre la *szlachta* et l'aristocratie ², lui fait désirer de relever sa condition politique, assez belle cependant, et dont il pourrait se contenter ; mais il est ambitieux et exigeant. C'est d'ailleurs un type curieux que le *szlachcic* polonais au point de vue politique.

Et d'abord il est d'une indépendance farouche vis-à-vis de toute autorité ³, et il a continuellement à la bouche la liberté de la noblesse qu'il appelle la liberté dorée (*aurea libertas*). Il clame bien haut qu'il ne doit au roi que trois choses : payer l'impôt foncier de deux gros par *Lan*, comparaître devant le tribunal royal lorsqu'il reçoit une citation, et répondre à l'appel en cas de convocation de la *pospolite* ⁴. Comme ce sont les paysans qui payent l'impôt foncier ; comme d'un autre côté le tribunal royal ne fonctionne que chaque deux ans et deux jours par semaine pendant la diète ; comme enfin le roi ne convoque plus la *pospolite*, on voit à quel fantôme d'obligation se réduisent aux yeux du *szlachcic* ses devoirs envers le roi. Sur toute autre chose, déclare-t-il, le roi n'a rien à commander, et on est libre de lui refuser l'obéissance. C'est l'anarchie érigée en principe, et malheureusement elle se traduit dans les faits.

sur hypothèque si on veut être remboursé. » Toujours besogneux, ils sont avides d'argent (p. 293).

1. *Necesse enim est eum aliena appetere qui sua profundit.* (Orzechowski, *fidelis subditus*, p. 35.) Voir dans Bukowski le compte rendu de la visite du diocèse de Cracovie faite par l'archidiacre Kazimierski (1595-1596) où l'on compte par centaines les églises dépouillées par la *szlachta* protestante. (*Dzieje, Ref.*, t. I^{er}, p. 638 à 688.) *Rel. nunc.*, I, 165 (1565) : Non seulement les protestants s'emparent des dîmes, mais même les catholiques.

2. On peut juger du progrès fait par la *szlachta* d'après cette remarque de Starowski (*Polonia*, p. 45) que jadis la dot d'une fille de sénateur était de 100 marcs (moins de 4.000 fr.), tandis que la dot ordinaire d'une fille de *szlachcic* est au xvi^e siècle de 100.000 florins (env. 400.000 fr.), c'est-à-dire 100 fois plus forte.

3. [Nobiles] *a nemine cogi, sed ipsi cogere volunt omnes.* (Hosius à Karnkowski, 24 juin 1568. *Epist. illustr. viror.* 1578, s. l. (recueil de Karnkowski), sign. D. III.)

4. Orzechowski, *Dial. V sur l'Exécution*, édit. Turowski, p. 59, et *Quincunx*, p. 70. C'est en 1563 et 1564 qu'Orzechowski proclame cette belle théorie, et il remarque que le *szlachcic*, ainsi libéré de toute obligation gênante, vit gaiement, chante et danse en pleine liberté. Le Slave captif d'autrefois (*sclavus saltans*) dansait aussi, mais à moins de frais.

On pense bien que le *szlachcic*, ainsi disposé vis-à-vis de l'autorité royale, a encore moins d'égards pour l'autorité religieuse. D'abord il la repousse ou la méconnaît, et, pour lui échapper plus sûrement, il se précipite vers les nouveautés religieuses et se fait protestant ¹. Ensuite il la bat en brèche et entame contre elle une lutte à mort. Envers les lois, le *szlachcic* pratique la même insoumission parce qu'il se croit au-dessus d'elles ², et quant aux décisions des tribunaux, il les nargue, car il ne reconnaît que le droit du plus fort ³.

L'esprit de domination s'allie d'ailleurs fort bien avec l'esprit d'indépendance et d'anarchie, et le *szlachcic* qui manifeste tant d'horreur pour l'absolutisme des rois est un véritable despote pour ses paysans. Pénétré de son importance et enflé d'un monstrueux orgueil, ce hobereau se croit un petit roi ; c'est même un titre qu'il se donne sérieusement (*krolik*) ⁴ ; et dans sa vanité poussée jusqu'au délire il lit sans étonnement cette assertion stupéfiante d'un écrivain contemporain : « Le « *szlachcic* polonais est autant qu'un roi étranger, et le noble d'un pays « étranger n'est pas plus que le sujet d'un *szlachcic* polonais ⁵. »

Quand nous parlerons du gouvernement nous dirons comment la *szlachta*, par esprit de caste, a enchaîné la royauté, et comment, par les diétines, elle a détruit l'autorité de la diète et augmenté l'anarchie. On avait beau lui crier que la Pologne périssait ⁶ ; dans son aveuglement

1. Le choix de la secte lui importe peu. Il passe le plus souvent de l'une à l'autre, c'est-à-dire à une secte plus avancée, pour aboutir au socinianisme qui n'a plus de chrétien que le nom ou à l'apostasie totale, et même à l'athéisme.

2. *Et hanc vocant libertatem non agnoscere potestatem ullam, quodcumque visum est id impune facere* (Hosius à Karnkowski, lettre du 24 juin 1568, dans *Epist. illust. virorum*, sign. D. IIII. — *Quaecumque libet, licet. Ut abdomini et libidini suæ satisfaciunt, omnia sibi usurpare audent [nobiles]*. (Modrzewski, *De Repub. emend.*, lib. I, de *Moribus*, cap. XII, p. 54 et 80, édit. de 1559.)

Les nobles, malgré la défense des lois, viennent en armes à la diète et au tribunal (*Rel. nunc.*, I, 158 (1565)). Ils disent qu'en Pologne les lois ne vivent que trois jours (*Rel. nunc.*, I, 188) et Kromer remarque (*De situ*, 505 a) que les lois anciennes sont presque tombées en désuétude et que les nouvelles entrent difficilement en vigueur, en sorte que les unes et les autres sont communément méprisées. Est-il étonnant après cela que l'on constate entre 1550 et 1585 de nombreux crimes des nobles ?

3. « Ils ne se soumettent pas aux décisions des tribunaux, se battent cinq ou six mille de chaque côté et pillent ou brûlent les domaines de l'adversaire. » (Connor, II, 179.)

4. Rembowski, *Rokosz.*, p. 163.

5. Rembowski, *Rokosz.*, p. 199, cite sans en nommer l'auteur ce passage d'un écrivain du xvi^e siècle. Brückner (*Gesch. de Pol. litt.*, p. 33) y fait une allusion évidente.

6. Orzechowski écrit (*Quincunx*, p. 101, édit. Turowski) : « Si on ouvrait mon cœur on n'y trouverait que ce mot : nous périssons. » A la diétine de Sadowa Wisznia, en 1566, il commence ainsi son discours : *Venit summa dies et ineluctabile tempus Poloniae. Fuit Polonia et ingens gloria Polonorum.* (V. le texte de ce discours dans les *Orichoviana* de Korzeniowski, p. 619...)

elle répondait : « La Pologne se maintient par l'anarchie ¹ », et elle continuait follement sa marche à l'abîme, en sacrifiant l'intérêt public à ses intérêts particuliers ².

II. — LA BOURGEOISIE.

Après le clergé et la noblesse vient la bourgeoisie. Dans l'ancienne Pologne les villes étaient rares et la bourgeoisie peu nombreuse : à part les chefs-lieux des duchés, il n'y avait pour abriter des bourgeois que les *grod*, autour desquels venait se grouper et s'établir une population de petits marchands et d'artisans. Lorsque les guerres intérieures du ^{xiii}^e siècle et les invasions des Mogols (Liegnitz, 1241) eurent ruiné et dépeuplé le territoire, les princes, en face d'un pays appauvri et d'un trésor vide, firent appel à l'étranger pour cultiver le sol et rétablir leur fortune. Ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne, dont les populations, privées de l'appui des lois et en butte aux rapines et à l'oppression des chevaliers ³, désiraient trouver hors de leur patrie sécurité et liberté ⁴. De nombreux Allemands répondirent à l'appel des princes de Pologne. Ils apportèrent avec eux des coutumes et des lois (le *Jus magdeburgicum*, par exemple) qu'on leur laissa ainsi que leur langue. Grâce aux nombreux privilèges qu'on ne leur marchandait pas, ils fondèrent quantité de villages dotés de l'autonomie administrative et judiciaire, et leur activité transforma les *grod* en villes où fleurirent le commerce et l'industrie locale ⁵.

Bientôt le commerce de transit d'Orient en Occident par la Pologne vient encore enrichir les villes, et la bourgeoisie s'élève au rang de puissance économique avec laquelle les princes sont forcés de compter. Sur la fin du ^{xiii}^e siècle les bourgeois de Cracovie ont une influence politique si considérable que Leszek le Noir s'appuie sur eux pour brider

1. C'est le fameux dicton tant répété au ^{xvi}^e siècle : *Polska nierzadem stoj.*

2. Modrzewski, un *szlachcic*, fait cet aveu significatif (*de Rep. em.*, l. I, c. x, p. 42) : *Aliquando visi sunt [nobiles equestris ordinis] plus nimium ordinis sui amantes, nec tam Rempublicam curare quam libertates suas tueri* (1551). Qu'aurait-il dit à la fin du siècle ?

3. Cette oppression se fait sentir surtout depuis la mort de Frédéric II et l'anarchie du grand interrègne (1254-1273).

4. Grabienski, *Dz. nar. P.*, I, 47.

5. Ces villes, qui étaient toutes construites en bois, ne différaient des villages que par leur étendue, leur place centrale servant de marché, et les privilèges spéciaux dont elles jouissaient. Elles avaient leur maire ou bailli (*wojt*) avec charge héréditaire, assisté d'échevins (*lawnicy*) nommés à l'élection, leurs guildes de marchands et leurs corps de métiers.

l'aristocratie, et que, grâce à eux, des princes à tendances germaniques sont appelés à régner sur les Polonais ¹. En 1311 le *wojt* de Cracovie, Albert, se croit assez fort pour braver Likiétek ; il ose même exciter une révolte en faveur du duc d'Opole (Oppeln) ². C'était une maladresse. La révolte réprimée, Likiétek supprime l'élection des magistrats municipaux, et de ce jour l'influence politique de la bourgeoisie décline graduellement. Les bourgeois d'ailleurs sont trop occupés du soin de s'enrichir pour se mêler longtemps de politique. Quand le commerce de transit qui est la source de leurs richesses vient à tomber par l'effet du progrès des armées turques, leur unique préoccupation est de réparer les brèches faites à leurs fortunes. Devenus indifférents aux intérêts généraux du pays, ils se retirent de plus en plus de la vie publique et semblent vouloir se parquer dans leurs privilèges. La *szlachta* qui voyait d'un œil jaloux leur indépendance et leurs privilèges et qui visait à leur enlever toute action politique, n'a pas de peine alors à les exclure des affaires du royaume ³.

Tout d'abord la bourgeoisie est privée de la propriété terrienne ⁴ par la Constitution de 1496 (renouvelée en 1538), et, par voie de conséquence, elle est exclue des charges, des *starosties* et de l'armée. On lui ferme ensuite l'accès aux dignités ecclésiastiques et aux grands bénéfices ⁵. Plus tard enfin elle est battue en brèche sur le terrain économique (surtout par la constitution de 1565) quand la *szlachta* obtient

1. En 1289, les bourgeois de Cracovie appellent au trône Henri IV Probus de Breslau et en 1291 Wenceslas de Bohême.

2. Alex. Guagnini : *Sarmatiæ Europææ descriptio* [Crac., 1578], fol. 57 verso.

3. Les villes capitales, Cracovie depuis 1500 et Vilna depuis 1568, sont représentées à la diète par des nonces ; mais ces nonces n'ont que voix consultative, et dans les matières seulement qui intéressent les villes. Comme la diète de plus en plus ne s'occupe que des intérêts de la *szlachta*, les nonces urbains deviennent de plus en plus inactifs, et finissent par ne plus venir aux séances. A la fin du xvi^e siècle il n'y a plus de nonces des villes que pour les élections royales : ceux-là subsistèrent toujours.

Les villes de la Prusse royale avaient un statut particulier ; elles envoyaient à la diète de Pologne des nonces en nombre illimité. Quand en 1569 eut lieu l'incorporation de la Prusse, elles refusèrent d'envoyer des nonces et cessèrent d'être représentées à la diète. Le nombre des nonces de Prusse n'avait aucune importance parce qu'à la diète on votait par palatinat.

4. D'Hauteville, 168 ; Connor, II, 167. Une dérogation est faite en faveur de quelques grandes villes (Cracovie, Vilna, Léopol), dont les bourgeois peuvent être propriétaires dans un rayon d'une lieue autour de la ville. Ceux de Cracovie peuvent même avoir des propriétés sur tout le territoire. Les villes de la Prusse royale ont encore ici un statut particulier, et leur bourgeoisie conserve le droit de propriété même après l'incorporation de la Prusse à la Pologne.

5. Statut de Laski (1506) : exception est faite pour un nombre limité de docteurs en théologie ou *utriusque juris* qui peuvent devenir chanoines ou évêques même dans les cathédrales majeures.

que soit établie sur les marchandises venant des villes une taxe qui tend à ruiner le commerce bourgeois ¹.

A la fin du xvi^e siècle la bourgeoisie commence à s'appauvrir sensiblement. D'un autre côté ses privilèges sont de moins en moins respectés et la *szlachta* les viole impunément. Les libertés communales s'effritent et tombent l'une après l'autre, et les *starostes* citent à leur tribunal les conseils municipaux des villes royales ². C'en est fait de l'autonomie dont les villes étaient si fières, et cet amoindrissement de la bourgeoisie est en partie la faute des bourgeois. La haute bourgeoisie, en effet, composée de ceux qu'on appelait les *patriciens* dans les grandes villes et qui étaient les chefs naturels et les défenseurs-nés de leur classe, aurait pu facilement user de son influence pour réserver à l'élément bourgeois une part dans les affaires publiques. Que ne devait-on pas attendre, par exemple, d'un Jean Bonar, trésorier du roi et chef d'une grande compagnie de commerce; d'un Betmann, banquier de si grand crédit qu'il pouvait en un jour réunir 100.000 florins d'or ³, et d'autres financiers de pareille envergure dont les magnats recherchaient les filles en mariage jusque dans les premières années du xvi^e siècle ⁴. Mais ces opulents personnages, ces *patriciens roturiers*, au lieu de prendre en main la cause de la bourgeoisie, ne songeaient qu'à se faire anoblir ⁵, et comme ils y réussissaient, ils sortaient de leur classe, et c'était autant de perdu pour elle. Les autres bourgeois qui étaient, pour la plupart, d'origine allemande, ne se donnaient aucune peine pour gagner les Polonais et en particulier la *szlachta*; ils semblaient même travailler à leur propre détriment. En conservant obstinément leur langue et leurs coutumes; en recourant aux lois germaniques; en gardant des relations d'amitié, de parenté, de commerce avec leur ancienne patrie, ils se rendaient suspects aux indigènes qui les considéraient comme des étrangers (*hospites*) et leur reprochaient de ne se point poloniser ⁶. En singeant la *szlachta* dont ils empruntaient le costume et les mœurs ⁶, et en affectant de traiter

1. J. Szujski (*Odrodz. i Ref.* [Renaissance et Réforme], p. 161) fait remarquer que la Constitution de 1565 met fin à la lutte économique entre la *szlachta* et la bourgeoisie par l'écrasement de cette dernière.

2. Les villes du clergé ou de la noblesse étaient seules soumises à la juridiction ecclésiastique ou seigneuriale.

3. Szelagowski, 150.

4. La noblesse des Bonar n'a pas d'autre origine que les services financiers rendus au roi.

5. Siegf. Huppe, *Die Verfassung der Republik Polens* (Berlin, 1867) p. 17; Lelevell, *H. d. P.*, I, 74.

6. Ils ont, dit le Laboureur (II, 107), la mine, l'opulence et les mœurs de la noblesse. La noblesse polonaise a pour eux le même mépris que notre noblesse française avait sous Louis XIV pour les traitants. (V. Cichocki, *Allog*, p. 442.)

d'égal à égal avec les nobles, ils irritaient et indisposaient la noblesse qui ne les avait d'ailleurs jamais vus de très bon œil. Ainsi plus on avance dans le xvi^e siècle, plus l'influence politique de la bourgeoisie s'efface et disparaît, tandis que celle de la *szlachta* s'étend et parvient à tout dominer.

III. — LES PAYSANS.

Au-dessous de la bourgeoisie on rencontre la classe des paysans ou *kmétons*. L'histoire de la condition des paysans polonais présente un singulier phénomène : à l'inverse des nations occidentales de l'Europe chez lesquelles le servage va toujours en diminuant pour faire place, au bout de quelques siècles, à la liberté, la Pologne a d'abord une majorité de paysans libres sur lesquels de siècle en siècle s'étend la servitude. Assez doux et seulement partiel à l'origine, le servage devient peu à peu total et si dur qu'au xvi^e siècle il constitue un véritable esclavage : telle est la marche rétrograde de la classe paysanne, qui va de la liberté à la servitude par une sorte de retour à la civilisation barbare et païenne.

Dans l'ancienne Pologne, en effet, les *kmétons* forment déjà deux catégories distinctes : ceux qui sont libres, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, et ceux qui sont devenus serfs ¹ parce qu'ils ont été pris à la guerre ou condamnés pour dette ou pour crime. Les *KMÉTONS LIBRES* ne sont tenus à aucun service personnel et peuvent quitter à leur gré la terre où ils ont leur domicile. Ceux qui s'adonnent à la culture paient un *cens* (*czynsz*) au propriétaire de leur champ, c'est-à-dire au roi, à l'Eglise ou à la noblesse, car le *kméton* n'a que la possession et non la propriété de la terre. Pour se protéger contre l'exaction ou la violence, les *kmétons* peuvent s'adresser soit à la justice royale, soit aux tribunaux ecclésiastiques, et cela dure ainsi jusqu'à la fin du xiii^e siècle. A cette date le *kméton* libre des terres nobles passe sous la juridiction seigneuriale, ce qui a pour conséquence de restreindre sa liberté individuelle ; car le seigneur tend à mettre sous le même joug les *kmétons* libres et les *kmétons* serfs, et la distinction entre ces deux sortes de paysans s'efface peu à peu.

Les *KMÉTONS SERFS* (*adscriptitii*), tenus au service personnel, ne peuvent quitter la terre où ils sont établis s'ils n'obtiennent le congé (*missio*) du propriétaire ; ils sont attachés à la glèbe. Les uns sont des artisans qui exercent divers métiers au profit du maître. Les autres (*coloni*) ont

1. Ces *kmétons* de la seconde catégorie ne sont pas serfs *in perpetuum* ; ils peuvent passer dans la classe des *kmétons* libres et même arriver à la noblesse (Lelevell, *H. d. P.*, II, *Considér.*, 15-19).

en possession héréditaire des terres de labour. Ils cultivent ces terres et jouissent du produit de leur travail à la seule condition de payer avec le cens certaines redevances (*daniny*) fixées par un contrat d'engagement ou par la coutume. Les *kmétons* serfs des terres nobles sont soumis à la justice seigneuriale ; mais ils peuvent faire appel au roi. Leur condition n'est donc pas mauvaise, surtout depuis que Casimir le Grand s'est fait leur protecteur et, par le statut, de Wislica (1347) les a garantis contre les entreprises de la noblesse, ce qui lui a valu de la part des nobles le surnom ironique de *roi des paysans* (Krol Chlopow). Ce roi a, de plus, fondé de nombreux villages, qu'il a dotés du droit allemand ¹, et qui jouissent d'une véritable autonomie. A la tête de cette sorte de village il y a un juge-maire à titre héréditaire, le *soltys* (*scultetus*) qui est à peu près indépendant du seigneur, et dont le tribunal offre de bonnes garanties de justice, car le *soltys* est assisté d'échevins pris parmi les paysans et nommés à l'élection.

Au xv^e siècle où il n'y a plus que des *kmétons* serfs, sauf en Mazovie ², la cherté croissante de la vie pousse le *slachcic* à augmenter les redevances des serfs et à en créer de nouvelles ³, puis à exploiter ses paysans sans merci. Le serf ne peut plus jouir librement du fruit de son travail. S'il veut vendre ses denrées ou se procurer les choses indispensables, il faut qu'il vende ou achète à la *cour* (*dwor* ; en France, nous dirions *au château*), et dans l'un et l'autre cas le marché se fait au bénéfice du maître ⁴. L'auberge seigneuriale lui fournit, au prix fixé par le *szlachcic*, les boissons, le sel, les harengs, etc. Le grain dont il se nourrit ne peut être broyé qu'au moulin du seigneur et ses instruments de travail ne peuvent être réparés qu'à la forge seigneuriale. Il n'a le droit d'avoir des brebis, des porcs, des vaches, des bœufs, des chevaux, qu'en nombre limité, et on ne lui permet de tisser qu'une certaine quantité de toile. En même temps qu'on l'exploite, on le dépouille peu à peu des garanties de bonne justice. La *szlachta* qui cherche à se débarrasser des *soltys* établis sur ses terres, obtient par le statut de Warka

1. Les avantages économiques des villages ainsi dotés étaient si évidents que de nombreux villages de droit polonais demandèrent et obtinrent le droit allemand.

2. Dans ce duché, la condition du paysan est bien meilleure que dans le reste de la Pologne. Entre lui et le *Szlachcic Zagrodowy*, la distance n'est pas très grande. Même quand il est attaché à la glèbe, il peut quitter la terre où il réside, grâce au système de la *caution*. Il lui suffit de trouver, ce qui est facile, un *szlachcic* qui réponde des dommages éventuels causés par son départ et de la somme qu'il doit payer pour avoir son congé. La caution dura jusqu'en 1576, année où la Mazovie fut soumise au droit commun.

3. Rembowski, p. 134 ; Kutrzeba, p. 78.

4. Rembowski, p. 130.

(1423)¹ le droit de racheter la charge du *soltysat* si celui qui l'occupe est inutile ou rebelle, et le *szlachcic* remplace la justice du *soltys* par un tribunal composé de gens à sa dévotion et amovibles à son gré².

Si à la fin du xv^e siècle la situation du serf polonais est déjà mauvaise, au xvi^e elle devient tout à fait intolérable. Jusqu'alors les *kmétons* avaient la ressource, conformément au statut de Wislica, de se racheter à prix d'argent, et, dès qu'ils offraient de payer leur rachat, le maître ne pouvait leur refuser la liberté³. Ceux qui voulaient étudier pour se faire prêtres ou entrer en religion étaient autorisés à quitter le village. Enfin la corvée existait à peine, car elle n'était que de quelques jours par an⁴.

A partir de 1496 le statut de Piotrkow modifie celui de Wislica et définit la situation légale du *kméton* en l'empirant. C'est que la *szlachta* s'est mise à exploiter ses terres à son profit exclusif. D'après le nouveau statut *le paysan est dépossédé* et ne cultive plus pour son compte que le lopin de terre qu'on lui laisse à titre précaire. Il n'est plus qu'un instrument de travail destiné à enrichir son maître⁵. Sa liberté est enchaînée par des liens qu'il ne peut plus rompre, car, quelque rançon qu'il offre, il n'a plus droit à l'affranchissement, et sa délibération dépend entièrement du bon plaisir du maître. S'il prend la fuite, ce qui arrive souvent, une série de constitutions qui s'échelonnent de 1505 à 1543 et même au delà (1578), le punissent d'une peine qui va de l'amende jusqu'à la mort⁶. Un seul *kméton* par an peut quitter le village pour les études ou la vie religieuse, s'il obtient l'assentiment du seigneur ; mais ce dernier consent difficilement, car le manque de bras se fait de plus en plus sentir, et pour empêcher les jeunes *hmétons* d'entrer au cou-

1. J. Herburt, *Statuta regni Poloniæ* (éd. 1693, Dantzig), p. 408 : *Inutilem scultetum Dominus in hæreditate habens aut rebellem, Dominus potest recipere scultetiam suam et vendere* (Vladisl. Jagell., Cracovie et Vartæ, 1423). Avec une pareille loi le *szlachcic* aura beau jeu pour se débarrasser de ses *soltys* ; les prétextes ne lui manqueront pas.

2. La suppression des *soltys* dans les terres nobles est assez rapide pour que, aux environs de l'année 1560, on ne les rencontre plus que dans les terres royales et les terres ecclésiastiques où ils se maintiennent encore quelque temps.

3. Le statut de Wislica prévoyait même l'affranchissement général de tout un village dans les trois cas suivants : 1° si le seigneur restait plus d'un an et trois semaines sous le coup d'une excommunication fulminée par son évêque ; 2° si une femme ou fille du village était violentée par le seigneur du lieu ; 3° si, par suite des dettes du seigneur, le village était saisi ou vendu avec dommage pour les paysans. (Szelagowski, p. 347 ; Lelevell, *H. de P.*, II, *Consid.*, p. 53.)

4. Lelevell, *H. de P.*, t. II, *Considérations*, p. 56 ; Szelagowski, p. 350.

5. Rembowski, p. 135 : Déjà en 1477, la *szlachta* de la terre de Chelm déclarait qu'elle devait s'efforcer d'augmenter ses revenus *per labores kmetonum*.

6. Connor, II, 168.

vent il les oblige à se marier de bonne heure¹. Quant à la corvée, la Constitution de 1496 reconnaît que le *kméton* y est tenu ; mais elle ne fixe pas le temps qu'il y doit employer. Bientôt les seigneurs abusent, et on regarde les Constitutions de Thorn et de Bydgosc (1519-1520), qui fixent la corvée à un jour par semaine, comme un adoucissement à la coutume². Au reste, on ne tarde pas à tourner cette loi ; après l'avoir appliquée à un *Lan* de terre, on l'applique à une moitié ou à un quart de *Lan* et on arrive ainsi à la corvée de deux et de quatre jours par semaine. Ces quatre jours sont acquis dès le milieu du xvi^e siècle³. Il y a des seigneurs qui font travailler le *kméton* tous les jours ouvrables et même qui poussent l'inhumanité jusqu'à ne pas lui laisser le repos du dimanche⁴.

Le malheureux *kméton* ainsi exploité n'a aucun recours contre l'oppression. Depuis 1518, l'année où Sigismond I^{er} a renoncé définitivement à servir d'arbitre entre le paysan et son seigneur⁵, il n'y a plus d'appel au roi pour le *kméton* des terres nobles. Avec la disparition du *soltysat*, la seule justice qui lui soit accessible est la justice seigneuriale, qui est purement arbitraire, sans code ni procédure. D'ailleurs, quand une autre juridiction lui serait ouverte, cela ne lui servirait de rien, puisque le statut de 1496 déclare le *kméton* inapte à ester en justice sans l'assistance de son seigneur. Dans les villages royaux ou ecclésiastiques, le paysan peut encore pendant quelque temps s'adresser au *soltys*⁶ ; mais cette ressource finit par lui manquer, car une Constitution de 1563, renouvelée en 1598, autorise à racheter tous les *soltysats* royaux pour les donner à la *Szlachta Golota*⁷. Ces nouveaux juges s'entendent avec les nobles qui gèrent les biens royaux, et cette entente se fait sur le dos du paysan. Quant à la justice ecclésiastique, elle offre d'abord plus de garanties, mais elle est lente et coûteuse, puis elle s'altère, et à la fin du xvi^e siècle on lui reproche d'être aussi corrompue que l'autre⁸.

1. D'Hauteville, p. 278.

2. Kutrzeba, p. 84 ; *Acta historica Acad. Cracov.*, t. XIII, *Act. capit. Vladisl.* (19 janvier et 15 août 1519), num. 778 et 781 : *Diem unum in septimana* [ad] *qualemcumque laborem dominis suis laborare teneantur et sint adstricti* [Kmetones].

3. Kutrzeba, 84, 85 ; Szlagowski, 351 ; *Rel. nunc.*, I, 128 (1565).

4. Ulanowski, *Materialy*, p. 447, synode de Piotrkow de 1557.

5. Rembowski, 132 ; Kutrzeba, 81.

6. Kutrzeba, 82.

7. Kutrzeba, 83 ; Crabienski, I, 180. — *Rel. nunc.*, I, 151 : Dès 1565, les *soltys* royaux commencent à disparaître, et avant la fin du siècle il n'y a plus de *soltys* dans les biens ecclésiastiques.

8. Giovannini (*Ser. rer. Pol.*, XV, p. 199) : *i loro [dei preti] tribunali sono, non men che gli altri, avari, corrutibili, pieni di iniquatione et di malignita* (1565).

Depuis la Constitution de 1543, le servage du paysan est devenu semblable à l'esclavage antique. Oubliant que « le chrétien ne peut, selon « le mot de saint Augustin, exercer sur un esclave le même genre de « propriété que sur un cheval ou sur une somme d'argent ¹ », la loi polonaise autorise à vendre le *kméton* avec ou sans le village, à le donner ou le léguer par testament, ou à le transférer arbitrairement d'un domaine à un autre. Elle en fait ainsi la chose du maître (*res, mancipium*) ². Le publiciste Modrzewski s'élève (1551) avec une éloquente et courageuse indignation contre l'oppression dont le serf est victime ³ ; mais sa voix n'est point entendue, et l'on continue à dépouiller et à pressurer le malheureux paysan plus attaché que jamais à la glèbe.

Si la situation légale faite au *kméton* polonais est empreinte de barbarie, sa situation matérielle et morale est peut-être pire encore, car enfin, s'il est privé de sa liberté il s'est accoutumé peu à peu à la servitude et il ne pense pas que sa condition sociale puisse être améliorée ⁴. L'idée d'ailleurs ne lui vient jamais qu'il puisse sortir de la classe où l'a placé sa naissance ⁵. Mais trembler sous un maître intraitable qui tient continuellement votre vie entre ses mains, voilà à quoi on ne s'accoutume guère. Ces pauvres serfs sont, sauf d'heureuses exceptions ⁶, traités comme un vil bétail. « Pour un rien, dit un témoin contemporain ⁷, on leur donne la schlague ou la bastonnade, ce qui arrive « souvent, et quelquefois on les pend, et les seigneurs, même quand ils « les tuent sans motif, sont quittes de toute punition par le paiement

1. S. Aug., *De sermone Domini in monte*, l. I, c. xix, num. 59, Migne, P. L., XXXIV, col. 1260.

2. Huppe, *Die Verfassung*, p. 17.

3. *De Rep. emend.*, l. I, c. xx (éd. 1559), p. 79-80 : *Nos vero qui veram in Deum religionem amplexi sumus nihil pudet nostræ religionis servos habere. . Dico de hac servitute usitata qua in subditos domini utuntur, nullo illorum delictu, fundos et possessiones eis dum libet eripiendo. EOSQUE ETIAM, QUOD IN NONNULLIS FIT PROVINCIIS, TANQUAM BESTIAS VENDENDO. Et habet quidem ea res præter alia illam iniquitatem : volunt enim Domini sibi liberum esse quando libeat agros auferre colono ; non volunt autem liberum esse colono agrum relinquere quando velit ; imo cum de colono retinendo agitur, adeo illum vindicare student ac proprium facere, et mancipio, et usu ac fructu, ut ne liberis quidem ejus faciant potestatem abeundi.*

4. D'Hauteville, 280 ; Connor, II, 183.

5. Quand il est poussé à bout il ne songe qu'à fuir au loin, en Podolie, en Ukraine, chez les Cosaques ; quelquefois il se venge par des incendies. (Rembowski, 136.)

6. J. Tarnowski est cité par Modrzewski comme un seigneur très humain pour ses serfs, mais comme une exception. (*De Rep. emend.*, p. 87 [pagination défectueuse : il faut lire 78]).

7. Fulvius Ruggieri : *Rel. nunc.*, I, 128-129 (1565). V. aussi d'Hauteville, 71-72. 279 ; Connor, II, 168.

« de dix écus, alors qu'on paie davantage pour avoir tué un chien ¹. » C'est qu'en effet les seigneurs du xvi^e siècle se sont arrogé le droit de vie et de mort sur leurs serfs ². La loi ne leur reconnaissait pas ce droit ; ils ont fini par l'insérer tardivement lors du premier interrègne dans la confédération de Varsovie du 28 janvier 1573, en affirmant que « cela avait toujours existé ³ ».

Il semble de prime abord qu'il n'y ait pas à craindre qu'ils abusent de ce droit exorbitant parce que cela irait contre leur intérêt : « Ils « répondent aux étrangers [qui s'étonnent de ce droit] qu'ils ne se « servent point de ce pouvoir non plus que les autres peuples ne se « servent du pouvoir qu'ils ont de tuer leurs bœufs et leurs chevaux, et « que leurs paysans leur tiennent lieu de bestes ⁴. » Et cependant on peut citer une foule de textes qui prouvent la fréquence inouïe des meurtres commis par la noblesse au xvi^e siècle, surtout entre 1550 et 1575 ⁵.

1. Lelevell, *H. d. P.*, t. II, *Consid.*, 162 : « S'ils tuent un paysan, ils disent qu'ils ont tué un chien. »

2. Kromer, *De situ*, p. 499 b. : *Habent sane in eos [kmetones] domini vitæ necisque potestatem* (1557) ; *Rel. nunc.*, I, 128 (1565) ; d'Hauteville, 32, 84, 176 ; Connor, II, 168 ; Lelevell, *H. de P.*, t. II, *Consid.*, 159.

3. *Vol. leg.* (éd. Petersb.), II, 124, b (*Jako zawsze było*).

4. D'Hauteville, 176 ; Connor parle de même (II, 182).

5. *Rel. nunc.*, I, 65 (Lippomano, 1457) : « Il y a, dit-on, 12.000 affaires à juger pour meurtres commis par la *szlachta*. Le roi n'en a jugé aucune à la dernière diète et, selon son habitude, il est parti pour la Lithuanie. » — *Act. hist.*, I, 493. Instructions pour le synode de 1551 : *Tot sunt in regno perjuria, cædes et homicidia et alia immania scelera... quot numeris num erari non possint... Nobiles autem crudelissimi homicidæ, quorum infinitus est numerus, qui consulto, studiose dataque opera, innumera perpetrant homicidia, interficiuntque plerumque homines innoxios ET MACTANT VELUTI PECORA, non conscientia moventur, non penitent, non satisfaciunt Ecclesiæ et amicis occisorum.* V. Modrzewski : *de Rep. em.*, ses 3 discours de *Homicidio*, et particulièrement le 3^e où on lit. p. 739 : *Dura meherculè hæc est hominum conditio in hac Republica ubi jumenta pluris fiunt hominibus... nobis non tantummodo jumenta, sed res quamlibet leves, modo decem nummis grossis content, cariores sunt quam hominum vitæ. Quæ pestis [lex scilicet redimendi pecunia homicidium] serpit nunc, grassatur impune in hominum vitas. Nullus finis, nullus modus homicidiorum : gladiatorum et lanistarum plena sunt omnia ; sanguis humanus effunditur, gladii e corpore recens extracti in computationibus animi causa ostenduntur.* . V. encore p. 652, 662 et *passim*. V. aussi le discours de l'évêque de Cracovie Maciejowski à la diète de 1548 (dans *Ser. R. P.*, I, 167) et le discours d'ouverture du maréchal des nonces Sienicki à la diète de 1562-1563 (dans le journal de cette diète édité par Dzialynski et dans les *Otia cornicensia* de Romanowski, p. 28.) Gornicki, *dial.*, p. 718, 724. — Rembowski, p. 241, dit que tous les contemporains s'accordent sur la multiplication des meurtres à cette époque. (*V. Rel. nunc.*, I, 65-66, et I, 96 (1560) I, 86 : « En Pologne, malheur au faible ! » Une statistique de la chancellerie d'Ocieski de 1544 à 1550 montre que les homicides étaient relativement moins fréquents sous Sigismond I^{er}. (*V. Czacki, O Lit. i P. P.* [Les lois de Pologne et de Lithuanie], II, 114.) Sous Sigism. Aug., l'absence continuelle du roi, qui réside en

Le malheureux serf ainsi traité passe son existence dans les conditions matérielles les plus tristes. Il vit dans une cabane faite d'arbres chevillés et couverte de chaume, où il n'y a qu'une pièce. Cette pièce constamment remplie de fumée, faute d'une cheminée ou d'un poêle, sert de refuge non seulement à toute sa famille, mais encore aux poules, aux porcs, aux moutons et aux veaux, quand ce n'est pas aux vaches et aux bœufs¹. Un misérable lit composé d'une pailleasse, d'une méchante couverture et d'un sac de plumes, fait tout l'ameublement du logis. Les enfants qui vont presque nus dans le jour, couchent derrière ou sur le poêle. En hiver, la femme, mal défendue contre le froid par de pauvres loques, est obligée de patauger nu-pieds dans la neige.

Pour nourriture, et c'est la seule chose sur laquelle le maître ne lésine pas, le *kméton* a du lard, des pois, de l'orge, du gruau, du sarrasin surtout, et des racines. Il mange dans une vaisselle de bois ou de terre. Pour vêtements, il porte une sorte de souquenille de laine brune en été et de peau de mouton en hiver. Quelques-uns ont des bottes ; mais la plupart vont en sabots, ou pieds nus. En Lithuanie le paysan est encore plus misérable et on lui laisse à peine de quoi végéter².

La misère physique entraîne ordinairement après elle la misère intellectuelle et la misère morale. Sauf de très rares exceptions, le paysan croupit dans l'ignorance. Même celui qui réussit à entrer au couvent reste grossier et d'horizon borné, et c'est un bonheur quand il n'y devient

Lithuanie, favorise les dispositions anarchiques de la *szlachta* et laisse impunies ses violations de la loi.

1. La condition de ceux qui habitent les bourgs, dont le commerce a été ruiné par la concurrence que lui faisait la *szlachta*, n'est guère meilleure. Le journal du légat Aldobrandini (*Rel. nunc.*, II, p. 5 (1588), raconte que dans Oswiecim, « petite ville sale, boueuse, sans hôtellerie convenable », on n'a trouvé pour loger le prélat et sa suite qu'une chambre « où il y avait de 15 à 20 personnes tant hommes que femmes, logeant avec des petits cochons et des volailles de différentes sortes. » Un peu plus tard, aux environs de 1630, le *Laboureur* passe par trois villes qu'en France on appellerait des villages : « Les maisons y sont sans ordre, mal bâties et incommodes, et les habitants si pauvres qu'ils font pitié, car la plupart n'ont pas seulement des habits. « Presque tous marchent nu-pieds, et si l'on entre dans leur poêle, l'on y voit les enfants nus comme la main, au milieu des pourceaux, des poules, des chiens, des veaux, des chats et de toutes sortes d'animaux domestiques. » (I, 179, 180.)

2. Tous les détails qui précèdent sur la condition matérielle des paysans sont empruntés à des auteurs qui ont été témoins de ce qu'ils racontent. (*Rel. nunc.*, 1565, I, 128 ; d'Hauteville, 280-282 ; Connor, II, 186 ; Le Laboureur, II, 107 (et II, 208, 213, pour la Lithuanie.) ; *Rel. nunc.*, I, 248 (*idem*). Quoique d'Hauteville, Connor et Le Laboureur écrivent vers le milieu du xvii^e siècle, les tableaux qu'ils tracent sont également vrais pour la fin du xvi^e siècle, si même les choses n'étaient pas pires à cette dernière époque par suite des troubles religieux. Plus tard, c'est la même situation. V. la peinture que fait de la Pologne prussienne en 1822 Henri Heine. (*Vermischte Schriften*, article intitulé *über Polen*, t. XII de l'édition Warschauer, Berlin.)

pas un fainéant adonné à la boisson. Il est clair que l'ignorance des paysans offre un terrain de culture des plus favorables à la superstition¹. Leur religion qui est à peu près tout extérieure ne pénètre guère leur vie morale² et ils s'abandonnent facilement au vol et à l'ivrognerie, deux penchants que Dlugosz constatait déjà chez eux au x^v^e siècle³. Les jours de fête et les dimanches ils passent le temps à la *karczma*, auberge où ils s'enivrent de mauvaise eau-de-vie, se querellent, se battent et se font parfois des blessures mortelles⁴.

Leur niveau moral est si bas ou leur sens moral si émoussé, que dans la loi qui les affranchit au cas où, soit leur femme, soit leur fille, aurait été violentée par le seigneur du lieu, ils ne voient qu'un moyen de conquérir la liberté. Et il y en a qui désirent le déshonneur de leur femme ou de leur fille pour profiter de la loi⁵. De là à le provoquer il n'y a qu'un pas, et ce pas est franchi d'autant plus facilement que la fille ainsi flétrie n'est pas considérée comme déshonorée tant la chose est commune, et qu'elle n'éprouve aucune difficulté à trouver un mari. Au reste les mœurs sont si relâchées que ces malheureuses femmes se laissent enlever sans oser faire la moindre résistance⁶, et ce qu'il y a de pis, c'est que ce triste état de chose subsiste quand l'appât de la liberté n'est plus une circonstance atténuante et que le seigneur, au mépris de la loi, ne laisse plus personne quitter le village, pas même le père ou le mari outragé⁷.

Il ne reste plus au serf pour atteindre l'extrême limite de la servitude que d'être opprimé dans sa conscience, et son esclavage va jusque-là, le jour où la confédération de Varsovie de 1573 permet au seigneur d'imposer à ses paysans la religion qu'il lui plaît d'introduire dans ses domaines.

On comprend maintenant qu'un nonce apostolique ait pu dire avec vérité : « Dans le monde entier il n'y a pas de plus vil esclave que le paysan polonais⁸. »

1. Dlugosz disait déjà au x^v^e siècle (*Hist. Pol.*, t. I, p. 49, éd. Przedziecki) : *Plebs rusticana superstitionum et figmentorum sequax*.

2. Connor (II, 184) dit qu'ils sont presque sans religion et comme des animaux (*like brutes*).

3. Dlugosz, *Hist. Pol.*, t. I, p. 48 ; Le Laboureur, II, 107.

4. Modrzewski, *de Rep. em.*, p. 61 : *Ubi frequentius jurgia, plagæ, vulnera, mutilationes, cædes committuntur quam in tabernis ?*

5. Connor, II, 168 : *I have heard that some have wished to have had a fine wife or daughter, that their Lord might thereby have given them occasion to get rid of him...*

6. Connor, II, 183 ; d'Hauteville, 176 ; v. aussi *Rel. nunc.*, I, 127.

7. Lelevell, *H. d. P.*, t. II, *Consid.*, p. 167.

8. Fulv. Ruggieri (1565), *Rel. nunc.* I, 129.

Les Juifs forment la dernière classe de la nation. Nous nous contenterons de dire d'eux que, protégés par les rois depuis Casimir le Grand et par les nobles dont ils étaient les banquiers, ils faisaient de l'usure¹ et du petit commerce. Toujours haïs et parfois pressurés, ils n'étaient en somme pas trop malheureux si on les compare à ceux des autres pays, et chacun sait qu'on a appelé la Pologne le paradis des Juifs.

1. D'Hauteville, 72. Il y en a plus de 20.000 à Cracovie (Le Laboureur, III, 31) et plus de deux millions dans toute la Pologne (Connor, II, 49).

Les Juifs en Pologne pratiquaient cette politique d'*emprunter* beaucoup aux nobles à gros intérêts, de manière qu'il devint ruineux de les expulser, car les nobles en ce cas auraient perdu leurs créances. Par ce procédé, ils réussirent à empêcher toutes les mesures que d'aucuns proposaient pour les pressurer : cela leur coûtait assez cher ; mais ils étaient tranquilles et vivaient en paix. Ils se rattrapaient en prêtant à leur tour à la petite semaine et en vendant cher de mauvaise eau-de-vie aux paysans.

CHAPITRE II

LE GOUVERNEMENT.

La Pologne du xvi^e siècle nous est connue comme corps social ; par quel gouvernement est régi ce grand corps ?

§ I. — LE ROI.

Ne nous laissons pas duper par le mot de République de Pologne (*Rzeczpospolita*) que les Polonais ont continuellement à la bouche¹ à partir de la Renaissance² ; ce terme n'implique pas pour eux une forme particulière de gouvernement. Comme chez les anciens il n'a pas alors d'autre sens que celui d'Etat, et il désigne spécialement l'ensemble des territoires de la Couronne et du Grand-Duché³. Loin d'être une république dans l'acception moderne du mot, le gouvernement de Pologne est une monarchie, et, dans les premiers temps, cette monarchie est héréditaire et absolue.

Le roi de la dynastie Piaste, pour nous en tenir aux temps historiques, se dénomme lui-même « seigneur héréditaire par la grâce de Dieu (*gratia Dei dominus et hæres*) ». Il se regarde comme le propriétaire de son trône et de son royaume dont il dispose comme d'un bien de famille⁴. Il désigne par testament son successeur ou, s'il le préfère, ses héritiers, car il peut partager ses Etats⁵ ; mais dans l'un et l'autre cas la coutume l'oblige à porter son choix sur des Piasts. Le droit de primogéniture n'existe pas, et, quand le prince ne laisse après lui ni fils

1. Girolamo Lippomano (1575), *Ambasciatori Veneti*, p. 290 : *Respublica, laqual parola hanno sempre in bocca*.

2. Par engouement pour l'Antiquité romaine, les Polonais, comme nos ancêtres de la grande Révolution, se donnèrent l'illusion de faire revivre les institutions de Rome en usant des termes latins relatifs aux pouvoirs publics (*comices, tribun, senatus consulte, etc.*)

3. Le terme de République apparaît dans les actes officiels à partir de l'Union de Lublin (1569).

4. Lelevell, *H. de P.*, II, *Considérations*, p. 29 ; Szelagowski, 67.

5. Pendant les troubles chroniques de la Période des Partages (1138-1306), plus d'une fois le droit du plus fort régla la succession des princes et la composition de leurs duchés ; mais le droit d'hérédité survécut à ces atteintes.

ni petit-fils, il peut léguer son trône à un parent éloigné au détriment de parents plus proches. Tel est le droit coutumier qui règle la succession au trône de Pologne jusqu'au milieu du ^{xiv}^e siècle. L'hérédité dynastique ¹ ainsi entendue est observée chez les Piasts polonais jusqu'à leur dernier rejeton mâle, Casimir le Grand (+ 1370).

Ce prince introduit le premier le principe de l'élection royale le jour où il demande au Sénat de reconnaître son neveu Louis d'Anjou (Louis de Hongrie) pour son futur successeur ². Par ce choix qui eut lieu au détriment des branches Piastes de Mazovie, de Silésie et de Cujavie, le principe d'hérédité fut fortement entamé. Il le fut bien davantage encore quand à son tour Louis de Hongrie demanda et obtint pour sa fille Edwige la succession au trône de Pologne. Mais ce qui amena le triomphe du principe d'élection, c'est qu'Edwige mourut sans enfants. Il fallut à Jagellon, son mari, le consentement exprès de la noblesse pour conserver le trône, et quand ce roi voulut fonder une dynastie, il dut obtenir du Sénat l'autorisation de désigner pour son successeur Vladislav son fils aîné ³ : c'était reconnaître la nécessité de l'élection non seulement dynastique, mais individuelle. Et en effet, à partir de Vladislav le Varnénien, tous les Jagellons furent régulièrement élus, même quand un fils unique succéda à son père. Ces élections peuvent avoir un faux air d'hérédité parce qu'elles se restreignent à une même dynastie et qu'elles donnent le même résultat que le système héréditaire ; mais cela tient à une cause accidentelle. Les Polonais, pour leur sécurité, voulaient maintenir l'union de la Pologne et du grand-duché, et ils ne pouvaient maintenir cette union qui était personnelle qu'en élisant pour rois de Pologne les Jagellons, grands-ducs *héréditaires*.

A partir de Sigismond Auguste, qui renonça en 1564 à son droit héréditaire comme grand-duc, pour pouvoir remplacer l'union personnelle toujours précaire par l'union réelle et perpétuelle de la Pologne et de la Lithuanie, le principe électif joua librement sans préoccupation dynastique. Bien plus, pour mieux marquer le caractère purement élec-

1. Sous la dynastie Piaste, l'hérédité subit une éclipse et l'élection apparaît accidentellement quand le roi est mort sans avoir désigné de successeur. En ce cas les prélats et les barons élisent un roi, et ce roi est toujours pris parmi les Piasts. (Szelagowski, 68.)

2. Casimir le Grand n'avait que des filles, et les filles étaient exclues par la coutume de la succession au trône. Louis d'Anjou, futur roi de Hongrie et de Pologne, était fils de Charles-Robert (Charobert), roi de Hongrie, et d'Elisabeth, sœur de Casimir le Grand. Comme il était Piast par sa mère, sa désignation soulevait moins de difficultés.

3. Jagellon n'eut des fils que de sa quatrième femme ; ce n'est donc que tardivement qu'il put espérer fonder une dynastie.

tif de la royauté polonaise, les *articuli Henriciani* ¹ (1573) interdirent au roi de prendre désormais le titre de *dominus et hæres* ² et de désigner son successeur. La noblesse, dès lors maîtresse de l'élection, tint en bride les candidats à la royauté, et se livra aux marchandages (*Pacta conventa*) pour affaiblir l'autorité royale ; mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que la porte fut désormais ouverte aux intrigues des cours étrangères ³.

La monarchie du temps des Piasts n'était pas seulement héréditaire ; elle était encore absolue. Le roi était à la fois chef suprême de la nation, grand juge et grand général, avec une autorité sans limite. Cependant *en fait* cette autorité absolue (*jus ducale*) était tempérée par le conseil du prince, composé des prélats et des barons, que le roi devait toujours consulter dans les affaires importantes, et dont il adoptait ordinairement l'avis pris à la majorité, quoiqu'en rigueur il n'y fût pas tenu.

A partir du xiii^e siècle les princes polonais contribuent imprudemment à amoindrir leur pouvoir en se dépouillant d'une partie de leurs domaines en faveur de l'aristocratie. Ils donnent sans compter des terres avec leurs habitants et renoncent à leur droit souverain sur les domaines qu'ils ont cédés. Ils restreignent ainsi leur propre juridiction et privent par là le trésor royal de revenus considérables. Le résultat est le même quand ils accordent, à des villes et à des villages, le droit allemand avec une véritable autonomie et des exemptions d'impôts.

Mais ce qui affaiblit surtout le pouvoir royal, c'est le privilège général de Koszyce (Kaschau 1374), par lequel Louis de Hongrie exempta la *sclachta* de tout impôt, sauf celui de deux gros par *Lan*, *in recognitionem supremi dominii*, impôt insignifiant et qui contribue peu

1. Les *Articuli Henriciani*, que l'on confond trop souvent avec les *pacta conventa*, fixent les limites de la royauté polonaise dans ses rapports avec la noblesse. (V. le texte de ces articles dans de Noailles : *Henri III et la Pol.*, t. III, p. 385.) On les inséra plus tard dans les *pacta* des successeurs de Henri III.

2. Sous les Jagellons, ce titre n'est plus qu'une formule vide conservée par la Chancellerie ; mais la noblesse, jalouse de ses droits, ne veut pas qu'elle subsiste, toute vaine qu'elle est.

3. Le principe de l'élection des rois une fois admis et incontesté, on s'inquiéta peu du mode et des conditions. Sigismond I^{er} et Sigismond Auguste furent élus par la diète, le second du vivant de son père, tandis qu'auparavant il semblait que les électeurs fussent les membres du Sénat. (Kromer, *De situ*, 503 a : *Jus creandi regis penes senatum est.*) En 1573, Zamojski fit prévaloir le principe admis en 1538 par Sigismond I^{er} que toute la noblesse devait concourir à l'élection, et on convint que chacun apporterait son vote individuel. Quant au candidat à la royauté, tantôt on décréta qu'il devrait être Piast, c'est-à-dire Polonais (élection de Sobieski), tantôt qu'il devrait être étranger (élection d'Auguste II).

à alimenter le Trésor. En cas de guerre, et la guerre avec les Teutooniques en fournit la preuve, le roi, appauvri et forcé de recourir au service gratuit de la *szlachta*, a les mains liées. La *szlachta* rassemblée en masse et en armes lui dicte ses conditions, et lui impose ses volontés en lui arrachant privilège sur privilège, par la menace d'un refus de service : c'est l'origine des privilèges fameux de Czerwinski, de Jedlna, de Cracovie, de Cerekwica et d'Opoki, confirmés par le statut de Nieszawa (1454).

En devenant élective la royauté tombe sous la dépendance des électeurs qu'elle est forcée de ménager et à qui elle consent des concessions de plus en plus onéreuses. Elle se dépouille ainsi peu à peu de ses prérogatives les plus essentielles, et le roi finit par ressembler à un doge de Venise. Au xvi^e siècle, sous les derniers Jagellons, la *szlachta* se rend complètement indépendante du pouvoir central. Elle se considère comme absolument souveraine chez elle et n'admet dans ses domaines aucune intervention du roi, en sorte que la moitié du royaume, composée des terres exemptes du clergé et des terres privilégiées de la noblesse, échappe entièrement à l'action royale. Il faut convenir aussi que les Jagellons avec leur caractère de douceur et de clémence poussées jusqu'à la faiblesse, et leur générosité proverbiale qui va jusqu'à la prodigalité, contribuent pour leur bonne part à affaiblir la royauté. Sigismond Auguste surtout laisse l'esprit d'indiscipline et d'anarchie de la *szlachta* sans répression, et il se ruine par ses prodigalités au point de n'avoir plus de quoi tenir sa cour en Pologne¹ et d'être obligé de résider en Lithuanie, où ses dépenses sont à la charge du grand-duché.

La *szlachta* profite de cette fâcheuse situation pour forcer le roi à gouverner avec elle au détriment de l'aristocratie en réclamant contre cette dernière l'*exécution* des lois violées à son profit².

Les causes d'affaiblissement du pouvoir royal que nous venons d'indi-

1. Le besoin d'argent poussa Sigismond Auguste à mettre en gage des biens royaux. Comme on le lui reprochait assez vivement à la diète, il répondit pour s'excuser : « On m'a tout pris et je n'avais plus de quoi manger. » (Romanowski, *Otia Cornicensia*, p. 14.)

2. Pendant la plus grande partie du règne de Sigismond Auguste, de 1550 à 1567, la *szlachta*, dans une série de diètes, réclama à grand bruit l'*exécution* (entendez l'exécution des lois). Pour remplir le trésor royal vide, elle demandait le retour au roi des biens royaux engagés ou donnés contrairement au statut d'Alexandre, et laissés aux mains de l'aristocratie. C'est seulement en 1567 que la diète finit par trancher la question. Mais, dans l'intervalle, d'autres réclamations avaient surgi ; les incompatibilités de certaines charges, le pouvoir politique des évêques, etc., et tout cela fut compris sous le nom d'*exécution*. C'étaient pour la *szlachta* autant de moyens pour combattre l'aristocratie. La royauté qui s'appuyait sur les magnats en subit le contre-coup, jusqu'au jour où elle gouverna avec la *szlachta*.

quer ont sans doute leur importance ; mais l'introduction du parlementarisme dans le gouvernement est, à ce point de vue, plus importante encore. Jusqu'au statut de Nieszawa (1454) le roi peut, sauf en matière d'impôts, signer des décrets qui ont force de loi. A partir de ce moment le pouvoir législatif commence à lui échapper, et cinquante ans après (Radom, 1505, Constitution *nihil novi*) le souverain n'est plus guère que l'exécuteur de la loi ¹. La *szlachta* a réussi à faire prévaloir le principe déjà en germe dans le statut de Nieszawa que *sans elle le roi ne peut rien contre elle* ², et le pouvoir législatif est partagé entre le roi, le Sénat et la Chambre des nonces. D'absolue qu'elle était autrefois la monarchie est devenue parlementaire, et pendant tout le xvi^e siècle la *szlachta* ne cesse de la battre en brèche ³. L'année 1573 est particulièrement fatale à la royauté par les conditions draconiennes qui sont imposées au nouvel élu, Henri de Valois, dans les *Articuli Henriciani*, et qui deviendront, avec des *pacta conventa*, variables à chaque élection, la charte nouvelle du royaume. L'article, entre autres, qui autorise à refuser au roi l'obéissance s'il viole en quoi que ce soit la Constitution, met la royauté à la merci de la *szlachta* et fournit un prétexte à toutes les révoltes. Après la fuite d'Henri III et le second interrègne, Batori espère un moment relever la royauté et mater la *szlachta* ⁴ ; mais trop occupé à l'extérieur par ses expéditions contre les Moscovites, il est distrait des affaires intérieures et n'arrive pas à exécuter ses desseins

1. Les nobles polonais du xvi^e siècle ne se gênent pas pour dire que, si la Loi pouvait être vivante et agissante, la royauté pourrait être mise de côté comme un rouage inutile de la machine gouvernementale. (Orzechowski, *Fidelis subditus*, p. 31.)

2. C'est le fameux *nie na nas bez nas* (rien contre nous sans nous) qu'on entendra dans les diètes comme un refrain répété à satiété, surtout au xvii^e et au xviii^e siècle.

3. Les Polonais, hantés de la crainte du despotisme dont leurs voisins d'Orient, Moscovites, Turcs et Tatars leur offraient le triste spectacle, ne croyaient jamais avoir assez fait quand il s'agissait d'entraver l'action du pouvoir royal. De là cet acharnement à limiter les prérogatives de la royauté. *Vos, Poloni, regem non habetis*, disait un étranger à un Polonais, et celui-ci de répondre : *Imo nos habemus regem, sed vos rex habet*. (Cité par Lelevell, *H. de P.*, t. II, *Consid.*, p. 346.) — « Le roi de Pologne, écrit le Laboureur (II, 10), est comme celui des mouches à miel : il n'a point « d'aiguillon et ne peut faire de mal à ses sujets ; mais il peut faire beaucoup de « bien. »

4. A la diète de 1576, il répond ces fières paroles à ceux qui lui demandaient des comptes à propos de certains biens royaux : *Non in caula, sed homo liber natus sum, neque antequam in has terras venissem mihi victus et amictus defuit : libertatem meam ergo amo et conservabo. Deo volente, per vos in regem vestrum sum electus ; vobis postulanti-bus, vobis instantibus huc veni. A vobis capiti meo corona est imposita : sum igitur rex vester non fictus neque pictus. Imperare et regnare volo, neque patiar ut quivis vestrum mihi imperet. Custodes estis libertatis vestræ ; non igitur vos volo fieri pædagogos meos, senatorumque meorum custodes. Igitur tales sitis libertatum vestrarum, ne libertas vestra in abusum vertatur.* (Heidenstein : *Rer. Polon.*, p. 110 ; *Rel. nunc.*, I, 299.)

de réforme. Au reste, malgré ses excellentes intentions, en supprimant les appels au roi et en créant (1578) des tribunaux supérieurs où siègent des représentants de la *szlachta* (les députés), il contribue lui-même à dépouiller l'autorité royale et à renforcer les privilèges de la noblesse. Sa mort prématurée vient ensuite mettre obstacle au projet qu'on lui prête d'établir l'hérédité du trône, ou du moins de désigner son successeur. Après un troisième interrègne pendant lequel la *szlachta* se livre à ses marchandages accoutumés, les Polonais élisent (1587) Sigismond III Vasa, un prince de vingt ans imbu de principes absolutistes. Un conflit entre lui et la *szlachta* devient inévitable et provoque un nouvel abaissement de la royauté ¹. La diète d'*inquisition* (1592) qui met le roi sur la sellette et l'humilie, et, plus tard, le *rokosz* (révolte) de Zebrzydowski (1606) sont les aboutissants de ce conflit.

Sans entrer dans le détail des différentes Constitutions qui règlent les pouvoirs du roi, on peut résumer ainsi la situation qui lui est faite à la fin du xvi^e siècle : Il ne peut sans la diète ni établir un impôt nouveau, ni faire une loi nouvelle, ni convoquer la *pospolite*, ni déclarer la guerre, ni conclure la paix, ni envoyer ou recevoir des ambassadeurs, ni se marier ou divorcer, ni désigner son successeur, ni engager les biens royaux. Il ne peut se dispenser de garder continuellement auprès de lui quatre sénateurs ² comme conseillers ordinaires, et comme surveillants, et, pour les affaires importantes il doit consulter le Sénat, soit par lettres, soit en le convoquant en grand conseil (*walna rada*). Cependant seul il convoque la diète, dont la loi fixe le lieu et la durée. Il commande en chef l'armée, à la condition toutefois de se mettre à la tête des troupes en campagne. Enfin il distribue les *starosties* (*panis bene merentiam*) ³ ; mais il ne peut le faire qu'au commencement de la diète et sous son contrôle. Bref, la monarchie polonaise, d'absolue qu'elle était primitivement, est devenue, par les empiètements successifs de la *szlachta*, une monarchie non pas même tempérée, mais entravée et garrottée ⁴.

1. La *szlachta* se regarde comme toute-puissante, et on dit couramment que la seule chose qu'elle ne puisse faire, c'est de changer une femme en homme. (Rembowski, 245.)

2. La diète nomme pour deux ans 16 sénateurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, comme conseillers intimes (*przyboczeni*), qui sont divisés en quatre groupes, un pour chaque semestre.

3. Le roi peut disposer de plus de 20.000 *starosties* ou bénéfices royaux, et il y en a qui rapportent 15.000 écus d'or et davantage. (Romanowski, *Otia*, p. 259 ; *Rel. nunc.*, I, 155 ; I, 254 ; II, 76.)

4. « Si le roi n'avait la distribution des charges, des dignités et de quelques autres « choses, son autorité serait moindre que celle du doge de Venise. » (Gornicki, *Dzieje* [histoire de Pol. sous Sigismond II], p. 34 (éd. Galezowski, 1828).

§ 2. — ORGANISATION DES POUVOIRS.

Tout gouvernement régulier comprend un pouvoir législatif, un exécutif, une justice, des finances et une armée.

Le pouvoir législatif.

Du jour où Casimir Jagellon créa la *Chambre des nonces* (1468) pour représenter la *szlachta* dans le gouvernement du pays, le pouvoir législatif appartient en commun au roi, au Sénat, et à la Chambre des nonces assemblés à la diète (*sejm walny*). La Constitution *Nihil novi* (Radom, 1505) déclara qu'à l'avenir aucune loi nouvelle ne pourrait être établie par le roi sans le consentement commun de ses conseillers [les sénateurs] et des nonces ¹.

Au xvi^e siècle, le SÉNAT est composé de *dignitaires* qui sont tous sénateurs à vie. Le roi ne nomme pas quelqu'un au Sénat ², mais il donne une charge ou une dignité viagère à laquelle la qualité de sénateur est attachée de droit. Ces dignitaires sont, dans l'ordre des préséances, les évêques, les palatins, les grands et petits castellans, et les officiers de la couronne ³. Le nombre des sénateurs est fixé par la loi, car la Constitution de Piotrkow de 1504 interdit la création par le roi de nouveaux dignitaires. Ce nombre ne varie que dans des limites étroites, si l'on ne tient pas compte des vacances qui peuvent se produire. Kromer, d'après la constitution de Lublin (1578), le fixe au chiffre de 139, et jamais il n'a dépassé celui de 146 ⁴. Le Sénat n'est pas à proprement parler un corps délibérant. En dehors de la diète, il est *le conseil du roi* et n'a que

1. *Volumina Legum* (éd. Pétersb., 1860), t. I, p. 137 a. (Constit. *nihil novi*. Alexandre, Radom., 1505.) *De non faciendis constitutionibus sine consensu consiliariorum et nuntiorum terrestrium* : Statuimus ut deinceps futuris temporibus perpetuis NIHIL NOVI constitui debeat per nos et successores nostros SINE COMMUNI CONSILIARIORUM ET NUNTIORUM TERRESTRIVM CONSENSU, quod fieret in præjudicium gravamenque Reipublicæ et damnum atque incommodum cujuslibet privatum, ad innovationemque juris communis et publicæ libertatis.

2. On se sert cependant de cette expression nommer au Sénat tel ou tel pour abrégier le discours, quoique cette façon de parler soit inexacte.

3. Les officiers de la Couronne sont ce que nous appelons aujourd'hui les ministres d'Etat.

4. Kromer, *Polonia*, p. 529-530. En voici le détail : 15 archevêques et évêques, 35 Palatins ou dignitaires équivalents, 30 grands castellans, 49 petits castellans, 10 ministres de la Cour (2 grands maréchaux, 2 chanceliers, 2 vice-chanceliers, 2 grands trésoriers, 2 petits maréchaux). Avant l'Union de Lublin le Sénat de Pologne comprend 89 membres. (V. sur ce nombre : *Rel. nunc.*, I, 89, 133, 254 ; *Ambasc. Veneti*, p. 334 ; Connor, II, 38 ; Le Laboureur, II, 24.)

Au xvi^e siècle la dignité de palatin et de castellan n'est plus guère qu'un simple titre, à peu près comme en France la dignité de gouverneur de province sous Louis XIV.

voix consultative¹, et, à la diète même, comme nous le verrons, il n'y a pas de vote d'ensemble du Sénat ni de délibérations entre ses membres.

La *Chambre des nonces* (*izba poselska*) est la véritable chambre délibérative ; c'est là qu'on discute les motions royales et qu'on vote les lois. Quand elle est au complet elle comprend environ 150 membres ; mais ce chiffre n'est presque jamais atteint parce que les nonces doivent être élus à l'unanimité, et si dans une *diétine* de district cette unanimité n'est pas obtenue, le district n'a pas de représentation. Les nonces nommés exclusivement par la *szlachta* ne représentent que cette classe de la société², et cela explique pourquoi à la diète on ne s'occupe que des intérêts de la caste. Ces remarques faites, voici en quelques mots le mécanisme de la diète.

Après la messe et le sermon d'ouverture, les nonces se rendent dans le local qui leur est réservé pour procéder à l'élection de leur président qu'on appelle *Maréchal des nonces*. Ce président est élu par acclamation ou à l'unanimité des voix, et son élection, parfois laborieuse, peut durer plusieurs jours. C'est que le maréchal a une très grande influence sur le cours des débats : il donne et ôte la parole, et conduit les délibérations. Après cette élection, les nonces se rendent au Sénat pour saluer le roi et entendre de la bouche du référendaire les propositions royales³. En leur présence le roi demande son avis motivé (*wotum*) à chacun des sénateurs et donne ensuite en toute liberté ses propres conclusions. Les nonces qui ont été spectateurs *muets* de la séance, se retirent chez eux et commencent à délibérer. Aux propositions du roi, ils sont libres d'adjoindre d'autres motions, car ils ont le droit d'initiative. Tout projet pour être accepté doit obtenir l'unanimité des nonces, car la majorité ne suffit pas pour faire passer une loi. Quand les matières à discuter ont été épuisées, c'est-à-dire après des jours, des semaines et même des mois⁴, les nonces retournent au Sénat pour faire connaître au roi et à

1. Graziani, *De scriptis*, II, 171 : *Non stat enim senatorum sententiis rex, sed utitur... et rem aut decernit, aut in aliud tempus, si ei visum fuerit, rejicit.*

2. Ni le clergé, ni la bourgeoisie, ni les paysans, ne sont représentés à la Chambre des nonces. Ce seul fait suffit pour rejeter l'assimilation que certains historiens établissent entre le parlementarisme polonais et le parlementarisme anglais. (Rembowski, p. 197, repousse cette assimilation.)

3. Les lettres patentes (*universalis*) par lesquelles le roi convoquait les diétines pour l'élection des nonces contenaient déjà le sommaire des matières à mettre en délibération. Depuis 1521, cet avis sommaire était obligatoire.

4. Sous Sigismond 1^{er}, les diètes, qui avaient lieu à peu près chaque année, n'occupaient guère qu'une semaine. Sigismond Auguste, qui réunissait la diète le moins possible, en moyenne chaque deux ans, lui accordait plus de temps. La diète d'union de Lublin dura plus de sept mois, du 23 décembre 1568 au 11 août 1569. Pendant le premier interrègne on décréta (1573) que la diète ordinaire aurait lieu *chaque deux*

son conseil le résultat de leurs délibérations. A ce moment il n'y a aucune discussion ; mais chaque sénateur individuellement peut refuser son approbation et empêcher ainsi le consentement unanime requis pour la confection des lois. Il va sans dire que par application du même principe de l'unanimité, le roi peut s'opposer à l'adoption d'une loi ou d'une résolution, et remettre à une autre diète les questions qui ne lui paraissent pas assez mûries. En résumé, le roi propose, le Sénat opine, les nonces délibèrent, et le roi décide ¹.

Jusqu'à la fin du règne de Sigismond Auguste, on n'interpréta pas l'unanimité d'une façon rigoureuse, et il arriva qu'on ne tint pas compte de quelques opposants ; mais après ce prince on se montra intransigeant sur cet article ². Cela vient de ce que les nonces, à partir du premier interrègne, furent de plus en plus liés par les diétines qui les nommaient et représentèrent de plus en plus le particularisme régional. Il n'est pas sans intérêt de considérer par quelle évolution les diétines arrivèrent à dominer la diète et à l'annihiler, et révélèrent ainsi leur force décentralisatrice et anarchique.

Il y avait en moyenne deux diétines par palatinat, en tout une soixantaine, où se réunissaient pour l'élection des nonces les dignitaires, les fonctionnaires et la *szlachta*. Quand on permettait à la *szlachta* *Golota* de voter, le nombre des électeurs pouvait aller de 600 à 1000 ³. Ces électeurs considéraient le nonce élu comme le défenseur de leurs privilèges et de leurs libertés contre les empiétements du pouvoir royal, et ils le comparaient au tribun antique (*tribunus plebis*). Avant son départ pour la diète ils lui donnaient des instructions, qui furent d'abord orales et courtes, puis écrites et plus précises ⁴. Il lui était interdit de consen-

ans et serait limitée à six semaines. Cette décision fut renouvelée en 1591 et en même temps on limita à deux semaines les diètes extraordinaires que le roi jugerait à propos de convoquer. (Rembowski, 193.) — Le roi avait d'abord le droit de désigner le lieu où se tiendrait la diète, et le plus souvent c'était à Piotrkow. A l'Union de Lublin, il fut convenu que Varsovie serait le lieu ordinaire de la diète, à cause de sa position centrale entre la Grande-Pologne, la Petite-Pologne et la Lithuanie, et parce que la Mazovie, longtemps duché indépendant, était comme une terre neutre.

1. Rembowski, 197.

2. Était-ce un effet de l'atavisme ? On sait que les anciens Slaves, dans leurs *wiece* ou assemblées publiques, exigeaient l'unanimité, et que le parti le plus fort réduisait les opposants à coups de bâton ou à coups de sabre.

3. Rembowski, 196. Pour l'élection du nonce, l'unanimité était de rigueur ; quant aux autres questions débattues à la diétine, on se contenta d'abord de la majorité, puis on exigea également l'unanimité.

4. Pawinski, *Rzady sejmikowe* [le gouvernement des diétines], in-4°, Warszawa, 1888, p. 73, 85. Cet historien remarque qu'à partir de 1573 les instructions des nonces, auparavant irrégulières et orales, sont désormais régulières et le plus souvent écrites.

tir à des propositions imprévues et non débattues à la diétine ¹. Certaines questions étaient réservées et le nonce ne pouvait les voter avant d'en avoir référé à ses électeurs, ou comme on disait alors : « à ses frères. » (*Odnosic braciej.*)

A partir de 1573 l'usage tend à s'établir de convoquer les diétines après la diète pour que les nonces y rendent compte de leur mandat ; ce sont les *diétines de relations* ². En 1589 ces diétines fonctionnent normalement, et la constitution de 1591 les reconnaît comme obligatoires et en fixe les règles ³. Le nonce reçoit dès lors un mandat *impératif*. A aucun prix il ne lui est permis de s'en écarter et il doit opposer son *liberum veto* à toute mesure qui n'a pas été approuvée par sa diétine ⁴. Voilà comment la diète, au lieu d'être l'expression des intérêts généraux du pays, ne représente plus que la somme des intérêts locaux. Non contentes de contrôler leurs nonces, les diétines prétendent contrôler la diète elle-même et confirmer ou infirmer ses décisions ⁵. En 1578 et 1581, Batori se vit obligé de négocier avec certains palatinats dont les diétines refusaient l'impôt voté par la diète ⁶. Sous Sigismond III (depuis 1588) la coutume devient générale de faire voter l'impôt par les diétines. Celles-ci se mêlent aussi de la gestion des finances et de l'armée ⁷, et à la fin du xvi^e siècle, ce n'est plus la diète qui est toute-puissante comme sous Sigismond Auguste, ce sont les diétines qui ont en main le pouvoir législatif et qui mènent la diète et le roi. Ajoutons qu'elles sont menées elles-mêmes par l'or et les intrigues de personnages riches et ambitieux, qui s'appellent eux-mêmes les petits rois (*kroliki*.)

Le pouvoir exécutif.

Si le pouvoir législatif en Pologne tend à l'anarchie, le pouvoir exécutif favorise le désordre par sa faiblesse. C'est le roi qui représente l'exécutif avec ses ministres et ses *starostes*. Les ministres (maréchaux,

1. En 1590, le chancelier Zamojski proposa à la diète, pour une guerre contre les Turcs, un impôt de capitation (*Poglowka*) qui n'avait pas été prévu dans les lettres royales de convocation. La diète vota cet impôt ; mais les diétines le refusèrent parce que les nonces avaient outrepassé leurs instructions. (Pawinski, 76, 77, 79.)

2. Pawinski, 118.

3. Pawinski, *ibid* ; Rembowski, 200.

4. Le type classique du nonce rompant à lui seul la diète en opposant son *liberum veto* est celui de Sicinski, nonce d'Upita (1652). Avant lui, il y eut beaucoup de diètes rompues ou infructueuses, mais par le fait de plusieurs nonces groupés ou coalisés, et non par le fait d'un seul.

5. Pawinski, 346 ; Rembowski, 200.

6. Pawinski, 348 ; Rembowski, 190.

7. Pawinski, 126, 128, 281.

chanceliers, *hetmans*, etc.) sont nommés à vie et ne peuvent être dépossédés de leur charge qu'à la diète, par un jugement en forme et uniquement pour des actes de forfaiture déterminés par la loi. Même dans ce cas qui est très rare, ils ont la ressource d'échapper à la justice en faisant rompre la diète, et rien n'est plus facile : il leur suffit de gagner quelques nonces à prix d'or. L'indépendance de certains ministres est en outre si grande qu'en vertu de prérogatives spéciales ils peuvent s'opposer à la volonté du roi. Ainsi le chancelier refuse de sceller les ordres royaux s'il les juge contraires aux privilèges ou aux libertés de la noblesse, et le *grand hetman* (grand général) fait séjourner ses troupes partout où il lui plaît sans que le roi puisse s'y opposer.

Les *starostes* ou agents royaux des palatinats sont en principe le bras du roi dans les villes qui ont un *grod* (justice royale), et le pouvoir central est en droit d'attendre d'eux une docilité parfaite. Mais comme ils sont eux aussi nommés à vie, et qu'ils ne sont généralement pas sous les yeux du prince, ils exécutent mollement les ordres qu'ils reçoivent, ou même ils ne les exécutent pas du tout ¹. Leur désobéissance n'a, pour ainsi dire, pas de sanction ; elle les expose tout au plus à un blâme ou à une amende, et quand ils ont affaire à des princes indulgents comme les deux premiers Sigismonds, ils se préoccupent moins de plaire et d'obéir au roi que de ménager les influences locales et de pactiser avec la *szlachta* de leur district. Que dire, si le souverain est continuellement absent de Pologne et réside en Lithuanie (Sigismond Auguste), ou s'il mène plusieurs années de suite des guerres à l'extérieur (Batori) ? Et nous ne parlons pas des troubles qui caractérisent les trois interrègnes et qui favorisent l'anarchie.

Les *starostes*, entièrement indépendants des ministres, dépendent directement du roi qui est trop loin, trop haut et trop occupé pour les surveiller. Dans ces conditions l'exécution des lois devient arbitraire ou nulle. C'est ainsi qu'on voit un *Kmita*, palatin (*staroste*) de Cracovie, ne pas tenir compte de l'ordre du roi, qui lui commande de procéder contre Orzechowski condamné par son évêque comme *infamis*, et recevoir illégalement son appel à la diète, ou examiner contrairement au droit et à la volonté royale si Ossolinski trois fois excommunié a été à bon droit condamné par son évêque ².

1. A. H., I, 488 (1551) ; affaire Orzechowski (1550-1551), Buzenski, p. 249 ; affaire Ossolinski (1552), S. R. P., I, 35 et 36 ; Dabrowski à Hosius, 3 août 1556. (A. H., IX, 738.) *Capitanei mandata non curant regia*. (Id., ad eund., 24 janv. 1556, A. H., IX, 660.)

2. Pour les références, voir la note précédente.

La justice.

Comme le pouvoir exécutif est sans force, les Polonais du xvi^e siècle se font un jeu de transgresser les lois et ils remarquent plaisamment que leurs Constitutions ne vivent que trois jours ¹. Il faut dire aussi à leur décharge que le *Statut* ou recueil de Laski, leur code officiel (1506), est un amas de lois dont les dispositions contradictoires autorisent les interprétations les plus opposées ². La refonte de cette législation eût été un remède à ce mal, et en 1532 d'habiles juristes avaient fait ce travail (*correctura jurium*) ; mais la *szlachta* gagnée par Kmita et Zborowski refusa de le consacrer (diète de 1543).

Au xvi^e siècle la justice en Pologne n'est qu'un mot ; c'est le droit du plus fort qui règne partout : Malheur aux faibles ! s'écrie avec douleur un nonce apostolique ³. Nous avons vu comment la *szlachta* a réduit les paysans sous sa juridiction patrimoniale arbitraire ; comment les *starostes* ont violé les privilèges des villes et cité les bourgeois à leur tribunal, comment la justice royale, par suite de la vieillesse de Sigismond I^{er} et par la négligence de Sigismond Auguste, a laissé des milliers d'affaires en souffrance tant au civil qu'au criminel ; comment enfin, faute de répression, les crimes se sont multipliés entre 1550 et 1575. Il y aurait encore lieu de noter la quantité incroyable de faux serments engendrés par la loi, qui permet à tout accusé de se purger d'une inculpation par un simple serment, même contre toute évidence. Sans parler de la complication et de l'enchevêtrement des juridictions, des lenteurs de la procédure ⁴ et de la vénalité des juges, finissons par cette remarque, que la *szlachta* s'est introduite dans le domaine judiciaire jusque dans les tribunaux suprêmes, et a fait de la justice l'instrument des partis.

Les finances.

Le trésor royal est alimenté principalement par les biens de la table : mines, salines, impôt foncier, douanes, péages et monnaie. Le roi y puise comme il l'entend et en dispose comme il le veut, sans rendre de compte

1. *Rel. nunc.*, I, 188 (1568).

2. Le titre du 2^e recueil de lois de Przyluski est caractéristique à cet égard : *Leges, seu statuta ac privilegia regni Poloniæ, omnia hactenus magna ex parte vaga, confusa et sibi pignantia in usum Reipublicæ collecta*, Cracoviæ, 1553, in-fol.

3. *Rel. nunc.*, I, 86 et 96 (1560, Bongiovanni).

4. Orzechowski raconte (*Dialog*, VII, sur l'Exécution, p. 102) qu'il a vu chez un greffier des pièces relatives à des procès qui durent depuis 40 ans et qui ne sont pas près de leur fin. Lui-même ne peut obtenir en 1558 la jouissance d'un droit reconnu en 1524.

à personne. Sigismond I^{er}, roi économe et prudent, le ménage ; mais Sigismond Auguste, roi prodigue et facile, le ruine. L'exécution ¹ enfin obtenue en 1567 ramène au prince certains biens royaux, et en 1569 on distingue un trésor *royal*, destiné à l'entretien du roi, et un trésor *national* affecté aux dépenses publiques.

Les besoins du trésor sont modestes, car les ministres et les *starostes* ont des dotations ou des bénéfices royaux qui font que l'administration coûte peu de chose, et les écoles et les hôpitaux sont à la charge des évêques. Mais les impôts rentrent mal et des malversations impudentes enlèvent au trésor le plus clair de ses ressources.

L'armée.

Il semble que les questions de l'armée et de la sécurité de la Pologne n'aient pas de rapport avec ce travail. Cependant la première par un certain côté relève de la morale, et à la seconde se rattachent les prévisions de Skarga sur l'avenir de la Pologne.

Au xvi^e siècle, nous l'avons dit, la *pospolite* était tombée, et ce n'étaient pas quelques essais de revues des troupes (1544, 1563, 1564) qui pouvaient la relever. Avec son équipement bariolé, son armement suranné, sa faiblesse en infanterie et en artillerie, elle pouvait par sa nombreuse cavalerie (100.000 hommes ou davantage) rendre service dans la guerre d'escarmouches, mais non pas lutter en bataille rangée contre des ennemis armés à la moderne. D'ailleurs elle était d'une mobilisation lente et difficile, et pour la réunir et en concentrer les éléments, il fallait des semaines et même des mois. Dans l'intervalle l'ennemi avait toute facilité pour envahir et occuper le territoire, car la Pologne était ouverte de tous côtés à l'invasion. Par défiance du pouvoir royal la *szlachta* ne voulait pas d'une armée permanente, qui pût devenir aux mains d'un roi entreprenant un instrument de règne et un moyen d'oppression. Elle laissait à l'abandon les cinq ou six forteresses existantes, sous prétexte que les forteresses sont une menace pour la liberté ² et que, si un ennemi peut facilement traverser la Pologne, il ne saurait se maintenir dans un pays coupé de cours d'eau, couvert de forêts et dont les habitants brûleraient eux-mêmes leurs villages construits en bois. Cependant Sigismond Auguste obtint en 1564, par l'abandon d'une somme égale au quart de ses revenus, la création d'un corps de troupes qui protégerait la frontière du Sud (Podolie et Russie rouge) contre les

1. V. p. 46, note 2, l'explication de ce terme.

2. *Fortalitia sunt fræna libertatis* était en Pologne un proverbe courant.

incursions des Tatars. On appela ce corps de troupes l'armée du Quart (*kwartana*).

Le besoin d'une autre armée ne se faisait pas sentir, grâce à la longue paix dont jouirent les Polonais pendant près d'un demi-siècle. Sigismond I^{er} avait conclu (1515) la paix avec l'Autriche en abandonnant toute prétention sur la Bohême et la Hongrie et en donnant pour épouse à son fils Sigismond Auguste, Elisabeth, fille de Ferdinand. Il avait terminé la lutte avec les Teutoniques par une trêve de cinq ans suivie du traité de Cracovie (1525) par lequel il reconnaissait Albert de Brandebourg son neveu comme duc de la Prusse Orientale, sous la suzeraineté de la Pologne. Avec la Turquie il avait signé un traité de paix en 1533. Enfin il avait également fait trêve avec les Moscovites. Sigismond Auguste continua cette politique de paix. En 1557, l'expédition de Livonie à laquelle il fut forcé pour délivrer l'archevêque de Riga, son parent, prisonnier des Porte-Glaive, ne toucha pas les Polonais, car il se servit de troupes lithuaniennes, et celle qu'il ébaucha plus tard contre les Moscovites (1564) mérite à peine le nom de guerre. Sans les incursions annuelles des Tatars ¹ (surtout entre 1548 et 1564), la paix dont jouissait la Pologne n'aurait pas été troublée. Batori fit d'heureuses campagnes contre les Moscovites qui cherchaient à s'emparer de la Livonie, et il leur imposa le traité de Kiverova-Gorka (1582) qui assura de nouveau la paix jusqu'à la fin du siècle. Il s'était servi pour ses expéditions de troupes d'enrôlement. Ces troupes étaient braves, mais mal disciplinées, et surtout elles n'étaient pas payées, en sorte que partout où elles passaient, même en temps de paix, elles vivaient sur le dos des malheureux paysans. Après leur passage, le pays était comme le champ ravagé par les sauterelles ². Il en fut de même sous Sigismond III.

Pour résumer : pouvoir législatif anarchique, exécutif sans autorité, justice partielle, mauvaises finances et armée insuffisante, voilà l'image attristante du gouvernement de Pologne au XVI^e siècle.

1. Ces incursions avaient lieu en Ukraine, en Podolie et en Russie Rouge. Orzechowski, dans la préface de son *Fidelis subditus* (Crac., 1584, préface datée de 1549), appelle les Tartars *anniversarius hostis*.

2. Ces habitudes de rapine et de pillage étaient une ancienne tradition. Les actes capitulaires du diocèse de Cujavie (*Vladislaviensis*) (A. H., t. XIII) renferment de nombreuses plaintes à ce sujet.

DEUXIÈME PARTIE DU LIVRE I

LA POLOGNE AU XVI^e SIÈCLE : SON ÉTAT RELIGIEUX

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Depuis la conversion de Mieszko I^{er} au christianisme (966), la Pologne n'a cessé de soutenir sa réputation de nation pieuse et catholique. Au xvi^e siècle, les Nonces vantent le zèle religieux de son peuple, dont la piété est au moins égale sinon supérieure à celle de toute autre nation ¹. Les étrangers qui la visitent admirent le nombre ² et la richesse de ses églises ³, les trésors de ses cathédrales ⁴, la nombreuse assistance des fidèles aux offices ⁵ et la foule de ses pèlerins. Ils s'émerveillent de la foi vive des Polonais qui prient à haute voix et sans respect humain, se prosternent les bras en croix sur le pavé des temples, tirent l'épée à la lecture de l'Évangile pour montrer qu'ils sont prêts à le défendre au prix de leur vie ⁶, se frappent la poitrine avec un grand bruit et heurtent de leur tête le banc ou la dalle au moment de l'élévation ⁷. Ils ne laissent pas toutefois d'être choqués lorsque chaque samedi de carême

1. Horatio Spannochi, *Relazione delle Cose di Polonia intorno alla religione* (1586). *Script. rer. Pol.*, XV, p. 236 : [La nation Polacca] *di pieta, devotione e santo zelo verso il vero culto di Dio se non superava ogn'altra provincia del mondo, non era per certo a nessun altra seconda.*

2. A Cracovie (30 à 40.000 habitants) il y avait alors plus de cinquante églises. (Le Laboureur, III, 35.)

3. *Rel. nunc.*, I, 195 ; Connor, II, 53. A Léopol, il y a une chasuble si chargée de perles, qu'en raison de son poids elle n'est presque d'aucun usage.

4. Qui n'a pas vu les trésors de N.-D. de Cracovie et de Czeszochowa ne peut se faire une idée de leurs richesses. Les Polonais ont toujours été fort généreux pour les églises. Des inventaires de 1772 de deux églises de Jaroslaw et d'une église de Léopol, appartenant toutes trois aux Jésuites, signalent un ostensor de 20.000 ducats et de l'argenterie pour une valeur de 43.000 florins. (Stan. Zaleski, *les Jésuites de la Russie Blanche*, trad. fr., 1886, t. I^{er}, p. 156 et 446-448, documents.)

5. Commendon, lettres (éd. Malinowski), I, 15 (du 24 novembre 1563).

6. Orichovius [Orzechowski], *Chimæra* (1562), fol. 95 b ; Connor, II, 49.

7. D'Hauteville, 306 ; Connor, II, 53.

et pendant les quatre derniers jours de la semaine sainte ils les voient s'avancer en procession dans les rues, revêtus de la cagoule des pénitents et se flageller à coups de lanières garnies de clous, avec une ardeur voisine du fanatisme ¹. Cette religion démonstrative et bruyante, fondée sur un sentiment de piété incontestablement sincère, était-elle aussi éclairée qu'elle était ardente : « Tels prêtres, tels fidèles », a dit avec raison Skarga ². Quel était donc au xvi^e siècle l'état du clergé polonais ?

De même qu'en d'autres pays de l'Europe, l'Eglise mère des peuples (*mater populorum*) avait été pour la Pologne la mère commune dès le xi^e siècle. C'est elle qui avait organisé la société polonaise encore barbare ³ ; qui lui avait donné par sa hiérarchie l'idée, étrangère aux Slaves, de l'unité et de la subordination ; qui avait fondé la famille par l'institution du mariage chrétien ; qui avait établi la royauté sur une base solide en lui donnant la consécration religieuse ; qui avait enfin civilisé le peuple par l'enseignement et la pratique de la morale. C'est elle également qui avait assuré l'indépendance nationale contre la domination germanique en mettant la Pologne sous la protection du Saint-Siège ⁴,

1. Le Laboureur, I, 207, 208 : « Nous fûmes témoins du zèle excessif des Polonais, « et particulièrement du peuple qui s'écorche du fouet dans les églises... Mais depuis « le mercredi saint jusqu'au jour de Pâques, c'était une chose pitoyable de les voir « aller par diverses compagnies de 50 et de 100 après un crucifix, des disciplines « au côté, teintes de sang, plusieurs desquelles avaient des pointes de fer, hurlant « horriblement par les rues et cherchant les églises tout le jour et la nuit avec des « vilains flambeaux de poix. Ils étaient vêtus d'un capuchon percé à l'endroit des yeux « avec un froc de même toile blanche ou bien de toile noire semée d'ossements et de « têtes de morts blanches, avec ces mots : *memento mori*. Le Vendredi-Saint ils ne « cessèrent de se fouetter dans les églises de la ville et des faubourgs où ils entraient « avec cette prière : *Jesu pius, Jesu fortis, Deus immortalis, miserere nobis*. Ils se cou- « chaient après, le ventre contre terre, et baissaient aussi leurs croix ; puis, se relevant, « ils se découvraient les épaules nues et s'écorchaient vigoureusement l'espace d'un « lamentable *miserere*, et l'on en voyait plusieurs dont les plaies étaient enfoncées de « l'épaisseur d'un doigt. Ce qui se faisait dans la ville se pratiquait encore à la cam- « pagne avec plus d'austérité, et de la galerie du château de Varsovie nous voyions « les villages de la rive de la Vistule tous en feu de la lumière des flambeaux et mille « sortes de processions avec des cris épouvantables. Je plaignais beaucoup leurs « épaules... »

2. Skarga, *Zyw. sw.* [Vies des Saints, édit. de Vienne, 1858], I, 135, § 2 : « Là où il « y a de bons prêtres, il est impossible que le peuple soit mauvais », et par réciproque Pie V écrit : *Satis constat malos sacerdotes populorum esse ruinam*. (Lettre à Karnkowski (1568), dans *Epistolæ virorum illustrium* [recueil de Karnk. 1578], sign. A 1.) Ces mêmes idées sont développées dans une lettre d'Hosius au primat Dzierzgowski (1551) : *Hosii opera* (Coloniæ, éd. 1584), II, 156.

3. Szelagowski, 9, 11.

4. Dès le xi^e siècle, la Pologne est vassale (*immediate subjecta*) de l'Eglise romaine, et au xii^e siècle Leszek le Blanc (1206-1227) met sous la protection du pape sa personne et son trône en payant l'insignifiant tribut du denier de saint Pierre, (Kutrzeba, 14, 15 ; Grabienski, I, 38.)

comme elle l'avait fait pour l'Angleterre et comme elle devait le faire plus tard pour la Hongrie. Quand, aux ^x^e et ^{xii}^e siècles (période des partages), la Pologne en pleine anarchie avait cessé d'être un Etat, l'Eglise avait maintenu l'unité morale et sauvé le peuple d'une dissolution complète, car, au milieu de guerres incessantes, les synodes avaient seuls assez d'autorité pour grouper les Polonais divisés et représentaient seuls l'idée de concentration ¹. Dans ces assemblées d'origine purement ecclésiastique, mais devenues politiques par la force des choses, le clergé prenait la défense des faibles contre les puissants, protégeait le paysan qui cultivait le sol, s'opposait à la levée d'impôts arbitraires et assurait le cours régulier de la justice ².

Il est tout naturel que la nation et les princes aient voulu reconnaître les services rendus par le clergé et lui accorder une situation en rapport avec son dévouement et ses travaux apostoliques : de là ces exemptions; ces privilèges et ces honneurs accordés par les rois de Pologne aux évêques et aux prêtres.

Les églises et les clercs sont exonérés de l'impôt ³, tout comme la noblesse, et le clergé est dispensé du service militaire incompatible avec sa vocation. Princes et fidèles, nobles et manants, tous paient la dîme du plus grand au plus petit, et leur piété dote richement l'Eglise. Déjà au Moyen Age aucune fortune des barons n'égale celle de certaines églises cathédrales ⁴. Avec le temps les biens du clergé menacent d'envahir la majeure partie du territoire, et, par leur privilège d'Exemption, risquent de mettre en péril la défense nationale qui est une obligation attachée à la propriété du sol ; c'est pourquoi en 1510 une Constitution interdit de léguer des immeubles aux églises ⁵.

Sous les Boleslas et jusqu'à la fin du ^{xii}^e siècle, les évêques avaient été sous la dépendance du roi qui les nommait et les considérait comme

1. Lelevell, *Consid.*, p. 42-43. Les chroniqueurs donnent le nom de diète à un synode de Breslau (*dieta Vratislaviensis*). Mickiewicz (Ladislas) : *Introd. à l'hist. popul. de Pol.*, p. xxiii.

2. Kromer, *De rebus Polonorum*, lib. VI, p. 112 a, b : le synode de Lenczyca de 1180 condamne et excommunie les seigneurs qui exercent des rapines contre les paysans et pillent les biens d'Eglise.

3. Pour l'exonération totale des églises, il ne s'agit que des biens de première fondation. Les biens acquis par la suite paient les deux gros par *Lan*. (Rembowski, 118; Romanowski, *Otia*, p. 92.) Pour les clercs, leurs biens personnels ne sont pas exempts d'impôts.

4. Grabieński, I, 55.

5. *Ne defensio Reipublicæ minuat*, dit cette Constitution. Romanowski, 164; Kutrzeba, 72.) — Le *Liber beneficiorum* de Długosz (pour le diocèse de Cracovie) et celui de Laski (pour l'archidiocèse de Gniezno) permettent de constater la richesse de ces deux églises à la fin du ^{xiv}^e siècle.

ses fonctionnaires ¹, car les réformes de Grégoire VII qui assuraient l'indépendance cléricale n'avaient pu être introduites en Pologne ². Après une lutte plus que séculaire, l'archevêque de Gniezno, Henri Kietlicz, encouragé et soutenu par Innocent III, parvint enfin (1209) à les faire accepter par le roi et le clergé. Il obtint de Leszek le Blanc que désormais les évêques seraient nommés par les chapitres ³ : c'était le premier pas dans la voie de l'affranchissement. Puis, par une série de privilèges, les clercs et les sujets des domaines ecclésiastiques furent soustraits à la juridiction royale, si bien qu'à l'aurore du xv^e siècle ils se trouvèrent complètement indépendants du pouvoir civil. A partir de cette époque le clergé eut sa législation propre ⁴ et forma comme un Etat dans l'Etat (*Respublica spiritualis*). On peut dès lors prévoir des empiètements politiques de la part des évêques.

Sous le long règne de Vladislas Jagellon (1386-1434), le crédit du clergé arrive à son apogée, car ce roi demi-barbare a toutes les ardeurs d'un nouveau converti. Son secrétaire Zbigniew Olesnicki (dans la suite évêque de Cracovie, puis cardinal) est son véritable inspirateur : c'est lui qui décide Jagellon à combattre les Hussites et à promulguer contre les hérétiques l'édit de Wielun (1424) et l'édit de 1433 contre les excommuniés rebelles (*insordescentes ultra annum in censuris*). Après la mort de Jagellon, c'est encore Zbigniew qui est chargé de la régence, et qui gouverne en l'absence du jeune Vladislas élu roi de Hongrie. Il met à profit son passage au pouvoir pour faire la guerre au parti hussite, composé en majeure partie de la petite noblesse hostile au clergé (confédération de Korczyn, 1438), et il l'écrase à Grotniki. Quelques années plus tard, Vladislas, toujours inspiré par Zbigniew, commence contre les Turcs une campagne qui aboutit au désastre de Varna, où il trouve la mort (1444). Une violente réaction contre la prépondérance politique des évêques ne pouvait guère manquer de se produire. Elle a lieu sous le successeur du malheureux Vladislas.

Le nouveau roi Casimir Jagellon s'applique pendant tout son règne

1. Kutrzeba, 25 ; Szelagowski, 231 ; Grabienski, I, 20, 37 et 38.

2. Tous les efforts tentés pour introduire ces réformes en Pologne furent rendus vains par l'opposition des rois et du clergé. Les rois n'en voulaient pas parce qu'elles leur enlevaient la nomination des évêques, et le clergé n'en voulait pas davantage parce qu'elles l'obligeaient à observer la loi du célibat.

3. La première élection capitulaire fut celle du chroniqueur Vincent, surnommé Kadlubek, élu évêque de Cracovie. (Kromer, *de Rebus Pol.*, VII, 127 a.)

4. Pendant le xiv^e siècle, les Constitutions synodales s'inspirent de plus en plus du droit canon, et les décrétales, ignorées jusque-là en Pologne, deviennent la règle des tribunaux ecclésiastiques. (Statuts de Nic. Traba, archevêque de Gniezno, promulgués au synode de Kalisz, 1420.) (Romanowski, 174 ; Szelagowski, 76).

(1447-1492) à combattre l'influence du clergé dans l'Etat. D'abord il écarte Zbigniew ; puis il essaie en vain d'établir un impôt sur le clergé en violation de ses privilèges ¹, et, ce qui est plus grave, il entre en lutte avec Rome en refusant de reconnaître les évêques élus par les chapitres sans son approbation ou nommés directement par le pape ². Même au prix du trône, il ne peut pas admettre, déclare-t-il au légat apostolique, que des sénateurs soient créés sans que le roi prenne part à leur nomination ³. Les raisons de Casimir Jagellon étaient sérieuses ; mais la mainmise de la royauté sur les nominations épiscopales n'entraîne pas moins de fâcheuses conséquences.

Cette politique d'opposition au clergé continuée par Alexandre et Jean-Albert, successeurs de Casimir, est abandonnée sous le long règne de Sigismond I^{er} (1505-1548). Les évêques recouvrent leur influence politique ⁴, et n'en usent que pour le bien général, comme le prouvent les noms restés en honneur des Laski, des Tomicki, des Chojenski et des Maciejowski. Ils jouissent même d'un si grand crédit qu'à plusieurs reprises la *szlachta* murmure contre Sigismond, et que Sigismond Auguste, fils et successeur du vieux roi, se croit obligé de ménager les évêques et de s'appuyer sur eux au commencement de son règne.

Il n'est pas exagéré de dire que la puissance du clergé en Pologne

1. Le clergé ne refuse pas de contribuer aux dépenses publiques ; mais, par principe et pour sauvegarder ses immunités, il n'admet qu'une contribution volontaire votée dans les synodes et qui est du reste toujours consentie. (V. Romanowski, 172 ; Szelagowski, 80, 81.)

2. Sur les nombreux démêlés de Casimir Jagellon avec Rome au sujet de diverses nominations épiscopales, v. les copieuses indications bibliographiques de Bobrzynski dans son édition du *Monumentum pro Reip. ordinatione* d'Ostrorog, p. 120, à la suite du paragraphe VII.

Les successeurs de Casimir continuèrent à nommer les évêques sans que Rome réclamât, ce qui suppose son approbation tacite, car on ne connaît aucun acte authentique du pape leur accordant ce droit, quoi qu'en dise J. Ruggieri (*Rel. nunc.*, I, 194). Les chapitres, de leur côté, continuèrent à faire l'élection capitulaire ; mais ils ne pouvaient y procéder qu'après notification de la désignation faite par le roi, et régulièrement ils ratifiaient le choix royal. En 1544 cependant le chapitre de Posen recula devant l'élection de Paul Wolski, chancelier laïque ; mais il finit par céder, et les chanoines se contentèrent de déclarer que le roi leur forçait la main. (*Act. hist.*, XIII, *Act. capit. Pom.*, n° 243.) En somme, l'élection capitulaire était devenue une formalité sans conséquence. Le refus de confirmation de Rome pouvait seul arrêter les mauvais choix, et Rome était bien loin ! (Kutrzeba, 72.)

3. Kromer, *De reb. Pol.*, XXV, 376 a.

C'est la doctrine de Sigismond Auguste dans une consultation aux sénateurs à propos de la nomination d'Uchanski que Rome ne voulait pas confirmer (1558) : *Cum in Polonia episcopi senatoria dignitate in Republica fungantur, ferendum non est ut invitis regibus quisquam in eorum senatum veniat.* (Uchansciana, recueil de Wierzbowski, II, 76.)

4. Orichovius [Orzechowski], *Annales*, p. 51 de l'édition Dzialynski : [Rex Sigismundus] *ordini episcoporum indulserat præcipue.*

pendant la première moitié du xvi^e siècle est excessive. A cette époque le domaine ecclésiastique dépasse sensiblement le domaine réuni du roi et de la noblesse ¹, et le clergé y jouit des droits souverains. Les archevêques et les évêques de Pologne ² occupent au Sénat les premières places et, à tour de rôle, l'un d'eux accompagne le roi partout comme conseiller privé. A leur tête est le primat, archevêque de Gniezno et légat-né du Saint-Siège ³, qui reçoit des honneurs quasi royaux ⁴. Il a une cour et des officiers, un maréchal, un chancelier, un trésorier, etc. En cas d'interrègne il est chargé de convoquer la diète, et il a le titre d'*interrex*. Pourvu de revenus considérables ⁵ auxquels se joignent les dîmes, les dons en nature et les droits de justice, il vit splendidement et dépense royalement. Son train de maison est semblable à celui des plus grands magnats, et plusieurs autres évêques peuvent presque rivaliser avec lui ⁶. Ce clergé riche et puissant, plus privilégié que la noblesse,

1. Sur 250.000 villages ou domaines, le clergé en possède 160.000. V. p. 6, note 4 ; v. aussi Szelagowski, 365.

2. Au xvi^e siècle, il y a en Pologne deux archidiocèses, Gniezno et Léopol (Lwow), et treize diocèses : Cracovie, Wloclawek (Cujavie), Poznan (Posen), Plock, Vilna, Meidnik (Samogitie), Chelm, Kamieniec, Luck (Lucécorie), Przemysl, Kiev, Varmie (Ermland) et Chelmino (Kulm).

3. Le titre de primat de Pologne est conféré à l'archevêque de Gniezno depuis le concile de Constance et celui de légat-né du Saint-Siège depuis le concile de Latran (V^e). Quand il réunit le synode provincial, il convoque tous les évêques polonais, y compris l'archevêque de Léopol, sauf l'évêque de Varmie et l'évêque de Kulm, dont les diocèses sont rattachés le premier à Rome directement et le second à Riga, puis à Rome. Il résulte de là que quand nous citerons les constitutions synodales provinciales nous aurons le droit d'étendre nos conclusions à toute la Pologne.

4. Pour les détails, v. Connor, II, 30, 31, 38, 39. Le primat a pour maréchal un sénateur de l'ordre des castellans. On porte une croix d'or devant lui, et la trompette sonne ou le tambour bat aux champs. La loi interdit sous peine de mort de se quereller et de tirer l'épée en sa présence. Il ne rend aucune visite, sinon au nonce apostolique. Il a auprès du roi accès en tout temps et aussi souvent qu'il lui plaît.

5. Les revenus moyens des évêchés de Pologne au xvi^e siècle sont en florins les suivants : Gniezno, de 50.000 à 60.000 ; Cracovie, de 40.000 à 50.000 ; Cujavie, Plock et Posen, chacun d'environ 25.000 ; Varmie de 15.000 au bas mot ; les autres vont de 5.000 à 6.000, sauf Kamieniec et Chelm, qui sont pauvres (2.000 ?). Le florin vaut alors environ 4 francs de notre monnaie. Il est impossible, faute de base, d'évaluer ce que rapportent les dîmes, les dons en nature et les droits de justice. On sait seulement que cela se monte à des sommes aussi notables que variables. Les évêques de Pologne roulent sur l'or. En 1591, malgré les ruines matérielles multipliées par le protestantisme dans l'Eglise de Pologne, l'évêque de Cracovie Myszkowski laissa à ses neveux une succession de huit millions de florins (Siarczynski, *Obraz. pan. Zyg.*, III, *Opis osob.*, I, 332).

6. L'archevêque de Gniezno avait déjà au xv^e siècle 250 villes et villages ; mais au milieu du xv^e il en avait 360 et son seul domaine de Skiermiewice en contenait 130. L'évêque de Cracovie avait au xvi^e siècle 13 villes et 300 villages et le titre de duc de Sévérie ; celui de Plock avait 6 villes et 232 villages et le titre de prince ou duc de Pultusk. (Szelagowski, 73, 364 ; Connor, I, 239 ; Delaporte, *le Voyageur français*,

uni et compact, excite inévitablement la jalousie des autres ordres ¹. Pour se faire pardonner cette situation enviée il lui aurait fallu des vertus éclatantes, qui sont rares à toutes les époques. Malheureusement ces vertus sont chez lui à l'état d'exception depuis longtemps.

Malgré les efforts successifs de papes énergiques comme Léon IX, Grégoire VII et Innocent III pour déraciner les abus qui déshonoraient l'Eglise, la simonie et l'incontinence des clercs, le cumul des bénéfices et le défaut de résidence avaient reparu de plus belle aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, et le vœu de Durand, évêque de Mende, au concile de Vienne, *Fiat reformatio in capite et in membris*, était devenu au ^{xv}^e le cri commun de la catholicité. Les Conciles de Pise, de Constance et de Bâle désiraient la réforme ; mais la préoccupation de mettre fin au grand schisme et d'arrêter les progrès des doctrines de Wicleff et de Jean Hus, puis les querelles dogmatiques sur l'autorité du pape et des conciles généraux, avaient fait reléguer au second plan la question des mœurs et de la discipline ². Le concile de Florence (1434) avait été occupé tout entier par les négociations relatives au retour des Grecs schismatiques à l'Eglise romaine. Plus tard, au commencement du ^{xvi}^e siècle, le ^v^e concile de Latran avait trompé l'attente générale. A vrai dire, un pape guerrier comme Jules II et un pape artiste comme Léon X n'étaient guère aptes à entreprendre la réforme désirée.

Les papes et les conciles du ^{xv}^e siècle n'ayant donné que des promesses de réforme, les églises particulières auraient pu chercher elles-mêmes à détruire les abus dont elles souffraient. Et de fait, en France,

t. XXII, 39.) Pour être juste, il ne suffit pas de constater les riches revenus de l'épiscopat polonais ; il faut aussi tenir compte des charges qui pèsent sur lui : entretien des églises, des écoles, des hôpitaux, et en général subventions à toutes les œuvres de charité et de bienfaisance.

Les 67 abbés de monastères (Cisterciens, Bénédictins, Prémontrés et autres) ont également de beaux revenus, et quelques-uns possèdent jusqu'à 50 et 60 villages. Il en est de même des chapitres et des cures les plus importantes, et il est bon de remarquer que le chanoine ou le gros bénéficiaire qui ne cumule pas est *rara avis* en Pologne. En revanche, le bas clergé est dans la misère ; il est ravalé au niveau des paysans et ne compte pas plus qu'eux. (*Rel. nunc.*, I, 163, 164 ; Theiner, *Monum.*, II, 683, Szelagowski, 365.)

Questi signori sono molto sontuosi, dit le nonce apostolique Berardi Bongiovanni en parlant des évêques de Pologne. (Theiner, *Monum.*, II, 658) (en 1561). Le primat vient à la diète avec une escorte de 180 cavaliers ; l'évêque de Cracovie a un cortège qui varie de 200 à 700 ; celui de Chelm en a 200, et c'est l'évêque le moins bien pourvu. (Theiner, *ibid.*, 659 et 693.)

1. Rembowski, 118 ; Szelagowski, 73.

2. Le Concile de Constance promulgua bien quelques canons disciplinaires, mais en trop petit nombre et insuffisants. Il y eut aussi des concordats (1418) avec la France, l'Allemagne et l'Angleterre ; mais ce n'était qu'une demi-mesure. Il fallait des remèdes héroïques et généraux, et faute de s'accorder, on ne les trouvait pas.

un Jean Standonck et ses imitateurs ¹, et en Allemagne un Nicolas de Cusa, inaugurèrent une ère de réformes qui ne furent pas vaines. On ne voit pas qu'en Pologne un apôtre se soit levé pour mettre à nu les plaies de l'Eglise et y porter remède. De 1408 à 1510 quelques statuts synodaux constatent sans le guérir un mal invétéré ², et c'est tout ³.

Pendant le règne de Sigismond I^{er}, à part les dix années qui précèdent sa mort, les abus réels et nombreux dont souffre l'Eglise de Pologne ne semblent pas cependant s'aggraver ; s'ils ne diminuent pas, du moins ils n'éclatent pas au dehors ⁴.

1. Les évêques Simon de Paris, Aubusson de Carcassonne et Luxembourg du Mans ; le fameux P. Olivier Maillard († 1502) et les abbés de Cluny, de Marmoutiers et de Château-Landon.

2. La plus triste plaie, qui était l'incontinence des clercs, datait de loin. Au XI^e siècle, la loi du célibat était en Pologne si publiquement violée que le mariage de prêtres, de chanoines et même d'évêques n'avait rien d'extraordinaire. Dlugosz, *Hist. Pol.*, t. II, lib. VI, anno 1197, p. 148 : *Cum plures ea tempestate sacerdotes uxoris, velut jure legitimo uterentur*. V. aussi p. 208. (Grabieński, I, 38.) Kromer rapporte (*De reb. Pol.*, VII, 120 a) ce décret (1197) du légat Pierre de Capoue envoyé en Pologne par Célestin III : *ut concubinas et uxores [quibus tunc passim utebantur, ajoute le chroniqueur] a se abdicarent [sacerdotes]*. (Kromer (*De reb. Pol.*, VII, 130 b), dit de l'arch. de Gniezno Henri Kietlicz : *Sacerdotes omnes ex decreto synodi [1219] uxores et concubinas quas retinebant adhuc plerique post edictum legati pontificii abdicare coegit, jurejurando ab eis exacto*. En 1391, Henri de Mazovie, sous-diacre et évêque de Plock, se marie. Il meurt peu après et le chapitre refuse de lui donner une sépulture parmi ses prédécesseurs. (Lubienski, *Opera posthuma*, p. 353 ; Kromer, *De reb. Pol.*, XV, 251 a.) Les statuts du diocèse de Cracovie (1408) signalent une recrudescence : *Morbo pestifero hoc invalenscente [sc. incontinentia]* (*Scr. rer. Pol.*, XIII, 22, 23). V. dans le même volume S. R. P., XIII, l'instruction pour les visites synodales de la province de Gniezno et en particulier l'examen testium et la forma conscribendi, p. 31 et 32.

3. Wezyk : *Constitutiones synodorum provincialium Cracoviæ*, 1630. Ce recueil, que nous citerons désormais sous ce titre : *Wezyk*, résume pour chaque matière sous la rubrique *ex antiquis* et sans préciser les dates, les plus importants décrets des synodes compris entre 1420 et 1510. Voici les principaux abus signalés par ces synodes avec indication des pages : Simonie (p. 67 et 254-256) ; non résidence des curés (141, *ultra sex menses*), des évêques (63) ; incontinence (68) : *De filiis presbyterum* [il n'y a guère que le titre ; mais ce titre est suggestif], 140, 173 [à propos des testaments] ; mondanité, (135) ; *Negotia secularia*, (245) ; abus de la messe (224, 225) ; abus monastiques (205-209) ; bénéfices, *manu laicali* (145).

Le *monumentum pro reipublicæ ordinatione* du palatin de Posen Jean Ostrorog (date incertaine : 1467 (Bobrzynski), 1474 (Brückner), 1477 (Janecki), édition de Bobrzynski, t. V des *Pomm. Star. Praw. P.* [anciens monuments du droit polonais], 1878, signale certains abus ecclésiastiques : p. 122, § XIV : abus des indulgences : *ad emungendam pecuniam* ; p. 123, § XV : vente des sacrements ; simonie devenue commune et exercée sans scrupule ; § XVIII et XIX : candidats au sacerdoce sans vocation : *quia otium res dulcis* ; multiplication inquiétante des moines mendiants, ignorants et paresseux.

4. B. Ulanowski, *Materialy...* [matériaux pour servir à l'histoire de la législation synodale] (recueil des synodes complétant celui de Wezyk et publié dans le tome I^{er}

Le roi, sincèrement religieux et dont la vie privée est exemplaire, ne tolérerait assurément pas des scandales retentissants. A la fin du règne la situation se modifie, et on constate avec évidence l'abaissement moral du clergé. C'est l'effet de deux causes : d'un côté, le statut de Piotrkow (1496) qui réserve à la seule noblesse l'entrée dans les chapitres des cathédrales ¹, et de l'autre, la vieillesse du roi, qui empêche Sigismond dominé par la reine d'exercer comme il conviendrait son droit de nomination à l'épiscopat.

Le statut de Piotrkow en 1496, qui ne tarde pas à être abusivement étendu par la coutume à tous les gros bénéfices, réserve à la noblesse le monopole des hautes charges ecclésiastiques. Dès lors les cures importantes, les canonicats et les abbayes, deviennent peu à peu la proie des familles nobles qui y voient un débouché naturel pour leurs cadets ². Ces postes ne sont d'ailleurs que des échelons pour arriver à l'épiscopat, but suprême où visent les ambitieux ³. Les quinze évêchés de Pologne sont alors classés et cotés d'après leurs revenus et recherchés en conséquence. En règle générale, on commence par Kamieniec, Kulm (Chelmno) ou Chelm, où d'ailleurs on ne met à peu près jamais les pieds ; puis après avoir passé par Varmie, Przemyśl ou Plock, on arrive à Vilna, Posen ou Wloclawek pour finir par Léopol, Cracovie ou enfin Gniezno si l'on obtient la primature : c'est comme un *cursus honorum* des évêques. Aussi voit-on certains sujets occuper successivement et en moins de dix ans quatre sièges épisco-

des archives de la commission du droit, Acad. des sc. de Crac. Nous le désignerons désormais sous cette forme : *Ulan. mat.*), p. 369, num. 10. Le synode Leczyca de 1527 juge inutile de recourir aux peines canoniques vis-à-vis des prêtres coupables, ce qui suppose nécessairement l'absence de scandale.

1. Déjà, en 1414, une bulle obtenue de Jean XXIII (un des papes qui furent déposés ou forcés d'abdiquer par le Concile de Constance) réservait à la noblesse les chapitres de Gniezno, de Posen et de Cracovie. Le statut de 1496 étendit cette réserve à toutes les églises cathédrales majeures et interdit aux roturiers l'accès aux grands canonicats, ne faisant d'exception que pour trois ou cinq docteurs (2 en théologie, 2 en droit canon, 1 en médecine ou 1 *magister artium*) selon les églises. Ce statut fut approuvé par Jules II (1505) et confirmé par Léon X (1515) et Paul III (1543). La noblesse obtint des bulles de ces papes, sous le prétexte qu'elle avait de fortes charges à supporter en défendant la chrétienté contre les Turcs.

Comme le roi avait coutume de choisir les évêques parmi les chanoines, les roturiers (sauf quelques docteurs, très rares d'après Cichocki, *Alloq.*, 396) étaient exclus de l'épiscopat, et presque tous les évêques étaient nobles. Hosius, évêque de Varmie, et Kromer, son successeur, deux bourgeois, sont une heureuse exception. Ils faisaient partie des chanoines-docteurs.

2. Connor, II, 180.

3. Orzechowski, *Chimæra*, fol. 38 : *Cum enim per rectum cursum quidam consequi episcopatus non possunt, ad ambitionem turpem confugiunt, omniique precibus, largitionibus atque pactionibus tentant.*

paux¹. On s'imagine aisément les compétitions, les rivalités, les jalousies et le désordre administratif qui naissent de cette instabilité².

La nomination des évêques par le roi, déjà fâcheuse en ce qu'elle fournit un aliment à l'intrigue³, devient désastreuse pour l'Eglise du jour où Sigismond vieilli⁴ semble avoir abdiqué sa volonté entre les mains de sa seconde femme Bona Sforza⁵. Après la mort du digne évêque et chancelier Chojenski (1538), cette reine ambitieuse et rapace dispose librement des charges et des dignités du royaume. Elle vend aux plus offrants palatinats, castellenies, évêchés, canonicats et grandes cures. A l'insu du roi, une simonie éhontée s'installe à la cour, et Bona, en faveur de ses compatriotes, prodigue les bénéfices à des étrangers suspects. L'Eglise de Pologne est ainsi envahie par des aventuriers et des simoniaques⁶.

Depuis 1535 ce sont des créatures de Bona qui occupent successivement le premier siège de l'Eglise de Pologne. Le primat Przerebski⁷ interrompt à peine la série (1559-1562) qui se termine avec Uchanski (1562-1581). Pendant cette période, à l'exception de Dziaduski, évêque de Przemyśl, docteur *utriusque*, et de Hosius, évêque de Varmie, dont

1. On peut citer comme exemples un Gamrat, un Dzierzgowski, un Zebrzydowski, parmi les plus connus.

2. Les chapitres se plaignent de ces continuels changements du chef du diocèse : *Expediret reipublicæ nostræ ut non tam crebræ fierent episcoporum translationes.* (Rel. nunc., I, 47 : Responsiones... *Canonicorum cathedralium Gnesnensis, Posnaniensis, Vladislaviensis [Cujavie], et Plocensis ecclesiarum ad consultationem nuntii apostolici* (1556, pour le synode de Lowicz).

3. Orichov. (*Chimara*, fol. 38) : *Quo fit ut episcopatus sit projectus ab ipsis regibus in contentionem hominibus pro præda manubisque hosticis.*

4. En 1538, Sigismond avait soixante-douze ans. Jusque-là les évêques nommés par lui avaient été, en général, des hommes de mérite dont la science ou la vertu honorait l'épiscopat.

5. Bona était de 28 ans plus jeune que son mari. Elle détestait particulièrement Chojenski que le roi avait nommé évêque et chancelier de préférence à Gamrat, favori de la reine.

6. Si l'on veut juger de ce débordement de simonie et de favoritisme, on n'a qu'à lire dans Lukaszewicz : *Helv.* [hist. de l'égl. Helvétique en Petite-Pologne], p. 46, note 1, la lettre du chanoine Gorski à Hosius (12 mars 1562) qui commence ainsi : *Quantum mercuratus episcopatum... Simonie nec modus, nec finis...* V. aussi : Gorski, *Wita Kmita*, p. 206.

Les évêques simoniaques comme Latański, Gamrat, Dzierzgowski, Zebrzydowski ne se cachaient pas d'avoir donné de l'argent à la reine pour leur promotion. Gornicki, dans ses mémoires (*Dzieje Kor. Pol.*, éd. Galezowski, t. IV, p. 136), raconte que dans une altercation avec Zebrzydowski, Bona, furieuse, se serait écriée : « [Comment oses-tu me contrecarrer] toi, toi qui as acheté ton évêché ? » Et l'évêque de répondre : « Il était à vendre. »

7. D'après Gornicki (*Dzieje*, p. 185), ce prélat est le seul que la reine, d'après son propre aveu, ne put jamais ni gagner par les promesses ni effrayer par les menaces. Quand il devint primat, il y avait trois ans que Bona avait quitté la Pologne.

l'élévation à l'épiscopat avait été recommandée à Sigismond Auguste par Sigismond I^{er} à son lit de mort, presque tous les évêques de Pologne sont des ambitieux, des incapables, des avarés ou des libertins ¹. Arrivés à l'épiscopat par la simonie, l'intrigue ou la faveur, ils ont pour principal souci de ménager le pouvoir qui règle leur avancement ². Pour sauver leurs dîmes ou leurs revenus menacés par les hérétiques, ils sont disposés à entrer en composition avec ces derniers et à sacrifier les droits et les intérêts de l'Eglise ³.

La foi de plus d'un de ces tristes prélats est singulièrement tiède et incertaine. Le primat Krzycki, légeret frivole ⁴, auteur de *carmina amatoria*, déclare ne pas croire au diable parce qu'il croit à peine en Dieu ⁵. Son neveu Zebrzydowski, évêque de Cracovie (1551-1560), a la réputation d'un incrédule et d'un blasphémateur. Il niait, disait on, la résurrection des morts et mettait au nombre des imposteurs Moïse, Jésus-Christ et Mahomet ⁶. En tout cas, on l'avait entendu dire publiquement dans un cercle de gentilshommes : « Qu'on croie tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me paie mes dîmes ⁷. » Son successeur Padniewski (1560-1572)

1. Les actes capitulaires ou synodaux et les instructions données aux délégués des chapitres pour le synode nous renseignent assez bien sur la valeur morale de ces évêques. Il faut cependant tenir compte des rapports plutôt tendus qui existaient communément entre les évêques et leurs chapitres, et il faut aussi se défier d'une tendance à généraliser ou plutôt d'une formule de généralisation employée peut-être pour éviter les personnalités. L'instruction capitulaire des délégués de Cracovie (1551) en paraît être la pièce la plus importante. Elle fait le portrait des principaux évêques en les nommant par leur nom et elle cite des faits de notoriété publique. Elle se trouve dans les *Acta Historica*, t. I, 477-496. C'est un véritable réquisitoire rédigé par trois chanoines dont l'honnêteté défie tout soupçon : Pierre Myszkowski, Stan. Gorski, Mart. Kromer. A la page 480, on trouve ce résumé : *Præter duos aut certe paucos, omnes [episcopi] fere... nihil episcopali officio dignum agunt.*

2. *Horum [episcoporum] expectatio efficit ut imposito digito ori suo loqui pro domo Dei nolint vel non audeant.* (*Rel. nunc.*, I, 47 : *Responsiones canonicorum* (1556). — Ulan., *Mat.*, 419 (1554).

3. Lettres de Commendon au card. Ch. Borromée (Traduction polonaise de Malinowski, Vilna, 1851) ; I, 44, 76 ; II, 17, 36, 56, 221... — *Acta Hist.* I, 489 et 516-517.

« Quand les églises sont délaissées et quand l'honneur du vrai Dieu est foulé aux pieds, les évêques se taisent ; mais s'il s'agit de garder un morceau de terre, aussitôt ils courent aux armes. » (Commendon, I, 205, lettre de l'année 1564.)

4. Il écrivit en 1524 ses *Encomia Lutheri*, pensant venir à bout de Luther avec des épigrammes. L'Inquisition d'Espagne, trompée par son titre ironique, mit le livre à l'index. (Wiszniewski ; *H. de la litt. pol.*, IX, 4.)

5. Brückner, *Gesch. der. Pol. Lit.*, p. 71.

6. *Instr. Capit. Crac.* (*Act. Hist.*, I), p. 480 ; Lubieniecki, *Historia reformationis Polonicae*, p. 50 ; Krasinski, *Historical sketch of the Reformation in Poland*, I, 300.

7. *Rel. nunc.*, I, 47, *Responsiones Canonicorum*. Lubieniecki et Krasinski citent (*ut supra*) la même parole avec cette variante : qu'on croie au diable (ou au bouc) si l'on veut...

passé pour athée, comme le constate une instruction capitulaire de 1564¹, et c'est à cette date que Sigismond Auguste dit en confidence au nonce apostolique Commendon : « Ces évêques vont à l'Eglise et assistent à la messe et au sermon ; mais pour quelques-uns, je ne sais vraiment quelle est leur religion². »

À côté des sceptiques on aperçoit des hérétiques. Nicolas Pac, nommé évêque de Kief (1556) quoique laïque, professe ouvertement le luthéranisme, et ne demande pas sa confirmation à Rome³. Uchanski, évêque nommé de Cujavie, est déclaré hérétique par Paul IV, après un procès canonique fait à Rome par les inquisiteurs et sur communication de lettres de la reine Bona⁴ dont Uchanski avait été le secrétaire⁵. Son prédécesseur en Cujavie, Drohojewski (1551-1557), après avoir flotté quelque temps entre le catholicisme et le protestantisme, semble bien avoir fini par se décider pour le luthéranisme. Il laissait prêcher sans s'émouvoir les doctrines protestantes ; gardait à sa cour un prêtre apostat et interdit Simon Zak (Zacius)⁶ ; fermait les yeux sur Prazmowski, un autre apostat qui travaillait à fonder une église calviniste à Radziejow⁷ ; nommait Modrzewski, un publiciste libre penseur, juge (*advocatus*) de la ville épiscopale de Wolborz⁸ ; mourait enfin en

1. Ulan., *Mat. (Instr. capit. Crac., 1564)*, p. 483 : *Ita vitam institueret [Padnevius] ut ea opinio quæ de illo inter homines est, velut atheos esset, falsa esse appareat.*

2. Lettres de Commendon, t. I, 56, du 7 février 1564.

3. Il était doyen du chapitre de Vilna. Jamais il ne reçut les ordres, comme le prouve le vœu du synode de 1577 demandant au roi de l'obliger à résigner et l'appelant *homo laicus et hæreticus*. (On trouvera ce vœu dans Pawinski, *Sources historiques*, IV, 194, num. 10, ou dans Lukaszewicz, *Helv.*, p. 257, num. 10.) Batori n'obtint sa démission qu'en 1582 et lui donna l'année suivante le titre honorifique de castellan de Smolensk. Ainsi pendant près de trente ans le diocèse de Kief n'eut pas d'évêque reconnu par Rome.

4. Theiner, *Monum.*, II, 573 ; *Rel. nunc.*, I, 74, 75. Instruction donnée au nonce apost. Camille Mentovato, 1558 [l'éditeur indique à faux le nonce Berardi Bongiovanni et 1560, comme le prouve le texte de l'instruction] : Uchanski est regardé comme un hérétique dans toute la Pologne. En 1553, le chapitre de Posen (*A. H.*, XIII, *act. cap. Pozn.*, n° 419) à l'unanimité le déclarait excommunié.

5. Avant d'être nommé primat (1562) il était revenu à des sentiments plus orthodoxes. V. lettre de Hosius au card. Farnèse du 15 juin 1562. (Theiner, *Monum.*, II, 646), [scis] *qualis olim fuerit et qualis nunc sit. In alium virum esse mutatus dicitur et est nullorum ea de re gravium virorum testimonium.*

6. Ce Simon Zak (de Proszowice; d'où son nom de Prosovita) prêchera la Réforme en 1553, à Brest de Lithuanie, sous la protection du Palatin de Vilna Radziwill le Noir. Lukaszewicz, *Lith.*, II, 124, a donné sur lui une notice.

7. Il n'y eut guère en Grande-Pologne, que cette église avec 5 ou 6 autres pour embrasser le calvinisme. (V. *Epist. ill. vir.*, sign. D. d., III ; Von Friese, II, 196 ; Lukaszewicz, *Br. cz* [les Frères Bohêmes], p. 29.)

8. *A. H.*, XIII, *Act. capit. Vladisl.*, n° 1008, du 8 janvier 1554.

pleine connaissance sans demander ni recevoir les sacrements de l'Eglise ¹.

Entre 1551 et 1561 la majorité de l'épiscopat est soupçonnée d'adhérer aux doctrines protestantes. Le synode de 1551 oblige tous les évêques à renouveler avec serment leur profession de foi catholique, « parce que, dit Orzechowski, il y en avait beaucoup parmi eux dont la foi était suspecte ². » En 1556 les chapitres de Grande-Pologne, interrogés par le nonce Lippomano, se plaignent de l'inertie des évêques en face du protestantisme. Ils déclarent, et c'est la plainte universelle ³, que les évêques épargnent les hérétiques au lieu de les juger et de les condamner, les reçoivent à leur cour, pactisent avec eux, et, contrairement à la loi canonique, communiquent avec ceux qui sont excommuniés nommément.

Quel zèle apostolique attendre de prélats ⁴ dont la doctrine est si flottante et si vague ! Ils négligent leurs fonctions pastorales les plus essentielles ⁵. Ils font passer la politique avant la religion et prisent plus leur qualité de sénateur que leur caractère d'évêque ⁶. Au lieu de se fixer dans leur diocèse, ils préfèrent résider à la cour du roi ⁷. La ville épiscopale ne les voit guère ; quand ils ne sont pas à la cour, ils se retirent dans quelque campagne où une villa leur sert de palais et où ils mènent une vie épicurienne au milieu de nombreux courtisans. Même aux fêtes les plus solennelles de l'année, quelques-uns ne viennent pas célébrer les offices pontificaux dans leur cathédrale ⁸, et cette

1. Les historiens protestants Lubieniecki, Wegierski, von Friese, et après eux Krassinski sont unanimes à revendiquer cet évêque comme étant un des leurs, et il semble bien qu'ils n'aient pas tort. Ils sont moins heureux quand ils revendiquent Luzyanski, Dantiscus, Tiedemann Giese, Lubodziejski et d'autres qui ne furent coupables que de négligence à empêcher l'expansion de l'hérésie. (V. Eichhorn : Hosius, t. I, 143.) Ces évêques étaient les *canes muti* dont parle l'Ecriture. *Constricti beneficiis, hominum potentiam aut gratiam secuti, aut veriti.* (Orichov., *Chimara*, fol. 38.)

2. Orichov., *Annales*, p. 76 : *Quod inter ipsos quoque episcopos multi erant suspecti.* Au bout de trois ans (1554) ce serment était tombé en désuétude. (Ulan., *Mat.*, 417, *Capitul. Crac.*); *Uchansciana*, II, 40 (*Capitul. Ploc.*), *Act. hist.*, I, 480.

3. Wezyk, 95 (1551); *Ulan. Mat.*, 419 (1554); *Uchansciana*, II, 59; *Ulan. Mat.*, 434 (1556); *id.*, 447, 10; 448, 16; *Rel. num.*, I, 47; *A. H.*, XIII; *Act. Capit. Pozn.*, num. 502 (1557); *id.*, num. 538 (1561); *id.*, num. 548, et *Act. Vladisl.*, num. 1100 (1559); *Ulan., Mat.*, 458, 8 (1561).

4. *De doctrina et de unitate ecclesie nulla episcopos cura tangebatur.* (Modrzewski, *De Rep. emend.*, p. 799.)

5. *Act. Hist.*, I, 477.

6. D'Hauteville, 305; Connor, II, 53.

7. Wezyk, 97; [Gorski] *Vita Kmita*, 209 : *In curia regis, neglecto archiepiscopatu, præsens ipse Cricius [Krzycki] manere semper decreverat.*

8. *Ulan., Mat.*, 417 (1554). *A. H.*, I, 311 : [Zebrzydowski loue Hosius (1551) de ce qu'il a officié], *quod in ea urbe id fieri novum est et pæne inauditum.* *A. H.*, I, 482 (*Instruct.*

cathédrale ainsi délaissée est presque toujours dans un état déplorable.

Ils ne daignent pas se charger eux-mêmes des ordinations ni des confirmations ; ils laissent ce soin à un ou plusieurs évêques auxiliaires que les Polonais appellent *sufragany* ¹. Parfois des diocèses sont privés pendant des années de la confirmation. Dans celui de Cujavie, 25 ans se passent et cinq évêques se succèdent sans que ce sacrement ait été administré une seule fois ².

Contrairement aux prescriptions canoniques, ils ne visitent pas leur diocèse ³, et le clergé sans guide et sans soutien est exposé à toutes les erreurs et à toutes les chutes. Les archidiaques, sur lesquels ils se déchargent de leur devoir de surveillance, imitent l'incurie du premier pasteur ; il y en a même qui pratiquent la simonie dans leurs inspections ⁴. Quelle autorité d'ailleurs peut avoir un chef pour réprimer chez ses subordonnés des abus ou des vices dont il est loin d'être lui-même exempt ⁵ ?

Certains évêques négligent de dire la messe et de réciter le bréviaire, et les chapitres sont obligés de les rappeler à leurs devoirs religieux ⁶. Ils n'étudient pas plus la théologie et le droit canon ⁷, que l'Écriture et les Pères de l'Église ⁸. Au synode de 1547, le chapitre de Cracovie demande que les évêques aient comme bibliothèques autre chose que des

capit. Cracov.) : *Suam Cathedram raro visit* [Noskowski] : *sed, hoc, illi est cum cæteris episcopis commune*. V. aussi Connor, II, 47.

1. Sur les *Sufragany*, v. Connor, II, 46.

2. Commendon, Lettres, t. I, 142, du 19 mai 1564. Les cinq évêques de Cujavie dont il est parlé ici sont : Gorka, Dzierzgowski, Zebrzydowski, Drohojewski et Uchanski.

3. A. H., I, 445 (1547) : *Ordinarii diocesarum* (sic!) *suarum visitationes facere intermiserunt*.

4. On n'en finirait pas si l'on voulait citer tous les décrets synodaux qui protestent contre l'incurie des archidiaques. (V. Wezyk, Ulan., *Mat.*, passim, et *Act. capit. Pozn.* (A. H., XIII), num. 468, 551, 559. Archidiaques simoniaques : v. Ulan., *Mat.*, 423 (1554), *Inst. capit. Crac.* : *Connivent* [archidiaconi] *ad vitia sacerdotum accepta ab eis pecunia*.

5. A. H., I, 477 (et 480) (*Inst. Capit. Crac.*) : *Episcopi obliti professionis suæ dissolutam vitam agunt.. clericos vitiosos non castigant...*

6. Ulan., *Mat.*, 417, 418 (1554) ; *Uchansiana*, II, 204 (1565).

7. A la diète de 1548, où on attaqua le mariage clandestin de Sig. Auguste avec Barbe Radziwill, le primat Dzierzgowski proposa le divorce du roi en disant que s'il y avait péché on diviserait ce péché entre tous les Polonais, et Dziaduski, évêque de Przemyśl, déclara qu'un mariage clandestin était nul d'après les lois divines et humaines (Orzech., *Annales*, 23-24) : Voilà de singuliers théologiens ! On sait qu'avant le Concile de Trente, les mariages clandestins étaient illicites, mais valides (V. Bellarmin, IV, 1440 B.)

8. Ulan., *Mat.* 417.

recueils de chansons, des échecs et des cartes ¹. Mais quel usage peuvent faire d'une bibliothèque des illettrés comme Gamrat ² et Drierzowski ³, tous deux primats de Pologne, ou un Noskowski, évêque de Plock, qui ne connaît d'autres livres que les registres de ses fermages et qui passe son temps à parcourir ses propriétés l'équerre et la toise à la main, à surveiller ses coupes de bois et à spéculer sur son bétail et ses récoltes ⁴? Et en Pologne ce sont les évêques qui ont la charge des écoles ! On devine dans quel triste état est l'enseignement, et on ne s'étonne pas de voir s'accroître la décadence des écoles supérieures comme celle de Pultusk ou l'école de Lubranski à Posen.

Gamrat mène une vie dissolue et se fait dans le peuple une réputation de glouton ⁵. Drierzowski, comme Latański, un de ses prédécesseurs, boit *usque ad temulentiam*, et une instruction capitulaire résume sa vie en ces quatre mots : *cibus, potus, somnus et otium* ⁶. Drohojewski et Zebrzydowski ne connaissent ni le jeûne ni l'abstinence, et le second n'observe pas davantage la loi du célibat ⁷. Pour suffire à leurs scandaleuses dépenses et aux sollicitations de favoris et de parents qui s'attachent à eux, ces prélats cherchent à augmenter leurs revenus ⁸. Ils pressurent leurs sujets et leur imposent des corvées qui durent toute

1. Ulan., *Mat.*, 415 (1547).

2. *Nullis litteris imbutus* (*Vita Kmitæ*, 208) ; *A. H.*, I, 480.

3. *Vir bonus, sed litterarum rudis* (d'après Hosius écrivant à Zborowski ; *Hosii opera*, II, 168, p. 24). C'est sans doute à lui que revient la paternité du barbarisme *diocesarum* (v. p. 70, note 3) ; en tout cas, voici un exemple de sa latinité : *Tanta enim cæcitate perculti sumus, ut nec internum hostem et hæcæ populi dissidias (!), nec externum .. qui... fines Podoliæ depopulatur, quamvis locis illis vicini sumus (!) cernimus (!)*. (Dzierzowski à Hosius (1556), *A. H.*, IX, num. 1563, p. 668.)

4. *A. H.*, I, 482.

5. *Corpore vasto et procero, in sacerdotiis aucupandis fortunatus ac prodigus... prava conscientia, imposturis adulteriis, stupris famosus.* (*Vita Kmitæ*, 209.) Cependant il était généreux et bienfaisant et il se convertit quelques mois avant sa mort. (Lubienski, *op. posthuma*, p. 266, 267.) Il a eu le malheur de donner son nom à des expressions peu honnêtes : *Gamratkowac* (*indulgere voluptatibus*) *Gamrat* (*scortator*) *Gamratka* (*scortum*) et *Lubienski* vers 1630 écrivait (d'après le témoignage de Karnkowski † 1603) : [in ejus curia] *Baccho et Veneri indulgebatur, cujus nomen ETIAM NUNC turpibus et obscenis facinoribus vocandis usurpatur* (p. 266.) Le peuple en faisait une sorte de Pantagruel mitré, capable de manger à lui seul en un repas une douzaine de chapons (d'autres disent 18). *Credat judæus Apella !*

6. (*Act. Hist.*, I, 479) : *Latalicius vanus ac temulentus homo.* (*Vita Kmitæ*, 206.)

7. *A. H.*, I, 481 à 483.

8. *Episcopi desinant jam esse avari... nunc (1565) sunt vehementer avari et tenaces... et propter avaritiam male undique audiunt, etc...* (*Inst. cap. Crac.*, *Uchansciana*, II, 205.) *Episcopi proventus ecclesiasticos non ad consanguineos suos dotandos, sed ad pauperes alendos vestiendos convertant* (*Inst. cap. Crac.*, 1565 ; *Uchansciana*, II, 204) ; Ulan., *Mat.*, 419 (1554), 417 ; *id.*, 458 (1561) ; *id.*, 447 (1557). — Maciejowski, un digne prélat, év. de Crac., devient ainsi la proie de ses proches : *adeo gulosi et voraces.* (*Vita Kmitæ*, 222.)

la semaine, y compris parfois les dimanches et fêtes ¹; ils mettent la main sur les dîmes des curés et donnent ainsi aux nobles l'exemple de la rapine ². Gamrat, nommé archevêque, demande à Rome de conserver avec Gniezno l'évêché de Cracovie, c'est-à-dire les deux plus riches diocèses du royaume, sous prétexte qu'il lui faut beaucoup d'argent pour empêcher le protestantisme de s'établir en Pologne.

Les synodes et les chapitres ont beau reprocher aux évêques leur avarice, rien n'y fait. Ces évêques vont même, à propos de revenus, jusqu'à s'excommunier mutuellement, et donnent au monde le scandale de querelles et de procès sans fin pour des intérêts matériels où la religion n'a rien à voir ³.

L'épiscopat polonais, dans la période qui va de 1537 à 1565, nous apparaît donc dans son ensemble comme indigne de sa haute mission. C'est lui qui est en grande partie responsable de l'abaissement moral du clergé. Venu de si haut, le mal se propage rapidement.

Après les évêques, on aperçoit dans l'ordre hiérarchique les abbés, avec crosse et mitre, préposés aux monastères. Les 67 abbés de Pologne ⁴ sont de riches propriétaires, et leurs grasses prébendes excitent les convoitises de la noblesse. En 1538 et 1539, la *szlachta* obtient que

1. *Rel. nunc.*, I, 47 : *Responsiones Canonicorum* : *Missas facimus hic duras exactiones et depactiones et grave pondus quod subtilis suis [episcopi] imponunt, dominicis etiam ac festis diebus eos laborare cogendo, ita ut parum eis videatur si nobilibus hac in re pares sint, nisi etiam superent illos multis nominibus*. Ulan., *Mat.*, 418 (1554) : Les paysans (*coloni*) s'enfuient dans les bois. P. 447 : Drohojewski dénoncé (1557).

2. *Episcopi proventus et decimas plebanis et cæteris clericis non rapiant...* (*Inst. Cap. Crac.*, 1565 : *Uchanskiana*, II, 204.) Ulan., *Mat.*, 421 (1554). Il est à peine besoin de dire qu'ils ne payent pas volontiers leurs dettes. Un proverbe court parmi la noblesse : *Quand on devient évêque on a un sauf-conduit [contre les conséquences des dettes]* (*A. H.*, I, 483) (*A. H.*, XIII, num. 560, *Act. Cap. Posn.*)

3. Les querelles d'Uchanski, de Wolski et de Padniewski à ce sujet sont demeurées fameuses. Commendon perdit son temps et ses peines à essayer un accommodement entre Uchanski et Wolski, et Pie V, impatienté et indigné, écrivait à Ruggieri (Jules), son successeur : *Et sane nimis indignum est duos tales istius regni prælatos tam pertinaciter de pecunia contendere* (22 juin 1566, *Uchanskiana*, II, 240). Ces querelles entre évêques, ordinairement pour des questions d'argent, sont si fréquentes et si funestes qu'elles laissent l'épiscopat divisé devant l'ennemi, c'est-à-dire, devant la *szlachta* qui veut annihiler l'épiscopat politiquement, et devant les propagateurs du protestantisme. Kuczuborski écrit à Karnkowski (*Ep. ill. vir.*, sign. A. a., II, (1570) : *Vetus est mul-torum querela de pastorum discordia quæ perdit res nostras et convellit Ecclesiæ statum*. (*Ibid.*, C. III, Hosius à Karnkowski) (1567) : *Episcoporum discordia præcipua causa fuit religionis et Ecclesiæ jurisdictionis evertendæ*. (*Ibid.*, D. II (1568), *eorumdem*) : *Quid- quid malorum per totos quatuor et amplius annos in ecclesiam ex episcoporum dissidiis invec-tum est*.

4. V. fin de la note 6 p. 62 (63). Le chiffre de 67 abbayes est fourni par *Rel. nunc.*, I, 164 (1568).

seuls les moines d'origine noble pourront être élus abbés ¹. Le synode de 1542 proteste en vain contre ce nouveau privilège réservé à la noblesse, d'autant plus que, contrairement à la constitution de 1538 ², on élit des nobles du clergé séculier qui ne font pas profession ³. Nouvelle protestation aussi vaine du synode de 1544 ⁴. La porte est ouverte aux abus ; c'est la ruée des ambitions. Quelques années plus tard, non seulement l'élection a disparu, mais le roi met à la tête des abbayes de simples laïques, comme le constatent avec indignation les synodes de 1551 et de 1554 ⁵. Ainsi on a fini par exclure les moines du gouvernement des abbayes ⁶. Les nouveaux abbés ne s'occupent de leurs monastères que pour en tirer les revenus. Ils pillent et gaspillent ; ils aliènent les biens monastiques et pressurent les paysans ⁷. Naturellement ils ne s'occupent pas des moines qu'ils laissent sans règle ni discipline, sans ressource et déguenillés, obligés de mendier leur pain et vagabondant à droite et à gauche ⁸. Les monastères se vident et se ruinent ⁹ pendant que les abbés, qui auraient honte de porter le froc monacal, revêtent des habits de soie, s'entourent de luxe, et mènent une vie dissolue ¹⁰.

Si un évêque essaie d'apporter quelque ordre dans cette anarchie, les abbés lui opposent aussitôt le privilège de l'*exemption monastique* ¹¹, si bien que le primat Uchanski finit par demander à Rome, dans trois mémoires successifs, que ce privilège soit suspendu pour tous les monastères ¹². Pie V lui accorde les pouvoirs les plus larges. Mais toute ré-

1. Wezyk, 57 : *Ut soli nobiles monachi abbatibus præficerentur.*

2. Herbut, *Statuta regni Poloniæ*, p. 3. *In defectu nobilis idonei* [sc. monachi probati et professi] *licitum erit et liberum plebeium natione polonum in abbatem eligere.* (Rembowski, 164.)

3. Wezyk, 58.

4. Wezyk, *ibid.* : *sed prævaluit nobilium factio* (Cichocki, *Allog. osiec.*, 397.)

5. Wezyk, 59 (1551), Ulan., *Mat.*, 419 (1554).

6. [Abbas esse] *nunc cuivis licet, modo non sit monachus.* (Cichocki, *Allog.*, 397.) Les abbés sont recrutés parmi les cadets de famille. (Connor, II, 180.)

7. Wezyk, 167-168 — Ulan., *Mat.*, 398, 270-29^e ; 378, 490 ; *id.*, 424. *A.H.*, I, 486, *Act. Cap. Posn.*, num. 457, 468, 470 ; *Uchansciana*, I, 55.

8. Ulan., *Mat.*, 424 : *pauperes vero tres vel quatuor monachi fame moriuntur laceri et pannosi.* Cichocki, *Allog. os.* 434. L'indiscipline dans les couvents était déjà signalée à la fin du xiv^e siècle : Ostrorog, *Monum.*, § 16, p. 123 : *Sunt multa ditia satis in regno nostro cænobia, in quibus nulla habetur observantia, vel saltem rara.*

9. *Act. Cap. Posn.*, n^o 560 ; Cichocki, 434 : *Vacua sedilia monachorum in choro... soluta disciplina* ; Lettre du nonce Laureo, 1577. (*Ep. vir. ill.*, sign. N. III, IV.)

10. *Vivunt in magno luxu cum scortis* [in monasterio]... *Plerique qui per prædia sua vagantur, scandalosissime vivunt.* (Ulan., *Mat.*, 424) ; Theiner, *Monum.*, II, 475.

11. *Sub hac exemptione pleraque agunt impune* ; [*Episcopis subjiciantur*] *alioquin nullus unquam erit bonus ordo in eorum monasteriis.* (*A. H.*, I, 488 (1551) ; *ibid.*, 484). *Processus ordinariorum flocci faciunt* [exempti]. (Ulan., *Mat.*, 401, 1542.)

12. V. ces trois mémoires dans *Uchansciana*, II, 227, 230, 235, et le bref de Pie V à

forme est impossible tant que la noblesse a le gouvernement des abbayes et que le roi nomme les abbés et les choisit parmi ses courtisans ; en sorte qu'en 1622 les choses sont encore dans le même état pour les mêmes motifs ¹.

Si la commende est pour les abbayes une source de graves abus, la nomination des chanoines par le roi et le monopole des canonicats réservés à la noblesse par le statut de 1496 ², ont des conséquences analogues pour les chapitres. Ce que nous avons dit des évêques et de l'influence funeste de la reine Bona peut se répéter à propos des chanoines : même ruée des ambitions, mêmes intrigues, mêmes marchés honteux ou simoniaques ³. La principale sinon l'unique obligation des chanoines est de célébrer la messe capitulaire et de réciter l'office canonial ⁴... et ils se font remplacer par des clercs ou des écoliers pauvres ⁵. La charge est assez légère pour que la même personne puisse en exercer plusieurs, et comme le cumul des bénéfices est la règle presque universelle, les chanoines ne manquent guère de se pourvoir de plusieurs canonicats ⁶. Ce ne serait que demi-mal s'ils s'en tenaient là ; mais à leurs canonicats

Uchanski du 28 janvier 1563, où il est question des crimes énormes, des divers scandales qui se commettent dans les monastères exempts de l'un et l'autre sexe, de la vie horrible et dissolue des moines et de leurs dilapidations. En 1529, Clément VII avait donné des pouvoirs partiels à l'évêque de Plock, et en 1531 à l'évêque de Cracovie. (Theiner, *Monum.*, II, 461, 475.)

1. Rapport du nonce Torrès. (*Rel. nunc.*, II, 145 (1622).)

2. Il ne s'agit que des canonicats des cathédrales majeures. La coutume étendit le privilège aux autres cathédrales. Wezyk, 150 : *de recipiendis plebeis ad ecclesias cathedrales*. (Bull. de Léon X du 31 juil. 1515), et Cichocki nous affirme qu'en 1606 les partisans du *rokosz* réclamaient pour la noblesse le monopole des collégiales. (*Alloq.* 393.)

3. Ulan., *Mat.*, 423 (1554) : *Canonici simoniaca pactione... largitione, emptione, lenocinio, sanguine intrant ad ecclesias* ; Vita Kmita, 206 ; *Rel. nunc.*, I, 46. Sur la vie scandaleuse des chanoines, v. les *Acta. Capit. Posn.*, *passim.*, les *corrections fraternelles* de chaque année ; Wezyk, 98.

4. On conclurait à tort de là que le recrutement et la composition des chapitres ont peu d'importance. N'oublions pas que le roi choisit les évêques parmi les chanoines et que le chapitre de Cracovie est comme la pépinière de l'épiscopat (*Seminarium episcoporum*). En outre, c'est aux chapitres qu'incombe le devoir de la *correction fraternelle* vis-à-vis des évêques. Le synode de 1547 décrète qu'une amende de 100 marcs sera infligée au chapitre qui négligera les avertissements aux évêques (Wezyk, 99, 100, 101). *Act. Cap. Posn.*, n° 551. Les chanoines manquent parfois de courage pour leur adresser les monitions nécessaires. (Ulan., *Mat.*, 424, 1554.)

5. « Cela ne leur coûte pas bien cher, environ deux sous par jour. » (D'Hauteville, 305.) V. aussi, Connor, II, 52 ; Le Laboureur, III, 33.

6. On rencontre souvent des chanoines pourvus de deux ou trois canonicats d'églises ou de diocèses différents, et dont ils tirent les revenus sans résider ni dans l'un ni dans l'autre. Un certain nombre de ces chanoines ne sont pas prêtres ou même sont encore enfants, et les pères de ces derniers touchent les revenus quoiqu'ils soient parfois hérétiques.

ils joignent une ou plusieurs cures, et non des moindres, dont ils ne peuvent pas s'occuper.

Parmi les chanoines il y en a un trop grand nombre qui sont ignorants, ou suspects d'hérésie ¹, ou de mœurs dissolues. Cependant, c'est encore parmi eux qu'on rencontre le plus d'ecclésiastiques instruits, orthodoxes et de vie exemplaire : les Kromer, les Myszkowski, les Kuczborski et les Gorski sont là pour en témoigner. Pendant que les évêques restent inertes devant les entreprises de la *szlachta* ou l'invasion de l'hérésie, la partie des chapitres restée saine proteste et fait entendre le cri de la conscience catholique ². Les chanoines s'élèvent aussi, et parfois avec éloquence, contre l'oppression dont les malheureux paysans sont les victimes ³. Enfin si l'Église de Pologne, qui est dans un état désespéré, peut encore se relever et refleurir, c'est en partie à eux qu'elle le devra.

Après les évêchés, les abbayes et les canonicats, la noblesse accapare les gros bénéfices ⁴ : toutes les cures importantes, dont les titulaires sont nommés par le roi ou par de puissants patrons ⁵, sont entre ses mains. Les cadets de famille qui sollicitent les fonctions curiales ne songent pour la plupart qu'à s'enrichir ⁶ : aussi voit-on souvent réunis dans une même main 5 ou 6 bénéfices et même davantage ⁷. Comme ces bénéfices

1. En 1545, Gamrat charge Hosius de l'office d'inquisiteur auprès du chapitre de Cracovie pour examiner la foi et la conduite de plusieurs chanoines (*A. H.*, IV, appendix, num. 17, p. 422, à la suite des lettres d'Hosius).

2. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les *responsiones canonicorum* (*Rel. nunc.*, I, 45 et seqq.) et les instructions des délégués des chapitres aux divers synodes. (*Ulan.*, *Mat.*, et *Uchansiana*, passim.)

3. Les *Acta. Capit. Posn. et Vladisl.* (*A. H.*, XIII) abondent en réclamations contre l'abus des corvées dans les biens d'Église. En 1538, le chapitre de Posen réduit la corvée de ces *kmétons* à 20 jours par an (*Act. Posn.*, num. 143), et en 1547 il demandait que les *kmétons* appartenant au clergé ne fussent pas tenus à la corvée plus de 2 jours par semaine. (*Ibid.*, num. 261.) Malheureusement les plaintes des chapitres ne furent pas entendues. (*V. Ulan.*, *Mat.*, 500 (1577).) V. l'éloquente supplique du chapitre de Cujavie en faveur des *kmétons*. (*A. H.*, XIII, p. 318 (1548).)

4. Les diètes de 1555 et 1558 réclament le monopole des gros bénéfices pour la noblesse. (*Plebeii ad majores ecclesias non recipiendi*.) Ce monopole de fait n'existait pas en droit jusque-là. (*Rembowski*, 164, note 3.)

5. Il y a des bénéfices dont la nomination est réservée à Rome. Des intrigants (*corregiani*) très détestés en Pologne les obtiennent par faveur, simonie, etc. (*Rel. nunc.*, I, 46 (1556).)

6. *Plerique omnes rebus aliis neglectis, in fructus colligendos toti incumbunt*. (*Modrzewski, de Rep. emend.*, lib. IV, De Ecclesia, cap. xxiii, p. 344.) *Ibid.* : *Sunt qui amicos locupletandi causa, alii ut splendide et magnifice vivant pluribus se sacerdotiis onerent : genus hominum... ecclesiis prorsum inutile*. Par avidité, ils écrasent leurs subditi sous la corvée : *inde vix, vix, quotidie profertur contra nos ; meliusque foret pane uti cum sale simplici quam tantis maledictis affici*. (*Act. cap. Posn.*, n° 560 (1561).)

7. *Rel. nunc.*, I, 163 (1565). Szlagowski affirme que certains ont jusqu'à 10 et 20 bénéfices (p. 234). On trouvera dans l'*Hosius* d'Eichhorn, II, 290, note 3, de nombreux exemples de cumul en Pologne.

sont fort éloignés les uns des autres (de 30, 60, 80 et 100 milles) et situés parfois dans des diocèses différents, les bénéficiers ne résident pas¹. Il y en a qui, pendant 30 ans, n'ont pas mis les pieds dans leurs paroisses, si tant est qu'ils les y aient jamais mis². Ils se déchargent de leurs fonctions pastorales sur un prêtre à gages ou un pauvre moine à qui ils donnent le salaire dérisoire d'un ou deux marcs par an³. Ces misérables vicaires, ignorants et ivrognes, n'ont ni le talent ni le dévouement nécessaires pour diriger une paroisse et laissent tout aller à vau-l'eau⁴. D'ecclésiastique ils n'ont pas même l'habit, et ils scandalisent trop souvent leurs ouailles par leur mauvaise conduite⁵. De plus en plus l'habitude se répand de nommer aux cures des laïques⁶, des adolescents et même des enfants⁷. Entre 1565 et 1570, sur 392 paroisses catholiques visitées canoniquement par ordre de Padniewski, évêque de Cracovie, 73 ont pour titulaires des laïques⁸.

Les jeunes gens pourvus de cures ne songent guère à se préparer au sacerdoce : ils mènent une vie scandaleuse, passant leur temps à jouer et à boire, lorsqu'ils n'en font pas un usage pire⁹. Quant aux études, c'est le moindre de leurs soucis, et ils croupissent dans l'ignorance. S'ils deviennent prêtres ils auront pris l'habitude de ne pas résider, de ne pas porter le costume ecclésiastique, de ne pas prier. Au lieu d'être les pasteurs du troupeau, ils seront les loups introduits dans la bergerie.

Les nobles dédaignent les petites paroisses dont les revenus faibles ou médiocres ne tentent pas leur cupidité et ils les laissent aux prêtres roturiers (*plebeii*) qui composent le bas clergé¹⁰. Ces prêtres appartiennent

1. *Ulan., Mat.*, 423 (1554), 479 (1564).

2. Cichocki, *Allog.* 396 : [Plebani nobiles] *suas oves proprias ex parochiis opulentissimis pascere indecorum sibi existimant. Nonnulli a 30 annis in parochiis suis non comparuerunt.*

3. *Ulan. mat.*, 424, *Inst. capit. Crac.* (1554). Vers 1565 le marc valait une soixantaine de francs.

4. Cichocki, 415 : *In opulentissimis sacerdotiis omnia ruinoso, lacerata, neglecta, cum turpe existimet nobilitas talibus exercitiis occupari, vel ad suas ecclesias residere, tot beneficiis distracta.*

5. *Non faciunt officium suum et nihil a profanis differunt nec ab eis secernuntur, non sine magno offendiculo omnium hominum.* [A. H. I., p. 447 (1547)]; p. 478 (1551), texte semblable.

6. *Plebanorum multi laici sunt et ad sacros ordines non promoti.* (*Ulan., Mat.*, 424 (1554); *id.*, 433 (1556); *Uchansiana*, II, 203 (1565).)

7. *Plebanorum permulti sunt pueri atque juvenes per episcopos ad parochiales ecclesias instituti, quorum patres decimas et fructus omnes percipiunt.* (*Ulan., Mat.*, 424 (1554), 458 (1561); *Uchansiana*, II, 203 (1565); *Rel. nunc.*, I, 47 (1556).)

8. Archives du chapitre de Cracovie, citées par Bukowski, *H. de la ref. en Pol.*, I, 584.

9. *Rel. nunc.*, I, 47 (1565); *Wezyk*, 148 (1556); *Ulan., Mat.*, 424 (1554); *A. H. I.*, 478 (1551), etc. (*malis malorum obsequiis dediti, lenones*).

10. Cichocki, 392.

en petit nombre à la bourgeoisie et pour la plupart à la classe paysanne. Parmi ceux qui sont d'origine bourgeoise on trouve des gens de mérite, instruits, pieux et vertueux, qui ne le cèdent en rien aux bons prêtres des autres pays ¹. C'est ce petit troupeau qui est l'espoir et comme la réserve. de l'Eglise de Pologne. Les autres, à cause de leur origine, ne peuvent pas attirer beaucoup de considération au corps ecclésiastique. Les nobles qualifient ces prêtres-paysans de rustres (*chłopy*) ² et les traitent en conséquence ; ils les oppriment, les dépouillent de leurs dîmes et n'ont pour eux aucun égard ³ : c'est le prêtre ravalé au rang de domestique. Il faut dire aussi que les évêques au lieu de n'ordonner que des sujets dignes, instruits, éprouvés, admettent sans examen toute sorte de gens à la prêtrise, d'anciens serviteurs dont ils veulent récompenser les services (et parfois quels services !) ou des individus ignorants, incapables ou indignes qui leur ont été recommandés et qui savent à peine lire ⁴. Les malheureux ordonnés prêtres dans ces conditions sont infiniment au-dessous de leur tâche, car il y en a qui ne savent pas même les premiers éléments de la religion ⁵. S'ils se risquent à prêcher, leur prédication excite la pitié chez les uns, l'indignation chez les autres, le rire chez la plupart ⁶. Sans ressources, sans livres, ils traînent une vie oisive et vide ⁷. Pour fuir la solitude, ils se réfugient dans les auberges où ils tuent le temps on devine à quoi et en quelle compagnie ⁸. Ils perdent ainsi le respect d'eux-mêmes, et de désordre en désordre ils finissent par s'avi-

1. *Rel. nunc.*, I, 191 (1568) ; *Ulan., Mat.*, 408 (1544) : discours de Myszkowski.

2. Cichocki, *Allog.*, 396.

3. Wezyk, 93, 98, 104, 105 (maltraités par les évêques) ; *Ulan., Mat.*, 377.

4. *A. H. I.* (1547), p. 449 ; Wezyk, 66, 68 ; *A. H. I.*, 478, 482 (1551) ; *Ulan., Mat.*, 424 (1554). Le synode de 1532 demande que les candidats au sacerdoce aient passé un an dans les écoles et soient examinés. (*Ulan., Mat.*, 385.) On n'en fit rien, comme le prouve la réclamation du synode de 1547 (*A. H. I.*, 449). *Plebani non solum juvenes sed etiam ætatis provectionis non sunt litterati, non docti ; latinæ linguæ prorsus ignari, libros non habent ; non legunt sacros scriptores et idcirco verbum Dei prædicare nesciunt* (*Ulan., Mat.*, 424 (1554).) *Passim docti et indocti, probi et reprobi ad ordines promoven-tur, multique munia obire præ ignorantia non valent.* (*A. H. I.*, 449 (1547) ; *Rel. nunc.*, I, 47 ; *Act. épisc. Crac.* (1516-1528), cités par Zaleski, I, page 44, note 1.)

5. *In sacerdotibus legis Dei ignorantia.* (*Rel. nunc.*, I, 48 (1556).) D'autres (à partir de 1550) sont hérétiques. (*Ulan., Mat.*, 424 (1554).)

6. *Ulan., Mat.*, 408 (1544). Sur le peu de considération accordé par le clergé aux prédicateurs, v. Modrzewski : *De Republ. emend.*, lib. IV, de *Ecclesia*, cap. xxiv, p. 352 (1559). *Fuisse munus docendi verbi Dei neglectum satis declarant omnium fere ecclesiarum mores ad hæc usque tempora durantes* (Modrzewski, *ibid.*).

7. *Ulan., Mat.*, 424 (1554) ; *libros non habent.*, *A. H. I.*, 482 (1551) [plerosque] *libros nullos legere nec habere, non habent unde libros necessarios coemant.*

8. *Ulan., Mat.*, 424 : *in tabernis dies ac noctes desident.* *Ibid.* : *Juvenes flagitiosi sunt plerumque aleatores, potatores, amatores, etc...* *A. H. I.*, 478 : *nihil a profanis diffe-runt.*

lir¹, et attirer le discrédit sur la religion qu'ils représentent. C'est en vain que les synodes fulminent contre eux. Les Constitutions synodales les laissent indifférents quand elles arrivent à leur connaissance, car la plupart du temps les évêques négligent de les faire imprimer². Au reste, d'une façon générale, ils ne connaissent pas les lois canoniques relatives à la résidence, au bréviaire, à la tonsure et à l'habit clérical. Un certain nombre d'entre eux quittent leur paroisse, deviennent vagabonds et ne savent même plus à quel diocèse ils appartiennent³. Il y en a qui poussent l'ignorance au point de croire qu'ils peuvent contracter un mariage légitime⁴. D'autres s'imaginent avoir le droit de prêcher n'importe où, sans mission ni autorisation de l'évêque diocésain⁵. En un mot l'indiscipline est la règle et le désordre est à l'état chronique dans le bas clergé. Comme les évêques ferment les yeux ou se contentent d'admonester dans les cas les plus graves⁶, le mal s'enracine de plus en plus et menace de devenir incurable.

La corruption et la décadence de l'Eglise polonaise sont encore accrues par les moines des ordres pauvres, dont les couvents ne sont point gouvernés par des abbés, mais par des prieurs ou des supérieurs nommés à l'élection. Plusieurs de ces ordres sont compris sous la dénomination générale d'*ordres mendiants*. En Pologne ces moines mendiants pullulent, et, au xv^e siècle, Ostrorog demandait déjà qu'on en réduisit le nombre⁷. Il y en a de toute robe et de toute couleur, si l'on excepte les Minimes et les Chartreux⁸. Leur recrutement est le même que celui du bas clergé, et la plupart sont des paysans affublés d'un froc. Les

1. *Ipsi Antistites ecclesiarum et archidiaconi noverunt et vulgo compertum est quam turpiter prostituatur celibatus sacerdotum.* (Modrzewski, *De Rep. emend.*, lib. IV, de *Ecclesia*, cap. xx, p. 316.)

2. Ulan., *Mat.*, 420, 422 (1554) ; Wezyk, 99 ; A. H. I., 447 (1547) ; *Uchansciana*, II, 16. Un signe caractéristique de l'indiscipline qui règne dans le clergé c'est le recours des synodes aux amendes pécuniaires. Les peines spirituelles n'ont plus d'effet et il faut frapper à la bourse.

3. Ulan., *Mat.*, 357 (1512). Les plus intelligents ne résident pas ; ils se font employer comme hommes d'affaires chez les nobles ; ainsi Krowicki et Przyluski (curé, et laïque ?) étaient, l'un régisseur et l'autre secrétaire chez Kmita. (Ulan., *Mat.*, 424.)

4. Ulan., *Mat.*, 505 (1577) : *Quoniam nonnulli ex sacerdotibus, qui in cæteris catholicos se esse profitentur, eo audaciæ atque dementiæ progrediuntur, ut sibi uxores ducere licere existiment ; et de facto nuptias celebrent... Plebani matrimonia sacrilega contrahunt.* (Ulan., *Mat.*, 424 (1554).)

5. Ulan., *mat.*, 403 (1542) ; Wezyk, 94 (1547).

6. Maciejowski, évêque de Gracovie, par exemple (et c'est un des évêques recommandables) laisse pendant plus d'un mois Valentin en liberté (un curé qui s'est marié publiquement) et se contente de sermonner Cruciger (un autre curé qui prêchait des doctrines protestantes).

7. Ostrorog, *Monumentum* (éd. Bobrzynski), § XIX, p. 124.

8. Connor, I, 242.

Dominicains font exception et se recrutent surtout dans les villes ; ils sont plus disciplinés et parfois fort instruits ¹. Les Bernardins et les Frères mineurs sont très populaires et comptent parmi les moines les moins relâchés ². Ceux qui se distinguent le plus par leur indiscipline et leur immoralité sont incontestablement les Franciscains de Cracovie. En 1516, plusieurs d'entre eux furent exécutés : ils avaient assassiné leur prieur Albert Fontin, envoyé par le pape pour leur imposer la réforme ³. Entre 1544 et 1553 ils avaient pour provincial (*commissarius*) un Grec originaire de Corfou nommé Lismanine, confesseur de la reine Bona, et ami de jeunesse de l'impie et immoral évêque Zebrzydowski ⁴. Ce Lismanine entretenait une femme dans le couvent des religieuses de Saint-André, et aliénait à son profit personnel les biens de la communauté ⁵.

D'une façon générale on peut dire qu'au xvi^e siècle les couvents de Pologne sont tombés dans le dérèglement et la dissolution ⁶. D'ailleurs ces abus sont devenus si fréquents qu'ils scandalisent à peine ; on est si habitué à rencontrer dans les rues et sur les routes des moines ivres, qui roulent dans le ruisseau, que ce spectacle n'étonne pas et n'excite même plus l'indignation des passants ⁷.

Les couvents de femmes ne valent pas mieux ⁸. On fait entrer dans les monastères des filles nobles qui n'ont d'autre vocation que d'enrichir leurs proches à qui elles laissent leur bien de famille. Ces nonnes qui ont gardé l'esprit du monde, entretiennent, malgré la clôture, de nom-

1. C'est parmi eux que Rome choisissait généralement les inquisiteurs, et c'est parmi eux aussi que se rencontraient les meilleurs prédicateurs avant Skarga (Melchior de Mosciska, par exemple).

2. *Act. Hist.*, I, 484, *Act. cap. Posn.*, num. 560 (1561) : certains frères-mineurs cependant passaient aux franciscains pour mener une vie plus libre.

3. Bukowski, I, 188, d'après les *Acta Tomiciana* et la *Chronique* de Bielski.

4. A. H. I. (V. dans les *Lettres* de Zebrzydowski sa correspondance avec Lismanine.)

5. A. H. I., 488 (1551). Instruction aux délégués du chapitre de Cracovie pour le synode. Il faut noter que le rapport concernant Lismanine fut écrit deux ans avant l'apostasie de ce dernier. (Cichocki, *Alloq.*, 434.)

6. *Rel. nunc.*, I, 49 (1556) ; *Ulan.*, *Mat.*, 401 (1542) : couverts par l'exemption, il se rient des évêques et mènent une vie dissolue. Ils prêchent sans autorisation où il leur plaît. Ils absolvent (illicitement) des censures. *Wezyk*, 363 ; *Rel. nunc.*, I, 51 (1556) ; *Ulan.*, *Mat.*, 401 (1542) ; *Uchansciana*, II, 227, 230, 232 (mémoires d'Uchanski) ; *Theiner*, *Monum.*, II, 461 (1529) ; *Epist. vir ill.* (1577), sign. IV, III, IV ; *Connor*, II, 51. Pie V à Uchanski (1563) parle des *enormia crimina et diversa scandala quæ commiserunt et committunt monachi*. (*Uchansciana*, I, 55.)

7. D'Hauteville, 304 ; *Connor*, II, 51.

8. *Ulan.*, *Mat.*, 419 (1554) : *Episcopi monasteria virginum religiosarum non curant reformare ; quæ de fornicatione et stupris pessime audiunt et bona monastica arendant et alienant*. (V. les références de la note 6 où il est question des couvents d'hommes et de femmes.)

breuses et fréquentes relations avec des gens de leur classe, relations d'abord frivoles qui deviennent ensuite coupables et finissent par conduire au crime ¹. Ajoutez à cela que les abbesses ou les prieures dilapident sans scrupule les biens des couvents, et à la corruption vient se joindre la ruine ².

Le nonce apostolique Lippomano, à l'issue d'un voyage d'information à travers les diocèses de Pologne (1556), résume d'un mot la situation générale : « Il y a partout un besoin criant de réforme ³. »

Est-il nécessaire de déduire longuement les conséquences d'un pareil état de choses ? D'un côté, les grands, en face d'évêques et de prêtres avilis, méprisent la religion et s'abandonnent à l'indifférence ou à l'incrédulité, en même temps que la vue des richesses et des privilèges accordés à un clergé indigne excite leur colère et leur haine, leur jalousie et leur convoitise ⁴. De l'autre, le peuple délaissé par ses pasteurs croupit dans l'ignorance et le vice ⁵, et sa religion tourne au forma-

1. Ulan., *Mat.*, 401 (1542) ; (vivent dissolutes). *A. H. I.*, 488 (1551) : *Impudicum hoc monasterium [Sancti Andreæ] in quo moniales prolificæ et prolem suam suffragant.*

2. Ulan., *Mat.*, 398 (1542) ; *A. H. I.*, 446 (1551). V. aussi les références des notes 6 et 8.

3. *A. H. I.*, IX, 713 : Lippomano à Hosius, 1^{er} juin 1556 : *Omnia reformationem clamant. Il faudrait citer en entier la lettre d'Hosius au primat Dzierzowski à l'occasion du synode de 1551 (Hosii opera, ed. Colon., 1584, t. II, ep. X, p. 156 et seqq.) : Omnes prope, derelicto regno Dei, satanæ regnum querimus... Solo nomine spirituales, re vero ipsa plus quam carnales... In ordine ecclesiastico et religioso omni, magnam esse videmus morum deturpationem. (Rel. nunc., I, 47 (1556).) Les textes abondent sur la nécessité d'une réforme. (V. passim : *Instructiones capitul.* (Ulan., *Mat.*, *A. H. I.*) *Constit. synod. Act. capit. Posn. et Vladisl.* ; *Rel. nunc. : responsiones canonicorum.*)*

4. *Unde fit ut sæculares videntes has indignitates [clericorum] culpa episcoporum in Ecclesia fieri scandalizentur ; ex hujusmodi vitiosis clericis reliquos omnes vitiosos censent, indeque odio habent ecclesiasticas personas et dote sua ecclesias spoliare nituntur. (A. H. I., 478 (1551).) Act. cap. Posn., num. 560. Per quod [sc. avaritiam et dissolutam vitam] apud sæculares magnam contraxerunt invidiam. (Ulan., *Mat.*, 424 (1554).) Non mirandum si non desunt nobis externi et domestici hostes, qui ea [sc. bona temporalia] nobis detrachere quantum possunt et eripere conantur... Non solum nos et contemptu et odio dignos esse judicant, verum etiam de fide, de religione, de Deo dubitare incipiunt... Hinc est quod cernimus plerosque etiam a fide christiana propter mores nostros impuros desciscere... (Hosius, ut supra.) L'archidiacre Kossobucki à l'évêque Karnkowski, *Epist. ill. vir.*, sig. Uu. III, verso (1572) : *Reduc in memoriam [il parle d'une époque déjà ancienne] mores tam Ecclesiæ præsidium quam et reliquorum, invenies profecto tum pudicitiam, castitatem, devotionem ceterasque virtutes a domo Dei exulasse : vix tenue quoddam et inane fidei nomen relictum fuisse. (Sig. X.x.II, verso.) Si episcopi Ecclesiæ Dei diligentius invigilarent... tantum odium in viris sæcularibus contra ordinem episcoporum non cresceret...**

5. *A. H. I.*, 443 (1547) : *Mores corrupti tam cleri quam populi ;* Wezyk, 357, et Ulan., 499, parag. 9, synod. de 1577 : *usuræ, adulteria concubinitas, perjuria, simoniæ, et altera innumera scelera... propter diuturnam convenientiam et negligentiam prælatorum adeo jam in consuetudinem venerunt ut vix pro peccatis habeantur.*

lisme et à la superstition. Voilà le pitoyable spectacle qu'offre la Pologne religieuse au moment où le protestantisme tente de s'y acclimater et s'efforce d'y détruire le catholicisme ¹.

1. On peut appliquer à la Pologne ce que Bossuet écrivait à la fin de la préface de son *Histoire des variations* : « On sera saisi d'une sainte et humble frayeur en considérant les tentations si dangereuses et si délicates que Dieu envoie quelquefois à son Eglise et les jugements qu'il exerce sur elle, et on ne cessera de faire des vœux pour lui obtenir des pasteurs également éclairés et exemplaires, puisque c'est faute d'en avoir beaucoup de semblables que le troupeau racheté d'un si grand prix a été si indignement ravagé. »

CHAPITRE II

LE PROTESTANTISME EN POLOGNE ¹.

Dans ses *Sermons des dimanches et des fêtes*, Skarga constate à diverses reprises ², avec la fierté d'un patriote, que la Pologne au cours des âges n'a vu sortir de son sein aucun hérétique. Et en effet, si l'Eglise polonaise, depuis sa fondation jusqu'au xvii^e siècle, a pu être parfois troublée par des hérésies, ces hérésies ont toujours été d'importation étrangère.

La Pologne, terre hospitalière par excellence, était plus exposée que toute autre à l'envahissement des sectes, car les étrangers que la persécution religieuse chassait de leur pays la choisissaient volontiers comme lieu de refuge. Au xiii^e siècle elle avait donné asile aux Vaudois

1. Théodore Wotschke, dans sa préface à la correspondance des calvinistes suisses avec les calvinistes polonais (*Der Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*, Leipzig, 1908), remarque que la marche de la Réforme protestante en Pologne est plus inconnue que dans n'importe quel pays. Cela tient sans doute d'abord à ce que les familles nobles de Pologne, revenues au catholicisme après avoir embrassé la Réforme, ont détruit une foule de documents pour effacer le souvenir de leur apostasie ; ensuite à ce que ceux qui ont écrit sur la Réforme en Pologne ou bien ont fait œuvre de parti, ou bien se sont contentés d'amasser des documents sans en dégager une histoire. Les livres du calviniste Ad. Wegierski, du socinien Lubieniecki, du luthérien von Friesen sont partiels et confus. Ceux du calviniste Lukaszewicz, en général impartiaux, sauf à l'égard des Jésuites, ne sont guère que des recueils de documents. L'histoire de Krasinski (*Historical Sketch* en particulier) est une œuvre de seconde main où se rencontrent trop souvent des dates et des références fausses et où domine cette thèse *a priori* que la Pologne aurait évité la ruine si elle avait embrassé définitivement le protestantisme. L'histoire de l'abbé Bukowski est inachevée ; elle ne brille pas d'ailleurs par l'esprit critique, et l'auteur n'a pas assez recouru aux sources et s'est trop souvent contenté de citations de seconde main. Un ouvrage sérieux, consciencieux, solide et puisé aux meilleures sources est celui de M. Vincent Zakrzewski (*Powstanie i Wzrost Ref. w. P.* [Naissance et développement de la Réforme en Pologne de 1520 à 1572], Leipzig, 1870). Malheureusement l'auteur n'a pas dépassé le règne de Sigismond Auguste et il s'en est tenu presque exclusivement au point de vue politique et juridique. Son livre aurait besoin d'ailleurs d'être remis au point. Tant que l'Académie des sciences de Cracovie n'aura pas fini d'ouvrir les sources historiques du xvi^e siècle, et notamment de publier les actes capitulaires de tous les diocèses, il ne faudra pas songer à une histoire définitive de la Réforme en Pologne.

2. Sermons : Fête de S. Stanislas (III, 183), de S. Albert (III, 150), de S. Thomas, apôtre (III, 39).

et aux Flagellants, et au commencement du ^{xiv}^e elle avait accueilli les Fraticelles. Cela n'avait pas été sans quelque danger pour la foi du menu peuple ¹ ; mais le pape Jean XXII avait conjuré le péril en établissant en Pologne le tribunal de l'Inquisition ².

A la fin du ^{xiv}^e siècle et au commencement du ^{xv}^e, des utraquistes tchèques, Conrad de Stiekna, Jean Militz et Mathias de Janow, précurseurs de Jean Huss, puis Jérôme de Prague, son principal disciple, répandent leurs doctrines parmi les nobles de Grande-Pologne ³, et la diffusion de ces doctrines est favorisée par la parenté d'origine des Polonais et des Tchèques, leur haine commune des Allemands, et la lutte de la *szlachta* contre l'influence politique des évêques. Il faut alors toute l'énergie de Zbigniew Olésnicki, évêque de Cracovie, pour arrêter les progrès du hussitisme. L'édit de Wielun (1424), la Confédération de Korczyn (1438) et l'écrasement des troupes hussites à Skotniki assurent enfin le triomphe du catholicisme. A la suite de ces événements, s'il reste encore quelques hussites en Pologne, leur petit nombre et leur peu d'influence les rendent inoffensifs ⁴.

A peine l'Eglise polonaise est-elle délivrée du péril hussite, que le mouvement de la Renaissance se communique à la Pologne sous l'im-

1. Ces sectes eurent pendant quelque temps du succès parmi les gens du bas peuple qui étaient sincèrement religieux mais ignorants, et qui fournissaient ainsi un excellent terrain de culture au fanatisme.

2. Bulle du 1^{er} mai 1318 et brefs du 1^{er} avril 1327 v. *Kodex dyplomaticzny* [Recueil diplomatique de Grande-Pologne] ; Posen, 1877, t. II, p. 409 et 410. Theiner, *Monumenta Poloniae*, t. I^{er}, 297 et 298 ; Orgelbrand, *Encyclopédie générale* (en Pol.), art. *Inquisition*. Sur ces sectes, v. Wegierski : *Slavonia reformati*, p. 13 ; Lukaszewicz, *Brac, Czech.* [les Eglises des Frères Bohêmes en Pologne], p. 4 et 6. L'Inquisition n'a guère fait parler d'elle en Pologne ; cela tient à ce que les tribunaux épiscopaux étaient assez forts pour se passer d'elle, et surtout à ce que, impuissante contre la noblesse et la haute bourgeoisie, elle n'atteignait que des gens obscurs dont l'histoire ne garde pas les noms.

3. *Kodex dypl.*, III, 409, bref de Grégoire XI (13 janvier 1374) contre Militz ; von Friese, *Kirchen-Geschichte in Polen*, t. II (t. I^{er} des *Beiträge*), p. 9, 12, 13 ; Wegierski, 16, 165, 307 ; Lukaszewicz, *B. C.*, p. 7 et 12-15 ; Dlugosz, *Hist. pol.*, t. IV, p. 610 et seqq.

4. Au commencement du ^{xv}^e siècle, on trouve dans les Constitutions synodales des traces de Hussites en Pologne : *Statutus ne hereticos, schismaticos, Tartaros, Turcos, in servitio domestico circa se spirituales foveant.* (Synod. de 1510, 1511, 1520, formule identique qui prouve qu'il ne s'agit pas de luthériens. Ulan., *Mat.*, 349, 353 ; Wezyk, 274.) V. aussi Wegierski, 206 ; Friese, II, 31 ; *Acta capit. Ploziani* (t. VI, *Archives de la Commission historique*), nos 325 (1441), 386 et 394 (1452-1453), 419 (1471). Traces en Lithuanie d'après un texte de Kojalewicz, *Miscellanea*, p. 12, cité par Lukaszewicz, *Lithau*, t. I^{er}, p. 1, note 1. Vers 1500, un prêtre du nom d'Adam monte sur le bûcher après avoir été condamné comme utraquiste (hussite) *Adhuc vivunt* (dit : Modrzewski : *de Rep. emend., De cœna Domini*, p. 599) *qui Adamum quandam presbyterum Czeslai [de Kurozwenk] episcopi Vladislaviensis procuracione exustum meminierunt.*

pulsion de Callimaque (Buonacorsi). et de Conrad Celtes : il en résulte un moment une certaine agitation dans les esprits qui se livrent à la critique des institutions politiques et religieuses ; mais les partisans les plus enthousiastes de la Renaissance ne portent pas atteinte au dogme. Ostrorog, dans son projet de réforme de la République (*monumentum pro reipublicæ ordinatione*) se contentait de signaler certains abus concernant les indulgences, les annates et le monachisme et de réclamer vis-à-vis de Rome plus d'indépendance du pouvoir civil et de l'Église polonaise ; il ne pose la question ni de la participation des laïques au calice, ni de l'abolition du célibat ecclésiastique, ni de l'emploi liturgique de la langue vulgaire, ni de la revision du dogme ¹. Plus tard quand vient la Réforme de Luther, certains humanistes s'y rallient, comme Laurent Corvinus ² ; mais d'autres s'y opposent, comme Krzycki, le futur évêque de Cracovie.

En somme, jusqu'au xvi^e siècle les sectes étrangères ne font en Pologne que d'éphémères conquêtes, et le catholicisme en triomphe assez rapidement ; mais le protestantisme va exposer l'Église polonaise à un péril autrement redoutable.

§ I. — LE LUTHÉRANISME EN POLOGNE SOUS LE RÈGNE DE SIGISMOND I^{er}.
(1517-1548.)

« A quoi bon ? répondait Luther à ceux qui l'engageaient à envoyer des missionnaires en Pologne ; les Polonais ont la religion de leur roi ³. » Le roi de Pologne était alors Sigismond I^{er}, dit le Vieux, et Luther le jugeait bien quand il le considérait comme un catholique convaincu.

1. En 1504, un humaniste anonyme publie le *De vero cultu Dei et matrimonio sacerdotum* (M. Wiszniewski, *Hist. lit. Pol.*, 1840-1857, V, 33, et VI, 54, en fait tantôt un même ouvrage, tantôt deux), où il demande une dévotion moins matérielle et la suppression du célibat. Un autre humaniste Bernard (de Lublin) dans une lettre (1515) au libraire Simon de Cracovie proclame la légitimité de rites différents du rite romain. (Czacki, *O Polsk. i. Lit. prawach* (1800-1801) [les lois de Pol. et de Lith.], I, 295, note. And. Wegierski, 74 ; Friese, II, 32).

2. Les humanistes, magis et artium de l'Université de Cracovie, qui passèrent au protestantisme. Cette université les rejeta de son sein et resta foncièrement catholique comme au temps des Hussites. (Kromer, *De reb. Pol.*, lib. XX, 302.)

3. A. Brückner, *Gesch. der Poln. lit.* (1901), p. 37. L'ambassadeur vénitien Girolamo Lippomano (1575), constate cinquante ans plus tard cette influence du roi et va jusqu'à dire : *Sempre che vi sarà un re catholico et zelante dell' Onor di Dio, facilmente si potrà ridurre il resto a sanità* [il resto, ce sont les protestants]. (*Relaz. degli ambasc. Veneti*, série I, vol. VI, p. 285.)

Ce prince, dont les contemporains célèbrent la vertu ¹ et la rare piété ², fut d'une parfaite orthodoxie jusqu'à son dernier jour ³. Il détestait l'hérésie de Luther ⁴, refusait sa fille à Gustave Vasa à moins qu'il ne rétablît le catholicisme en Suède ⁵, blâmait la prétention des luthériens à réformer l'univers ⁶, et contre eux édictait des lois si rigoureuses que nulle part on n'en rencontre de telles dans le code polonais. Vers la fin de son règne, comme des seigneurs lui demandaient de laisser prêcher la *pure parole de Dieu*, il répondait qu'il n'appartient qu'aux évêques de se prononcer sur la pureté de l'enseignement religieux, et que pour lui il se soumettait volontiers à leur jugement ⁷. Les papes n'avaient donc pas tort d'avoir confiance en lui et de voir en lui leur fils le plus docile et le plus dévoué à l'Eglise ⁸.

1. Sa sobriété était exemplaire, mérite fort appréciable à son époque et dans son pays, et sa fidélité conjugale en faisait le modèle des maris. (V. *Hosii opera*, t. II, p. 467 et 468 (ed. Cologne, 1584). *Nunquam in vita sua ebrius visus est*, etc.)

2. Erasme ne trouvait pas de plus bel éloge à faire de Sigismond que de louer sa piété et son amour pour la paix. (*Erasmii epist.* (ed. Londres, 1542), p. 1142, lettre du 13 mai 1527.) St. Buzenski : *Vitæ archiepiscoporum Gnesn.* (publiées dans les *Acta litteraria anni 1745* de Mizler), p. 224 [242], appelle Sigismond : *princeps singulari pietate*. Sigismond pratiquait sa religion avec la plus scrupuleuse exactitude. Il s'approchait des sacrements à l'époque des fêtes, assistait chaque jour à la messe, donnait une heure ou deux aux exercices de piété quotidiens, observait en toute rigueur la loi du jeûne et de l'abstinence et se mettait au pain et à l'eau pendant toute la semaine sainte. (*Hosii opera*, II, 467-471.)

3. *Epist. vir. ill.*, sign. B (Hosius à Sigismond Auguste) : *Cujus [Sig. I] in fide catholica constantia toto celebratur in orbe*. Deux ans avant de mourir, Sigismond écrivait à Paul III : *Ecclesiam aliam non agnosco quam cui præest Sanctitas Vestra*. (Theiner, *Monum.*, II, 554, lettre du 16 mai 1546.)

4. Jérôme Laski écrit à Albert de Brandebourg (2 décembre 1525) : *Ceterum lutherana dogmata apud Regiam Majestatem et senatum ejus summo despiciatui esse credat Dominatio vestra* (Archives de Königsberg, dans Dittrich, *Gesch. des Kathol. in alt-Preussen* (1901), t. I, p. 22, note 2.)

5. Raynaldi, *Annal. Eccles.*, anno 1527, num. 85.

6. *Acta Tomicianiana*, VIII, 133, lettre de Sigismond à Ehrard Queiss (1525) : *Qui [Lutherani] sibi censuram corrigendi orbis sumpserunt*.

7. [Respondit Sigismundus] *non esse sui muneris de puritate verbi cognoscere ; ad officium episcoporum id pertinere, quorum hac de re judicio seipsum libenter subjeceret. — Noli ille disputari de fide, sed retineri tantum fidem inviolatam voluit, atque iis quæ semel a Sancta Catholica Apostolica Ecclesia decreta essent obtemperari.* (*Hosii opera* : (confessio fidei), I, 45, et II, 472, *Orat. funeb. Sig. I.*) Friese, II, 63, indique pour ce fait l'année 1543, sans dire sur quoi il se fonde. Nous croyons cette date prématurée et ne répondant pas aux circonstances historiques. L'année 1547, où le synode de Leczyca interdit les discussions publiques sur la Foi, nous paraît plus indiquée. On trouve dans le journal de la diète de 1547 le renseignement suivant : Le roi fait dire aux nonces par l'évêque de Cracovie de ne pas parler de certaines choses et de n'en plus faire mention à l'avenir. (Niemcewicz, *Zbior.*, I, 22.)

8. V. la correspondance de Sigismond et des papes dans Theiner : *Monum.*, II, et Balan, *Monum. reform. luth.* (1884), *passim.* ; Dittrich, I, 10 ; Dalton, *Beiträge zur*

La sincère et profonde religion de Sigismond n'était cependant pas aveugle. Son respect pour les évêques ¹ ne lui fermait pas les yeux sur leurs défauts ou sur leurs vices. Il savait distinguer l'homme du ministre de Dieu, et c'est ce ministre qu'il honorait en eux ². D'un autre côté sa soumission au Souverain Pontife comme chef de l'Eglise ne l'empêchait pas de régler sa politique extérieure en toute indépendance. Frappé de la faiblesse d'une Pologne entourée de puissants ennemis et mal pourvue d'argent et de troupes, il mettait son application à lui assurer la paix, au risque de contrarier la politique des papes. En conséquence, il signa le traité de Cracovie (8 avril 1525) par lequel Albert de Brandebourg était reconnu comme duc en Prusse (*dux in Prussia*) et vassal de la Pologne ³ ; il transforma (1533) en paix définitive la trêve conclue en 1525 avec les Turcs, après avoir refusé à Clément VII de

gesch. der Evang. Kirche, t. III (*Lasciana*) (1898), p. 6, mieux renseigné que ses coreligionnaires, les Wegierski, les Friese, les Lukaszewicz et les Krasinski, dit sans ambages en parlant de Sigismond I^{er} : *Er war ein treuer Sohn seiner Kirche*.

1. Orzechowski, *Annales*, p. 51 ; Theiner, *Monum.*, II, 438 (1526) : rapport du nonce Fabri.

2. Hosii op. II, 477 : *Offendebant eum eadem in nobis quæ multos offendunt, neque propter vitia personarum ordinem [episcoporum] odio habendum aut contemnendum esse putabat*. V. aussi une lettre (8 janv. 1523) du roi au primat Laski dans Czacki, *O Lit.*, i polsk. pr., I, 296 (dans une note).

3. Cet acte fut sévèrement jugé à la cour pontificale à cause de la sécularisation d'Albert, et par la cour impériale, qui regardait les Teutoniques comme des vassaux de l'Empire. Sigismond expliquait au pape qu'il avait été forcé par les circonstances de faire la paix avec un adversaire dangereux pour la Pologne et irréductible par les armes ; qu'il avait besoin d'avoir les mains libres pour châtier Dantzic révolté et y arrêter les progrès du Luthéranisme, et pour aider son neveu Louis de Hongrie contre les Turcs ; que la paix de Cracovie n'avait rien à voir avec la sécularisation d'Albert (ce prince n'était pas encore marié) et n'influaient en rien sur l'état religieux de la Prusse ducal déjà perdue pour le catholicisme ; qu'au contraire les intérêts catholiques étaient ainsi sauvegardés dans la Prusse royale. Vis-à-vis de l'Empire, il soutenait que le roi de Pologne est duc de Prusse (*Dux Prussiæ*), car ce pays avait été jadis enlevé traitreusement par les Teutoniques à la Pologne. Le nonce du pape en Allemagne, Campeggio, qui s'était d'abord montré dur pour le roi de Pologne, avait fini dans ses dépêches par trouver des excuses à sa conduite. (V. Balan. *Monum. rel. lit.*, I, 442 et 476, dépêches à Sadolet du 26 avril et du 5 juin 1525.) — Kromer, *Polonia*, 524, estime que Sigismond a eu quelque faiblesse (*singulari clementia*) pour Albert qui était le fils de sa sœur. Les excuses fournies par Sigismond se trouvent dans de nombreuses pièces des *Acta Tomiciana* : VII, 272 : *id tandem fecimus quod necessitas præsentis temporis postulare videbatur*. — VII, 317 : *Jam pridem in Prussia non de Ordine [Teutonico] solum, sed de tota religione actum esse*. — VII, 287 : *de tota religione actum esse*. V. aussi Theiner, *Monum.*, II 429 : Sig. à Clément VII, 21 mai 1525. — Balan, *Monum.*, n° 212. Dittrich, I, 10-12. — *Scriptores rerum Warmicarum*, II, 479 (cités par Dittrich, I, 10, note 2) : *Se abjiciendæ religionis nullam causam Magistro [Teutonicorum] dedisse nec auctorem esse : nihil referre an religiosus aut profanus se regno subiciat, qui hactenus ad obedientiam nec armis cogi potuisset*.

marcher contre eux avec Ferdinand d'Autriche ¹ ; il défendit enfin à ses sujets de prendre part à la guerre de Smalkalden (1547), malgré les sollicitations de Paul III et de Charles Quint d'un côté, et celles des princes protestants de l'autre ². C'est par le même souci de la paix à l'intérieur comme à l'extérieur qu'il interdit à Miedzileski, évêque nommé de Kamieniec, d'incriminer l'orthodoxie du secrétaire royal Décius ³ et qu'il refusa de suivre le conseil que lui donnait le célèbre Eck d'imiter Henri VIII et d'entrer en lice avec Luther ⁴.

La vigilance et l'orthodoxie du roi ne suffisaient pas cependant pour empêcher le pénétration des doctrines hérétiques dans son royaume. Par la Prusse ducale et la Silésie, les thèses de Luther arrivèrent vite ⁵ en Pologne, où elles communiquèrent à la population d'origine germanique

1. Balan, *Monum.*, p. 448. — Theiner, *Monum.*, II, 429, 432, 485. — Raynaldi, *Annales eccl.*, an. 1530, num. 176, et 1532, num. 6. En 1540, dans des circonstances plus favorables, Sigismond était le premier à offrir au pape son concours contre les Turcs, Raynaldi, *Annal.*, anno 1540, num. 12 et 13.

2. Gratiani, *Vita Commendoni*, p. 110 et 111. (Trad. de Fléchier, p. 176 et 177.) « Sigismond, loin de favoriser le luthéranisme, exhortait les princes allemands à revenir à l'Église catholique (*Ibid.*) » Zakrzewski, *Powstanie...* (Naissance et croissance de la Réforme en Pologne), p. 48 et 49.

3. Décius penchait secrètement pour les doctrines luthériennes ; mais il ne se déclara qu'après l'avènement de Sigismond Auguste. En 1522, il visita Luther qui parle de lui sous le nom de *Ludovicus*, un de ses prénoms, dans une lettre à Spalatin du 25 juillet 1522, citée par Friese, II, 37, 38. — Sigismond blâme en ces termes la lettre de Miedzileski : *In ipsis litteris præfati electi nonnulla contineri quæ vergent in offendiculum aliquarum nationum et principum, eorum præsertim cum quibus nobis vicinitas, benevolentia et necessitudo intercedit.* (Albert de Brandebourg.) (Zakrzewski, 24 et 227.)

4. Eck avait dédié son livre *De sacrificio missæ contra Lutherum, libri duo* (1526) à Sigismond (dédicace du 15 février) et par une lettre qui suit la dédicace il avait chargé Jodocus Ludovicus Decius, secrétaire royal, de remettre son livre au roi. C'est dans la dédicace qu'il invite le roi de Pologne à imiter Henri VIII. Czacki (*O Lit...*, I, 297-300, note 1185) a découvert dans un vieux manuscrit un fragment de lettre qu'il croit être la réponse du roi à Eck ; mais ce fragment n'est ni daté ni signé, et rien ne garantit qu'il soit authentique. Le ton agressif, l'ironie amère et l'inspiration peu catholique de ces lignes, ne répondent ni au caractère ni aux sentiments bien connus de Sigismond. En revanche, ils sont assez conformes à ceux de Décius, et il se pourrait bien que le secrétaire du roi ait pris sur lui d'écrire ce factum en réponse à Eck. C'est dans ce fragment qu'on trouve ce mot souvent cité et auquel on a attribué une portée qu'il n'a pas : *Permittas mihi fieri ovium et hircorum regem.* A cette époque, s'il y avait des protestants en Pologne, ce n'était que dans quelques villes (en Prusse surtout) et parmi la population allemande. Ce qui rend encore plus invraisemblable l'attribution d'une pareille lettre à Sigismond, c'est qu'il l'aurait écrite l'année même où, après avoir rigoureusement châtié Dantzig, il écrasait impitoyablement les germes du luthéranisme à Thorn, Elbing, Marienburg et Braunsberg (avril-août 1526). (Eich. Horn., *Hosius*, t. I, p. 61-70.)

5. Alzog, *Hist. de l'Eglise*, III, 9 : Un ami de Luther, Myconius, affirme même que les Thèses s'étaient répandues en quinze jours dans toute l'Allemagne et en quatre semaines dans la chrétienté. (*Luthers Werke* (ed. d'Erlangen), XXVI, 52.)

l'agitation qui avait gagné l'Allemagne ¹. Les Allemands de Pologne étaient en effet en communication constante avec la mère patrie ². Ils en partageaient naturellement les passions, et en épousaient les querelles. Maîtres des villes de la Prusse royale, ils formaient une partie notable de la bourgeoisie dans les villes de l'intérieur, comme Cracovie, Posen, Lublin et Vilna ³. L'incendie menaçait tout le royaume.

L'ÉDIT DE THORN (1520).

Sigismond venu à Thorn pour la diète, se rendit compte par ses propres yeux du trouble qui régnait dans les esprits ⁴. Pour couper court au désordre, et avant même de connaître la condamnation de Luther ⁵ par Léon X (Bulle *Exsurge*, du 15 juin), il publia l'*Edit de Thorn* (24 juillet 1520) qui interdisait en Pologne l'introduction, l'achat, la vente et la lecture des écrits « d'un certain frère Augustinien, Martin Luther », comme injurieux au Siège Apostolique et subversifs de l'ordre public ⁶, et ce, sous peine de bannissement et de confiscation des biens.

1. D'après Friesé (II, 34), on trouve des traces des doctrines de Luther dès 1518 en Prusse, et dès 1519 en Pologne. — En général ; il faut se défier de ces affirmations des historiens protestants, car ils interprètent volontiers comme doctrines luthériennes des protestations de prédicateurs catholiques contre les abus ecclésiastiques.

2. V. ce que nous en avons dit pp. 31 et 33.

3. Préface du *Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*. Wotschke évalue le nombre des bourgeois allemands à plusieurs centaines de mille (P). Ostrorog (*Monum.*, p. 125, § XVII. *De concionibus lingua Almanorum*) se plaint de l'envahissement des chaires par les prédicateurs allemands au x^ve siècle. — Au xvi^e siècle F. Ruggieri (*Rel. nunc.*, 127, 131) écrit : Les Polonais emploient la plupart du temps des artisans allemands qui sont venus en tel nombre qu'en beaucoup d'endroits on n'entend pas d'autre langue que l'allemand... Outre les artisans, toutes les villes sont peuplées d'Allemands, surtout dans la partie occidentale de la Grande-Pologne. — *Ibid.*, J. Ruggieri (1568), p. 171 : on parle allemand dans certaines villes de Grande et de Petite-Pologne, comme Posen et Cracovie, où depuis longtemps beaucoup d'Allemands se sont établis.

4. Friesé, II, 34.

5. Il n'est pas probable que la bulle soit arrivée à Thorn, où se trouvait le roi, moins de 40 jours après sa promulgation. En tout cas il n'y est fait aucune allusion dans l'édit de Thorn, et le synode de 1520 ne paraît pas la connaître, car elle ne fut publiée qu'au synode suivant en 1523.

6. *Prohibemus nonnullos libellos cujusdam fratris Martini Lutheri Augustiniani, in quibus multa continentur tum contra Sedem apostolicam, quam in perturbatione communis ordinis et status, rei ecclesiasticæ et religionis, ne in regno nostro ex hujusmodi scriptis errores pullulent.....* (Texte tiré des archives de la chancellerie, *Acta Tomicihana*, V, 284.) Les libelles les plus violents de Luther sont postérieurs à l'édit de Thorn. Jusque-là Luther, outre les Thèses, n'avait guère publié que les *Asterisci* (réponse aux *Obelisci* du Dr Eck), ses appels au pays et au concile, et quelques lettres. De juillet à octobre 1520, il publie : *Notæ in Bullam* — *Adversus execrabilem Antechristi bullam*. — *An den Christlichen Adel*. — *De Captivitate Babylois*. — *De libertate Christiana*, etc.

• Mais il n'était pas facile d'empêcher les marchands allemands, qui venaient en Pologne, d'introduire les feuilles volantes qui passionnaient les esprits ¹, et dans les villes comme Cracovie, où l'autorité locale était entre les mains des Allemands, l'édit fut mal observé ².

Pour les Polonais de race, que la question des indulgences ne passionnait pas, leur antipathie naturelle à l'égard des Allemands ³, surexcitée encore par la guerre contre les Teutoniques (1520), semblait devoir les détourner de s'intéresser aux élucubrations d'un moine saxon. Mais les abus dont souffrait l'Eglise avaient répandu un ardent besoin de réforme, et la voix de Luther était assez puissante pour dominer un moment les haines de race. En dépit des édits royaux ⁴ et des bulles pontificales, les luthériens gagnaient du terrain dans les villes, et dans le clergé quelques

Von Bezold (*Gesch. de Deutsch. Raf.*, p. 289, indique la fin de 1520 comme le moment où se déploie surtout l'activité de Luther. (V. Herzog. Hauck, *Encyklop.*, art. *Luther*, p. 730-731; *Alzog.*, *H. de l'Eg.*³, III, 10, note 5.)

1. Il est évident que pour les villes de Prusse il était impossible d'enrayer cette contrebande.

2. Krasinski (*Historical Sketch.*, I. 199) prétend que, malgré l'édit de Thorn, on vendait publiquement les livres de Luther à Cracovie dans l'Académie même, et pour justifier cette assertion il apporte sans référence et en le tronquant un texte de Modrzewski. Voici ce texte dans son entier. (On verra qu'il y est question des années qui précédèrent la bulle de Léon X, donc l'édit.) Modrzewski, de *Rep. emend.*, Tract. IV, de *matrimonio sacerdotum*, apostrophe ad *Glogovium*, p. 661 : *Nulli autem hæretici ecclesiam tum infestabant. Ecce autem in summa tranquillitate Lutherus in dubium vocans capita doctrinæ christianæ. Afferebantur libri ejus ex Germania ad nos, ac in ipsa academia Cracoviensi publice vendebantur. Legebantur à multis rerum novarum cupidis cum assensu et approbatione; nec a theologis nostris improbabantur. Tum autem papa, opinor, Leo Decimus, interdixit omnibus lectione illorum, pœna proposita ab Ecclesia exterminandos qui dicto minus audientes [obedientes] fuissent. Hoc timore perculsi magistri nostri, tantum abest ut libros vetitos legerent, ut etiam igni eos cremarent, scilicet quos asservare religio illis fuerit.* (Modrzewski était à l'Université de Cracovie de 1517 à 1519, d'après le *liber promotionum* (p. 169) publié par Munczkowski. L'anecdote de Fabien Cema racontée par Reszka dans sa *Vie d'Hosius* (A. H., IV, p. VII) montre qu'on se cachait pour lire les livres de Luther. Hosius était à l'université de 1519 à 1521. (Muncz., 171.)

3. Un proverbe polonais exprime ainsi cette antipathie de race : Tant que le monde sera monde, le Polonais ne sera pas un frère pour l'Allemand, ni l'Allemand pour le Polonais.

Poli swiat swiatem.

Polak niemcowi, Niemiec, Polakowi nie bedzie bratem.

4. Le roi était bien loin, à Grodno en Lithuanie. Averti de ce qui se passait, il envoya (15 février 1522) un *Mandatum* au *staroste* (en l'espèce, au palatin) et aux consuls de Cracovie, avec ordre de procéder contre les violateurs de l'édit de Thorn (*in contumaces adversus edictum nostrum*) ; mais les consuls étaient allemands et le *staroste* ménageait les Allemands. Ce *mandatum* (V. le texte tiré des Archives dans Zakrzewski, p. 228) est cité par Friese II, 44 avec la correction fautive (1525) d'une date inexacte (1523). Orzechowski, dans sa *Chimæra*, donne le même texte avec la date également fautive de 1524.

défections retentissantes se produisaient, comme celles de Jacob Knade à Dantzig et d'André Samuel à Posen ¹. A la demande des évêques, Sigismond crut devoir renforcer l'édit de Thorn. Il publia donc, le 7 mars 1523, un nouvel édit ² qui interdisait, *sous peine de mort* et de confiscation des biens, d'introduire ou de lire les écrits de Luther et de ses partisans, d'approuver ou de défendre leurs doctrines ³.

Cet édit était trop rigoureux pour recevoir une stricte application ⁴. Des procès d'hérésie eurent lieu, il est vrai, à Cracovie, mais en petit nombre et très irrégulièrement (1523-1550) ⁵ : la plupart concernaient des gens de condition inférieure, artisans ou manœuvres, parfois prêtres

1. A Dantzig, le Dominicain Jacob Knade se mariait et prêchait le luthéranisme (depuis 1518), et à Posen un autre Dominicain, André Samuel, l'imitait dans sa prédication (1522). Il était temps de sévir si on voulait empêcher la contagion de l'exemple. L'évêque de Cujavie faisait emprisonner Knade qui se moquait de l'interdit (1523, Bukowski, I, 95) et l'évêque de Posen fulminait contre Samuel. Un peu auparavant (19 mai 1522), un prêtre obscur qui approuvait Luther avait été condamné comme hérétique par l'évêque de Cracovie. (Bukowski, I, 165, *Act. Episc. Crac.* C'est le premier procès d'hérésie.) De son côté, le primat Jean Laski suppliait le roi de prendre des mesures plus sévères contre l'hérésie, et le roi répondait : La nouvelle doctrine se répandra si on ne lui oppose que la force et les mauvais exemples du clergé. (Lettres à Laski du 8 janvier 1523. Dans Czacki, *O. Lit. i. P. P.*, I, 296, note.)

2. Zakrzewski, 25 et 229. (Texte tiré des archives.) Il y est question de : *sequaces Lutheri qui prætextu vitiorum ordinis ecclesiastici et scandalorum tanquam sub melle virus suum in vulgus spargunt*. Ces termes mêmes indiquent que ceux qui cherchaient à propager les doctrines de Luther, y mettaient quelque prudence et qu'on ne les prêchait pas ouvertement. Le chancelier Szydłowiecki, personnage à double face et grand ami d'Albert de Brandebourg, s'est vanté auprès du pape Clément VII (Theiner., *Monum.*, II, 419, 21 juillet 1524) d'avoir inspiré au roi cet édit ; mais cela paraît bien n'être qu'une gasconnade. (Theiner a mal lu la signature et pris S pour F.)

3. Cet édit fut inséré avec la bulle *Exsurge* par les évêques dans les Const. Synod. au Synode de Leczyca (octobre 1523). Il était accompagné du décret suivant, le premier qu'on rencontre au sujet des hérésies nouvelles : *Excommunicamus... hæreticos universos et præsertim lutheranos noviter ortos et hussitas quosdam damnabiliter reversos*. (Wezyk., 274.) Ces prétendus hussites ne sont que des luthériens réclamant la communion utraquiste. Les vrais hussites, ou plutôt leurs héritiers les Frères Bohêmes, ne viendront en Pologne qu'en 1548. Le synode ordonnait de livrer les coupables au bras séculier. Les prêtres devaient être dégradés et leurs biens confisqués au profit de leur église. Quant aux biens des laïques, ils devaient entrer dans le trésor public.

4. Il eut cependant un commencement d'exécution, comme on va le voir par une lettre d'Erasmus ; mais le gouvernement semble s'être contenté de la peine de la confiscation des biens ; du moins on ne connaît aucune condamnation capitale de ce chef. Erasmus, rendant compte de la visite que vient de lui faire un seigneur polonais, Jérôme Laski, neveu du primat, écrit ceci : *Tum aperit mihi [Hier. Laski] quantopere Poloniæ rex infensus esset Luthero, narrans cujusdam prædixit fortunæ omnes addictas fisco regio OB UNICUM LUTHERI LIBELLUM in illius ædibus repertum*. (Lettre à Botzme du 30 janvier 1524, publiée dans *Ulrichi Hulteni opera* (ed. Bœcking, 1859), p. 399.)

5. V. dans Bukowski, I, 165 à 170, l'analyse de 27 procès d'après les *Acta episcopalia*. Les années 1525, 1526 et 1532 fournissent les chiffres de procès les plus élevés, respectivement 10, 4 et 8.

plébéiens, libraires ou instituteurs, et se terminèrent par des acquittements ou de simples réprimandes. Pour être acquitté il suffisait de nier avec serment, et, à l'égard des inculpés qui avouaient, les juges se contentaient d'une promesse d'amendement. L'indulgence des juges ecclésiastiques ne pouvait que rendre inefficace l'édit du roi, et la circulation des idées luthériennes aurait repris de plus belle si un événement retentissant, la révolte de Dantzig, n'était venu l'arrêter pour un temps.

En 1524 les provinces polonaises du nord étaient en fermentation ¹, et il est probable que l'exemple et les agissements des voisins n'étaient pas étrangers à cette agitation. D'un côté, la Silésie était en pleine crise religieuse et la défaite du catholicisme y était certaine ²; de l'autre, Albert de Brandebourg introduisait le luthéranisme dans la Prusse ducale ³, et, ce qui est plus grave, il s'efforçait de faire pénétrer l'hérésie dans la Prusse polonaise (Prusse royale), persuadé qu'une fois devenue luthérienne, cette province graviterait naturellement vers lui ⁴. Le roi de Pologne avait donc d'excellentes raisons de redouter l'envahissement de son royaume par le luthéranisme ⁵. Dantzig surtout l'inquiétait. Depuis plusieurs années cette ville manifestait des tendances séparatistes ⁶. Si elle devenait entièrement luthérienne, elle se donnerait à Albert et

1. *Script. rer. Pol.*, XV, p. 86. (Archives consistoriales romaines : 27 mai 1524) : *Fuerunt lectæ litteræ ex Polonia significantes hæresim Lutheri valde ibidem invalescere*. Il s'agit évidemment des villes prussiennes. Autrement comment le chancelier Szydłowiecki pourrait-il écrire deux mois après (Theiner, *Monum.*, II, 419, lettre du 21 juillet 1524 à Clément VII) : *Sola Polonia in hac labe* [sc. hæresi lutherana] *commaculata non est*. — *Act. Capit. Posn.*, dans A. H. XIII, n° 2 (29 avril 1524) : Le chapitre se plaint de violences *ex malignitate hæresis lutherianæ*.

2. Theiner, *Monum.*, II, 423. Lettre du duc de Ratibor à Clément VII (10 novembre 1524). V. aussi p. 469, un rapport sur la situation de l'Eglise de Silésie (1530) et p. 472 une lettre de l'évêque de Breslau (1526).

3. *Schreiben an dem Rath der Altstadt Königsberg* (4 mars 1524), cité par Dittrich, I, 25.

4. Gratiani, *Vita Commendoni*, p. 112. Dans une lettre à Clément VII Sigismond se plaint de ces agissements du grand maître teutonique. (Balan, *Monum. R. L.* (8 août 1524), I, 294 ; Theiner, *Monum.*, II, 420.) Les efforts continus du roi pour garder la Pologne indemne sont consignés dans les lettres du 6 octobre 1524 et du 1^{er} mai 1525 (Theiner, 421, 427) et dans une adresse des évêques polonais au pape (9 avril 1525, p. 426) : *Nisi haberemus adeo christianissimum regem, hic quoque religio non parum caperet detrimenti*. Le nonce Fabri traduisait le même sentiment quand il écrivait (10 juin 1529) : *Veramente se non fosse la tanta bonita di questo Re, la Pollonia saria già tutta luterana*. Theiner, 437, 438.)

5. Sigismond avait, en outre, à garantir son royaume des troubles intérieurs, et l'Allemagne lui montrait par la guerre des chevaliers et les révoltes de Th. Munzer et des Paysans les dangers dont les nouvelles doctrines pouvaient menacer un Etat.

6. Le 10 janvier 1521, le chapitre de Cujavie dénonçait ces tendances séparatistes de Dantzig, beaucoup plus allemand que polonais. (*Act. Capit. Vladisl.*, A. H., XIII, n° 814.)

entraînerait dans sa défection les autres villes de la Prusse polonaise ¹. Or la conservation de cette province était une question vitale pour la Pologne, soit au point de vue économique, soit au point de vue stratégique ². Il fallait donc agir vivement et énergiquement, d'autant plus que Jacob Knade avait laissé des disciples zélés à Dantzig ³, et que sur la question religieuse se greffait une question sociale, la lutte des pauvres contre les riches.

Les pauvres réclamaient un renouvellement du conseil de ville composé alors des plus riches citoyens. Comme on refusait de les satisfaire, une révolte éclata (22 janvier 1525), suivie du pillage des églises et des couvents et de l'élection d'un nouveau conseil.

Le 17 avril 1526, Sigismond entra avec une armée dans la ville ; puis il sévit contre les chefs des insurgés, bannit les luthériens qui refusaient de se convertir, et rétablit avec l'ordre public la religion catholique que les rebelles avaient proscrire ⁴.

Cet acte de vigueur, accompagné de quelques autres ⁵, parut arrêter pour plusieurs années les progrès de l'hérésie, même dans les villes de Prusse qui étaient les plus atteintes ⁶. L'année suivante le synode de Leczyca laissa à l'arrière-plan la question des hérétiques ⁷, et trois ans

1. Friese le reconnaît (II, 83 et 156).

2. Stratégiquement la Prusse était le boulevard du royaume et commercialement sa seule issue vers la Baltique. (V. Em. Haumant, *la Guerre du Nord*, p. 21.)

3. V. Friese, qui nomme plusieurs des disciples de Knade. (II, p. 75 à 77.)

4. Treize des meneurs avec Schulz (Salicetus) leur chef furent décapités et 70 autres emprisonnés. Le reste échappa aux poursuites. Les ministres luthériens furent expulsés et on donna quinze jours pour quitter le pays à ceux qui ne voulurent pas se convertir. (Pour les détails, v. *Scr. Rer. Prussic.*, t. V, p. 544, la chronique de Bernard Stegmann ; p. 577 le récit d'un luthérien anonyme ; p. 591, la relation de Jacob Mehlmann, V. aussi *Scr. Rer. Polon.*, t. II, la chronique de Wapowski, p. 199 et 206 à 210.)

5. Sigismond avait fait expulser (1525) de Posen Jean Seklucyan, un prêtre allemand de l'église Sainte-Madeleine, qui renouvelait les prédications du dominicain apostat Samuel (Friese, II, 163 ; Wegierski, 74 ; Bukowski, I, 145, 146) et emprisonner des moines qui prêchaient le luthéranisme à Marienburg (Theiner, *Monum.*, II, 442, lettre du nonce, évêque de Skara en Suède, à Sadolet, 11 avril 1526) Cet emprisonnement avait poussé Paul Speratus, évêque luthérien de Poméranie, à se plaindre ; mais Sigismond avait refusé d'entendre ces plaintes et demandé à Rome de mettre les villes de Poméranie comprises dans la Prusse ducal sous la juridiction d'un évêque polonais.

6. Eichhorn, *Hosius*, I, 71. — Wapowski (chronic, p. 230) croit la Pologne si bien purgée de l'hérésie qu'à l'année 1530 il parle du luthéranisme comme d'un mal particulier à l'Allemagne et étranger à son pays ; jusqu'en 1535 il cesse d'en parler et ne s'occupe plus que des Turcs, des Tatars, des Moldaves et des guerres entre princes chrétiens.

7. Ce synode recommande seulement aux évêques de maintenir les inquisiteurs diocésains, surtout dans le diocèse de Cujavie et dans la partie polonaise de celui de Breslau. Ce qui l'occupe principalement, c'est la réforme du clergé, la prédication et

plus tard (1530) celui de Piotrkow ne les nommait même pas¹.

Jusqu'à cette date les doctrines luthériennes n'avaient guère trouvé d'adeptes que dans la classe bourgeoise d'origine allemande et parmi quelques prêtres. La noblesse était restée indemne, celle du moins qui était encore croyante. C'est que la Pologne n'avait pas contre la Curie les mêmes griefs que l'Empire, et elle avait été ménagée par le fisc pontifical en considération des services qu'elle rendait dans la lutte contre les Turcs². La noblesse polonaise avait donc lu les livres de Luther par curiosité et par amour des nouveautés, sans partager les passions de l'auteur. Ce qui semble bien le démontrer, c'est que, lors du *rokosz* de 1537 (Guerre des Poules), sur les trente-cinq vœux adressés par la *szlachta* au roi³, neuf seulement visent le clergé et la religion, et aucun d'eux n'a le moindre rapport avec le luthéranisme. La conversion de la *szlachta* au protestantisme est, par conséquent, postérieure à l'année 1537, et elle a d'autres causes que la circulation des écrits luthériens.

L'ÉDIT SUR LA FRÉQUENTATION DES UNIVERSITÉS LUTHÉRIENNES (1534).

L'aristocratie et la *szlachta* riche avaient pris l'habitude d'envoyer leurs fils aux universités étrangères ; elles laissaient aux bourgeois l'Académie de Cracovie. Les étudiants nobles allaient à Leipzig, à Bâle, à Padoue,

les écoles. Il demande des prédicateurs instruits, indique en détail les livres à mettre aux mains des écoliers, avec prohibition des ouvrages même bien écrits, qui attaquent l'Eglise et la foi catholique. Il proteste contre le scandaleux abus que font certains moines du privilège de l'exemption pour prêcher des doctrines, suspectes, et remarque qu'on en a éprouvé de graves inconvénients dans le diocèse de Posen. (Allusion probable à Samuel et à Seklucyan.) (V. les décrets de ce synode dans Ulan., *Mat.*, 365 à 368, et Wezyk, 85 et 298.)

1. A. H., XIII, *Decreta pro. syn. prov. fut. Act. capit. Posn.*, n° 39 (23 mai 1530), et *Act. capit. Vladisl.*, n° 863 (5 mai 1530) et 865. Act. synod. dans Ulan., *Mat.*, 378 à 382 et Wezyk, 299. Les évêques de Pologne semblaient s'abandonner à une sécurité trompeuse au moment même où le luthéranisme aux doctrines un peu flottantes essayait de se préciser dans la confession d'Augsbourg (*Invariata*, 25 juin 1530) et devenait le protestantisme, c'est-à-dire, une Eglise organisée, en face de l'Eglise officielle. Le clergé polonais ne paraît pas avoir soupçonné l'importance de l'œuvre de Mélancthon, ni lui avoir accordé l'attention qu'elle méritait. Ce n'est que quand cette confession se répandit en Pologne que les évêques furent troublés dans leur quiétude. Au synode de 1532 ils éprouvèrent le besoin de renouveler la défense de lire les livres hérétiques et demandèrent qu'on usât « autant que possible » de la sévérité espagnole. (Ulan., *Mat.*, 384). Il est remarquable aussi que les procès d'hérésie négligés depuis 1526 (un seul en 1530, reprirent à Cracovie. Dans le seul mois de décembre 1532, il y en eut huit, ce qui ne s'était pas encore vu. (V. Bukowski, I, 170.)

2. L'insignifiant tribut du denier de saint Pierre était payé par les paysans et la bourgeoisie, et plus d'une fois Rome en fit la remise. Au xvi^e siècle on ne le levait plus.

3. V. ces vœux dans Orzechowski, *Annal.*, p. 175 à 179. Ceux qui concernent le clergé, aux num. 7, 9, 11, 12, 20, 22, 25, 31, 32.

à Bologne, à Rome, et même à Paris. Vers 1520, la jeune université de Wittenberg avait acquis une certaine renommée, grâce au savant helléniste qu'était Mélancthon, et quelques Polonais commençaient à s'y rendre, mais moins qu'à Leipzig ¹. Mélancthon, si l'on en croit Orzechowski, son disciple, ne se contentait pas d'enseigner le grec à ses élèves ; il leur infusait les doctrines de Luther ², son maître et ami.

A leur retour en Pologne, les étudiants, tout imprégnés des idées luthériennes, ne pouvaient manquer de les répandre autour d'eux. C'était un péril certain pour l'Eglise polonaise, et cependant les évêques n'y prenaient pas garde. Un étranger se chargea de leur ouvrir les yeux.

En janvier 1534, Cochleus ³, l'adversaire de Luther et de Mélancthon, envoyait au primat et au Sénat de Pologne ⁴, ses quatre *Philippiques* contre Luther, y joignait des livres de Mélancthon dont les passages hérétiques étaient soulignés et annotés, et montrait le danger auquel l'enseignement reçu à Wittenberg exposait les jeunes nobles ⁵. Le roi, prévenu, promulgua aussitôt l'*Edit du 4 février 1534* ⁶ par lequel il renou-

1. Sur la fréquentation de Leipzig par les Polonais, v. St. Tomkowicz : *Metrica necnon liber nationis polonicæ universitalis Lipsiensis* (dans *Archiw. lit.* de l'Acad. des sc. de Crac., t. II, p. 420...) et un article du même auteur (dans *Przeg. Polski*, t. IV (1881), p. 435 à 443.) Il est bon de remarquer que Leipzig ne se déclara pas pour la réforme de Luther avant 1536.

Sur la fréquentation de Wittenberg, consulter l'*Album Academiae Vitebergensis* de K. E. Förstmann, t. I (1841). Avant 1530 on n'y relève guère que quelques Cracoviens de nom allemand.

2. Orzechowski, *Chimæra*, préface, sign. A. III. Mélancthon disait à ses élèves que tous les hommes sont également prêtres, qu'il n'y a pas de sacrifice de la messe, que l'Eucharistie est du pain de boulanger et du vin de la cave, que la Pénitence, l'Extrême-Onction et les vœux sont d'horribles inventions de l'impiété pour se moquer de Dieu », etc.

Krasinski, *Historical Sketch*, I, 179, donne le texte suivant sur ce qu'enseignait Mélancthon : *To disobey the pope, to have no respect for the laws, to revel allways and never to fast, to seize the church property to know nothing about God, to exterminate the monks*. (La référence de *Chimæra* d'Orzechowski est fautive et ce texte nous paraît suspect et peu vraisemblable). V. aussi dans *Orichoviana*, p. 590, 591, le récit fait par Orzechowski de son séjour à Wittenberg. Le même écrivain assure (*Pro Ecclesia Christi*, sig. D. 8, cité par Bukowski, II, 78, note 1) qu'au bout de trois ans passés à Wittenberg il regardait les maîtres les plus hardis et les plus téméraires comme les plus savants et les plus grands, et que lui-même il avait successivement adopté les doctrines de Luther; de Zwingle et de Carlostadt.

3. C'est ce même Cochleus qui avait eu la malheureuse inspiration de persuader à Léon X que la révolte de Luther se réduisait à une simple querelle de moines. (V. *Mozg. II, de Ugl.*, III^e, 11.)

4. Le roi, malgré la diète, était alors en Lithuanie. On l'avisait et il promit de parer au danger. (Zakrzewski, 235.)

5. Raynaldi, *Annales Eccl.*, anno 1534, num. 47. Cet annaliste remarque que les princes et rois catholiques avaient interdit à la jeunesse la fréquentation de l'université de Wittenberg.

6. V. le texte de cet édit dans Friese, II, 53-55, et partiellement dans Dalton, *Lasciana*, 167, note 3.

velait ses décrets antérieurs contre ceux qui professeraient *même secrètement* le luthéranisme, blâmait les nobles qui envoyaient leurs fils à Wittenberg¹, leur ordonnait de les retirer sous peine d'exil pour les parents et d'incapacité aux charges et magistratures pour les enfants². Enfin il se déclarait bien décidé à ne pas tolérer l'établissement du luthéranisme dans ses Etats³.

L'édit de 1534 ne paraît pas avoir produit les résultats qu'on en attendait. D'abord il ne semble pas qu'on ait été bien informé en Pologne sur le nombre des étudiants qui fréquentaient l'université de Wittenberg⁴; ensuite il était facile de tourner l'édit, et des jeunes gens inscrits à Leipzig se rendaient à Wittenberg qui en est assez proche⁵; enfin il y avait d'autres écoles où les Polonais s'imprégnaient des doctrines protestantes, à commencer par Leipzig en train de passer au luthéranisme pour finir par Goldberg en Silésie où enseignait Trotzendorf, un luthérien militant⁶. Les réclamations des synodes et des chapitres entre 1537 et

1. *Esse non paucos qui liberòs suos Wittenbergam mittunt, ut pestifera dogmata ab ipso Luthero imbibant et postea in regno nostro diffundant et propagent.*

2. *Iis omnino aditum ad quasvis dignitates et magistratus præcludemus in posterum.*

3. *Penitus enim dominia nostra ab hujusmodi novatoribus volumus esse immunia.* Dans une lettre à Paul III du 31 octobre de la même année 1534 (Theiner, *Monum.*, II, 509), Sigismond écrivait : *Totus in hoc sum ut pestes istas procul repellam, neque eas in mea unquam dominia penetrare patiar... Ne quod hæretici venenatum virus subditiis meis afflare possint, ne pravis animis eorum ac perversis opinionibus imbuant, qua summa possum cura et diligentia prospicio.*

4. Une lettre du vice-chancelier Samuel Maciejowski, évêque nommé de Chelm (Theiner estropie son nom et le change en Karyewoski), au nonce apostolique d'Allemagne Moroni du 5 décembre 1539, représente la fréquentation de Wittenberg par les Polonais comme nulle ou à peu près : *Si qui sunt, qui fortasse pauciores sunt opinione hominum, si qui tamen sunt, qui ex hoc regno in Witenbergensi scola litteris dant operam...* (Theiner, *Monum.*, II, 527.) Or l'année précédente (1538) il y a 7 inscriptions de Polonais à Wittenberg, une des années les plus fortes avec 1536 et 1541 dans la période de 1530 à 1548.

5. Lettre de Maciejowski citée à la note précédente. On trouve des noms de Polonais inscrits à la fois à Leipzig et à Wittenberg. Il est probable que c'est le nonce d'Allemagne Moroni qui avertit Sigismond du progrès des doctrines luthériennes à Leipzig et que son intervention engagea le roi de Pologne à promulguer un nouvel édit à la diète (22 mars 1540) pour interdire sous peine de mort la fréquentation de Wittenberg, de Leipzig, de Goldberg, et en général de toutes les écoles protestantes. Cet édit (qui renouvelait les anciennes ordonnances sur la lecture des livres hérétiques), fut bientôt suivi d'une lettre royale aux évêques pour leur recommander de punir les *starostes* qui négligeraient de sévir. (V. Zakrzewski, p. 41 et 42; textes de l'édit et de la lettre aux évêques, p. 236 et 237.)

6. De cette école où Trotzendorf enseigna pendant plus de 30 ans (1523-1556) sortirent le Frère Bohême J. Laurent, les deux ministres luthériens Gliczner, et le plus implacable adversaire des évêques polonais, Raphaël Leszczynski. Trotzendorf se vantait de pouvoir avec ses seuls élèves fournir une armée contre les Turcs. (V. Wegierski, 79; Friese, II, 207.)

1557 prouvent surabondamment que l'édit du roi était mal observé par une noblesse indocile ¹.

De leur côté, Latałski, archevêque de Gniezno, et Gamrat, son successeur, alors évêque de Cracovie, ne restaient pas inactifs ² : ils poursuivaient ceux qu'on leur signalait comme hérétiques et les faisaient mettre en prison, en sorte qu'ils étaient devenus la terreur des luthériens ³.

Bien que toutes ces mesures ne fussent en somme qu'assez mal appliquées, elles arrêtaient les progrès de l'hérésie. Les étudiants polonais qui, en dépit des défenses royales, fréquentaient les universités luthériennes, étaient peu nombreux — en moyenne une douzaine par an, — et il devait s'écouler un certain temps avant que leur influence devînt sensible.

Cependant, d'autres causes agissaient, qui mettaient aux prises la noblesse avec le clergé et qui allaient la jeter dans le camp de la Réforme.

Conflits entre la noblesse et le clergé.

Parmi les questions d'ordre politique et économique qui divisaient depuis longtemps la noblesse et l'épiscopat et qui étaient arrivées à l'état

1. *Act. cap. Pozn.*, n° 95 (1537) : *Ut scholares de studiis hæresi suspectis in Germania revocentur* ; Synode de 1542, 1544, 1547 ; *Instruct. capit. de Crac.*, syn. de 1551 ; *Ulan.*, *Mat.*, 391 ; *Friese*, II, 6, et *Bukowski*, I, 229 ; *A. H.*, I, 491 et 449 ; *Ulan.*, *Mat.*, 436 et 444 ; *Uchanciana*, II, 71 ; Synode de 1556, *artic. pro synodo* 1557.

2. Certains chapitres se distinguaient aussi par leur vigilance. En 1534 et 1535, le chapitre de Cracovie faisait condamner (par défaut) comme hérétique Jacques d'Ilza, professeur à l'académie. (*Bukowski*, I, 170.) Ces mêmes années le chapitre de Posen dénonçait un certain Endorfin (ou Egendorfin), professeur à l'école Lubranski, comme suspect de luthéranisme (*Act. cap. Pozn.*, num. 66 et 69), et en 1536 un prédicateur qui devait beaucoup faire parler de lui, Jean (de Kosmin) ou Cosminius. (*Act. cap.*, num. 85, 86.) En 1544 et 1545, le chapitre de Cracovie délibérait au sujet d'un autre prédicateur, le Dr Léonhardt (Slonczewski) et le faisait admonester. (*A. H.*, I, 483, note 6 ; *A. H.*, IV, appendix, p. 421, n. 16.)

3. Ce sont les actes capitulaires de Posen qui nous l'apprennent (num. 426, du 3 juillet 1554) : les chanoines proposent à leur évêque (Czarnkowski) comme modèles à suivre dans la poursuite des hérétiques Latałski et Gamrat ; le premier parce qu'il faisait saisir par ses amis et ses serviteurs les gens soupçonnés d'hérésie, et le second parce qu'il inspirait la terreur aux hérétiques (*magno terrori omnibus fuit*). Aucun historien, à notre connaissance, n'a signalé cette activité de Gamrat et de Latałski. On sait que Gamrat en 1539 fit monter sur le bûcher une malheureuse vieille coupable de superstition juïque. Les historiens protestants ont prétendu que cette femme (Malcherowa, du nom de son mari Melchior Weigel, ou Zalasowska, de son nom de famille) était en réalité une luthérienne. Rien n'est moins fondé que cette opinion. Un témoin de l'exécution, Gornicki, a raconté l'interrogatoire (*Dziękę*, p. 7-9), et *Bukowski* a rapporté les pièces de procès antérieurs faits par l'évêque Tomicki à cette femme (*H. d. l. R.*, I, p. 175-8.) De ces documents il résulte à l'évidence que le protestantisme n'a rien à faire ici. Gamrat se montra inutilement cruel pour une femme d'esprit faible à qui le cabanon aurait suffi.

aigu ¹, trois surtout passionnaient les esprits : la dîme, la juridiction épiscopale et l'exemption du service militaire.

La dîme était une source de conflits perpétuels. Myaczynski, un érudit qui s'est occupé spécialement de la question, déclare que vouloir compter les procès de dîme serait vouloir compter les étoiles du ciel ². Avant la publication du statut ecclésiastique de Traba (1420), le noble était libre de donner la dîme au prêtre de son choix (*decima libera, dziesięczyna wolna*), et en cas de contestation il était appelé devant le tribunal séculier. Si l'official l'excommunait, le noble pouvait le citer devant le même tribunal comme violateur des droits et libertés de la *szlachta* et réclamer des dommages-intérêts ³. A partir de 1420, la dîme cesse d'être libre, et le noble tombe exclusivement sous la juridiction du tribunal de l'évêque qui juge sans appel. La noblesse refuse de se soumettre au nouveau régime : d'où violences et conflits incessants ⁴. La dîme était due seulement pour les terres arables ⁵. Les forêts et pâturages n'y étaient pas soumis. Le jour où on se mit à défricher, la noblesse prétendit que les nouvelles cultures (*novalia*) devaient en être exemptes : d'où nouveaux conflits ⁶. Certains seigneurs vont plus loin : ils s'emparent des dîmes (*raptores decimarum*) ⁷ qu'ils extorquent à leurs

1. L'inquisiteur Marc de Turri écrit de Cracovie (1^{er} juin 1537) à Paul III : *Ne potria la Sta Va. credere quanto facilmente li huomi adheris[cano] a queste pestifere secte et præsertim alla lutherana, il che per altro non occorre se [non che] per l'odio e invidia [che] hanno alli spirituali, de li quali satagunt onni nisu exculture] jugum.* (Uchansciana, II, 1.)

En 1547, le primat Dzierzgowki, écrivant au cardinal Farnèse, donnera pour excuse de l'absence des évêques polonais au Concile de Trente : *exacerbato in nos quorundam sæcularium animos.* (Theiner, Monum., II, 558.) En 1556, la *responsio capitulorum* (Rel. nunc., I, 48) parlera de : *Inveteratum odium sæcularium in clerum. Fomite[m] addidit ad hoc maxima cupiditas sæcularium qui inhiant bonis nostris.* Déjà en 1525 les évêques de Pologne écrivaient à Clément VII : *[Clerus] impudentissime suggillatur, despicitur.* (Theiner, Monum., II, 426.) Orzechowski, Annales, 51 : *Antiquitus magna invidia ardebat sacerdotalis ordo. Demum erupit his comitiis* (1550).

2. Myaczynski, Conférence sur les procès de dîmes (1817), cité par Bukowski, I, 72.

3. Rembowski, p. 119.

4. Długosz, Hist. Pol., t. IV, p. 549, anno 1434 : *Persecutores in clerum et bona ecclesiarum* et p. 260 : *Altercationes procerum cum episcopis de decimis.*

5. Rembowski, p. 164.

6. Les nobles, pour soutenir cette exemption, s'appuyaient sur un statut du treizième siècle qu'aurait promulgué l'archevêque de Gnésen Jaroslaw Skotnicki et qui exemptait des dîmes les *novalia*. Comme aucun chroniqueur ne parle de ce statut on en contestait l'authenticité, ou on prétendait que cette exemption avait été arrachée par la force et qu'elle était nulle, d'autant plus qu'on n'en avait jamais fait aucun usage. (V. Bukowski, I, 38-39.)

7. Sur les *raptores decimarum*, v. les constitutions synodales : *Ex antiquis* : Wezyk, 185-186 (*novalia*) ; synod. 1511 (Ulan., Mat., 332 et 315) ; synod. 1530 (Ulan., 376) ; synod. 1542 (Ulan., 391 et 402) ; synod. 1544 (Wezyk, 93) ; synod. 1547 (Uchansciana, II, 17.)

paysans ; d'autres empêchent le clergé de les percevoir. Quelques-uns s'emparent des biens des églises ¹ et bravent l'excommunication ². Les malheureux qui sont chargés de leur porter la citation ou la sentence épiscopale sont reçus à coups de bâton ou de pierres ; on lance des chiens contre eux ; on leur fait avaler l'acte dont ils sont porteurs ; ils peuvent s'estimer heureux quand ils se tirent de là sans blessure ³. Les seigneurs cités au tribunal de l'évêque ne tiennent le plus souvent aucun compte de la citation, et, s'ils y répondent, ils viennent accompagnés de gens en armes qui terrorisent le juge ⁴. D'autres répondent aux sommations par des contre-citations et appellent l'évêque ou l'officiel devant la *staroste* ⁵ qui n'hésite pas à retenir des causes purement spirituelles où le juge séculier n'a rien à voir ⁶. La question des dîmes se complique ainsi de celle de la *juridiction*.

En principe la compétence du tribunal de l'évêque ne devait s'étendre qu'aux affaires purement spirituelles ou mixtes ⁷. Or, par un

1. *Act. capit. Pozn.*, num. 95 (1537) : *Ecclesiæ parochiales rectoribus carentes, quarum dotes per sæculares occupantur et usurpantur...* Sigismond écrivait trois ans auparavant à Paul III, 31 octobre 1534 (Theiner, *Monum.*, II, 510) : *Ea est nunc temporum ratio ut non desint homines profani qui bonis ecclesiasticis valde inhient*. La rapacité des nobles se fait jour *per invasiones bonorum ecclesiæ* : 1540 (*Act. Pozn.*, num. 151). (*Act. Vladislav.*, num. 886 : *Invasiones bonorum per nobiles frequentius committuntur.*) 1544 (*Act. Vladisl.*, num. 919 et 934). 1547 (*Articuli pro synodo, Uchansciana*, II, 17, et *A. H. I.*, 445). Après 1550, quand les nobles embrasseront le protestantisme, ces faits se généraliseront, car la Réforme consistera pour eux à s'enrichir des dépouilles de l'Eglise, comme le fait remarquer le chapitre de Gniezno (*Uchansciana*, II, 53 au 16 mai 1556) : *Ut fiat reformatio Ecclesiæ, non autem illa hæreticorum quæ est prædari ecclesias, census et decimas auferre spiritualibus, sed alia quædam verior, quæ est vitiolum amputatio, abusu exstirpatio, morum correctio*. En 1556, le chapitre de Plock déclare que le clergé ne touche pas la moitié des dîmes (*Uchansciana*, II, 41). En 1561, le synode de Varsovie dit qu'en certains endroits *vix aliqua pars decimæ ad clerum pervenit* (*Ulan.*, 466). En 1564, le chapitre de Cracovie se plaint de ce que parmi le clergé les uns ne touchent que la moitié, d'autres le tiers de la dîme, et d'autres rien du tout (*Ulan.*, 447). Presque tous les textes que nous venons de citer constatent en même temps les violences des nobles vis-à-vis du clergé, violences qui vont parfois jusqu'au meurtre. Il y a bien d'autres textes qu'on trouvera *passim* dans les actes capitulaires de Posen et de Cujavie (Vladislav.) et dans les constitutions synodales.

2. *Act. cap. Pozn.*, num. 95 : *Contemptus censurarum et jurisdictionis spiritualis vilipensio* (1537).

3. Wezyk, 93 (1544), *Act. Pozn.*, num. 599, p. 178.

4. Wezyk, 94 (1544), *A. H. I.*, 446 (1547).

5. Wezyk, 115 (1523) : *Domini sæculares nitentes enervare jurisdictionem ecclesiæ cui semper ægre favent nova quadam arte contra clerum uti inceperunt...*

6. *Ulan.*, *Mat.*, 379, num. 3 (1530) ; *ibid.*, p. 362, num. 64 (1512, synod. de Gniezno).

7. Des évêques et des prêtres contribuaient à confondre les juridictions en évoquant au tribunal séculier des contestations au sujet des dîmes. (Wezyk, 116 (1532).)

abus renouvelé du ^{xiv}^e siècle ¹, les tribunaux ecclésiastiques traduisaient à leur barre une quantité de causes séculières ². En 1505, 1510, 1519, 1532, les diètes avaient réclamé contre cet abus. En 1532, une commission de juristes avait été chargée de tracer les limites entre tribunaux ecclésiastiques et tribunaux séculiers, mais le travail de ces juristes n'avait pas été accepté par la diète. Les évêques, émus des réclamations persistantes de la noblesse ³, avaient publié en 1542 une constitution synodale qui définissait les *causæ spirituales* et les *causæ spiritualibus adjunctæ* ressortissant aux tribunaux ecclésiastiques, et cette constitution avait été adoptée par la diète ⁴, mais provisoirement ⁵. Par la faute de la chancellerie qui avait remis aux évêques un texte sans limitation de temps, le clergé avait tenu pour définitive la décision de la diète, ce qui avait soulevé de nouveaux conflits.

Les nobles qui ne répondaient pas à une citation épiscopale tombaient sous le coup de l'édit de 1433 contre les contumaces (*in insordescentes in censuris* ⁶), et, devenus suspects d'hérésie, ils étaient exposés à des peines très graves, la mort ⁷ ou la flétrissure (*infamia*, sorte de mort

1. Déjà, en 1379, Bodzanta Jankowski, évêque de Cracovie, avait publié contre cet abus une ordonnance : *Ordinatio de sæcularibus non citandis ad iudicium ecclesiasticum* [in re sæculari] (Romanowski, p. 197).

2. La diétine d'Opoki de 1492 demande : *ut spirituales non plus judicent nisi pro matrimonio, aut pro decimis, consuete ex antiquo, aliud non ; quia periculum imminet seditionis inter nos*, (Archives de la Commission du droit, t. 1^{er}, p. 167, n^o 20 (Ulanowski).) Romanowski, 202 : *Clamor communis, quod non obstantibus constitutionibus antiquis sæculares personæ plerumque evocantur ad spiritualia iudicia pro negotio sæculari* (diète de 1505).

3. En 1537, parmi les *postulata* de la noblesse nous trouvons (Orichov., *Annal.*, 176, Post. 7 ; 179, Post. 31) : *Ut res quæ spirituales, quæ sæculares fuerint, clarissimis notis et signis describerentur*. (Question remise à la prochaine diète.) *Spirituales a sæcularibus abstinebunt judiciis*.

4. On trouve le catalogue de ces causes dans Wezyk, p. 118-120 (1542) et Ulan., 394, num. 18... Herbut (*Statuta regni Poloniæ*, art. *Hæreticus*, p. 193, éd. 1620, et p. 179, éd. 1693) a ainsi abrégé cette constitution : *Quæ ad spiritualium iudicium pertinent : In primis ad spirituale iudicium pertinet judicare differentias religionis sanctæ Christianæ, hæreses videlicet, schismata, blasphemias contra Deum et apostasias : pro decimis, septem sacramentis Ecclesiæ, beneficiis, sacrilegiis et simonia*. (Sigism., Crac., 1543.)

5. (V. Zakrzewski, p. 45 et 240, note 16. Romanowski, 212 et note 92). La diète avait décidé que la constitution synodale serait en vigueur pendant un an.

6. [Qui] *sententia excommunicationis juste fuerit innodatus ipsamque ultra annum legalem pertinaciter sustinuerit propter raptum decimarum vel aliarum rerum ecclesiasticarum occupationem, aut ratione excessuum quorumcumque, sive etiam in contumaciam de non parendo juri et mandatis sanctæ Ecclesiæ*, etc. Les coupables se voient confisquer leurs biens jusqu'à ce qu'ils aient donné satisfaction. Edit confirmé en 1458, ce qui prouve la difficulté de le faire observer. (V. *Volum. leg.*, I, 88, 89.)

7. En Pologne, l'Inquisition ne condamna jamais un noble à mort pour hérésie. Cette peine n'était appliquée qu'aux petites gens.

civile qui entraînait l'exil et la confiscation des biens ¹). Les *starostes*, il est vrai, refusaient généralement d'exécuter les sentences épiscopales, tantôt en s'appuyant sur les privilèges de la noblesse donnés à Czerwinsk (*non confiscabimus*) et à Iedlna (*neminem captivabimus* ²), tantôt en prétendant examiner si l'excommunication était justifiée, quoique Sigismond I^{er} eût interdit cet examen ³. Comme, d'un côté, les évêques abusaient de l'excommunication et de l'interdit, surtout en matière de dîmes ⁴, et prononçaient des condamnations à l'*infamie* ; comme, de l'autre, leurs sentences ne recevaient pas d'exécution, il en résultait un fâcheux mépris des censures ecclésiastiques et une violente irritation de la noblesse contre ce qu'elle appelait l'intolérable tyrannie sacerdotale ⁵. Cette noblesse indépendante, qui obéissait à peine au roi, n'admettait pas que les évêques exerçassent sur elle, ou sur ses sujets, une juridiction sans appel qui eût des effets civils ⁶.

En Pologne le service militaire était attaché à la propriété terrienne ⁷. Ainsi, une femme propriétaire était tenue de se faire représenter à l'armée quand on convoquait la *pospolite*. Le clergé, quoique propriétaire, était exempt de toute charge ⁸. De là cette conséquence que le développement rapide du domaine ecclésiastique diminuait la matière imposable

1. *Procedendum contra tolerantes censuras per annum tanquam sapientes de hæresi*, (Archives de la Commission histor., t. VI, n° 581, chapitre de Plock.)

2. Romanowski, 188. Il y avait une contradiction réelle entre les lois polonaises et les lois canoniques. Cette contradiction aurait cessé si les évêques s'étaient contentés de déclarer l'hérésie et d'excommunier les coupables sans prétendre appliquer la peine d'infamie. Ils auraient dû laisser ce soin au tribunal du roi ; mais ils entendaient faire du roi le simple exécuteur de leurs sentences, ce qui n'avait rien de canonique.

3. Romanowski, 192, note 61. L'édit de 1433 porte, il est vrai : *Si fuerit juste innodatus*, mais le *juste innodatus* signifie seulement une excommunication portée après un jugement canonique ; entendu autrement il aurait établi le *staroste* juge d'appel, et il n'y avait pas d'appel de la sentence épiscopale, pas même à Rome (ce qui était d'ailleurs un abus). (V. aussi *Scriptores Rer. Pol.*, I, 35.)

4. Le synode de 1561 le reconnaît. (Ulan., *Mat.*, 463, num. 27.) Lettres de Commençon, II, 222 ; *Uchansciana*, II, 169 et 172.

5. Orzech., *Annales*, p. 52 : *Intolerabilis sacerdotum dominatus*. Déjà au xiii^e siècle, la noblesse supportait impatiemment d'être soumise aux censures ecclésiastiques. Le légat Philippe écrivait (1279) en parlant des seigneurs polonais : *Pauci inveniuntur qui ecclesiasticam censuram reverentur et timeant*. (Romanowski, 146.)

6. V. le discours de Tarnowski en 1551 lors du procès d'Olesnicki. (Orzech., *Annal.*, anno 1551.)

7. En 1496, quand la noblesse décréta à la diète que ni les bourgeois ni les paysans n'auraient le droit de propriété, elle donna pour raison qu'ils ne participaient pas à la défense du sol.

8. Au synode, le clergé votait une contribution en argent ; mais il fixait lui-même la somme à fournir et entendait que cette contribution fût considérée comme un don volontaire. (Romanowski, 172.) Il n'en avait pas toujours été ainsi. (V. p. 135 et 167 les preuves de l'obligation du *Subsidium caritativum* au xiv^e siècle.)

et aggravait les charges des autres contribuables ; c'est pourquoi la noblesse demandait que les nouvelles acquisitions du clergé demeuraient soumises aux charges communes¹. Elle voulait surtout que les *soltys* d'Eglise fussent comme autrefois astreints au service militaire² ; mais le clergé défendait ses immunités avec une inflexible obstination³, et sa résistance soulevait des colères d'autant plus grandes que nul n'ignorait le mauvais usage que le haut clergé faisait de ses richesses⁴. Le respect qu'inspirait le vieux Sigismond, ami des évêques, était le seul motif qui empêchât une levée de boucliers contre l'épiscopat, et la haine gonflait les cœurs⁵. On le vit bien dans les diètes du règne suivant.

L'INFILTRATION DE L'HÉRÉSIE EN DÉPIT DES ÉDITS ROYAUX ET DES CONSTITUTIONS
SYNODALES.

Les sentiments hostiles que les nobles nourrissaient à l'égard du clergé ne les disposaient que trop à embrasser le protestantisme et à l'établir en Pologne. Quelle perspective et quelle tentation pour eux ! C'était la ruine du pouvoir politique du clergé ; c'était aussi la dîme, les terres et les richesses de l'Eglise qui venaient grossir leurs trésors. Quelques magnats de grande Pologne, amis intimes d'Albert de Brandebourg,

1. Les diètes de 1510 et de 1527 interdisent de doter les églises et les couvents des nouveaux biens immobiliers ; mais on n'observe pas ces décrets. En 1537, les vœux (11 et 12) de la noblesse s'expriment ainsi (Orich., *Annal.*, 177) : *Prælatos et sacerdotales Ordinis homines expeditionibus bellicis teneri. Iniquum bona sæcularia attribui spiritualibus*. A ce dernier vœu, le roi répond par ce décret : *Si spiritualis bona sæcularia possideat, jure sæcularium expeditiones bellicas obeat* (Orich., *l. c.*). En 1524 et en 1540, des nobles proposaient d'employer les biens d'Eglise à la défense du pays. (Zakrzewski, 42 et 239, note 12.)

2. *Ordinatio* de Bodzanta qui confirme le statut de Wislica; (Romanowski, 172.)

3. Le synode de 1542, sous Gamrat, déclare que les *soltys* d'Eglise sont exempts et il insiste sur le maintien des privilèges du clergé. (Ulan., *Mat.*, 393, num. 15 et 16 (1542).) *Privilegia manutenenda*.

4. *Jam passim dicunt, non solum vulgus hominum, sed sapientes ac grandævii senatores summoque loco nati, quod propter pravos mores et actus nostros, et inprimis episcoporum, justa venit Dei indignatio super statum ecclesiasticum et cleri infestatio. Non nos, inquit, fidem ac religionem tollere volumus aut ecclesias spoliare, sed vitam malam sacerdotum odio habemus, quos hac persecutione corrigere ac emendare cupimus, Deo ipso hanc mentem nobis immittente, alioqui si viderimus vos emendatos, et odia cessabunt et tranquilla Ecclesia erit* (A. H. I., 484 : *Instructio Cap. Cracov.*, 1551.) Quelques années plus tard, les chapitres guéris de cet optimisme par la brutalité des faits disaient : *Odium sæcularium in clerum nunquam intermitteretur, etiamsi esset compositissimus vita et moribus clerus*. (Rel. nunc., I, 48 (1556).)

5. Dans les *Actes Capit.* de Posen et de Cujavie on trouvera *passim* de nombreuses plaintes au sujet des violences des nobles à l'égard du clergé. De même dans les *Constit. synod.*

comme les Gorka et les Ostrorog, et surtout les seigneurs des terres prussiennes, étaient soupçonnés de pencher pour la réforme ¹. Aucun d'eux cependant ne se déclarait ouvertement. La propagande luthérienne se faisait sourdement, car le primat Gamrat et les chapitres veillaient ².

Le chapitre de Posen, qui ne laissait rien passer de suspect, demandait en 1540 un inquisiteur pour les villes de Wschowa (*Fraustadt*) et de Meseritz à la frontière de Silésie, où l'hérésie parvenait à s'introduire ³. Le primat accumulait dans la constitution synodale de 1442 toutes les mesures prises antérieurement contre l'hérésie et en ajoutait d'autres : inquisiteurs à nommer dans les six mois, sous peine de 100 marcs d'amende ; enseignement des prédicateurs à surveiller ⁴ ; livres de controverse catholique à répandre, surtout ceux du D^r Eck ; précepteurs à surveiller ⁵ ; librairies et bibliothèques à reviser ; livres à censurer ; bénéfices ecclésiastiques à retirer à ceux qui auraient fréquenté les universités hérétiques d'Allemagne ; livres de Samuel et de Jacques d'Ilza à détruire ⁶ ; bref, tout l'arsenal des armes qu'on pouvait forger contre l'hérésie ⁷. Peu auparavant, Gamrat n'avait pas hésité à priver de ses nombreux bénéfices Jean Laski — neveu de feu primat de même

1. Le nonce Rosario dit des barons allemands devant qui il vient de prêcher : *Quelli sono giudicati in qualche parte infecti de la heresia Lutherana* (Theiner, *Monum.*, II, 532, lettre du 24 février 1540). On considérait la Pologne comme encore intacte, ainsi que l'écrivait Cochlæus dans le courant de l'année précédente. (Raynaldi, *Annal. Eccl.*, anno 1539, num. 21 *ad finem.*)

2. Il ne faut pas oublier que Gamrat était simultanément évêque de Cracovie et archevêque de Gniezno. En 1537, le chapitre de Posen avait signalé des seigneurs qui accueillaient des apostats [allusion probable à Gorka protecteur de Seklucyan qui revenait de l'université de Leipzig où il avait passé l'année 1536] et des anabaptistes expulsés d'Allemagne et leur donnait asile sur leurs terres. (*Act. capit. Pozn.*, num. 95.)

3. *Act. Cap. Pozn.*, num. 160 (1540).

4. La plupart des prédicateurs suspects et non autorisés étaient des moines qui abusent du privilège de l'exemption pour prêcher où bon leur semblait et même pour élever des chaires en des lieux où il n'y avait jamais eu de prédication. Il y avait aussi parmi ces prédicateurs des prêtres vagabonds (*vagi*) en rupture de ban ou interdits par leurs évêques et qui passaient d'un diocèse à l'autre à la faveur de l'indiscipline générale qui régnait dans le clergé.

5. Jean (de Kozminek), par exemple, luthérien secret, était le précepteur des trois fils d'André Gorka, castellan de Posen et *staroste* général de Grande-Pologne. Un certain nombre de précepteurs allemands étaient luthériens.

6. Albert de Brandebourg recueillait à Kœnigsberg, où il était en train de fonder une université luthérienne, les prêtres apostats chassés de Pologne ou en fuite. Il avait ainsi auprès de lui Samuel, Ilza et Seclucyan ; il les chargeait de traduire en polonais des livres luthériens ou d'en composer pour les répandre en Pologne. Cette propagande était très active, car le synode de 1542 dit qu'on trouve ces livres en maints endroits (*in plerisque locis visi sunt*). Sur Jacques d'Ilza, v. p. 96, note 2.

7. V. les actes de ce synode dans Ulan., *Mat.*, p. 387-405 ; Wezyk, 89-260, 261 ; Friese, II, 57 à 59.

nom — qui vivait à l'étranger depuis 1538 et qu'on disait marié à Liège. Comme Laski, appelé par la maladie de son frère¹, se trouvait en Pologne (février 1542), Gamrat le citait à sa barre, et après lui avoir fait jurer qu'il était catholique et que son mariage était une fable, il lui rendait son canonikat de Cracovie. En réalité, Laski était devenu luthérien. Malgré sa promesse de rester à Cracovie, il repartait pour Liège où il se mariait (si la chose n'était déjà faite), et le 16 mars 1543 il résignait par procureur son canonikat. Comme il était depuis plus de quatre ans à l'étranger, son apostasie ne fit pas alors grand bruit. Nous le retrouvons plus tard en Pologne.

En 1544, Gamrat renouvelait au synode les mesures prises en 1542²; il ajoutait seulement aux écoles interdites, Kœnigsberg, dont Albert de Brandebourg inaugurerait cette année la nouvelle université³. L'année suivante (24-27 avril 1545), quelques jours avant sa mort, il chargeait Hosius du rôle d'inquisiteur⁴, pour examiner si dans le chapitre de Cracovie il ne se trouvait pas des chanoines infectés de luthéranisme⁵.

Malgré toutes ces mesures et d'autres que nous passons sous silence⁶, l'hérésie profitait des dernières années d'un roi miné par l'âge et la ma-

1. Ces détails sur Laski sont tirés des actes capitulaires de Cracovie et d'une lettre d'Hosius à Dantiscus : A. H., IV, p. 417, *appendix*, num. 9 et note. (Séance capit. du 3 mars.) Lettre d'Hosius, n° 108, du 31 mars 1542.

2. Sur ce synode, v. Friese, II, 60. *Act. cap. Pozn.*, 245 : Discours de Myszkowski au synode. (Ulan., *Mat.*, 405.) Ce chanoine avait encore l'illusion que le clergé pourrait gagner la *szlachta* et il insistait beaucoup plus sur le péril turc que sur le péril venant du protestantisme.

3. Wegierski fixe l'inauguration solennelle de l'université de Kœnigsberg au 17 août 1544 (p. 60).

4. A. H., IV, p. 422, *appendix*, n° 17. *Ad inquirendos et examinandos capitulares in articulis fidei* (1545). Uchanski était probablement un de ces suspects.

5. Après sa mort, Gamrat fut remplacé par Dzierzgowski, évêque de Cujavie. Ce prélat médiocre, faible et indifférent, fut nommé primat à la fin de 1545. (*Act. capit. Vlad.*, num. 941, du 12 décembre.) Mais il ne quitta Włocławek qu'en avril 1546. (*Act. Vlad.*, num. 946.) Le chanoine Gorski (*Vita Kmitz*, 206) l'appelle *stupidus* et *telluris inutile pondus*. Son inertie en face de l'hérésie et des violences des nobles à l'égard du clergé ressort des *Act. capit. de Cujavie*. (V. num. 919, 925, 932, 934.) V. son portrait dans A. H. I, 479, *Inst. cap. Crac.*, 1551.

6. En 1544, Sigismond promulguait deux derniers édits, l'un pour menacer les *starostes* qui négligeraient de sévir contre les hérétiques, et l'autre pour interdire les livres de l'apostat Samuel. (Zakrzewski, 48, 49, 482.) Ces deux édits prouvent avec évidence que Sigismond était toujours dans les mêmes sentiments vis-à-vis de l'hérésie. Si nous faisons cette remarque, c'est parce qu'on a mal interprété un édit de 1543, obtenu à force d'instances par la noblesse, et qui autorisait tous les sujets à voyager à l'étranger pourvu qu'ils n'en rapportassent ni livres ni doctrines hérétiques. Certains historiens ont voulu y voir un revirement du roi en faveur de l'hérésie. Voici le texte de cet édit : qu'on en juge ! *Liberum sit unicuique ex regno ad bonas litteras perdiscendas profisci, MODO NE NOVAS DOCTRINAS SERAT. In eo cum consiliariis nostris et nuntiis terrestribus convenit nobis : ut liberum sit unicuique nostrorum subditorum de regno nostro eire ad*

ladie. Elle avait déjà envahi Dantzig et l'archidiaconé de Poméranie, c'est-à-dire les terres allemandes ; maintenant elle circulait librement dans tout le diocèse de Cujavie, où elle était vantée par les nobles au mépris des édits royaux¹. De là elle s'infiltrait sans bruit dans la Grande et la Petite-Pologne, d'où elle devait gagner plus tard la Lithuanie². Sigismond le constatait avec douleur dans une lettre à Paul III. Il ne voyait de remède que dans la convocation d'un concile général qu'il avait toujours désiré et plusieurs fois réclamé³. Il se rendait bien compte de l'inefficacité des édits royaux et des constitutions synodales, car la noblesse, indépendante et indocile, ne se gênait pas pour déclarer qu'elle était maîtresse absolue dans ses domaines⁴. Les ordonnances royales et épiscopales n'étaient cependant pas inutiles. Elles avaient une

quamcumque regionem vellet, videndi, serviendi et se in bonis ac honestis disciplinis exercendi causa, et PROPTER LITTERAS AB ECCLESIA ADMISSAS. Alioquin, si quis rediens ab aliena provincia qualescunque novas doctrinas aut libros propagare, subministrare, et uti illis vellet, juxta antiqua Jura et Privilegia regni debet se justificare. (Herburt, *Statuta regni Poloniæ*, p. 179 éd. 1693, artic. *Hæreticus*.)

1. *Act. capit. Vladisl. [Wloclawek]*, num. 919, p. 292, janvier 1544.

2. En Lithuanie, le luthéranisme semble s'être introduit relativement tard. L'édit de Thorn n'y fut promulgué qu'en 1535 (Edit de Vilna). En 1539, le franciscain Rapa-gelan et le maître ès arts Abraham Kulwa, gagnés à la Réforme, se mirent à enseigner secrètement les doctrines luthériennes ; ils furent expulsés en 1541, et un édit menaça de la perte de la noblesse tout gentilhomme qui adhérerait à l'hérésie. (V. Friese, II, 56 et Kojalewicz, *Miscellanea*, p. 62, cité par cet auteur ; Lukaszewicz, *Lithau.*, I, p. 6.) Cet édit semble avoir produit quelque effet. C'est le palatin de Vilna, Radziwill le Noir, qui introduisit définitivement la Réforme en Lithuanie à partir de 1553 en installant à Brest Litowski comme ministres trois prêtres interdits par leur évêque ; Simon Zak (*Prosowita*), Stanislas (*d'Opoczno*) et Jérôme Piekarski. (A. H., IX, 379, 388 et 431, Lettres de Benedictus, de Podoski et de Sabinus de 1553-1554.) Lukaszewicz (*Lithau.*, I, 9 et 10, note 9) signale les appâts grossiers avec lesquels Radziwill attirait à la Réforme la noblesse lithuanienne (*mit speise, Trank und Geschenke*). Il ouvrit d'abord un oratoire dans son palais, puis bâtit un temple dans le faubourg de Lukiski et en 1562 un second temple à Vilna même. Dès 1554, Protaszewicz, alors évêque de Luck, disait de lui : *Multos meorum ad suas jam partes pertraxit.* (A. H., IX, 443, lettre à Hosius, du 9 juin.) D'autres magnats suivirent l'exemple de Radziwill et bientôt le protestantisme se répandit en Lithuanie, même parmi les schismatiques russes. Radziwill passa du luthéranisme au calvinisme, puis au socinianisme.

3. Theiner, *Monum.*, II, 554. Sig. à Paul III, 16 mai 1546 : *Neque vero dubito quin teneat Sanctitas Vestra quanta contentione sæpe actum per me sit et Sanctitati Vestræ supplicatum, ut concilium hoc citra ullam prorogationem ulteriorem primo quoque tempore congregandum curaret; nam si cujus alterius, mea quoque et regni ditiorumque mearum plurimum interest, ut Religionis hoc dissidium tandem aliquando tollatur; SERPIT ENIM IN DIES MALUM HOC LONGIUS UT EI OBVIAM VENIRE SIT DIFFICILE.* Depuis 1525, le roi de Pologne demandait un concile. (Theiner, *ibid.*, p. 427, lettre à Clément VII du 1^{er} mai, *Id.*, 1534, 1539, 1547.)

4. Maczynski écrivait à Pellican le 3 mai 1547 : *Libertas colloquendi de Christo et Evangelio in arcum contracta est, sed tamen id tantum inter Vulgum et plebei ordinis homines; CONTRA NOBILITATEM NIHIL ISTI [episcopi] AUT ETIAM NE REX QUIDEM IPSE STATUERE ET DECERNERE POTEST.* (Wotschke, *Briefwechsel*, p. 7.)

certaine action sur le peuple, contrebalançant la funeste influence de la noblesse ¹, et empêchaient la propagande publique du luthéranisme dans la Pologne propre.

Le clergé commençait à être contaminé. Des prêtres, des chanoines et même des évêques semblaient accepter les théories protestantes sur la participation des laïques au calice (*utraquisme*), sur le mariage des prêtres et sur la liturgie en langue vulgaire, et quelques prédicateurs dénonçaient des abus trop réels avec une amertume et une violence suspectes. Parmi eux se distinguaient : Albert de Wolstein et Stanislas de Przybyslawek à Posen ² ; Jean (de Kozmin) et Laurent (de Praszniz) surnommé Discordia, à Vilna et à Cracovie ³ ; Cruciger, Jacques Sylvius ⁴ et Prazmowski dans les campagnes.

De la chaire les questions religieuses descendaient dans la rue, et le commun peuple prenait l'habitude de les traiter sur la place publique ou dans les auberges. Les femmes même s'en mêlaient et on en venait aux coups et parfois au meurtre. En 1547, le synode interdisait ces discussions ⁵, défendait de prêcher sans une autorisation expresse, constatait les progrès de l'hérésie par le mépris public que quelques-uns affichaient pour les sacrements ⁶; mais on ne voit pas qu'il ait trouvé un remède efficace contre le mal.

Les gens de la classe lettrée à Cracovie lisaient couramment les livres et discutaient les doctrines de Luther, Mélanchthon, Zwingli et Calvin ⁷.

1. Le synode diocésain de Wislica (pour Cracovie), 1547 (Ulan., Mat., 412) dénonce les nobles qui encouragent la propagation de l'hérésie et remarque que plusieurs sont nommément désignés dans les plaintes : *Episcopi sint solliciti de coercendis hæreticis et fautoribus eorum, non modo obscuris et contemptis hominibus, verum etiam potentibus qui magis incommodant et exemplo suo ac impunitate multos depravant, quorum nonnulli in querelis sunt nominati.*

2. Act. cap. Pozn., num. 258 et 259 (1546), num. 283 (février 1548).

3. Le chanoine Uchanski les avait envoyés à Sigismond Auguste pour prêcher à la cour de Lithuanie. Nous aurons à en reparler.

4. Cruciger et Sylvius étaient d'accord avec St. Stadnicki et J. Filipowski, les seigneurs respectifs de leur village.

5. A. H., I, 448 : [Quæstiones religiosas] *inter epulas et pocula movere consueverunt*. Wezyk, 9 (avec la date fautive de 1542, au lieu de 1547). Clichocki, *Alloq. Os.* 41 : *Hæreses non tam e suggestibus quam e temulentorum mensis in eam varietatem blasphemiarum excreverunt.*

6. A. H., I, 445 (et processus ad syn. 443) : *Publice sacramenta etiam cum blasphemia contemnunt, omnesque constitutiones ecclesiasticas nihili ducunt*. Uchansiana, II, 16 ; Ulan., Mat., 414.

7. Il est difficile de dire quand les livres de Zwingli et de Calvin pénétrèrent pour la première fois en Pologne, et par qui ils furent introduits. En 1540, le roi demanda à Paul III de punir un chanoine de Varmie, Alex. Scultetus, qui ne disait pas la messe, se moquait des sacrements et se déclarait *sacramentaire*. (A. H., IV, appendice n° 7.) Ce Scultetus, qui avait des protecteurs à Rome, fut absous, puis condamné à diverses

Une société de libres penseurs s'était formée qui tenait secrètement ses séances dans la bibliothèque de Jean Trzeciecki (*Tricesius*). Elle comprenait entre autres le libraire Wojewodka, le publiciste André Frycz (*Modrzewski*) et des gens d'Eglise comme le commissaire des Franciscains Lismanine, Uchanski alors référendaire, le chanoine Drzewicki et Przyluski, un curé qui ne résidait pas ¹. Wojewodka leur communiquait les livres nouveaux de théologie envoyés d'Allemagne ou de Suisse. Les uns approuvaient Luther ; d'autres Zwingle ou Calvin. *Modrzewski* préconisait une église nationale unie à Rome par des liens très lâches ². On ne s'entendait guère que quand il s'agissait de dauber sur le pape, les évêques, les curés et les moines ³. La même incertitude doctrinale régnait dans la noblesse polonaise. Si l'on met à part quelques familles de Grande-Pologne comme les Gorka, les Ostrorog, les *Leszczynski*, nettement orientées vers le luthéranisme, les autres, surtout en Petite-Pologne, hésitaient entre les différentes formes du protestantisme. D'ailleurs elles ne se déclaraient pas ouvertement en faveur de l'hérésie, soit par égard pour leur vieux roi, soit par crainte d'encourir sa disgrâce. S'il y avait des partisans de la Réforme en Pologne, il n'y avait pas encore d'Eglise protestante ⁴. Nous pouvons donc admettre cette conclusion de Gratiani, dans sa vie de Commendon : « Sigismond [au moment où « il mourut, 1^{er} avril 1548] eut cette consolation que s'il n'avait pu em- « pêcher l'entrée des religions étrangères dans ses Etats, il en avait du

reprises, et définitivement en 1548. — Une seconde mention des sacramentaires est faite en 1548, dans les actes capit. de Posen (n° 283) : On oblige Stan. de Przybysław à prêcher contre les sacramentaires (*in sacramentorios*). S'agit-il dans ces deux cas de Zwingliens ou de Calvinistes ? nulle part ailleurs dans les documents nous n'avons trouvé mention de sacramentaires, de Zwingle ou de Calvin avant 1550.

1. Lubieniecki, *Hist. Ref. Pol.*, 18, 21. Lub. cite le chanoine Zebrzydowski ; mais Zebrz. était évêque de Chelm, dès 1542, avant la formation de cette société qui paraît dater de 1546. (*Modrzewski, Sylwæ, I. tract., 2, p. 81.*)

2. C'est tout le sujet du IV^e livre de son *De Republica emendanda*.

3. Lukaszewicz, *Lithau.*, I, p. 9.

4. Dalton, *Beiträge*, t. III (*Lasciana*), p. 396. Le rédacteur (*Lutomirski*) des protocoles des synodes de Petite Pologne fait cette remarque sur les premiers ministres protestants polonais, avant 1550 : *Partim metu, partim inopia consilii, nondum in ordinem auditores suos redigebant, nec cæteris erigebant publicos*. On ne prêchait guère la Réforme que dans l'intimité chez des seigneurs affiliés aux nouvelles doctrines. Dans son avertissement aux protestants de 1592 (*Upominanie*), Skarga ne craint pas d'être démenti quand il leur dit : Vous ne pourriez pas même montrer une cabane datant de quarante ans où se soit fait le service luthérien ou calviniste. (*Kaz-Przyg.* [Sermons de circonstance], éd. 1738, t. II, p. 109 a.) Même en Prusse polonaise, dans le culte extérieur rien ne semblait changé. Quand Hosius vint en 1554, à Elbing, qui était aux trois quarts luthéranisé, à l'extérieur tout paraissait catholique. (V. Eichorn : *Der Erml. Bisch. Stan. Hosius*, I, 74, 142, 143.)

« moins empêché le progrès et l'établissement ¹. » Ajoutons que la noblesse seule avec la population allemande des villes était entamée, tandis que la population proprement polonaise de ces mêmes villes, toute la *szlachta* de Mazovie, et le peuple des campagnes étaient entièrement indemnes.

§ 2. — LES SECTES EN POLOGNE SOUS SIGISMOND II AUGUSTE,
DE 1548 A 1566.

A Sigismond I^{er} succéda son fils Sigismond II Auguste. Intelligent, réfléchi, attaché à son métier de roi, d'une douceur et d'une bonté inépuisables, le nouveau souverain n'avait ni l'austérité, ni la droiture, ni la piété de son père ². La fâcheuse éducation qu'il avait reçue n'avait pas corrigé son naturel faible et inconsistent. Sa mère, la reine Bona, qui voulait garder sur lui son empire et régner un jour sous son nom ³, l'avait tenu au milieu des femmes jusqu'à l'âge de dix-sept ans, livré à des passions fort vives ⁴. Elle lui avait communiqué ses superstitions et sa foi à l'astrologie ⁵, et l'avait formé par son exemple à la dissimulation et à la ruse ⁶. Quand on le remit aux mains d'un gouverneur, le digne et noble castellan de Gniezno, il était trop tard ; le pli était pris, et dans l'âme du prince l'éducation première devait laisser des traces ineffaçables ⁷. Il avait été élu roi de Pologne à dix ans, du vivant de son père, et déclaré grand-duc de Lithuanie à vingt. A vingt-quatre il avait

1. Gratiani, *Vie de Commendon* (traduction de Fléchier), p. 178. Edit. latine originale, p. 112 : *Si non inviolatum a peregrinis religionibus regnum præstitit, certe incrementum sumere eam pestem non est passus.*

2. *Voluntate se magis promptum ostendebat quam esset facultate paratus*, disait Hosius dans son oraison funèbre. (*Opera*, II, 482.)

3. Gratiani, *Vita Commendon*, 113, et *De scriptis*, II, 168.

4. Orzechowski, *Ann.* 11-14, et *Fidelis subditus* (éd. 1584), p. 80 : *Ferox adolescentia tua suaque sponte in libidinem proclivis.*

5. Lukaszewicz, *Lithan.*, I, p. 4, note 10, en donne la preuve.

6. A la diète de 1547, il dissimule son mariage avec Barbe Radziwill (il semble même l'avoir laissé ignorer à son père), et quand en Lithuanie il apprend la mort du roi, il cache le courrier qui avait apporté la nouvelle, proclame son mariage et feint d'apprendre ensuite le décès de Sigismond. (*Vita Kmitæ*, 221.)

7. Après la mort de sa première femme, Elisabeth d'Autriche (1545), il se livre à toute sorte d'excès : *In conviviis, masearis, luxu, inter adulatores dissolute vivens* (*Vita Kmitæ*, 218, 219). De même quand il vit séparé de sa troisième femme, Catherine d'Autriche. Il déshonore les dernières années de son règne par ses débauches et ses pratiques superstitieuses. (V. *Epist. ill. vir.*, Lettre de l'évêque Karnkowski à Sig. Aug. (1570 ?), sign. L. l. m. et celle de Kossobucki à Karnkowski (1572) *Ibid.*, sign. X. x, 1, verso : *Principem in voluptates ruentem ac Reipublicæ gubernacula negligentem gravissima oratione admonere, atque adeo durioribus verbis reprehendere non dubitasti... Quam fæde ac turpiter regiam dignitatem libidine contaminarit* !... [et plus loin Sig. Aug. devenu la proie des charlatans et des sorcières].

pris possession du trône grand-ducal, et cette jouissance prématurée du pouvoir absolu avait développé ses goûts d'indépendance morale et exalté son orgueil ¹.

L'expérience du gouvernement, jointe à une circonspection naturelle, ne devait pas tarder à faire de Sigismond Auguste un diplomate consommé. Il n'abordait jamais les difficultés de front, mais il s'ingéniait à les tourner avec une sage lenteur. Pour gagner du temps il remettait souvent ses décisions à plus tard, et on l'appelait le *roi du lendemain* (*dojutrek*) ². Parfois il donnait des réponses obscures ou équivoques de manière à ne décourager personne, car il excellait dans l'art des ménagements ³. Au besoin il jouait double jeu pour se tirer d'affaire : c'est ainsi que de la même plume il signait à l'adresse des habitants de Dantzig (1557) un ordre public (*mandatum*) de garder le catholicisme, et une autorisation secrète de pratiquer le culte selon la confession d'Augsbourg ⁴.

Pour s'éviter des embarras, il ne convoquait la diète que tous les deux ans ⁵, et la plupart du temps il ne résidait pas en Pologne, mais à Kniszyn en Lithuanie, où il était plus respecté et où il régnait en roi absolu ⁶. Peu porté à l'action, il s'adonnait volontiers à la méditation et s'abandonnait facilement à la rêverie ⁷.

En religion, ce prince était sinon indifférent, du moins catholique tiède ⁸, et observateur peu fidèle des lois de l'Eglise ⁹. Il remplissait toutefois ses devoirs religieux assez régulièrement ¹⁰, mais il n'avait

1. Pour s'en convaincre on n'a qu'à voir de quel ton il prend la défense de ses prédicateurs de Vilna, suspects à bon droit d'hérésie, dans une lettre au vénérable évêque de Cracovie Maciejowski. (*A. H.*, IV, appendix, num. 29, 24 mai 1547), et dans une autre lettre (1548, 25 juin) à son beau-frère Radziwill le Roux. (*Niemcewicz; Zbior*, I, 405, 406.)

2. Lelewel, *Hist. de Pol.*, I, 116; W. Sobieski, *Etudes historiques* (en pol.), 1912, p. 7.

3. *Rel. nunc.*, I, 181 (1568).

4. A ce sujet lire dans *Epist. illust. viror.*, sign. G., 2, verso. une très importante lettre du 14 octobre 1570, dans laquelle Hosius expose à Karnkowski la politique religieuse de Sigismond Auguste depuis 1556. — V. aussi Friese, II, 123.

5. Sigismond I^{er} convoquait régulièrement la diète chaque année. Sous Sigismond Auguste, il n'y eut pas de diète de 1559 à 1562.

6. *Rel. nunc.*, I, 67 (1556), 85 (1560), 176 et 182 (1568).

7. *Rel. nunc.*, I, 85 (1560), 181 (1568). On lui a même donné le nom d'Hamlet polonais, ce qui ne va pas sans quelque exagération.

8. Piasecki, *Chronica*, p. 41 : *Licentiorem vitam agens in catholica pietate fuit remissior.*

9. Aux funérailles de son père qui avaient lieu un mercredi, jour d'abstinence observé rigoureusement en Pologne, il fit servir au repas de la cour des aliments gras, au grand scandale des catholiques pour qui c'était un fait inouï jusque-là, (*Orzech. Annal.*, 17; Buzenski (dans *Acta litteraria* de Mizler, de 1745, p. 243.)

10. *Rel. nunc.*, I, 88 (1560) et 181 (1568).

pas les solides convictions de son père. A l'occasion il se déclarait catholique ¹ et décidé à mourir dans le sein de l'Eglise romaine ², comme d'ailleurs il le fit en demandant l'extrême-onction la veille même de sa mort ³. Hosius assure que jamais il ne consentit à assister à une cène protestante ou au sermon d'un ministre ⁴; et cependant l'orthodoxie de Sigismond Auguste laissa toujours à désirer. Déjà quand il était jeune homme, Rome s'inquiétait de son entourage et priait la reine d'écarter de lui les gens suspects de favoriser l'hérésie ⁵ (1539-1540). Quelques années plus tard (1547) il avait à Vilna comme prédicateurs de sa Cour, Jean [de Kozmin] accusé d'hérésie en 1536 par le chapitre de Posen, et Laurent Discordia, condamné pour le même crime ⁶. Comme l'évêque de Cracovie Maciejowski avait écrit à Sigismond Auguste une lettre de remontrances, le roi dans sa réponse usa de termes fort vifs, et prit d'un ton irrité la défense de ses prédicateurs qu'il déclarait orthodoxes ⁷. Ce brevet d'orthodoxie délivré par

1. V. sa lettre du 2 août au nonce apostolique (*Rel. nunc.*, I, 105) et *A. H.*, I, 429, fin de la lettre à Maciejowski.

2. Le nonce Lippomano l'assurait déjà en 1557. (*Rel. nunc.*, I, 76 : Instruct. donnée à Camille Mentovato, 1558 [et non pas à Ber. Bongiovanni, 1560]. Le roi le déclara en plein Sénat en 1564 (V. les lettres de Commendon au card. Borromée (éd. Malinowski), II, 23 et 158.) et à Hosius en 1562. (*Epist. vir. ill.*, Hosius à Karnkowski, 14 octobre 1570, Sign. H. 1). V. Aussi *A. H.*, I, 429 la lettre de Sig. Aug. à Maciejowski (1547).

3. Gornicki, *Dzieje*, 203 ; *Hosii opera*, II, 482.

4. *Hosii op.*, I, c., Lukaszewicz (*Lith.*, I, 12), citant comme l'ont fait d'autres auteurs Kojalewicz (*Miscellanea*, 13), raconte qu'à Vilna Radziwill le Noir réussissait à l'entraîner au temple calviniste quand l'évêque auxiliaire Cyprien l'en dissuada en lui montrant l'église catholique et en lui disant : c'est de ce côté-ci et nom de celui-là que vos ancêtres se rendaient pour adorer Dieu. Cette tradition, qui place l'anecdote sous l'épiscopat de Paul-Algimond Holzanski († 1553) ne tient pas debout devant le fait que Radziwill introduisit la Réforme d'abord à Brest-Litowski en 1553 et ensuite à Lukiski près de Vilna, pendant la vacance du siège épiscopal, vacance qui dura de 1553 à 1556. Narbut, *Hist. du peuple lith.* (en pol.), t. IX, appendice 2, p. 5.) Il n'y eut pas de temple à Vilna avant 1562, sous l'épiscopat de Valérien Protaszewicz.

5. Raynaldi, *Ann. Eccl.*, anno 1539, n° 20. Instruction donnée au nonce Rosario. Theiner, *Monum.*, II, 532 (1580).

6. Le synode de 1547 ordonnait à l'évêque de Vilna de l'expulser de son diocèse sous peine de 1.000 marcs d'amende. (*A. H.*, I, 448.) C'est sans doute à la suite de ce décret que l'évêque de Vilna prit des mesures qui motivèrent la lettre de Sig. Aug. à son beau-frère, par laquelle il lui recommandait ainsi qu'au palatin de Lublin de prendre ses prédicateurs sous leur protection. (V. cette lettre dans Niemcewicz, *Zbior.*, I, p. 405...)

7. *A. H.*, I, 429, appendix n° 29 : Sig. Aug. à Maciej., 24 mai 1547 : *Hactenus non audivimus concionatores nostros nova dogmata ab Ecclesia catholica non recepta spargere, neque inter eos de fide et religione dissidere. Neque vero nos et senatus noster tam imbecilles stupidique sumus quod duobus tantum hominibus de summa rerum, hoc est de fide et religione, aliquid decernere statuereque pateremur.... Et negari quidem non potest quin in mores, abusus et vitia utriusque ordinis plerumque invehentur.*

un prince, qui fut longtemps en coquetterie réglée avec l'hérésie et qui admit constamment des hérétiques dans son entourage, pourra sembler insuffisant. Sigismond Auguste avait en effet pour confidents intimes Radziwill le Noir, Palatin de Vilna, luthérien de cœur depuis son ambassade d'Allemagne (1545) ; André Frycz (Modrzewski), un publiciste éclectique qui faisait des emprunts à toutes les réformes ; Uchanski, le futur primat, alors luthérien dans l'âme ¹ et tout disposé à se séparer de Rome ². Il soutenait la nécessité de la participation des laïques au calice, et de fait, il la réclama pour son propre compte pendant longtemps ³. Au témoignage du légat Commendon il jugeait assez orthodoxe la confession d'Augsbourg, et quand il eut reçu les décrets du Concile de Trente, il n'y vit guère que des différences verbales avec cette confession ⁴, ce qui n'est pas l'indice d'une forte théologie. Enfin, malgré la défense de l'Eglise, il lisait les livres des hérétiques ⁵, correspondait avec ces derniers et se laissait adresser par eux la dédicace de leurs ouvrages ⁶.

Cependant, jamais Sigismond Auguste, pas plus que son père, ne

1. Radziwill, d'abord luthérien, devint bientôt calviniste, puis antitrinitaire; l'Eglise catholique n'eut pas d'ennemi plus déclaré en Lithuanie. Commendon (lettre du 6 mars 1564, trad. Malinowski, I, 73) appelle R. le « pire ennemi des catholiques. »

2. Korytkowski : *Vies des arch. de Gniezno* (en pol.), III, 281. Les prédicateurs de Vilna dont nous venons de parler avaient, dit-on, été procurés au roi par Uchanski. (D'après une relation de chapitre de Cracovie, *Act. Hist.*, I, 484.)

3. Bonaventure Thomas, chapelain de la Reine, écrit le 25 juin 1561 à Hosius, qu'il est fatigué de discuter sur ce sujet avec le roi depuis cinq ans sans avancer d'une ligne. (V. sa lettre dans Lukaszewicz, *Helv.*, p. 10, note 1). La même année le nonce Berardi Bongiovanni écrit à Rome que cette fois le roi n'a pas réclamé la communion sous les deux espèces, contrairement à son habitude. (Theiner, *Monum.*, II, 658.)

4. Lettres de Commendon (trad. p. Malinowski). I, 43, et II, 237.

5. *Rel. nunc.*, I, 95 : *Objectiones contra Sigismundum-Augustum* [document faussement daté et attribué. Le contexte prouve qu'il faut le dater de 1558, et l'attribuer au nonce Camille Mentovato] : *Dat [Sig. Aug.] et accipit litteras ab hæreticis, et patitur sibi libros ab eis [scriptos] legi et venundari.* — Le texte qu'on cite (*Rel. nunc.*, I, 65 [67] du nonce Lippomano, parle de livres hérétiques lus par la noblesse et non pas par le roi. La version de ce texte par Niemcewicz est tronquée et inexacte. (*Zbiór*, recueil, IV, 76.)

6. En juin 1549. Calvin dédia à Sig. Aug. son commentaire de l'épître aux Hébreux (*Op. Calv.*, éd. du *Corpus Reform.*, XIII, col. 281, *Epistola nuncupatoria.*) On ne saurait en conclure que Sig. Aug. était alors en relation avec Calvin, et partageait ses doctrines. Cette dédicace fut faite à la suite des intrigues et des faux rapports sur la Pologne d'un certain Florian Susliga, un aventurier escroc. (V. Th. Wotschke, *Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*, 1908, préface et lettres, nos 5, 6, 7, 8, etc. avec les notes.) Bullinger annotait ainsi une lettre de ce personnage : *Florianus Polonus insignis impostor.* — On n'a aucune trace d'une réponse de Sig. Aug., à la dédicace de Calvin. Au reste, on n'a jamais prétendu que Sig. Aug. fût partisan de la polygamie ou de l'unitarisme, parce que Ochino et Gentilis lui ont dédié l'un son *de Polygamia* et l'autre sa *Confessio de Trinitate*. (Sand., *Bibliot. Antitrin.*, t. I, p. 5 et 27.)

songea à jouer le rôle d'un Henri VIII ou d'un Edouard VI. En plein Sénat, il déclara nettement que ce n'était point son rôle de décider en matière de religion et que les évêques seuls devaient être juges de la foi ¹. Il accepta sans objection les décrets du Concile de Trente ², et, par l'entremise de Commendon, il demanda au P. Lainez des Jésuites pour la Pologne et la Lithuanie ³.

Ignorant et indifférent en théologie, il réglait sa conduite, non sur ses convictions dogmatiques qui étaient incertaines, mais sur ses intérêts politiques ou financiers du moment : de là les variations de sa politique à l'égard de la Réforme ⁴.

A son avènement, la noblesse polonaise, longtemps contenue par Sigismond I^{er} et impatiente du frein, commençait à manifester un goût violent pour l'indépendance en face des pouvoirs civil et ecclésiastique.

Les funérailles du vieux roi étaient à peine terminées (26 juillet 1548) que les passions politiques et religieuses commençaient à se donner carrière ⁵. Les jeunes magnats, dont la génération entrait dans la vie publique, sortaient pour la plupart des universités protestantes ; avec

1. Lettres de Commendon, I, 180 (8 août 1564). *Hosii op.*, I, 45. (V. le texte cité p. 103, note 7, Hosius ajoute, faisant allusion à la diète de 1548 : *Respondit iisdem prope verbis serenissimus filius ejus* [sc. Sig. Aug. II, filius Sig. I]. A la diète de 1552, il déclara que les évêques sont juges de la Foi, et qu'il leur appartient de juger de l'hérésie.

2. Lettres de Commendon, I, 179 (8 août 1564).

3. *Ibid.*, II, 11 (12 janvier 1565). Le 23 mars 1565 Sigismond Auguste signait à Piotrkow le privilège accordé aux Jésuites de s'établir en Pologne. (V. le texte du décret, *ibid.*, II, p. 116 et p. 115 la lettre du 23 mars.) A sa mort (1572) Sig. Aug. laissa aux Jésuites sa magnifique bibliothèque de Vilna en témoignage d'estime et d'affection (V. la clause de son testament dans les *Lettres de Skarga* (édit. Syganski, p. 42.)

4. Ce roi, plutôt indifférent en religion, laisse à chacun le soin de croire et de pratiquer la religion à sa guise. En politique, il est opportuniste et la question de l'exécution (retour des biens aliénés au trésor royal, etc.) aussi bien que celle de l'union du grand-duché de Lithuanie avec la Pologne le préoccupent plus que tout le reste. La situation fâcheuse où se trouvent ses finances, à la suite de prodigalités, l'oblige à ménager les évêques pour en obtenir le *subsidiu caritativum* ou impôt volontaire, et à ménager la noblesse hérétique pour qu'elle vote les impôts à la diète. Il est également obligé de ménager le pape qui doit décider comme suzerain du litige concernant le duché de Bari. (Ce duché, qui faisait partie de l'héritage de la reine Bona, était disputé par l'empereur à Sigismond Auguste.) (V. *Rel. nunc.*, I, 67 (1557), 88 (1560), 177 (1568), et les lettres de Commendon, I, 52 et *passim*.)

5. Orzechowski, *Annales* (édit. Dzialynski), p. 60 et 71 et *Chimzra*, fol. 99 (édit. princep, 1562). Le nonce apostolique Martinengo, venu en Pologne quelques mois après pour féliciter le nouveau roi, constate une agitation religieuse assez grande pour excuser les évêques polonais de ne point s'être rendus au concile de Trente. (Lettre à Paul III, du 22 septembre 1548 ; Theiner, *Monum.*, II, 563.)

l'impatience de la jeunesse ¹, ils réclamaient des succès immédiats et décisifs, d'autant plus que dans l'opinion commune Sigismond Auguste passait pour un partisan de la Réforme ². La conduite du roi rabattit vite ces espoirs prématurés.

Le 15 juin 1548, les Frères Bohêmes ³ avaient quitté leur patrie, bannis par Ferdinand I^{er} pour avoir refusé de prendre part à la guerre de Smalkalden contre les luthériens ⁴. Quelques centaines de ces exilés étaient arrivés dans la Grande-Pologne où ils avaient trouvé un refuge sur les domaines du Castellan de Posen, André Gorka, et des deux frères Ostrorog ⁵. Leur propagande très active détermina bientôt l'évêque Izdbiński à porter plainte contre eux auprès du roi, et immédiatement Sigismond Auguste donna sans hésiter l'ordre de les expulser du royaume ⁶.

A la diète qui se réunit peu après, le roi trouva de nouvelles occasions de manifester les tendances de sa politique. Il refusa d'approuver le mariage de ses sœurs avec le duc de Prusse et le margrave de Brandebourg qui avaient abandonné l'Eglise romaine, prêt d'ailleurs à donner son consentement si ces princes revenaient à la foi catho-

1. Les nobles qui se déclarèrent les premiers et publiquement en faveur de la Réforme, les Olesnicki, les Leszczynski, les Stadnicki, les Lasocki, les Trzecieski, les Marszewski, les 3 Gorka (fils) et les Ostrorog, sont des jeunes gens ou des hommes jeunes. Nous ne voyons comme exception que le père des Gorka et Martin Zborowski. (V. Orzechowski, *Annales*, pp. 28, 59, 60, 63, 79, 83.)

2. Buzenski: *Vitæ Archiepiscoporum*, publiées dans *Acta literaria* de Mizler, année 1745, p. 247: *Rex enim ipsemet suspicionibus sermonibusque populi vapulavit veluti favens et sectæ lutheranæ obnoxius; nec erat obscurum novas hasce doctrinas regem non improbasse*. Wotschke, *Briewechsel*, p. 8. Lettre de Maczynski à Conrad Pellican, du 3 mai 1547: *De rege juniore* [Sig. Aug.] *communis persuasio est, hominem [est hominum], ipsum prorsus esse lutheranum*. Albert de Brandebourg écrivant à Sigismond Auguste en 1547, traitait déjà ce prince en coreligionnaire et l'engageait à répandre la pure parole de Dieu. (Cité par Zakrzewski, *Wzrost*, p. 58.)

3. Nés d'un schisme entre les Calixtins, les Frères Bohêmes étaient les derniers descendants des Hussites. Sur leur origine, on peut consulter Wegierski, *Slavonia reformata*, p. 27 à 35. — (Le même ouvrage a paru d'abord sous le pseudonyme de *Regenwolscius* avec la même pagination). E. Denis, *Les origines de l'Unité des Frères Bohêmes* (Paris, 1885). Au xvi^e siècle, on les confondait avec d'autres sectes dont ils avaient parfois accueilli les adeptes, et on leur donnait les noms de Picards, de Vaudois, d'Adamites, etc., qu'ils répudiaient et repoussaient comme une injure. Leur nom collectif était l'*Unité des frères* (*Unitas fratrum*).

4. Wengierski, p. 190; Lukaszewicz, *Brac. Czesk* [les Fr. B.], p. 31.

5. Lukasz., *ibid.*, 32.

6. Lukasz., *ibid.*, 33. (Edit. du 4 août 1548.) Ils se réfugièrent d'abord à Thorn d'où ils furent de nouveau chassés par l'évêque Tiedemann Giese, puis en Prusse ducale. (Von Friese, *Gesch. der Ref.*, II, 190 à 195; Lukasz, *l. c.*) L'évêque luthérien Paul Speratus les voyait avec défiance et il exigeait d'eux une prédication conforme à la confession d'Augsbourg de 1530. (*Invariata.*) De là des tracasseries qui finirent par décider les Fr. B. à quitter la Prusse ducale au bout de quelques années.

lique ¹. Il répondit à des nonces hérétiques qui demandaient la liberté de prêcher « la parole de Dieu qu'on retenait et étouffait ² » : « C'est l'affaire des prêtres de parler de Dieu ; pour moi, je marche à leur suite en fils soumis ³. »

Le mariage clandestin du roi avec Barbe Radziwill donnait lieu à de violentes critiques : beaucoup de seigneurs polonais refusaient de reconnaître pour leur souveraine une Lithuanienne dont la conduite était décriée ⁴, et la reine mère Bona les excitait à exiger le divorce. Très épris de sa femme, Sigismond Auguste ne voulait rien entendre. A la diète, où les débats sur cette question se prolongèrent et remplirent presque toutes les séances ⁵, les évêques (à deux exceptions près) soutinrent le roi pendant que les seigneurs hérétiques l'attaquaient. Le résultat de ces discussions fut l'avortement de la diète, la rupture entre le roi et sa mère, la naissance de deux partis acharnés l'un contre l'autre et de grands troubles dans le royaume ⁶. Bientôt l'agitation

1. [Noluit concedere sorores suas ducibus] *tanquam desertoribus romanæ fidei... quare, redirent in fidem romanam prius ; deinde virgines, si illis videretur, in matrimonium peterent.* (Orzechowski, *Annales*, p. 17, 18.)

2. Fragment d'un journal de la diète (*Scriptores Rerum Polon.*, I, 169, num. 13). Niemcewicz cite un autre journal (*Zbior*, t. I, p. 42) : « Ils dirent [les nonces] : qu'il nous soit permis de parler de Dieu n'importe où, ce qu'on nous interdit ; car les prêtres aimeraient mieux parler du diable que de Dieu, et il est dit : là où deux parlent de moi, je suis comme troisième entre eux. »

3. Niemcewicz, *ibid.*, p. 53 : *O Boze niechaj Xieza mowia, ja pojde za niemi jak za Oycy.* V. aussi : *Hosii Opera*, II, 484 (oraison funèbre de Sig. Aug.). Voici un mot de Rotundus (Mileski) qui confirme les bonnes dispositions du roi à l'égard de l'épiscopat au commencement de son règne : *Rex profecto pie, sane et sapienter dicere solet se id rectum judicaturum quod episcopus suus [sc. Cracoviensis, Maciejowski] in causa religionis rectum esse judicaverit.* (*Acta historica*, t. IV, 305, lettre à Hosius du 7 mai 1549.)

4. Voir dans Orzechowski l'histoire détaillée de cette querelle faite au roi : *Annales*, p. 22 et seqq. Cet auteur prétend que Barbe a été calomniée par jalousie ; mais son autorité apparaît bien mince quand on sait qu'il écrivit vers 1548 deux violents factums (*Orationes*) contre le mariage du roi où il traîne Barbe dans la boue. (V. dans *Orichoviana* de Korzeniowski ces factums (p. 131-149 et 150-177). On lit dans la première de ces *Orationes*, p. 33 : *Ita se gessit [Barbara] ut matrem turpitudine aut æquarit aut superarit ;* Gratiani, *De scriptis*, II, 167 et 169.

5. Dans *Scriptores Rerum Polonicarum* (par abrégé S. R. P.), t. Ier, p. 191-195, on pourra lire un journal de cette diète.

6. Rotundus, *Annales*, p. 30. Rotundus (lettre citée plus haut, note 3) écrit : *Mirum profecto est quantum homines aulici exagitentur furis istis et discordiis. Jam non obscure in angulis seditiones fiunt, sed publice in foris et compitis ; nemo enim est qui cœceat.* Quand, après la diète, le roi avait commencé à siéger à son tribunal, les nobles avaient déclaré en majorité qu'ils ne le reconnaîtraient pas comme juge et tiendraient ses décisions pour nulles jusqu'à ce qu'il eût accordé la confirmation de leurs privilèges (*confirmatio jurium*), c'est-à-dire jusqu'à la réunion d'une nouvelle diète.

religieuse se greffa sur l'agitation politique, et les hérétiques profitèrent des troubles pour se livrer à une propagande active parmi la noblesse ¹.

En Russie Rouge, dans le diocèse de Przenysl, des nobles réclamaient violemment la communion sous les deux espèces, le mariage des prêtres, l'abolition des dîmes, la suppression de l'abstinence, et niaient le purgatoire ². L'indiscipline habituelle du clergé prenait des allures de révolte. Malgré les défenses synodales, Jean [de Kozmin] et Discordia prêchaient sans autorisation dans les Eglises de Cracovie ; ils mêlaient à leur prédication des doctrines hérétiques et méritaient ainsi les applaudissements de la noblesse et de la population allemande ³. Des moines, Lismanine et quatre autres franciscains, portaient dans les maisons des patriciens (*senatores cracovienses*) le nouvel Evangile ⁴. Des curés de campagne, Cruciger, Sylvius, etc., introduisaient dans leurs paroisses l'utraquisme, remplaçaient par la langue vulgaire le latin liturgique, prêchaient contre les images et l'invocation des saints. Pour comble, un certain Valentin, curé de Chrzczonow, se mariait publiquement et obligeait l'évêque de Cracovie à l'interner dans la prison épiscopale de Lipowiec (17 juin 1549) ⁵.

1. Gratiani, *Vita Commendoni*, p. 112 (p. 178 et 182 de la traduction de Fléchier) ; *De scriptis invita Minerva*, t. II, 166 et 169 ; Orzechowski, *Chimara* fol. 99, lettre de Rotundus (citée plus haut). Cette propagande était si visible parmi les nobles que des catholiques rendaient responsables des progrès de l'hérésie des évêques qui n'en pouvaient mais, et les traitaient d'hérétiques. Maciejowski, évêque de Cracovie, repousse le reproche avec indignation (*Act. hist.*, IV, 304, lettre à Hosius du 29 avril 1549) : *Ita crescit in dies hominum audacia ut ego, dum hæreticorum dogmata de superiore loco insector, pro hæretico traducar jam a quibusdam improbis et impudentibus*. La reine Bona, dans une lettre du 15 janvier à Paul III (Theiner, *Monum.*, II, p. 565), avait dû prendre la défense du primat Dzierzgowski contre l'accusation d'hérésie.

2. Theiner, *Monum. Pol.*, II, 566, lettre de Dziaduski, évêque de Przemyśl, à Paul III, du 18 février 1549.

3. *Act. hist.*, IV, 305, lettre de Rotundus à Hosius, du 7 mai 1549.

4. *Calv. op.*, XV, col. 870-871, édit. du *Corpus Reformatorum* : lettre de Lismanine à Calvin, de novembre 1555 : *per singulas fere senatorum Cracoviensium domos*. Lismanine parle dans cette lettre de faits antérieurs à son absence de Pologne qui dura de 1553 à 1556.

5. *A. H.*, IV, 305, lettre de Rotundus à Hosius du 7 mai 1549 ; Gornicki, *Dzieje*, 34 ; Piasecki, *Chronica*, 42 (éd. 1648). Peu auparavant (14 mai 1549) avait eu lieu une émeute des étudiants cracoviens dont les historiens protestants ont exagéré l'influence sur le développement de la Réforme en Pologne. A la suite d'une rixe au sujet d'une fille, des étudiants avaient été blessés et l'un d'eux tué par les gens du prévôt de la Toussaint. L'affaire fut portée devant le tribunal de l'évêque, et le prévôt, accusé d'avoir excité ses gens au meurtre, fut acquitté après qu'il eut établi un *alibi*. Les étudiants se crurent victimes d'un déni de justice. Ils soulevèrent leurs camarades et les décidèrent à quitter la ville en masse et à retourner dans leurs familles. Un certain nombre d'étudiants pauvres, de ceux qui vivent d'aumônes, se rendirent à Königsberg et aux universités allemandes ; c'étaient de futures recrues pour le luthéranisme. (V. pour les détails : Orzechowski, *Annal.*, 34-38 ; *Act. hist.*, I, 453-457.)

Le mariage de Valentin causa sans doute un gros scandale, mais il n'eut aucune portée politique. Il n'en fut pas de même, moins de deux ans après, du mariage d'un chanoine noble de Przemyśl, le fameux Orzechowski ; car il dressa et unit presque toute la noblesse contre les évêques et fut le signal d'une longue et violente campagne pour la destruction de leur pouvoir politique au bénéfice de l'hérésie.

Auteur d'un livre contre le célibat ¹ et défenseur de Valentin ², Orzechowski avait déclaré publiquement à la diétine de Wisznia (avril 1550) qu'il était résolu à contracter mariage, et, sur la simple menace que lui avait adressée Dziaduski, son évêque, de le condamner comme hérétique à l'infamie, il souleva la *szlachta* de la Russie Rouge ³. Peu après, à la diète d'octobre, les nonces se livrèrent à de violentes manifestations contre l'épiscopat, et, après s'être déclarés ouvertement partisans de la réforme protestante, ils demandèrent que le roi enlevât aux évêques la connaissance du crime d'hérésie ⁴ : c'était une déclaration de guerre et le commencement de l'évolution politique du protestantisme polonais.

Le roi, désagréablement affecté par la demande des nonces ⁵, remit sa décision à une autre diète, et Dziaduski, après avoir obtenu d'Orzechowski la promesse de ne pas se marier sans l'autorisation de Rome, retira sa menace. Les hérétiques menèrent alors une campagne contre le célibat ecclésiastique. Ils engagèrent les prêtres à se marier

1. *De lege cælibatus contra Syricium [papam] in concilio habita oratio* (1547). V. Wotschke, *Briefwechsel*, p. 13-14 : lettre de Maczynski à Pellican, fin septembre 1547 : [Orzechowski] *edidit nunc apud nos librum contra cælibatum sacerdotum*. Orzechowski, fils d'un *szlachcic* pauvre qui l'avait poussé à entrer sans vocation dans les ordres pour aider sa famille, était le petit-fils d'un pape par sa mère. Imbu des préjugés orientaux contre le célibat, il avait été confirmé dans ses vues par Luther et Mélanchthon à Wittenberg où il avait embrassé la Réforme (vers 1530). A Padoue, il revint au catholicisme (vers 1540) après avoir dépouillé ses idées protestantes, et il resta catholique jusqu'à la fin de ses jours, quoiqu'il demeurât irréductible dans son opposition au célibat ecclésiastique.

2. *Oratio pro Valentino* (dans *Orichoviana*, p. 264).

3. Dans ses *Annales* (p. 52 et suiv., éd. Dzialynski), Orzechowski raconte avec force détails l'histoire de son mariage.

4. Wotschke, p. 30 ; Maczynski à Pellican, 24 août 1550 : *Ne deinceps soli episcopi iudicationem de hæreticis, hoc est, de lutheranis, sibi sumant*.

5. Sigismond Auguste voulait ménager les évêques parce qu'il désirait obtenir d'eux le couronnement de la reine Barbe. Le jour du couronnement (7 décembre), il faisait expulser de la cathédrale Lasocki, excommunié comme hérétique par son évêque, et quelques jours après (12 décembre) il promulguait un édit par lequel il s'engageait à n'accorder à aucun hérétique ni charge, ni starostie, ni siège au Sénat. (Fries, II, 208 ; Romanowski, *Otia*, 237 ; *Scr. rer. Pol.*, I, 60 ; Lubieniecki, *Hist. Ref. pol.*, 35 ; *Orichoviana*, 698-700 ; *Act. hist.*, I, 463-466.)

en leur offrant leur protection¹, et ils poussèrent vivement Orzechowski à rompre sa promesse, si bien qu'au carnaval de 1551 (9 ou 10 février), le chanoine de Przemyśl épousa la jeune Madeleine Chelmska, fille, sœur et nièce de luthériens zélés². L'évêque à son tour le condamna par défaut comme hérétique et le déclara *infamis*.

A la nouvelle de cette sentence, Orzechowski, imité par quelques nobles condamnés comme lui pour hérésie³, se mit à parcourir les provinces pour y semer la révolte. Il amenta facilement la noblesse contre les évêques, « ces tyrans qui s'arrogeaient la prérogative réservée au roi de disposer de l'honneur et des biens d'un *szlachcic* ». Malgré le *mandatum* royal qui prescrivait à Kmita (palatin *staroste* de Cracovie⁴) d'exécuter la sentence épiscopale, Orzechowski en appela au tribunal de la diète, et Kmita reçut son appel. Partout les diétines étaient en feu, et partout, sauf en Mazovie, on élisait pour nonces des hérétiques⁵.

La diète s'ouvrit en février (1552). A la messe du Saint-Esprit, Raphaël Leszczynski eut l'audace, en la présence du roi, de rester debout et la tête couverte au moment de l'élévation, et, signe caractéristique, il fut nommé par acclamation maréchal des nonces. Dans son discours au roi il parla avec virulence contre les évêques, les traita de loups couverts d'une peau de brebis, et les déclara plus dangereux que les Turcs. Au Sénat, Tarnowski, un catholique, reconnut qu'il fallait punir les hérétiques, mais en appliquant les lois polonaises et non pas les décrétales, après un jugement rendu par le roi entouré de ses barons, et non sur la sentence d'un évêque⁶.

Le roi perplexe ne savait que résoudre. Il remit l'affaire à un autre

1. Plainte du chapitre de Cracovie au roi, du 30 octobre 1550 (dans Szujski, *Odrodzenie*, p. 147).

2. Il avait auparavant (14 décembre 1550) procédé au mariage d'un de ses amis, Krowicki, curé de Wisznia, comme il le raconte dans une lettre à Przyluski (*Orichoviana*, p. 334...)

3. Au synode de 1551, les évêques s'étaient mis d'accord sur la nécessité de poursuivre les nobles qui refusaient la dime et qui étaient suspects d'hérésie. C'est ainsi que le primat avait fait un procès suivi de condamnation à Jacques Ostrorog et à Christophe Lasocki, l'évêque de Cracovie à Conrad Krupek et celui de Przemyśl à Stanislas Stadnicki.

4. Le palatin de Cracovie était en même temps *staroste* général de Petite-Pologne.

5. Orichovii [Orzechowski], *Annales*, p. 77-83 ; *Orichoviana*, 717, 719 ; *S. R. P.*, I, 60 ; *Friese*, II, 212

6. Tarnowski va jusqu'à dire que si les évêques ont le pouvoir de citer les nobles et leurs sujets au tribunal épiscopal, c'est pour la noblesse une servitude pire que la servitude turque. (V. Orich., *Annal.* 97.) Sur l'attitude des catholiques à la diète contre l'épiscopat, V. A. H., I, 484, *Instr. capit. Crac.*, et *Scr. Rer. Pol.*, XV, 199, les réflexions de Giovannini.

temps en exhortant l'épiscopat et la noblesse à des concessions mutuelles ; mais les deux partis ne désarmèrent pas. Enfin, après deux mois de vaine attente, Sigismond Auguste déclara que, selon sa conscience et conformément aux anciennes lois, le discernement de l'hérésie appartenait aux évêques comme juges de la foi ¹.

La décision royale était pour les hérétiques une déception ; cependant ils ne se tinrent pas pour battus. Comme ils savaient que la plupart des évêques étaient plus soucieux de leurs dîmes que de l'intégrité de la foi, ils négocièrent avec eux, et, sur la promesse d'acquitter fidèlement la dîme, ils obtinrent que les évêques suspendraient les procès d'hérésie pendant un an ². Cette concession de l'épiscopat polonais ³ rendait stérile la décision du roi et abaissait l'unique barrière que l'on pût encore opposer à la diffusion du protestantisme. A partir de ce jour et pendant les années qui suivirent, les évêques ne citèrent plus les nobles à leur tribunal pour crime d'hérésie. Ils ne les appelèrent plus à comparaître que pour usurpation ou refus de dîme. Les inculpés, dont le nombre croissait avec celui des nobles qui passaient au protestantisme, devenaient de plus en plus audacieux et se présentaient en troupes et en armes à la barre de l'évêque, prêts à toutes les violences ⁴. Le trouble était partout. Les crimes, dont la connaissance était réservée au tribunal ecclésiastique, échappaient à la répression

1. Orich., *Annal.*, 116 ; *Act. hist.*, I, 469 ; Gornicki (*Dzieje*, p. 52), suivi, et peut-être copié par Buzenski (p. 252, édit. des *Act. litter.* de Mizler, 1735, t. II, 278, traduct. de Malinowski), ajoute ces mots à la réponse du roi : « Mais il n'appartient pas aux évêques de se prononcer sur l'honneur des nobles. » Ces deux chroniqueurs ont confondu la diète de 1552 avec celle de 1562-1563. Si le roi avait donné en 1552 une décision aussi complète, l'histoire des diètes de 1555 à 1563 deviendrait inintelligible, car alors la noblesse bataillerait pendant dix ans pour avoir ce qu'elle avait déjà. (V. le IV^e dialogue d'Orzechowski sur l'exécution (p. 45) écrit immédiatement après la diète de 1562-1563 où il dit : « L'évêque peut définir l'hérésie ; mais il ne peut pas déclarer *infamis* un noble. Si le coupable ne se soumet pas après excommunication, que l'évêque le remette aux mains du roi. C'est le roi qui doit punir. »)

2. Orich., *Annal.*, 117.

3. Le nonce apostolique Commendon, dans ses lettres (t. II, 132, 144, 219 et ailleurs), s'indigne fort contre les évêques polonais qui abandonnent pour un question de dîmes la poursuite des hérétiques. Il oublie peut-être trop que la dîme est la principale ressource pour l'entretien du clergé, du culte et des œuvres diocésaines. Il ne paraît pas non plus se rendre compte de la difficulté des procès d'hérésie à l'égard d'une noblesse fière et insoumise qui a pour elle la complicité des *starostes*. Ce sont là sans doute des circonstances atténuantes ; cependant cela ne justifie pas la conduite impolitique des évêques. Orzechowski est encore plus sévère que Commendon. (V. son dialogue, IV, p. 49, et sur le défaut de vigilance des évêques, et sur leurs relations scandaleuses avec les hérétiques. (Fricius, fol. 83 à 85.)

4. *Videmus enim cum quis ex istis [hæreticis] in jus vocatur, statim alios eis adhærere et turmas cum talibus magnas hominum ad terminos illis assignatos profiscisci.* (A. II, IX, p. 565 ; Tarnowski à Hosius, 17 juin 1555.)

et se multipliaient. Les passions religieuses étaient déchaînées¹.

A la diète de 1555, les nonces hérétiques revenus en majorité reprirent la lutte contre l'épiscopat qu'ils considéraient comme la forteresse du catholicisme. Ils formulèrent des prétentions telles que, si on les avait écoutés, non seulement le protestantisme aurait été légalement reconnu, mais l'Eglise catholique aurait été transformée en Eglise nationale².

Le roi redoutait une guerre de religion : il concéda aux hérétiques la suppression de toute juridiction épiscopale jusqu'à la convocation d'un *concile national*³, qui établirait l'accord entre catholiques et protestants ; mais en même temps, il signa l'*Edit de Piotrkow* (1556) qui proclamait l'*intérim* et interdisait les innovations en religion et les assemblées privées (synodes protestants). Les nobles d'ailleurs étaient autorisés à entretenir dans leur domaine un prédicateur de leur choix⁴.

Les évêques protestèrent contre la suspension de leur juridiction ; mais ils se soumirent et observèrent fidèlement le décret de Piotrkow. De leur côté, les hérétiques n'en tintent aucun compte et, à la diète suivante, ils revinrent à la charge pour obtenir la suppression définitive de la juridiction épiscopale. Le roi, par le *Recès de Varsovie* (1557), leur accorda seulement que le crime d'hérésie, assimilé au crime de lèse-majesté, serait soustrait au tribunal ecclésiastique et déféré au

1. Lettre du chancelier Ocieski à Hosius, 1^{er} avril 1553 (*Hosii Opera*, II, 319) ; Ulan., *Mat.*, 419, *Instruc. capit. Crac.* (1554). Scandale d'Ossolinski, un mois après la diète : quoique trois fois excommunié, il ose impunément se présenter à la cathédrale à la grand-messe le jour de l'Ascension (27 mai), et sur son refus de sortir, on est obligé d'interrompre l'office. Les évêques ne peuvent plus faire de procès même à de simples bourgeois (affaire Organysta, en 1554, à Posen, v. Friese, II, 232), ni même emprisonner des prêtres notoirement hérétiques (affaire Krowicki où l'évêque faillit laisser la vie : *A. H.*, IX, 444, lettre d'Aquilinius à Hosius ; Wotschke, 423, lettre de Gabriel Terla à Albert de Brandebourg. Ces deux lettres sont du 9 juin 1554).

2. V. dans Schiemann, *Russland, Polen und Lifland*, II, 276, les neuf *desiderata* de la Chambre des nonces que l'on confond à tort avec ceux du synode de Secymin. (*Dalton, Lasciana*, 404 ; Friese, II, 256 ; Wegierski, 77) ; Zakrzewski, 80.)

3. *A. H.*, IX, 565 ; *Rel. nunc.*, I, 10.

4. Friese, II, 240 ; Zakrzewski, 76-92 ; Szujski, *Odrodzenie*, 79 ; Bukonski, 290-310, résume un journal de cette diète. Le roi se proposait d'envoyer une délégation au pape pour obtenir de lui l'autorisation de convoquer un synode national ; en attendant il promettait de punir les blasphèmes contre le Saint-Sacrement et la Sainte-Trinité. Maciejowski, frère du feu évêque de Cracovie, fut chargé de cette commission. Malade, il ne put partir qu'en 1556. Il devait demander à Paul IV pour les Polonais le service religieux en langue vulgaire, la communion utraquiste, le mariage des prêtres et la convocation d'un concile national. Cette mission ne devait ni ne pouvait aboutir. Le pape se contenta de promettre la reprise du Concile de Trente interrompu depuis 1552.

tribunal royal ¹ ; pour le reste il confirma l'intérim de Piotrkow ².

Les hérétiques ne se tinrent pas pour satisfaits ³. Vu la douceur du roi, ils ne redoutaient guère d'être cités par lui pour crime d'hérésie ; mais les procès relatifs aux dîmes, au patronage et aux revenus des églises, aux mariages, aux testaments, etc., étaient toujours du ressort des tribunaux ecclésiastiques. En 1559, ils redoublèrent leurs attaques contre l'épiscopat et poussèrent l'audace jusqu'à demander qu'on exclût du Sénat les évêques qu'ils qualifiaient de traîtres à la République. Le Sénat indigné prit le parti de l'épiscopat. Quant au roi, il maintint le *Recès de Varsovie* et renvoya la question religieuse à la diète suivante ⁴.

Cette diète fut retardée jusqu'à la fin de 1562. A ce moment les circonstances politiques étaient bien changées : le roi s'était mis en tête de faire l'Union réelle de la Pologne et de la Lithuanie et d'obtenir le retour des biens royaux à la Couronne (Exécution) ; or, pour y arriver, il lui fallait gagner les nonces et cesser de gouverner avec le Sénat. Les nonces profitèrent de la situation pour peser sur le roi et ils obtinrent de lui que désormais les nobles ne pourraient plus être jugés que conformément aux constitutions de Jedlna et de Czerwinski ⁵. Comme, d'après ces constitutions, la noblesse avait le privilège de n'être justiciable que du tribunal du roi, les nobles étaient définitivement soustraits aux tribunaux ecclésiastiques ; les évêques ne pouvaient plus recourir au bras séculier, et l'excommunication, devenue une peine purement spirituelle dont les hérétiques se moquaient ⁶, n'avait plus d'effet ni au civil ni au criminel.

Au point de vue politique le protestantisme polonais arrive à ce moment à son apogée. La puissance des évêques a été battue en brèche et les hérétiques paraissent disposer à leur gré de l'action législative ⁷. Non seulement ils ne redoutent rien de la part du roi ⁸ ; ils se flattent

1. L'hérésie devenait un crime contre le roi (*crimen læsæ majestatis*). Zakrzewski, 109.

2. Hosius, dans *Epist. illust. vir.*, sig. G, II ; Wezyk, *Constit. synod.*, 301-303.

3. Utenhoven à Calvin, 19 fév. 1557 (*Corp. Ref.*, Calv., XVI, num. 2599).

4. Zakrzewski, 115-139 ; Dalton, *Lasciana*, 442 ; *Uchansciana*, IV, 209.

5. Zakrzewski, 170-173. Le décret de 1563 rencontra l'opposition de quelques *starostes* catholiques qui exécutèrent des sentences épiscopales. A la diète de 1565, la défense formelle d'accorder l'exécution fut renouvelée aux *starostes* qui se le tinrent pour dit. (Zakrz., 200-209.)

6. Skarga, sermon du V^e dimanche après l'Epiphanie, 1^{re} partie ; lettre d'Hosius à Karnkowski dans *Epist. ill. vir.*, sig. E 1 (1568) : *nec unquam sibi vel cerevisiam sapere melius dicunt quam quum censuris ecclesiasticis innodati sunt*.

7. Hosius à Karnkowski (1570), dans *Epist. illust. vir.*, sig. H. IIII. Cette lettre résume la politique religieuse depuis 1555.

8. Sigismond Auguste avait pour règle de conduite de laisser chacun libre dans sa croyance (*Rel. nunc.*, I, 68, 100.) A la diète de 1569, il fit cette déclaration : « Qu'on

même de le gagner à leur cause ¹. Et de fait, Sigismond Auguste n'a cessé d'accorder à des protestants les hautes charges et les grandes dignités ², et l'homme le plus écouté de lui est un sectaire, Radziwill le Noir, palatin de Vilna, seigneur dont l'influence en Lithuanie est si grande qu'on l'appelle le *Vice-Roi*. Au Sénat, les protestants sont presque aussi nombreux que les catholiques ³, et depuis des années ils règnent

ne pense pas que j'use jamais de rigueur pour amener quelqu'un à la foi ou que j'opprime jamais les consciences. Ce n'est point là mon intention, car ce n'est pas mon affaire d'établir la foi. » (Kojalowicz, journal de la diète de Lublin (en russe), cité par Sobieski, *Stud. hist.*, p. 13) ; Rembowski, *Rokosz.*, p. 255.

1. A. H., IX, p. 369, Kiewski à Hosius (1553) : *Regem in suis esse partibus gloriantur* [hæretici]. Wotschke, p. 85, lettre de Burcher (1558).

2. Hosius à Karnk, *ut supra*, sig. H. II, verso.

3. A ce sujet, une légende s'est créée qu'il importe de détruire : on ne cesse de dire qu'à la fin du règne de Sigismond Auguste (ou de Batori) il n'y avait plus que deux catholiques au Sénat. C'est peut-être à Skarga qu'il faut remonter pour expliquer cette légende. Il dit (*Proba Zakonu*, II^e partie, chapitre IV, p. 179, édit de 1738) qu'il se souvient encore du temps où on pouvait à peine trouver deux catholiques au Sénat. C'est une allusion à la diète de 1562-1563 où tous les sénateurs furent opposés aux évêques à l'exception des Castellans de Przemyśl et de Lwów. (*Zrodlopisma do dziejow Unii*, éd. Dzialynski, 1861, p. 132.) Ce fait a frappé les contemporains ; mais il ne permet pas de conclure que tous ceux qui combattaient les évêques étaient des hérétiques. L'affirmation de Skarga n'est ici qu'une formule oratoire, et il est facile de la ramener à sa juste valeur en la contrôlant par des textes historiques. En 1556, Hosius écrit à Kromer (2^e lettre du 21 février, A. H., IX : *Senatus Polonus dicitur esse fortis et constans in fide catholica*). En 1559, le nonce apostolique Mentovato annonce au cardinal Caraffa (Theiner, *Monum.*, II, 592) qu'il joint à sa lettre une liste des sénateurs de Pologne divisés en trois catégories, les catholiques, les neutres et les hérétiques. (Cette liste semble perdue.) En 1565, F. Ruggieri dit (*Rel. nunc.*, I, 160) que les trois quarts des sénateurs laïques sont encore catholiques. En 1569, une note de la nonciature de Vienne (*S. R. P.*, I, 154) donne le nom de tous les sénateurs au nombre de 134 (il y a 4 vacances) et les qualifie ainsi : 71 catholiques, en comptant les 15 évêques, 61 hérétiques et 2 schismatiques de l'Eglise russe. À cette date où Sigismond Auguste choisit pour sénateurs des catholiques comme Barzi, les hérétiques sont à leur *maximum* au Sénat, et sous Batori, qui favorise les catholiques, le nombre des sénateurs protestants diminue soit par la conversion des hérétiques, soit par l'adjonction de catholiques. Sous Sigismond III cette diminution s'accélère. À son avènement (1587), d'après Pieniazek (dédicace à Innocent XII de la traduction latine des sermons de Skarga) il y a encore 45 sénateurs hérétiques, et en 1607 Skarga (*l. c.*) déclare qu'il y en a moins de dix (*kilki*). On voit à quel point se trompe Lukaszewicz quand il dit (*Lith.*, I, 120) que lors du couronnement de Sigismond III il n'y avait que deux sénateurs catholiques. Un texte de Giovannini, secrétaire de Commendon (*S. R. P.*, XV, 199, de 1565), nous aide à comprendre comment cette erreur a pu s'accréditer : « Parmi les catholiques, dit-il, il y a divers degrés : à l'église où l'on parle des dogmes de la foi, des sacrements, du maintien des rites et des cérémonies anciennes, de la fuite des nouveautés... nombreux sont les catholiques qui entendent volontiers et approuvent de semblables sermons. Au Sénat et dans les assemblées particulières [les diétines] où l'on parle de conserver les privilèges et la juridiction du clergé, de lui maintenir la connaissance des causes qui lui appartiennent depuis les temps anciens, de le laisser porter des sentences et des excommunications avec l'appui du bras séculier, le nombre des catholiques... est en

en maîtres à la Chambre des nonces ¹. Dans ces conditions, il semble que tous les espoirs leur soient permis. A l'origine leur ambition était haute, car ils ne visaient à rien moins qu'à détruire l'ancienne religion et à la remplacer par une religion nationale. Et cependant à quoi ont-ils abouti après de longs et persévérants efforts dans les diètes ? A la reconnaissance pour les nobles du droit d'établir dans leur domaine le culte de leur choix, et c'est tout. Ils ne sont pas parvenus à obtenir pour le protestantisme un statut légal dans le royaume, pas même la tolérance du culte dans les villes et villages royaux ². Sans doute, les hérétiques ne sont inquiétés nulle part ; ils vivent librement jusque sur les terres ecclésiastiques ³ ; mais ce n'est qu'une tolérance de fait, due aux mœurs et non à la loi. Que Sigismond Auguste vienne à mourir et qu'il ait pour successeur un catholique zélé, la situation des hérétiques pourra devenir singulièrement précaire ⁴.

Cette impuissance du protestantisme polonais à s'assurer des garanties pour l'avenir tient à plusieurs causes dont les principales sont : l'anarchie religieuse qui empêche les hérétiques de s'organiser et finit par les diviser en une foule de sectes ennemies, la résistance du peuple polonais qui ne permet pas à l'hérésie de prendre racine dans le pays, et l'activité vigilante d'Hosius, évêque de Varmie, et des nonces apostoliques qui réussissent à parer les coups des ennemis de leur Eglise et à gagner Sigismond Auguste à leur cause.

L'anarchie religieuse : ce mot résume l'histoire entière du protestantisme polonais. Jusqu'en 1550 il y avait en Pologne des partisans de la Réforme, mais sans lien entre eux et disséminés dans la plupart des provinces. Il s'agissait de rassembler ces éléments épars, de les unir par une confession de foi commune, et de fonder ainsi une Eglise nationale. Trois hommes tentèrent cette entreprise ⁵ : Stancar, Lismanine et Jean Laski, et tous trois échouèrent.

siblement moindre. Mais quand, dans les mêmes endroits, les ecclésiastiques résistent aux contributions qu'on leur impose et veulent conserver leurs immunités... alors presque personne n'est catholique. » (*Quasi nessuno resta catolico.*)

1. Les seuls nonces catholiques sont ceux des palatinats de Mazovie, de Rawa et de Plock.

2. « Dans les domaines royaux et ecclésiastiques on n'a enlevé aucune église aux catholiques, » écrit en 1565 le nonce F. Ruggieri. (*Rel. nunc.*, I, 160.)

3. *Id.*, *ibid.*

4. Ces considérations sont très importantes pour apprécier sainement certains écrits politiques de Skarga contre les protestants, comme on le verra plus loin.

5. On remarquera que ces hommes sont deux étrangers (Stancar et Lismanine) et un Polonais devenu depuis vingt ans étranger à sa patrie (Laski). L'esprit d'organisation, qui fait défaut en général à la race slave, manque surtout aux Polonais dont le goût pour l'anarchie se marque à toutes les époques de leur histoire.

Stancar, un prêtre mantouan chassé de son diocèse comme hérétique et nourri à Zurich des doctrines de Zwingle, était depuis 1548 à Cracovie où il occupait à l'Académie une chaire d'hébreu ¹. Il avait gagné secrètement au zwinglianisme plusieurs jeunes gens de la haute noblesse. Dénoncé à l'évêque et enfermé dans la prison épiscopale de Lipowiec, il s'était évadé et avait trouvé un refuge chez Olésnicki à Pinczow où il continuait son active propagande. Bientôt son hôte et les seigneurs d'alentour se convertissaient à la Réforme suisse et devenaient autant de prosélytes ². Cependant ce n'était pas assez pour Stancar de répandre ses doctrines. Il voulait établir une communauté religieuse où l'on célébrerait le culte réformé, et Pinczow lui paraissait destiné à devenir le berceau du protestantisme polonais ³. Il y avait justement dans ce village un couvent de Pauliniens fondé par le fameux

1. Stancar (en italien *Stancari*) avait été poursuivi par Calvin comme hérétique et obligé de quitter la Suisse parce qu'il soutenait que le Christ est médiateur selon sa nature humaine. Il s'était réfugié en Transylvanie, où il avait gagné la faveur de la princesse Isabelle Zapoly, sœur de Sigismond Auguste. Isabelle l'avait recommandé à Maciejowski, évêque de Cracovie, qui lui avait confié une chaire d'hébreu sans savoir qu'il était hérétique. La date de 1548 est fournie par la 2^e édition de la grammaire hébraïque de Stancar publiée *sumptibus Samuelis Maciejowski*. En 1547, la première édition de cette grammaire avait été publiée à Bâle. (V. la Bibliographie d'Es-treicher.)

2. Orzechowski, *Annal.*, 59, 60, et *Chimæra*, 14, 15.

L'introduction et la diffusion de la Réforme suisse en Pologne parmi la noblesse paraît due surtout à Stancar. Jusqu'à lui, les érudits étaient seuls à connaître les doctrines de Zwingle et de Calvin ; mais, à partir de la diète de 1550, ces doctrines se répandirent rapidement et furent accueillies avec faveur par les nobles parce qu'elles étaient plus radicales que celles de Luther et plus destructives du pouvoir épiscopal tant haï. Une lettre de Maczynski à Pellican du 24 août 1550 (Wotschke, 28) nous explique cette diffusion : *Calvini et Zwinglii opera communiter magno cum applausu apud nos jam leguntur, quemadmodum MAGISTER quidam polonus retulit, per cujus manus in proximis comitiis regni CENTENA EXEMPLARIA distracta sunt. Ce magister polonus est probablement Grégoire Pauli.*

3. Pinczow était à 6 milles au nord de Cracovie. Les textes de cette époque s'accordent à y voir le berceau du protestantisme polonais, et le nom de ce village paraît avoir frappé vivement l'esprit des contemporains. Voici quelques indications sur ces textes :

*Pinczovia est primo sed numeranda loco,
Primus ubi nutu cœlesti Olesnicius heros
Aggreditur sanctæ Religionis opus.*

(Élégie d'Hyporeades, pseudonyme de Trzeciński (1556), sur les origines de la Réforme en Pologne, publiée par Bukowski, I, 690.)

*Dominatio vestra non procul est a Pinczovia, ubi ante annos prope decem istud... evangelium cepit originem. (Hosii opera, II, 169, lettre à Zborowski de 1560.) V. aussi : Rel. nunc., I, 185 (1568) ; Orzechowski, *Annal.*, 64 ; Orichoviana, 651 ; Dalton, *Lasciana*, 396.*

cardinal Zbigniew Olesnicki et une église desservie par les religieux de ce couvent : il suffirait de chasser les moines et de s'emparer de l'église. Cependant il ne fallait rien précipiter de peur d'attirer l'attention de l'évêque de Cracovie, Maciejowski, et saisir une occasion favorable.

En attendant, Stancar groupait autour de lui comme patrons de la future Eglise sept jeunes seigneurs de l'aristocratie, et comme ministres six prêtres interdits parmi lesquels on distinguait Cruciger (Krzyzak). Il célébrait avec eux la Cène en secret et tenait un synode (octobre 1550) où l'on admettait provisoirement la *Réforme de Cologne* pour ménager la transition entre l'ancien et le nouveau culte ¹. Quelques jours après on apprenait que l'évêque de Cracovie était mort le 26 octobre. Il fallait profiter de l'occasion : vite, on expulse les Pauliniens ; on brûle les images et les reliques, et dans un nouveau synode (25 novembre) l'abolition de la « messe papiste » est décrétée ². Mais on a compté sans le chapitre de Cracovie qui après avoir porté plainte au roi poursuit énergiquement la condamnation d'Olesnicki et de Stancar ³. Les ministres sont dispersés par la force : Stancar s'enfuit en Prusse ducale, et Cruciger cherche un refuge chez Jacques Ostrorog en Grande-Pologne ⁴. La tentative de constituer une première communauté protestante en Petite-Pologne avait sans doute montré jusqu'où irait l'audace des hérétiques le jour où on les laisserait libres d'agir ; mais elle n'avait abouti qu'à causer un scandale retentissant.

Stancar aimait la dispute. Il eut à Kœnigsberg des démêlés avec Osiander, et au bout d'un an fut expulsé par Albert de Brandebourg. Il rejoignit alors Cruciger ⁵, et tous deux s'efforcèrent de convertir Ostrorog à la Réforme suisse qu'ils voulaient implanter en Grande-Pologne ⁶. Vains efforts. Ils rencontrèrent des rivaux dans les Frères Bohêmes que leur hôte avait pris sous sa protection et installés dans ses domaines. Les Frères Bohêmes, en effet, dégoûtés des tracasseries luthériennes ⁷, avaient quitté un à un et sans bruit la Prusse ducale et s'étaient réfugiés en

1. Dalton, *Lasciana*, p. 397 : Procès-verbaux des synodes de Petite-Pologne. La réforme de Cologne fut rédigée par Bucer et Melanchthon et destinée à Hermann de Wied.

2. Orzechowski, *Annal.*, 60 ; Dalton, 398 ; Lubieniecki, 58.

3. Plainte du chapitre, du 12 novembre : *monachos nuper expulsi* [Olesnicus], dans Szujski, *Odrodzenie*, 147. — *Act. capitul. Crac.*, dans Bukowski, II. 141. — Orzech, *Annal.*, 63, 64.

4. Dalton, 398 (les ministres dispersés aux environs de Pâques qui tombait le 29 mars). — Wegierski, 229.

5. Wegierski, 126.

6. Wegierski, 75, 126.

7. L'évêque luthérien Paul Speratus forçait les Frères Bohêmes à prêcher selon la confession d'Augsbourg. (*Decreta ecclesiastica* du 19 mars 1549.)

Posnanie. Enhardis par l'impunité, ils avaient profité de la vacance du siège épiscopal de Posen pour propager leur doctrine et avaient converti à leur religion la femme d'Ostrorog ¹. Bientôt après, Ostrorog congédiait Stancar et Cruciger (1553), et, de luthérien qu'il était, devenait hussite. A son exemple les autres magnats de la province, à l'exception des Gorka, abandonnaient successivement le luthéranisme pour passer au hussitisme ².

Après avoir échoué dans leur entreprise en Grande-Pologne, Stancar et Cruciger, grâce à la trêve accordée aux hérétiques par les évêques (diète de 1552), rentrèrent en Petite-Pologne et se remirent à l'œuvre d'organisation commencée à Pinczow ; mais les ministres qu'ils avaient réunis n'étaient pas d'accord sur la réforme qu'il fallait adopter. Les *Canones reformationis* de Stancar ne leur plaisaient pas ³, et, entre les différentes confessions protestantes, chacun prônait celle de son choix. Quant aux cérémonies du culte, c'était pis encore ; chaque ministre agissait à sa guise et ne suivait aucune règle ⁴. Pendant qu'on se disputait sans fin, le chapitre de Cracovie, qui avait eu vent de la présence de Stancar, le faisait poursuivre et le forçait à s'exiler de nouveau. Les autres ministres pris de peur désavouaient leur chef, et en son absence le condamnaient comme hérétique pour son opinion sur la médiation du Christ (synode de Slomniki, novembre 1554) ⁵. C'était une faute. A la suite de cette condamnation Stancar va devenir pour les réformés polonais un ennemi implacable et singulièrement dangereux, et les stancariens, ses disciples, commenceront un schisme qui durera plus de 20 ans et causera de grands maux à l'Eglise nouvelle ⁶.

A Slomniki, sur la proposition de Cruciger, on avait décidé d'entrer en relations avec les Frères Bohèmes et de voir si on pourrait leur em-

1. Ostrorog avait mis à la disposition des Frères Bohèmes une de ses maisons, située dans un faubourg de Posen, pour leur servir de temple. La propagande hussite devint si hardie qu'elle motiva les plaintes du chapitre au nouvel évêque qui tardait à prendre possession de son siège. (*Act. capit. Pozn.*, 19 mars 1554.) — *Uchansciana*, II, 47, lettre d'un noble de Posen au prieur des dominicains de Vilna, du 15 novembre 1555.

2. Lukaszewicz, *Brac. czesk.*, 36, 37 ; Wegierski, 108, 109.

3. Stancar avait écrit sur l'invitation d'Ostrorog des *Canones reformationis ecclesiarum polonicarum* (Francfort-sur-l'Oder, 1552). Lukasz., *B. C.*, 36.

4. Wegierski, 76. — Lukaszewicz, *Helv.* 19 et 21.

5. Dalton, *Lasciana*, 399 : [ministri] *timebant sibi a convicio sectæ stancariæ... ne aliquam notam... haberet ecclesia.* — Wegierski, 83, 75 ; Lubieniecki, 117.

6. La correspondance des Suisses et des Polonais publiée par Wotschke montre par de nombreuses lettres des théologiens suisses l'importance trop méconnue ou trop ignorée du schisme stancarien et le mal qui en est résulté pour l'Eglise protestante de Pologne. V. Wotschke, num. 184, 191, 192, 195, 197 a, 198, 199, etc., etc. (de 1559 à 1562).

prunter leur organisation qu'on disait admirable. Des négociations laborieuses eurent lieu qui traînèrent jusqu'au *synode de Kozmynek* (24 août 1555) où fut enfin proclamée l'*Union*. Malheureusement cette union était peu sincère du côté des ministres, incapables de s'astreindre à la discipline des hussites et surtout de renoncer aux dîmes ; or sur ce dernier point les Frères Bohêmes étaient intraitables, parce que, selon eux, le clergé devait gagner sa vie en travaillant ¹. Les Petits-Polonais avaient d'ailleurs si peu de confiance dans cette Union, qu'avant même de la conclure, le 1^{er} mai 1555, dans une réunion à Pinczow, Cruciger, à l'insu des Frères Bohêmes ² et des patrons de Grande-Pologne ³, écrivait au nom des ministres à Lismanine et à Laski de venir organiser leur Eglise : c'était orienter vers le calvinisme l'Eglise séparée ⁴.

Lismanine ⁵ était alors en Suisse où il avait fixé sa résidence après avoir quitté la Pologne à la fin de l'année 1553. A Genève il avait passé du luthéranisme au calvinisme et s'était marié en 1554. Il avait attiré l'attention de Calvin sur la Pologne, lui avait dépeint ce pays comme tout disposé à embrasser la Réforme, et avait décidé le réformateur à écrire à Sigismond Auguste. Dans sa lettre, datée du 5 décembre 1554, Calvin traçait un programme d'action qui n'était encore qu'une simple préparation à la Réforme : le roi se contenterait de laisser des prédicateurs se répandre dans le pays pour y semer l'Evangile ⁶.

Au reçu de cette missive, le roi écrivit à Calvin désappointé une lettre évasive où il promettait d'examiner plus tard ses élucubrations (*lucubrationes*) et l'affaire en resta là ⁷. Un an après, quand Lismanine se

1. Lukaszewicz, *Br. cz.*, 39-41. — *Helv.*, 44 et seqq. — Lubieniecki, 56-58. — Wegierski, 76.

2. Les Frères Bohêmes s'en plaignent vivement au synode de Włodzisław (2 décembre 1557) (Lukasz., *Helv.*, 179).

3. Au synode de Pinczow du 23 avril 1556, les magnats s'irritent de ce qu'on ne s'en tient pas à l'union de Kozmynek, puisque les Frères Bohêmes ont été approuvés par Luther, Calvin, Bucer et Capito. Au synode de Xiaz (1560), Ossolinski et d'autres magnats s'emportent jusqu'à la fureur et demandent qui s'est permis d'appeler Laski et Lismanine en Pologne. (Lukasz., *Helv.*, 221-223 et 155, 156, 160.)

4. Cruciger, dans ses entretiens avec les Frères Bohêmes, critiquait Luther et parlait avec éloge de Bucer et de Calvin (Lukasz., *Helv.*, 77), et à cette époque Lismanine et Laski professaient l'un le calvinisme et l'autre le crypto-calvinisme.

5. Nous connaissons déjà ce Grec (de Corfou) comme provincial ou commissaire des Franciscains, v. p. 79.

6. *Corpus Reformatorum, Calvini opera*, XV, num. 2057.

7. *Corp. Reform., Calv. op.*, XV, num. 2362. Lettre de Calvin à Sig. Aug. du 24 décembre 1555, où il rappelle la lettre du roi. Que Calvin ait été mal satisfait de la réponse du roi, cela ressort de sa lettre à Laski du 26 décembre 1555, où il dit que le roi lui a donné *humanum responsum* et où il ajoute : *acriter pungatur*. (Cité par Lubieniecki, *H. R. P.*, p. 48.) Dans une autre lettre (*Op. calv.*, XV, num. 2370 : Calvin à Radziwill, du 29 décembre) il écrit : *Digitum tollere nondum audet* [Rex].

mit en route pour répondre à l'appel des Polonais, il emporta une nouvelle lettre de Calvin à Sigismond Auguste par laquelle le réformateur engageait le roi à mettre avant tout la question de la réforme, lui annonçait la venue de Lismanine et le priait de protéger le nouvel apôtre ou du moins de lui laisser le champ libre. Outre cette lettre au roi, Lismanine en avait demandé à Calvin une dizaine d'autres ¹, adressées selon ses indications à divers personnages de Pologne, et il en avait en personne sollicité d'autres encore des théologiens de Zurich et du reste de la Suisse, et même de Strasbourg ². Ainsi muni abondamment, il partit pour la Pologne le 21 février 1556 ³.

Depuis qu'ils avaient appelé Lismanine et conclu l'*Union de Kozmynek*, les Petits-Polonais n'avaient cessé de se quereller avec les Frères Bohêmes qui leur reprochaient avec raison leur indiscipline. Au synode de Secymin (21-25 janvier 1556) ils se déclarèrent mal satisfaits de la confession hussite et désireux d'avoir une confession purement polonaise ⁴; mais quand il s'agit d'établir les bases de cette confession ils se divisèrent, et les disputes entre eux reprirent de plus belle. Sur ces entrefaites arriva Lismanine (vers la mi-avril) ⁵. Il aurait pu entreprendre de réconcilier les Petits-Polonais avec les Frères Bohêmes. Il n'en fit rien. Bien au contraire, il prit à tâche d'élargir encore la fissure qui s'était produite dans l'*Union* et ne cessa d'incriminer les Hussites au point de vue de l'orthodoxie. Quant à l'organisation de l'Eglise polonaise, d'un côté il n'avait pas assez d'autorité pour étouffer les querelles renaissantes, et de l'autre il n'avait pas assez de liberté pour remplir sa mission. Le roi ne l'avait point autorisé à venir en Pologne et il n'osait se montrer en public. D'ailleurs, moins de deux mois après

1. *Calv. op.*, XV, num. 2365 et seqq. Le fond commun de ces lettres est une exhortation à embrasser la Réforme.

2. On trouvera ces lettres indiquées en détail dans Wotschke, num. 29 à 68. C'est par elles que nous avons pu fixer au 21 février le départ de Lismanine.

3. On se demandera comment Lismanine, appelé par une lettre du 1^{er} mai de l'année précédente et décidé au plus tard en novembre (v. Wotschke, sa lettre du 11 novembre 1556 au synode de Pinczow) à se rendre en Pologne, a tardé à se mettre en route. Ce retard s'explique par le fait qu'il ne pouvait songer à mettre les pieds en Pologne tant que sa pénitente la reine mère Bona n'aurait pas quitté ce pays pour se retirer en Italie comme il en était question. Le départ de Bona fut fixé au 1^{er} février et eut lieu ce jour-là. Aussitôt qu'il en eut la nouvelle, Lismanine se mit en route pour les villes de Suisse, Strasbourg et la Pologne.

4. V. dans Lukasz. (*B. C.*, p. 43 et note, et pp. 46, 48, 96, 98), le rapport de Filipowski. En attendant mieux les Petits-Polonais empruntèrent par pièces et morceaux aux réformes de Stancar, de Cologne et d'Angleterre, sans oublier les deux confessions d'Augsbourg.

5. Il se cachait à Alexandrowice chez Iwan Karminski. On a de lui une lettre à Calvin datée du 15 avril. (*O. C.*, XVI, num. 2431.)

son arrivée sa présence était signalée et les évêques obtenaient contre lui un décret de bannissement ¹. Dans ces conditions il avait conseillé aux Petits-Polonais de ne pas publier une confession qui n'eût reçu l'approbation des théologiens suisses, et il les avait engagés à appeler en Pologne Calvin et Laski ².

Calvin ne se souciait pas d'entrer dans cette Babel. Il s'excusa sur ses occupations et déclara que Laski suffirait à la tâche ³. Laski, fatigué de sa vie errante, ne demandait qu'à revoir sa patrie ⁴. Grâce à l'appui de certains magnats bien en cour, il obtint que le roi, sans lui permettre formellement de revenir en Pologne, fermerait les yeux sur son retour ⁵. A peine arrivé (fin décembre 1556) il prit part aux synodes et exhorta les ministres à s'unir étroitement pour combattre « l'Antéchrist ». Comme sa qualité de magnat lui donnait un accès facile auprès de la noblesse, il en profita pour faire une propagande infatigable en Petite-Pologne et en Lithuanie. Il gagna ainsi un grand nombre de nobles à la Réformation et, sur ses conseils ⁶, une quantité de paroisses

1. Ce décret date de la fin de mai 1556. (*Rel. nunc.*, I, 58, Lettres du vice-chancelier Przerebski à Lippomano, du 8 juin, et (*A. H.*, IX, 719) du chancelier Ocieski à Hosius.) On répète à tort que le roi ne tarda pas à retirer ce décret. Cette affirmation de la plupart des historiens protestants est contredite par les lettres de Lismanine publiées dans le *Corpus Reformatorum* et le recueil de Wotschke. Lismanine les date *ex heremo* en 1557, et le 10 mars 1559 il écrit de Pelsznice à Gualter : *Ego in pagis dego* ; *nondum enim sublata est proscriptio* (Wotschke, num. 167). Il quitta la Pologne d'octobre 1557 à septembre 1558 et on le vit à Zurich en mai 1558. (Wotschke, num. 130.)

2. Lukasz., *B. C.*, 46. — *Helv.*, 155. — Dalton, *Lasciana*, 409. — Lauterbach *Ariano-socinianus*, p. 13 : Synode orageux de Pinczow, 23 avril.

3. *O. C.*, XVI, num. 2602. Calvin aux Polonais, 8 mars 1557. Les Polonais avaient écrit le 2 mai 1556 (*O. C.*, XVI, num. 2445) ; mais Calvin ne reçut leur lettre que tardivement. Il était à Francfort-sur-le-Mein où il travaillait à apaiser une violente querelle soulevée entre les calvinistes et les luthériens.

4. Laski, d'abord ministre de l'Eglise d'Emden en Frise, puis de l'Eglise des Étrangers à Londres (1549) où l'avait appelé Cranmer, avait été forcé de quitter le sol anglais lors de l'avènement de Marie Tudor. Depuis ce moment, il errait à travers le Danemark et l'Allemagne, en butte aux attaques des Luthériens parce qu'il semblait professer le crypto-calvinisme. En 1555, il se trouvait à Francfort-sur-le-Mein où il était aux prises avec les disciples de Flacius Illyricus, de Westphal et de Brentz. Désireux de rentrer en Pologne, il écrivait au roi et aux magnats (2 novembre 1555, *O. C.*, XV, num. 2339) pour offrir ses services dans la réforme de l'Eglise polonaise. Le roi, selon sa coutume, lui répondait par une lettre gracieuse ; mais il ne l'invitait pas à revenir dans son pays.

5. Cette autorisation tacite, due surtout aux démarches des neveux par alliance de Laski (Bonar, Myszkowski et Ostrorog) était donnée à la triple condition que Laski ne viendrait pas avant la diète (octobre 1556), qu'il justifierait de la conformité de sa doctrine avec la confession d'Augsbourg et qu'il serait appelé par les patrons et les ministres de l'Eglise protestante.

6. Lukasz., *Helv.*, 17, note 1.

érigées sur des domaines nobiliaires eurent à déplorer le renvoi de leur pasteur légitime ¹.

Si Jean Laski réussit à multiplier les ruines de l'Eglise catholique polonaise, il fut moins heureux dans ses efforts pour étouffer les divisions et mettre de l'ordre dans sa propre Eglise ². Son dessein était vaste et, à vrai dire, au-dessus de ses forces. Il voulait unir en une seule confession (*Confessio Polona*) tous les protestants de Pologne, y compris les Hussites ³. Malheureusement pour lui, il avait eu tout récemment comme crypto-calviniste des démêlés retentissants à Francfort avec les luthériens d'Allemagne, et les luthériens de Pologne avertis le considéraient d'un œil plein de défiance. Bien plus, un émissaire d'Illyricus le surveillait et employait tous les moyens pour le discréditer ⁴.

Vergerio, d'autre part, envoyé par Westphal et le duc Christophe de Wurtemberg, le combattait avec acharnement et prenait ouvertement la défense des Frères Bohêmes dont Laski censurait la Confession ⁵. Stancar lui-même revenu de Hongrie et toujours prêt à la dispute entraînait en lice contre le réformateur polonais ⁶, et, dans son propre camp, Laski rencontrait une opposition insurmontable soulevée par son caractère hautain, autoritaire, querelleur et brouillon ⁷. Il devenait évident que son rêve d'une Eglise protestante unique en Pologne était une chimère.

1. En 1556, il n'y avait encore dans tous les diocèses, que 60 paroisses ainsi privées de leur curé. (*Rel. nunc.*, I, 47) ; en 1560 à la mort de Laski il y en avait 160 dans le seul diocèse de Cracovie. (*Rel. nunc.*, I, 84.)

2. [Episcopi] dissidiorum in doctrina nos potissimum accusant, atque optandum esset vana esse quod de nobis jactant. (Laski à Mélanchton, 23 mars 1558, dans Dalton, *Lasciana*, p. 361.)

3. *Scopus igitur consilii nostri est, ut universi regni nostri confessio aliqua doctrinæ consentienter in futuris comitiis Regi et senatui offeratur.* (Laski, *ibidem*.)

4. Lukasz, B. C., 54. — Jablonski, *Hist. cons. Sandom.*, 10. — Friese, *Beit.*, I, 326-327. Les écrits de Westphal contre Laski étaient répandus en Pologne, surtout celui qui a pour titre : *Iusta defensio adversus insignia mendacia Joannis a Lasco... Argentorati*, 1557.

5. Sur les querelles de Laski avec les Frères Bohêmes et Vergerio, v. *Lasciana*, 434, 438, 444, 445. — Lukasz, B. C., 49, 51, 52, et *Helv.*, 155-160, 170-179. — Friese, *Beit.*, I, 304, 324. — *Op. Calv.*, lettres, num. 2599 (*Post-scriptum* de Laski), 2633, 2640, 2703, 2745 à 2747 (du 19 février à fin octobre 1557). — Wotschke, num. 125, 126 et 165 a (p. 88) : Lusinski aux min. de Zurich, 3 fév. 1559. Les réformateurs suisses consultés font des réserves sur la confession des F. B. (Bullinger, O. C., num. 2746, col. 679, 680.) Sur cette question, v. aussi Gindely, *Gesch. der Bøhm. Brüder*, t. I, p. 402, 403 et 420.

6. Laski le faisait condamner dans trois synodes successifs.

7. Mélanchton, qui donna un certificat d'orthodoxie à Laski avec un exemplaire de la *Conf. august. Variata* de 1540 pour le roi, le peint ainsi dans une lettre de juillet 1556 à Camerarius : *Ille vero Sarmaticus [Laski] qui nihil moderati spirans dominare ubiui, voluit, ipsis que Reformatis fatentibus, per imprudentiam et contentiosum ingenium non solum in Dania sed alibi rebus suorum officit...* (Lettre citée par Friese, *Beit.*, I, 289.) — Laski

Le découragement le prit, et, après deux années de lutttes incessantes, il succomba à la tâche, miné par la fatigue et la maladie (8 janvier 1560). Son fidèle compagnon Utenhoven, écœuré des divisions de son Eglise, avait quitté la Pologne quelques mois auparavant.

A la mort de Laski, les Eglises protestantes de Pologne n'étaient pas seulement divisées ; elles étaient animées de sentiments hostiles les unes envers les autres ¹. Cette hostilité s'accrut encore quelques mois plus tard quand les Petits-Polonais de Cracovie, puis ceux de Lublin, las d'attendre une Confession qui ne voyait pas le jour, adoptèrent définitivement la *Confession de Zurich* (*Confessio Tigurina*, de 1554) ². C'était pour les Frères Bohêmes la fin de l'Union de Kozmynek, et pour les Luthériens comme une déclaration de guerre dans les circonstances actuelles ³.

L'adoption du Calvinisme semblait devoir mettre fin aux dissensions intérieures des Petits-Polonais. Il n'en fut rien. Leur Eglise renfermait dans son sein des germes de discorde qui allaient bientôt se développer d'une façon inquiétante. Par suite de la diffusion rapide du protestantisme parmi la noblesse et de son maigre succès parmi le clergé catholique, les ministres n'avaient pas tardé à faire défaut. Il fallut recourir à l'étranger, et, comme on n'était pas difficile sur le choix, une masse d'hérétiques de toute secte envahirent la Pologne, qui devint bientôt, selon le mot d'Hosius ⁴, *asylum hæreticorum*.

Parmi ces nouveaux venus arrivèrent de Moravie aux environs de 1558, des antitrinitaires italiens qui s'empressèrent de s'introduire dans un pays où les doctrines de Servet avaient déjà quelques disciples ⁵.

se plaint des « faux-frères » dans un *post-scriptum* d'une lettre d'Utenhoven de 1557 (Friese, *ibid.*, p. 304) et il dit dans une lettre à Nigrinus de 1558 : « Beaucoup [de ministres] ne s'accordent pas avec nous sur la doctrine et n'acceptent pas la discipline de l'Eglise. » (Friese, *ibid.*, p. 330)

1. En Grande-Pologne, lutttes continuelles et acharnées des luthériens (Morgens-tern à Posen) et des calvinistes (Prazmowski à Radziejow) contre les Frères Bohêmes. (Jablonski, 13-21. — Commendon, *Lettres*, II, 292. — Lukasz., B. C., 65-67.) Luthériens contre calvinistes. (Friese, *Beit.*, II, 87.)

2. Wengierski, 129. — Friese, *Beit.*, I, 344. — *Lasciana*, 497.

3. En Allemagne, les luthériens menaient une guerre à mort contre les calvinistes du Palatinat et les crypto calvinistes, guerre que les Polonais partisans de la *confessio invariata* d'Augsbourg n'ignoraient pas et à laquelle ils prenaient intérêt.

4. Hosii op., II, 225. Lettre au roi (1565) : *Solum est regnum M. V. quod jam etiam ab ipsis hæreticis asylum hæreticorum appellatur*. Texte analogue dans Hosii op., I, 696, *judicium et censura ministrorum* (vers 1562). — Berardi Bongiovanni, rapport (1560), dans Theiner, II, 690. — Bullinger à Cruciger, 30 septembre 1561. (O. C., XVIII, num. 3540)

5. Vitrelin écrit de Pinczow (O. C., XV, n° 2350, Lismanine à Calvin, novembre 1555) : *Servet error doctrinaque ejus aliquos etiam tenet*.

C'étaient les Blandrata, les Gentilis, les Alciato, les Paruta, les Gribaldo, amenés peut-être par Lélius Socin qui venait pour la seconde fois en Pologne¹. Ces sectaires firent une sourde propagande tout en professant extérieurement le calvinisme². Ils attirèrent à eux les ministres de Pinczow, dont Lismanine revenu d'exil, et plusieurs magnats. Découverts et dénoncés par Sarnicki, un ministre fidèle à Genève, ils cessèrent, à partir de 1562, de cacher leur drapeau, et en différents synodes ils dépouillèrent pièce à pièce leur déguisement. Un schisme était dès lors inévitable. Il se dessina à la diète de Piotrkow (1563) où les haines confessionnelles se donnèrent carrière dans un colloque. Les calvinistes qui avaient une certaine influence sur le roi lui demandèrent d'expulser du royaume les antitrinitaires ; mais ils n'obtinrent que le bannissement des ministres étrangers (édit. de Parczow, 1564). A la diète de l'année suivante (1565) un nouveau colloque n'amena que des altercations violentes entre les deux partis et se conclut par une division de l'Eglise en *Ecclesia major* (calviniste) et *Ecclesia minor* (antitrinitaire). Le schisme était consommé. L'Eglise calviniste de Pologne venait de recevoir un coup dont elle ne devait pas se relever. Quant aux antitrinitaires ils allaient progresser à pas de géant, surtout en Lithuanie ; mais ils ne devaient pas tarder à tomber dans une anarchie pire encore que celle dont nous venons de tracer le tableau³.

L'anarchie qui désolait depuis leur naissance les églises protestantes de Pologne n'était pas ignorée du roi. Tout le premier il la déplorait, et, en politique avisé, il y cherchait un remède pour prévenir les désordres sociaux qu'elle devait fatalement engendrer. Ce souverain, au caractère faible et incapable de sévir, était tolérant jusqu'à l'indifférence en matière de religion, et toujours disposé par son extrême bonté aux plus larges concessions et aux derniers accommodements ; mais il avait une telle horreur des sectes et des troubles civils qu'elles amènent ordinairement⁴, qu'il refusa fermement de donner aux Eglises protestantes

1. Lélius Socin était venu une première fois en Pologne en 1551 et il avait tâché de gagner à sa doctrine Lismanine (Lubieniecki, *H. R. P.*, 40). Sur les antitrinitaires italiens, V. Sandius : *Bibliotheca antitrinitariorum*, p. 17 à 26 et 209-210.

2. Wegierski, 83, 84. La condamnation au synode de Secymin (1556) de Pierre de Goniadz, qui avait émis cette proposition : *Unus est Deus et unus est Deus pater*, les avait rendus prudents. (*Lasciana*, 403.) Modrzewski (*Sylwæ*, préface) dit des livres des servétiens en Pologne : *Erant libri eorum in manibus nonnullorum. Legebantur omnino in angulis... occultabantur, nec in lucem prodire sinebantur*.

3. Sur cette anarchie qui se produisit à partir de 1569, V. l'autobiographie de Schoman, dans Sandius, p. 195. Narbutt (*Hist. du peuple lithuanien* (en pol.), IX, p. 482) évalue à au moins 70 le nombre des sectes, antitrinitaires pour la plupart, qui existaient en Lithuanie à la fin du règne de Sigismond Auguste (1572).

4. V. les considérants du recès de Varsovie dans Wezyk, p. 302 (1556). — L'Ins-

la liberté du culte tant qu'elles ne se seraient pas accordées et qu'elles n'auraient pas adopté la confession d'Augsbourg. Voilà le secret de sa politique ¹ au milieu d'actes qui paraissent contradictoires et ressemblent parfois à des palinodies. Tirailé entre les évêques et les hérétiques, il n'abandonnait pas ce fil directeur de sa conduite, car il y allait pour lui de la tranquillité de l'Etat. En 1555, à la veille de l'Union de Kozmynek ², il paraissait tellement décidé à proclamer la libre pratique de la confession d'Augsbourg (du moins le bruit en courait avec persistance), que les hérétiques opposés à cette confession rompirent la diète ³. Il n'en persévéra pas moins dans cette politique jusqu'au jour où la mort de Laski en découvrit la faillite.

Si l'anarchie religieuse fut la principale cause qui empêcha le protestantisme polonais de conquérir une situation légale, il y en eut une autre dont l'action gagna en force avec le temps et se manifesta de plus en plus : l'attachement du peuple polonais à l'ancienne religion.

Rien ne serait plus faux que de mesurer les progrès du protestantisme dans la population au bruit que faisaient les hérétiques à la diète ou dans les diétines, et à l'audace que montraient les ministres dans leurs synodes. On voit, par exemple, au synode de Secymin (1556), les ministres traiter des conditions d'un concile national, décider en véritables sectaires que l'épiscopat tout entier sera exclu des délibérations, et que les évêques comparaitront devant un tribunal présidé par le roi et composé de princes et de théologiens protestants ⁴. Une si insolente prétention pourrait suggérer l'idée que les hérétiques sont alors bien nombreux et bien puissants. Or, c'est une poignée de ministres — une douzaine environ — qui traite ainsi la Pologne en pays conquis, et le nombre des communautés protestantes établies à cette date en Petite-

truction de Sig. Aug. aux diétines de 1558, dans Zakrzewski, p. 259, note 33. — A la diète de Lublin (1569), le roi accorde à la province de Prusse la confession d'Augsbourg à l'exclusion de toutes les sectes nées depuis cette confession. (Dittrich, I, 40.)

1. Hosius à Karnkowski (1570), *Ep. vir. ill.*, sig. G. 1 et sig. G. II, verso. — Hosius à [Podoski], *A. H.*, IX, 712 (1556). Conditions faites à Laski : Lukasz, *Helv.*, 103 ; Friese, *Beit.*, I, 273 et 306-307. *Rel. nunc.*, I, 87.

2. Il nous semble bien probable que cette union des protestants, qui paraissait en bonne voie, fut ce qui inclina le roi aux concessions, car trois ans auparavant (1552) il avait nettement refusé aux villes d'Elbing et de Dantzig la liberté de la confession d'Augsbourg (V. sa lettre à Hosius du 17 avril 1552, *Hosii, op.*, II, 82), quoique ces villes fussent presque entièrement luthériennes.

3. Journal de la diète de Pszonka, cité par Friese. (*Beit.*, I, 254.)

4. V. dans Dalton, *Lasciana*, p. 404 et 405, le procès-verbal du synode de Sëcymin au 24 janvier. Les théologiens protestants nommés sont Calvin, Mélanchthon, Laski. (Wegierski, 77, ajoute Quercetanus (Duchesne) : il confond, d'ailleurs, le projet des ministres de Secymin avec les propositions des nonces à la diète.

Pologne ne dépasse guère le chiffre de vingt ¹. Leur audace ne vient pas de ce qu'ils peuvent s'appuyer sur le peuple, mais sur quelques magnats et beaucoup de nobles ². Le peuple ne compte pas pour eux. et, de fait, il n'est pas avec eux, comme il est facile de le constater.

Les villes, si l'on excepte celles de Prusse ³, n'ont pas passé à la Réforme, quoiqu'elles renferment une minorité de protestants, étrangers pour la plupart, marchands ou gens de métier ⁴. Le culte catholique est loin d'y être négligé. On y célèbre les offices avec la même pompe et la même affluence qu'autrefois ⁵, et le peuple n'y tolérerait pas l'exercice public d'un culte étranger. En 1557, à Cracovie, lors des funérailles de la femme d'un magnat (Filipowski), les ministres osent organiser un cortège selon le rite protestant. Mal leur en a pris. Le cortège est dispersé par des étudiants bourgeois munis de sifflets et de bâtons ⁶. Pour les gens de la ville, tout hérétique est un luthérien (*luter*) ou un saxon (*Sassowiec*), et ils ne connaissent pas de pire injure. La masse des bourgeois, en un mot, reste catholique et abhorre l'hérésie.

1. Lettre de Poulain à Calvin du 11 juin 1556 (O. C., XVI, num. 2474, col. 185) : *nam sunt ibi [in Polonia] jam institutæ ecclesiæ supra VIGINTI*. Ce renseignement était fourni à Poulain par un autre habitant de Francfort-sur-le-Mein qui arrivait de Cracovie avec plus de quarante lettres de nobles et de ministres polonais pour Laski. Il y avait alors 60 églises profanées. (*Rel. nunc.*, I, 47.)

2. Nous connaissons l'influence de l'aristocratie sur la petite noblesse besogneuse et domestiquée. On voit, par exemple, dans le palatinat de Sandomir presque tous les petits nobles imiter Zborowski et passer à la réforme à sa suite. (Lukas., *Helv.*, 327.)

3. Même en Prusse royale où le luthéranisme a gagné le plus de terrain, nous n'entendons parler que des villes assez nombreuses d'ailleurs et assez peuplées. Les campagnes sont restées catholiques. Dans les villes prussiennes elles-mêmes, où la grande majorité se compose d'Allemands, les habitants polonais de race n'ont pas embrassé le luthéranisme. V. Gratiani (secrétaire de Commendon qu'il accompagna en Pologne, en 1571), *De Scriptis*, II, 129.

4. Une lettre de Lasicki à Bullinger, du 26 avril 1572 (Wotschke, num. 525) nous donne ce curieux renseignement : *Sunt Cracoviæ in cætu Evangelicorum 600 Germani qui cætus habere solent in domo præalta quam emit Ecclesia*. [C'est la maison du Brog ou de la meule, ainsi appelée à cause de sa forme en meule de blé.] Comme il y avait de 30 à 40.000 habitants à Cracovie, ce petit nombre d'Évangéliques confirme ce qu'Hosius et Commendon nous disent du peu d'importance du Luthéranisme dans la Pologne propre.

5. Commendon, *Lettres*, I, 15 (1564).

6. *Acta historica*, IX, 1031 : Plaintes de la noblesse au chapitre de Cracovie au sujet du trouble apporté aux funérailles de Filipowska, 19 novembre 1557. L'histoire de la Réforme en Pologne est encore aujourd'hui si mal débrouillée que tous les historiens jusqu'à Wacław Sobieski, l'un des mieux informés, datent cette émeute de l'année 1551. Ils ont été induits en erreur par les deux Wegierski. En 1551, non seulement le culte protestant n'était pas organisé, mais les sept ministres de Pinczow, les seuls connus jusqu'ici, avaient été dispersés par la force aux environs de Pâques. (V. p. 123.)

Les villages qui appartiennent au roi ou au clergé sont encore moins accessibles que les villes à la Réforme, attendu que les questions soulevées par le protestantisme dépassent de beaucoup le niveau intellectuel du paysan polonais ¹. Dans les villages qui appartiennent à la *szlachta* hérétique et dont les pasteurs ont été chassés par les seigneurs et remplacés par des ministres ², les paysans sont forcés, sous peine de coups, d'aller au prêche et de pratiquer une religion qu'ils détestent. Les sermons protestants sont, disent-ils, une nourriture qui n'est pas à leur goût (*nie smakuje ten pokarm*) ³. Ils s'échappent, quand ils le peuvent, et vont au loin trouver un prêtre catholique pour recevoir de lui les sacrements ⁴. Quand le seigneur hérétique s'empare de la dîme, ils en paient sans se plaindre une seconde à leur curé. Ils restent attachés de cœur à l'ancien culte et y retournent dès que l'occasion s'en présente ⁵.

Bref, le protestantisme est impopulaire en Pologne ; il ne s'est répandu que dans la *szlachta*, et la plupart des nobles l'ont embrassé par calcul politique plus que par conviction. Que dans ces conditions le roi tente d'autoriser l'exercice public du nouveau culte, il s'exposera à rencontrer une opposition sérieuse. La majorité du Sénat se prononcera

1. *Rel. nunc.*, I, 87. Bongiovanni à Moroni : 1560) « L'hérésie ne s'est établie ni dans les villes ni parmi le peuple des campagnes (*Chloptswa*), mais seulement parmi la *szlachta* qui force ses sujets à renier la foi de leurs pères. » — *Ibid*, I, 160. F. Ruggieri (1565) : « Le commun peuple et les paysans sont presque tous catholiques. » — *Ibid*, I, 186. J. Ruggieri (1568) : « Le nombre des catholiques non seulement égale, mais surpasse de beaucoup celui des hérétiques, du moins parmi les gens des classes inférieures. »

2. V. dans Lukasz. la façon dont les seigneurs établissent le protestantisme dans leurs domaines : « Le seigneur chassait le prêtre catholique, installait le ministre et le nouveau culte. Le peuple était témoin muet de ces changements. Il les acceptait non par conviction, mais par crainte du seigneur ou de son représentant. » (*Helv.*, 18, fin de la note de la page précédente. — V. aussi *Lith.*, I, 13, note 16, Laski et Bonar a Ksiaz.)

3. Témoignage d'un calviniste contemporain. (Friese, *Beit.*, II, 243 ; Sobieski, *Nienawisc*, 80.) — Le synode protestant de Bychawa (14 janv. 1560) délibère sur cette question : Comment faire pour ramener les sujets [des seigneurs hérétiques] du papisme à l'Eglise du Christ. (Wegierski, 134 ; Lukasz., *Helv.*, 318.) Au synode de Posen (1595), un seigneur demande à un ministre pourquoi les paysans de Pologne s'obstinent à refuser la Réforme tandis que ceux d'Allemagne l'ont accueilli avec joie. (Friese., l. c.)

4. *Rel. nunc.*, I, 160 (1565) ; Skarga, lettre 31 (1573). (Des paysans font 20 milles pour venir se confesser à Vilna.) V. aussi, *Upominanie*. — Lipski, *Decas questionum*, 88 b (1616) : *Cur igitur (quod sæpius non sine lacrymis videmus) miselli subditi a dominis suis templa catholica (quæ aliquando longis itineribus adire malunt) deserere atque veluti fidem catholicam abjurare coguntur.*

5. *Rel. nunc.*, ubi supra ; Bukowski, I, 254, 255, note (extraits de la visite de Padniewski (1566).

contre ce projet ; les nonces catholiques de Mazovie, de Rawa et de Plotsk rompront la diète ; la noblesse mazovienne prendra les armes, suivie du peuple, et une guerre de religion éclatera. Il est impossible que ces considérations aient échappé à un souverain aussi avisé et réfléchi que Sigismond Auguste. Au besoin elles lui auraient été sûrement suggérées par le vigilant et zélé Stanislas Hosius, et par les nonces apostoliques qui se succédèrent en Pologne à partir de 1556. L'activité de ces prélats, qui s'employa tout entière et avec succès à affermir le roi dans la foi catholique et à le détourner d'accorder sa protection aux hérétiques, mérite d'occuper un moment notre attention.

Lorsqu'en 1554 et 1555 les premiers coups de sape furent portés contre la juridiction ecclésiastique, les évêques de Pologne, indifférents jusqu'alors aux progrès de l'hérésie, se sentirent menacés dans leurs intérêts temporels et se prirent à trembler pour leurs dîmes ¹. Ils s'adressèrent à Rome où leur cri de détresse fut entendu, et la papauté qui semblait avoir oublié la Pologne depuis plus de trente ans se décida à lui donner un nonce apostolique à demeure ². Le premier qui fut choisi pour cet emploi était un ancien nonce de Germanie, Aloys Lippomano, évêque de Vérone, prélat savant et de vie exemplaire, qui s'était rendu redoutable aux hérétiques d'Allemagne et avait encouru leur haine. Sa réputation de sévérité le précéda en Pologne et lui fit tort. Paralysé dans sa mission par les intrigues et les calomnies des hérétiques ³, il ne réussit pas à empêcher les ennemis de l'épiscopat de prévaloir à la diète de 1556 ; cependant sa nonciature (1555-1557) ne fut pas inutile. Il parcourut les provinces et se convainquit du pressant besoin de réformes de l'Eglise polonaise, présida un synode à Lowicz dans lequel il secoua la torpeur des évêques et les détourna de la pensée d'un concile natio-

1. Ils ne protestent même pas contre la profanation des églises par les seigneurs dans leurs domaines. (Commendon, *Lettres*, II, 132, 144, 219, etc. Les évêques ne pensent qu'à sauver leurs dîmes.)

2. A deux reprises les évêques envoyèrent à Rome l'archidiacre Krasinski et demandèrent Lippomano comme nonce apostolique. Jules III nomma Lipponano et mourut peu après. Marcel III ne fit que passer sur le trône pontifical, et ce n'est que sous Paul IV que Lippomano, confirmé dans sa mission, put se rendre en Pologne où il arriva en octobre 1555.

3. Radziwill répandit en Pologne une lettre inventée ou falsifiée par Vergerio et attribuée à Lippomano dans laquelle le nonce demandait les têtes de 8 ou 10 des principaux hérétiques (V. A. H., IX, 751, note 1.) Or Lippomano écrivait à Hosius le 25 février 1556 (A. H., IX, 669) : *Zelus est ita temperandus, hoc præsertim infelici tempore, ne postea tota civitas contra pios et bonos armetur, et ejiciant ex ea si qui catholici inveniantur*. Il ajoute qu'il ne faut pas arracher l'ivraie de peur de nuire au froment.

nal ¹, encouragea les chapitres à défendre la foi catholique, s'assura que le roi ne passerait jamais au protestantisme ², obtint de lui l'ajournement du concile national en promettant la reprise du concile de Trente ³, et lui fit signer *le recès de Varsovie* qui confirme *l'Intérim* et interdit les innovations religieuses.

Camille Mentovato, évêque de Sutri, qui lui succéda (1558-1559), continua son œuvre ⁴, rappela sévèrement au roi ses devoirs de prince catholique, dénonça ses complaisances pour les hérétiques au pape Paul IV ⁵, et s'opposa avec fermeté à la nomination de l'évêque suspect Uchanski au siège important de Cujavie (*Wloclawek*) ⁶. Cette opposition qui amena une grande tension dans les rapports entre le roi et Rome, faillit provoquer un schisme ; mais la mort de Paul IV, suivie de près

1. Il y avait eu un synode en 1551, dans lequel Hosius s'était en vain efforcé d'enflammer le zèle des évêques et avait rédigé une *Confession de foi* qui devint plus tard un ouvrage considérable et une réfutation en règle de la *Confessio Augustana*. En 1554, la plupart des évêques s'étaient abstenus de venir au synode. Celui de Lowicz, deux ans plus tard, fut bien fréquenté et renouvela les mesures prises antérieurement pour la réforme du clergé et la répression de l'hérésie. Il demanda en particulier la fermeture des écoles hérétiques récemment fondées (*recens erectas*) à Pinczow, Secymin et Kozmynek. (V. *Rel. nunc.*, I, 32-40 et 40-44 où se trouve un compte rendu de ce synode sous forme de lettre de Lippomano au prince de Palliano, un des neveux de Paul IV.)

2. *Rel. nunc.*, I, 77. Instruction donnée au successeur de Lippomano [et non pas à Bongiovanni comme le veut l'éditeur] : « Le St-Père sait que le roi restera catholique jusqu'au bout, comme l'a toujours écrit et l'a dit après son retour l'évêque de Vérone [Lippomano]. » (1558).

3. *Omnis de Concilio [nationali] consultatio [comitiorum] irrita fuit, contra nitentibus pontifice romano et sacerdotibus pontificiis* (Wegierski, 79). V. aussi la lettre d'Utenhoven à Calvin, du 19 févr. 1557. (*O. C.*, XVI, num. 2599.)

4. Statorius écrit à Calvin, février 1559 (*O. C.*, XVII, col. 417-418). *Adest etiam romani Antichristi legatus. Satrianensis [Sutrinensis] episcopus qui rem suam viriliter agit.*

5. Ce sont les *Objectiones contra Sig. Aug.* (v. p. 110, note 5), publiées dans *Rel. nunc.*, I, 95. Ces objections comprennent 16 griefs.

6. Il serait trop long de raconter les incidents de cette nomination. Jamais la Pologne ne fut plus près d'un schisme avec Rome. Malgré le pape, Uchanski s'était mis en possession du siège du Cujavie. Les hérétiques applaudissaient à sa révolte et l'engageaient à briser avec la papauté. Calvin et Bullinger l'y encourageaient. (*O. C.*, XVII num. 2983, et *Uchans.*, I, 32 ; Wostchke, num. 155 et 158). Paul IV, après avoir reçu les *objections* de Mentovato et son rapport sur les agissements d'Uchanski, écrivit une lettre sévère au roi. (*Uchans.*, II, 112, lettre à Sig. Aug. du 17 mai 1559) et mourut (18 août) sans en connaître le résultat. Rinaldi (*Annal. Eccles.* (XV, p. 599-601, t. XXXIII, année 1556, num. 34) cite à la date de 1556 [date évidemment fautive, comme le prouve le contexte] une lettre très sévère de Paul IV à Sig. Aug. Cette lettre renferme les mêmes griefs que les *objections*, et dans le même ordre, et parfois dans les mêmes termes. L'examen détaillé de ce document, ignoré de Theiner et du collecteur des *Uchansiana*, nous a convaincu que ce n'est qu'un projet de lettre. Hosius était alors à Rome. Il est probable qu'il aura détourné le pape d'envoyer ce document qui aurait eu un effet désastreux.

de celle de Mentovato, détendit la situation. Le nouveau nonce nommé par Pie IV, Berardi Bongiovanni, évêque de Camerino (1560-1563), apaisa le conflit, car il était fort bien vu en Pologne à cause de son caractère conciliant. Malheureusement il se laissa duper par les hérétiques et ne put empêcher la diète de 1562-1563 de porter le dernier coup à la juridiction ecclésiastique. Rome le rappela.

La situation était grave et s'aggrava encore quand le roi, en mai 1563, se sépara de sa femme et la relégua à Radom en déclarant qu'il aimerait mieux qu'on lui coupât le cou que de reprendre avec elle la vie commune ¹. Les catholiques craignaient un divorce, et les protestants espéraient que Sigismond Auguste jouerait le rôle d'un Henri VIII. D'un autre côté le concile de Trente touchait à sa fin et l'on se demandait quel accueil le roi ferait à ses décisions. Il fallait en Pologne un nonce habile. Rome eut le bonheur d'avoir un tel nonce sous la main.

Bongiovanni avait été rappelé à Rome en avril 1563, aussitôt après la diète. Hosius et le cardinal Borromée décidèrent Pie IV ² à envoyer à sa place l'évêque de Zante Jean-François Commendon, prélat de grande capacité et dont la science égalait la vertu ³. Commendon entra en Pologne à la fin de novembre ⁴ et se rendit immédiatement à Varsovie où devait se tenir la diète. En arrivant à Cracovie il avait été tout étonné d'y voir tant de catholiques et les églises remplies d'une assistance si nombreuse et si recueillie. Evidemment il croyait la Pologne plus profondément atteinte par l'hérésie qu'elle ne l'était en réalité ⁵.

La mission de Commendon était triple : faire accepter au roi les décisions de Trente, le réconcilier avec la reine, et s'opposer aux conséquences désastreuses que les hérétiques prétendaient tirer de la diète précédente en concluant à l'abolition totale de la juridiction ecclésiastique. Sur le premier point, le nonce eut vite gain de cause. Avec l'aide d'Hosius, il persuada au roi d'accepter en plein Sénat les décrets conciliaires et d'enterrer ainsi le projet de concile ou synode national ⁶.

1. Eichhorn, [Vie d'] *Hosius*, II, 154.

2. V. dans Theiner, *Monum.*, II, 707, la lettre du card. Charles Borromée à Hosius, du 21 août 1563.

3. La cour de Rome n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé ni plus fidèle... Il s'opposa au torrent des hérésies naissantes avec une sagesse et une fermeté extraordinaires. Toute sa vie est une action perpétuelle (Fléchier, préface de sa traduction de la vie de Commendon, par Gratiani).

4. Sa première lettre, datée de Cracovie, est du 24 novembre.

5. Commendon, *Lettres*, I, 15.

6. Dans un long entretien avec le roi à Lomza qu'Hosius nous a conservé (*Hosii opera*, II, 220, lettre du 15 juin 1564, au card. Borromée), l'évêque de Varmie

C'était une sorte de profession publique de catholicisme de la part du souverain, et cet acte ruinait les espérances des hérétiques qui se flattaient encore de faire passer le prince dans leur camp. Mais Commendon obtint encore plus du roi lorsqu'il le décida à déclarer en plein Sénat qu'il voulait vivre et mourir en catholique et qu'il n'aurait pas l'audace de juger des choses de la Foi après que le concile de Trente s'était prononcé ¹.

Sur le second point, le nonce rencontra un obstacle insurmontable dans la répugnance invincible que le roi éprouvait à reprendre la vie commune avec la reine. Il n'insista donc pas ; mais il fit clairement entendre à Sigismond Auguste que pour des raisons d'ordre théologique il ne pouvait compter obtenir de Rome le divorce, et que pour des raisons d'ordre politique il ne devait pas par un divorce se brouiller avec le frère de la reine devenu empereur et risquer une guerre avec l'Allemagne au moment où il avait à combattre les Moscovites et où la Pologne était menacée d'une invasion des Turcs et des Tatars. Quand Commendon quitta la Pologne (décembre 1565) le roi ne parlait plus de divorcer ².

Quant aux prétentions des hérétiques qui se prévalaient du décret de

faisait comprendre à Sigismond Auguste qu'un concile national est au concile œcuménique, ce qu'une diétine est à la diète générale, et qu'un homme de bon sens n'admettrait jamais qu'un palatin se permit de réunir une diétine pour y discuter les décrets de la grande diète. (Trente ans plus tard ce raisonnement n'aurait produit aucun effet, car alors les diétines de relation avaient la prétention de discuter les décisions de la diète ; mais c'était l'anarchie dans l'Etat.) Le primat Uchanski fit des réserves sur l'acceptation du Concile de Trente ; mais ces réserves ne portaient que sur des points de discipline difficiles à appliquer en Pologne, la résidence et la non-pluralité des bénéfices. Le roi passa outre. Nous n'avons pas trouvé un mot sur cette acceptation du Concile de Trente (dans une séance solennelle du Sénat) dans la Correspondance des Calvinistes publiée par Wotschke. Est-ce parce que les calvinistes étaient trop absorbés par la préoccupation de faire bannir les antitrinitaires ou plutôt parce qu'ils envoyaient à Genève et à Zurich des messagers spéciaux dont les instructions n'ont pas été publiées ? Nous n'avons pas rencontré non plus le nom de Commendon. Celui d'Hosius apparaît une fois et avec l'épithète de *nequissimus nebulo*. (Wotschke, num. 344, Thretius à Bullinger, 8 octobre 1565.)

1. Lettres de Commendon, II, 23, du 22 janvier 1565.

2. La question du divorce du roi fut soulevée par les hérétiques, à la diète de Piotrkow (janvier 1565). C'est Ostrorog qui attacha le grelot en posant la question de la succession au trône, alors que le roi était sans héritier et qu'il était séparé de la reine. D'après Commendon, certains évêques, entre autres le primat Uchanski, penchaient pour le divorce. Le roi affectait des scrupules sur la validité de son mariage avec Catherine qui était la sœur de sa première femme Elisabeth d'Autriche ; mais Commendon neut pas de peine à montrer l'inanité des scrupules du roi qui lui répéta par deux fois qu'il aimerait mieux perdre le trône et la vie que de reprendre la vie commune avec la reine. (V. Lettres de Commendon, t. I, p. 33-42, du 29 au 31 janvier 1565.)

Piotrkow pour dire que la juridiction épiscopale était abolie, Commendon obtint du roi la déclaration de Lomza (3 mai 1564) qui précisait le sens du décret et l'interprétait de telle sorte que les privilèges du clergé étaient maintenus intégralement, sans aucune innovation ¹. Mais il y avait au sujet des hérétiques une question que ne pouvait prévoir l'instruction donnée à Commendon : c'était celle du bannissement des antitrinitaires que les calvinistes s'efforçaient d'obtenir du roi ². Sur ce point, Commendon, d'accord avec le cardinal Hosius, fit tous ses efforts pour que le roi ne portât pas un décret particulier de proscription contre les antitrinitaires ; car selon eux un tel décret eût été une reconnaissance implicite des sectes qu'on ne bannissait pas. La formule de leur politique était : *omnes aut nullus expellendus* ³. Après de longs pourparlers, le roi porta les deux décrets connus sous le nom de *décrets* [de la diète] de *Parczow* (7 août 1564). Par l'un tous les *étrangers* qui professaient l'hérésie étaient bannis de Pologne, et par l'autre toute secte et toute innovation en matière de religion étaient interdites. Le premier décret amena la disparition des antitrinitaires italiens, Ochino, Alciato, Gentilis, Paruta, Gribaldo ⁴. Le second qui n'atteignait pas la noblesse

1. Lettres de Commendon, I, 137. Cette déclaration devait ramener la lutte des nonces hérétiques contre les évêques à la diète de 1565. Le roi décréta alors que les procès de dîmes se feraient au tribunal du *staroste*. Les évêques protestèrent ; mais peu à peu on s'habitua à cette procédure qui était d'ailleurs celle des temps anciens.

2. Depuis les querelles sur la Trinité, les calvinistes s'étaient regardés comme abandonnés par le roi (Wotschke, num. 294, lettre de Vitrelin à Bullinger, 24 juin 1563) : *Scito nos a rege nostro suisque officialibus non agnoscī pro suis et proinde, quacumque lacessamur afficiamurque injuria, nihil ad se pertinere. Itaque si nobilitas nos non assumet, nullum nobis relinqui locum in Polonia.* (On voit clairement par ce texte, pour le remarquer en passant, que l'hérésie en Pologne n'a pas de point d'appui dans la population, mais seulement dans la noblesse.) Les calvinistes ne voyaient plus d'autre moyen que le bannissement pour arrêter les progrès des antitrinitaires. Ces progrès étaient si marqués que les étrangers eux-mêmes en recevaient l'écho : Brentius à Marbach, 1564. (Dans Lauterbach : *Ariano Socynismus*, p. 42) : *Audio in Polonia Servetismum non tantum gliscere, verum etiam mirifice grassari.*

3. Cette politique d'Hosius est souvent indiquée dans sa correspondance entre 1566 et 1568. Elle est très nettement formulée dans ce passage d'une lettre à Karnkowski du 24 février 1568 : *Auctor fui Regiæ Majestati ipsius ut omnium hæreticorum ex æquo, non autem unius aut alterius sectæ blasphemias cærceret. Metuebam enim si tantum una aut altera secta profliganda foret, ne tanto plus virium reliquis accederet, et earum toleratio speciem tacitæ cujusdam approbationis habere videretur. Quamobrem satius fore ducebam, si minus profligari possent omnes, ut ferrentur omnes, quo mordentes et comedentes invicem consumerentur ab invicem Scilum enim est illud quod bellum hæreticorum pax est Ecclesiæ.*

4. Blandrata et Lismanine avaient prévenu le décret en quittant la Pologne dès 1563. Quant aux frères Bohêmes, Ostrorog avait obtenu qu'ils ne seraient pas compris dans le décret. L'année précédente ils avaient eu la prudence de présenter leur confession de foi au roi qui l'avait trouvée suffisamment conforme à la confession d'Augsbourg.

montra que le roi n'approuvait pas l'hérésie sous quelque forme qu'elle se présentât ¹.

Le colloque de 1565, qui amena un schisme définitif entre les calvinistes et les antitrinitaires, rassura Commendon sur l'avenir². Il était convaincu que l'hérésie, minée d'un mal intérieur, était en train de périr³. Au reste, la réaction catholique se dessinait visiblement⁴. Des conversions de plus en plus nombreuses⁵ se produisaient dans la noblesse dégoûtée de querelles théologiques interminables. Radziwill lui-même, à son lit de mort († 28 mai 1565), se plaignait, dans une lettre à son fils aîné, de ne plus savoir ce qu'il devait croire en face de cette foule de sectes qui pullulaient autour de lui⁶. Bref il y avait pour les catholiques comme une aurore de temps nouveaux. On peut même dire qu'avec la réaction catholique l'ère de la Contre-réforme venait de s'ouvrir.

Commendon pour compléter son œuvre, aurait voulu commencer lui-même la réforme du clergé. Cependant non seulement il ne convoqua

1. Le *staroste* général de Grande-Pologne Koscielecki avait voulu leur appliquer le décret ; il en fut empêché par la déclaration du roi du 2 novembre 1564. Zakrzewski, p. 188 : Friese, II, 357-360 ; Commendon, *Lettres*, I, 228 ; Wegierski, 81. Commendon, *Lettres*, I, 185-188.

2. Friese, II, 354 ; Wegierski, 87.

3. Ruggieri, successeur de Commendon, en 1568, voyait aussi la débâcle prochaine de l'hérésie par l'effet des discussions. (*Rel. nunc.*, I, 192.)

4. En 1564, à la diétine de Szroda, les catholiques avaient eu le dessus. (*Uchansiana*, I, 86 : Uchanski à Commendon, 29 novembre 1564) : *Magnam nobilitatis partem inducimur ut sese una nobiscum contra sectariorum vim in futuris comitiis opponerent*. Zakrzewski, 169.

5. Lettres de Commendon, II, 2, 167, 212, 293, 315. — Hosius à Commendon, 18 nov. 1564 (*Opera*, II, 219 : [hæretici] *redire paulatim ad Ecclesiam incipient. Quod etiam in terra Cracoviensi factum a non paucis audio ; nos [non] audio tantum verum et lego in libello ejusdam Sacramentarii cui nomen est [Jacobo] Sylvio. Qui multos ad papatum rediisse queritur propter hanc [anti.]trinitariorum sectam.* (Jacques Sylvius, Sarnicki et Prazmowski étaient alors les trois colonnes du calvinisme. Beaucoup de ces convertis pouvaient dire, comme le fera Albert Laski (neveu de Jean), converti en 1569 : *Nihil inter vos præter confusionem video ; nihil præter dissensionem expertus sum.* (*Hosii op.*, VI, 278, et à la page 277 l'aveu des calvinistes auxquels il écrivait.)

6. Reszka, *De Atheismis et Phaleris*. 167, a donné la lettre de Radziwill d'après Skarga (*Dzieduszycki, Skarga et son siècle*, I, 208, note). Moins d'un an avant sa mort, Radziwill écrivait encore à Calvin pour la défense des antitrinitaires de Lithuanie. (*O. C.*, XX, num. 4125, du 6 juillet 1564.) Il ne savait pas que Calvin était mort (27 mai). De Bèze lui répondit par une lettre du 19 mars 1565 (Wotschke, num. 334) qui éprouva de longs retards parce qu'elle fut communiquée à Bullinger. Le 3 mai, de Bèze ne savait pas encore si Bullinger l'avait reçue, en sorte qu'il est probable qu'elle ne parvint à Vilna qu'après la mort de Radziwill. Que Radziwill soit devenu le chef des antitrinitaires, plusieurs passages des lettres de Commendon et des lettres publiées par Wotschke ne permettent pas d'en douter. On voit combien Lukaszewicz se trompe quand il croit que Radziwill tant qu'il vécut fit obstacle à cette secte. (*Lith.*, I, 18.)

ni ne présida aucun synode, quoiqu'il n'y en eût point eu depuis 1561¹ ; mais il employa toute sa diplomatie à empêcher celui qui devait se tenir en 1564, en sorte qu'il n'y en eut point avant 1577. Il craignait que la convocation d'un synode provincial ne devînt l'occasion d'un synode ou concile national auquel le primat Uchanski paraissait disposé à souscrire². Il se contenta donc de se rendre dans plusieurs diocèses pour exhorter les évêques et les prêtres à défendre vaillamment la foi et à docilement accepter les décrets du concile de Trente. Il ne réussit pas cependant à étouffer les discordes qui régnaient entre les évêques et particulièrement entre Wolski, évêque de Cujavie, et le primat Uchanski³, discordes qui avaient certainement favorisé les progrès de l'hérésie en affaiblissant les catholiques devant l'ennemi. En somme, la nonciature de Commendon avait été un bonheur pour les catholiques. Depuis le 12 mars 1565 il avait été promu au cardinalat ; et c'est en qualité de légat *a latere* qu'on le reverra en Pologne en 1571 quelques mois avant la mort de Sigismond Auguste.

Le départ de Commendon (décembre 1565) ne laissait pas la Pologne abandonnée de Rome, car Jules Ruggieri⁴, le nouveau nonce, entra dans ce pays au moment même où le cardinal en sortait. Genève non plus, malgré la mort de Calvin (27 mai 1564) ne négligeait pas les calvinistes polonais. Théodore de Bèze et Bullinger continuaient à les encourager ; mais quel remède trouver à l'anarchie religieuse croissante⁵, quelle digue opposer au débordement du flot arien (en Pologne on appelait ariens les antitrinitaires) qui venait de la Lithuanie et menaçait de submerger la Petite-Pologne. L'édit de Parczow avait bien débarrassé les calvinistes des antitrinitaires étrangers ; mais ceux du pays restaient qui étaient aussi dangereux que les proscrits⁶. A la diète de

1. Nous n'avons pas parlé de ce synode tenu par le primat Przerebski (v. Ulan., *Mat.*, p. 456-467) parce qu'il n'offre rien de particulièrement intéressant ; on y constate seulement les plaintes sur les déprédations des hérétiques et la pénurie de prêtres.

2. V. les lettres de Commendon *passim*. (Il y revient continuellement.) (V. aussi *Uchansiana*, I, 66-84 ; II, 198-203.)

3. La mort de Wolski en 1565 put seule mettre fin à la querelle des deux prélats au sujet de biens temporels. Kuczborski à Karnkowski (1570) (*Epist.*, ill. vir., sign. A. a. II) : *Vetus est multorum querela quæ perdit res nostras et convellit Ecclesiæ statum.*

4. Il ne faut pas le confondre avec Fulvius Ruggieri qui faisait partie de la suite de Commendon à titre de secrétaire comme Giovannini.

5. Wenzel Ostrorog à Bullinger, 18 mai 1564 : *Ecclesiæ apud nos novis istis dogmatibus vehementer turbantur. Nihil aliud auditur præter hæreses, dissensiones, inimicitias, bella, cædes.* (Wotschke, num. 323.)

6. Przmowski à Wolff, 22 juin 1565 (Wotschke, num. 340) : *Ab Antichristo [a Catholicis] regnum quietum habemus, si sectariis [Arianis] non impeteremur.* Thretius à Simler, 1^{er} août 1565 (Wotschke, num. 342) [*Ecclesia nostra*] *ab adversariis [Arianis] quotidie vexatur .. Quoties aliqua offertur eis occasio nobis nocendi libenter [eam] amplectuntur.*

Lublin (août 1566), le roi signa inutilement un décret de bannissement contre les ariens et les anabaptistes à cause de leurs doctrines anti-sociales. Nicolas Sienicki obtint que ce décret ne serait pas appliqué tant que Sigismond Auguste vivrait ¹. Quant à l'état intérieur des églises calvinistes, il ne donnait aux ministres que des sujets de tristesse ², et les défections augmentaient encore leur chagrin ³.

Nous pouvons maintenant embrasser d'un coup d'œil la situation religieuse de la Pologne aux environs de 1566.

Le clergé catholique, malgré les constitutions synodales qui s'échelonnent depuis vingt ans, a besoin d'une réforme sérieuse et profonde, à commencer par les évêques plus attachés aux biens de la terre qu'à leurs devoirs ⁴ et sans autorité morale sur le clergé inférieur. Les diocèses manquent de prêtres, car un certain nombre d'entre eux, moines ou séculiers, ont passé à la Réforme pour se marier, surtout en Lithuanie. Des couvents ont été vidés et beaucoup de paroisses sont sans pasteur, parce que leurs seigneurs devenus hérétiques ont pris les biens d'Eglise et chassé les moines et les curés, et que les paroisses, d'où ils n'ont pas expulsé et remplacé le pasteur par un ministre, n'ont plus assez de ressources pour entretenir un prêtre ⁵. La Mazovie seule s'est tenue à l'abri de l'hérésie, et on n'y trouve pas un seul hérétique à demeure. Il en est à peu près de même des palatinats de Plock et de Rawa qui faisaient autrefois partie du duché de Mazovie.

1. V. la lettre de Thretius citée ci-dessus : *De ecclesia nostra nihil amplius dicam nisi quod misere labenti est persimilis... Vix, ne penitus concidat, consistere potest. Conciones fiunt non adeo ferventes, nec etiam frequentes, cœtus languentes, disciplina laxata, mores deteriores, vita christiana in libertatem carnis conversa, christianæ caritatis opera derelicta. Quid amplius dicam nisi quod flendum est miserum hunc nostrum statum* Les expressions *miser ecclesiæ status, misera ecclesia, misere jactatur*, etc., reviennent comme un refrain dans les lettres des calvinistes polonais de 1565 à 1570.

2. Zanchi à Bullinger, 1^{er} août. 1566 (Wotschke, num. 352) : [Georges Nigri arrive de Pologne et il dit] : *Totum regnum esse propter grandes et horrendas hæreses [Ariens et anabaptistes] perturbatum. Multos resilire ad papatum alios fieri hæreticos vel ἁθροῦς*. Buller à Myszkowski, 14 août, répète la nouvelle (Wotschke, num. 368).

3. Autobiographie de Schoman dans Sandius, *Bibliotheca antitrinitariorum*, p. 194. Le roi eut cette faiblesse parce qu'il ne savait rien refuser à personne ; néanmoins, à partir de cette époque, il paraît être sorti de son indifférence. Désormais il ne voit plus dans les hérétiques que des perturbateurs de la paix publique ; et en 1570, quand ils lui offriront le *consensus* de Sandomir, il refusera de l'accepter et ne leur accordera pas la liberté qu'ils demandent.

4. Commendon, dans ses lettres, ne cesse de se plaindre que les évêques ne songent qu'à sauver leurs dîmes et que pour les dîmes ils ont laissé faire les hérétiques.

5. Synode de 1561. De 1565 à 1567 l'évêque de Cracovie fit visiter 392 paroisses de son diocèse, le plus grand de Pologne et le plus ravagé par l'hérésie (la Prusse royale mise à part). 62 églises paroissiales avaient été profanées ou détruites, ce qui fait supposer qu'environ le 1/6 des 954 paroisses du diocèse étaient dans le même état. Les profanations continuèrent jusqu'au moment où Batori monta sur le trône (1576).

Pour le reste du royaume, la population polonaise d'origine est demeurée catholique ¹ dans les villes et les villages qui n'appartiennent pas à des nobles. Quant aux paysans, sujets de seigneurs passés à l'hérésie, ils ont subi la réforme qu'on leur imposait plutôt qu'ils ne l'ont acceptée ². La population d'origine allemande et non polonaise a embrassé le luthéranisme qui est la religion dominante des villes de Prusse et de Cujavie. Elle n'a cependant la liberté du culte de la confession d'Augsbourg qu'à Dantzig, à Thorn et à Elbing, depuis 1557-1558. Cette liberté qui n'était d'abord que provisoire est devenue définitive ³.

En Grande-Pologne les Frères Bohêmes rivalisent avec les luthériens et avec cinq ou six communautés calvinistes des environs de Radziejow, dont le surintendant est Prazmowski ⁴. Les catholiques ont la majorité dans cette province parmi le peuple ; mais les magnats sont en général dévoués au hussitisme ⁵.

En Petite-Pologne la noblesse passée d'abord en masse au calvinisme est en train d'adopter les doctrines antitrinitaires qui s'étendent de jour en jour et menacent de submerger l'Eglise calviniste, dont les ministres de quelque réputation sont presque tous passés à l'arianisme ⁶. En Lithuanie les calvinistes sont encore nombreux quoiqu'ils aient été décimés, car Radziwill a chassé de ses domaines les ministres qui n'adoptaient pas les doctrines antitrinitaires ⁷. Les ariens de Lithuanie sont en passe

1. *Rel. nunc.*, I, 87 ; Bongiovanni au cardinal Moroni, 29 août 1560 ; *ibid.*, I, 160. F. Ruggieri (1565). Dans les villes il y a beaucoup d'hérétiques qui vivent à leur guise ; mais ils n'ont pris aucune église dans les domaines royaux ou ecclésiastiques.

2. F. Ruggieri, *Rel. nunc.*, I, 160 (1565).

3. Sig. Aug. avait accordé cette liberté en secret (Friese, *Beit.*, I, 86, 119). Cette concession ne deviendra publique qu'en 1569 (diète de Lublin). En 1567, il fit défense à l'évêque de Kulm de troubler les luthériens de Thorn dans la jouissance de leur privilège. (Friese, II, 91-92.)

4. Sur les querelles perpétuelles des Luthériens avec les Frères Bohêmes, V. Commendon, *Lettres*, II, 292. Sur les querelles de Prazmowski avec les mêmes : Lukaszewicz, *B. C.*, 39, 40, 64 et 67. Les luthériens accusaient les Frères Bohêmes de leur prendre leurs églises et leurs paroissiens. (Friese.)

5. En 1557, les Frères Bohêmes avaient en Grande-Pologne une quarantaine de communautés ; quinze ans plus tard ils en auront à peu près le double. Attaqués par les luthériens, les calvinistes, les antitrinitaires et les catholiques, leurs ministres finiront par renoncer à la lutte et se retirer en Bohême. La plupart des ouailles embrasseront le calvinisme ou reviendront au catholicisme.

6. Grégoire Pauli, Lutomirski, Krowicki, Vitrelin, Paclesius, etc.

7. Commendon, *Lettres*, I, 164 du 6 juillet 1564. Radziwill était devenu le chef des antitrinitaires (I, 24, 30, 32, 73...). Au synode de Wegrowo (1565), on compte 48 ministres ariens, et à celui de Skrzynna (1567) on en compte 110. (Lauterbach, 14.) En revanche, le synode de Lewartow (1580) réunira 150 ministres calvinistes (Wegierski, 507).

de se faire anabaptistes ¹. Ils forment d'ailleurs une infinité de sectes à propos du Père, du Fils et du Saint-Esprit et de leurs relations, du culte qui est dû à chacun d'eux, du baptême des enfants, de la participation aux magistratures, du port de l'épée, etc. ². Depuis l'édit de 1566, ceux de Pologne se rendent en foule dans les terres que leur offre Kiszka, le riche propriétaire de 70 villes et 400 villages mis à leur disposition ³. Ils fondent Rakow où ils établiront bientôt des écoles et une imprimerie et d'où ils lanceront sur la Pologne une infinité d'écrits de propagande. Ils combattent d'ailleurs avec une égale ardeur les calvinistes dont ils sont issus et les catholiques; mais ils sont plus redoutables pour les premiers que pour les seconds.

A la Chambre des nonces les réformés dominent toujours : mais les catholiques commencent à élever des protestations après avoir été comme terrorisés pendant plus de dix ans. Au Sénat il n'y a pas un seul antitrititaire et les catholiques y sont en majorité grâce à l'appoint que leur donnent les quinze évêques ⁴ ; mais les plus hauts sièges sont occupés par des calvinistes. Tel est le bilan religieux de la Pologne au moment où Pierre Skarga fait ses débuts dans la chaire chrétienne. Le protestantisme, sous ses diverses formes, a dépassé son apogée, et l'on discerne déjà dès causes de déclin rapide dans les querelles qui le minent à l'intérieur et dans la réaction catholique qui apparaît clairement. A ce moment il s'agit de savoir non pas si la réforme continuera ses conquêtes, mais si, déjà tenue en échec, elle ne sera pas délogée successivement des positions qu'elle a si rapidement occupées. Du côté du roi les catholiques ont bon espoir ; mais les questions du divorce et du concile national, enterrées pour le moment, peuvent renaître, et comme celle de la succession au trône après un prince sans postérité peut réserver des surprises, l'avenir n'est pas sans quelques nuages.

1. Zytinius à Wedrogowski, 29 décembre 1565 (Wotschke, p. 251, note 2) : *Lithuania nostra hac lue [pædobaptismi] jam exundavit, in quam confluerunt complures anabaptistæ ex Moravia aliisque partibus.*

2. En 1569, d'après l'autobiographie de Schoman (dans Sandius, *Bibl. antit.*, 191-198) il y eut une crise si violente dans l'Eglise arienne qu'on crut qu'elle allait périr par la discorde. C'est un pharmacien du nom de Ronenberg qui la sauva en ramenant une paix relative par ses exhortations.

3. Sandius, 82; Lauterbach, *Ariano-socynismus*, p. 28 ; Lukaszewicz, *Lith.*, 18, note 27 ; Friese, II, 243.

4. F. Ruggieri (*Rel. nunc.*, I, 160) dit en 1565 que les trois quarts des sénateurs sont catholiques ; et cependant le roi avait appelé au Sénat six Réformés, à la diète de 1562-1563. (Sarnicki à Calvin, 28 avril 1563, *O. C.*, XIX, n° 3939.)

LIVRE DEUXIÈME

L'HOMME

LA VIE ET LES ŒUVRES

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE ET JEUNESSE DE SKARGA : SES ÉTUDES, PRÉCEPTORAT, PRÊTRISE ET CANONICAT (1536-1568).

Nous connaissons assez mal la vie de Skarga, surtout sa vie politique¹. Il a été en relations amicales et fréquentes avec Etienne Batori, et sous Sigismond III il est resté prédicateur de la cour pendant un quart de siècle. Mais s'il a eu quelque action sur la politique de son temps, son influence a été ordinairement indirecte et secrète, en sorte qu'on est réduit

1. On n'a sur Skarga que de trop rares documents : les deux sources principales sont le *Journal* du P. Jean Wielewicki S. J. et l'*Oraison funèbre* de Skarga par le dominicain Fabien Birkowski. Le P. Wielewicki, supérieur à trois reprises (depuis 1619) de la maison professe des Jésuites de Cracovie, a pu connaître personnellement Skarga dans ses dernières années. Son journal (*Diarium rerum domus professæ S. J. Cracoviæ* 1579-1637), en quatre volumes (sur cinq) publiés par l'Académie des sciences de Cracovie dans sa collection des *Scriptores Rerum Polonicarum* (S. R. P., t. VII, X, XIV, XVII) renferme, outre de nombreuses mentions de Skarga, une notice de quelques pages sur sa vie, d'autant plus précieuse que Wielewicki avait sous la main une note biographique et un journal rédigés par Skarga. (S. R. P., XIV, p. 72 : *De quo [Skarga] nobis aliqua hic fusius erunt annotanda ex iis quæ ipsemet in una chartula breviter de vita sua scripsit*. Le journal de Skarga est cité *passim* dans le *diarium* de Wielewicki.) L'*Oraison funèbre* du P. Birkowski (1612) renferme deux parties dont la seconde est un résumé chronologique de la vie de Skarga. On y trouve un certain nombre de dates et de détails que l'on chercherait vainement ailleurs. (Nous la citerons d'après l'édition des Mékhitaristes, Vieune, 1860, en tête des *Vies des Saints* de Skarga.) En 1661, 1673 et 1694 parurent des vies anonymes de Skarga faites probablement par les Jésuites. Le livre du comte Maurice Dzieduszycki, sous le pseudonyme de Rychcicki, (*Skarga et son siècle* (en pol.), 2 vol. in-8°, 2^e édition, Cracovie, 1868-1869) a vieilli ; il a diminué de valeur dès qu'on a publié le *diarium* de Wielewicki où l'auteur avait puisé quand ce journal était encore inédit. Depuis quelque temps des revues polonaises (*Przegląd Lwowski*, *Prz. powszechny*, *Prz. historyczny*, *Pamiętnik Literacki*) ont publié de nouveaux documents sur l'origine, la famille, le canonikat et les sermons de diète de Skarga. Les lettres de Skarga publiées par le P. Jean Syganski (Cracovie, 1912 : *Listy P. Skargi*) ne fournissent guère que des données sur les travaux apostoliques de l'auteur et sur ses relations officielles avec les généraux de l'Ordre, Aquaviva et Mercurien. Cent une sont inédites et la plupart en latin. Elles ne nous apprennent pas ce que nous voudrions savoir sur le rôle historique de Skarga à cause des lacunes que présente cette collection. De 1589 à 1592 et de 1597 à 1599, rien. De 1600 à 1610, une quinzaine de lettres seulement. Ces années sont précisément des années critiques pour l'Ordre et pour la royauté polonaise. Les lettres de Skarga peuvent être précieuses pour la psychologie du religieux ; elles ne paraissent pas offrir grand secours pour la connaissance de l'homme public.

le plus souvent à la conjecturer sans pouvoir en fournir la preuve décisive. Son activité a été cependant extrême. Ses nombreux sermons ne représentent que la moitié de sa production littéraire, et on a de lui une vingtaine d'ouvrages qui sont tous des actes, car ils ont été écrits uniquement pour agir sur l'opinion ¹. Par là Skarga relève de l'histoire et sa biographie peut, semble-t-il, jeter quelque lumière sur l'évolution de la Pologne à cette époque.

Le duché de Mazovie, au cœur même de la Pologne, avait été gouverné depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'en 1526 par des Piasts de la branche de Kazimir le Juste. Il formait un Etat séparé vassal de la Pologne, qui lui avait conservé son caractère féodal ². Les ducs qui y régnaient jouissaient d'un pouvoir presque absolu, car la *szlachta* de ce pays, très nombreuse ³ et assez pauvre (*szlachta zagrodowa*) était trop disciplinée et trop peu ambitieuse pour empiéter sur le pouvoir ducal. Elle allait elle-même à la charrue ⁴ et vivait en toute fraternité avec les paysans. Elle ne subissait pas, comme celle de la Grande-Pologne, l'influence d'une aristocratie hautaine et avide de privilèges, et n'avait ni le caractère indocile ni la turbulence de celle de la Petite-Pologne. La race entière des Mazoures était laborieuse et profondément attachée à ce sol natal dont un travail persévérant avait vaincu l'aridité ⁵. D'humeur batailleuse et belliqueuse ⁶, elle ne souffrait pas volontiers les étrangers : c'est ainsi que les Juifs qui avaient envahi le reste de la Pologne ne pouvaient entrer en Mazovie et y rester que pendant la diète lorsque l'assemblée des Etats se tenait à Varsovie ⁷. Elle passait pour obstinée ⁸, et cette obstination avait donné naissance au proverbe que les Mazoures naissent aveugles. Aussi gardait-elle jalousement ses traditions politiques et religieuses et avait-elle une horreur naturelle des nouveautés ⁹.

1. Dans la bibliographie qui précède cette étude, nous avons indiqué les principaux ouvrages de Skarga. (V. aussi dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* du P. Somervogel (éd. 1896) l'article Skarga. On y trouve des doubles emplois et quelques erreurs.)

2. Lelewel, *H. de P.*, *Considérations*, 69.

3. D'après Lelewel (*H. de P.*, II, *Consid.*, 104), la *szlachta* formait le tiers de la population totale.

4. *Rel. nunc.*, I, 125 (F. Ruggieri, 1565).

5. Le Laboureur, II, 251.

6. Guagnini, *Sarmatiæ Europææ descriptio* (1578), fol. 67 b ; Connor, I, 284.

7. D'Hauteville, 74 ; Connor, II, 49.

8. Lelewel, *ubi supra*, 202 et 193 ; Kazimir Morawski, *Hist. de l'université Jagello-nienne* (en pol.), II, 362.

9. *Rel. nunc.*, II, 141 (Torrès, 1622). Les Mazoures sont trop occupés aux travaux de la terre pour lire beaucoup ; aussi ne lisent-ils pas les livres hérétiques. Les nobles

On comprend dès lors que la Mazovie ne se soit pas laissé pénétrer par les doctrines luthériennes et que l'édit de 1525 du dernier duc Janusz III¹ ait suffi pour la préserver, même après sa réunion à la Pologne (1526)², de l'infiltration du protestantisme. Ces Mazoures que l'on qualifiait au xvi^e siècle de *catholicissimi*³, formaient la troupe d'élite du catholicisme en Pologne, et la Mazovie restait comme un camp retranché imprenable contre lequel devaient se briser les efforts des hérétiques. Ainsi, tandis que le reste de la Pologne était en proie à toute sorte de sectes et voyait s'élever un peu partout des temples husites, luthériens, calvinistes, ou ariens, en Mazovie on ne voyait que des églises catholiques⁴ et, comme le disait un contemporain, on n'aurait pas trouvé un hérétique parmi les naturels du pays, même en cherchant avec une lanterne⁵.

C'est dans ce milieu catholique et loyaliste qu'en février 1536 naquit Pierre Skarga, de fils Michel et d'Anne Swietek (Swietkowna)⁶. Sa famille était établie depuis au moins deux générations dans la

de Petite-Pologne au contraire, vivant dans l'oisiveté et n'étant plus occupés à des travaux ou exercices guerriers pendant presque tout le xvi^e siècle, lisent par curiosité les livres luthériens, puis les livres zwingliens, calvinistes, et ceux de Servet, et discutent théologie. (*Rel. nunc*, I, 48, *Responsiones canonicorum*.)

1. Cet édit, le seul contre les luthériens qui soit inséré dans les *Volumina legum* (I, 223 de l'édit. de Pétrograd), était très sévère : *Quicumque de hac secta [Lutherana] legitime convictus et probatus fuerit, TALIS VITA PRIVARI DEBET et bona ejus quæcumque habet, mobilia et immobilia, confiscari et ad thesaurum ducalem recipi debent*. Friese, II, 176, en a donné la teneur exacte en traduction allemande ; mais Lengnich (*Jus publicum regni Poloniæ*, II, 560) en a fourni un texte faux.

2. A la mort de Janusz, décédé sans postérité, la Mazovie, de par le droit féodal, tombait en héritage à la Pologne. On lui laissa cependant son code particulier, et l'édit de Janusz y resta en vigueur jusqu'en 1576, où le statut du royaume lui fut appliqué, à l'exception de quelques *excerpta* ou extraits de ses anciennes lois. (Balinski, *l'Ancienne Pologne* (en pol.), I, 387.)

3. Buzenski. (*Vies des Archev. de Gniezno* (en pol.), éd. Malinowski), II, 279)

4. La reine Bona et la princesse Anne Jagellon eurent comme domaine ou comme dotation la Mazovie. Elles tinrent la main à ce que les hérétiques ne pussent s'y établir. En 1581, le palatin de Varsovie Niemsta voulut faire bâtir un temple protestant pour les étrangers de passage ; mais les Varsoviens en détruisirent les fondations et en empêchèrent la construction. (W. Sobieski, *Nienawise*, p. 22.) Batori, à cette occasion, fit un *mandatum* pour interdire dans les villes royales l'introduction de religions étrangères et la construction de temples. (Skarga, *Appel à la foi* [Wzywanie de wiary], p. 140, éd. 1835.)

5. *Rel. nunc.*, II, 141 (Torres, 1622) : « Les Mazoures observent si strictement l'abstinence, que si un voyageur mangeait en leur présence des œufs ou du laitage un vendredi, il s'exposerait au danger de mort. De là est né parmi eux ce proverbe : qu'il est moins dangereux de tuer un homme que de manger de la viande le vendredi. » On voit par là jusqu'où allait l'attachement des Mazoures au catholicisme. (V. Sobieski, *l. c.*)

6. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 72.

Terre de Czersk ¹, à Grojec, chef-lieu du district du même nom et petite ville de 210 feux à 4 milles et demi au sud de Varsovie ². Ses parents étaient d'honnêtes bourgeois, cultivant un petit bien, et non pas, comme on l'a répété pendant plus de 250 ans, des gens de condition noble et du nom de Poweski ou Powaski avec le sobriquet de Skarga ³.

1. La Mazovie (duché proprement dit) était divisée en 10 terres.

2. Balinski, I, 392.

3. Wielewicki (*S. R. P.*, XIV, 72-73), s'appuyant sur l'édition de 1626 de l'oraison funèbre de Skarga par Birkowski, quatorze ans après la mort de Skarga, affirme que ce dernier était *szlachcic* et s'appelait en réalité Poweski, mais qu'il avait renoncé à ce nom qui lui rappelait la disgrâce de son père. Selon lui, le père de Skarga ne cessait de faire des plaintes au duc de Janusz, lequel, impatienté, lui aurait dit qu'il ne devrait pas s'appeler Poweski, mais Skarga. (En polonais le mot *skarga* signifie plainte.) Cette raillerie entendue par les courtisans aurait fait fortune et le nom de Skarga serait resté à l'infortuné plaignant. Cette ridicule légende s'accrédita d'autant mieux que le 1^{er} juin 1593, à la diète, Sigismond III avait autorisé le frère aîné de Skarga, François, à porter le nom de Poweski avec le privilège de noblesse, et qu'en 1640, le 22 octobre, Jean, fils de François, avait fait reconnaître officiellement que sa noblesse n'était pas de création récente et que ses grands-parents Michel Poweski et Anne Swietkowska [on remarquera cette désinence nobiliaire] étaient de noble extraction. Devant des témoignages qui paraissaient si bien établis, la postérité ne douta plus de la noble origine de Skarga et on vit dans l'église de N.-D.-des-Neiges du faubourg de Cracovie à Léopol le portrait du grand prédicateur avec le nom de Poweski et les armoiries de la famille Radwan. (Toutes les familles nobles devaient se rattacher à un blason (*herb*) qui était commun à plusieurs d'entre elles.)

En 1861, Romanowski, un érudit qui connaissait admirablement le xvi^e siècle, fit remarquer malicieusement (*Otia Cornicensia*, p. 162, suite de la note 4) que le P. Niesiecki dans son armorial de Pologne (*Herbarz Polski*) avait mis Skarga sous le nom de Poweski parmi les gens titrés, mais qu'il n'avait pas pu lui trouver de blason. Cela donna l'éveil. On examina les pièces et on vit que si le portrait de Skarga cité plus haut rattachait Skarga aux Radwan, le diplôme de 1593 rattachait François aux Pries, alors que Niesiecki, un hérauldite, ne les rattachait à rien. Alexandre Czuczynski, en 1892, montra que le diplôme de 1593 reposait sur des allégations fausses; ainsi, la mère de Skarga, appelée Swietkowna (nom bourgeois) au témoignage même de son fils (*S. R. P.*, XIV, 72) était devenue une Swietkowska (nom noble); il prouva par l'exemple du diplôme de Gornicki, de la même époque, que ces sortes de pièces n'offraient aucune garantie (Gornicki, un bourgeois absolument authentique, était déclaré d'ancienne noblesse dans son diplôme), et il fit voir que la première édition de l'oraison funèbre de Skarga par Birkowski (1612) ne renfermait rien ni sur l'origine noble de son héros ni sur son prétendu nom de Poweski. La deuxième édition, sur laquelle Wielewicki s'était appuyé, était tout simplement interpolée ou remaniée. Ajoutons que dans les pièces officielles Skarga n'est jamais qualifié de noble; que son nom n'est jamais accompagné des épithètes réservées à la noblesse, et qu'enfin il ne signe lui-même jamais autrement que Skarga ou Scarga (forme latine). Depuis la démonstration fournie par Czuczynski les critiques ne doutent plus de l'origine bourgeoise de Skarga; mais les légendes, à ce qu'il faut croire, ont la vie dure, car le P. Zaleski dans sa grande histoire, d'ailleurs si précieusement documentée, des Jésuites en Pologne (*Jezuici w Polsce*, 5 vol., 1900-1905, Lwow) maintient dans son texte (I, 718) que Skarga était un *szlachcic* de Mazovie, tout en avouant dans une

On sait peu de choses sur la famille de Skarga et sur son enfance : Wielewicki nous apprend seulement qu'il perdit sa mère en 1544 et son père en 1548 ¹. Il est probable que son frère aîné se chargea de l'éducation du jeune orphelin. Après des études élémentaires à l'école de Grojec, Skarga entra le 1^{er} janvier 1552 à l'académie de Cracovie ³, dans la section des arts libéraux.

L'université de Cracovie était alors bien déchue de son ancienne splendeur. Fondée en 1400, elle avait vu aussitôt accourir à elle de nombreux étudiants qui venaient de Suède, d'Angleterre, de Suisse, de Silésie, de Prusse et de Hongrie. Des grands de l'un et l'autre sexe, des évêques, des rois même s'y étaient fait immatriculer ⁴. Au commencement du xvi^e siècle, les jeunes nobles qui aimaient à voir du pays l'abandonnaient pour courir aux universités italiennes et allemandes. Dès lors elle n'est plus guère fréquentée que par la bourgeoisie. Les synodes du xvi^e siècle ne cessent de constater sa décadence ⁵ et proposent en vain de la réformer ; elle garde son caractère d'institution du moyen

note (*ibidem*) que la famille de Skarga aurait appartenu à la bourgeoisie : comprenez qui pourra ; pour nous, comme autrefois Mme de Sévigné, nous jetons notre langue aux chiens.

Les détails que nous venons de donner sont le résumé de deux articles de revue où l'on trouvera la question amplement traitée et dont voici la référence :

Przegląd Powszechny (mai 1892), t. XXIV, p. 187-208 ; Alexandre Czuczynski ; *Origine et famille de P. Skarga (Pochodzenie i Rodzina P. Skargi)*. — *Kwartalnik historyczny* (année 1893), t. VII, p. 484-486 ; W. Rołny (*critique de Czuczynski*).

La question de la noblesse ou de la roture de Skarga est en soi peu importante, d'autant plus que, comme nous l'avons dit à propos de la *szlachta zagrodowa*, les nobles de Mazovie ne différaient pas beaucoup des paysans ; mais elle nous éclaire sur la marche de la critique historique en Pologne et nous apprend combien ses progrès ont été lents.

1. On connaît à Skarga un frère aîné, François, et une sœur qui fut mariée à un Czarnolaski. Il paraît avoir eu d'autres frères. La famille de Skarga était pieuse et donnait volontiers ses enfants à l'Eglise. Un proche parent de Skarga (oncle ?) était chanoine prébendé de la cathédrale de Cracovie, et plusieurs de ses neveux ou cousins entrèrent comme lui dans la Compagnie de Jésus.

2. *S. R. P.*, XIV, 72.

3. *Ibid.* : *Expeditis scholis trivialibus venit ad Academiam Cracoviensem*, A. D. 1552, 1 januarii. — Le P. Zaleski lui fait faire ses études élémentaires à Pultusk où il y avait une école supérieure ; mais il ne cite aucun document à l'appui de cette opinion. (*Les Jés.*, I, 718) Il dit lui-même (I, 169) que cette école était tombée et qu'en 1555 l'évêque de Plock essaya inutilement de la relever. A la diète de 1562-1563, Sigismond Auguste proposa lui-même de la rétablir (*Zrodlopisma do dziejow unii.*) Skarga fut inscrit à l'Académie : *Petrus [filius] Michaelis de Grodzyc.* (*Syganski, Dzialalnosc.* (L'activité de Skarga), 1912, p. 1, note 2.)

4. A. Brückner, *Geschichte der Polnischen Literatur* (1901), p. 16, 17.

5. V. les collections des synodes de Wezyk et d'Ulanowski, *passim*. Le statut de Laski (collection des lois de Pologne) porte : *Academia Cracoviae reformetur* (1525, Lasco, dans Herbut, *Statuta*, p. 403.)

âge et se montre hostile aux innovations. Cependant elle a encore quelques professeurs distingués, dont Skarga rappelle le nom ¹, avec reconnaissance et sur un ton lyrique dans sa *Vie de saint Jean de Kanty* (un ancien recteur de l'Académie). On y fait même de fortes études latines, comme le prouvent les écrits latins de Skarga, et plus encore peut-être le style de ses écrits polonais tout empreint de latinité,

Skarga ne passa que deux ans à l'université, d'où il sortit avec le diplôme de bachelier ès arts que l'on appelait alors la *prima laurea* ². Ce diplôme n'était guère conféré qu'au quart, ou tout au plus au tiers des candidats ³. Les matières de l'examen étaient celles du *Trivium*, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique, et la logique qu'on enseignait en latin ⁴. Comme la logique comprenait les *analytiques* d'Aristote, on se servait de la traduction latine de Boèce. On ne trouve pas trace de grec dans ce programme, et il est peu probable que Skarga ait alors appris cette langue qui était, il est vrai, enseignée à l'académie de Cracovie ⁵, mais qui y était mal vue. N'était-elle pas la langue des hérésies anciennes et n'était-

1. On peut citer entre autres Bénédict Herbest, un futur jésuite ; Sokolowski, un prédicateur de la cour sous Batori ; Jean de Léopol [Leopolita], un traducteur estimable de la Bible.

2. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 73 ; Starowolski, *Scriptorum Polonorum Ekatonas* (éd. 1733), XCVIII, p. 112, donne 19 ans à Skarga. (Cet écrivain, trop souvent cité, est peu exact : il écrivait vers 1640. La *secunda laurea* était le degré de maîtres ès arts (*magister artium*).

3. Morawski, *H. de l'univ. Jag.* (1900), II, 379. On ne trouve pas le nom de Skarga dans le *liber promotionum* de Muczkowski, parce que dans les listes de l'Académie il y a une lacune qui va de 1542 à 1560. (V. p. 199-200.)

4. On peut lire le programme du baccalauréat ès arts dans Lukaszewicz, *Hist. des écoles* (en pol.), III, 133 et seqq. ; Muczkowski, *Statuta necnon liber promotionum* (1849) donne p. LXIV l'ordonnance du 24 avril 1550 qui fixe les matières à étudier ; Morawski, I, 211, note 2, et 212.

5. J. Kochanowski y étudia le grec sous Novicampianus en 1544. (V. l'art. de Ferd. Hoesick sur Kochanowski dans l'*Athenæum*, t. I.) — On enseignait un peu de grec dans les écoles supérieures, mais non dans les écoles élémentaires comme celle de Grojec. Il sera toujours difficile de faire passer Skarga pour un helléniste quand on le voit transcrire les noms grecs sans égard pour l'étymologie comme il le fait dans ses *Vies des Saints* où il écrit : *Euzebiusz*, *Hypolitus*, *Teodorus*, *Teophilus*, *Mistagogica*, *Epist. ad Smirnenses*, in *dialogo Eranisti seu Polimorphi*, confondant υ avec ι , θ avec τ . Un helléniste n'aurait pas choisi comme il l'a fait (Serm. sur les sacrements) la forme *Krzyszmo* mais *Chrzyszmo* (le Chrême). Nous ne connaissons que deux citations grecques de Skarga et elles sont défigurées au point d'être inintelligibles : Sermon sur les sacrements, p. 736 (éd. 1609) : $\tau\omicron\ \pi\omicron\tau\acute{\eta}\rho\iota\delta\acute{\nu}\ \mu\omicron\upsilon$ devient chez lui $\tau\omicron\ \pi\omicron\tau\acute{\eta}\rho\omega\acute{\nu}\ \mu\omicron\upsilon$; p. 739 : $\lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\gamma\omicron\upsilon\acute{\nu}\tau\omega\acute{\nu}\ \delta\epsilon\ \alpha\upsilon\tau\omega\acute{\nu}$ devient chez lui : $\lambda\epsilon\iota\tau\upsilon\rho\gamma\omicron\mu\acute{\epsilon}\nu\tau\omega\acute{\nu}\ \delta\epsilon\ \alpha\upsilon\tau\omega\acute{\nu}$. Le passage du *Pro Sacratissima Eucharistia*, p. 28 (*nec enim in ipsis etiam græcis codicibus dia. ΠΙΣΤΙΝ* (sic) *sed en pisti* (sic) *in fide vivo filii Dei*) ne prouve rien, car il prouverait trop, et il en faudrait conclure que Skarga lisait les manuscrits grecs, ce à quoi personne n'a jamais songé. D'ailleurs $\pi\acute{\iota}\sigma\tau\iota$ (forme ionienne) est un barbarisme en prose, et il faut $\acute{\epsilon}\nu\ \pi\acute{\iota}\sigma\tau\epsilon\iota$ et non pas $\acute{\epsilon}\nu\ \pi\acute{\iota}\sigma\tau\iota$. Quand l'Ecole des Jésuites de Vilna fut érigée en université avec Skarga

elle pas prônée par les nouveaux hérétiques? Le *græcum est, non legitur*, avait encore sa force, et il n'y avait pas si longtemps (1542) que le professeur de grec Libau avait dû abandonner sa chaire, à la suite de tracasseries intolérables.

Les étudiants de l'université de Cracovie portaient l'habit ecclésiastique (*vestitus clericalis*); mais cela ne les engageait à rien pour l'avenir, et un grand nombre d'entre eux quittaient l'Université après le baccalauréat ès arts. Beaucoup devenaient recteurs d'école ou précepteurs ¹. C'est la carrière de l'enseignement que choisit Skarga. En juin 1555, malgré sa grande jeunesse (il n'avait pas vingt ans) on lui confia la direction d'une école paroissiale à Varsovie ². Le jeune directeur ne tarda pas à attirer sur lui l'attention, et le palatin de Lublin, André Teczynski, qui allait bientôt devenir castellan de Cracovie (1561), c'est-à-dire le premier des sénateurs séculiers, le choisit deux ans plus tard comme gouverneur de Jean son fils aîné. En octobre 1557, Skarga faisait partie de la cour de ce grand seigneur.

Teczynski, dont la famille était peut-être la plus considérée de toute la Pologne ³, était un homme de chétive apparence, mais de haute intelligence et de cœur généreux. Il s'était illustré par ses exploits dans la guerre contre les Turcs, particulièrement au siège de Vienne (1529), et aux vertus guerrières il joignait le goût des lettres et le don de l'éloquence ⁴. Sa cour était un milieu distingué où Skarga occupait une

comme recteur, il n'y fut pas question de grec, et on n'y enseigna pas cette langue avant le commencement du ^{xvii}e siècle. (V. Jos. Bieclinski, *L'Université de Vilna* (en pol.), II, 665; Lukaszewicz, *hist. des Ecoles*, IV, 23 : Sur treize matières enseignées on trouve l'allemand, le français, les langues orientales et même l'hébreu; on n'y trouve pas le grec.) Nous pourrions ajouter que les hellénistes comme Orzechowski et Hosius émaillent leurs lettres d'expressions grecques, ce qui ne se rencontre jamais dans la correspondance de Skarga publiée jusqu'ici.

1. Morawski, II, 374; et note 1; I, 212; II, 375. — Herbut, *Statuta*, 404 : *Scolis majoribus magistris et baccalauræi præficiantur*. Le fait que Skarga quitta l'Université après deux années sans pousser ses études jusqu'à la maîtrise permet de conclure que sa famille n'était pas assez riche pour le lui permettre, et ce ne sont pas les 3.000 florins (environ 12.000 fr.) que lui laissa son père comme patrimoine (Dzieduszycki, II, 576) et qu'il donna lui-même à l'hôpital de Grojec quand il fut jésuite, qui contrediront cette conclusion.

2. *S. R. P.*, XIV, 73. C'était l'école dépendant de la collégiale de Saint-Jean, qu'on appelle à Varsovie la cathédrale, et qui est l'église où plus tard Skarga devait prêcher pendant les diètes.

3. Niesiecki, *Herbarz polski* (armorial de Pol.), IX, 63, éd. Bobrowicz. Le fils cadet d'André, de même nom que son père, était si estimé qu'après la mort de Sigismond Auguste, la noblesse de Pologne lui offrit la couronne. Il refusa par modestie.

4. Orzechowski, *Dialog*, IV sur l'exécution, éd. Turowski, p. 85, parlant d'André Teczynski et de l'évêque Tomicki, va jusqu'à les comparer à Démosthènes et à Cicéron. Il faut tenir compte de ce qu'Orzechowski est un Gascon du Nord; mais de son éloge

modeste situation assez semblable à celle de Labruyère chez Condé. Comme plus tard notre grand moraliste, il eut là une belle occasion de voir de près la vie des grands et de faire une ample provision d'observations morales, et il n'y manqua pas, comme on peut le constater en feuilletant ses sermons. Les nouvelles fonctions de Skarga, comme d'ailleurs celles de directeur d'école, fortifièrent en lui les habitudes de méthode et d'analyse qu'exige l'enseignement. Elles lui donnèrent en outre l'occasion de connaître les jésuites, lorsqu'en 1560 il accompagna son élève à Vienne à la cour de Ferdinand ¹.

La Compagnie de Jésus fournissait alors des confesseurs à la cour d'Autriche. Elle avait à Vienne un collège florissant ² et sa réputation s'étendait jusqu'en Pologne ³. Un esprit aussi curieux de s'instruire que celui de Skarga et aussi attaché à sa religion devait s'intéresser à ces religieux, qui remuaient l'Autriche et la Bohême, et qui, par leurs prédications et leurs travaux apostoliques suivis de conversions en masse, étaient devenus un épouvantail pour les hérétiques. Pendant le temps qu'il passa à Vienne (1560-1561) Skarga eut le loisir de prendre des informations sur l'Ordre naissant, et on peut croire que son âme ouverte à tous les grands sentiments reçut une impression profonde à la vue du zèle et du dévouement que les jésuites déployaient pour le retour au catholicisme de l'Autriche à demi protestante. C'est peut-être là qu'il faut chercher le germe de sa future vocation.

La mort d'André Teczynski, le père de son élève, survenue le 25 décembre 1561 ⁴, rappela Skarga en Pologne et mit probablement fin à son

il reste assez pour qu'on puisse attribuer à André Teczynski une haute culture. Les Teczynski étaient fermement attachés au catholicisme. (Cichocki, *Allog. Osiecenia*, 158, les cite avec les Tarnowski et les Mielecki comme les seuls qui n'aient point été entamés sérieusement par l'hérésie.) On ne connaît qu'un seul d'entre eux, Stanislas, qui ait passé un moment au protestantisme et qui en revint après quelques années.

1. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 73.

2. Duhr (Bernhard), S. J., *Geschichte der Jesuiten in den Lændern deutschen Zunge im XVI^e Jahrhundert* (1907), p. 79. (On sait que les Jésuites publient une histoire de leur Ordre d'après les différentes assistances. Les ouvrages du P. Duhr (assistance d'Allemagne) et du P. Fouqueray (assistance de France) méritent tous les éloges pour leur exacte documentation. Il est regrettable que la Pologne, qui dépendait de l'assistance d'Allemagne, ait été mise de côté par le P. Duhr en considération de l'ouvrage du P. Zaleski (*Les Jésuites en Pologne*), parce que l'œuvre de ce dernier ne paraît pas à la hauteur de la critique. En ce qui concerne Skarga en particulier, le P. Zaleski n'a pas l'air de connaître les derniers travaux.)

3. A. H., XIII, 174 et 175, *Act. capit. Pozn.*, num. 557 : Instruct. pour le synode de 1561.

4. *Kwartalnik historyczny*, VII (1893), p. 630 : acte de décès d'André Teczynski publié par Rolny.

office de gouverneur, car Jean Teczynski, fils aîné du défunt, devenu le chef de la famille, devait naturellement être mis hors de tutelle ¹. Voilà donc Skarga rendu à la liberté. Il lui est facile de trouver un nouveau préceptorat ou une nouvelle direction d'école. Il ne cherche ni l'un ni l'autre, et sa vie prend tout à coup un nouveau cours que rien jusque-là ne faisait prévoir, car il se décide, dès son retour en Pologne, à entrer dans l'état ecclésiastique ². En attendant qu'il reçoive les Ordres, on le voit à la cour d'Uchanski évêque de Cujavie, en qualité de familier ³, au moment où Uchanski est transféré au siège de Gniezno et devient primat. N'est-il pas piquant de voir Skarga, qui sera tout à l'heure l'intransigeant défenseur du dogme, séjourner à la cour d'un évêque que Paul IV avait jugé hérétique et qui avait été longtemps à deux doigts du schisme ? Il est vrai que depuis peu Uchanski s'était réconcilié avec Rome et qu'on le disait entièrement changé ⁴. Ces relations de Skarga avec Uchanski sont d'ailleurs faciles à expliquer par celles de cet évêque avec les Teczynski : ces derniers avaient fait sa fortune et il leur devait tout ⁵. Il est naturel que Skarga, qui le rencontrait souvent au château de Teczyn, soit entré en relation avec lui et non moins naturel que l'évêque de Cujavie ait tenu Skarga en haute estime et l'ait compté parmi ses familiers.

1. Jean Teczynski succéda à son père comme *staroste* de Rohatyn. Il fut ensuite *staroste* de Lublin et de Parczow, puis *castellan* de Wojnicz. Il mourut dans cette dernière charge en 1593, dix-neuf ans avant son gouverneur. Il avait refusé des postes plus élevés et comme nous l'avons dit, la couronne de Pologne qu'on lui offrait.

2. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 73 : *Post reditum in Poloniam ad statum ecclesiasticum animum Adjecit.*

3. Wierzbowski, *Uchansciana*, II, 150 : Procuration du 3 octobre 1562 donnée à Fabien Budzynski pour prendre possession du siège de Gniezno. Cette procuration compte parmi les témoins signataires Pierre Skarga avec la qualification de *familier de l'évêque*. Aucun biographe jusqu'ici n'a fait mention de cette pièce.

4. Hosius au cardinal Farnèse, 15 juin 1562 (Theiner, *Monumenta*, II, 646) : *Nec illud nescit Dominatio vestra qualis olim fuerit (Uchanski) et qualis nunc sit. In alium virum esse mutatus dicitur et est multorum ea de re gravium virorum testimonium.* (De fait, depuis cette époque, on ne lui reproche plus que son inclination à admettre la convocation d'un synode national dans lequel aurait été traitée avec les hérétiques la question des dîmes, ou ce qu'on appelait alors la *compositio*, c'est-à-dire la compensation à donner au clergé catholique pour les dîmes ou les biens qui lui avaient été enlevés par les seigneurs passés à la Réforme.)

5. Korytkowski, *Les Archevêques de Gniezno* (en pol.), III, 277 .. André Teczynski avait fait d'Uchanski son homme de confiance à tel point que, partant pour la Terre Sainte, il lui avait confié l'administration de tous ses biens. Il avait fait nommer Uchanski secrétaire de Bona, puis référendaire et ensuite évêque de Chelm. Avant de mourir (25 décembre 1561), il avait vu sa confirmation au siège de Cujavie obtenue après une longue attente. (Bref de Pie IV, 2 juin 1561.) V. aussi *Uchansciana*, II, 141, Sig. Aug. à Kromer, 3 août ; Uch. à Moroni, 15 septembre. (*Uch.*, I, 44) ; Uch. à Farnèse, 2 février 1562 (*Uch.*, I, 47) ; *Rel. nunc.*, I, 33.)

Ce séjour de Skarga à la cour d'Uchanski exclut l'hypothèse que pour se préparer à la prêtrise il ait suivi les cours de théologie à l'université ¹. Ne l'avoue-t-il pas lui-même quand il écrit à Kromer qu'il n'a « jamais entendu les théologiens ² » ? Il étudiait donc seul, et l'on s'en aperçoit à la lecture de ses sermons. S'il est un excellent catéchiste, il ne donne pas l'idée d'un profond théologien, et dans le dogme il n'est guère que le traducteur et l'abrégiateur de Bellarmin. Quoiqu'il en ait dit ³, l'étude de la théologie sans l'enseignement des maîtres, laisse toujours des lacunes, quelque grand que soit l'esprit ou même le génie de celui qui s'y adonne ⁴. On aimerait aussi à savoir dans quels auteurs Skarga a puisé ses premières connaissances théologiques, mais on en est réduit sur ce point à de simples conjectures ⁵.

Pendant qu'il se préparait à la prêtrise, Skarga recevait de la main de son ancien élève Jean Teczynski devenu *staroste* de Rohatyn, la cure de cette même ville dont il avait la collation ⁶. A cette époque, nous l'avons dit, c'était un abus fréquent en Pologne de conférer des bénéfices à des clercs qui n'étaient pas encore prêtres, ou même à de simples laïques ⁶. Dès le 16 janvier 1563, un archidiacre de Przemyśl contestait à Skarga, qui avait pris possession de sa cure, la légitimité de sa nomination comme curé de Rohatyn. Le procès qui s'en ensuivit n'eut sa solution qu'en 1567, alors que Skarga avait résigné son bénéfice depuis trois ans ⁷. Comme Rohatyn appartenait au diocèse de Léopol, il est pro-

1. Dans une lettre à Kromer du 13 novembre 1568, au moment où il se rend à Rome pour entrer au noviciat des Jésuites, il donne comme raison de son départ la nécessité où il est de compléter ses études théologiques : *Patres* [les Pères de l'Eglise] *non vidi, THEOLOGOS NUNQUAM AUDIVI*.

2. Premier sermon de diète (2^e éd. Chrzanowski, p. 253) : « On peut apprendre dans sa chambre au moyen des livres la philosophie et la théologie. »

3. Nous pourrions en donner pour exemple notre grand Pascal dont la bonne foi ne peut être sérieusement contestée, mais qui n'a pas toujours rendu justice à certains casuistes faute d'avoir connu à fond leur technique théologique.

4. D'après Morawski (I, 51) le manuel de théologie le plus usité était à l'université de Cracovie, comme dans la plupart des universités de l'Europe depuis le moyen âge, les libri *sententiarum* de Pierre Lombard auxquels s'ajoutaient les commentateurs, saint Thomas d'Aquin, Duns Scot et Pierre de Tarentaise. La tendance scotiste à Cracovie était assez marquée. Il est possible que Skarga, enclin au mysticisme, ait préféré la théologie réaliste et affective de Duns Scot à l'intellectualisme de saint Thomas.

5. On a prétendu à tort que Wielewicki indiquait André (Teczynski) comme collateur : Wielewicki ne nomme personne. (*S. R. P.*, XIV, 73.)

6. Hosius, ordonné prêtre en mars 1543, était chanoine de Wislica en 1529, de Varsovie en 1537, de Cracovie en 1540, curé de Golab en 1541 et chanoine de Sandomir en 1543.

7. Sur cette question et celles qui intéressent le canonat de Skarga, v. l'article de Rolny dans le *Kwartalnik historyczny*, VII (1893), p. 627-630, Episode de la vie de

bable que c'est ce qui décida Skarga à se faire ordonner par Paul Tarlo, archevêque de Léopol, quoique par sa naissance il n'appartînt pas à ce diocèse. En 1563, il était ordonné sous-diacre, puis diacre et prêtre en 1564.

La vocation de Skarga n'avait assurément pas été déterminée par des considérations mondaines. Depuis plusieurs années la situation de l'Eglise catholique en Pologne était devenue alarmante et empirait de jour en jour. Le *recès de Varsovie* de 1557, qui proclamait l'*interim* et ordonnait le *statu quo*, était violé sans scrupule par la noblesse. Enhardie par l'impunité, elle poursuivait son œuvre de guerre contre le catholicisme, s'emparait des dîmes et des biens d'Eglise, ruinait le clergé qui résidait dans ses domaines et chassait les prêtres pour les remplacer par des ministres ¹. Dans les années 1563 et 1564, où Skarga reçut les ordres majeurs, c'est à plusieurs centaines que se montait le nombre des églises catholiques profanées, ruinées, détruites ou prises par les hérétiques. Bien loin d'être recherché, l'état ecclésiastique manquait de sujets et partout on se plaignait de la pénurie de prêtres, de la rareté des vocations. Des prêtres ou des religieux poussés par la misère passaient à la Réforme ². Ainsi, à cette époque, aspirer au sacerdoce, c'était

Skarga, et celui de Bostel dans le *Pamiętnik Literacki*, I (1902), p. 120-138. Comme dans la procuration d'Uchanski (v. p. 155, note 3) du 3 octobre 1562, la signature de Skarga n'est pas accompagnée du titre de curé de Rohatyn, et comme d'un autre côté sa nomination à cette cure est attaquée par une citation du 16 juin 1563, on en induit légitimement que cette nomination fut faite entre les deux dates. On a d'ailleurs un acte officiel du 1^{er} novembre 1562 signé de Jean Teczynski comme *staroste* de Rohatyn ; c'est donc bien lui et non son père († 25 décembre 1561) qui fut le collateur. (*Kwartalnik*, VII, 630.)

1. A. H., I, 549 : *Profanant, spoliant...* (Lettre du chapitre de Cracovie à l'évêque, 10 février 1560) ; *Rel. nunc.*, I, 84, Przerebski à Bongiovani, 18 août 1560 ; *Rel. nunc.*, I, 85-86 : Bongiovani au cardinal Moroni, 29 septembre 1560 ; Ulan., *Mat.*, 460, 461, 466, 467, synode de Varsovie de 1561 : *Vix aliqua pars decimæ* ; Ulan., *Mat.*, 477, 478, 479, 483, *Inst. capit. Crac.*, 1564 : moitié, tiers ou rien des revenus. — *Per biennium* [sacerdotes] *proventus suos non tulerunt a nobilibus hæreticis quorum ingens est numerus*, (p. 476). *Quam dolenda nunc est parochorum et aliorum sacerdotum misera conditio, qui vix fame jam non pereunt* (p. 470). *Magna pars ecclesiarum jam per hæreticos desolata est*. (p. 478). *Crebro sacerdotes violantur, vulnerantur, etiam occiduntur* (p. 479). *Act. capit. Pozn.*, num. 557 à 560 (1561.)

2. Ulan., *Mat.*, 459, synode de 1561 : Il faut secourir les prêtres indigents *ne habeant occasionem ad hæreticos propter inopiam confugiendi*. *Ibid.*, 480, synode de 1564 : [ne malint] *esse abundantes hæretici quam inter catholicos miseri mendici*. *Uchansciana*, II, 192, mémoire d'Uchanski envoyé à Rome (1564) : *Multi ad hæreticos quotidie deficiunt, apud quos pacatius vivitur*. — Pénurie de prêtres : Ulan., *Mat.*, 461, 464, syn. de Vars., 1561 : *Clericorum et sacerdotum inopia maxime hoc tempore Ecclesia laborat*. — Kuczborski à Hosius, 7 février 1563 (dans Eichhorn, *Hosius*, II, 173), *Act. capit. Pozn.*, num. 560 ; *Uchansc.*, II, 193 ; A. H., IX, 669 ; 25 février 1556, Lippomano (à Hosius) parle déjà de l'*inopia sacerdotum*.

se vouer à une vie de gêne, de pauvreté, d'humiliations et même de dangers.

Si encore on avait pu croire qu'il ne s'agissait que d'un orage passager ; mais l'avenir chargé de nuages ne laissait à ce moment aucun espoir. Pour améliorer la situation, les catholiques ne pouvaient compter ni sur le nonce apostolique, ni sur le roi, ni sur les sénateurs, ni sur les évêques. Le nonce Bongiovanni se berçait d'illusions et se laissait duper par les hérétiques¹. Le roi s'irritait, il est vrai, contre les protestants, parce qu'ils méprisaient ses ordonnances ; mais il laissait faire. Il fermait les yeux sur les synodes des réformés et leur accordait une tolérance tacite² ; à la diète de 1562-1563 sa décision annihilait en fait la juridiction épiscopale en lui retirant l'appui du bras séculier, et à la grande joie des hérétiques il nommait six des leurs au Sénat³. Les trois quarts des sénateurs séculiers étaient encore catholiques ; mais on n'en avait vu que deux se lever en faveur du clergé et des évêques⁴. Quant à ces derniers, ils ne faisaient plus rien pour s'opposer aux progrès de l'hérésie ; ils semblaient en avoir pris leur parti et ne plus songer qu'à sauver leurs revenus⁵. Les causes menacées et dangereuses attirent les cœurs généreux, et Skarga voyait avec une poignante douleur les maux de l'Eglise. A la cour d'Uchanski il a été témoin des ruines accumulées ; car, après le lamentable épiscopat de Drohojewski (1551-1557), le dio-

1. Bongiovani s'imaginait qu'il pourrait amadoüer les hérétiques à force de ménagements et de concessions : Ces gens-là, disait-il, habitués à un régime de liberté, veulent être traités par les caresses, et il ne faut pas mettre trop de viande sur le feu (se montrer trop exigeant). On lui faisait croire que pour tout arranger il lui suffirait de convertir le palatin de Vilna (Radziwill) et celui de Lublin (Firley), que Radziwill était déjà assagi et disposé à se rendre au Concile de Trente. Le primat Przerebski lui assurait que le roi rétablirait la juridiction des évêques, et il le croyait. Uchanski était devenu son meilleur ami et travaillait à le persuader de la nécessité d'une entente avec les hérétiques dans un synode national. (V. les rapports de Bongiovani dans Theiner, *Monum.*, II, 659 et seqq.) (V. aussi *Rel. nunc.*, I, 110, la lettre de Bongiovani au card. Moroni du 23 janvier 1563.)

2. Hosius en était persuadé (lettre à Karnkowski du 14 octobre 1570, *Ep. ill. vir.*, sign. F, III et sign. G. 1) : *In summa nullum unquam vel in Polonia vel in Lithuania conventiculum habitum fuisse puto præter scientiam et voluntatem principis.*

3. Sarnicki à Calvin, 28 avril 1563 (*O. C.*, XIX, num. 3939) : *Sex nostrorum ex magnis familiis viri [senatores facti]. Polonia pontificem ejecit.* — En cette même année 1563, Sigismond Auguste ne s'opposait pas à la concession du droit de cité à Ochino et se laissait dédier ses dialogues en faveur de la polygamie. A la demande de Radziwill le Noir, et contrairement au statut d'Horodlo donné autrefois par Jagellon, il accordait à tous les Lithuaniens sans distinction de religion l'accès aux charges et dignités que la loi réservait aux seuls catholiques.

4. *Zrodlopisma de Dziejow unii*. Cichocki, *Alloq. Osiec.*, p. 23 : *vix unus aut alter [senatorum] qui se opponeret reperiebatur.*

5. Le chapitre de Cracovie va jusqu'à dire en 1564 (dans Ulan., *Mat.*, 487) : *Hæretici non immerito episcopos vocant hostes ac inimicos Dei delereque eos nituntur.* — Orze-

cèse de Cujavie était peut-être le plus éprouvé de la Pologne ¹ devenue l'asile des hérétiques ².

Skarga était si apprécié pour ses connaissances littéraires ³ et son talent oratoire, que l'archevêque de Léopol l'avait autorisé à prêcher comme simple sous-diacre (1563) ⁴, et que le chapitre de la cathédrale avait demandé pour lui le premier canonicat vacant (20 sept. 1563) ⁵. Ce canonicat lui avait été conféré presque en même temps que le sacerdoce. Devenu chanoine, Skarga, au lieu de faire comme tant d'autres une sinécure de sa nouvelle dignité, s'adonna avec un zèle infatigable au ministère pastoral et à la prédication. On vit alors ce dont est capable un cœur brûlant de charité. Skarga employait à visiter les pauvres, les malades et les prisonniers, le temps libre que lui laissait le ministère. Il ne reculait même pas devant la pénible tâche d'accompagner au

chowski, *Annales*, p. 64 : *Episcopi amissa propemodum auctoritate sectis non obstant*. Commendon tout à l'heure leur reprochera de ne songer qu'à sauver leurs dîmes. (Lettres, II, 209 à 236, et *passim*.)

L'évêque de Cracovie Padniewski avait essayé d'une entente avec les hérétiques dont la principale condition était qu'ils paieraient exactement la dime, moyennant quoi on leur accorderait la liberté du culte. (V. Theiner, *Monum.*, II, 680 et 685, rapports de Bongiovani.)

1. Pour se convaincre des ravages causés par l'hérésie dans ce diocèse, on n'a qu'à lire la lettre dans laquelle Karnkowski, promu au siège de Cujavie, décrit à Hosius l'état du diocèse. (*Ep. ill. vir.*, sign. D d ii, à sign. G nu, 9 janvier 1568.)

2. *Hosii opera*, II, 225 (Lettre à Sig. Aug., 1565) : *Solum est regnum Majestatis Vestræ quod jam etiam ab ipsis hæreticis asyllum hæreticorum appellatur*.

3. Skarga était considéré comme un latiniste distingué, car il fut un des arbitres dans une fameuse querelle littéraire qui s'éleva (1558-1563) entre Gorski (Jacques) et Herbest (Benoît) au sujet de la période oratoire et qui est connue sous le nom de *periodica disputatio*. (V. Wiszniewski, *Hist. d. l. lit. Pol.*, VI, 152-157.) Il n'est pas nommé, il est vrai, dans une lettre de Gorski à Camerarius du 3 novembre 1562 (Wotschke, num. 515) : *Eruditorum judicio, inter quos præcipui sunt Andreas Patricius [Nidecki] et Stanislaus Orichovius [Orzechowski] ruthenus victores pronunciamur*. Mais Herbest en appelait à Skarga de ce jugement dans la préface d'un nouvel ouvrage le 14 mars 1563. (Wiszniewski, *ibid.*, p. 154, note 199.) Herbest avait connu Skarga à l'Académie de Cracovie dont il suivait les cours, quoique recteur de l'école de Notre-Dame.

4. Birkowski, *Or. fun.*, XIV : Wielewicki, l. c. ; Skarga dans diverses préfaces des éditions de ses sermons dit qu'il prêche depuis 1563.

5. Bostel, l. c., p. 122 et 128. On s'est demandé comment, si Skarga n'était pas noble, il avait pu obtenir une stalle à la cathédrale de Léopol sans être docteur en théologie ou en droit. Mais la constitution de 1496 et la bulle de Léon X n'exigent la noblesse (ou le doctorat pour 3 ou 5 docteurs selon l'importance du chapitre) que pour les cinq cathédrales majeures, et Léopol n'est pas au nombre de ces cathédrales. Il est vrai que la coutume (non les constitutions du royaume) exigeait la noblesse ; mais des protecteurs puissants auprès du roi et de l'évêque faisaient fléchir la coutume, et Skarga ne manquait pas de protecteurs depuis qu'il avait été chez les Teczynski. Une lettre de Gelabinus (Theiner, *Monum.*, II, 732) appelle Skarga : *nostræ ecclesiæ et canonicus et doctor*. Ce dernier mot désigne simplement en Skarga le prédicateur officiel du chapitre.

supplice les condamnés, pour les amener au repentir et adoucir leurs derniers moments ¹. Mais il avait surtout à cœur d'amener ou de ramener à l'Eglise ceux qui vivaient en dehors d'elle.

La ville de Léopol était, si l'on en croit F. Ruggieri, celle où il y avait le moins d'hérétiques ². Cependant comme c'était une ville cosmopolite, à cause de sa position et de son commerce, on y rencontrait des gens de toute religion, des Juifs et des Mahométans, des Grecs schismatiques et des Arméniens, des luthériens et des calvinistes, des anabaptistes et des antitrinitaires ³. Skarga, comme le fera plus tard Bossuet chanoine de Metz, aimait à converser avec eux pour dissiper leurs préjugés contre l'Eglise romaine. Il parvint ainsi à convertir des Juifs, des schismatiques et des réformés. Si le palatin de Russie Nicolas Sieniawski revint au catholicisme, comme l'affirme Commendon ⁴, c'est à Skarga qu'il le dut. En tout cas, sa femme, une Catherine Radziwill, fille du *staroste* de Samogitie, ardente calviniste, fut convertie à la suite de ses instructions et de ses exhortations ⁵.

En septembre 1564, Commendon visitait le diocèse de Léopol, et cette visite procurait à Skarga l'occasion de se lier d'amitié avec cet illustre personnage ⁶. Le nonce louait le bon ordre des offices religieux et la bonne administration des sacrements dans l'église métropolitaine où il ne trouvait guère à reprendre ⁷. Il exhortait le clergé à édifier le peuple par des mœurs exemplaires, et dans un synode tenu à la fin d'octobre il faisait adopter les décrets du concile de Trente. Le diocèse de Léopol fut ainsi le premier en Pologne à se soumettre aux décisions conciliaires.

A peine le nonce était-il parti (18 novembre) que Skarga se cherchait un successeur pour la cure de Rohatyn. Il avait l'âme trop droite et trop ferme pour ne pas obéir aux décrets de Trente sur la résidence des bénéficiers et contre la pluralité des bénéfices. Rohatyn était à 12 milles (68 kil.) de Léopol, où son canonicat l'obligeait à demeurer ; c'était,

1. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 73-74 ; Birkowski, *l. c.*

2. *Rel. nunc.*, I, 159 (F. Ruggieri, 1565) ; Wegierski, 137 : *Leopoli quoque vox Evangelii Christi ALIQUANTISPER personuit.*

3. Gratiani, *De scriptis*, II 151.

4. Sieniawski mourut en 1567 pendant la diète. On lui fit de magnifiques funérailles auxquelles assista le roi en personne. Les auteurs le représentent généralement comme mort dans le calvinisme ; cependant Commendon (Lettre, (I, 204) du 7 octobre 1564, datée de Luck en Volynie, où Sieniawski avait des propriétés, dit formellement que le palatin de Russie est rentré dans le giron de l'Eglise et qu'il a rappelé dans ses domaines les prêtres catholiques qui en avaient été expulsés.

5. Wielewicki et Birkowski, *l. c.*

6. Commendon, *Lettres*, I, 195 et 202.

7. *Uchansciana*, II, 163.

comme il le dit dans un de ses sermons ¹, « le pêcheur qui reste en Pologne quand le poisson est en Lithuanie. » Il signa donc l'acte de résignation de sa cure le 16 décembre 1564 ².

Quelques semaines plus tard (22 janvier 1565), l'archevêque Paul Tarlo mourait, et, pendant la vacance du siège, le chapitre créait pour Skarga la charge de chancelier capitulaire (10 mars), en témoignage de sa haute estime ³. Cependant le nouveau chancelier ne devait pas longtemps garder sa charge, car seize mois après (26 juillet 1566), après avoir donné sa démission, il partait avec un congé régulier d'un an et plus au besoin ⁴, et se rendait à Gorliczyna, à la cour du castellan de Wojnicz, Jean-Christophe Tarnowski, en qualité de prédicateur (chapelain).

Fils de l'illustre Jean Tarnowski, grand hetman de la couronne et castellan de Cracovie, que les Polonais ont surnommé le Grand, Jean-Christophe, quoique doué d'un génie médiocre, aurait eu devant lui un magnifique avenir s'il n'eût été miné par la consommation ; mais il était condamné à bref délai par les médecins et il n'avait pas trente ans. Comme son père ⁵ (mort le 16 mai 1561) il avait été sollicité d'abandonner le catholicisme pour embrasser la Réforme. Des seigneurs hérétiques l'avaient pressé de se joindre à eux, et d'abord il n'avait pas cédé ; mais à la fin de l'année 1564 une contestation au sujet d'un lopin de terre s'était élevée entre lui et l'évêque, de Cracovie Padniewski. Cette

1. Sermon du IV^e Dim. ap. la Pentec., 2^e partie (II, 87, édit. Maryanski). V. aussi Sermon du II^e Dim. ap. Pâques (I, 370) et sermon du mardi de la Pentec. (I, 465, 466.)

2. Bostel, *l. c.*, p. 132, documents V et VI.

3. Bostel, *l. c.*, p. 133, document VII. Le chancelier était chargé de la rédaction latine des actes capitulaires et des lettres. Dans les circonstances solennelles il était le porte-parole du chapitre (*quasi os capituli*). La charge de chancelier n'était pas sans épine : Skarga s'en aperçut le jour où il rédigea un rapport officiel sur le Prédicateur du chapitre Jean Arundinensis (*Z Trzeciany*, en fr. *Des Roseaux*) dont la conduite était peu édifiante. Arundinensis était un personnage, car pendant la vacance du siège il avait été nommé administrateur du diocèse. Le rapport de Skarga, daté du 10 mars 1566, existe encore, et il est biffé en plusieurs endroits. Comme Skarga se démit de sa charge de chancelier et prit un congé le 26 juillet suivant, un mois après l'arrivée du nouvel archevêque Slomowski, Bostel s'est demandé s'il n'y avait pas quelque relation entre le rapport sur Arundinensis et la démission de Skarga suivie d'un congé. L'abbé Fialek a combattu cette hypothèse dans le *Pamiętnik Literacki* (VII (1908), p. 8...). Ce sont de pures conjectures.

4. Bostel, *l. c.*, p. 124, 135, document X.

5. Burcher écrivait à Bullinger le 6 novembre 1557 (Wotschke, page 72-73) parlant de Jean Tarnowski : *Si lucrari possit, magna spes est de tota Polonia hac minori*. Calvin lui écrivit à plusieurs reprises (1557-1560) pour le gagner à la confession helvétique, mais il n'y réussit pas. (V. O. C., XV, num. 2371 ; XVI, 2489 ; XVII, 2984, 3053, 3133 ; XVIII, 3210.) Bullinger de même (Wotschke, nuw. 157, 170, 171, 186.)

querelle s'était envenimée. Le domaine de Tarnowski avait été envahi et saccagé par les gens de l'évêque et un de ses courtisans avait été blessé à mort. C'est en vain que Commendon, Hosius et d'autres personnages étaient intervenus pour réconcilier les deux adversaires¹. Le primat avait paru approuver l'évêque, et Tarnowski avait pris des sentiments d'aigreur contre ces deux prélats et contre le clergé en général. Les hérétiques en avaient profité pour décider le castellan de Wojnicz à se déclarer en leur faveur, et Tarnowski s'était entouré de ministres qu'il gardait à sa cour². Sa femme, Sophie Odrowaz, une excellente catholique, s'apercevant qu'il déclinait et craignant de le voir mourir dans l'hérésie, s'était adressée à Skarga pour le ramener au catholicisme, et, du consentement de son mari elle l'avait engagé comme chapelain. Quelques mois après, grâce aux instructions et aux exhortations du chanoine de Léopol, Jean Christophe revenait à la foi de ses pères; Skarga l'assistait à ses derniers moments, et il mourait le 1^{er} avril 1567 en bon catholique, à la grande édification de son entourage³.

Les Léopolitains qui aimaient beaucoup Skarga ne l'oubliaient pas pendant son absence⁴. Le 22 mars, quelques jours avant le décès de Tarnowski, le conseil de ville avait dépêché un courrier à l'archevêque pour le prier de réserver à Skarga le titre de *prédicateur du chapitre* qui allait devenir vacant, car Arundinensis, le titulaire, n'avait plus que quelques jours à vivre⁵. L'archevêque avait donné volontiers son consentement⁶; mais Skarga ne devait pas jouir longtemps de son nouveau titre. Moins de deux ans après, en octobre 1568, alors que rien ne le faisait prévoir, Skarga décidait de donner à sa vie une orientation nouvelle, et il s'appropriait à quitter Léopol sans esprit de retour: il allait entrer dans la Compagnie de Jésus qui s'était établie depuis peu en Pologne.

1. V. les lettres de Commendon à qui cette querelle donna beaucoup de souci à cause des suites fâcheuses qu'il entrevoyait pour la religion: I, 205 (7 octobre 1564), 208, 210, 212, 228; II, 64, 81, 82, 96, 107, 134, 158, 273 (11 août 1565).

2. Wielewiczki, *S. R. P.*, XIV, 74.

3. Wielewiczki, *ibid.*; Zaleski, *les Jés. en Pol.*, I, 719. La date de la mort de Jean Christophe T. est fournie par son épitaphe (dans Théodore Zychlinski, *Złota Księga* [le Livre d'or de la noblesse pol., 1884], t. VI, 341.)

4. Le 2 décembre 1566, quelques mois après son départ de Léopol, le conseil de ville avait voté la fondation d'un autel et en avait réservé les revenus à Skarga. (Bostel, *l. c.*, p. 125 et 135, document XI.)

5. Arundinensis mourait le jour même de Pâques, 30 mars 1567. (*Pamiętnik Literacki*, VII, 8: art. de Fialek.) Le billet du courrier a été retrouvé. (Bostel, *l. c.*, p. 121.)

6. On ignore la date exacte de la nomination de Skarga comme prédicateur du chapitre. Dans les actes capitulaires, on ne trouve qu'une fois (13 juin 1568) son nom avec le titre de *prædicator ca ituli*.

CHAPITRE II

SKARGA CHEZ LES JÉSUITES. NOVICIAT ET PREMIERS TRAVAUX APOSTOLIQUES JUSQU'À LA MISSION DE VILNA (1568-1573).

La Compagnie de Jésus n'avait pas encore un quart de siècle d'existence ¹ qu'elle était déjà solidement établie en Italie, en Espagne, en Bavière et en Autriche où elle possédait des collèges prospères. Dès 1551 le P. Canisius, provincial d'Allemagne, avait fondé celui de Vienne ², d'où il se proposait de faire rayonner ses religieux sur la Bohême, la Moravie, la Prusse, la Pologne et la Suède, d'après un plan bien arrêté et en procédant avec la plus grande prudence. De 1554 à 1556 il avait échangé une correspondance avec Hosius, évêque de Varmie, et Kromer, son vicaire général, pour l'établissement des Jésuites dans la Prusse polonaise ; mais ce projet n'avait pas abouti ³. En attendant des Jésuites accompagnaient comme théologiens les nonces apostoliques en Pologne pour étudier le terrain et ne rien laisser au hasard ⁴.

1. Elle avait été approuvée le 27 septembre 1540, par le pape Paul III. (*Bulle Regimini militantis Ecclesiae*.)

2. Bernard Duhr, S. J., *Gesch. der Jês.* (1907), p. 73. — Rinaldi, *Annal. Eccl.* (anno 1542), XIV, 25, et après lui Bukowski (*H. d. l. Réf.*, I, 566, note 1), citent un document qu'ils font remonter à l'an 1542 et où est agitée la question de faire venir les Jésuites en Pologne. Le document, où les Jésuites sont représentés comme remportant de grands succès avec leur collège de Vienne, est postérieur de près de vingt ans à la date de 1542 : c'est tout simplement un extrait des *articles proposés* par le primat Przerebski pour le synode de Piotrkow [transféré à Varsovie] de 1561, comme il est facile de s'en assurer en consultant les actes capitulaires de Posen. (N^o 557, au 13 janvier 1561, dans *Acta historica*. XIII, p. 174-175.) (V. plus bas, p. 164, note 2, un fragment de la circulaire du primat.)

3. Le P. Canisius, très favorable d'ailleurs aux propositions d'Hosius, voulait d'abord installer les Jésuites à Prague avant de les établir plus loin, et il n'avait pas assez de religieux à sa disposition. (V. A. H., pp. 427, 443, 459, 548 et *appendix*, n^{os} 70, 73, 75.) Plus tard, de 1559 à 1563, Hosius, appelé à Rome où il devait être un des présidents du Concile de Trente, dut remettre encore l'exécution de son projet ; mais il négocia à Trente avec le P. Lainez qui s'y trouvait en qualité de théologien consultant du Concile et qui promit à Hosius son concours. (Eichhorn, *Hosius*, I, 173.) Le général des Jésuites n'oublia pas sa promesse.

4. Le P. Salmeron vint avec Lippomano en 1556 ; le P. Canisius avec Mentovato en 1558 ; le P. Baltazar Hostovin en 1564 ; et le P. Tolet en 1570 avec Commendon. (Rostowski, *Lithuanicarum S. J. Historiarum libri X.*, éd. Martinov, p. 409 ; Zaleski, *les Jês. en Pol.*, I, 131, 136 ; Commendon, *Lettres*, I, 140.)

En 1561 le synode de Varsovie se demanda s'il ne serait pas bon de faire appel aux Jésuites pour fonder quelques collèges en Pologne ; mais sur l'observation du primat « qu'il ne manquerait pas de gens de bien pour instruire la jeunesse, si on les payait ¹ », le synode jugea inutile de recourir à la Compagnie de Jésus². Trois ans plus tard (1564), Hosius et le nonce Commendon se montrèrent d'un avis tout opposé. Convaincus que le clergé polonais n'était pas suffisamment armé pour combattre l'hérésie et que sa réforme, si pressante de l'aveu de tous, ne se ferait jamais sans une aide étrangère, ils travaillèrent à convaincre le roi et les évêques de l'urgence qu'il y avait à faire venir les Jésuites en Pologne³.

Hosius fit mieux encore ; il donna l'exemple à suivre et négocia activement l'entrée des Pères dans son diocèse⁴. A la fin de l'année 1564, comme il venait de ramener du luthéranisme au catholicisme la ville de Braunsberg⁵, il y installa les Jésuites, et ceux-ci, dès le 7 janvier 1565, furent en mesure d'y ouvrir un collège⁶. Quelques jours après le roi chargea Commendon de demander au P. Lainez des religieux pour fonder à Vilna une école supérieure des sciences⁷. Bientôt plusieurs évêques gagnés aux vues du nonce et d'Hosius se montrèrent disposés à établir les Jésuites dans leurs diocèses : Tarlo à Léopol⁸, Noszkowski à Plotsk, Protaszewicz à Vilna, Konarski à Posen, Wolski en Cujavie et Herburt à Przemysl. Le premier collège fondé dans la Pologne proprement dite fut celui de Pultusk (diocèse de Plotsk)⁹ pour lequel Sigismond Auguste donna deux privilèges (le 23 mars et le 8 octobre 1565¹⁰).

1. Theiner, *Monum.*, II, 659. Rapport du nonce Bongiovani, 2 avril 1561. Le primat d'alors était Przerebski.

2. *Act. capit. Pozn.*, n° 557 : *articuli ad Synodum: cum tanta sit inopia sacerdotum et clericorum et multæ ecclesiæ desertæ sunt... Annon expediat Collegia S. J. in celebribus locis, utpote Cracoviæ, Posnaniæ, Mazoviæ [Varsoviæ], Leopoli, Vilnæ, aut saltem in aliquibus horum instituere, ex quorum integritate, doctrina et miro instituendæ juventutis compendio ingentem profectum ad pietatem Viennæ vidimus?... — La réponse du Synode diocésain de Posen était : Non opus esset quærere Jesuitas et nova Collegia instituere ; imo melius esset antiqua sacerdotia tueri et ministros eorum promovere ac defendere.*

3. Zaleski, I, 168, 169.

4. Commendon, *Lettres*, I, 160, 20 juin 1564.

5. *Ibid.*, I, 145.

6. Eichhorn, *Hosius*, I, 179 ; II, 181.

7. Commendon, II, 11. Ce projet ne put, faute de religieux disponibles, s'exécuter qu'en 1570.

8. La mort prématurée de Tarlo, arrivée le 25 janvier 1565, arrêta l'effet des bonnes dispositions de ce prélat. Quand Slomowski, son successeur, se décida à faire venir les Jésuites à Léopol, il y avait des années que Skarga était entré dans la Compagnie de Jésus.

9. Commendon, II, 115 ; Zaleski, I, 171 ; Eichhorn, II, 473.

10. *Ibid.*, II, 116, Zakrzewski, 277, note 5. (Texte tiré des archives) ; Const. synod. de 1634 sous Wezyk à Varsovie, sign. B. II.

On l'ouvrit le 1^{er} janvier 1566. D'autres suivirent à partir de 1570¹.

A peine installés à Braunsberg les Jésuites s'étaient mis à l'œuvre pour ramener à l'Eglise romaine les masses luthériennes de la Prusse royale, et ils avaient étendu leur action jusqu'au diocèse de Posen avant de s'y établir². En quelques mois ils avaient fait de telles merveilles³ que le bruit de leurs succès n'avait pas tardé à se répandre en Pologne. Leur méthode était la même partout où ils résidaient : par une prédication fréquente et de solides écrits ils combattaient l'hérésie et obtenaient des conversions ; par l'enseignement bien organisé de leurs collèges ils gagnaient l'estime des pères de famille et les hérétiques eux-mêmes leur confiaient leurs fils⁴ ; enfin, par une vie et une piété exemplaires, ils édifiaient le clergé et les fidèles. La renommée des Jésuites irritait et inquiétait leurs adversaires. Des sectaires les menaçaient de mort ; mais ils méprisaient ces menaces, prêts à donner leur vie pour leur foi⁵. On conçoit aisément la puissance morale dont disposait cette troupe admirablement disciplinée. C'était comme une armée régulière, dont tous les mouvements combinés convergeaient vers un même but, menée au combat par des chefs habiles contre des ennemis braves sans doute et décidés, mais sans discipline. Les succès des Jésuites réjouissaient les catholiques. Cependant l'Eglise avait encore bien des épreuves à traverser.

Depuis la diète de Lublin (1566) les dispositions du roi au point de

1. Zaleski, I, 177 et 185 ; *Act. Capit. Pozn.*, num. 666, juillet 1571. (Collège de Vilna, fondé en 1570 et de Posen en 1571.) Eichhorn, *ubi supra*. Nous n'avons pas à parler des fondations subséquentes qui finirent par couvrir toute la Pologne et qui, en faisant tomber les écoles rivales soit hérétiques, soit catholiques, donnèrent aux Jésuites, pendant tout le XVII^e siècle, le monopole de l'enseignement.

2. Ils étaient puissamment secondés par l'ardente prédication de deux chanoines de Posen, Stanislas Warszewicki et Benoît Herbest, qui ne devaient pas tarder à entrer dans la Compagnie de Jésus, le 1^{er} en 1567 et le second en 1571 (*Act. capit. Pozn.* num. 629 (18 août 1567) et num. 663 (15 janvier 1571)).

3. V. dans Lukaszewicz, *Helv.*, les notes des pp. 52, 53, 55, où sont reproduites des lettres des 21 mars, 25 avril et 25 mai 1566, de Micanus à Hosius. La ville de Gostyn revient en bloc au catholicisme. On s'explique alors que le nonce Jules Ruggieri ait pu affirmer dans son rapport (*Rel. nunc.*, I, 192) que pendant les deux années de sa nonciature (1566-1568) environ 10.000 personnes, comme il en était certain, revinrent de l'hérésie à la foi catholique.

4. J. Ruggieri, *Rel. nunc.*, I, 194 ; Zaleski, I, 177 et 376. Les fils se convertissent à la foi catholique et à leur tour ils convertirent leurs pères, comme il arriva au palatin de Rawa Jérôme Gostomski en 1598. (Cichocki, *Alloq. Osiec.*, p. 174.)

5. *Epist. vir. ill.* Signat. D, Hosius à Karnkowski, 9 janvier 1568 : *Furit Satanas quod eripi sibi multos bolos e suis faucibus videt, et cum alia ratione se Dei verbum impedire non posse cernat, cædem spirare jam incipit et minas quasdam denunciare. Quas tamen pili non facit S. Societas Jesu : quin, ultro videtur in ejusmodi causa mortem appelere parata.*

vue religieux paraissaient changées ¹. Aussitôt après le départ du cardinal Commendon, il était retombé sous l'influence de son beau-frère ² Radziwill le Roux (Rudy), qu'il avait nommé palatin de Vilna, et qui était le chef des calvinistes lithuaniens. Contrairement à sa promesse, il avait continué à nommer des hérétiques aux sièges sénatoriaux ³. Il écrivait aux habitants d'Elbing de ne pas s'inquiéter des *mandata* qui lui avaient été arrachés, par les sollicitations d'Hosius et du vice-chancelier Krasinski. Il fallait d'abord régler l'affaire de l'*Union*, ajoutait-il ; après cela il s'occuperait de la question religieuse et ferait en sorte que la confession d'Augsbourg fût tolérée partout ⁴. Il cédaux nonces hérétiques dans les diètes, même contre l'avis de la majorité du Sénat et les réclamations d'un nombre notable de nonces ⁵. Malgré l'édit de Parczow il laissait venir en Pologne des ministres

1. Sigismond Auguste avait à cœur de résoudre deux questions politiques avec lesquelles il voulait en finir : l'exécution, c'est-à-dire le retour à la couronne des biens royaux aliénés et l'union réelle et perpétuelle de la Lithuanie avec la Pologne. Pour la première il rencontrait de l'opposition surtout parmi les sénateurs, les plus intéressés à ne pas rendre les biens aliénés, et pour la seconde il avait contre lui la plupart des nobles de Pologne et les magnats de Lithuanie, surtout Radziwill le Noir. Il cherchait donc à gagner les nonces qui étaient pour la plupart hérétiques, et il les ménageait. La mort de Radziwill le Noir (25 mai 1565) lui avait donné l'espoir d'obtenir l'*Union* à la diète de Lublin ; mais il n'avait pu y arriver. Ce n'est qu'à la diète de Piotrkow, de 1567, qu'il fit accepter définitivement l'exécution, et à celle de Lublin de 1568-1569, l'Union lithuano-polonaise.

2. C'était le frère de feu la Reine Barbe.

3. *Epist. vir. ill.*, sign. C. III, Hosius à Karnkowski, 6 novembre 1567 ; *Video dignitates et præfecturas non fere mandari nisi hæreticis*, Hosius à Karnkowski, 24 février 1568 (*Opera Hosii*, II, 247). [Calvinistæ] *nunc in summo pretio habentur, et primas propemodum in senatu regio sedes occupant*.

4. Friese, II, 123, lettre de mars 1568. — Hosius se rendait bien compte de la faiblesse du roi, sur le point de consentir à mettre sur le même pied toutes les confessions chrétiennes à l'exception des sectes antitrinitaires et anabaptistes : *Solet aula sic Deum colere ne diabolum offendant, apud quam Adiaphoron est intra an extra catholicam Ecclesiam Deus colatur*, écrivait-il à Solikowski, le 18 mai 1567. (*Hosii op.*, II, 228. Voir aussi une autre lettre (p. 253) du 4 juillet 1568 à Venceslas.) Il suppliait le roi dans deux lettres éloquentes de se montrer franchement catholique (*Ep. vir.*, *ill.* sign. B. et sign. C., 1568.) Il venait même, malgré son âge et son état de santé, à la diète de Lublin, demander au roi si, comme le bruit en courait, il voulait établir une nouvelle religion. Le roi lui répondait qu'il voulait persévérer jusqu'à la fin de ses jours dans la religion de ses pères, et ne rien innover en matière religieuse. Hosius racontant cette conversation (*Ep. vir. ill.*, sign. H. 1.), à Karnkowski, 14 oct. 1570, ajoute : *Mirari satis non possum cum toties mihi Majestas illius tam asseveranter promiserit quod neque de nationali concilio, neque de mutanda Religione quidquam cogitet, adhuc eam mutare [nutare] nihilominus et paulo momento huc illuc impelli...* — Ce passage montre bien l'état d'âme du roi, indécis, flottant, cédant aux influences diverses.

5. Hosius à Karnkowski, 6 novembre 1567 (*Ep. vir. ill.*, sig. C. III) : *Quod hæreticis placuit [a biennio] legis vigorem obtinuit, etiamsi multo maxima senatus pars, quin et ex nunciis non pauci reclamaverint*. — Karnkowski à Hosius, 9 janvier 1568. (*Ep. vir. ill.*, D. d. III) : *Misera sane conditio est nostrum, catholicorum episcoporum. Hæretici,*

étrangers envoyés par de Bèze ¹, et n'infligeait aucun blâme au palatin de Cracovie Myszkowski qui leur donnait l'hospitalité dans sa propre demeure et se vantait de « passer l'éponge » sur les infractions aux édits royaux ².

Jusqu'en 1565 les *starostes* hérétiques n'avaient usurpé aucune église dans les villes et les biens royaux, et le service religieux des réformés s'y faisait uniquement dans des maisons privées appartenant généralement à des nobles; maintenant certains *starostes* osaient s'emparer des églises de leur résidence, comme Szafraniec à Checiny, y installaient des ministres et y autorisaient impunément des synodes ³. Un sacrilège commis à Lublin par un fanatique antitrinitaire du nom d'Otwinowski avait eu un éclat scandaleux, et à la diète de 1566 avait donné lieu à un acquittement plus scandaleux, encore ⁴. Depuis ce moment les catholiques pouvaient s'attendre à tous les dénis de justice, et le nouvel évêque de Cujavie Karnkowski avait le droit de dire au commencement de 1568 que les Juifs, les Turcs, les Grecs et les Arméniens du royaume étaient mieux garantis que les catholiques contre les injustices, les violences et la rapacité des nobles ⁵. Avec tout cela les évêques donnaient le spectacle de scandaleuses discordes. Non seulement ils se disputaient entre eux des biens temporels ⁶, mais ils ne s'entendaient pas sur la politique religieuse à suivre; plusieurs d'entre eux avaient même été disposés à la diète de Lublin de 1566 à reconnaître légalement le luthéranisme et le

qui in possessionem nostram venerunt, leges præscribunt. (Il faudrait citer toute cette lettre pour montrer la triste situation faite aux catholiques, et particulièrement aux évêques, en 1567 et 1568.) Hosius à Karnkowski, 24 juin 1568. (*Ep. vir. ill.*, sig. D. III.)

1. Hosii op., II, 252.

2. Hosii op., II, 246 et 293 (1568) (A Barzi, successeur de Myszkowski, 1570.)

3. Cichocki, *Alloq. Osiec.*, 83; Lukaszewicz, *Helv.*, 318; Friese, II, 272. Ce Szafraniec était célèbre pour ses pillages, et Kossobucki le traitait déjà en 1555, en pleine diète, de « pilleur d'églises ».

4. A la Fête-Dieu, le 21 juin 1565, Otwinowski s'était jeté sur le prêtre qui portait l'ostensoir à la procession, l'avait renversé et avait foulé aux pieds l'hostie consacrée. Au tribunal de la diète, il eut pour avocat Nicolas Rey de Naglowice, aussi fameux par ses cruautés, ses débauches et son sectarisme, que célèbre par ses écrits en vers ou en prose. Rey plaida que si Dieu avait été offensé, c'était à Dieu de punir, et que quant à la perte matérielle, qui n'était que d'un peu de farine, cela ne valait pas la peine d'en parler. Cette plaidoirie calviniste eut un plein succès, car la majorité des juges professaient le calvinisme. (V. Lubieniecki *H. R. F.*, p. 171; Friese, II, 355, 356.) — Sur Rey, v. une lettre d'un de ses coreligionnaires, qui le renie à cause de ses cruautés et du scandale de sa vie dans Wiszniewski. *H. de la lit. pol.*, art. Rey.

5. V. lettre de Karnkowski à Hosius, du 9 janvier 1568. (*Epist. vir. ill.*, sign. D. d. III, et III.)

6. *Uchansciana*, II, 246; *Negotia regni Poloniæ* (janv.-fév. 1568, mémoire destiné au pape). Hosius au roi, 12 janv. 1568. (*Op.*, II, 238.)

calvinisme¹. Ils ne protestaient pas contre les profanations d'églises et les hérétiques eux-mêmes les traitaient de « chiens muets qui ne savent pas aboyer² ». Hosius seul restait sur la brèche ; mais il allait bientôt partir pour Rome (1569) où il devait finir sa vie après un séjour de 10 ans³.

Témoin à Léopol de ces défaillances morales, Skarga éprouvait le besoin de s'arracher à un milieu dont il constatait la funeste influence⁴. Il avait besoin d'un air plus pur, et il aspirait à la perfection⁵. Docile à la parole intérieure du maître, il répondait sans hésitation à l'appel de la grâce.

D'après un curieux passage d'un de ses *sermons des dimanches et fêtes*⁶, on peut se demander s'il n'entra pas un élément mystique dans sa détermination, et s'il ne se crut pas appelé directement par Dieu à entrer dans la Compagnie de Jésus⁷ pour combattre l'hérésie⁸. Voici

1. Hosius à Karnskowski, 1568 (*Hos. opera*, II, 251) : *Sat scio quod quibusdam etiam nostri ordinis viris visum fuit in Comitibus Lublinsibus (1566), nimirum ut duæ tantum sectæ [sc. Trideistarum et Anabaptistarum seu Antitrinitariorum] proscriberentur, lutherismus autem et calvinismus canonisarentur.* — Dans sa politique religieuse, Hosius maintient son système soit de proscrire, soit de tolérer toutes les sectes ; car dans le second cas, il espère qu'elles se dévoreront les unes les autres. (V. sa lettre à Podoski du 28 octobre 1568. (*Opera*, II, 255.)

2. Gratiani, *Vita Commendoni*, 116-121 ; Commendon, *Lettres*, II, 172, 174, 221 224, 225 ; *Uchansciana*, II, 172, 174.

3. Hosius laissait cependant en Karnkowski, évêque de Cujavie, un zélé disciple qui reprit en main la cause catholique. (Eichhorn, II, 338.)

4. Skarga aurait sans aucun doute signé ces lignes qu'Herbest écrivait à Hosius en 1565 (Wiszniewski, *H. de la lit. pol.*, t. IX, 31) : *Ecclesiarum status qui sit apud nos ut scribam opus non est. TANTUS FLERUMQUE ZELUS DOMUS DOMINI COMEDIT NOS, PRESERTIM cum spectamus impietatem sacerdotum et Ecclesiæ præsidium, UT TOEDEAT INTER ISTOS, qui cælestia præ caducis rebus contemnunt, ætatem degere. Non de omnibus tamen dico : habet ubique Deus suos, sed, ut hæc sunt tempora, paucissimos.* On remarquera qu'Herbest entra chez les Jésuites au moment (1571) où Skarga terminait son noviciat. C'étaient deux âmes sœurs.

5. V. (note 8) la seconde lettre à Kromer dans laquelle Skarga explique son entrée dans la Compagnie de Jésus par le désir de pratiquer la pauvreté et l'obéissance d'une façon plus parfaite et l'espoir de se délivrer de pénibles tentations. (Wielewicz, *S. R. P.*, XIV, 74, parle de tentations et de visions diaboliques qui fatiguaient Skarga depuis sa prêtrise et pendant trois ans.)

6. Sermon pour la fête des SS. Innocents, 1^{re} partie (éd. Maryanski, III, 81).

7. Wielewicz note des visions dont Skarga a conservé le souvenir dans son journal : le démon sous la forme d'un affreux chien, dans sa chambre ou à ses pieds sur son lit (*S. R. P.*, XIV, 73) ; des apparitions de saints ou de personnes mortes (*S. R. P.*, XIV, 83) ; des paroles venant du ciel le jour de la Sainte-Cécile (*S. R. P.*, VII, 282), qu'il garda et conserva jusqu'à son dernier jour, à peu près comme Pascal garda son parchemin.

8. Dans une lettre à Kromer, datée de Cracovie, du 13 novembre 1568, il donne comme raison de son départ pour Rome où il était censé se rendre en pèlerin : *Non mihi sed filiis thesaurizare cupiens Romam iter institui... Theologos nunquam audi,*

ce passage où, après avoir dit que Dieu envoie parfois des songes aux hommes pour les éclairer, il ajoute : « Je pourrais *sans mentir* » [qu'on remarque cette façon d'affirmer comme s'il s'agissait d'une « expérience personnelle] parler de songes miraculeux envoyés à des « hommes de notre temps, à un moment où ces hommes occupés à « des choses saintes demandaient conseil à Dieu ou avaient besoin de « ses conseils au sujet d'affaires spirituelles... ¹ Je sais un homme qui « pensait à son état et à une vie plus parfaite, et qui vit en songe un « prêtre le mener à une chaire et lui ordonner de prêcher à une grande « foule, et ce prêtre lui montra dans quel Ordre religieux il devait entrer. » Si c'est de lui-même que Skarga a parlé, comme permet de le supposer l'imitation visible du *scio hominem* et du *non mentior* de saint Paul ², on voit quelle signification prenaient dans sa bouche les paroles si souvent citées du fameux sermon de Wislica : « Moi aussi je suis « nonce, mais non d'un district ; je suis nonce de Dieu envoyé par « lui pour vous faire savoir sa volonté. » Il y a dans Skarga quelque chose de l'illuminé, et certaines visions racontées par Wielewiczki ne sont pas pour infirmer cette manière de voir.

Quoiqu'il en soit, lorsque Skarga fut décidé à entrer en Religion, il demanda un congé d'un an à son évêque pour faire un séjour à Rome sans indiquer le but final de ce voyage. Cependant il le révéla à un jeune diacre, du nom de Wysocki, lorsque celui-ci vint le consulter sur son propre dessein de se faire jésuite ³. Après avoir encouragé le jeune diacre dans sa résolution, il lui proposa de se rendre ensemble à Rome,

Patres [Ecclesiæ antiquos] non vidi, HÆRESSES DIFFICILES IN DIEBUS PRIORIS EXPUGNANDÆ SUNT. (V. cette lettre dans la revue *Przegląd Lwowski*, t. X (1875), p. 88-94, et une seconde lettre à Kromer, de Rome (février 1569), *ibid.*, p. 95, 96.) (Syganski *Lettres de Skarga*, n° 3 et n° 5.) L'hérésie faisait alors une active propagande à Léopol, car le 14 mars 1568, le chapitre tenait une séance spéciale pour discuter sur les moyens de s'opposer à ses progrès, et cette séance est justement la dernière dont le procès-verbal contient la signature de Skarga. Il s'agissait probablement d'une propagande antitrinitaire, car une lettre de Gelabinus [Gelasinus] à Commendon, du 6 novembre 1568, parle des « impies » auxquels Skarga seul pouvait fermer la bouche. (Theiner, *Monum.*, II, 732. Le P. Syganski a rectifié le nom de Gelasinus, *Lettres de Sk*, 3-4.)

1. C'est la formule *scio hominem* de saint Paul parlant de lui-même (*Ad Cor.*, 12, 2 et 3.) Le « sans mentir » est la traduction du *non mentior* de l'apôtre.

2. Aucun biographe n'a relevé ce passage des sermons de Skarga, qui nous paraît cependant assez caractéristique.

3. Wielewiczki, *S. R. P.*, XIV, 75, en septembre 1568. Le P. Rostowski (*Lithuan. hist.*, 229 et après lui Dzieduszycki (*Sk.*, I, 164) et le P. Zaleski (*les Jés.*, I, 719) ont dramatisé à tort cette entrevue et en ont fait dépendre la vocation religieuse de Skarga. Wielewiczki dit clairement dans un autre endroit de son *diarium* (*S. R. P.*, XVII, 94) au sujet de cette entrevue : [Skarga] *qui JAM perspectam societatem nostram habebat, et de suo in eam ingressu JAM CONCLUSERAT.*

et ils partirent à cheval avec un mince bagage à la fin d'octobre 1568¹. La nouvelle du départ de Skarga remplit les Léopolitains de tristesse et ils témoignèrent par leurs larmes combien ils étaient attachés à leur prédicateur².

Skarga devait passer par Cracovie et Vienne. Sur la route de Cracovie il se détourna pour faire une visite à Mielecki, *staroste* de Grodek (plus tard palatin de Podolie). Mielecki était calviniste et Skarga voulait préparer le terrain pour sa future conversion. D'après le récit de Wielewicky, Skarga aborda son hôte et entama brusquement la question religieuse d'une façon assez rude, pour ne pas dire davantage³. Le *staroste* était si furieux qu'il eut un moment la pensée⁴ de faire précipiter Skarga du pont-levis dans le fossé du château. Cependant il revint à des sentiments plus doux après le départ de son hôte et lui envoya par un messenger ses excuses et une bourse de 100 écus d'or. Skarga accepta les excuses et refusa la bourse⁵. Il pratiquait déjà ce détachement évangélique auquel il allait s'obliger par son entrée en religion.

De Grodek Skarga gagna Jaroslaw où résidait Sophie Odrowaz, veuve de Jean-Christophe Tarnowski⁶. Cette excellente chrétienne projetait de bâtir une nouvelle église ; mais Skarga lui représenta qu'elle ferait un meilleur usage de ses fonds en les employant à la fondation d'un collège de Jésuites, et il se chargea d'obtenir le consentement du

1. Le P. Syganski, *Dzialalnosc...* (l'activité de Sk. d'après sa correspondance), Crac , 1912, p. 1, note 3.

2. Ils firent écrire à Commendon, qui était à Vienne, de supplier Skarga de renoncer à son voyage et de revenir au milieu d'eux. C'est le sujet de la lettre du D^e en droit Gelasinus. (V. cette lettre dans Theiner, *Monum.*, II, 731, ou dans le recueil des lettres de Sk. de Syganski, p. 3 et 4.)

3. « Est-ce qu'il n'y a pas de Dieu en Israël, dit-il en abordant le *staroste*, que vous allez consulter Beelzebuth le dieu d'Accaron ? Est-ce ainsi que vous abandonnez « l'Eglise catholique pour embrasser l'informe réforme de Luther et de Calvin que le « monde n'a jamais connue ? Est-ce ainsi que vous remplissez vos cours de mépri- « sables ministres qui enseignent de nouveaux dogmes, etc. Je ne doute pas qu'à mon « retour de Rome, je ne vous trouve d'hérétique, devenu catholique. » (Wielewicky, *S. R. P.*, VII, 75-76.)

4. On répète sans cesse que Mielecki donna l'ordre de jeter Skarga dans le fossé. Wielewicky ne va pas jusque-là dans son récit.

5. Wielewicky (*ibid.*) remarque à propos de cette anecdote que Skarga, à son retour de Rome, trouva Mielecki revenu au catholicisme. Il avait été converti par le chanoine Herbest, ainsi que sa femme Elisabeth, fille de Radziwill le Noir, laquelle avait abouti au judaïsme en passant successivement par le luthéranisme, le calvinisme et l'antitrinitarisme. Le P. Rostowski, Osinski et le P. Zeleski se trompent donc quand ils attribuent à Skarga la conversion de Mielecki. Comme on ne prête qu'aux riches on lui a attribué à faux d'autres conversions qu'il n'a pas faites comme celles de Chodkiewicz et de Radziwill Sierotka.

6. V. p. 162.

général François de Borgia ¹. Le 13 novembre, Skarga était à Cracovie d'où il adressait une lettre à Kromer ². Sur la route de Vienne il rencontra le P. Maggio, vice-provincial d'Allemagne qui lui remit pour le général, de la part de l'évêque de Vilna, une lettre relative à la fondation d'un collège ³. A Vienne il fut l'hôte du cardinal Commendon qui l'honorait de son amitié ; mais il ne lui parla point de sa résolution d'entrer dans la Compagnie de Jésus ⁴.

Arrivé à Rome à la fin de janvier 1569, Skarga était admis, dès le 2 février ⁵, au noviciat de Saint-André du Quirinal, où d'autres Polonais l'avaient précédé. Le P. Wujek, si populaire dans la suite comme traducteur de la Bible, y était venu en 1565 : moins de six mois avant l'arrivée de Skarga, le jour de l'Assomption (15 août 1568), Stanislas Kostka y était mort en odeur de sainteté, et Stanislas Warszewicki, un chanoine de Posen, luthérien dans sa jeunesse, y était encore pour quelques mois.

Le noviciat de Skarga n'a pas d'histoire. Notre novice s'appliqua à la théologie mystique avec ardeur, et médita les exercices de Saint-Ignace. Selon les règles de l'Ordre il se préoccupa moins d'acquérir de la science que de former son âme et il s'efforça de mortifier son orgueil et sa sensualité ⁶.

Quelques mois après son arrivée à Rome il fut présenté à Pie V ⁷ qui le nomma grand pénitencier du Vatican pour les Slaves, lorsque fut établie la pénitencerie de Saint-Pierre. Comme il vivait dans la retraite,

1. Cette fondation d'un collège à Jaroslaw devait soulever des difficultés que Skarga ne prévoyait pas et que sa correspondance nous dévoile. (V. ses lettres éd. Syganski, num. 9, 14-22, 25-30. Cette dernière est du 3 février 1573.) Le collège ne fut ouvert qu'en 1575, pour les classes inférieures, et en 1576 pour les classes supérieures (Zaleski, *les Jés.*, I, 214.)

2. V. p. 168, note 8.

3. Rostowski, *Lith.*, 31.

4. Commendon à Hosius, 1^{er} février 1569. (Syganski, *Lettres de Sk.*, num. 4.) Commendon offrait de conduire Skarga en Italie s'il voulait attendre ; mais Skarga ne le put ou ne le voulut pas, et il partit de Vienne avant le 1^{er} janvier (*ante Calendas januarii*). Commendon avait alors appris par Hosius le dessein de Skarga et il ne le blâmait pas. Cela prouve qu'en Pologne on avait deviné le but final que visait Skarga : Hosius avait probablement reçu communication des pressentiments de Kromer, son coadjuteur.

5. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 75.

6. Niesiecki, *Herbarz VII*, 476, raconte qu'il coupa sa belle barbe dont il était un peu vain : « Comme cela, disait-il, le diable aura moins de prise sur moi. » Un jour il mange une tranche de melon, l'écorce avec la pulpe, et se rend malade. On lui donne pour le remettre un verre de vin vieux et il dit en plaisantant : « Maintenant, je saurai le moyen de me faire servir du bon vin. »

7. Pie V lui demande (c'est lui-même qui le raconte dans sa *Défense des Jésuites* [Proba Zakonu], p. 180 b, éd. 1738) de quel pays il est, s'il sait la langue slave [le ruthène] et quelles études il a faites.

le bruit des événements extérieurs ne put guère arriver jusqu'à lui, sauf peut-être la nouvelle des progrès des Turcs, car dans les derniers temps de son noviciat la ville de Rome était en proie à la *terreur turque* ¹. En tout cas, pendant ces deux années (février 1569 à mars ou avril 1571) sa correspondance cessa, et probablement il ignorait ce qui se passait en Pologne ². Certains événements cependant l'auraient vivement intéressé, lui qui s'inquiétait de la marche de l'hérésie dans sa patrie, et il en aurait conçu de la joie et de l'espérance pour l'avenir.

Avant la fameuse diète de Lublin qui dura si longtemps (23 décembre 1568-11 août 1569) et qui résolut les dernières difficultés de l'*exécution* ³ et de l'union définitive de la Lithuanie avec la Pologne, préoccupé du bruit qui courait que le roi autoriserait l'existence légale des sectes séparées à l'exception des anabaptistes et des antitrinitaires, Hosius vint trouver Sigismond Auguste et l'entretint longuement. Il obtint de lui un *mandatum* en faveur des évêques ⁴ (20 octobre 1568), et la promesse de nommer des catholiques au Sénat. Le roi qui avait besoin de ménager le pape, arbitre dans l'affaire du duché de Bari et qui voulait obtenir de lui l'autorisation pour Hosius de le représenter et de résider à Rome, tint fidèlement sa promesse, nomma sénateurs six catholiques et fit lui-même profession publique de catholicisme en communiant à Noël ⁵. L'opposition à l'*Union* de la part des calvinistes lithuaniens qui n'en voulaient à aucun prix et des calvinistes de Petite-Pologne qui voulaient l'incorporation pure et simple de la Lithuanie ⁶, le mécontentèrent et

1. Skarga était rentré en Pologne quand fut remportée la victoire de Lépante (7 octobre 1571).

2. Tous les ordres religieux font du noviciat une retraite rigoureuse pendant laquelle le nonce ne doit s'occuper absolument que du soin de son âme, et toute relation avec l'extérieur lui est sévèrement interdite.

3. *Rel. nunc.*, I, 219, lettre du nonce Vincent Portico au cardinal Moroni, du 18 août 1569.

4. *V. Rel. nunc.*, I, 219 221 : *Litteræ patentis in favorem Episcoporum*. Ce même document se trouve dans Theiner : *Monum.*, II, 741, avec la date erronée de 1569 au lieu de 1568. C'est un édit destiné à confirmer les privilèges des évêques, du légat et du nonce apostoliques. Il y est ordonné aux magistrats du roi de prêter leur appui aux dignitaires de l'Eglise dans l'application des décrets royaux sur l'impression ou la vente des livres hérétiques et sur l'expulsion des ministres étrangers. On peut croire que plusieurs brefs très pressants de Pie V au roi (v. Theiner, *ibid.*, 730 et 733) et l'action du nouveau nonce Vincent Portico ne furent pas sans action sur la détermination du roi.

5. Theiner, *Monum.*, II, 770... Lettre du nonce Portico à Commendon. Le 9 juin 1569, Pie V autorisa Hosius à venir à Rome (*ibid.*, 739).

6. Dans l'Union, la Pologne et le Grand-Duché conservaient leur armée et leurs fonctionnaires propres ; c'était un dualisme déguisé, avec un seul roi, un seul Sénat et une seule chambre des nonces. Dans l'incorporation, la Lithuanie était absorbée par la Pologne et réduite à l'état de simple province.

l'éloignèrent encore des sectes dissidentes. Il regarda même comme un acte d'insoumission le départ du palatin de Vilna, Radziwill le Roux, et du Grand-Maréchal de Lithuanie Chodkiewicz, qui s'en allèrent subitement le 2 mars 1569, sans prendre congé du roi ni des autres sénateurs ¹.

Les catholiques, ranimés par les bonnes dispositions du roi, reprenaient courage ; de nombreux palatins ou castellans osaient se déclarer attachés à l'Eglise romaine, et la majorité du Sénat refusait nettement de reconnaître la légalité des cultes hussite, luthérien et calviniste ². Une seule exception était admise en faveur de la Prusse ducale. On lui accordait la libre pratique de la confession d'Augsbourg, à condition que le culte catholique serait respecté ³. D'un autre côté les hérétiques qui s'entendaient si bien jadis lorsqu'il s'agissait de combattre l'Eglise romaine, étaient dans un grand désarroi par suite de leurs divisions intérieures et de la rivalité des différentes sectes ⁴. Des conversions retentissantes de magnats hérétiques amenées précisément par ces divisions, éclaircissaient leurs rangs et augmentaient leur inquiétude ⁵. Les nouvelles qu'ils

1. Theiner, *ibid.*, 771.

2. Theiner, II, 770, Hosius à Karnkowski (1570), *Ep. vir. ill.*, sign. H II.

3. Dittrich, *Gesch. des Kathol. im Alt-Preussen*, t. I^{er}, p. 39, 40 : *Catholicæ religioni suo honore relicto*, d'après les pièces d'archives. Le duc Albert-Frédéric était venu à la diète rendre hommage comme vassal du roi de Pologne. Toutes les sectes nées depuis la confession d'Augsbourg étaient prosrites. (Dittrich, *ibid.*)

4. Les Luthériens étaient depuis longtemps en guerre avec les Frères Bohèmes et les calvinistes. Ils accusaient les calvinistes de leur avoir enlevé plus de cent églises et ils disaient que les Frères Bohèmes leur étaient plus nuisibles que les catholiques (*schaden der wahren Kirche mehr als die Papisten*) (Friese, II, 403, citant le *De Ecclesia de Morgenstern* (1598), qui remonte aux faits antérieurs de 30 ans. Les calvinistes étaient aux prises avec les antitrinitaires qui ne cessaient de progresser non seulement en Lithuanie où ils dominaient, mais en Petite-Pologne (Hosius à Osorius, évêque des Algarves en Espagne, 2 avril 1568, *Op.*, II, 235) ; Ariana secta, *quin et anabaptistica majores in dies vires sumit* ; Gilowski à Bullinger, 15 juin 1568, Wotschke, num. 383 ; Myszkowski à Bullinger, 29 janvier 1570, Wotschke, num. 407 : *Hæretici impia sua dogmata non desinunt spargere* ; Lasicki à Wolff, Wotschke, num. 406, 411 (janv.-fév. 1570) ; De Bèze, *Epit. theol.* (1573), p. 120, 128, 210, 237, 263, 349 (de 1567 à 1569) à divers Polonais, se préoccupe des progrès des antitrinitaires, préconise des mesures de rigueur contre eux, et s'efforce en vain de ramener au calvinisme son ancien disciple Statorius.

5. On constate les conversions suivantes, entre beaucoup d'autres : en 1568, Jean Olénicki, propriétaire de Pinczow (*Rel. nunc.*, I, 193), Nic. Christophe Radziwill, surnommé Sierotka, fils aîné de Radziwill le Noir. (*Hosii op.*, II, 260, lettre du 3 novembre. Il s'était secrètement converti en 1567 pendant un voyage en Italie, mais on ne le sut qu'en 1568) En juillet 1569, Albert Laski, palatin de Sieradz neveu du fameux Jean Laski (*ibid.*, p. 267) ; en 1570, Nicolas Firley, fils du palatin de Cracovie (*ibid.*, 271, 12 mars), J. Sirakowski, palatin de Leczyca (*ibid.*, 281) ; Abraham Zbaski (*ibid.*, 284, 14 octobre) ; en 1571, conversion de J. Chodkiewicz (*ibid.*, 322) ; déjà à demi converti en 1567 et en tout cas dégoûté des sectes (*ibid.*, 242). Les calvi-

recevaient de l'étranger et particulièrement des Pays-Bas en 1568 et de France en 1569 (Jarnac et Moncontour) étaient loin de leur apporter du réconfort ¹. Aussi après la diète de Lublin, tout en refusant de se rapprocher des antitrinitaires et des anabaptistes ², éprouvèrent-ils le besoin de se réconcilier et de s'unir pour arrêter les progrès de la réaction catholique. S'il faut en croire le calviniste Threcius (Trzecki), le roi lui-même, fatigué des troubles religieux, aurait demandé à ce moment aux magnats de chercher le moyen d'unifier les confessions dissidentes et d'amener ainsi la paix publique ³.

Quoi qu'il en soit, des négociations furent engagées entre les calvinistes de la Petite-Pologne, les Frères Bohèmes, et les luthériens de la Grande-Pologne et de la Prusse royale. S'il n'était pas impossible d'amener l'entente entre les calvinistes et les Frères Bohèmes qui affectaient de ne pas attacher une extrême importance aux discussions dogmatiques, l'accord était moins facile avec les Luthériens. Le souvenir des luttes qu'ils avaient soutenues avec Vergerio contre Laski était encore présent à leur mémoire, d'autant plus que la guerre luthéro-calviniste durait toujours en Allemagne ; d'autre part, de 1563 à 1567, le luthérien

nistes se rendaient bien compte de l'influence de leurs dissensions perpétuelles sur ces conversions et du profit qu'en tiraient les catholiques. V. la lettre de Threcius à Bullinger du 20 janvier 1570 (Wotschke, num. 407 a) : *Mirum quam sesse dissensionibus, quas sectarii invenerunt, oblectant [papistæ].* Lettre de Lasicki à Wolff, 26 mars 1570 (Wotschke, num. 416) : *Rediisse Starzechovium ad religionem priorem, id est paparum, scio... eo adducunt PERMULTOS tot sectarum genera : hoc efficit sacerdotum [sc. ministro-rum] discordia et parum laudati mores... Albertus Laski discordia evangelicorum offensus rediit ad papatum.* (V. la lettre de ses anciens coreligionnaires à Albert Laski et la réponse de ce dernier (*Hosii op.*, II, 277 et 278).)

1. Seeley, *The growth of British policy* (1895), t. I^{er}, p. 123 : *The years 1568-1569 saw at last the combined effort of the Counter-Reformation to put down heresy.* Les calvinistes de Pologne étaient renseignés exactement sur les événements européens par de Bèze et Bullinger, comme on peut le voir par leur correspondance.

2. En 1569, les antitrinitaires et anabaptistes entraient dans une crise qui dura quelques années et qui amena la démission de presque tous les ministres (Czechowiec excepté) et faillit aboutir à la ruine totale. (Sandius, *Bibliotheca Antitrinitariorum*, p. 195, autobiographie de Schoman.) Ils en étaient arrivés à se traiter les uns les autres de Pharisiens, de Sadducéens, de Juifs et d'athées.

3. Thretius à Bullinger, 20 janvier 1570 (Wotschke, num. 407, a p. 315). Les magnats dissidents désiraient plus l'union que les ministres, et on les voit aux synodes de Posen (13 février), de Vilna (2 mars, et de Sandomir (9 avril) presser les ministres même avec menace et faire bon marché de la théologie, car il ne s'agissait pour eux que d'une union politique et ils se souciaient peu du dogme. (V. Friese, II, 429-432, où Thomicki déclare cavalièrement que les Frères Bohèmes sont d'accord *in re, non in verbis*, et Jablonski, *Hist. cons. Sandomiriensis*, p. 32, p. 48 et p. 54 où Myszkowski menace les ministres luthériens de Grande-Pologne et fait entendre qu'une confession polonaise unique amènera à eux le roi lui-même. (V. aussi Lukaszewicz, *B. C.*, 73, 92, 102.)

Morgenstern n'avait cessé de dénoncer comme hérétiques les Frères Bohêmes ¹.

Après les synodes préparatoires de Posen et de Vilna, eut lieu le synode général de Sandomir (9-14 avril 1570). où les trois Confessions étaient représentées par quatre ministres luthériens, trois Frères Bohêmes et plus de quinze ministres calvinistes ². A la suite de pénibles discussions et sous la pression des magnats protecteurs (*patroni*) on finit par s'accorder sur une formule d'union qui est le célèbre *Consensus de Sandomir*, et on remit à plus tard l'élaboration d'une confession de foi développée qui ne vit jamais le jour ³. En réalité, l'accord n'était qu'apparent, et c'était là un acte de pure politique ⁴, dont Bossuet a dit : « Ces « églises ne laissent pas de faire semblant de composer un seul corps à « cause que, par politique, elles dissimulent leurs dissensions sur l'ubi- « quité et les autres matières. [Les calvinistes polonais] s'étant assem- « blés avec les Vaudois [les Frères Bohêmes] et les luthériens à Sando- « mir, ils convinrent d'une nouvelle manière d'expliquer l'article de « l'Eucharistie sans qu'aucun d'eux se départît de ses sentiments ⁵. » A partir de la signature du *Consensus* les trois Confessions formèrent un groupe politique qui prit le nom de dissidents (*dissidentes de religione*), par opposition aux catholiques d'un côté, aux antitrinitaires et aux anabaptistes de l'autre. Ces deux sectes étaient aux yeux des Sandomiriens sorties du christianisme, et jamais dans la suite elles ne furent comprises dans les lois de tolérance forgées par les dissidents.

A la diète de Varsovie qui eut lieu peu après le synode de Sandomir, les dissidents essayèrent de faire reconnaître par le roi le *Consensus* comme une confession de foi légale ; mais les catholiques prévenus ⁶ s'y opposèrent vivement, surtout deux sénateurs nouvellement revenus à l'Eglise romaine, Laski et Syrakowski ⁷. On fut sur le point d'en

1. Friese, II, 383-384 ; Jablonski, 12, 13.

2. Friese, II, 435.

3. Jablonski, 192.

4. Jablonski (p. 56) et Lukaszewicz (*B. C.*, 112, note 2) l'avouent. De même Friese, II, 456 et 429, note ; Wegierski, 94 : [Dicebatur] *non verum solidum, sed chartaceum, fucatum esse [consensum] inter eos qui dissimilia profitentur dogmata*.

5. Préface de l'*Histoire des Variations* (p. 10, éd. Outhenin-Chalandre).

6. Kuczborski à Karnkowski (1570), *Epist. ill. vir.*, sign. A. A. 11 : *Nostri vero hæretici quia de Confessione Augustana turbas in Germania excitari audiunt, jam non Augustanam, sed Sandomiriensem approbare a rege vellent. In quam etiam Picardi [fratres Bohemi] et sacramentarii [calvinistæ] consensisse dicuntur. Sic enim consultus [est] hic calceus, ut cujusvis pedi sit commodus. Ego vero censeo obsistendum esse statim initio modis omnibus ne rex ullam novationem permittat*.

7. Eichhorn, II, 413.

venir au sabre ¹. Enfin les catholiques l'emportèrent, et le roi, sans donner de réponse aux seigneurs dissidents qui lui présentaient le *Consensus*, remit l'affaire à la diète suivante ². La domination des dissidents à la diète avait pris fin.

Les calvinistes, en présentant au roi le *Consensus* de Sandomir, lui avaient offert en même temps une traduction polonaise ³ de la Confession helvétique, ce que les luthériens et les Frères Bohêmes regardèrent comme une violation de la parole donnée. Au synode de Posen (4 octobre 1570) ils voulaient dénoncer l'union de Sandomir comme rompue ⁴. L'affaire s'arrangea ; mais ces susceptibilités prouvent la fragilité de ce *Consensus* si vanté ⁵. Deux mois plus tard les calvinistes de Petite-Pologne apprenaient avec inquiétude que le roi avait nommé Barzi, un zélé converti ⁶, palatin de Cracovie. Comme la crainte est le commencement de la sagesse, il semble bien que cette nomination ait ramené au calme les esprits les plus agités, car il n'y a rien à signaler pendant les premiers mois de l'an 1571 ⁷.

C'est le moment où Skarga terminait son noviciat. Dès le 3 mars il fut prévenu qu'il aurait à revenir en Pologne ⁸ et il quitta Rome probablement après Pâques, qui était cette année le 15 avril ⁹.

À peine de retour dans sa patrie il fut désigné par le P. Provincial Maggio ¹⁰, comme prédicateur et professeur à Pultusk, où se trouvait la première école fondée par les Jésuites ¹¹. Pultusk était alors une petite

1. Lasicki à Wolff, 12 septembre 1570 (Wotschke, num. 430) : *Res in præteritis comitiis Warssaviensibus ita de religione gesta est, ut pæne bellum civile ortum fuerit.*

2. Thretius à Bêze, 10 mars 1571 (Wotschke, num. 434) : *Proceres nostri doctrinæ confessionem [la confession helvétique traduite en polonais par Threcius] et consensus illum regi obtulerunt, sed sine ullo responso res ad proxima comitia dilata est... Scis quantum auctoritate et potentia papistæ ubique, præsertim in hoc regno valeant, et quid faciendum quum antitrinitarii, Tritheistæ, Ebionitæ, Anabaptistæ omnibus immisceant [immineant].*

3. Cichocki, *Allog. Os.*, 85 : *Vix Sandomiria dilapsi sunt, statim ad ingenium quisque rediit suum.*

4. Cette traduction était de Threcius. V. à ce sujet les lettres de Thretius et de Lasicki. (Wotschke, num 407 a, p. 314, et num. 430, p. 332.)

5. Lasicki à Bullinger, 11 décembre 1570 (Wotschke, num. 433), Friese, III, 11 ; Jablonski, p. 66.

6. Le P. Maggio avait été nommé provincial pour la Pologne seule détachée de l'Allemagne depuis l'élection de Henri de Valois et érigée en province distincte.

7. Las. à Bull., *ut supra* : *Qui quondam nobiscum sensit.* Thretius à Simler, 10^r septembre 1571 (Wotschke, num. 442) : *Papista, acerrimus hostis evangelii, qui in dies nobis minatur.*

8. Lasicki à Simler, 24 juin 1571 (Wotschke, num. 438) : *Quietus est status tam Republicæ quam Religionis.*

9. J. Syganski, lettres de Skarga (1912), num. 6. (Nous citerons les lettres de Skarga d'après leur numéro dans cette édition.)

10. Lettres 7 et 8. On le trouve le 3 mai à S.-Veit (Carinthie), à Vienne du 15 au 20 mai.

11. Nous entendons la première école en Pologne, parce que Braunsberg était en

ville de cinq cents feux ¹ à peine, souvent visitée par la fièvre ou la peste, et qui offrait comme résidence assez peu d'agréments ².

Les lettres de Skarga nous le montrent d'abord peu enthousiasmé de sa nomination, quoique résigné, puis, quelques mois plus tard, sincèrement attaché à ce poste imposé par l'obéissance religieuse ³. La prédication était d'ailleurs sa véritable vocation, et il avait en très haute estime la fonction d'éducateur de la jeunesse, comme en témoigne ce passage d'un de ses sermons : « Quiconque s'occupe à former les enfants et les jeunes gens au nom du Christ, à les préserver du mauvais exemple, à les élever dans la crainte de Dieu, la discipline et la droite raison, acquiert un grand mérite aux yeux de Dieu. Heureux l'Ordre religieux qui se voue à cette tâche et se charge, pour l'amour de Dieu et gratuitement, même au péril de la vie, de cet humble office, si pénible aux yeux du monde. ⁴ » Pultusk cependant ne suffisait pas à son activité, et il prêchait encore au dehors ⁵.

Pendant que Skarga s'adonnait ainsi au ministère, la situation de l'Eglise s'assombrissait de nouveau. Les dissidents reprenaient l'offensive et plus que jamais reparlaient du divorce du roi et de la convocation d'un synode national ⁶. Pie V s'en émut et chargea d'abord le P. Maggio d'aller trouver le roi pour s'assurer de ses dispositions ; puis il nomma Commendon légat pour la Pologne ⁷. Les inquiétudes du Pape ⁸ étaient

pays allemand et Skarga, qui ne savait d'allemand que ce qu'on en apprend dans les collèges, ne pouvait y être envoyé. Il aurait pu être nommé à Posen où le collège se fondait et où étaient dirigés le P. Wujek et le P. Wysocki (son compagnon de noviciat), ou bien à Vilna dont le collège avait été fondé l'année précédente avec le P. Warszewicki comme recteur.

1. Est-il nécessaire de rappeler que cette ville fut illustrée par une victoire de Charles XII et une victoire de Lannes ?

2. Skarga, quelques mois après son arrivée, frappé de l'insalubrité du pays, conseillait à ses supérieurs de transférer le collège de Pultusk soit à Plotsk, soit à Varsovie (lettre 28, p. 41). Près de Pultusk il y avait un étang marécageux ; de là les fièvres.

3. Lettre 9 (éd. Syganski) : Skarga est arrivé à Pultusk le 9 juin 1572. Il écrit le 28 août : *Locus ita mihi tandem placere cepit, ut nova sint præparanda arma ne mutatio displiceat* (lettre 15). Ces quelques mots font pressentir que chez ce religieux l'obéissance n'allait pas sans quelque mérite.

4. Sermon pour la fête de saint Michel, 2^e partie (III, 293, éd. Maryanski).

5. Zaleski, *les Jés. en Pol.*, I, 175 (d'après les Archives du collège de Pultusk).

6. Jablonski (*Hist. cons. Send.*, p. 37) avoue qu'au synode de Sandomir des mesures furent prises pour combattre les catholiques ; mais il se refuse à les publier. Les autres historiens protestants l'ont imité. Il n'est pas invraisemblable que parmi ces mesures se soit trouvée la décision de soulever encore une fois les questions du synode national et du divorce du roi.

7. Pie V à Maggio, 21 avril 1571 (Theiner, *Monum.*, II, 759 ; *Uchansiana*, II, 259 ; Rostowski, 43). Pie V à Uchanski et à Myszkowski, 4 mai (Uchans., I, 148). Commendon arriva en Pologne le 14 novembre 1571 (Gratiani, *Vita Commendonii*, 289).

8. Pour comprendre les inquiétudes de Pie V, il est bon de se rappeler que les plus

par bonheur mal fondées : le roi était redevenu indifférent aux questions religieuses² et ne songeait pas à se remarier². Entièrement dominé par sa favorite Gizanka³ durant ces deux dernières années de sa vie, il se plongeait dans une triste débauche et s'adonnait à des pratiques superstitieuses avec de prétendues sorcières⁴. En 1572, sa santé était tellement altérée par les excès qu'il n'avait pu conduire la diète à son terme normal et qu'il avait dû s'aliter. C'était sa dernière maladie, et le 7 juillet il mourait⁵.

Quelques mois après cet événement, les Jésuites de Pultusk étaient dispersés par la peste. Skarga partait le 23 octobre pour Léopol où il prêchait pendant plus d'un mois. Il avait trouvé dans cette ville le plus charmant accueil et avait donné son premier sermon trois ans jour pour jour depuis son sermon d'adieu, pour la fête des saints Siméon et Jude (28 octobre). Ces quelques semaines de ministère auprès de ses chers Léopolitains lui avaient apporté d'abondantes consolations⁶. Le 4 décembre, sur l'ordre de ses supérieurs, il se rendait à Gorliczyna auprès de M^{me} Tarnowska (Sophie Odrowaz) pour discuter son projet de fonder un collège à Jaroslaw. Les Jésuites jugeaient cette petite ville trop peu importante et voulaient persuader la donatrice d'établir sa fondation à Przemysl ou à Léopol. Skarga ne parvint pas à convaincre la noble dame et les Jésuites cédèrent. Peu après son retour à Pultusk⁷, Skarga fut invité par le nonce Vincent Portico à l'accompagner à Plotsk pour y porter des paroles de consolation à la princesse Anne, sœur du feu roi. Pendant ce voyage il ne s'accorda aucun repos et prêcha par-

hauts dignitaires du Sénat (nommés à vie) étaient des calvinistes et qu'à la diète les nonces étaient encore en grande majorité protestants. (*Ep. vir. ill.*, H. II.) Hosius à Karnk, 1570.

1. *Hosii op.*, II, Epist. 167 (1872). Wotschke, num. 449, Lasicki à Wolff, 14 mai 1572 : *Rex hæc non curat*. Hosius écrivait de Rome au roi chaque semaine, et le roi mettait quatre, cinq et six semaines à répondre. (*Ep. vir. ill.*, H. III.)

2. Sigismond Auguste à Pie V (*Uchans.*, II, 260).

3. Gizanka était calviniste. On croit généralement que les calvinistes de Cracovie durent à son influence sur le roi les faveurs suivantes : le privilège de posséder un cimetière et un hôpital (8 août 1569) ; le privilège (secret) d'exercer leur culte dans une maison que sa forme en meule (de blé) avait fait dénommer le Brog (2 mai 1572) ; la nomination du calviniste Firley comme palatin de Cracovie à la mort du palatin catholique Barzi. (Friese, III, 21 et 22, Zaleski, I, 199.)

4. Gratiani, 293, 3115.

5. Sigismond Auguste avait été précédé dans la tombe par la reine Catherine, morte à Linz quatre mois avant lui (1^{er} mars 1572).

6. Lettres (de Sk.), 17 et 18.

7. Skarga, invité par le nonce à prêcher pendant la diète à Varsovie, y donna un sermon le jour de la Purification (2 février), quoique la diète eût été remise à cause de la peste. De Pultusk il y retourna pendant la reprise de la diète (interrompue) et prêcha à la fête des saints Philippe et Jacques (1^{er} mai) (lettres 22 et 25).

tout où il passait, à la grande satisfaction de foules avides de l'entendre ¹.

Il était encore à Plotsk en septembre, à ce moment de l'inter règne où la guerre civile semblait devoir résulter du différend qui s'était élevé entre le palatin de Cracovie et le primat ².

La lutte civile dont l'élection royale était l'enjeu recouvrait une lutte religieuse et pouvait tourner mal pour les catholiques ³. Si les dissidents l'emportaient avec le palatin Firley et si par hasard un roi hérétique montait sur le trône ⁴, leur premier soin serait sûrement d'expulser de la Pologne tous les Jésuites. Au triple titre de patriote, de catholique et de religieux, Skarga suivait d'un regard passionné les péripéties de ce drame où se jouait le sort de la patrie et de la religion. La candidature piaste ⁵, c'est-à-dire polonaise, n'avait aucune chance sérieuse d'aboutir, à cause des rivalités confessionnelles. Quant aux candidatures étrangères de l'archiduc d'Autriche, du duc d'Anjou, de Jean III de Suède et d'Ivan Vassilevitch, elles favorisaient plus les catholiques que les protestants ⁶. Bientôt les dissidents se convinquirent que l'élection du duc

1. Theiner, *Monum.*, II, 776. Portico à Commendon, 12 août 1572 : *H. P. Skarga che e qui meco predica di luogo con frutto...* A Plotsk la princesse Anne, très satisfaite de sa prédication, lui apprit que le roi avait laissé par testament sa magnifique bibliothèque de Vilna aux Jésuites. (V. lettre 28.)

2. Le calviniste Firley, palatin de Cracovie (et prétendant au trône), disputait au primat Uchanski la qualité d'*interrex* et le droit de convoquer la diète chargée de fixer la date de l'élection royale. Firley était le chef des calvinistes de Petite-Pologne. Uchanski avait pour lui les catholiques et les luthériens dont le chef était Zborowski.

3. Lettre (de Sk.) 28, du 16 septembre 1572 : *Timemus vehementer schisma inter procures... Orent, orent [catholici] rogamus pro Polonia* (p. 41, 42).

4. Les calvinistes qui prenaient naturellement leur mot d'ordre à Genève et à Zurich devaient s'efforcer de faire élire un roi de leur confession, et, en tout cas, d'exclure le duc d'Anjou, ce Henri de Valois qu'ils regardaient comme un des auteurs de la Saint-Barthélemy. Thretius aux Zurichois, 5 décembre 1572 (Wotschke, num. 453 a) écrit : *Ne tyrannus ille [dux Andegavensis] in hoc regno imperium occupet*. Il indique le moyen qu'il prendra : il répandra en Pologne des brochures sur la Saint-Barthélemy, et il demande des détails sur ce crime. Les palatins et les ministres calvinistes aux Zurichois, 25 mars 1573 (Wotschke, num. 457) demandent ce que les protecteurs (*patroni*) des églises doivent faire pour l'élection et quelles conditions en faveur des calvinistes français ils devront imposer au duc d'Anjou s'il est élu. De Bèze à Bullinger, 30 avril 1573 (Wotschke, num. 458) : il envoie en Pologne le baron de Thys avec des instructions. Ne pas élire le duc d'Anjou, mais plutôt un prince d'Autriche. [Nota : de Thys n'arriva en Pologne qu'après le 12 mai, jour où fut élu le duc d'Anjou.]

5. C'est la candidature d'un Polonais, et ici en particulier celle de Firley.

6. L'archiduc Ernest et d'Anjou étaient catholiques. Jean III de Suède était, il est vrai, luthérien ; mais à ce moment il inclinait au catholicisme et quelques années plus tard il devait abjurer entre les mains du P. Possevin (6 mai 1578, Eichhorn, II, 531). Quant à Ivan Vassilevitch, s'il n'aimait pas les catholiques, il avait encore plus d'aver-

d'Anjou (Henri III de Valois) était assurée ; comme ils redoutaient tout du prince vainqueur de Jarnac et de Moncontour et auteur de la Saint-Barthélemy, pour se garantir contre toute surprise à l'avenir, ils se hâtèrent de signer la *Confédération de Varsovie* (28 janvier 1573) ¹. Cette confédération fameuse occupe trop de place dans les écrits de Skarga pour que nous nous contentions de la signaler en passant. Il importe que nous en connaissions le dispositif, la portée et valeur légale.

D'après le texte de la Confédération, les confédérés jurent d'observer les conventions suivantes qui doivent, selon eux, écarter le danger d'une guerre de religion :

Ils exigeront du nouveau roi le serment de garder la paix entre les dissidents, c'est-à-dire entre les catholiques et les protestants. (*Pacem inter dissidentes de religione servabo* est la formule de ce serment.)

Ils maintiendront les changements qui ont été introduits dans les églises du royaume et dans le culte.

Ils ne donneront aide à aucune poursuite judiciaire ou politique sous prétexte de religion, et même ils s'y opposeront par les armes si l'accusé est en péril de mort.

Ils tiendront les sujets dans l'obéissance à leurs seigneurs sous peine de punition arbitraire, même en matière de religion.

Ils arrangeront à la prochaine diète les différends du clergé avec la noblesse au sujet des biens temporels.

Ces cinq conventions qui nous paraissent résumer exactement la *Confédération de Varsovie* ², permettent d'en dégager le caractère et d'en mes-

surer pour les hérétiques. Trois ans auparavant il avait accueilli une députation de Frères Bohèmes en les traitant brutalement de « chiens d'infidèles ». (Lukasz, B. C., 72.)

1. Par un abus de langage que l'usage a consacré, le terme de confédération est ici employé au sens de *constitution* élaborée par des confédérés. La préoccupation des dissidents de se protéger par la confédération a laissé des traces : *Consideravimus catulos corvorum et leonum; alioqui, si adoleverint, non cedent Guisianorum et impij Albani feritati et improbitati*. (Thretius à Simler, 22 juin 1573 ; Wotschke, num. 460.)

2. Voici le texte de la confédération de Varsovie tel que nous le trouvons dans les *Volamina legum* (II, 124 a, b et 125 a de l'édition de Pétrograd). Nous n'en donnons que la partie principale en la traduisant du polonais et en y laissant les expressions latines telles quelles. [Après avoir dit qu'il faut exiger du roi le serment de garder la paix *inter dissidentes de Religione*, les confédérés ajoutent] : « Comme il y a dans notre République grand *dissidium in causa Religionis christianæ*, pour empêcher que de ce chef il ne s'élève quelque funeste sédition comme on en voit dans les autres royaumes, nous qui sommes *dissidentes de Religione*, nous nous engageons en commun *pro nobis et successoribus nostris in perpetuum, sub vinculo juramenti, fide, honore et conscientijs nostris*, à garder la paix entre nous au sujet de la différence de religion et des changements apportés dans les églises ; nous nous engageons à ne pas verser le sang ; à ne pas nous punir *confiscatione bonorum*, par la perte de l'honneur, *carceribus et*

surer la portée. Elle ne renferme aucune déclaration de principes et n'est point, comme plusieurs le croient ¹, une sorte de charte de la liberté de conscience telle que nous l'entendons de nos jours. Non seulement elle ne proclame nulle part cette liberté, mais elle la viole visiblement : elle livre les paysans des domaines nobiliaires à l'arbitraire de leurs seigneurs dans les choses de la conscience ², et elle exclut de sa protection les sectes que les signataires du *Consensus* de Sandomir ont rejetées comme non chrétiennes (antitrinitaires, anabaptistes, etc.). ³ Elle ne mérite donc pas le reproche, qu'on lui a souvent adressé, de favoriser les sectes et même l'athéisme ⁴. Ce reproche était d'autant moins fondé que l'impunité accordée aux sectes en Pologne était bien antérieure à la Confédération et datait du règne de Sigismond Auguste. Elle lèse gravement les intérêts des catholiques, d'abord

ersilio ; à ne venir en aide dans ce but en aucune manière à aucune autorité ni à aucun fonctionnaire ; mais, au contraire, si quelqu'un voulait verser le sang *ex ista causa*, nous devons tous nous dresser contre lui quand même il prétendrait agir en vertu d'un décret ou d'une décision judiciaire. Nous n'entendons cependant pas par cette confédération déroger à l'autorité des seigneurs, tant spirituels que temporels, sur leurs sujets, et nous maintenons l'obéissance des sujets envers leurs seigneurs. Bien plus, si quelque désobéissance [*licencya*] se produisait *sub prætextu religionis*, tout seigneur pourrait, comme cela a toujours eu lieu, punir selon sa conscience le sujet désobéissant, *tam in spiritualibus quam in sæcularibus*... Et comme il importe beaucoup pour avoir la paix que les différends *inter status* soient aplanis (car il y a entre le clergé et l'ordre laïque un grand désaccord *de rebus politicis temporalibus*), nous promettons de tout *componere* [arranger] entre nous à la diète d'élection qui se tiendra prochainement... Quiconque s'opposera à nous et détruira la paix, *contra talem omnes consurgemus in ejus destructionem* »

1. On peut citer, entre autres, le marquis de Noailles, (*Henri de Valois et la Pologne*, II, 99)

2. Cette oppression des consciences de la part des seigneurs à l'égard de leurs sujets fut réelle, quoiqu'on en ait dit. Le témoignage des nonces apostoliques dans leurs rapports (V. notes de la p. 133) l'établit suffisamment. Skarga témoigne de même dans son *Upominanie* et son *Proces na Konfederacya*, Bukowski (*H. de R.*, en Pol., I, 255, note) donne des exemples typiques tirés des documents officiels. (Visite canonique de Padniewski.) En 1616, le juriste Lipski pouvait encore écrire (*Decas quaestionum*, 88 b.) : *Cur igitur, quod sæpius non sine lacrymis fieri videmus, miselli subditi à Dominis suis templa catholica (quæ aliquando longis itineribus ultro adire malunt), deserere atque veluti fidem catholicam abjurare coguntur.*

3. Lengnich, *Jus public. regni Pol.*, II, 568 : *Neque catholici, neque dissidentes illos [sc. Antitrinitarios, etc...] in eorum [sc. Confœderatorum] numero esse voluerunt.* (Les catholiques dont parle Lengnich étaient quelques seigneurs qui s'étaient joints aux confédérés.) Quand Batori, quelques années plus tard (1578), renouvela le privilège du Brog, les dissidents obtinrent que les sectes non chrétiennes en seraient exclues. (Friese, III, 66.)

4. Heidenstein (*Rerum Polonic.*, 39) dit que les chefs des dissidents, Radziwill le Roux, Tomicki, Gorka et Zborowski, déclarèrent que, par l'article de la confédération : *de pace inter dissidentes de Religione*, ils n'entendaient pas autoriser toutes les sectes et tous les blasphèmes.

parce qu'elle met les cultes étrangers sur le même pied que leur religion qui n'a pas cessé d'être religion d'Etat ¹, et ensuite parce qu'elle consacre les usurpations et les injustices commises à leur égard en leur interdisant toute revendication même devant les tribunaux. La promesse d'un futur arrangement (*compositio*) ne corrige pas cette injustice ; c'est une de ces vagues promesses par lesquelles les débiteurs de mauvaise foi cherchent à duper leurs créanciers ².

Quant à sa valeur légale, la confédération ne saurait être considérée comme une loi de l'Etat. Elle n'avait pas à l'origine le consentement commun des Ordres de la nation, consentement essentiel pour valider une loi (Constitution *Nihil novi*). Henri de Valois et Batori lui-même constataient qu'elle n'était le fait que d'une partie de la nation. Depuis, et malgré tous leurs efforts à différentes époques et dans une série de diètes, les dissidents n'ont jamais pu obtenir ce consentement : toujours il y a eu des protestations. Si la confédération fut introduite dans les *Articuli Henriciani* et dans les *pacta conventa* qui suivirent, elle obligea le roi qui l'avait jurée, mais elle n'en devint pas pour cela une loi ³. Son insertion parmi les Constitutions du royaume était illégale et ne changeait pas son caractère. C'est pourquoi en 1616, dans une consultation juridique longuement motivée, Lipski concluait que la Confédération n'était ni une loi ni une Constitution ⁴. Les dissidents, au lieu de s'entêter à maintenir et à

1. Gratiani à Karnkowski (1573) : *Epist. vir. ill.*, sign. P. 11) : *Sectas cum catholica religione confundunt et exaequant*. — De même Kromer à Karnkowski, 17 février 1573 (*ibid.*, sign. P. 11 et 111). Cet évêque d'une modération incontestable était partisan d'un édit de tolérance et pensait que la confédération pourrait être acceptée si on en corrigeait certaines parties : *Ut rex tueatur pacem inter dissidentes de religione justum est... Non abnuamus sane confederationem modo sit æquabilis...*

2. Cette promesse d'arrangement ne fut pas tenue ; on l'élucla en la remettant de diète en diète. Lors de la confédération de 1587 (répétition de celle de 1573), elle fut renouvelée et de nouveau éludée jusqu'à la fin du règne de Sigismond III. (Siarczynski, *Tableau du règne de Sig. III* (en pol.), t. II, p. 70-72, et note 34.)

3. On lit dans la confirmation des *articuli Henriciani*, à la diète de Varsovie, du 12 mai 1573 (*Vol. leg.*, II, 155) : *Quoniam... caverunt sibi NONNULLI INCOLE ejusdem Regni confederatione singulari inter se facta ut... pax illis servetur*, et dans la *confirmatio JURUM* du 8 février 1576 : *quod nimirum ALIQUI INCOLE regni id sibi caverunt speciali confederatione, ut in causa religionis pacem habeant...* (*Vol. leg.*, II, 246 ; Lipski, *Decas*, 111.)

4. *Nulla lex nec constitutio*. (Lipski, *Decas questionum publicarum*, Grac., 1616, p. 113, conclusion de *Quæstio VIII*, *An articulus confederationis anno 1573... legis vim habeat necne ?* (p. 80-113) On objecterait en vain que dans les confédérations les décrets se faisaient à la pluralité des voix. Ces décrets n'étaient valables que pendant l'interrègne. (V. Kurzweil [de Castéra] : *idée de la Pologne*, p. 103 : La confédération n'a d'effet que pour le présent et non pour l'avenir, à moins que la diète de pacification qui suit toujours ne confirme les décisions prises.) Personne ne soutiendra sérieusement que

regarder comme loi de l'Etat un texte auquel les évêques et les catholiques éclairés ne pouvaient souscrire, auraient agi sagement, surtout sous le règne de Batori qui était tout disposé à la tolérance, s'ils avaient proposé un texte corrigé plus acceptable, comme Kromer, évêque de Varmie, l'écrivait à Karnkowski son collègue de Cujavie ¹. D'un autre côté, certains catholiques auraient été bien inspirés d'abandonner cet esprit d'intolérance qui considérait comme un crime toute concession accordée par la loi aux dissidents ². Les évêques (sauf deux ou trois) et les synodes catholiques ne cessèrent de protester contre la confédération. Skarga, nous le verrons, la combattit à outrance pendant plus de vingt ans dans ses sermons et dans des écrits spéciaux. Il en avait incontestablement le droit, ce qui ne veut pas dire que dans cette guerre il ait toujours employé les meilleures armes.

des confédérés pouvaient, par de simples décrets pris à la majorité, annuler le statut *nihil novi* et bouleverser à leur guise la Constitution du royaume. Tout le monde sait d'ailleurs que non seulement les évêques protestèrent contre la confédération de 1573, mais encore quelques sénateurs, quelques nonces et les palatinats entiers de Plotsk, de Rawa et de Mazovie. La diétine de Proszowice elle-même, qui cependant l'approuvait, la déclarait illégale. (V. le texte dans Noailles, *H. de V.*, III, 269-271, du 7 mars 1573.)

1. *Corrigi autem posse videntur vel irrita fieri ea quæ quasi per vim acta sunt contra antiquas et non receptas et regum auctoritate approbatas leges et confæderationes juratas nec retractatas, reclamantibus etiam nonnullis senatorii ordinis viris profanis juxta atque ecclesiasticis, et nunciis nobilitatis...* (*Epist. vir. ill.*, sign. P 2, du 17 février 1573.)

2. Uchanski à Henri de Valois, 6 avril 1574. (*Uchansciana*, I, 225) : *Possunt quidem ista ad tempus tolerari, nullo autem modo lege et decreto publico firmari ac sanciri.* (Le prétexte donné par Uchanski est qu'on doit espérer la conversion des hérétiques.)

Von Bezold (*Gesch. der Ref.*, p. 871) remarque à propos de la convention de Passau (1555) et de la paix d'Augsbourg (1558), que Rome n'a pas protesté contre le statut légal concédé aux Protestants pour amener la paix de religion, mais contre l'altération de la constitution de l'empire devenu à demi protestant.

CHAPITRE III

MISSIONS DE VILNA ET DE GRACOVIE (1573-1588).

Skarga, en bon Mazoure, était belliqueux par nature. Il n'avait pas trouvé l'emploi de sa pieuse ardeur à Pultusk, en pleine terre catholique où il n'y avait pas un hérétique à combattre. En Lithuanie, au contraire, où l'hérésie s'était répandue sans obstacle, les catholiques, en infime minorité, étaient comme écrasés entre la masse des hérétiques, calvinistes, antitrinitaires ou anabaptistes ¹, et celle des schismatiques russes qui professaient la religion des Grecs. Cependant leur condition commençait à s'améliorer à Vilna depuis que Radziwill (Sierotka) était rentré (1567) dans le giron de l'Eglise romaine. Ce prince, non seulement congédiait les ministres que son père Radziwill le Noir avait établis dans ses nombreux domaines, et rendait aux catholiques les églises qui leur avaient été enlevées ; mais il aidait encore par ses largesses les Jésuites qui venaient de fonder un collège à Vilna (1570). Le P. Stanilas Warszewicki, recteur de ce collège, jouissait déjà dans le pays d'une grande autorité. Grâce à sa science et à son caractère il avait obtenu quelques conversions retentissantes, entre autres celle de J. C. Chodkiewicz, grand maréchal de Lithuanie et *staroste* de Samogitie ². En qualité de *szlachcic* et d'ancien étudiant de Wittenberg ³, il était volontiers reçu dans les familles de la noblesse calviniste, qui lui confiait l'éducation de ses fils ⁴. Warszewicki profitait de ces bonnes dispositions pour dissiper les préventions des nobles lithuaniens et les ramener à la foi de leurs pères. Cependant il lui fallait un

1. Il n'y avait que très peu de luthériens et seulement dans les villes, comme Vilna et Grodno ; mais en revanche il n'y avait guère que cela dans les deux provinces voisines de Livonie et de Samogitie.

2. Il ne faut pas le confondre avec son frère cadet Christophe qui avait étudié comme lui à Wittenberg, et qui s'était converti, comme lui, du luthéranisme au catholicisme. Christophe devint chanoine de Cracovie et fut l'auteur d'un projet de réforme politique intitulé : *De optimo statu libertatis* (1587).

3. Le P. Tolet, qui accompagnait Commendon, nommé légat en Pologne, avait beaucoup contribué à cette conversion.

4. Zaleski, I, 376.

aide, et il l'obtint du vice-provincial en la personne du P. Skarga¹.

Lorsque Skarga vint le rejoindre ², il lui confia l'instruction religieuse des jeunes frères de Radziwill (*Sierotka*), Georges, Albert et Stanislas, qui étaient revenus récemment (1572) de l'université de Leipzig ³, et qui, à l'exemple de leur aîné, abjurèrent le calvinisme en 1574. Cette conversion des Radziwills de la branche d'Olyka fut un coup terrible pour les calvinistes de Lithuanie ⁴. D'autres conversions suivirent. Il faut dire que Warszewicki et Skarga ne s'épargnaient aucune peine pour gagner les hérétiques et les schismatiques. Ils s'étaient partagé les vérités dogmatiques, et dans une série d'instructions reliées entre elles ils exposaient surtout les dogmes les plus attaqués. De nombreux hérétiques venaient les entendre, et les schismatiques qui formaient plus de la moitié de la population se laissaient attirer à leurs sermons⁵. Skarga se regardait comme en pays de mission, et il écrivait :

« Nos entrailles se déchirent de pitié à la vue des misères de cette
« province. Tant de milliers de pauvres catholiques sans pasteurs, et
« personne pour leur rompre le pain... Nous n'avons pas besoin d'aller
« aux Indes orientales et occidentales ; la Lithuanie et le Nord sont de
« véritables Indes ⁶. » Dans ces quelques mots se révèlent le cœur du missionnaire et le zèle de l'apôtre.

Le 7 juin 1574 le P. Warszewicki se rendit en Suède sur l'ordre de

1. La peste qui venait de sévir en Lithuanie avait fait 13 victimes parmi les Jésuites du collège de Vilna. L'importance de ce collège était telle qu'il fallait d'urgence réparer les vides, et le vice-provincial Suniero avait enjoint à Skarga de venir immédiatement à Vilna en passant par Jaroslaw pour essayer encore de décider M^{me} Tarnowska à transférer sa fondation à Przemyśl ou à Léopol.) Zaleski, I, 189 ; *Lettres*, num. 29.)

2. Il y a 100 milles de distance (plus de 500 kil.) entre Jaroslaw et Vilna. La première lettre qu'on ait de Skarga, datée de Vilna, est du 16 juillet 1573. (Lettre 29.)

3. Ils étaient inscrits à Leipzig, depuis 1570. (Tomkiewicz, dans *Archives de la Litt.*, t. II 434.) Ils revinrent dans leur patrie en 1572. (Niesiecki : *Armorial de Pol.* (Herbarz Polski), VIII, 67.)

4. Les Radziwills de la branche de Birze, qui avaient pour chef Radziwill le Roux, restèrent attachés au Calvinisme. Depuis la mort de Sigismond Auguste, son beau-frère, Radziwill le Roux avait beaucoup perdu de son influence.

5. Zaleski (I, 194, note 2) parle d'auditoires de trois à quatre mille personnes. — Dubrowski (Skarga, p. 215 dit que les églises ne pouvaient contenir la foule des auditeurs.

6. Lettre 31 : *Calamitates hujus provincie spectanti mihi viscera ipsa commiserationis rumpuntur. Tot desolati populi catholici millia sine pastoribus, sine pape quem parvuli petunt, ut viginti etiam conficere millia [plus de 100 kilomètres] ut Vilnæ confiteantur aliqui cogantur. Tanta malitia eorum qui restant sacerdotum in quibusdam parochiis ut horrendum sit dicere. Tot hæresium cohortes quæ Ebionismum [negationem divinitatis Christi] etiam inducere audent.,. Non requiramus Indias Orientis et occidentis ; est vera India Lithuania et Septemtrio. On voit par ce passage combien Cichocki [le P. Sawicki] exagère quand il dit que les catholiques de Lithuanie étaient réduits au millième de ce qu'ils étaient (Allog. Osiec, p. 201.)*

Grégoire XIII pour tenter la conversion du roi Jean III ou du moins obtenir de lui un adoucissement au sort des catholiques suédois. Pendant son absence qui devait durer jusqu'au 4 décembre, Skarga le remplaça dans la fonction de recteur dont il s'acquitta avec une sévérité tempérée par la charité chrétienne, car il était avant tout un homme de règle¹. Cela ne l'empêcha pas de prêcher souvent à Vilna où l'évêque l'avait nommé prédicateur en titre de sa cathédrale. Il s'occupa en outre d'ériger des confréries, persuadé qu'elles sont un puissant auxiliaire de la prédication². Comme dans ses sermons il ne cessait de combattre les calvinistes, le 30 septembre, l'un d'entre eux, Seplewski, courtisan de Radziwill, attaqua Skarga le soir comme il revenait de chez le *wojt* Mileski (*Rotundus*), le menaça de son épée et le souffleta. L'affaire fut portée par l'évêque devant le palatin, et le coupable allait être condamné à subir la mutilation de la main, quand Skarga intercêda pour lui en faisant valoir que son agresseur avait agi dans l'ivresse. Cet acte de générosité chrétienne valut aux Jésuites une grande popularité, même parmi les calvinistes, et les conversions se multiplièrent³. En 1575, à Noël, Skarga eut la joie de voir abjurer entre ses mains soixante-sept hérétiques, parmi lesquels se trouvait un ministre qui exerçait depuis douze ans⁴.

Skarga avait eu d'abord de plus hautes visées ; il avait espéré ramener au catholicisme celui qu'on regardait à Vilna comme la colonne du calvinisme, André Wolan. Ce n'était pas un ministre, mais un senior (patron laïque) des *zbors* ou communautés calvinistes de la région⁵.

1. V. les lettres 32 et 37.

2. La première confrérie qu'il érigea fut celle du Saint-Sacrement (Rostowski, p. 50), bientôt suivie de celle de la miséricorde, œuvre de charité par excellence, et de celle de Saint Lazare qui la complétait. Bientôt les catholiques relevaient la tête, et Skarga faisait porter solennellement aux malades le Saint Viatique qu'accompagnaient avec des cierges le bourgmestre, les consuls et la population catholique, qui était d'ailleurs en majorité.

3. Sur cette affaire voir les Lettres 34, 35 et 36. Wielewicky signale le fait, mais sans entrer dans les détails. Rostowski et les historiens qui ont suivi nomment l'agresseur Slepownski ; mais la publication des lettres de Skarga nous donne son véritable nom.

4. Rostowski, 54. Cet historien, qui écrit l'histoire des Jésuites en Lithuanie, d'après leurs archives, mérite la plus grande confiance quand il s'en tient aux documents qu'il a entre les mains. Pour le reste, il a besoin d'être continuellement contrôlé, et on le prend souvent en flagrant délit d'inexactitude. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il écrivait au milieu du xviii^e siècle, à une époque où la critique historique n'existait pas en Pologne.

5. André Wolan, originaire de la Silésie, avait étudié à Königsberg. Remarqué par les Ostrorog et les Radziwill, il avait, grâce à leur protection, obtenu l'indigénat qui lui conférait la noblesse en Lithuanie et il était devenu un des secrétaires du roi Sigismond Auguste. Enrichi par trois mariages successifs, il était à Vilna un personnage important, et comme il était fort instruit et bien doué, on le regardait comme le principal champion du calvinisme.

Lorsque les Jésuites étaient venus en juin 1570 s'établir à Vilna, il avait eu l'imprudence avec André Trzeciecki de les provoquer à une dispute publique. Les Jésuites avaient relevé le défi ; mais au jour et à l'heure marqués, les provocateurs s'étaient dérobés et leur absence avait été considérée par la population comme une défaite ¹. Depuis cette époque Wolan s'était tenu coi : mais Skarga ayant eu plusieurs fois l'occasion de le rencontrer en avait profité pour parler religion. Dans ces conversations, Wolan avait déclaré qu'il admettait sur la matière de l'Eucharistie la doctrine de saint Augustin. Skarga, non sans quelque candeur, s'était dit que Wolan qui avait en si haute estime l'autorité de saint Agustin, ne devait pas être très éloigné de la foi catholique, puisque l'Eglise romaine, elle aussi, se réclame de la doctrine de ce Père, et lui avait proposé un rendez-vous pour une conférence qui devait rester secrète. Sur le refus de Wolan, Skarga lui envoya un écrit scellé dans lequel il exposait la façon dont il interprétait les textes de saint Augustin sur l'Eucharistie ; mais il attendit en vain une réponse. Tout à coup, en juillet 1574, parut un livre signé de Wolan, adressé à Skarga et dédié à l'évêque de Vilna, Valérien Protaszewicz, sur la croyance de l'ancienne Eglise touchant le dogme eucharistique ². C'était après plusieurs mois de silence la réponse de Wolan.

Provoqué publiquement Skarga, se contenta de prévenir ses supérieurs immédiats, le vice-provincial et le provincial, en sollicitant d'eux l'autorisation d'écrire une réfutation du livre de Wolan. Ceux-ci crurent devoir avertir le général, qui était alors Everard Mercurien, et le général, de son côté, jugea bon de charger de ce travail un Jésuite de Rome, théologien de profession, le P. Torrès ³ (*Turrianus*). Dès les premiers mois de 1575 le livre du P. Torrès était imprimé. Comme Hosius et le nonce de Pologne, Vincent Lauri, avaient manifesté le désir de ré-

1. V. dans Lukaszewicz *Lithau*, p. 24-25, le récit de ce fait qu'une faute d'impression a fait dater de 1579, au lieu de 1570. Cet auteur relève la gravité de la faute commise par Wolan à cette occasion. V. aussi Zaleski, I, 192-194. — Les Jésuites, malgré l'absence de ceux qui les avaient défiés, tinrent quand même la conférence en confiant à trois de leurs pères les rôles de Luther, de Zwingli et de Calvin, et en mettant dans leur bouche les objections courantes que les hérétiques faisaient aux catholiques. Chaque année, à partir de ce moment, des conférences eurent lieu qui attirèrent un grand nombre de curieux.

2. *Vera et Orthodoxa veteris Ecclesiae sententia de Sacramento Corporis et Sanguinis J. C. ad Petrum Scargam per Andream Volanum*. Typis Castri Loscensis, 1574. Il y avait en Lithuanie et en particulier à Wilna plusieurs imprimeries appartenant aux hérétiques. Celle de Lusk semble avoir appartenu en propre à Wolan (V. Bukowski, I, 459), mais peu de temps, car la seconde édition du livre de Wolan (1589) indique que l'imprimerie de Lusk est alors à Jean Kiszka, le grand protecteur des antitrinitaires.

3. Avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, Torrès avait été un des théologiens du Concile de Trente ; c'est assez dire qu'il était un maître en théologie.

pandre cet ouvrage en Pologne ¹, Skarga et les Jésuites polonais s'en émurent : pour la bonne renommée de la province de Pologne ², il fallait que ce fût un Polonais qui répondît et que l'ouvrage fût imprimé dans la province même ³. Ces négociations prirent du temps ; mais il n'y avait pas péril en la demeure, car l'évêque de Vilna, en condamnant le livre de Wolan dès son apparition, avait mis les catholiques sur leur garde (1^{er} août 1574) ⁴. Le moment du reste n'était pas favorable à une passe d'armes théologiques, car l'attention se portait ailleurs, occupée qu'elle était d'événements fort graves qui pouvaient mettre en péril la religion et l'Etat.

Dans la nuit du 18 au 19 juin ⁵, le roi Henri de Valois, qui venait d'apprendre la mort de son frère, le roi de France Charles IX, s'était enfui de Cracovie, heureux de quitter la Pologne où il se déplaisait fort. On juge facilement de l'émoi qui s'empara des nobles polonais à cette nouvelle. Les catholiques étaient dans la consternation ⁶ et s'attendaient non sans motif aux pires agressions ⁷. Les dissidents, au contraire, étaient dans la joie d'être débarrassés d'un prince auquel ils attribuaient la Saint-Barthélemy, et ils parlaient de proclamer immédiatement la déchéance du roi et l'interrègne. Ils se promettaient bien cette fois d'enlever l'élection d'un roi dévoué à la Réforme ⁸. Les esprits

1. Turrianus, *De Eucharistia*, Romæ, 1575. et Florentiæ, 1576.

2. L'élection du duc d'Anjou avait motivé la séparation des Polonais de la province d'Allemagne. On craignait que les relations avec Vienne ne fussent vues de mauvais œil par un prince qui était d'origine française, et on avait créé une province de Pologne. *Ne litterarum ex Austria commercio occasio avidis sermonum daretur.* (Zaleski, I, 233.)

3. V. pour ces négociations les lettres 39, 40 et 41. La dernière est du 10 octobre 1575.

4. Cette condamnation est rapportée par Skarga, dans son *Pro sacratissima Eucharistia*, lib. I, cap. 1, p. 2-3. Le livre de Wolan est noté comme récent (*qui nuper produit*).

5. Lettre d'Henri de Valois, roi de Pologne, à Karnkowski, 18 juin *sub nocte*. (*Ep. vir. ill.*, sign. T. 1.)

6. Karnkowski à Commendon (1574) (*Epist. vir. ill.*, sign. H. h. 1.) : *In summum discrimen incidisse videtur.*

7. *Id.*, *ad eumd.* : H. h. 11 : *In nostrum ordinem tantus exarserat multitudinis [nobiliū] furor ut jam passim bona ecclesiastica hostilem in modum, compluribus ex nostris vix ipsis latitantibus, vastarentur.*

8. La crainte d'un pareil événement excitait des troubles à Cracovie, et les 10-12 octobre l'assaut était donné au Brog qui servait de temple aux dissidents. C'étaient des étudiants et des gens du peuple qui s'étaient mis spontanément à piller et à incendier en criant : « Prenez, pillz, car les hérétiques ont pillé des centaines d'églises. » V. Sobieski : *Nienawisc*, p. 29-32. L'auteur cite un récit du temps ; mais il se trompe en datant le fait de 1573, comme le prouvent la lettre de Thretius que nous allons citer, et Wegierski, p. 232). Thretius écrit aussitôt aux Zurichois pour les informer de cet attentat (Wotschke, num. 467 a, lettre du 1^{er} novembre 1574). De Bèze, qui complotait contre Henri de Valois, (Lettres à Bullinger, du 19 juin (num. 466) et du 22 août (p. 371, note 1)), écrit à Thretius le 1^{er} décembre (Wotschke, num. 468 :

les plus pondérés disaient qu'il fallait accorder à Henri le temps d'expliquer sa conduite et ses desseins pour l'avenir. On avait fini par donner au roi jusqu'au 12 mai 1575 pour revenir en Pologne, et le 13 mai le roi n'était pas revenu. A la diète d'élection fixée au 4 novembre, car l'interrègne ¹ avait été officiellement déclaré, deux partis se formèrent qui restèrent irréductibles : il y eut ainsi une double élection : d'un côté, le primat Uchanski et les sénateurs proclamèrent roi l'empereur Maximilien II ; de l'autre, l'évêque de Cujavie Karnkowski et l'ordre équestre guidé par le chancelier Zamojski, proclamèrent le prince de Transylvanie Etienne Batori, à la condition qu'il épouserait Anne Jagellon. C'était la guerre civile imminente ² ; mais l'inaction et la mort de Maximilien II (octobre 1576) terminèrent toutes les difficultés, et Batori fut reconnu roi par tous, excepté par les habitants de Dantzig ³.

Les dissidents qui avaient autrefois repoussé l'idée d'élire un jour Batori parce qu'ils le croyaient à tort protecteur des antitrinitaires ⁴, s'accommodaient de son élection, maintenant qu'ils le croyaient partisan de la Réforme, et au bout de quelques mois ils en étaient fort satisfaits ⁵.

Mais ils se trompaient sur son compte et ils interprétaient mal ses sentiments et sa conduite. En réalité Batori était né et resté catholique ; mais il avait vécu dans cette Transylvanie où la liberté de conscience était absolue et où pullulaient toutes les sectes. Par principe autant que par politique, il s'était habitué à pratiquer vis-à-vis des autres confes-

Nunquam melior aut certior oblata est profligandi papatus occasio. (Cette occasion était l'interrègne de Pologne). L'année suivante (16 juin 1575), une nouvelle attaque eut lieu contre le Brog ; mais elle fut repoussée. Alors les perturbateurs profanèrent ignoblement le cimetière des dissidents ; ils allèrent jusqu'à déterrer le cadavre de Myszkowski (ancien palatin de Cracovie) et lui firent toute sorte d'outrages. (Thretius à Simler, 15 juillet 1575, Wotschke, num. 4727 ; Friese, II, 434, note 1 ; Sobieski, 33.)

1. Pendant l'interrègne eurent lieu les désordres habituels à cette sorte d'époque. Commendon écrivait à Karnkowski en juin 1575 (*Ep. vir. ill.*, sig. k. l. III) : *Video ex plurimorum litteris omnia desperationis plenissima.*

2. V. les lettres de Thretius à Krato von Krafftheim, 26 décembre 1575, à Simler, 1^{er} janvier 1576 (Wotschke num. 478 a et 481). V. aussi la correspondance de Karnkowski dans *Epist. vir. ill.*, sign. B. b. 1-II, Ll II à Nn. III.

3. Ils voulaient à tout prix Maximilien II, qui passait pour favorable à la Confession d'Augsbourg. Batori dut faire une expédition pour les réduire.

4. Thretius à Bullinger, 20 janvier 1570 (Wotschke, num. 407, a. p. 315) : *Postquam ad Arianos defecit et patronus sectariorum factus est, animos nobilitatis Poloniæ hac impietate valde a se abalienavit.*

5. Thretius à Rudolf Gualter, 27 septembre 1576 (Wotschke, num. 486) : *Regem habemus qui mirabili Dei ope brevique tempore dissidentes ad se pellexit et pertraxit ; omnem divisionem sustulit. Hunc vicinus candidatus [Maximilianus II] intactum hactenus reliquit ; unum Gedanum [Dantzig] nescio qua mente et fronte ejus jugum ferre detrectat.*

sions la plus large tolérance¹ ; aussi avait-il sans difficulté signé les *pacta conventa* et juré de maintenir la paix avec les dissidents. Pendant ses dix années de règne il tint scrupuleusement parole², et par sa tolérance il fit plus pour le retour des dissidents au catholicisme qu'il n'aurait obtenu par la voie de la persécution.

Batori n'avait pas de Sigismond Auguste le caractère faible et hésitant, et trop porté à la spéculation. Homme d'autorité et d'action il entendait exercer le pouvoir tout en respectant les libertés de la noblesse³, et ne voulait pas être « un roi en peinture ». Il aimait l'action pour lui et pour les autres, et ses expéditions guerrières⁴ profitèrent au

1. Karnowski, avant de le proposer à l'élection des catholiques, avait pris soin de s'informer exactement par le chanoine Solikowski des dispositions réelles du prince de Transylvanie, et Solikowski lui avait rapporté les meilleurs renseignements : Batori était catholique et n'avait jamais cessé de l'être et il était catholique pratiquant. (V. Corresp. de K. dans *Ep. vir. ill.* et la lettre de Batori à Grégoire XIII, sign. H. h. m ; I. i. 1 ; K. k. 11 et 111 ; D. d. 11 et 111 ; C. c. n. lettre de Batori. V. aussi *Rel. nunc.*, I, 277 (1575).)

2. Il avait coutume de dire qu'il ne régnait pas sur les consciences, mais sur les peuples. Wegierski (p. 215) cite de lui ces paroles : *Rex sum populorum, non conscientiarum... Deus hæc tria sibi reservavit : creare aliquid ex nihilo, nosse futura et dominari conscientiis*. En 1577, lorsqu'il réprima la révolte de Dantzig, on lui conseillait de détruire le temple luthérien de Brodnik. Il répondit en latin (il ne savait pas le polonais) : *Sinamus eos. Habent obligationem nostram quam frangere nobis non licet*. (Wegierski, 216) Après la soumission des Danzikois, il leur accorda la liberté du culte. Cette même année, il refusa de condamner la confédération de 1573 comme le lui demandaient les évêques réunis en synode. En 1578, le 20 février, à la suite de nouveaux troubles à Cracovie et d'agressions contre les dissidents, il publie une ordonnance contre les émeutiers et confirme le privilège de Brog pour ceux qui admettent le consensus de Sandomir (les Trithéistes, Ebionites et Anabaptistes sont exceptés formellement ; ce ne sont plus des confessions chrétiennes), (V. Friese, III, 57-58 et 65-81.) En 1579, 20 octobre : *privilegium religionis* à l'église dissidente de Vilna. (Friese, III, 124.) En 1581, à la suite des troubles de Vilna et de violences contre les dissidents, il promulgue le 26 septembre l'édit de Pskov contre les perturbateurs en matière de religion. (Wegierski, 251) ; Friese, III, 146-147.) Le 12 septembre 1585, il fait relâcher l'imprimeur antitrinitaire Rodecki qu'on avait emprisonné. (Sandius, *Biblioth. antitrinit.*, 82. V dans Krasinski, *Historical Sketch... of the Reformation*, II, 60, la profession de tolérance de Batori à l'antitrinitaire Taszycki) En revanche, dès sa première année de règne, Batori avait fait rendre aux catholiques toutes les églises de patronage royal qui avaient été prises par les dissidents. (Karnowski à Cromer (1577) dans *Epist. vir. ill.*, isgn. S. s. III.)

3. Ses paroles aux nonces (diète de 1578) sont caractéristiques : *Non in caula, sed homo liber natus sum, neque antequam in has terras veni victus et amictus defuit ; libertatem ergo meam amo et conservo. Deo volente, per vos in regem vestrum sum electus ; vobis postulantibus et instantibus huc veni ; per vos corona est mihi imposita. Sum igitur rex vester non fictus, neque pictus Volo regnare et imperare, nec feram ut quis imperet mihi. Custodes libertatis vestræ sitis ; non ideo vos volo pædagogos meos fieri senatorumque. Custodes tales sitis libertatis vestræ ne hæc libertas vestatur in abusum*. (*Rel. nunc.*, I, 299 ; Rembowski, 260 ; Heidenskein (*Rerum Polonicarum*), lib. II, p. 110.)

4. Contre Dantzig, 1577. Contre les Moscovites (1579-1580, 1581-82).

catholicisme en arrachant la noblesse aux discussions théologiques et aux divisions confessionnelles pour l'unir dans un sentiment patriotique contre l'ennemi du dehors. Persuadé qu'au point de vue politique le catholicisme avec son principe d'unité ne peut que contribuer à fortifier le gouvernement dans une nation à tendances anarchiques, il favorisa de tout son pouvoir le relèvement et la réforme du clergé.

C'est ainsi qu'on le vit se préoccuper des nominations épiscopales et prendre auprès des chapitres des informations sur les prêtres les plus instruits et les plus dignes ¹, encourager la réunion du synode de 1577 où fut promulgué officiellement le Concile de Trente ², et favoriser l'établissement des Jésuites dans les diverses provinces du royaume ³.

Pendant l'interrègne les Jésuites s'étaient tenus complètement en dehors de la politique, comme ils l'avaient fait lors de l'interrègne précédent ⁴. Ceux de Vilna avaient passé par des transes d'autant plus grandes que les Lithuaniens ne voulaient pas d'abord de Batori et parlaient de se séparer de la Pologne pour se soumettre au grand-duc de Moscou, tsar de toutes les Russies ⁵. Ils avaient même attendu la mort de Maximilien II et la reconnaissance de Batori comme roi de Pologne par Grégoire XIII pour envoyer au nouveau monarque leurs félicitations. Batori (le 24 juin 1577) du camp devant Dantzig leur avait aussitôt répondu avec la plus grande bienveillance et fait la promesse de donner

1. *Act. capit. Pozn.*, num. 733 : Le 30 juin 1576, Batori, avant de nommer un successeur à l'évêque de Posen Konarski († décembre 1574), écrit au chapitre pour qu'on lui indique de *hominibus sacri ordinis, qui munus episcopale recte et idonee obire possent*. Il envoie l'année suivante à Rome un délégué pour s'entendre avec le pape sur les nominations aux bénéfices, dont il a le patronage. (Reszka à Karnkowski (1577) dans *Epist. vir. ill.*, sign. B:b. III.)

2. Dans ce synode, tenu à Piotrkow, on décida la publication des statuts synodaux (elle eut lieu en 1579) ; la réunion périodique du synode provincial chaque trois ans et des synodes diocésains chaque année ; la création de séminaires pour la formation du clergé d'après les décrets de Trente ; la réforme des divers abus, etc. (V. Ulanowski, *Mat.*, 496-506.) Batori, conformément à ses principes de tolérance, n'approuva pas la protestation élevée par le clergé dans ce synode contre la Confédération de Varsovie de 1578.

3. Lukaszewicz (*Lithau.*, p. 29, note 13, et p. 37, note 26) fait cet aveu, après avoir rendu justice à la conduite parfaitement loyale du roi à l'égard des dissidents : *Batori hult durch Seine Begünstigung der Jesuiten der sache der Dissidenten unermesslich geschadet*.

4. Rostowski, p. 47, remarque qu'en 1572 le P. Warszewicki avait refusé son concours au légat Commenodon *ne aliqua sermunculis hominum de Jesuitis daretur occasio*. D'après Zaleski (I, 230). Les Jésuites n'étaient qu'une centaine en tout, dont une trentaine de prêtres et la plupart étrangers, espagnols, italiens, allemands, anglais. Il n'y avait qu'une poignée de Jésuites polonais.

5. *Lettres de Skarga*, num. 43, p. 81 (du 27 février 1576) : *Versamur hic in summis pesiculis...*

son appui à la société ¹. Skarga, pour sa part, était enchanté des bonnes dispositions du roi ². Cependant les préoccupations politiques ne l'avaient point distrait de ses occupations ordinaires. Il n'avait cessé dans ses sermons de combattre l'hérésie et particulièrement le calvinisme. On lui avait envoyé de Rome le traité du P. Torrès sur l'Eucharistie contre Wolan ; mais comme celui qu'il préparait lui-même était déjà avancé et composé selon une autre méthode, il n'avait pu profiter de cet envoi. Sa réponse à Wolan terminée, il en signait la lettre dédicatoire adressée à Valérien Protaszewicz le 12 mai 1576 ³.

L'ouvrage écrit en latin était intitulé *Pro sacratissima Eucharistia* ⁴ et divisé en trois livres. Dans l'épître dédicatoire l'auteur résume l'histoire des progrès de l'hérésie en Lithuanie et son évolution rapide de luthéranisme à l'antitrinitarisme en passant par le calvinisme, et il en pronostique la fin prochaine. Le premier livre traite de la transsubstantiation ; le second de la présence réelle, et le troisième de la communion des indignes.

Au seul énoncé de cette division on doute que la troisième question mérite d'occuper un livre entier ; on se demande surtout pourquoi Skarga n'a pas renversé l'ordre des premiers livres, car il semble mettre la charrue avant les bœufs. Et en effet, en bonne logique, avant d'étudier la modalité d'une chose il faut établir l'existence de cette chose, et le terme même de transsubstantiation ne sert qu'à exprimer la modalité de la présence réelle. Mais Skarga nous explique que s'il n'a pas suivi l'ordre naturel de la démonstration, c'est pour relever le défi de Wolan qui l'avait déclaré incapable de commencer son livre par la preuve de la transsubstantiation ⁵. C'est donc une sorte de gageure que soutient Skarga. Jadis Démosthène avait refusé (*Plaidoyer pour la Couronne*) de suivre l'ordre des preuves qu'Eschine prétendait lui im-

1. Rostowski, 55. Le roi écrivait qu'il aiderait les Jésuites *re potius quam verbis*, et il tint parole.

2. Lettre du 17 juillet 1577 à Karnkowski. (*Epist. vir. ill.*, sign. B. b. II.)

3. La même année Skarga fit paraître une brochure de quelques pages intitulée : *Contradictiones et antilogiæ scholæ calvinisticæ*. Ce n'est qu'une sorte de liste des contradictions que Skarga voit dans le livre de Wolan, avec les références. Ces *contradictiones* ont été jointes à un second ouvrage écrit contre Wolan en 1579 (*Duodecim artes*.)

4. *Pro sacratissima Eucharistia contra hæresim Calvinianam et Andreæ Volanum præsentiam corporis D. N. J. C. ex eodem sacramento auferentem. Petri Skargæ Societatis Jesu, Vilnæ 1576, libri tres.*

5. *Pro sacr. Euch.*, lib I, cap. 1. Skarga n'est pas dupe de la ruse de l'adversaire et de son dessein en faisant ce défi : *Tu vero [Volan], callide progrediens ibi primum machinas admoves ubi debiliora mœnia suspicaris*. Dans l'écrit cacheté que Skarga avait envoyé à Wolan en 1574, il avait suivi l'ordre logique, et c'est très sciemment et très délibérément que dans le *Pro. sac. Euch.*, il ne s'y est pas tenu.

poser. Skarga s'est montré moins prudent, et il n'est pas sûr qu'il ait eu raison de relever le défi de son adversaire. On ne voit pas en effet ce qu'il a gagné dans sa réfutation à suivre Wolan pied à pied, et on entrevoit ce qu'il a perdu, car il en est résulté des digressions et des redites qui nuisent à l'unité et à l'intérêt de l'œuvre.

Le livre premier est une thèse en forme sur la transsubstantiation ¹. Il peut paraître singulier que la preuve tirée de l'Écriture occupe si peu de place relativement (un chapitre), alors que celle qui est tirée de la patristique latine et grecque est si développée (les textes de saint Augustin occupent quatre chapitres et ceux des autres Pères en occupent dix) ; cela peut étonner d'autant plus dans un ouvrage écrit contre un calviniste, que nul n'ignore le peu de cas que Luther, Calvin, et les théologiens protestants en général, faisaient des Pères de l'Eglise, et la désinvolture avec laquelle ils rejetaient leur autorité. Mais ces textes patristiques expliqués ou commentés avec tant de complaisance par Skarga, s'ils ne devaient pas beaucoup toucher un calviniste, pouvaient raffermir les catholiques dans leur foi en leur faisant toucher du doigt et suivre la chaîne de la tradition depuis le ^{iv}^e siècle. C'est là, sans aucun doute, ce que Skarga avait en vue, et c'est ce qui justifie le développement qu'il a donné à la preuve tirée des Pères.

Arrivé au second livre, Skarga sent bien que la démonstration de la présence réelle est faite par là même qu'il a établi la transsubstantiation. Il en est donc réduit, pour ne pas se répéter, et d'un autre côté pour ne pas manquer de matière, à réfuter des opinions attribuées faussement à saint Augustin et à d'autres Pères, à tirer des conclusions du dogme de la présence réelle (adoration de l'Eucharistie, légitimité de la Réserve, processions en l'honneur du Saint-Sacrement), à faire des digressions sur les honneurs dus à la sainte Vierge et sur les deux natures en Jésus-Christ, et à terminer par de nouvelles réfutations d'objections calvinistes. La marche suivie par Skarga dans ce second

I. Voici une brève analyse qui donnera une idée du premier livre :

Skarga expose d'abord les circonstances qui l'ont amené à écrire : Wolan l'a forcé à entrer dans l'arène publique en éditant son livre qui lui est adressé (chap. i). Il donne ensuite l'ordre et la division de l'ouvrage en les justifiant par le dessein de s'attacher aux pas de Wolan (chap. ii). Les chapitres iii à vi renferment des remarques préliminaires sur les discordes des hérétiques en matière de sacrement, sur l'emploi du sens figuré dans l'Écriture, sur l'inefficacité de la foi lorsqu'elle n'est pas accompagnée des œuvres, et sur l'insuffisance de la Communion spirituelle pour la sanctification. Dans les chapitres suivants, il établit la thèse de la Transsubstantiation selon la méthode de l'École, Preuves tirées de l'Écriture (chap. vii), des Pères latins et Grecs (chap. viii à xxi), des théologiens (chap. xxii à xxiv) et des conciles (chap. xxv et xxvi). Il termine (chap. xxvii à xxix) par la réfutation des objections philosophiques (*ratiuncule*) que les calvinistes opposent au dogme de la Transsubstantiation.

livre nous paraît obscure et difficile à justifier. Il est probable que nous nous l'expliquerions mieux si nous avions sous les yeux le livre de Wolan ; mais ce livre est perdu.

Quant au troisième livre, on comprend difficilement que Skarga ait consacré neuf chapitres à la seule question de l'existence des méchants dans l'Eglise et de la communion des indignes ¹, et on comprend encore moins comment, par un retour en arrière, il apporte ensuite de nouvelles preuves de la présence réelle (chap. x à xvi). On croyait la question close et il la rouvre. Enfin l'auteur termine son ouvrage par une exhortation adressée à Wolan et aux incrédules à faire un acte de foi en la présence réelle.

Telle est la première œuvre de Skarga, œuvre touffue et dont la composition ne réunira pas tous les suffrages ; œuvre éloquente, surtout dans les passages où il prend à partie Wolan ; car il l'exhorte, l'apostrophe, le tance avec vivacité sans cependant aller jusqu'à l'injure ² ; œuvre érudite, mais d'une érudition dont nous ne connaissons pas la source et sur laquelle nous sommes tenus de faire des réserves (sauf peut-être en ce qui concerne les textes tirés de saint Augustin ³) ; œuvre de mérite enfin, mais qu'il nous paraît difficile de qualifier de chef-d'œuvre ⁴.

Ce n'était point assez pour Skarga de combattre les calvinistes ; il était entouré d'autres ennemis encore plus nombreux de l'Eglise romaine, les schismatiques grecs de l'Eglise ruthène. Ceux-ci étaient infiniment moins éloignés du catholicisme au point de vue dogmatique ; mais ils haïssaient les *Latins* dont ils ne partageaient pas certaines traditions

1. Il ne faudrait pas cependant croire que cette question est insignifiante. Elle se rattache à la question plus générale de l'Eglise, et l'on sait que c'est une de celles qui séparent le plus les protestants des catholiques.

2. Nous voulons parler de l'injure telle qu'elle était pratiquée généralement au xvi^e siècle ; car Skarga n'est pas tendre pour les hérétiques et il ne gagnerait pas ici à une comparaison avec le doux saint François de Sales dans ses *controverses*.

3. Nous avons de nombreuses preuves, et décisives, que Skarga, dans ses écrits postérieurs (sur l'unité de l'Eglise, sermons des dimanches et fêtes, sermons sur les sacrements, sermons de diète), a cité une multitude de textes de seconde main. Si nous faisons une exception ici pour saint Augustin, c'est que Wolan ayant prétendu n'avoir pas d'autre doctrine que celle de ce Père, Skarga a dû étudier particulièrement saint Augustin pour établir sa réfutation de l'auteur calviniste.

4. Si l'on veut admirer un chef-d'œuvre de controverse religieuse, qu'on lise la *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry*, composée par Bossuet en 1655, à l'âge de vingt-huit ans. On y verra comment l'auteur a su ramener à deux propositions fondamentales toute la doctrine du ministre et comment de ces deux propositions fondamentales il a tiré des conséquences si rigoureusement logiques que l'adversaire devait ou se contredire ou s'avouer vaincu. Et tout cela sans s'alourdir avec la pesante armure de la scolastique.

religieuses et auxquels ils reprochaient une conduite malveillante à leur égard. Skarga pensait que pour les ramener à la soumission au Pape il suffirait de dissiper leurs préjugés et de les instruire, d'autant plus que ces schismatiques vivaient dans une profonde ignorance et ne savaient même pas qu'à diverses époques ils avaient été en communion avec Rome ¹. Dès son arrivée à Vilna il avait fait une série de conférences sur le schisme grec, et le succès qu'avaient eu ces conférences l'avait encouragé à écrire un livre sur *l'unité de l'Eglise* et sur la séparation des Ruthènes d'avec Rome. Ce livre existait déjà en manuscrit dès 1574 ² ; mais, soit que l'auteur jugeât l'ouvrage encore trop imparfait, soit qu'il pensât que les circonstances n'étaient pas favorables, la publication en avait été retardée.

Au commencement de l'année 1577, Skarga donnait ce livre au public ³. Il le dédiait au prince (*Kniaze*) Constantin Ostroski, le seigneur le plus influent de Lithuanie sur les schismatiques, qui appartenait lui-même à la religion grecque et patronait un nombre considérable d'Eglises ⁴. Dans sa dédicace Skarga commence par déplorer les divisions des chrétiens qui « brisent les os de l'agneau » et qui « déchirent la robe sans couture du Christ ». Il remarque que les sectes protestantes, unies seulement contre l'Eglise catholique, sont si divisées entre elles ⁵ qu'aucune d'elles « ne peut subsister devant le pape, pas plus que la neige devant le soleil ». Quant aux Grecs, et surtout aux Ruthènes ⁶ qui les suivent, ils ignorent généralement que leur Eglise n'a

1. Voir à la fin du chapitre une note sur les églises russes.

2. Lettre (p. 62), 33 du 30 septembre 1574. Skarga prévient le vice provincial qu'il a prêté à un Ruthène son manuscrit (*libellum meum de schismate polonice conscriptum*) et que Mileski (*Rotundus*) s'occupe sans son aveu de le faire imprimer sous l'anonyme ; mais qu'il a pris des mesures pour empêcher cette publication.

3. La dédicace au prince Ostroski est datée du 2 février 1577.

4. Mgr Edouard Likowski : *Unia* [L'Union de Brest en Lithuanie], Posen, 1896, p. 59, 60. Ostroski (on écrit aussi Ostrogski et Ostrowski) était patron de l'évêché de Luck-Ostrog (Lucéorie) et d'un millier de cerkiew ou églises russes de religion grecque. Son autorité sur les schismatiques était plus grande que celle du métropolitte et même du patriarche. Il avait à son service plus de 2.000 gentilshommes et pouvait équiper une armée de 15 à 20.000 hommes. (V. Pelesz, *Geschichte der Union der Ruthenischen kirche mit Rom.*, Wien, 1878-1881, 2 vol., t. I, p. 512, note 142, p. 539 ; t. II, p. 12, note.)

5. Théod. Narbutt, *Dzieje narodu Litewskiego* (Hist. du peuple lithuanien), 9 vol., Vilna, 1835-1841, t. IX, p. 482, note soixante-dix sectes en Lithuanie à la fin du règne de Sigismond Auguste (1572).

6. Non seulement cette expression de Ruthènes, pour désigner les Russes occidentaux et méridionaux à l'exclusion des Grands-Russes ou Moscovites, est continuellement employée dans les textes du xvi^e siècle ; mais elle est commode, et malgré les objections qu'elle soulève au point de vue scientifique, nous n'hésitons pas à la garder.

effacé le nom du pape de ses diptyques que depuis Formose ou Christophe. S'il dédie son livre au prince, c'est que celui-ci a défendu Skarga contre les hérétiques lors des funérailles de Jean-Christophe Tarnowski son beau-frère et qu'il lui a proposé une conférence sur le schisme grec à Léopol avec le dominicain Melchior [de Mosciska]. Cette conférence n'a pas pu se tenir et ce livre la remplacera. C'est la matière même des sermons qu'il a prêchés à Vilna et une réfutation des calomnies des Grecs contre l'Eglise romaine, calomnies lues dans un livre russe que lui a communiqué l'évêque Valérien Protaszewicz. Il espère ramener ainsi des esprits égarés et prie le prince, dont le fils aîné et la fille sont déjà catholiques, de l'aider dans cette œuvre de charité.

Comme son titre l'indique ¹, ce livre renferme trois parties distinctes dont le ton et le caractère diffèrent considérablement. La première partie, composée de quatorze chapitres, y compris le dernier qui sert de conclusion, est une thèse dogmatique sur l'unité de l'Eglise ² et d'allure scolastique. La deuxième partie, qui contient vingt et un chapitres, est historique. Elle renferme l'histoire du schisme grec ou plutôt de l'Eglise grecque depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs ³. Tant que Skarga reste dans le domaine religieux et par consé-

1. *O Jednosci Kosciola...* [De l'unité de l'Eglise de Dieu sous un seul pasteur et du schisme des Grecs, avec un avertissement et une exhortation aux peuples russes qui suivent les Grecs : petit traité divisé en trois parties, par le P. Pierre Skarga, de la Compagnie de Jésus, Vilna, 1577.]

2. Skarga part de la recherche de la véritable Eglise (ch. I et II) qui est visible (ch. III) et qui doit avoir des marques (ch. IV). L'unité est une de ces marques (ch. V). Ce qui fait que l'Eglise est une, c'est qu'elle n'a qu'un chef, Jésus-Christ (ch. VI et VII) ou son représentant sur la terre, Saint Pierre d'abord (ch. VIII et IX, X et XI) et ses successeurs ensuite (ch. XII-XIII). Conclusion : Dans la véritable Eglise qui est celle de Rome, la Foi a toujours été pure et à l'abri de l'hérésie. Prière à Dieu pour l'unité.

3. Voici une brève analyse de cette seconde partie : chap. I : les notions de schisme et d'hérésie. — Chap. II : Ce sont les Grecs et non les Latins qui ont fait la séparation. — Chap. III : Les quatre causes du schisme : ambition des patriarches, hérésies, tyrannie impériale, fondation de l'empire d'Occident. — Chap. IV à VII : Les hérésies grecques : Arius, Macédonius, Nestorius, Eutychès, Monothélites, Iconoclastes. — Chap. VIII : Le principe politique de la dignité des sièges patriarchaux. — Chap. IX : L'union ancienne des deux Eglises. — Chap. X : Schisme de Photius. Fondation de l'Eglise bulgare et griefs des Grecs à ce sujet. — Chap. XI : Conversion des Slaves et rivalité des deux Eglises : Slaves latins et Slaves grecs. — Chap. XII : Griefs dogmatiques des Grecs contre les Latins. — Chap. XIII : Schisme de Michel Cérulaire. — Chap. XIV : Croisades : les Grecs y mettent obstacle. — Chap. XV à XX [*falso XXI*] : L'union de Florence : Eugène IV et le métropolite ruthène Isidore. Opposition de Marc d'Ephèse. Conclusion [chap. XXI] : Dieu a montré qu'il voulait l'union des deux Eglises par quatre faits merveilleux : l'Entente de peuples si divers, le testament du patriarche Joseph, une prophétie du pape Nicolas V sur la captivité des Grecs par les Turcs et le martyre d'Isidore. [Isidore mourut paisiblement à Rome comme cardinal de curie après s'être échappé du monastère qui lui servait de prison ; mais la fable de son mariage était accréditée en Pologne.] Skarga termine par une courte prière.

quent dans la théologie historique, il est invulnérable, car il s'appuie sur les textes que lui fournissent les conciles. On pourrait seulement lui reprocher d'avoir sur l'ancienne union des deux Eglises romaine et grecque des vues trop optimistes. Mais quand il s'avance sur le terrain politique, non seulement on sent qu'il ne l'a pas assez exploré ; mais il devient d'une partialité qui touche à l'injustice ¹. Selon lui les causes du schisme se ramènent à quatre : l'ambition des patriarches, les hérésies des Grecs, la tyrannie des empereurs et la colère jalouse qu'excita la fondation de l'Empire d'Occident (ch. III). Il montre avec raison le patriarche de Constantinople s'élevant au-dessus des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, sous le prétexte que son siège est établi dans la nouvelle Rome, résidence de l'empereur et du Sénat (ch. IV), et il discute habilement le principe politique qui est au fond de cette prétention et auquel il oppose le principe religieux de la dignité des sièges (Fondation par saint Pierre et saint Paul ou par les apôtres) (ch. VIII). Il montre le patriarche Jean prenant après le cinquième Concile œcuménique de Constantinople le titre de patriarche œcuménique, s'exposant ainsi aux reproches de saint Grégoire le Grand qui signe *servus servorum Dei* (ch. VI). Il réfute avec verve les vingt-six griefs que les Grecs font à l'Eglise de Rome et qu'ils appellent abusivement des hérésies (ch. XI). Mais il ne trouve pas un mot lorsqu'il parle des croisades (ch. XIV) pour blâmer ces croisés qui dirigent leurs coups contre les Grecs et qui mettent à sac Constantinople ² ; il ne s'aperçoit pas non plus que certains légats apostoliques n'ont réussi

1. Les admirateurs de Skarga font de lui un grand historien ; mais ils confondent l'orateur et l'historien. Personne ne contestera à l'auteur de *l'unité de l'Eglise* des *Vies des Saints* et de *l'Abrégé des Annales de Baronius*, ses brillantes qualités de conteur. Ses œuvres historiques sont fort agréables à lire, car il raconte avec aisance et il met dans ses récits beaucoup de charme et parfois une pointe de poésie. Mais si on les examine du point de vue critique, on est obligé de faire de graves réserves. Ici, Skarga est avocat autant qu'historien et il fait servir l'histoire à sa plaidoirie. C'est ce qui le porte à discréditer les Grecs pour détacher d'eux (et des Moscovites, leurs satellites : les Ruthènes, à exagérer, par exemple, la portée de *l'Union de Florence* non seulement chez les Grecs et chez les Moscovites, mais même chez les Russes occidentaux et méridionaux, et à tenir trop peu de compte des causes historiques de mépris, d'antipathie et de haine réciproques qui existaient entre les Latins et les Grecs.

2. Cela n'ôte rien à la valeur littéraire de l'ouvrage. Skarga lui-même était trop modeste quand il l'appelait (lettre 50 à Karnkowski) : *libellum parvi momenti qui propter Ruthenos tantum et schismaticos rudiores editus est*. C'est dans l'ensemble une œuvre bien conçue, bien écrite, et véritablement éloquente. Une traduction latine fut faite à Rome (Syganski, *Dzialahose*, p. 26, note 3) sur l'ordre du général des Jésuites ; mais elle ne fut jamais imprimée et elle existe encore. A-t-on trouvé que c'était un ouvrage dont l'intérêt était limité à une province ?

qu'à irriter les Grecs par une attitude hautaine¹. Et en général on ne voit pas assez dans son livre la lutte de deux races et de deux civilisations, sans parler de celle des intérêts économiques.

Dans la troisième partie qui comprend onze chapitres, Skarga exhorte les Ruthènes à abandonner l'Eglise schismatique grecque et à revenir à l'Eglise romaine. L'œuvre ici prend un caractère nettement oratoire et l'on y retrouve l'éloquent prédicateur. Skarga montre d'abord au point de vue du salut le danger de rester dans le schisme (ch. i) ; l'Eglise russe est contaminée par des erreurs ou des hérésies (il en compte 19) (ch. ii), et il ne s'agit pas de simples cérémonies (ch. iii). Il faut suivre l'exemple des anciens Ruthènes qui sont revenus à l'Union (ch. iv). Ce retour rencontre trois obstacles : le mariage des prêtres, la langue liturgique, la dépendance du clergé (ch. v) ; mais en revanche il offrirait de grands avantages, même au point de vue politique (ch. vi), et il ne demanderait que trois choses peu coûteuses : la confirmation du métropolite par le pape, l'unité des croyances, et l'obéissance à Rome. D'ailleurs le rite oriental serait conservé (ch. vii). Skarga écarte ensuite certaines objections politiques (ch. viii) et donne la marche à suivre pour arriver à l'union (ch. ix). Il faut se hâter (ch. x). Et Skarga termine (ch. xi) par un chaleureux appel à l'Union qui est assurément l'une de ses pages les plus éloquentes inspirée par la plus ardente charité.

Soit que ses démonstrations théologiques aient froissé les Ruthènes², soit que son polonisme ait contrarié leur politique³, son livre ne fut pas goûté, et quand Skarga passa douze ans après (1589) par Vilna⁴, il ne put trouver qu'un exemplaire mutilé de son ouvrage. Les autres avaient été brûlés par les schismatiques⁵.

A peine Skarga avait-il publié son livre de l'*unité de l'Eglise* qu'il se mettait à une autre besogne. Le vice-provincial Suniero lui avait

1. C'est ce qu'on reproche à Formose, légat de Nicolas I^{er} (schisme de Photius, 886), au cardinal Humbert, légat de Léon IX (schisme de Cérulaire, 1054), et à Pélagie, légat d'Innocent III (quatrième croisade, sac de Constantinople, 1204).

2. V. Skarga, lettre 48. Hosius loue l'*Unité de l'Eglise* qu'il voudrait voir traduire en latin ; mais il ajoute : *Initium autem tertiae partis metuo ne quid offendant Ruthenos cum aculeis quibusdam non careat.*

3. Les Ruthènes schismatiques, écartés systématiquement des dignités et des emplois depuis Horodlo (1413), n'avaient pas à se féliciter des Polonais et ils avaient vu se faire malgré eux l'Union de Lublin de 1569.

4. Skarga accompagna Sigismond III qui se rendait à Réval où il devait rencontrer son père Jean III, roi de Suède.

5. C'est Skarga lui-même qui nous l'apprend dans la dédicace (au roi) de la seconde édition de l'*Unité de l'Eglise* (1590) : « La Ruthénie (*Rus*) riche avait acheté les exemplaires et les avait totalement brûlés. »

demandé d'extraire des *Vies des Saints* de Surius (six volumes écrits en latin) un volume qu'il traduirait en polonais et qui serait destiné à l'édification du peuple. C'était une lourde tâche au milieu de ses travaux apostoliques et en raison de sa santé chancelante ¹ ; mais l'obéissance religieuse lui donnait des forces et il se mit allègrement à cette œuvre qui lui demanda deux ans. En attendant il était appelé le 1^{er} août 1577 à prononcer les grands vœux, et ses supérieurs l'élevaient au rang de profès ². Il prêchait plus que jamais contre les hérétiques qui envoyaient des espions chargés de surveiller sa prédication, le dénonçaient à l'évêque, et le poursuivaient de menaces dont il n'avait cure ³.

L'année suivante il obtenait du roi que le collège des Jésuites de Vilna fût érigé en académie (université). Il espérait ainsi (1578) combattre plus efficacement l'hérésie, et pour cela, dans l'organisation de la nouvelle université, il admettait seulement les facultés des arts et de théologie ⁴. Skarga en était nommé directeur, et cela lui était bien dû, car il en était le véritable fondateur ⁵. Malgré sa nouvelle dignité il restait soumis au recteur de la résidence de Vilna, qui était alors le P. Wujek nommé (avril 1578) à la place du P. Warszewicki, parti pour la seconde fois en Suède. Le P. Wujek d'ailleurs ne devait pas longtemps garder ce poste. Il allait être appelé en Transylvanie l'année suivante, en sorte qu'à partir du 1^{er} août 1579 Skarga, bien malgré lui, fut chargé du rectorat pour une durée de trois ans ⁶.

En cette année 1579, le roi Etienne Batori, qui se préparait à une expédition contre les Moscovites auxquels il voulait reprendre Polotsk ⁷, fit un assez long séjour à Vilna (de mars à juin). Très favorable aux

1. Sk., Lettres 47, 49 et 53.

2. Sk., Lettre 49. A cette occasion, il se dépouille de tous ses biens en faveur des pauvres (Lettre 51.)

3. *Ibid.*, Let. 49, p. 90.

4. Le privilège est daté du 7 juillet 1578. Il fut confirmé par un nouveau privilège du 1^{er} avril de l'année suivante et l'approbation de Rome fut donnée par une bulle de Grégoire XIII, du 29 octobre 1579. Les difficultés soulevées par les dissidents de Lithuanie firent que les diètes de 1581 et 1582 refusèrent de reconnaître cette fondation, et ce n'est qu'à la diète de 1585 (23 février) que les Etats de Pologne donnèrent leur approbation. (V. Bielinski, *l'Université de Vilna*, t. I, 32, 34, 44 et Lukaszewicz, *Hist. des écoles*, IV, 2, 3 et 23.) (Wielewicz, *S. R. P.*, VII, p. 7.)

5. Bielinski, I, 174.

6. Dans cet intervalle, il fut obligé de faire deux fois les fonctions de vice-provincial en l'absence du provincial appelé soit à Rome, soit en Transylvanie. On pourrait s'étonner qu'un homme de sa valeur n'ait pas été nommé provincial ; mais, outre que Skarga, à moins d'y être obligé par ses supérieurs, n'aurait pas accepté cette charge, on attendit près de cinquante ans avant de nommer provincial un Jésuite polonais, le P. Gawronski (1613).

7. Ivan IV Vassiliévitch le Terrible s'était emparé de Polotsk le 15 février 1563, et de plusieurs forteresses qui faisaient partie des conquêtes lithuaniennes sur les

Jésuites qu'il visitait souvent, il aimait à s'entretenir avec Skarga dont il goûtait fort les vues sur la nécessité de la discipline en politique et sur les gouvernements d'autorité, et en qui il voyait un collaborateur de sa propre politique. Les dissidents, de leur côté, se méprenaient sur les sentiments intimes du roi ¹ et le croyaient gagné à leur cause. Wolan, qui publiait une réponse au *Pro sacratissima Eucharistia* de Skarga et au traité de Torrès ², dédiait son livre à Batori, qu'il faisait juge entre les catholiques et les calvinistes, avec prière de prendre parti pour ces derniers ³. Le P. Possevin, au retour d'une seconde mission en Suède, se trouvait justement à Vilna. Après lecture du livre de Wolan ⁴, Skarga et Possevin convinrent qu'à part les injures cet ouvrage ne renfermait rien de nouveau. Comme à ce moment Skarga était fort occupé de la correction de ses *Vies des saints*, Possevin se chargea de répondre provisoirement à Wolan, en attendant que son confrère eût le loisir d'écrire une réponse détaillée ⁵.

Quand les *Vies des Saints* parurent, les premiers qui les lurent furent enthousiasmés, et lorsqu'avec le temps elles se répandirent, ce fut un émerveillement dans toute la Pologne qui les accueillit avec le même empressement que mit jadis l'Europe à accueillir la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ⁶. Ces pieuses légendes, dont quelques-unes venues de l'Orient par Siméon Métaphraste, gardaient leur parfum poétique, plaisaient par la limpidité et la pureté du style et par l'aisance d'un récit

Russes. Comme il se donnait le titre de tsar de toutes les Russies, il entendait reprendre petit à petit toutes les terres russes qui appartenaient alors à la Lithuanie. Sigismond Auguste avait fait une expédition pour reprendre Polotsk ; mais, découragé par l'insuccès, il n'avait pas renouvelé sa tentative.

1. Le 27 septembre précédent, il avait signé une ordonnance pour Cracovie, afin d'y arrêter les émeutes populaires soulevées contre les dissidents, et cette ordonnance avait été précédée (20 février) de la confirmation du privilège du Brog (liberté du culte). (V. Friese, III, 57-58, 65-70, et 70-79.)

2. Andréas Volanus, *Defensio cœnæ Domini contra Scargam Jesuitam et Franciscum Turrianum*, Loscis, 1579. (Lukaszewicz, *Lithau.*, II, 180.) Le roi fut fort irrité de ce que Wolan avait osé lui dédier ce livre, un livre calviniste, à lui, un catholique. On voit que Batori différerait singulièrement de Sigismond Auguste, qui acceptait des dédicaces de toute main.

3. Sk., Lettre 57, p. 106 : *Audet hæreticus ille in præfatione stilo alioquin eleganti hortari Regiam Majestatem, ut calvinianos vindicet ab Antichristo Romano seque quasi judicem et arbitrum totius Ecclesiæ statuât.*

4. Ce livre n'avait pas été mis dans le commerce ; mais Possevin et Skarga avaient pu s'en procurer chacun un exemplaire.

5. Ant. Possevinus, *Epistola ad Stephanum Poloniæ Regem adversus quemdam Volanum hæreticum Lituanum*, (Wielewicki, *S. R. P.*, VII, p. 8, num. 10.) Cette lettre fut imprimée seulement en 1583, à Ingolstadt.

6. On sait que Jacques de Voragine avait intitulé son recueil *Historia Lombardica seu legenda Sanctorum* et que ses contemporains dans leur admiration changèrent ce titre en celui de *Legenda aurea*.

qui faisait oublier le traducteur et donnait l'impression d'une œuvre originale ¹. Skarga est à la fois un traducteur et un adaptateur, en ce sens que tantôt il traduit le latin de Surius ² mot à mot (vies de saint Pierre Balsame, des saints Philorome et Philées, de sainte Blésilla, de saint Equitius, de saint Luc, de saint Théodore, etc. ³) ; tantôt il l'abrège, mais, comme il le déclare dans sa préface, sans rien changer au fond et sans y rien ajouter (vies de sainte Paule, des saints Juventus et Maxime, de saint Procope, de saint Richard, etc.) ; tantôt il mêle les deux méthodes, traduisant mot à mot ici et abrégeant là (vies de saint Gordien, de saint Basile le Grand, de saint Lucien, de saint Hilaire, de saint Vincent, de saint Chrysostôme, etc., etc. ; ce sont les plus nombreuses) ; mais les soudures ne s'aperçoivent pas tant le récit est bien agencé.

Avant tout Skarga se proposait l'édification du lecteur : « Les vies « des saints, disait-il dans sa préface (p. xxxii, éd. des mékhitaristes « de 1860), sont des exhortations non en paroles, mais en actes et en « œuvres. L'élève apprend plus vite en regardant agir le maître qu'en « écoutant ses discours. C'est une rhétorique muette mais très efficace « et très puissante que la contemplation de la vertu... » Il est inutile de chercher chez lui l'esprit critique, car s'il retranche quelque chose des légendes, il supprime seulement les faits merveilleux qui ne lui paraissent pas propres à édifier les âmes. Nous sommes loin encore des grands Bénédictins et des Bollandistes du xvii^e siècle. « Comment ne pas croire des hommes qui n'ont jamais menti ? nous dit Skarga. » (Préface xxxv⁴.)

1. Skarga a bien rédigé une trentaine de vies des saints de l'Ancien Testament, et une dizaine de vies de saints polonais ; mais, outre que la matière lui a été donnée par la Bible et les chroniqueurs de Pologne (ou par des vies manuscrites comme celles de saint Hyacinthe et de saint Jean de Kanty), ce n'est jamais que la dixième partie du recueil. A ces vies des saints Skarga a mêlé une vingtaine de sermons très courts (aucun ne porte de division, même en deux parties) qui n'ajoutent rien à sa réputation de prédicateur, et quelques centaines de réflexions morales ou dogmatiques destinées à nourrir la piété ou à fortifier la foi, mais qui n'ont rien à voir avec la littérature. Il est vraiment abusif de tirer de là, comme le font Dzieduszycki et Zaleski, la conclusion que les vies des saints sont une œuvre originale et géniale. Nous ne connaissons au monde qu'une traduction qui passe pour œuvre originale : c'est le *Plutarque* d'Amyot ; mais cette œuvre est originale dans la proportion où elle s'éloigne du texte grec et où le traducteur présente au lecteur ses idées personnelles.

2. Le chartreux Laurent Surius avait pris pour base de ses *Vies*, parues en 1570, en 6 volumes, l'ouvrage de Lippomano (*Vitæ Sanctorum*, en 8 tomes), emprunté lui-même à Métaphraste pour la plus grande partie.

3. Il est inutile de donner les références, car toutes les éditions des *Vies des Saints* de Skarga ont une table alphabétique des noms des saints.

4. Avec ce critère, il faudra admettre, puisque le P. Wielewicky (*S. R. P.*, XIV, 73) le raconte, que Skarga a vu plus d'une fois le diable dans sa cellule sous la forme d'un horrible chien qui lui pesait sur les jambes tandis qu'il était couché ; il

Sans valeur historique, les *Vies des Saints* sont une œuvre littéraire remarquable et un spécimen de la plus pure langue polonaise du xvi^e siècle. Aucun livre de Skarga n'a joui d'une aussi grande popularité, et de son vivant l'auteur fut obligé d'en donner huit éditions ¹, qu'il enrichit successivement de plusieurs vies nouvelles ². Depuis sa mort on n'a cessé de le réimprimer ³.

Après la publication (en août) des *Vies des Saints*, la charge de recteur et la prédication ⁴ absorbèrent Skarga et l'empêchèrent de répondre au livre de Wolan ; mais il y pensait toujours, et il le montra bien le 5 décembre de la même année 1579, lorsqu'il fut chargé de l'oraison funèbre de Catherine Ostroska, femme de l'échanson de Lithuanie, Radziwill, surnommé Piorun (la foudre ⁵). Il avait dans son auditoire des dissidents de marque, et, entre autres, le fameux Nicolas Pac, évêque nommé de Kief ⁶, et Wolan. L'occasion lui parut bonne de traiter en sept points des impostures du calvinisme. C'était comme l'esquisse d'un livre qu'il devait publier trois ans plus tard en polonais sous ce titre : *les Sept colonnes sur lesquelles est fondé le dogme catholique de l'Eucharistie en opposition avec la doctrine zwinglio-calviniste* ⁷.

Cependant le roi qui avait pris Polotsk (29 août 1579) revenait à Vilna l'année suivante juin (1580), et avant de reprendre une seconde campagne contre les Moscovites, il demanda à Skarga de se rendre à Polotsk et d'y amener avec lui des prêtres qui y établiraient une mission ⁸. Skarga

faudra admettre, puisque le P. Rostowski le raconte (*Lithuan. rer.*, p. 241, éd., Martinov), que Radziwill (Sierotka) a été converti du calvinisme au catholicisme parce que dans une hôtellerie il aurait dit : La présence réelle est aussi vraie qu'il est vrai que ce chapon est en vie (il montrait un chapon rôti qu'on venait d'apporter sur la table), et que soudain ledit chapon se serait dressé sur ses pattes et se serait mis à marcher.

1. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 76 et 80.

2. Il y ajouta surtout des vies de saints ayant appartenu à la Compagnie de Jésus.

3. En 1900, on en était à la vingt-cinquième édition. (V. Brückner, *Gesch. der Poln. Lit.*, p. 63 ; Zaleski, *H. d. Jés.*, I, 723.)

4. Lettre 58 : *Nos hic pugnare cum hæresibus non cessamus*. — Il soutenait à Lublin une dispute publique contre l'antitrinitaire Schoman. (Grabowski, *Literatura Aryanska*, p. 80.)

5. Ce Radziwill devint cette année même palatin de Troki. Sa femme était fille de Constantin Ostroski ; née dans la religion grecque, elle s'était convertie au catholicisme.

6. Malgré deux breffs très pressants de Pie V, Sigismond Auguste n'avait pas obligé Pac à donner sa démission. Batori l'y força en 1582 et le nomma (1583) castellan de Smolensk. On ne connaît pas exactement la date de sa mort ; on sait seulement qu'en 1585 il était déjà décédé. (V. *S. R. P.*, XV, 301 ; J. Korzeniowski, *Analecta Romana*.)

7. Lettre 58 : *Si tantum haberem otii et mei superiores permitterent, de his septem verbis ederem polonicum libellum...* Cette lettre est du 16 décembre 1579.

8. Lettre 60, du 20 juin.

arriva à Polotsk le 27 juin et y resta tout un mois. Sa correspondance nous donne des détails minutieux sur les difficultés qu'il rencontra dans sa tâche et sur l'opposition des hérétiques ¹. « Pas de missionnaires, disaient-ils, surtout pas de Jésuites. » Le palatin de Polotsk Dorohotajski se distingua entre tous ; mais la fermeté de Skarga et l'appui du roi vinrent à bout de toutes les résistances.

L'année suivante (1581), Batori faisait la conquête de la Livonie. Avant l'expédition il avait chargé Skarga d'ériger un collège à Polotsk ² ; après la conquête il songeait à en établir trois (à Riga, à Dorpat et à Narva ³). tâche singulièrement difficile puisque dans toute la Livonie il n'y avait pas un seul prêtre catholique, et que depuis plus de cinquante ans le luthéranisme importé de la Prusse ducale y régnait sans opposition ⁴. Le roi estimait que par droit de conquête il pouvait considérer la Livonie « comme une table rase », en extirper l'hérésie et y replanter la foi catholique ⁵. Sa bonne volonté pour les Jésuites était extrême, et cependant Skarga craignit un moment de la voir fléchir parce que le P. Possevin était venu avec la mission donnée par le pape de rétablir la paix entre Batori et Ivan le Terrible ⁶, ce qui avait fort mécontenté le roi de Pologne. Skarga, pas plus que le roi, ne croyait qu'on pût se fier à Ivan qui avait la réputation d'un fourbe. Il croyait (et il avait raison) que le R. P. Possevin serait dupe et qu'il en rejaillirait quelque chose de fâcheux sur la Compagnie de Jésus ⁷. Le roi heureusement se contenta de se plaindre de l'embarras où le mettaient les Jésuites ses amis, mais il ne leur retira rien de ses faveurs ⁸.

Les fatigues inhérentes à la fondation du collège de Polotsk n'em-

1. Sur la mission de Polotsk, V. les Lettres de Skarga, num. 60 à 65 (du 20 juin au 4 août 1580.)

2. Sk., Lettre 71 (25 mai 1581). Skarga se rendait fin juin à Polotsk et s'occupait immédiatement de l'érection du collège, et en août les Jésuites avaient déjà 40 élèves ; tout cela malgré l'opposition du palatin Dorohotajski. (V. Lettres 72, 74, 75.)

3. Sk., Lettre 72 (du 5 juillet 1581).

4. Theiner, *Monum.*, II, 442 Lettre du nonce évêque de Skara (Suède) à Sadolet, du 11 avril 1526 : *Quelle populi [les Livoniens] son tutti Lutherani.* — Lettre 71 de Skarga (du 25 mai 1581.)

5. Lettre 72, p. 149 : [*Dicebat rex habiturum se Livoniam tanquam tabulam rasam in qua jure suo Regis et bello quæsito ad extirpandas hæreses et fidem catholicam plantandam uti possit.*]

6. Le pape Grégoire XIII voulait unir ces deux souverains et les faire entrer dans la ligue anti-ottomane.

7. Lettre 71, p. 146. Skarga supplie le général Aquaviva de demander au pape le retrait de la mission donnée à Possevin.

8. Le « principal hérétique » de Lithuanie, voyant le crédit des Jésuites auprès du roi, disait avec dépit : *Jam nos Jesuitas adorare oportet, postquam Rex tanti illos facit.* (Lettre 75, p. 159, du 2 août 1581.)

pêchaient pas Skarga de veiller à celui de Vilna où il revenait de temps à autre. Il avait en vain à plusieurs reprises demandé au général Aquaviva d'être déchargé de ses fonctions de recteur qui lui prenaient beaucoup de temps et qui le gênaient dans les études qu'exigeaient une prédication solide et la réponse toujours différée au livre de Wolan ¹. Le 15 janvier 1582, la paix de Kiverova-Horka laissa la Livonie à la Pologne. Il s'agissait d'organiser cette conquête, et le premier soin de Batori fut de décréter le rétablissement à Riga du culte catholique ² qui en avait totalement disparu ³. Il appela auprès de lui Skarga dès les premiers jours de mars et lui confia cette entreprise. Dans son zèle un peu excessif, Skarga, peut-être légèrement grisé par ses succès de Polotsk ⁴, voulait immédiatement provoquer les ministres à une dispute publique. Batori le dissuada ; il s'agissait d'abord d'obtenir la cession d'une église. Les gens de Riga n'y étaient pas trop opposés ; mais ils ne voulaient pas de Jésuites. Batori les menaça et ils cédèrent l'église Saint-Jacques où des Pères venus de Braunsberg prêchèrent en allemand et Skarga en latin ⁵. Malheureusement les auditeurs étaient clairsemés et bientôt les amateurs de latin manquèrent totalement. Skarga reconnut qu'il n'y avait plus d'espoir que dans les écoles ⁶. On attaquait les Jésuites à coups de pierres et leur vie fut plusieurs fois en danger ⁶. En dehors de Riga les choses prenaient un meilleur cours. Une école élémentaire put être

1. Lettre 75, p. 160.

2. Lettre 83, du 21 avril, de Riga. Le culte protestant y était desservi par douze ministres.

3. D'après une note (Lettres. num. 73) écrite de la main de Skarga, après le carême de 1581, soixante-dix-neuf schismatiques et cinquante-cinq hérétiques s'étaient convertis ; et il y en avait beaucoup d'autres qui étaient ébranlés.

4. Lettre 85, du 17 juin 1582. Skarga explique pourquoi ses connaissances philologiques ne lui permettent pas de prêcher autrement : *Lingua germanicam, quæ sola hic et lotavica [le letton] in usu est, ignoro. Nec est germanica illa in qua aliquid juvenis didiceram, sed propria hujus regionis, quam nec ipsi quidem germani intelligunt, in Livonia viget.*

5. Lettre 90, du 24 octobre 1582. A cette date Skarga avoue avec tristesse que jusque-là pas un Allemand ne s'est converti. Les Lettes et les Esthoniens étaient mieux disposés ; mais il eût fallu savoir leur langue et aucun Père ne la connaissait. Plusieurs se mirent avec courage à l'apprendre.

6. Lettre 91. Rostowski, p. 104. Il faut avouer que c'était une entreprise hardie et même téméraire que de vouloir s'établir dans une ville purement luthérienne et d'y ériger un collège. (*Hæc perpetua fuit turbarum Rigensibus materia*, écrit Piasecki dans sa chronique, p. 52.) En 1584 (lettre 95, du 12 janvier) Skarga écrivait encore : *hactenus nullus in civitate ex Germanis et civibus est catholicus*. Deux ans plus tard, à propos de la date de Pâques (à cause du calendrier grégorien, 1586 en Pologne), il y eut une émeute ; les Jésuites furent chassés ; on les rétablit avec la force armée, il est vrai ; mais plus tard, quand la guerre éclata entre la Pologne et la Suède, les gens de Riga ouvrirent leurs portes aux Suédois, et cette ville fut définitivement perdue pour les catholiques et les Polonais (1621). (Piasecki, *ubi supra*, d'Hauteville, p. 70.)

érigée à Dorpat ¹ au nord de Riga, et au sud Skarga poussa l'évangélisation jusqu'en Samogitie où habitait un peuple à demi sauvage resté en grande partie idolâtre ².

Skarga mettant à profit les loisirs forcés que l'abstention des chrétiens de Riga lui donnait, réfuta le livre de Wolan, et à la fin de 1582 il publia deux ouvrages, l'un en latin et l'autre en polonais, *Duodecim Artes et imposturæ Calvinistarum* ³ et *les Sept Colonnes* ⁴.

Le *Duodecim artes*, plus développé, est dédié au roi, et la dédicace est une réponse à celle que Wolan avait écrite pour sa *Defensio cænæ* ⁵. L'auteur commence par féliciter le roi de ses victoires et de ses conquêtes ; il le félicite surtout de ce qu'il a tourné ses succès à la gloire de Dieu en rétablissant la religion catholique dans des provinces qui étaient livrées à l'hérésie. Malheureusement les habitants de Riga n'ont pas répondu à ses desseins ; ils se sont obstinés dans l'erreur, et c'est ce qui fait que Skarga a eu des loisirs que ne lui laissait pas la direction du collège de Vilna et qu'il a employés à répondre à Wolan, l'ennemi de la vérité dans la question de la présence réelle. Ce Wolan a osé dédier au roi un livre rempli d'insultes et de calomnies contre le clergé et l'Eglise catholique. Skarga dédaigne les injures qui lui sont adressées personnellement ⁶ ; mais il doit défendre la véritable doctrine de la présence réelle altérée par Calvin, de Bèze et leurs disciples. Cette défense servira

1. Lettre 95, p. 207, du 12 janvier 1584.

2. L'évêque de Miedniki Georges Pietkiewicz († 1574) ne s'occupait que de chasses, et quand son successeur Melchior Giedroic, nommé en 1584, vint dans son diocèse, il ne trouva plus que sept prêtres catholiques. Les églises des autres paroisses étaient en ruines ou aux mains des hérétiques. (Kojalewicz, *Miscellanea*, 76, Rostowski, III.)

3. *Duodecim artes et imposturæ calvinistarum quibus oppugnant, et totidem veritates et arma catholicorum quibus propugnant præsentiam corporis D. N. J. C. in Eucharistia, contra Andream Wolanum hujus hæreticæ pestis in Lithuania archiministrum, Authore Petro Skarga, S. J.* (La dédicace au roi est datée de Riga, 31 octobre 1582.)

4. *Siedem filarów...* [Les sept colonnes de la doctrine catholique sur le T. S. Sacrement de l'autel, établies contre la doctrine zwinglienne et calviniste d'André Wolan, contre la Pédagogie récemment parue en polonais d'un ministre obscur et d'une imprimerie obscure (?), par Pierre Skarga, S. J., qui a réuni en polonais pour l'instruction de tous ce qu'il a écrit en deux fois contre Wolan en latin, Anno Domini 1582].

5. V. ce que nous en avons dit, p. 200.

6. A la suite de son ouvrage (pp. 402-404, avec la pagination fautive de 382-384), il a publié un *appendix de conviciis, calumniis et quibusdam digressionibus adversarii*. Voici quelques spécimens des aménités de Wolan : Skarga est un esprit lourd, un homme maladroit, stupide, insolent, un âne de Cumes [c'est l'âne vêtu de la peau du lion], une bête féroce, un bavard délirant et sans jugement, un scélérat, un impie, un chef de brigands qui partage avec ses compagnons la proie saisie en versant le sang, etc... — le P. Torrès n'est pas plus épargné : il est stupide, insensé, faussaire, flatteur, ambitieux, c'est l'œuf d'un méchant corbeau, une bête féroce, un vieux routier, etc... — Les Jésuites sont tous des menteurs impudents qui aboient contre la vérité di-

en même temps contre les Luthériens qui nient la transsubstantiation et les honneurs dus à Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Suit un développement sur les divisions des sectes entre elles. Wolan, pour mettre fin à ces divisions, en appelle au prince ; mais les calvinistes oublient qu'ils ont commencé par désobéir aux lois du royaume. La liberté qu'ils ont réclamée pour eux-mêmes ils la refusent maintenant aux antitrinitaires qui se sont séparés d'eux. D'ailleurs leur recours aux princes n'est qu'une hypocrisie : comme Luther qui s'est révolté contre Charles-Quint, Wolan refuse de se soumettre au roi qui est catholique, et dont le plus grand désir est de ne régner que sur des catholiques ¹.

Le livre lui-même, malgré sa forme artificielle (l'auteur aurait pu aussi bien l'intituler les *XII Colonnes*, de même que l'ouvrage polonais aurait pu s'intituler les *Sept Ruses des Calvinistes*), est une démonstration en douze points du dogme de la présence réelle. Les six premiers points traitent du sens littéral et du sens figuré dans l'Écriture et de leur application aux paroles de Jésus-Christ dans la Cène. Le septième combat la notion calviniste des sacrements et le huitième la présence au sens de Calvin. Les quatre derniers portent sur certains textes des Pères, sur l'insuffisance de la communion par la Foi, les objections philosophiques et la légitimité de l'Adoration du Saint-Sacrement. Dans l'ensemble c'est une œuvre scolastique comme le *Pro*

vine, des bêtes féroces [il y tient], des goinfres qui ne travaillent pas et qui s'amolissent dans une honteuse oisiveté, qui possèdent sans travail des richesses dont ils sont avides, des jouisseurs, des rats qui dévorent sans le payer le pain des autres, des ventrus oisifs, des chevaux emportés, etc...

1. L'Édit de Pskof, promulgué par Batori l'année précédente (27 septembre 1581) à l'occasion de certaines violences exercées à Vilna contre les dissidents, marque bien la position prise par Batori dans le conflit religieux et la nature de sa tolérance. Après avoir dit qu'il apprend que des troubles graves, dont il veut encore douter, se sont produits, il ajoute : *Quod si vero res ita se haberent, non sine summa indignatione id ipsum acciperemus, probe considerantes quod quibuscumque in terris et regnis Religio vi, igne ac ferro, non vero doctrina bonisque moribus propagatur, sanguinis horrenda effusio intestinarumque calamitatum pestis subsequatur ; quo tantum abest ut (quod Deus prohibeat !) commune incendium hinc erumpens læti intueamur, ut ne inter privatos quidem æstus ejusmodi æqua mente tolerare nobis placeat....* *EX ANIMO OPTAMUS UT OMNES CIVES AC INCOLE NOSTRI, cujuscumque fuerint conditionis, unum verum Deum colentes UNAM QUOQUE ANTIQUAM CATHOLICAM FIDEM PROFITERENTUR ; Quia vero Deus prædixit fore ut in extrema mundi ætate necessario futura sint scandala atque hæreses, proinde NEMINEM COGI AD FIDEM SUSTINEMUS, sed, terrore juramenti a nobis omnibus ordinibus regni Poloniæ et Magni Ducatus Lithuanie in coronatione nostra feliciter præstiti de pace inter dissidentes de religione tuenda et manutenenda, hanc obligationem semper ante oculos habemus, CONSCIENTIAM UNIUSCUIUSQUE JUDICIO SUMMI DEI COMMITTENTES, et, non solum vi officii nostri ad tuendam pacem in religione nobis ab omnibus ordinibus inclyti regni commissi, sed et vigore antiquæ consuetudinis in hoc regno dissidentes in religione toleramus ac tuemur.* (Friese, II, 147-149.) [Il est regrettable que les lacunes de la correspondance de Skarga ne nous permettent pas de nous faire une opinion sur les troubles de Vilna.]

sacratissima Eucharistia, mais mieux ordonnée et mieux équilibrée.

Quant aux *Sept colonnes*, c'est un abrégé des deux ouvrages précédents ¹, écrit en polonais parce qu'il était destiné à être répandu dans le peuple. Wolan reprocha à son adversaire de s'être servi de l'idiome national et lui répliqua en publiant coup sur coup deux livres dont le titre suffit à indiquer le ton ².

Skarga venait d'être convoqué à la Congrégation provinciale de Kalisz (10 mai 1584), où il fut désigné comme supérieur de la résidence de Cracovie avec ordre de rejoindre immédiatement son nouveau poste. Le provincial jugeait que les œuvres fondées par lui en Lithuanie et en Livonie étaient assez solidement assises pour passer sans dommage sous une autre direction, et il estimait que dans la capitale un homme aussi zélé et aussi actif pouvait rendre les plus grands services à la religion. Skarga laissa donc de côté la polémique avec Wolan, et d'autres se chargèrent de ce soin ³. Il avait d'ailleurs dit tout ce qu'il avait à dire. Désormais la controverse prendra chez lui une autre forme, et c'est dans ses sermons qu'il faudra la chercher, du moins pendant longtemps ; de plus, il renoncera à l'emploi du latin, sauf pour sa correspondance.

A Cracovie l'activité de Skarga allait trouver un théâtre moins vaste sans doute, mais plus élevé et plus digne de son infatigable activité. Cette ville était la capitale du royaume et la résidence ordinaire du roi et des premiers sénateurs. Elle était aussi le chef-lieu de cette Petite-Pologne où le calvinisme et l'antitrinitarisme s'étaient répandus dans presque toute la noblesse, et le luthéranisme dans la bourgeoisie d'origine allemande : magnifique terrain d'action pour un prédicateur d'humeur belliqueuse et un des meilleurs soldats de la Compagnie de Jésus.

Les Jésuites n'avaient pas osé s'installer tout d'abord à Cracovie. Il

1. Skarga, dans ce livre, traite successivement : de la présence réelle (1^{re} colonne) de la consécration et de la transsubstantiation (2^e colonne) ; du sacrifice de la messe (3^e colonne) ; de l'adoration due à l'Eucharistie (4^e colonne) ; de la participation réelle au corps du Christ (5^e colonne) ; de la communion sous une seule espèce (6^e colonne) et de la communion fréquente (7^e colonne).

2. *Idolatriæ Lojolarum Vilnensium oppugnatio, itemque ad nova illorum objecta responsio auctore Andrea Volano* (1583). *Andræ Volani Libri Quinque contra Scargæ, jesuitæ Vilnensis septem missæ sacrificiique ejus columnas et librum XII artium Zwinglio-Calvinistarum. Adjecta est tam Volani quam puræ religionis sectatorumque ejus adversus Antonium Possevinum jesuitam Romanum defensio, ubi Roma Babylon esse ostenditur auctore Joanne Lasicko* [Lasicki] *Polono*. Vilnæ, 1584. (V. Lukaszewicz, *Lith.*, II, dans la notice sur Wolan.)

3. Lasicki à Grynæus (Wotschko, num. 504), 4 août 1587 : *Aliis locis, ecclesiæ Christi tranquillæ sunt, nisi quod nos scriptis et maledictis contionibus infestant novi pharisei, jesuitæ, adversum quos ego et Volanus pro virili pugnamus*. Un chanoine de Vilna, Jurgiewicz, fut depuis 1589 un des plus grands adversaires de Wolan. Ce dernier d'ailleurs luttait en même temps contre les luthériens et les antitrinitaires et son humeur guerrière ne finit qu'avec sa vie (1610). (V. Lukaszewicz, *Lithau.*, II, 179.)

y avait dans l'Ordre trop d'étrangers, et pour des étrangers il était dangereux de se mêler trop vite à une population dont la fibre nationale était particulièrement sensible. Les Espagnols surtout, et il y avait beaucoup de Jésuites espagnols à l'origine de la Compagnie, étaient fort mal notés à Cracovie où l'on détestait l'ambitieuse politique extérieure de Philippe II et son despotisme à l'intérieur. Quand Possevin, après sa première mission en Suède, arriva en Pologne (1578), « il s'étonna qu'il n'y eut point encore de Jésuites à Cracovie et qu'ils y fussent même presque inconnus¹. » Il avait gagné la confiance et l'amitié de Thomas Plaza, curé de la paroisse Saint-Étienne, et cet excellent homme lui offrit de prendre chez lui des Pères qu'on voudrait bien lui envoyer pour l'aider dans son ministère. Le provincial consentit à lui en accorder deux, et ces deux Jésuites qui étaient Italiens commencèrent à prêcher en italien² et en latin. Les nouveaux venus trouvèrent d'abord peu d'encouragements : l'évêque de Cracovie Pierre Myszkowski n'aimait pas les étrangers, et l'Académie redoutait la concurrence. On ne voulait pas accorder aux Jésuites une résidence perpétuelle.

Possevin promit de faire venir des Jésuites polonais et de reconnaître l'autorité de l'Académie sur les étudiants si une école venait à se fonder³. Il réussit ainsi à désarmer l'hostilité qui avait jusque-là arrêté l'établissement définitif des Jésuites à Cracovie.

En 1582 les Pères acquirent une maison auprès de la chapelle Sainte-Barbe au centre de la ville⁴. Le 1^{er} février 1583 ils obtinrent du roi un privilège qui leur attribuait la chapelle Sainte-Barbe en toute propriété⁵, et le P. Grodzicki, supérieur de la Mission, inaugura aussitôt les sermons polonais dans cette chapelle où auparavant on n'entendait que des sermons allemands⁶. En 1584 la mission devint une *résidence* en attendant qu'elle fût transformée en *maison professe*⁷, et Skarga en prit la

1. Zaleski, I, 368.

2. Du temps de la reine Bona, un nombre assez important d'artisans et d'artistes italiens ses compatriotes étaient venus se fixer à Cracovie, et la langue italienne avait été longtemps de mode à la cour et à la ville.

3. Wielewicki, S. R. P., VII, 28-32. Possevin faisait valoir à l'évêque en ces termes les avantages que le clergé retirerait de l'établissement des Jésuites : [Probè sciat Dominatio Vestra Societatem Jesu] *multum commodi allaturam in sacerdotibus licenter ac indignissime viventibus exemplo suo ad frugem revocandis*. Nous citons ce texte pour montrer que le clergé avait encore besoin de réforme à cette époque.

4. Wielewicki, S. R. P., VII, 33 : *in loco oportunissimo et quasi in umbilico civitatis*.

5. Zaleski, I, 368.

6. Wielewicki, *ibid.*, 40, 41.

7. Une *mission* est comme un campement en pays ennemi ; c'est une installation provisoire. Une *résidence* est un établissement fixe et définitif, mais entretenu par des fondations pieuses ou par les revenus des collèges. Une *maison professe* est celle qui ne vit que d'aumônes ; elle ne doit avoir ni revenus ni subventions.

direction. Son premier soin fut de remettre en bon état la chapelle Sainte-Barbe qui était dépourvue de chaire, de bancs, de confessionnaux, de verrières convenables. Skarga avait de hautes relations ; il quêta, sollicita, prêcha, et, grâce à la générosité de quelques grandes dames, les aumônes lui vinrent en abondance. La chapelle avait été fermée pour les réparations ; quand elle fut ouverte de nouveau quelques mois après on fut émerveillé du bon goût qui avait présidé à sa restauration. L'exemple donné par le supérieur de Sainte-Barbe ne tarda pas à être suivi. Le clergé de Cracovie se piqua d'honneur, et bientôt on vit les nombreuses églises de la ville restaurées et rajeunies, et le culte rétabli dans son ancienne splendeur ¹. En même temps Skarga négociait avec Thomas Plaza pour la cession de l'église Saint-Etienne et de son presbytère où il était question de transférer le noviciat de Braunsberg. Il usait de toute son éloquence auprès de ses supérieurs pour les persuader de ne pas rattacher à Sainte-Etienne la future maison professe, ce qui mécontenterait les fidèles fort attachés à Sainte-Barbe et tarirait les dons et les aumônes ².

Touché du grand nombre des pauvres qu'il rencontrait dans les rues, il fondait comme à Vilna une *Confrérie de la Pitié* analogue à nos sociétés de Saint-Vincent-de-Paul. Plus tard il y adjoignit une *Caisse* (*skrzynka*) de saint Nicolas destinée à doter des jeunes filles pauvres que la misère mettait en danger, et un *Mont de pitié* semblable à ceux des Franciscains d'Italie, pour arracher aux usuriers les malheureux forcés par l'infortune ou la maladie de recourir aux emprunts sur gages. Ces différentes œuvres commencées modestement furent bientôt prospères, tant leur utilité était évidente. La Confrérie de la Pitié en particulier, grâce aux sages règlements rédigés par Skarga, ne cessa jamais d'être florissante, et elle existe encore aujourd'hui telle que l'a organisée son fondateur ³. Ces œuvres, qui témoignent du bon cœur de Skarga, ont plus contribué à rendre son nom populaire que toute son éloquence.

Ces occupations, jointes à celles que lui donnait sa charge de supérieur d'une résidence, n'empêchaient pas Skarga de se livrer à la prédication infatigablement. Son activité, d'ailleurs, ne se renfermait pas à la capitale, et il rayonnait aux alentours. Préoccupé avant tout de la conversion

1. Wielew., *S. R. P.*, VII, 63. *Vox enim erat omnium ejus [Skargæ] adventu cultum religiosiorem templorum quasi cælo lapsum extitisse.*

2. Sk., lettres 98 et 102 (septembre et octobre 1584).

3. Skarga publia un manuel destiné aux confrères et composé de lectures pieuses pour chaque jour de l'année avec des extraits des Pères de l'Eglise et de la vie des Saints. Il établit dans la suite la même confrérie avec le même succès à Varsovie et à Lublin.

des hérétiques, il lui arriva d'aller prêcher jusque dans la Prusse royale pour ramener les brebis égarées du troupeau ¹. Sa facilité était extrême ; mais, loin de se reposer sur elle, il préparait avec soin toutes ses instructions ². Parmi ses auditeurs beaucoup avaient lu avec application les livres des hérétiques ; il fallait donc que son enseignement fût solide et bien nourri. Naturellement il profitait des divisions des Eglises séparées, et il opposait la majestueuse unité de la paix romaine aux querelles acerbes des hérétiques.

Le *consensus* de Sandomir n'avait pas apaisé les conflits des dissidents. Ils avaient un peu trop naïvement vanté cet accord quand ils en avaient écrit au palatin du Rhin et aux électeurs de Saxe et de Brandebourg pour les engager à s'unir à leur exemple ³. En vain plusieurs synodes (de Cracovie et de Posen en 1573 ; de Cracovie en 1576 ; de Piotrkow en 1578) avaient renouvelé et confirmé le *consensus* ; ce besoin de confirmer le traité de paix de 1570 prouve surtout la persistance du vieil antagonisme.

De fait, vers 1578, deux prédicateurs luthériens de Posen, Paul Gericke et Jean Enoch ne cessaient en chaire de dénoncer l'entente comme une trahison envers la vérité ⁴. Les luthériens stricts d'Allemagne, disciples et successeurs de Flacius Illyricus avec qui les Posnaniens étaient en rapport, la maudissaient ⁵ et encourageaient les opposants à la résistance. Aussi en 1582, au synode de Posen, Gericke et Enoch avaient-ils catégoriquement refusé de renouveler le *consensus* ⁶. Les calvinistes de Vilna qui avaient déjà essayé en vain en 1578 (*Concordia Vilnensis*) de raffer-

1. Il convertit à cette occasion un castellan, un *staroste* et beaucoup d'autres luthériens de moindre importance. (Sk., lettre 104, du 15 mai 1585.)

2. Dans la lettre du 4 juillet que nous venons de citer, il demande qu'on le décharge du supérieurat, et voici la raison qu'il en donne : *Ut ego eo utilius circa conciones quæ hic [Cracoviæ] summa indigent cura et labore... versari possim.*

3. V. Wegierski, 93, 94, et Friese, III, 50-53 et 80-82. Les trois électeurs, Louis du Palatinat, Auguste de Saxe, et Jean-Georges de Brandebourg avaient répondu aux dissidents polonais avec un scepticisme poli et des félicitations qui ne les engageaient à rien. Le Palatin chassait même à ce moment les calvinistes de ses Etats et l'électeur de Saxe réformait l'université de Wittenberg à laquelle il reprochait son crypto-calvinisme. L'Allemagne était alors violemment agitée par la lutte entre les calvinistes, qui cherchaient à gagner du terrain en Saxe et dans le Palatinat, et les luthériens qui mettaient en ligne toutes leurs forces pour les repousser. Les dissidents polonais avaient donc mal choisi leur temps pour écrire aux électeurs. Ce n'est pas au milieu de la bataille qu'il faut parler de paix.

4. Wegierski, *ubi supra*.

5. *Maledicta sit in æternum ista concordia [Sendomirensis] per quam Verbum Dei prophanatur et testamentum filii Dei violatur.* (Conrad Schlüsselberg, préface de sa *Theologia Calvinistarum* ; cité par Cichocki, *Alloq.* Os., 86.)

6. Friese, III, 126.

mir l'union ébranlée ¹, renouvelaient leur tentative le 14 juin 1585 après avoir fait venir des théologiens de Königsberg et des ministres de Grande-Pologne ; mais à la grande douleur de Wolan, ils n'aboutissaient qu'à rendre les divisions irrémédiables (*Discordia Vilmensis*) ². Dès lors la rupture était définitive. L'année suivante (1586), Géricke dira qu'il aime mieux être papiste que calviniste, et il déclarera qu'il est préférable de s'adresser aux Jésuites que de recourir ³ aux calvinistes ou aux Frères Bohêmes partisans du *consensus*.

Comme les calvinistes étaient déjà en lutte avec les antitrinitaires ⁴, Skarga avait beau jeu à cette époque pour signaler ces querelles. Des conversions nombreuses s'opéraient ⁵, quelques-unes retentissantes comme celle du ministre Adam Kopycki, qui pendant trente ans avait exercé le ministère, ou celle de l'ex-jésuite Franken qui après avoir jeté le froc s'était fait protestant et était ensuite allé jusqu'à l'athéisme ⁶. Le ministère donnait ainsi à Skarga de grandes consolations, mais les soucis et les peines ne lui manquaient pas, car la société de Jésus était en butte aux calomnies et lui-même n'y échappait pas ⁷. Il lui fallait se défendre et il le faisait sans aigreur ni colère ⁸. Il avait même parfois à

1. Friese, III, 108-117.

2. Friese, III, 131-140. Cichocki, présent à Vilna lorsque eut lieu le synode, écrit (*Allog. Os.*, 88) : *Tantum abfuit ut aliquam concordiam invenerint, ut potius magis exacerbatis animis discesserint*.

3. Jablonski, *Hist. consens. Sandomir.*, 95, 96. (D'après l'apologie des Frères Bohêmes publiée en 1594 par Turnowski contre Gliczner.) Jablonski constate avec regret que ces divisions des dissidents ramenèrent au catholicisme un certain nombre d'entre eux et non des moindres (*homines non infimi subsellii*). Lukaszewicz, *Notice histor.* (*Wiedomosc*) sur la ville de Posen, p. 103.

4. En Petite-Pologne les antitrinitaires étaient nombreux, surtout à Lublin et au sud de Cracovie, dans la région qui avoisine les Karpathes, le Podgorze. En Lithuanie, il y en avait partout, mais particulièrement à Vilna.

5. Soixante-dix en 1585 ; et en 1586, cinquante-trois hérétiques, cinq schismatiques et deux anabaptistes (Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 85 et 98).

6. V. lettres 106 et 107 de Sk. (fin 1585) et Wielewicki, VII, 86.

7. En 1586, une fable ridicule autant que monstrueuse se répandait en Allemagne à des milliers d'exemplaires : quatre jésuites allemands, disait-on, se rendaient en Pologne. L'un d'eux était une femme qui accoucha à Cracovie. Les trois autres tuèrent la mère et l'enfant et les firent disparaître. Les coupables, mis aux mains de la justice et condamnés à mort, furent, ajoutait-on, noyés dans le Nil à Cracovie (*sic*). Skarga, à qui l'archevêque de Mayence avait fait écrire, recueillit le témoignage du roi et de plusieurs grands personnages pour démontrer que c'était là un conte qui ne reposait absolument sur rien. Batori écrivit que non seulement aucun jésuite n'avait été traduit en justice en Pologne, mais qu'il était fort satisfait d'eux, et il ajoutait qu'il ne connaissait pas de Nil coulant à Cracovie.

8. Sk., lettre 105 (du 18 septembre 1585) au général des jésuites Aquaviva. (V. Skarga, lettres 109 et 110 (juillet-août) Wielewicki, *ibid.*, 88-95 ; Rostowski, 137, 138. L'ami de Wolan Jean Lasicki, dans son livre *De Russorum... religione* (Spiræ, 1582), raconte une calomnie qui courait parmi les calvinistes au sujet du soufflet reçu par

souffrir du côté de ses confrères qui lui attiraient une réprimande du provincial ¹. Ce dernier d'ailleurs n'était point mal disposé à l'égard de Skarga, et en 1586 il le déchargeait de ses fonctions de supérieur pour lui permettre de s'adonner entièrement à la prédication ².

Le 12 décembre 1586 le roi Etienne Batori mourut subitement. Ce fut pour Skarga une grande douleur doublée d'un grave souci, car Batori était non seulement son ami personnel, mais pour la Compagnie de Jésus un protecteur et un généreux bienfaiteur. Un nouvel interrègne s'ouvrait. Les dangers des deux interrègnes précédents allaient-ils repaître et remettre tout en question ? Le parti catholique s'était assurément fortifié sous le règne de Batori ; cependant, au point de vue politique, les dissidents semblaient disposer de forces égales à celles de leurs adversaires ³, et l'avenir était incertain.

Skarga de la main de Seplewski à Vilna, calomnie qui fut ensuite répandue en Allemagne, et d'après laquelle Skarga aurait dit dans un sermon que quand un catholique rencontrait un ministre hérétique il devait cracher en signe de mépris. Dans sa lettre n° 105, Skarga montre l'origine de cette ridicule invention.

1. Skarga avait coutume d'exhorter les fidèles immédiatement avant la communion. Il l'avait toujours fait, même avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Des confrères s'en plaignirent et le provincial, leur donnant raison, défendit à Skarga de continuer ses exhortations. (V. Sk., lettre 110 (1586), du 16 août.)

2. Sk., lettre 110 (du 16 août 1586) ; Wielewicz, *S. R. P.*, VII, 106.

3. D'après Piasecki (*Chronica*, éd. 1648, p. 56) les catholiques étaient plus nombreux et plus puissants ; mais ce qui les affaiblissait, c'était le défaut d'entente entre les laïques et les évêques (*sæculares oscitantius agebant et omnem curam religionis rejiciant in ecclesiasticos*) ; à cette cause d'affaiblissement nous pouvons ajouter le désaccord des évêques entre eux au sujet des candidats à la royauté. Les dissidents avaient d'ailleurs la majorité à la Chambre des nonces et au Sénat ils disposaient d'une forte minorité. Depuis 1569, où il y avait au Sénat 58 protestants et 2 schismatiques (note tirée des Archives de la Vienne, *S. R. P.*, I, 154), le nombre des sénateurs protestants avait diminué sûrement par le fait de conversions. Pieniazek (Epître dédicatoire à Innocent XII des sermons de Skarga traduits en latin, 1691) dit qu'il y avait, en 1588, 45 sénateurs hérétiques, ce qui comprend le tiers du Sénat. Le congrès des deux Chambres aurait donné la majorité aux dissidents ; mais l'élection royale se faisait au suffrage universel de la noblesse, et aux environs de Varsovie où dominaient les Mazoviens toujours catholiques.

(Nota : on remarquera combien certains auteurs exagèrent le nombre des sénateurs protestants : Heidenstein, *Rerum Polonic.*, p. 21 a : *Vix non major pars senatus* ; Lubienski, *Op. posthuma*, p. 253 : *Senatus major pars* ; Lukaszewicz, *Lith.*, I, 120 (et Mickiewicz après lui) : deux sénateurs catholiques seulement, outre les 15 évêques. (V. aussi *Rel. nunc.*, II, 119, Torres, 1621). Cette dernière erreur vient probablement de ce qu'à la diète de 1562-1563 il n'y eut que deux sénateurs du côté des évêques abandonnés par les catholiques eux-mêmes au sujet des tribunaux ecclésiastiques.

APPENDICE AU CHAPITRE III

Note sur les Eglises russes.

D'après les ouvrages suivants : Pelesz : *Geschichte der Union der Ruthenischen kirche mit Rom*, Wien, 2 vol., 1878-1881 ; Mgr Likowski : *Unia Brzeska*, Posen, 1896 (d'après les sources russes et ruthènes) ; [Theiner] : *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, 2 vol. Paris, 1843.

En 988, à une époque où les groupes russes se distinguaient à peine, Vladimir, grand prince de Kief, embrassa le christianisme avec tout son peuple sous l'impulsion de missionnaires envoyés par Byzance. Kief, la ville sainte, devint naturellement l'unique métropole de l'Eglise gréco-russe et resta telle jusqu'au commencement du xiii^e siècle. Sa chute, rendue irrémédiable par les invasions des Tatars (1224 et 1227-1241), engagea les métropolités à se mettre sous la protection des grands princes de Sousdalie et à transférer leur siège à Vladimir et bientôt après (1328) à Moscou. Quelques années plus tard les Russes du sud et de l'ouest étaient séparés des Grands-Russes (Moscovites), les premiers par l'annexion polonaise sous Kasimir le Grand qui héritait du duché d'Halitch (Galicie ou Russie Rouge) et les seconds par la conquête lithuanienne. Casimir, en 1371, détachait de Moscou les diocèses de la Russie Rouge et élevait au rang de métropolitain le vladkye (évêque russe) de Halitch. Un peu plus tard le grand-duc de Lithuanie Vitold rétablissait la métropole de Kief malgré le refus d'autorisation du patriarche, en sorte qu'à la fin du xiv^e siècle il y avait trois métropoles russes : Moscou, Halitch et Kief. Comme ces trois métropoles étaient rattachées à Constantinople, elles avaient vis-à-vis de l'Eglise Romaine la même attitude que l'Eglise grecque, c'est-à-dire qu'elles persévéraient dans le schisme créé par Cérelaire.

Un moment Kief sembla devoir se rattacher à Rome quand le métropolitain Grégoire Tsemvlak se fut rendu sur l'ordre de Vitold au Concile de Constance (en 1416) et y eut été bien accueilli ; mais cette union fut éphémère, probablement parce qu'elle était plus politique que religieuse. Dans l'intervalle la métropole de Halicz s'éteignait et les successeurs de Tsemvlak ne tardaient pas à prendre le titre de métropolitains de Kief et Halitch. Il n'y avait plus dès lors que deux métropoles, l'une pour les Moscovites et l'autre pour les Russes méridionaux et occidentaux qui dépendaient de la Pologne depuis l'union lithuano-polonaise de 1386.

Les deux métropolitains Gerasime et Photius étant morts en 1433, le patriarche Joseph, qui penchait pour une réconciliation avec Rome, réunit en une seule les deux métropoles et nomma comme métropolitain de toutes les Russies Isidore, un Grec de Thessalonique, puis d'accord avec lui et l'empereur Jean Paléologue, ils se rendirent tous trois au Concile de Florence (1439), où ils signèrent l'acte d'Union des Eglises grecque et romaine. Quand Isidore revint de Rome avec le titre de cardinal, les vladkyes lithuaniens donnèrent sans protester leur adhésion à l'acte d'Union ; mais il n'en fut pas de même des vladkyes mos-

covites non plus que du grand prince de Moscou Vasile III. Lorsque Isidore lut à la cathédrale l'acte d'Union, Vasile l'interpella et le traita d'hérésiarque et de fils du diable. Il le fit ensuite excommunier par les vладыkes orthodoxes et emprisonner dans un monastère, d'où le prisonnier réussit du reste à s'échapper pour se réfugier à Rome. A la place d'Isidore, Vasile établit l'archevêque de Riazan Jonas I^{er} comme métropolitte de Moscou. De leur côté les Lithuano-Russes conservèrent à Isidore le titre de métropolitte de Kief, et quand il eut donné sa démission en 1448 pour rester comme cardinal de curie à Rome, le pape lui donna pour successeur à Kief son compagnon et disciple Grégoire II le Bulgare. Chose singulière et qu'on s'explique difficilement, Grégoire, dans la suite, demanda sa confirmation à Constantinople, et ses successeurs firent tous de même. Il en résulta que Rome finit par ne plus croire à la sincérité de l'Union et qu'elle regarda les Lithuano-Russes comme schismatiques aussi bien que les Moscovites. Quand le métropolitte Joseph Soltan (1492-1517) demanda sa confirmation à Rome, Alexandre VI lui fit des difficultés ; et cependant Soltan était si zélé pour l'Union qu'on l'appelait communément *le latin*. A partir de son successeur Jonas II (1519) tous les vладыkes furent des schismatiques décidés, et quand Skarga publia son livre, aucun Lithuano-Russe ne se doutait qu'il y eût jamais eu quelque Union avec Rome.

Le gouvernement polonais, de son côté n'avait rien fait pour favoriser cette Union. En 1413, par l'acte d'Horodto, Vladislas Jagellon avait exclu des charges tout Lithuanien qui ne serait pas catholique. Après lui, en 1443, Vladislas le Varnénien mit, il est vrai, sur le même pied le clergé grec et le clergé latin ; mais ce décret resta lettre morte. Quand en 1504 le grand-duc Alexandre qui avait épousé une princesse orthodoxe et qui était devenu roi de Pologne eut renouvelé le décret du Varnénien, personne n'en tint compte. Ce n'est qu'en 1563 que Sigismond Auguste décréta qu'en Lithuanie quiconque serait chrétien, *sans distinction de confession*, pourrait arriver aux charges ; ce qui n'empêcha pas que jamais un vладыke, ni même un métropolitte, ne put se voir accorder l'entrée au Sénat. Le gouvernement polonais en favorisant les seigneurs qui passaient au catholicisme de rite latin, creusa un large fossé entre le peuple et les grands, et il fut amené petit à petit à exciter et à exaspérer la haine qui s'éleva entre les Lithuano-Russes orthodoxes et les Polonais catholiques. Il nous paraît donc difficile de ne pas souscrire à cette plainte de deux historiens russes : « Toute l'histoire de la Russie lithuanienne peut se résumer d'un mot : oppression graduelle de la nationalité et de la religion russe. » (Pypin et Spasowic : *Hist. des Littérat. slaves*, traduction française de M. E. Denis, Paris, 1881. Tome I^{er}, p. 451.) On comprend mieux après cela quelle était la difficulté de l'entreprise dont Skarga essayait de se charger.

CHAPITRE QUATRIÈME

SKARGA A LA COUR (MISSIO AULICA) 1588-1595.

Dès les premiers jours de l'interrègne (mi-décembre 1586) les dissidents se hâtèrent de prendre une mesure qui devait, pensaient-ils, leur garantir la liberté du culte ¹. Dans une réunion des confédérations particulières ² de Cracovie, de Sandomir et de Lublin, ils renouvelèrent la confédération de Varsovie de 1573 ³, et, quelques mois après, la confédération générale de Varsovie du 7 mars 1587 fit de même ⁴. Cela n'empêcha pas toutefois des étudiants et des hommes du peuple de donner l'assaut le 8 mai ⁵ au temple de Cracovie (le Brog) et d'y mettre le feu à la suite d'une rixe avec des protestants ⁶. Les dissidents n'en furent que plus animés à faire élire le roi qui leur donnerait le plus de

1. Ils se souvenaient que pendant les interrègnes précédents, et même au commencement du règne de Batori (pendant son absence), ils avaient eu à subir des agressions de la part de la populace des grandes villes (à Cracovie en 1573, 1575, 1577 et 1578). Batori avait mis fin aux émeutes par de sévères ordonnances (1578 et édit de Pskov 1581) et par une loyale application de la Confédération de Varsovie. Il estimait que la meilleure politique à suivre, si l'on voulait la paix à l'intérieur, était d'observer cette confédération. (V. dans Theiner, *Annal. eccl.*, III, 766 b, ce qu'il dit là-dessus au nonce apostolique Bolognetti en 1581.)

2. Pendant l'interrègne, chaque palatinat avait sa confédération qui se chargeait de l'ordre public.

3. *Volumina Legum* (éd. de Pétrograd), II, 226.

4. *Vol. Leg.*, II, 233. Le résident français de la Blanque envoie ce texte officiel de la Confédération (*Bibl. Nat.*, ms. fs., 15967, fol 211) : *Confederationem inter dissidentes in religione Varsoviæ factam et juramento regum aliorum confirmatam in hoc conventu unanimes propter intestinam pacem integre confirmamus*. L'évêque de Kameniec Laurent Goslicki fut le seul évêque signataire de cette pièce. Il est vrai qu'il ajouta : *Propter bonum pacis subscribo*, et qu'ensuite, mieux éclairé sur la portée de la confédération, il retira sa signature à la diète de couronnement en mettant cette clause : *Excepta confæderatione*. (*Vol. leg.*, II, 243.)

5. Wegierski, p. 233.

6. D'après Wielewiczki (*S. R. P.*, VII, 101-102) on eut l'impudence, ce sont ses termes, d'accuser les Jésuites d'être les inspirateurs de ce crime alors qu'ils n'avaient ni collège ni élèves à Cracovie (Wielew., *S. R. P.*, VII, 101, 102). Cet attentat est d'ailleurs une affaire locale : *Aliis locis ecclesiæ Christi* [les églises protestantes] *tranquillæ sunt*, écrit Lasicki le 4 août 1587 à Gryncus (Wotschke, lettre num. 504, p. 418).

garanties. Ils avaient songé à un Piast ou à un prince allemand protestant ; mais ils reconnurent vite qu'ils courraient à un échec certain ¹, et ils se contentèrent d'abord de suivre la marche des événements.

La lutte pour le trône ne tarda guère à être circonscrite entre deux candidats, l'archiduc Maximilien d'Autriche, frère de Rodolphe II, et Sigismond Vasa, prince héritier de Suède, fils de Jean III et de la sœur de Sigismond Auguste, Catherine Jagellon. Les dissidents ne voulaient à aucun prix de Sigismond, l'élève des Jésuites ² ; et ils se rangèrent avec les Zborowski à leur tête sous la bannière de Maximilien, quoiqu'il fût le candidat de Rome.

La plupart des catholiques avec le primat Karnkowski comme chef et le chancelier Zamojski, bientôt rallié à eux, soutinrent Sigismond.

Le 19 août 1587, le primat proclamait élu Sigismond, et deux jours après les dissidents reconnaissaient pour roi Maximilien. C'était à qui se ferait couronner le premier, et comme la ville du couronnement était Cracovie, c'était à qui l'occuperait le premier. Maximilien, profitant de ce que Jean III avait balancé à laisser partir son fils, se hâta vers Cracovie ; mais il avait compté sans Zamojski, aussi illustre par ses campagnes que par son habileté politique. Avec une troupe décidée et prête à soutenir un siège, Zamojski se jeta dans Cracovie, en ferma les portes, et donna ainsi à Sigismond le temps de débarquer à Dantzig. Jusque-là les Jésuites étaient restés à l'écart de l'élection royale. Leur position était délicate, car si le prince de Suède leur était cher, ils avaient à ménager la maison d'Autriche. Cependant le 4 octobre Skarga, informé du débarquement de Sigismond, annonçait du haut de la chaire la prochaine arrivée du jeune roi et déclarait par là que les Jésuites reconnaissaient son élection comme seule valable ³.

Le 15 novembre Maximilien bloquait Cracovie, et quelques jours après Skarga recevait la visite de plusieurs individus qui se donnaient comme des émissaires de l'archiduc et qui lui demandaient de faire de la propagande en faveur du prince. Skarga refusait net, et comme une vieille femme avait réussi à lui présenter une lettre qu'elle disait écrite

1. Siarczynski : *Obraz opanow. Zyg. III* [tableau du règne de Sig. III : Etat, pays, peuple], I, p. 11, note 14.

2. Sk., *Lettres*, num. 116 (journal de Reszka).

3. Depuis 1578, la reine de Suède avait vécu jusqu'à sa mort (1582 entourée de Jésuites, ses confesseurs et ses chapelains. Elle leur avait confié l'éducation de son fils (concurrément avec le précepteur luthérien Grothusen), et les PP. Warszewicki, Wysocki et Tomaszewicz avaient été les précepteurs du prince qui avait le P. Golynski pour confesseur. (Zaleski, I, 454.)

par Maximilien, il envoyait aussitôt cette lettre à Zamojski sans la décacheter ¹. Il était trop droit pour cacher ses sentiments et trop stable pour en changer facilement.

Le 25 Maximilien donnait l'assaut à la ville ; mais il était repoussé avec des pertes si considérables qu'il était obligé de se retirer. Plus tard Zamojski se décidait à le poursuivre et il devait finir par l'atteindre et le faire prisonnier à Byczyna en Silésie le 24 janvier 1588. Cependant Sigismond entra à Cracovie le 4 décembre et s'y faisait couronner le 27. Le 1^{er} janvier Skarga put l'apercevoir dans la chapelle des Jésuites qu'il visitait, et, comme il le voyait avec des yeux tout paternels, il fut enthousiasmé et lui trouva « un visage angélique » et toute sorte de rares qualités ². Il est vrai que ce jeune prince de vingt ans, un blond aux yeux bleus, au front large et au nez aquilin, avec son visage haut en couleur et sa moustache relevée en crocs ³, avait une assez belle prestance ; mais il était taciturne ⁴ et son abord était plutôt froid. Avec le temps les Polonais lui trouvèrent des défauts de plus en plus nombreux : il était pieux et ils le jugèrent bigot ; il aimait à s'habiller à l'italienne, et ils lui reprochèrent ses goûts étrangers ; il jouait volontiers à la balle, et ils l'accusèrent de puérilité ; il était lent à se décider, mais tenace dans ses résolutions, et ils déplorèrent son entêtement. Leur sévérité n'était pas toujours sans motif ⁵.

Sigismond avait amené avec lui de Suède le P. Golynski et un autre Jésuite : c'était un présage de l'influence que les Pères devaient avoir dans la suite à la cour ⁶. Naturellement c'est parmi eux qu'en janvier ⁷ il choisissait son prédicateur et théologien, et son choix se portait sur

1. Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 110.

2. Skarga, Lettre num. 117, du 13 janvier 1588, à Radzivil.

3. V. son portrait fait par Paul Mucante, secrétaire du cardinal légat Gaetano dans Wiszniewski, *Hist. de la litt. pol.* (en pol.), t. VIII, 26.

4. Quand Zamojski le vit pour la première fois, après la bataille de Byczyna, il ne put s'empêcher de dire à un seigneur polonais qui avait accompagné Sigismond de Stockholm à Cracovie : « Quel diable muet nous avez-vous ramené là ? »

5. Un dicton courait en Pologne : Trois T ont fait le malheur de notre roi : Tardus, Taciturnus, Tenax. Le P. Possevin, qui avait vu en Suède Sigismond âgé de 14 ans (1581), ne le jugeait pas très intelligent, car il écrivait de lui : *D'ingegno et complessione aliquanto tarda, ne molto apprensiva.* (Zaleski, I, 455.)

6. Cette influence ne saurait être niée sous le prétexte que c'était un bruit répandu par les dissidents. On lit dans le journal de voyage du cardinal Gaetano, légat en Pologne (1596) (Niemcewicz, *Zbiór II*, 141) : « Les hérétiques jouissent de grandes libertés. Les P. P. Jésuites, qui ont une très grande influence à la cour et auprès des seigneurs les plus considérables, font tous leurs efforts pour les abaisser et les extirper. »

7. Wielewicki (*S. R. P.*, VII, 114) ne précise pas la date et dit seulement : *Hoc mense [Januarii] Petrus Scarga regius concionator factus est.*

Skarga que ses mérites comme orateur recommandaient particulièrement. Si l'on est curieux de savoir quelle idée Skarga se faisait de son nouveau rôle, on n'a qu'à lire la dédicace à Sigismond III de ses *Sermons des dimanches* publiés en 1595 ¹. On y verra comment il se croyait appelé de Dieu non seulement à enseigner le dogme et la morale aux particuliers, mais encore à inspirer aux gouvernants les principes de la politique chrétienne. Ce n'était pas qu'il voulût se mêler de politique au sens vulgaire du mot, et s'immiscer dans les affaires temporelles ou les intrigues de cour, comme faisait en France le ligueur Claude Mathieu que le général Aquaviva n'hésita pas à blâmer ². Il observait au contraire les décisions des congrégations générales de l'Ordre qui interdisent une pareille immixtion ³. Il est vrai qu'en certaines circonstances il se trouva mêlé à des événements politiques et qu'il y joua même un rôle ; mais ce fut toujours à son corps défendant, et lorsqu'il s'y crut tenu par ses devoirs de prêtre ou de patriote ⁴.

Si Skarga, comme théologien et comme prédicateur, pense avoir le droit et le devoir de traiter de la politique en chaire ⁵, c'est dans le sens le plus élevé du mot ⁶. Il ne conçoit pas la Pologne autrement que

1. Cette dédicace, trop longue pour être reproduite ici, est une sorte d'examen de conscience que fait le prédicateur sur la façon dont il a rempli sa charge. On y voit clairement comment il comprend sa mission d'ambassadeur de Dieu auprès du roi et de tous ceux qui prennent part au gouvernement, les sénateurs et les nonces.

2. V. Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, 3^e éd., 1855, t. II, p. 321-323, et en particulier la lettre d'Aquaviva au P. Cl. Mathieu du 22 février 1586 : « Ces sortes d'affaires sont étrangères à notre Institut. »

3. Dans son célèbre sermon connu sous le nom de sermon de Wislica (1606), où il défend son Ordre contre les reproches qu'on lui faisait, le premier reproche qu'il réfute est que les Jésuites se mêlent de politique. A ce propos, il cite les règles formelles de la Compagnie. En ce qui le concerne personnellement, il défie qu'on apporte un seul fait prouvant qu'il a usé de son influence sur le roi pour faire donner une charge, une dignité ou une *starostie* à qui que ce soit. La seule faveur qu'il ait demandée au roi a été pour le vieux cocher qui l'a conduit pendant des années « sans jamais le verser », et pour lequel il a obtenu une pension de 20 gros (environ 4 francs) par semaine, c'est-à-dire de quoi ne pas mourir de faim. (Skarga, *na artykul o Jezuitach*, p. 157 a — 159 b, éd. 1738.)

4. C'est ainsi qu'on le voit lors de l'entrevue de Réval (1589) entre Jean III et son fils, au moment où Sigismond, cédant aux prières de son père, allait abandonner la Pologne et partir en Suède, obtenir de Sigismond qu'il renoncerait à ce dessein ; ou bien en 1592 réconcilier le roi avec le chancelier Zamojski ; ou encore en 1606 accepter l'ingrate mission de ramener au roi le palatin de Cracovie, Zebrzydowski, révolté ; ou enfin conseiller au Roi (à la diète de 1606) de ne pas laisser passer telle loi sur laquelle Sigismond vient le consulter.

5. Il en traite en effet comme le prouvent ses sermons de diète et une foule de passages de ses *Sermons des dimanches et fêtes et de ses Sermons de circonstance*.

6. Skarga dit dans le sermon de Wislica (p. 160 a) : De tels sermons [ses sermons politiques] ne s'immiscent pas dans la politique [au sens vulgaire de l'expression] ; mais en avertissant les gens, en les détournant de grandes fautes, de la discorde, de la

comme un Etat chrétien, et par conséquent soumis aux règles de la morale chrétienne. Cela ne veut pas dire qu'il s'en tient aux principes les plus généraux sans application pratique. Bien au contraire ; il ne veut pas être un simple théoricien et il entend donner des règles de conduite. A ce point de vue il n'échappe pas à une certaine responsabilité au sujet de la politique suivie par Sigismond III ¹, et en particulier quand il s'agit de mesures qui doivent à ses yeux hâter la défaite de l'hérésie. Le P. Wielewicky lui attribue comme un mérite d'avoir fait exclure les dissidents des dignités, des charges et des *starosties* ². Il ne se demande pas si cette politique s'accorde avec l'observation loyale du serment prêté par le roi à son couronnement (*Pacem inter*

sédition, de ce qui ruine la patrie, ils ramènent la politique à la théologie qui est la maîtresse de toutes les professions et de toutes les sciences ; car elle entreprend l'œuvre la plus excellente qui est de conduire au salut et au bonheur éternel ; et à cette œuvre doivent servir toute politique et toute science. (Après avoir dit que chaque artisan, charpentier, serrurier, maçon, poëlier, contribue sous la direction de l'architecte à la construction d'une maison, il ajoute :) Le théologien prédicateur peut instruire sur les guerres, les lois, le gouvernement, les tribunaux, les contrats, la politique, l'économie, les diètes, les assemblées délibérantes, les achats et les profits, etc... autant que le demandent l'honneur de Dieu et le salut de l'homme.

Dans l'Invitation à la Pénitence (*Wzywanie do Pokuty*, 1610, p. 31, éd. 1832, ou p. 130 éd. Turowski) : Quelqu'un dira : le prêtre se mêle de politique. Il s'en mêle et doit s'en mêler (*wdawia i wdawac sie winien*), non pas en prenant part au gouvernement ; mais pour extirper les péchés et empêcher qu'ils ne nous perdent, et pour que les âmes ne périssent pas... Nous [prédicateur] déplorons les mauvaises lois et vos injustices ; vous, corrigez votre politique si vous ne voulez pas périr avec elle.

1. Nous ne parlons que de Skarga, car le P. Golyński, confesseur du roi, ne paraît pas avoir eu d'influence en politique. Le P. Zaleski a trouvé dans le catalogue S. J. (*Les Jés. en Pol.*, I, 455) « qu'il était plus propre à confesser des dévotes qu'à diriger la conscience d'un roi ».

2. Dzieduszycki (t. II, 17) et le P. Zaleski (t. I, 499) ont cherché à défendre (?) Skarga contre les attaques des dissidents à ce sujet, en niant l'exclusion systématique et en citant quelques hérétiques (la plupart de Lithuanie où très peu de nobles étaient catholiques) nommés sénateurs sous Sigismond III. Mais, outre que Skarga n'aurait sans doute pas aimé à être ainsi défendu, car il croyait servir l'Eglise et la Patrie, leurs efforts se brisent contre un fait et un texte : le fait qu'en 1588 il y avait au moins 45 sénateurs protestants (d'après Pieniazek et beaucoup plus d'après tous les autres) et qu'à la mort de Sigismond III, en 1632, il n'y en avait plus que deux, indique une politique persévérante d'exclusion. (*Rel. nunc.*, II, p. 119 ; Torrès, 1621 : son instruction dit 2 ou 3 sénateurs ; Lukaszewicz, *Lith.*, I, 120.) Le texte, c'est le suivant, tiré du *diarium* de Wielewicky, contemporain et confrère de Skarga (*S. R. P.*, XIV, 77, 78) : *Regii contubernii occasionem [Scarga] non passus est effluere sine divini cultus propagatione perpetua. Quod enim Sigismundus rex, tametsi catholicus, parente, Sueciæ rege, hæretico natus esset, adollescensque regni habenas suscepisset, nisi studiose provideretur, catholica res magnum adibat discrimen. Quare Petrus Scarga omnes intendit nervos ut in posterum hæretici Proceres non ita frequentes ad munera publica promoverentur, maxime cum non deessent catholici æque idonei, vel etiam frequentes magis idonei. Nec irritus ejus conatus fuit. Paucos enim post annos in catholicorum manus fere omnia Reipublicæ venerè gubernacula, hæreticisque injectus pudor in eo luto hærendi quo ab honoribus ignominiosè arceri sese putabant. Dicivix etiam potest quam multi etiam primæ notæ viri, hac repulsa in seipsos suamque sectam indi-*

dissidentes in Religione servabo). ni si les conversions amenées par des motifs aussi peu désintéressés sont vraiment sincères et si une telle politique n'est pas une prime offerte à l'hypocrisie ; ni enfin si cette politique n'a pas contribué aux troubles qui ont rendu infructueuses plusieurs diètes et qui ont abouti au Rokosz de 1606. Sans doute, d'après la constitution du royaume, le roi avait le droit absolu de disposer des charges, et Sigismond Auguste en avait largement usé en faveur des hérétiques sans soulever des objections de la part des catholiques. La conduite de Sigismond Vasa était donc strictement constitutionnelle ; mais il n'est pas sûr que l'usage qu'il fit de son droit ait été toujours heureux.

Skarga, nommé prédicateur de la cour, semble avoir inauguré sa nouvelle mission par un sermon de circonstance le 31 janvier 1588. C'est un sermon d'actions de grâces à l'occasion de la victoire de Byczyna remportée par Zamojski sur l'archiduc Maximilien. Nous n'en dirons rien de plus, puisque Skarga n'a pas jugé bon de l'insérer dans ses œuvres et qu'il n'en est pas resté de copie authentique¹. Dès qu'il est installé,

gnati, animum ad catholicam fidem amplectendam adjecerint et sic sensim sine sensu pauci admodum in senatu heretici visi et plurimi per eum non solum ex magnatibus, sed etiam ex reliqua nobilitate, ad rectæ fidei portum translati.

Si l'on veut savoir pourquoi l'exclusion n'a pas été totale, on en trouvera peut-être la raison dans le journal de voyage de Gaetano (Niemcewicz, *ibid.*, II, 174) où l'on remarque ingénument qu'on exclut la plupart des hérétiques des charges, et que si on n'en exclut pas davantage, c'est à cause du serment du roi (à son couronnement) dont la violation amènerait le refus d'obéissance de la part des sujets. V. aussi *Rel. nunc.*, II, 81. (Malaspina, 1598.) A la mort de Sigismond III, les dissidents demandèrent qu'on introduisît ces mots dans le serment royal (art. II) : *Sine discrimine religionis dignos et bene meritos ad honores, dignitates et beneficia Reipublicæ admittam, recipiam vel promovebo.* (Lukaszewicz, *Lith.*, I, 123.)

Le P. Zaleski (I, 499) croit défendre Skarga et les Jésuites en disant que le conseiller de cette politique fut le nonce Aldobrandini (Clément VIII) ; mais personne ne soutient que Skarga et les Jésuites aient été seuls à la préconiser. Il serait facile d'apporter des textes d'Hosius, de Gratiani (*Vie de Commendon*), de Karnkowski et plusieurs instructions des nonces apostoliques recommandant la même politique. Cela montre également que cette politique était la plus commune ; cela ne prouve pas qu'elle était la plus habile ni la meilleure. Ce qui l'a inspirée à Skarga, c'est sa doctrine sur la tolérance, car pour lui la tolérance n'est qu'une concession provisoire arrachée à la faiblesse des pouvoirs publics, ou une nécessité à laquelle on se résigne.

1. On a, il est vrai, de ce sermon une copie latine conservée à la bibliothèque d'Ossolinski, à Léopol ; mais cette copie, incomplète et mêlée d'expressions polonaises, paraît n'être qu'une médiocre traduction, car il n'y a aucune raison de croire que Skarga ait prêché ce sermon en latin. On sait, en effet, par la lettre du 13 janvier de Skarga à Georges Radzivil que Sigismond III parlait fort bien le polonais lorsqu'il arriva en Pologne. Juger Skarga sur cette copie, c'est comme si l'on jugeait Bossuet sur ses premières oraisons funèbres dont on prit des copies où il ne se reconnut jamais.

On s'est demandé si Skarga avait prêché pendant la diète (28 décembre-30 janvier). Cela est plus que douteux : Skarga fut nommé prédicateur du roi en janvier, après

Skarga prêche non seulement chaque dimanche, mais tous les jours de fête, et les fêtes sont nombreuses. Il est donc forcé de remettre en d'autres mains la direction de ses confréries. Quant à l'œuvre de la conversion des hérétiques, il ne l'abandonne pas, et en 1589 il obtient entre autres le retour à l'Eglise romaine d'un personnage considérable, Jérôme Gos-tomski, qui sera plus tard palatin de Posen et fondera le collège des Jésuites de Sandomir ¹. Cependant un événement grave, l'érection de la métropole de Moscou en patriarcat des Eglises russes de rite grec, détourne un moment Skarga vers d'autres soins.

Plus encore que l'Eglise latine, l'Eglise ruthène, vers le milieu du xvi^e siècle, avait besoin d'une profonde réforme. Au synode de Vilna (1509), le métropolite Soltan avait protesté contre la Simonie, l'ordination de sujets indignes, et l'oppression de l'Eglise par les boyards ². Mais après la mort de Soltan (1517) le mal s'était aggravé : les vladycats (évêchés russes) étaient devenus la proie d'une noblesse avide et sans vocation. Plusieurs vladyks (évêques russes) devaient leurs sièges à la simonie ou à la violence, et leur vie dissolue, leurs exactions, leur incapacité ou leur ignorance scandalisaient les fidèles ³. Pour le bas clergé, les popes mal recrutés et sans instruction étaient ravalés au rang des paysans et traités en conséquence par les boyards. Ils ne prêchaient jamais, car ils prétendaient que la prédication est une hérésie papale ⁴, et ne s'occupaient pas d'instruire leurs paroissiens. Beaucoup de paysans ne savaient même pas le *Pater* et le *Credo* ⁵. D'antiques superstitions païennes se transmettaient de génération en génération, et dans certains villages on adorait des arbres, des serpents et l'idole appelée Perkun qui était une sorte de Jupiter de la mythologie letto-slave ⁶. Les moines, qui appartenaient tous à l'ordre de Saint-Basile, étaient sans vergogne les vices ordinaires aux couvents sans discipline, l'ignorance, le fanatisme, l'ivrognerie, le vagabondage. Jusqu'aux higoumènes qui se

que la diète était commencée, et le silence de Wielewicz fait plutôt pencher pour la négative. En 1606, Skarga a déclaré (sermon de Wislica) qu'il avait assisté à 15 diètes. Si l'on tient compte de sa prédication à la diète de 1572 (V. *Lettres de Skarga*, num. 17, 18, 19 et 22), on arrive au nombre de 15 diètes sans celle de 1588.

1. Wielewicz, *S. R. P.*, VII, 126.

2. Pelesz, *Geschichte der Union*, I, 491-492.

3. Likowski, *Unia*, p. 35 à 42 ; Pelesz, I, 496-497. V. les curieux *laissez-passer* sous forme de *Lettre à saint Pierre* qu'on mettait dans la main des morts et qui étaient données contre espèces sonnantes par le métropolite Macarius.

4. Likowski, p. 69.

5. *Rel. nunc.*, II, 89 (Malaspina, 1598) : « Dans ce diocèse [de Vilna] il y a cent mille paysans qui ne savent pas le *Pater*. »

6. Toutes les relations du temps s'accordent sur ce point (V. *Rel. nunc.*, *passim*, et les chroniques de Kromer, de Guagnini, de Piasecki, etc.)

mariaient et installaient au grand jour leurs femmes et leurs enfants dans les monastères dont ils pillaient les biens ¹. Les rares princes (*kniazes*) ou boyards qui étaient encore attachés à la religion gréco-russe ², comme Ostroski et Kurbski, assistaient à ces désordres navrés et impuissants ³.

D'où viendrait le salut ? De Constantinople ? Les patriarches n'étaient plus que le jouet des sultans ; ils ne pensaient aux Eglises russes que pour en tirer de l'argent, et dans ce but ils prodiguaient les immunités et les exemptions ⁴. C'est ainsi qu'en 1586 le patriarche d'Antioche, Joachim, et en 1588-1589 le patriarche de Constantinople Jérémie II, venus en Lithuanie et en Moscovie recueillir des fonds, accordaient le privilège exorbitant de stauropygie ⁵, l'un à la confrérie de Léopol et l'autre à celle de Vilna ; c'est à-dire qu'ils les affranchissaient de l'autorité des vladkyes et leur reconnaissaient le droit de correspondre directement avec le patriarche, et même le pouvoir de fulminer l'excommunication contre le métropolite et ses suffragants ⁶. Ces abus d'autorité irritaient naturellement des vladkyes déjà mécontents du tribut fort lourd que prélevaient sur eux les patriarches orientaux ⁷. Ils apprirent avec indignation que Jérémie II, sur la prière de Borys Godounov, venait d'ériger en patriarcat la métropole de Moscou avec juridiction sur toute l'étendue

1. Sur le bas clergé, v. Likowski, 43-54. Sur le peuple, Pelesz, I, 448. Sur les moines, v. Likowski, 55-58 ; Pelesz, I, 596-602.

2. La plupart des nobles avaient quitté cette religion et passé au latinisme en se faisant catholiques ou protestants. Dans certaines régions, ils s'étaient faits anabaptistes en masse. Skarga, dans le discours qu'il tint aux délégués schismatiques (V. synode de Brest, p. 87-88, éd. 1738), remarque que dans le seul palatinat de Nowogrodek où les hérétiques ont dévasté 650 églises, sur 600 familles nobles, il y en a 16 à peine qui ne se sont pas faites anabaptistes.

3. V. Likowski, 39, lettre des boyards au métropolite Onésiphore (1585) ; p. 59, 60, Constantin Ostroski, ses vues de réforme ; p. 78, son influence ; p. 88, André Kurbski. La bourgeoisie seule, grâce à ses anciennes confréries (Léopol, 1439 ; Vilna 1458), avait conservé quelque chose de l'esprit chrétien et empêchait la ruine totale.

4. Il n'y avait pas non plus à compter sur l'Eglise moscovite, tenue dans l'oppression par les grands princes et plongée dans un état au moins aussi misérable que l'Eglise ruthène ; et d'ailleurs il y avait entre ces deux Eglises une rivalité qui datait de plus d'un siècle (scission de 1448).

5. Stauropygie signifie en grec port de la croix (ici, droit de porter comme insigne la croix patriarcale).

6. Likowski, 64 et 95.

7. En 1589, Jérémie, qui avait déposé le métropolite de Kief, pour s'être remarié, envoya l'archevêque Dionizy son compagnon pour sacrer Michel Ragoza, le nouveau métropolite. Le prélat consécrateur, probablement à l'insu du patriarche, mais en se couvrant du nom de ce dernier, exigea du métropolite une somme énorme (on parle de 50.000 florins) pour sa consécration, et cela en dehors du tribut levé sur les églises. On conçoit qu'un pareil abus ait fortement indisposé les vladkyes ruthènes contre le patriarcat de Constantinople. (Likowski, 97.)

des terres russes. C'était la subordination de Kief, berceau de la religion russe et métropole séculaire, à Moscou l'usurpatrice. Le métropolite et les vладыkes lithuaniens n'acceptèrent pas la décision du patriarche et ils commencèrent dès lors à tourner leurs regards vers Rome ¹.

En Pologne l'érection du patriarcat de Moscou avait provoqué un émoi fort vif. Skarga accompagnait alors le roi qui rejoignait son père, Jean III de Suède, à Réval, en Finlande ². Son vigilant patriotisme aperçut bien vite le danger auquel la décision de Jérémie II exposait la République : sous couleur de religion, Moscou pouvait exercer son influence politique sur les populations ruthènes, qui n'avaient déjà que trop de tendances à se laisser entraîner dans son orbite. N'avaient-elles pas montré la plus grande répugnance à entrer dans l'union polono-lithuanienne de 1569 et donné leur appui à la candidature du grand prince moscovite lors des élections de 1574 et 1587 ? Le roi et le chancelier Zamojski pensèrent avec Skarga que le plus sûr moyen de parer au danger était de rattacher les Ruthènes à Rome en renouvelant l'*Union de Florence*. Skarga pouvait contribuer pour sa part à cette œuvre à la fois religieuse et patriotique ³ en rééditant son livre de l'*Unité de l'Eglise* et en le répandant parmi les populations lithuano-russes. Il s'en occupa immédiatement.

En relisant son œuvre, Skarga reconnut la nécessité de la modifier sur certains points. La première partie, qui est dogmatique et donne son titre à l'ouvrage, lui parut devoir être développée davantage ⁴. Elle ne renfermait primitivement que treize chapitres et une conclusion : elle en renfermera désormais dix-neuf sans la conclusion qui reste la même, et l'ordre des deux premiers chapitres sera renversé.

Avant tout il faut chercher où se trouve la véritable Eglise, car

1. Le 24 juin 1590, quatre vладыkes ruthènes (sur huit) firent et signèrent une déclaration qui fut rendue publique. Ils déclaraient que, se considérant comme abandonnés par le patriarche de Constantinople dont ils dépendaient canoniquement, et ne reconnaissant pas l'autorité du métropolite de Moscou élevé à la dignité de patriarche, ils se regardaient comme libres et ils allaient négocier avec l'Eglise romaine dans le dessein de se rattacher à elle. (Pelesz, I, 517.)

2. Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 130. Le roi arriva à Vilna le 3 juillet 1589 et il quitta Réval le 6 octobre.

3. La préoccupation patriotique de Skarga se montre nettement dans la *dédicace au roi* du traité de l'*Unité de l'Eglise*, 2^e édition. (On se rappelle que la *dédicace* de la 1^{re} édition était adressée à Ostroski). « C'est, dit-il, l'office des rois chrétiens, qui doit vent maintenir l'unité de l'Etat, d'aider à l'unité religieuse, sans laquelle non seulement personne ne peut se sauver, mais encore l'unité de l'Etat ne peut pas durer longtemps. »

4. C'est ce qui fait que Skarga modifia légèrement le titre de cette seconde édition, au lieu de l'intituler *De l'Unité de l'Eglise*, il l'intitula *Du gouvernement et de l'unité de l'Eglise de Dieu* (*O Rzadzic i jednosci Kosciola bozego*).

hors de l'Eglise il n'est pas de salut. Mais comment reconnaître la véritable Eglise sinon à certaines marques. Skarga ajoute (chap. v) de nouvelles marques aux quatre (unité, durée, universalité, apostolicité) qu'il avait primitivement données, et ces nouvelles marques (fécondité, miracles, nom de catholique) il les emprunte sans le dire aux *Controverses* de Bellarmin ¹. Suit un nouveau développement où il montre que le meilleur des gouvernements est la monarchie (chap. vi) et que le gouvernement de l'Eglise est monarchique (chap. vii). Les chapitres suivants sont les mêmes que dans la première édition et traitent de la primauté du pape ; mais Skarga y ajoute les témoignages des Docteurs de l'Eglise latine (chap. xiv) et il montre ensuite qu'en fait les papes ont toujours exercé la primauté : ils ont en effet présidé les conciles généraux (chap. xv) ; ils ont exercé leur juridiction sur les évêques (chap. xvi) ; c'est à eux que de toutes les parties du monde chrétien on en a appelé (chap. xvii) ; enfin, sans eux, les conciles ont été acéphales et considérés comme hérétiques (chap. xviii). Tous ces chapitres nouveaux ont été empruntés à Bellarmin.

La deuxième partie de l'ouvrage est la reproduction exacte de la première édition ². Quant à la troisième partie, l'auteur en a retranché trois chapitres (ii, iii et v) où il reprochait aux schismatiques 19 graves erreurs en dogme ou en morale ³ et où il dénonçait le mariage des prêtres, l'usage du slavon comme langue liturgique, et la domination des laïques dans l'Eglise, comme les trois principaux obstacles à l'Union avec Rome. Ces chapitres avaient en effet blessé et indisposé les Ruthènes, et ç'eût été une mauvaise politique pour préparer l'entente ⁴ que d'insister sur les causes de division. Au bout de quelques mois de travail Skarga avait terminé sa revision ; la deuxième édition de l'*Unité*

1. Nous dirons plus loin quelle a été la nature de ces emprunts et nous en fournissons la preuve.

2. Skarga en 1610 a donné une troisième édition de l'*Unité de l'Eglise*. A cette époque il avait publié un abrégé des Annales de Baronius et il profita de ce travail pour rectifier deux dates et en ajouter une d'après Baronius. Comme résultat d'une revision, c'est plutôt maigre. En revanche, il a ajouté à cette troisième édition une lettre de Cyrille Lucaris de 1601 (devenu à cette époque patriarche d'Alexandrie) dont il fait grand état, sans se douter qu'il est la dupe de ce calviniste masqué.

3. 1^{er} édit., p. 348 : « Il ne s'agit pas ici du chant de l'*Alleluia* ni de l'eau bénite (que les Grecs nous reprochent), ni d'un carême plus ou moins long, ni de pain levé « ou azyme, mais de choses touchant la foi et nécessaires au salut. »

4. Les calvinistes n'avaient pas manqué l'occasion de faire ressortir, d'après le livre de Skarga, les divergences qui existaient entre les Eglises du rite grec et celles du rite latin. (V. J. Lasicius (Lasicki) : *De Russorum, Moscovitarum et Tartarorum religione...* Spiræ, 1582, p. 184 et seqq., où il relève 40 divergences d'après l'*Elucidarius* de Jean Sakran, et p. 220 et seqq. où il cite les 19 divergences contenues dans l'*Unité de l'Eglise* de Skarga.

de l'Eglise était prête, et il en datait la dédicace au roi du 1^{er} juin 1590.

Nous avons dit que Skarga en remaniant son livre de l'*Unité de l'Eglise* a fait sans les indiquer des emprunts à Bellarmin. La chose n'est pas de minime importance, car elle touche à la question de l'érudition et de l'originalité de l'auteur. Il ne suffit plus aujourd'hui, à la vue des innombrables références dont sont émaillés ses ouvrages, des'extasier sur les prodigieuses connaissances de Skarga; il s'agit de savoir si ces références ne couvrent pas des emprunts et si les citations qu'il fait des auteurs ne sont pas de seconde main ¹, surtout en ce qui concerne les Pères de l'Eglise qu'en 1568 Skarga, prêtre et prédicateur depuis quatre ans, déclarait n'avoir pas encore lus ². Quant à la question de probité que soulève de nos jours le plagiat, elle ne se posait pas au xvi^e siècle, et Skarga suivait un exemple universellement adopté chez les protestants aussi bien que chez les catholiques. D'ailleurs Skarga jésuite copiant un autre jésuite pouvait penser qu'il usait d'un bien de famille. On aurait aimé cependant pour sa réputation de modestie à le voir citer quelquefois celui auquel il devait quelque chose de sa renommée ³.

Pour découvrir et démontrer les emprunts faits par Skarga à Bellarmin il ne suffirait pas de montrer la conformité de leurs doctrines sur des matières qui sont hors de controverse entre catholiques. Bellarmin n'a jamais prétendu à l'originalité, et les cas où il a apporté des arguments

1. Dans l'édition critique que nous donnons des *Sermons de diète* de Skarga, nous montrons que la plupart de ses références, à l'exception des citations de la Bible, sont de seconde main. Nous aurons l'occasion de faire la même démonstration pour certains sermons des dimanches et des fêtes et d'autres, et l'on verra que la source intarissable où puise Skarga est généralement l'ouvrage des *Controverses* de Bellarmin. C'est du reste l'étude de la controverse dans les sermons de Skarga qui nous a naturellement amené à penser au plus grand controversiste catholique du xvi^e siècle, à celui que les protestants ont tant redouté qu'ils ont été jusqu'à instituer à Heidelberg un *collegium anti-bellarminianum* chargé de le réfuter, à celui aussi qui a généralement fourni d'arguments les controversistes catholiques de son époque.

2. *Patres non vidi*. (Lettre num. 3, éd. Syganski, p. 4 : du 13 novembre 1568 à Kromer.) On fera croire difficilement que Skarga a fait une étude approfondie des Pères au Noviciat (Alzog., *Hist. de l'Egl.* III, 218) ou à Pultusk (peste, pérégrinations, collège de Jaroslaw, prédication et enseignement), ou même à Vilna (controverse avec Wolan, prédication, vies des saints, *Unité de l'Eglise*, mission en Livonie.)

3. On ne peut s'empêcher de penser à la bonhomie de son contemporain saint François de Sales qui disait dans la préface de ses *Controverses*. (Lettre de 1609, 155 éd. Panthéon lit.) : « Dans cet écrit il n'y a presque rien du mien que le fil et l'aiguille le dessein ne m'a coûté qu'à le découdre et le recoudre à ma façon », et qui écrivait à l'archevêque de Vienne, M. de Villars : « Ce sont [les controverses] plusieurs méditations que j'ai faites durant cinq ans [depuis 1593] en Chablais où j'ai prêché sans autres livres que la Bible et ceux du grand Bellarmin. » Voilà au moins qui est net et l'on sait à quoi s'en tenir.

ou des témoignages nouveaux sont en somme relativement rares. On pourrait toujours objecter que la ressemblance des doctrines vient de l'enseignement commun de l'École. Il nous a donc paru plus sûr de signaler quelque passage où le polonais de Skarga n'est que la traduction du latin de Bellarmin ¹. Les passages de ce genre sont rares parce que Skarga est obligé d'abrégier les longs développements de Bellarmin ; mais il est aisé de montrer que Skarga le suit pied à pied, car il copie ses références et ordinairement sans en troubler l'ordre ; or on ne voit jamais deux théologiens indépendants l'un de l'autre et soutenant une même thèse, fournir les mêmes citations et dans le même ordre. Il peut

1. Nous avons fait ce travail dans les *notes* de notre traduction des *Sermons de diète* où se rencontrent (surtout dans le VI^e sermon) des emprunts à Bellarmin d'une évidence criante. Quand nous parlerons des *Sermons des dimanches*, nous aurons à signaler de nouveaux emprunts du même genre. Il en est de même des sermons sur les sacrements. Voici un passage de l'*Unité de l'Eglise* de Skarga (p. I, cap. v, p. 11 b, éd. 1738) et en face le passage de Bellarmin, suivi ligne par ligne. (*Controv.*, t. II, *De notis Ecc.*, lib. IV, c. xiv, éd. Colonie Agrip., 1619, col. 207-11.)

SKARGA (*O Iedn* ², P. I, cap. v.)

(Sixième note de l'Eglise).

BELLARMIN.

(Onzième note de l'Eglise).

Sk. résume d'abord (p. 10 b, 11 a), sur les miracles comme marque de la véritable Eglise la doctrine de Bellarmin (col. 207 et 208) à qui il emprunte les références suivantes :

Egesipus libro 3 de excid. Jeroso.

[Lisez *Stafilus et Bolsec*] *in vita Calvi*, cap. xiii.

Après avoir dit qu'il y eut des miracles dans tous les siècles, Skarga continue ainsi :

Le 1^{er} siècle eut les apôtres dont la Sainte Ecriture fait connaître les miracles.

Le 2^e siècle eut des martyrs dont les miracles sont témoignés par toutes les histoires.

Le 3^e siècle eut Grégoire, évêque de Césarée, surnommé le thaumaturge, que S. Basile le Grand compare à Moïse en énumérant ses miracles. (Basil., *lib. de Spir. S.*, cap. xxix.) C'est ce que font aussi Grégoire de Nysse (dans sa vie) et S. Jérôme (Hieron, *De viris illus.*)

Le 4^e siècle eut les miracles de S. Antoine et de [S.] Hilarion, de S. Nicolas et de S. Martin. S. Augustin énumère les miracles du 5^e siècle. (*De civit.*, lib. XVII.)

Egesippus, lib. III de excidio Hierosolym., cap. II.

Staphylus, Bolsec in vita Calvini, cap. xiii.

Col. 210. — *Primo sæculo habemus miracula Christi et Apostolorum in Evangelii et actis.*

Sæculo habemus miracula Christianorum militum...

Tertio sæculo habemus miracula Gregorii thaumaturgi de quibus vide Basilium (libro de Spiritu Sancto, cap. xxix). Gregorium Nyssenum (in vita ejus), Hieronymum de viris illustribus [et Eusebium (ex versione Ruffini, lib. VII, cap. xxv)].

Quarto sæculo habemus miracula Antonii, Hilarionis, Martini, Nicolai [et aliorum scripta ab Athanasio, Hieronymo, Sulpitio et aliis].

Quinto sæculo habemus miracula plurima quæ describit Augustinus facta, suo tempore (lib. XXII, De civitate Dei, cap. vii).

y avoir des citations communes à l'un et à l'autre ; mais il y en a toujours qu'on ne trouve que chez l'un ou chez l'autre, et l'ordre de ces citations est généralement personnel. On verra par la variété des réfè-

S. Grégoire le Grand énumère beaucoup de miracles du vi^e [siècle] (Greg., in lib. *Dialo.*)

Au vii^e siècle, S. Augustin, moine de S. Benoît, envoyé par le pape Grégoire pour convertir l'Angleterre, fit beaucoup de miracles, comme en témoignent le même S. Grégoire et le vénérable Bède (Greg., cap. [sic] (a) LVIII, lib. IX.)

Au viii^e siècle, ont fait des miracles S. Rutbert (b) [sic] et S. Jean en Angleterre. Le vénérable Bède parle d'eux en son histoire.

Au ix^e siècle, dans la ville de Soissons en France, il se fit beaucoup de miracles lors de la translation des reliques de S. Sébastien (*vide Annales Francorum*).

SKARGA (p. II b).

Au x^e siècle, comme l'a écrit Pierre Damien, S. Romuald fit des miracles. De même S. Venceslas, roi de Bohême, S. Udalric, S. Dunstan et d'autres. (V. *Vies des Saints* [traduites de Surius par Skarga] à la vie de chacun d'eux.)

Au xi^e, firent des miracles Edouard, roi d'Angleterre, S. Anselme, S. Grégoire VII, et d'autres.

Au xii^e, S. Malachie, dont parle S. Bernard, et S. Bernard lui-même s'illustrèrent par de grands miracles, comme l'a écrit Godfrid qui les a vus. (Godfridus, lib. IV, cap. iv.)

Au xiii^e siècle, S. François a fait des miracles qu'a décrits S. Bonaventure, et S. Dominique s'illustra dans ce siècle par

Sexto sæculo habemus miracula quæ narrat (in dialogis) [ubi narrat duo facta à Romanis Pontificibus Joanno et Agapeto, lib. III, cap. II et III.]

Col. 211. — *Septimo sæculo miracula facta in Anglia a Sancto Augustino et sociis, de quibus Gregorius (lib. IX, Epistol. LVIII et Beda (lib. I, Histor., cap. xxxi.)*

Octavo sæculo miracula S. Cuthberti et sancti Joannis in Anglia, teste Beda (lib. IV et V. Hist.)

Nono sæculo miracula Tharasii... Item alia innumerabilia omnis generis in civitate Suessionensi in translatione reliquiarum S. Sebastiani martyris [quæ facta est A. D. 826. De qua] vide Annales Francorum scriptos summa fide ab auctore qui illo ipso tempore floruit.

BELLARMIN (col. 211.)

Decimo sæculo miracula S. Romualdi scripta a B. Petro Damiano. Item S. Venceslai regis Boemorum, S. Udalrici et S. Dunstani, de quibus vide Surius.

Undecimo sæculo miracula S. Eduardi regis [et Virginis] S. Anselmi, Gregorii papæ VII et aliorum.

Duodecimo sæculo claruerunt in Ecclesia Catholica miraculis B. Malachias et beatus Bernardus. — De Malachia... sic scribit Bernardus (in vita ejus)... — Beatus autem Bernardus... pluribus miraculis claruit [quam ullus sanctorum...] ut scribit Godfridus qui cum eo vixit (lib. IV, cap. iv, vitæ ejus.

Decimo testio claruerunt in Ecclesia Catholica multi, sed præcipue B. Franciscus, cujus vitam... scribit B. Bonaventura. Item

a. Skarga a lu de travers la référence de Bellarmin, et au lieu de *ep.* Il a écrit *cap.*, qui n'a pas de sens.

b. Skarga a estropié le nom de Cuthbertus et l'a transformé en Ruthbertus.

rences que nous citons en note qu'il est impossible que Bellarmin et Skarga se soient rencontrés si constamment sans que le second ait copié

ses miracles ; de même S. Pierre martyr. (S. Anton, par. III *Hist.*)

Au ^{xiv}^e siècle, ont fait des miracles S. Bernard (a) (*sic*) et Catherine de Sienne, et S. Nicolas le Tolentin. S. Antonin a écrit là-dessus. (S. Anton., par. III *Hist.*)

Au ^{xv}^e siècle, S. Vincent, vivant et mort, fit beaucoup de miracles. Il ressuscita 38 morts. (S. Anton.) | S. Antonin brilla aussi par ses miracles.

Et dans notre siècle, Dieu suscita S. François de Paule dont les grands miracles sont témoignés par Léon X, dans sa canonisation. Dieu suscita encore de notre temps aux Indes S. François Xavier S. J. qui, en répandant la Foi sous l'obédience romaine en ces pays lointains, s'illustra grâce à Dieu par de grands miracles. Comme on transportait sa dépouille de Malacca à Goa, la tempête de la mer s'apaisa et ce corps, mis dans la chaux pendant 15 mois, ne laissa voir aucune altération, et répandit un parfum merveilleux. Jusqu'à ce jour il s'est maintenu intact. Pendant ce temps-là Luther refusait l'obéissance à la Ste Eglise, rompait le vœu de virginité ; moine, il prenait pour femme une religieuse, troublait la chrétienté, multipliait les sectes. Et quand il fut mort, quoique en hiver et par une forte gelée, son corps renfermé dans un cercueil d'étain répandait une puanteur insupportable.

D'ici à la fin du chapitre, Skarga, donnant la 7^e note de l'Eglise, ne copie plus mais résume, et il emprunte à Bellarmin les références suivantes, en mettant la dernière en tête des trois autres :

P. 12 a. Ambr., *Orat. de Obitu Satyri.*

Aug., *Lib. cont. epis. junda.*

[Cyrillus] *Catech.*, 18.

[Justinus] *in Triph.*

B. Dominicus. *Claruerunt. B. Petrus martyr et...* (*de quibus vide Antoninum, III, par. hist., tit. 23 et 24...*)

Decimo quarto... S. Bernardinus et S. Catharina Senensis, S. Nicolaus toletinus de quibus vide Antoninum ubi supra.

Decimo quinto sæculo claruit S. Vincen-tius vivus et mortuus miraculis plurimis adeo ut B. Antoninus III part. hist. tit. 23) dicat constare de 38 mortuis per eum excitatis. Idem B. Antoninus eodem sæculo miraculis claruit.

Denique hoc nostro sæculo claruit in primis S. Franciscus de Paula plurimis miraculis, ut in bulla canonizationis scribit Leo X Pontif... Claruit etiam in Indiis omni genere miraculorum. B. P. Franciscus Xaverius, S. J., presbyter... et eum mortuum deferretur ad insulam Goam ex Malacca, [constat] maris tempestatem sedatam, denique corpus ejus, post XV, menses a morte integerrimum et suaviter olem repestum, cum tamen jacuisset per multos menses calce obsutum ; nec dubium est quin usque ad hanc diem integrum et incorruptum conservetur. Conferantur ista cum Lutheri vita et morte : Lutherus deserit monasterium, ducit uxorem post votum continentiae, bellum indicit papæ... et corpus ejus præter naturæ ordinem subito putrescere cepit, idque in hieme quando gelu omnia rigeabant, et ita putrescere ut intra arcam stanneam fœtor contineri nequiverit.

Col. [167-168] (La pagination est fautive et marque à tort 186 par interversion des chiffres.)

S. Aug., *lib. contra epist. fundamenti*, cap. iv.

Cyrill., *Catech.*, xviii.

Just., *in Tryphone.*

a. Sk., copiant mal, confond S. Bernard avec S. Bernardin. De plus, il ne songe pas à corriger l'erreur de Bellarmin qui place S. Bernardin (1380-1444) avant Ste Catherine de Sienne (1347-1380), Bellarmin a plus tard corrigé ce passage et remplacé S. Bernardin au ^{xv}^e siècle, (V. t. I. *Recognitiones*, sign... 2 b, verso). Dans son sermon du XX^e Dim. ap. la Pent., Sk. reprend cette page en l'abrégant : cette fois il corrige les noms de S. Ruthbert (il l'écrit *Guthert* au lieu de *Cuthert*) et de S. Bernard (S. Bernardin).

le premier, parce qu'une pareille rencontre ne peut être l'effet du hasard et qu'elle tient à la marche parallèle des idées ¹.

1. Skarga, P. I, chap. III (2^e marque de la véritable Eglise).

P. 7 b : Dan., ix ; Actor., v ; P. 8., a. II Tim., iii ; Cypr., lib. IV, ép. 2 : [Theodoreus] *de fabulis hæreticis* [lib. III].

S. Augustin compte 88 sectes dont il témoigne que la plupart ont péri. (Aug., in Ps., LXII.)

De nos jours jusqu'à Luther il a surgi 200 sectes hérétiques.

Hieron. [extremo dialogo] *adversus Lucif* [rianos].

Chap. IV. (3^e marque).

P. 8, b., Iren., lib. I, cap. III.

Athan. [lib.], *de humanitate Verbi*. [Chrysost. et] Hieron, Matt. 24, [in cap.]

August., Ep. 78 [et 80] [ad Hesychium].

Grego., in Epist. [ad episcopos Orientis...]

Beda, in cant. 6 [cap. VI. Canticorum].

Vita Sancti Bern [ardi], lib. II, cap. VII.

P. 9 a. [August.] *Libro de Pastor.*

Chap. VIII. (4^e marque).

Tertull. [lib.], *de Præscrip.* [Eusebius, Hieron, Prosper].

Epiphan., *hæres.*, 27.

[Optatus Milev.], lib. II, cont[ra] Parmeni [anum].

P. 9 b. August., Ep. 165 [in epist. 16 ad Generosum].

[August.] Lib. contra Epist. fundam. Chap. IV. (5^e marque).

P. 10 a. Athanas., *de Human. verbi.*

[Mahomet.] in Alcorano, cap. XVIII et XIX.

Tertull. [in lib.] *de præscript. hæret.*

P. 10 b. Athan., *de humana* (?).

Theodor., [lib.] *de legibus.*

Augustin., *de Civit.*, libro XXII, cap. v.

Centuriatores, cent. 8 [cap. 2, col. 20].

Platina. — [Antonin.], Part. hist., titul. 23 [c. VIII, § 4].

Bellarmin, t. II, lib. IV. Col. 174.

Il est inutile de répéter ici les références ; elles sont identiques, sauf que Skarga abrège parfois. (Les mots entre crochets sont de Bellarmin.)

Col. 175 : Aug. in lib. *de hæresibus memorat 88 hæreses ex quibus plurimas periisse testatur in expositione Ps. LVII.*

Nos numeramus 200 [sectas] usque ad Lutheri tempora.

Col. 176.

Col. 177.

—

—

—

—

—

Col. 178.

—

Col. 179.

—

Mêmes références.

—

—

Col. 201.

—

—

—

Col. 202.

—

Col. 203.

Chap. XIII, p. 20-21, mêmes textes et mêmes références, et dans le même ordre que Bellarmin : *De Rom. Pont.*, lib. II, cap. xv, col. 648-650. (Iren., Epiph., Athan., Basil., Greg. Nyss, Chrysost., Cyrill. Alex., S. Thomas, Theodore. Sozom., Justinian.)

Chap. VI, p. 12 b-13 a, Skarga cite en bloc une quinzaine de références à la marge,

En rééditant le livre de l'*Unité de l'Eglise* Skarga n'intervenait qu'indirectement dans la politique. Un événement imprévu l'engagea à y prendre une part directe. Le 23 mai 1591, jour de l'Ascension, après les vêpres et la représentation d'un mystère qui représentait Jésus montant au ciel et Satan précipité dans l'abîme, des écoliers prirent le mannequin qui figurait le démon et allèrent le jeter à l'eau, selon l'ancienne coutume. Tout à coup l'idée leur vint de passer par la place Saint-Jean où se trouvait la maison du Brog qui servait de temple. Là ils se livrent à des manifestations déplacées contre les protestants, tandis que s'amassait une foule de badauds, puis ils se dispersent. Des protestants prévenus accourent furieux et en armes, tuent quelques spectateurs et en blessent environ deux cents. A leur tour, des catholiques exaspérés par ces violences, décident de se venger et, la nuit venue, mettent le feu au Brog qui est réduit en cendres ¹. Quelques semaines après (28 juin) la maison où les antitrinitaires célébraient le culte était également incendiée, et dans l'intervalle (les 9 et 10 juin) ² le temple calviniste de Vilna était aussi devenu la proie des flammes sans qu'on pût découvrir comment le feu y avait pris.

Les dissidents réclamèrent justice, reprochèrent au roi sa partialité ou son indifférence (il était à Cracovie ³, où il jouait à la balle sans interrompre sa partie) et demandèrent la convocation de la diète et des garanties de sécurité. Comme ils n'obtenaient aucune satisfaction, ils se réunirent en confédération à Chmielnik (25 juillet) et à Radom (22 septembre 1591 et 22 février 1592) ⁴.

les mêmes que cite Bellarmin (et généralement dans le même ordre) : *De Rom. Pontif.*, lib. II, col. 509, 510 et 516. Il appelle Hérodote *Heredotus* dans le texte et dans la référence *Hjero*, lib. III. (Bell., *Herodotus ex historiis*, lib. III, qui *Thalia inscribitur*.) Ces références se rapportent à Platon, Aristote, Sénèque, Plutarque, Homère, Isocrate, Hérodote, SS. Cypr., Justin, Athan., Chrysost.. En général, les références sont plus précises dans Bellarmin. Skarga se soucie peu de cette précision et copie souvent les références en abrégé. (V. les notes de notre traduction du 6^e sermon de diète, où les textes sont collationnés.)

Nota : On remarquera, en suivant les pages de Skarga et les colonnes de Bellarmin, que Skarga suit son modèle de page en page, et ne le quitte guère d'un bout à l'autre de sa démonstration.

1. Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 117.

2. *Idem.*, *ibid.* Depuis cette époque, il n'y eut plus de temple hérétique à Cracovie. Malgré l'autorisation accordée par les pouvoirs publics, on n'osa plus rebâtir le Brog. Les protestants transférèrent leur service religieux à Alexandrowice ; mais en 1619, comme ils ne se croyaient pas assez en sûreté, ils le transférèrent plus loin, à Wielkanoc, où il cessa en 1630. (Lukasz., *Helv.*, 349.)

3. Les attentats antérieurs avaient eu lieu pendant les interrègnes ou en l'absence du roi.

4. Wielew., *ib.*, 143, 145, 150.

Le roi fit dissoudre par la force la confédération de Radom, ce qui redoubla les plaintes des mécontents et mit certains catholiques dans la disposition de confirmer la *confédération de Varsovie*. C'est alors que Skarga publia un écrit anonyme¹ intitulé *Avertissement (upominanie) aux évangéliques et avis (przestroga) aux catholiques*² dont voici l'analyse :

Skarga proteste d'abord que ce qu'il va dire est inspiré par la charité chrétienne : « J'invoque l'Esprit d'amour et de bonté chrétienne et je déclare
« devant Celui qui voit toute chose et la connaît même avant qu'elle n'arrive,
« que je ne veux rien dire par haine ni pour exciter l'aversion. Rejetant toute
« colère et toute amertume de cœur, et avec la conviction que Dieu m'inspire,
« je vais parler pour le bien en polonais à des Polonais, en frère à des frères,
« en consanguin à des consanguins, en prochain à mon prochain. Il est vrai
« que l'hérésie est mauvaise, mais les hommes sont bons ; que les erreurs sont
« mauvaises, mais les caractères sont dignes d'éloge ; que l'apostasie est mau-
« vaise, mais le sang nous est cher ; que les péchés sont mauvais, mais la
« fragilité mérite qu'on la plaigne. Mes très chers frères, vos frères évangé-
« liques ont fourni aux catholiques pour détruire les temples de Cracovie un
« motif clair, grave et invincible pour les plus faibles d'entre eux. »

Cette entrée en matière, faite d'ailleurs de la meilleure foi du monde, laisse prévoir que Skarga au lieu de rester sur la défensive prendra l'offensive, qu'il plaidera sa cause en avocat et que l'impartialité ne sera pas la qualité dominante de son discours. Il rapporte les faits en appuyant sur les torts des protestants et en passant légèrement sur ceux des catholiques, et sa principale préoccupation est de montrer que la destruction des temples, comme le jeu des écoliers, ne sont pas des actes de guerre prémédités, mais l'un une inspiration de gamins et l'autre une explosion de colère « de gens imbéciles » et sans patience ». Le mannequin sous sa plume devient un chiffon : les ruines des temples ne sont que quatre murs de maisons privées ; la fureur des incendiaires est « un zèle excité par de grands dommages subis et par des « meurtres », et il faut leur savoir gré de n'avoir sévi que contre des murs et non contre des gens. Par un sophisme étrange et sans tenir aucun compte du privilège accordé au Brog par Sigismond Auguste, et renouvelé et confirmé par Batori, Skarga déclare que cette destruction ne blesse pas la justice : « On ne peut blâmer que la façon [dont la chose s'est passée]..., la « chose en elle-même n'est pas injuste, car ce qui a été élevé à tort peut être « détruit sans tort. » Et il montre que l'érection de temples hérétiques est la cause de nombreux dommages. Cette érection nuit à la Religion, car « sur « son terrain et sa propriété on élève une tour et un château pour l'abattre

1. La prudence engageait Skarga à ne pas signer cet écrit, car des pamphlets anonymes circulaient contre les Jésuites, surtout l'*Equitis Poloni adversus Jesuitas actio prima* parue en 1590 (traduite en polonais en 1594). (V. Wielew., *S. R. P.*, VII, 133, 134.)

2. *Upominanie do Ewanjelikow...* [Aux Évangéliques et à tous les non-catholiques, avertissement de ne pas se fâcher au sujet de la destruction des temples cracoviens et de ne pas se révolter, ni causer des troubles, et *avis aux catholiques* sur la façon de se comporter vis-à-vis des hérétiques. (1592)].

« et la détruire » : elle nuit à l'évêque, qui est seul qualifié pour autoriser l'érection d'églises dans son diocèse ¹ ; au roi, qui ne permet pas même que sans son consentement « on ouvre une auberge ou une boutique » : à la paix publique, qui n'a cessé d'être troublée à Cracovie depuis qu'il y a des temples ; aux âmes, car on a par là introduit « des loups pleins de rage dans la bergerie ». Ce qu'un gouvernement bien réglé aurait dû faire depuis longtemps, « des fourmis et des enfants, ou quelque force divine », l'ont fait « pour le salut des âmes ».

D'ailleurs les hérétiques sont mal venus à se plaindre, eux qui ne tolèrent même pas chez eux une chapelle catholique ; eux qui ont pris et pillé ou détruit près de 600 églises dans le diocèse de Cracovie, et 500 dans celui de Vilna, sans parler des diocèses de Luck, de Posen et de Cujavie, ce qui porte le total à près de 2000 ². Que l'on compare les pertes des catholiques à celles des hérétiques. Ce sont des centaines de milliers de florins contre cent. Il y a quarante ans les hérétiques n'avaient pas même une chaumière pour y célébrer leur culte, et la plupart des temples construits par eux ont été élevés avec l'argent pris aux catholiques. Et ces derniers sont établis depuis 700 ans.

Les églises catholiques ont été tellement ruinées par les hérétiques qu'on trouve à peine un ou deux prêtres là où il y en avait 10, 5 où il y en avait 30, 20 où il y en avait 50. Vous dites volontiers que chaque seigneur peut sur son domaine remplacer les prêtres par des ministres ; de quel droit ? Vous dites que les biens d'Eglise donnés par vos ancêtres, vous pouvez les reprendre et les donner à vos ministres ; mais bien donné ne se reprend pas, et encore moins quand il a été donné à Dieu. Du reste, il n'y a peut-être pas un seul ministre qui touche tous les revenus de son église. Mais vous avez changé de religion, direz-vous ; c'est votre affaire personnelle et aucun homme sensé ne vous en félicitera. Si vous objectez que les Juifs peuvent bâtir des synagogues, je répondrai qu'ils n'ont pas comme vous embrassé la foi chrétienne et qu'ils ne font ni propagande ni prosélytisme, et qu'ils ne sont pas comme vous tenus à revenir à l'unité chrétienne.

A l'occasion de la destruction des temples de Cracovie, vous prétendez que les catholiques ont comploté de vous exterminer. Vous savez cependant qu'il n'en est rien et que cette destruction est le résultat d'une émeute qui n'est d'ailleurs pas la première. Le temple de Vilna a été brûlé, et après que vous avez forcé trois mille catholiques à comparaître et à prêter serment, vous n'avez trouvé aucune preuve contre eux. Vous vous êtes rassemblés à Radom est vous n'avez pu fournir la démonstration d'un complot. Quelques-uns d'entre vous prétendent que nous prêchons la guerre contre vous ; bien au contraire nous prêchons qu'on doit vous aimer et se conduire à votre égard

1. *Constit. synod.* (Wezyk), p. 233, *ex antiquis* [constit.].

2. Dans le *Procès de la confédération* (IV^e partie, ch. XIII, p. 143 a, éd. 1738), Skarga en compte 3.000. Ce sont là des chiffres ronds et hasardés. Bukowski (*H. d. l. Rel. en Pol.* I, 437), s'appuyant sur des pièces officielles et de longs calculs où la conjecture tient une grande place, admet que sur environ 4.200 paroisses (les couvents non compris), il y eut un peu plus de 1000 églises profanées. (Il compte 1.200 temples dont une centaine ont été bâtis par les hérétiques.) A ces églises paroissiales il faut ajouter beaucoup de chapelles conventuelles que sans aucun doute Skarga fait entrer en compte.

de manière à vous ramener à la sainte Eglise. Loin d'exciter à la guerre nous enseignons l'humanité, la charité, la patience. Nous savons que la Confédération [de Varsovie] est mauvaise ; mais la guerre civile est encore pire, car ses victoires sont aussi funestes que ses défaites, et elle aurait pour résultat la ruine de la Couronne. Nous savons que l'ivraie est mauvaise ; mais le sarcloir employé à contre-temps est encore pire. Nous savons que l'hérésie est mauvaise ; mais nos frères sont bons et unis à nous dans l'amour commun de la patrie. Nous savons aussi que la violence n'a qu'un temps et que ce qui commence à contre-cœur ne dure pas. Nous ne voulons pas la guerre, car nous avons l'espoir de vous ramener à nous par la grâce de Dieu. Déjà votre nombre a diminué et il n'y a guère de fils qui n'ait abandonné l'hérésie paternelle ; plus d'un fils même a ramené son père. D'un autre côté notre clergé se réveille d'un long assoupissement, et vous savez que la conduite peu édifiante de nos prêtres a plus fait pour l'hérésie que les sermons de vos ministres. Que nos évêques nous mènent au combat, mais avec les seules armes spirituelles, la vertu, la science, le bon exemple, l'Ecriture, la prédication, la prière, le sacrifice !

Ce n'est pas nous qui excitions des troubles contre vous ; nous oublions vos torts et nous vivons en paix avec vous ; nous vous laissons vos libertés ; nous vous donnons des dignités et des charges ; nous vous accordons plus que nous ne recevons. Pour une paire de murs renversés, valait-il la peine de bouleverser et de soulever tout le royaume ? et aviez-vous besoin de vous assembler trois fois à Chmielnik et à Radom ? Fallait-il semer la discorde et en quelques endroits verser le sang et battre nos prêtres ? Il ne s'agissait pourtant que d'un dommage fait à une maison privée.

Enfants de la Couronne, revenez à l'unité ; faites-le pour la patrie qui penche vers la ruine. Renoncez à ces divisions qui nous perdent. Prenez exemple sur la patience des catholiques qui ont supporté la destruction de centaines de leurs églises. Abandonnez cette marâtre allemande et française [le luthéranisme et le calvinisme] et revenez à votre mère véritable.

Avis aux catholiques : qu'ils prennent garde dans leurs rapports avec les hérétiques au danger de contamination. Quoique par la puissance divine l'ivraie puisse se changer en pur froment, le plus souvent elle fait périr le bon grain. Mais ce qu'il faut surtout éviter c'est de se laisser séduire et de donner des louanges et un appui à la *Confédération* [de Varsovie] ; car c'est là une grande faute et qui mérite la condamnation divine.

D'abord la Confédération autorise le blasphème et l'autorise *in perpetuum* parce qu'elle donne toute liberté de se produire à toutes les sectes. L'accepter, c'est renier Dieu. Alors que l'Ecriture punit de mort le blasphémateur, que le roi saint Louis le marque au fer rouge, et que saint Jean Chrysostôme permet de le frapper sur la bouche, la Confédération ordonne de l'honorer et de lui accorder les dignités et les charges. C'est pis que renier Dieu ; c'est donner aide et protection au blasphémateur.

Ensuite la Confédération empêche l'Eglise de se défendre ; car elle ouvre aux loups la porte de la bergerie par la liberté qu'elle donne aux hérétiques.

Elle favorise les divisions religieuses qui entraînent la perte de la patrie.

D'ailleurs elle a été condamnée formellement au synode de 1577.

Beaucoup ne savent pas cela ; ils ont péché par ignorance, et c'est leur excuse ; maintenant ils sont avertis.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui garantira la paix entre les catholiques et les hérétiques, si on met de côté la Confédération ? Les catholiques n'ont jamais troublé la paix dont jouissent les hérétiques, car ces derniers croient ce qu'ils veulent et ont dans leurs domaines des ministres de leur choix. Ils occupent les plus hautes charges et on leur confère les dignités même les plus grandes. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas réclamer contre leurs violences et les laisser jouir du bien d'autrui : pour leur permettre d'introduire leurs ministres dans les villes royales ; pour tolérer qu'ils s'opposent à l'exécution des jugements des tribunaux ecclésiastiques et qu'ils ne respectent pas les lois de l'Eglise sur le mariage.

Définons-nous des conditions de paix qu'ils proposent : ne nous laissons pas entamer par leurs railleries sur le jeûne, la prière et les bonnes œuvres. Prenons exemple sur eux en certains points : ils sont très unis, malgré leurs divisions, quand il s'agit de combattre l'Eglise. Apprenons d'eux à nous accorder entre nous. Ils sont hardis et même audacieux, et nous sommes pusillanimes. Les catholiques sont « comme ces épouvantails immobiles qu'on dresse sur un champ de millet » ; deux ou trois hérétiques en terrorisent cent. Ils sont actifs et entreprenants quand il s'agit de leurs temples, et nous, resterons-nous inertes, quand il s'agit de nos églises ? Ils ne craignent pas d'exposer leur vie, craindrons-nous d'exposer la nôtre ? Si nous les laissons faire nous sommes perdus. Il est grand temps de les refréner si nous voulons nous sauver et sauver la République. *Dizi.*

Cette sèche analyse ne donne pas une idée de la chaleur répandue dans cet écrit de Skarga et de l'éloquence entraînant qu'il y déploie. Il n'y faut pas chercher un plan rigoureux ni un équilibre parfait dans le développement des idées. Skarga est surtout un homme de sentiment et il se laisse volontiers aller aux mouvements de son âme sans se préoccuper de certaines répétitions ou de certains retours en arrière qu'un art plus savant ne manquerait pas de condamner. Au point de vue politique l'*Upominanie* se ressent de l'intransigeance de Skarga et il n'y a pas lieu de s'étonner que cet écrit ait été mal vu non seulement des dissidents, mais encore des politiques modérés. En somme ce n'était pas de l'eau, c'était plutôt de l'huile jetée sur le feu ¹.

Les passions violemment surexcitées éclatèrent : le roi, qui avait épousé une princesse autrichienne (4 mai 1592) malgré l'antipathie générale des Polonais contre la maison d'Autriche et l'opposition de Zamojski, était devenu suspect. On l'accusait d'intriguer avec l'Autriche pour établir en Pologne la royauté absolue. Les dissidents le soupçonnaient de poursuivre leur extermination d'accord avec les Jésuites. Skarga et le P. Golynski furent insultés et maltraités comme ils montaient au châ-

1. Nous ne pouvons cependant pas souscrire à l'opinion de Lukaszewicz quand il dit (notice sur Posen, p. 108) : « Je ne connais pas d'écrit de ce temps plus capable d'exciter la populace contre les dissidents, car, dans ce livre, Skarga non seulement justifie « l'émeute déchaînée, mais il encourage en quelque sorte ces pratiques. » Nous constatons seulement que l'écrit de Skarga ne pouvait être bien vu des dissidents.

teau royal (3 juillet)¹. A la diète d'inquisition (septembre et octobre)², pressé par Zamojski, le roi fut forcé de se justifier des accusations dont il était l'objet et de signer un écrit humiliant dans lequel il déclarait qu'il ne visait pas à établir la monarchie absolue et qu'il n'intriguait pas avec l'Autriche pour céder son trône à un archiduc.

Cependant, à l'issue de la diète, Skarga réussit à réconcilier le roi et Zamojski, réconciliation singulièrement délicate et fragile, puisque le roi poursuivait une alliance étroite avec l'Autriche et contre la Porte, tandis que le chancelier détestait l'Autriche et ne voulait pas de guerre avec les Turcs.

Le 26 novembre, le père du roi mourut et Sigismond se rendit à Stockholm pour recueillir la couronne de Suède. L'absence du roi devait être longue (août 1593-septembre 1594) et la faiblesse de santé de Skarga ne lui permettait pas d'affronter les fatigues d'un si long voyage. Sigismond laissa donc en Pologne son prédicateur en titre et prit avec lui le P. Just Rabe³, ce qui donna des loisirs à Skarga pour préparer une édition de ses *Sermons des dimanches et des fêtes*⁴. Parmi les innombrables sermons qu'il avait écrits et prêchés pendant trente ans (1563-1593), il fit un choix, en publia 95 qui remplirent un gros volume in-folio, et le 1^{er} août 1595 il était en mesure d'offrir au roi cette première édition de ses sermons⁵.

1. Wielew., *S. R. P.*, VII, 155.

2. *Id.*, *ibid.*, 157 ; Niemcewicz, *H. de Sig.* III, I, 242.

3. *Id.*, *S. R. P.*, VII, 192.

4. *Id.*, *ibid.*, p. 170 : *Concionum scriptioni totum se penitus dedit*. Il s'était retiré pour faire ce travail au collège des Jésuites de Jaroslaw, résidant tantôt à Jaroslaw même, tantôt à Pawlosiolo, une dépendance du collège. Plusieurs de ces sermons portent leur date. (Allusions à la prise de Raab par les Turcs, à la canonisation de S. Hyacinthe, etc., 1594.)

5. Wielew., *ibid.*, p. 203.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SKARGA (1595-1612).

Après l'attentat de 1587 contre le Brog, les dissidents avaient exigé qu'on insérât dans les *Pacta Conventa* du nouveau roi le serment non seulement d'observer la *Confédération de Varsovie*, mais encore de faire le procès des violateurs de cette Confédération ¹, ce qu'ils appelaient le *Procès de la Confédération*. De diète en diète, ils ne cessaient de réclamer l'exécution de cette promesse. Le clergé et les catholiques s'y opposaient, parce que les dissidents prétendaient, le cas échéant, impliquer les prêtres (et surtout les Jésuites) dans l'accusation et les soumettre aux tribunaux laïques. Or, ces tribunaux depuis Batori étaient composés de juges électifs (*les députés*), et, comme la politique jouait le principal rôle dans l'élection, les hérétiques y avaient encore à cette époque la prépondérance.

Lors de la diète du 4 mai 1593 qui avait autorisé le roi à partir pour la Suède, les dissidents avaient demandé qu'on renforçât la *Confédération de Varsovie*, et ils avaient obtenu une Constitution contre les émeutes ; mais cette Constitution ne devait avoir force de loi que pendant l'absence du souverain. A la diète de 1595 qui suivit le retour du roi (16 février), les dissidents attaquèrent vivement les Jésuites et réclamèrent l'observation et le procès de la Confédération ². Il y avait trois partis à la diète : les hérétiques, les royalistes, catholiques zélés, et les partisans de Zamojski, catholiques modérés disposés aux concessions. Ce dernier parti était celui des politiques qui tenaient le milieu entre les deux extrêmes. Ni le renforcement ni le procès de la

1. Volume Leg. II, 248 : « *Confœderationem inter dissidentes de Religione non solum juramento... conservabit, verum etiam processum et executionem utrique parti servientem contra violatores ejus oblatam sub juramento observabit, et ut ab ordinibus Regni quam primum instituitur sedulo curabit.* (Les évêques signèrent les *pacta, excepta conditione de Religione.*)

Nota. — Nous remarquerons une fois pour toutes que quand les auteurs parlent et quand nous parlons de la Confédération de Varsovie, il ne s'agit que de l'article concernant les *dissidentes de Religione* et la paix à maintenir entre eux.

2. Wielew., *S. R. P.*, VII, 199, 200.

Confédération ne furent votés ; mais Skarga, qui craignait la défection des modérés, publia trois jours après la clôture de la diète (24 mars) un nouvel écrit anonyme, *le Procès de la Confédération* ¹, dans lequel il répétait avec quelques détails ce qu'il avait déjà dit en 1592 dans *l'Avis aux Catholiques*. Un dissident inconnu répliqua par une *Défense* du procès de la Confédération ². Il soutenait qu'en demandant le procès les dissidents n'avaient pas d'autre but que d'assurer la paix entre les diverses confessions religieuses. Skarga, peu convaincu, reprit son travail pour le développer et répondre au dissident anonyme. Il était en mesure, l'année suivante, avant la diète ³, de publier son ouvrage remanié et intitulé cette fois : *Le Procès de la Confédération avec la correction et la réfutation de l'adversaire* ⁴. Voici un résumé de cette œuvre dont le plan et la composition manquent de clarté ⁵ et d'équilibre ⁶.

Introduction. — La Confédération renferme quatre choses ; la liberté de faire à sa guise des changements dans les églises, l'impunité en matière de Religion, d'où la pleine liberté de conscience et enfin un prétendu arrangement (*compositio*) promis et jamais tenu. Nous allons donc considérer cinq choses : 1. D'où vient cette liberté de faire des changements dans les églises ? — 2. Qui doit-on appeler et tenir pour hérétique ? — 3. Quel dommage causent les hérésies à la religion et à l'Etat ? — 4. Quelle justice renferme cette loi de ne pas punir les hérétiques ? — 5. Quelle paix promet la Confédération et si ceux qui s'y opposent veulent la guerre civile ? — D'où cinq parties.

1^{re} Partie. — De la liberté qui permet de pareils changements, c'est-à-dire le pillage et le rapt des églises. Le culte catholique, qui n'est pas une idolâtrie, et les fautes des prêtres ne justifient pas ces changements. Ce n'est pas aux laïques qu'il appartient de juger l'enseignement ni la vie des prêtres. Il faut des juges qui ne sont ni l'Écriture ni la Loi, l'une et l'autre muettes, et ces

1. *Proces Konfederacy*, 1593. Certains bibliographes ont daté à tort cet ouvrage de 1573, année de la Confédération de Varsovie. A cette époque, Skarga allait en Lithuanie et ne songeait pas à une réfutation qu'avait déjà entreprise Hosius. (V. *Hosii op.*, I. 454, *Examen Confederationis*, et p. 457, *Altera excursio ejusdem artic. Confæd.*)

2. *Obrona przeciw Konfederacy*. (Friesse, *Beit.*, II, 29.)

3. La diète se tient du 6 mars au 8 mai. (Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 214.)

4. *Proces na Konfederacy z poprawa i odprawa przeciwnika*, 1596.

5. Elle est divisée en cinq parties dont on ne voit pas assez nettement le rapport ; Courte introduction. — 1^{re} partie : Sur la liberté de faire des changements dans l'Eglise, c'est-à-dire sur le pillage et le vol des églises catholiques (6 chapitres). — 2^e partie : Qui est le véritable hérétique ? (1 chapitre). — 3^e partie : Des dommages et des pertes que les hérésies causent au christianisme, aux Etats ou aux royaumes (4 chapitres). — 4^e partie : De la peine ou punition à infliger aux hérétiques et aux faux prophètes (13 chapitres). — 5^e partie : De la paix que promet la confédération et si ceux qui s'y opposent veulent la guerre civile (8 chapitres). — Conclusion à l'adresse des catholiques.

6. On n'a qu'à voir la distribution des chapitres. La conclusion est presque aussi longue que la deuxième partie.

juges sont les évêques. Le *Szlacheic* n'a donc pas le droit de se faire juge dans ses domaines et de piller ou voler les églises. (On retrouve dans cette partie, comme dans la suivante, bien des choses déjà dites dans la polémique avec Wolan, car Skarga se répète souvent, ce qui lasse parfois le lecteur.)

II^e Partie. — Qui est le véritable hérétique ?

L'adversaire admet qu'il faut punir les hérétiques ; mais il nie qu'il soit hérétique. Et Skarga indique quatre caractères auxquels on reconnaît l'hérésie : l'introduction de nouvelles doctrines en religion, l'intrusion dans le ministère sans y être appelé de Dieu, l'attaché au sens propre et le renouvellement des hérésies anciennes. Il développe le 1^{er} et le 4^e caractère, grâce aux matériaux que lui fournit Bellarmin, et ne fait guère qu'indiquer les deux autres.

III^e Partie. — Des dommages et des pertes que causent les hérésies au christianisme et aux royaumes.

Ici Skarga ne fait que répéter en le développant ce qu'il a déjà dit dans le sermon du XIII^e Dim. ap. la Pent. et ce qu'il redira l'année suivante (1597) dans les 4^e et 5^e sermons de diète, à savoir que l'hérésie perd les âmes, engendre la discorde, ruine les royaumes et ne peut faire de bons citoyens. On remarquera la documentation peu sûre de l'auteur qui (chap. 11) affirme que les Puritains d'Angleterre ne croient pas à l'immortalité de l'âme (erreur qu'il a plusieurs fois reproduite). On remarquera aussi (chap. 11) qu'il assigne à l'Etat trois fins : la première « qui nous est commune avec les bêtes », est d'assurer la paix sociale ; la seconde, qui est enseignée par la raison, est de rendre les citoyens honnêtes et vertueux ; et la troisième, qui est propre aux gouvernements chrétiens, est d'aider les hommes à faire leur salut. En négligeant de distinguer entre la fin *prochaine et immédiate* des Etats et leurs fins *éloignées* et en versant le mépris sur la première, Skarga risque de faire absorber le temporel par le spirituel et d'aboutir logiquement à la théocratie, à l'intolérance civile et à l'oppression religieuse, surtout s'il admet comme absolu ce principe que l'unité religieuse fait l'unité de l'Etat ; or ce principe il ne cesse de le proclamer comme tel dans ses sermons et dans ses écrits politiques ¹.

IV^e Partie. — De la punition des hérétiques et des faux prophètes.

Ici Skarga soutient faiblement une thèse faible : il ne veut pas qu'on se contente de punir les hérétiques en leur infligeant des peines spirituelles dont ils se moqueraient. Mais il a beau se faire judaïsant et en appeler à l'Ancien Testament qui punit de mort les faux prophètes (ce qui est logique dans un Etat théocratique comme celui des Juifs) ; il a beau en appeler au Droit Canon qui livre les hérétiques au bras séculier (à partir du XIII^e siècle seulement et depuis Frédéric II) ; il a beau citer saint Augustin (qui a varié

1. Un confrère de Skarga, le P. Vermeersch, S. J., n'est pas de l'avis de notre auteur ; il est même radicalement opposé à Skarga, car voici ce qu'il écrit (*La Tolérance*, Louvain, 1912, p. 214) : « L'Etat, n'ayant pas la religion pour fin, ne trouve pas « dans la religion le principe de son unité. Il n'est donc pas vrai de dire que « l'unité « religieuse fait l'unité de l'Etat. » Et plus loin (p. 215) : « L'unité religieuse ne fait pas l'unité de l'Etat, et les Etats contemporains auxquels cette unité fait défaut ne sont pas essentiellement viciés ; telle est notre position vis-à-vis de l'intolérance érigée en dogme sur l'unité nécessaire à l'Etat. »

dans ses sentiments et qui s'est trouvé en face des Donatistes, hérétiques, antisociaux, cruels et sanguinaires) ; il a beau rappeler les empereurs byzantins (qui ont autant persécuté les catholiques que les hérétiques, et justement par le principe de l'unité religieuse, condition essentielle de l'unité politique) ; il a beau rappeler les lois polonaises, surtout la Confédération antihussite de Korczyn, lois qui n'ont jamais été appliquées (du moins l'histoire n'a pas conservé trace de leur application), il ne nous convainc pas. On peut même dire qu'il se met dans une situation ridicule, parce qu'après avoir beaucoup peiné pour montrer que les hérétiques doivent être punis, il est incapable d'indiquer quelle punition il faut infliger aux hérétiques polonais de son temps et qui s'en chargera. Voilà où se fourvoient les doctrinaires. Le vrai politique ne perd pas de vue les réalités et les possibilités, et c'est ce qui fait sa valeur.

Skarga attaque ensuite la légalité de la Confédération ¹, et il déclare qu'elle est contraire à la Confédération de Korczyn, de même que le serment que fait le roi d'observer la paix entre les *dissidentes de religiones* est contraire à celui qu'il fait à son couronnement, de défendre l'Eglise. Et cela est très vrai ; mais nul n'ignore que le droit polonais était plein de ces contradictions. A son point de vue, la Confédération de Korczyn est douée de toutes les perfections ; mais il oublie qu'elle est comme la jument de Roland qui avait toutes les qualités, sauf qu'elle était morte. A l'inverse, il croit prouver que la Confédération de Varsovie a tous les vices : elle est contraire à la raison et aux bonnes mœurs ; elle implante l'athéisme, et les hérétiques eux-mêmes ne peuvent ni ne veulent l'observer. Mais comme Skarga donne à la Confédération une portée qu'elle n'a pas (nous avons essayé de déterminer cette portée quand nous l'avons analysée (p. 180-183), beaucoup de ses raisonnements ou de ses déductions portent à faux. La citation de Théodore de Bèze (légèrement altérée : Skarga lit *religiones* au lieu de *regiones*), ne nous paraît pas applicable à la Confédération, puisque le théologien Genevois parle de la liberté de conscience illimitée que n'admettaient au xvi^e siècle ni les protestants ni les catholiques, et ce n'est point celle que revendique la Confédération. Au reste Skarga aurait dû se douter que de Bèze ne pouvait qu'approuver la Confédération ; ce qu'il blâmait c'était la liberté laissée aux antitrinitaires et aux anabaptistes, et la Confédération n'était pas pour eux.

Après être revenu sur la nécessité des punitions temporelles, mais cette fois pour les excommuniés, il réfute ceux qui appliquent aux hérétiques le *sinite crescere usque ad messem* de la parabole de l'ivraie, et il nous fait voir comment il comprend la tolérance : « Souffrir et tolérer les hérésies » quand elles ne peuvent être punies sans émeute et sans dommage pour « l'Eglise catholique, c'est une chose. C'en est une autre que de leur donner « la liberté et de les semer parmi le froment. C'en est encore une autre que « de leur donner protection par une loi publique et en quelque façon les « approuver. La première chose le Christ l'enseigne quand il dit *sinite crescere*, « et là-dessus tous les catholiques sont d'accord. Le diable fait seul la

1. A ce propos, faisant allusion à la signature donnée à la confédération par l'évêque Krasinski, il caractérise d'une façon amusante la situation en disant que la voix du prélat ne compte pas plus « qu'un sifflet parmi les trompettes guerrières ».

« seconde. La Confédération y ajoute la troisième qui est la pire en s'en-tendant avec le démon et en fournissant encore plus que lui. Car elle laisse semer cette ivraie diabolique et lui donne une protection légale afin qu'elle pousse et qu'elle fasse tort au froment, c'est-à-dire aux âmes. » Pour Skarga, la tolérance n'est qu'une attitude provisoire et forcée ; l'inscrire dans une loi, c'est protéger l'hérésie, ce qui est une monstrueuse iniquité¹. Il termine cette quatrième partie par un argument *ad hominem* en opposant la conduite intolérante des hérétiques à leurs exigences. Parlant des églises dont ils se sont emparés, il en porte le nombre à 3.000 : précédemment (dans l'*Upominanie*, v. p. 232) il avait donné le chiffre approximatif de 2.000.

Ve Partie. — Sur la paix que promet la Confédération et si ceux qui s'y opposent cherchent la guerre civile et l'effusion du sang.

Skarga prétend ramener à 5 conditions inacceptables et à 2 offres la paix que promet la Confédération. Comme ces conditions ne sont que des déductions tirées de la Confédération telle que se la représente l'auteur, il est inutile d'entrer dans les détails ; ce serait d'ailleurs se répéter, car Skarga reprend ce qu'il a dit dans l'*Upominanie* et l'*Avis aux catholiques*. La seule chose intéressante sur laquelle il insiste, c'est qu'il représente le *Procès de la Confédération* comme un moyen indirect pour les dissidents d'avoir le privilège de fonder des *Zbors* (temples et communautés) dans les villes royales et de traîner le clergé devant les tribunaux civils. Il conclut son ouvrage en recommandant aux catholiques de s'opposer de toutes leurs forces à la Confédération qui ne peut leur apporter qu'une paix trompeuse et funeste.

La Confédération de Varsovie est aux yeux de Skarga le péril suprême, la *Delenda Carthago* ; aussi ne cesse-t-il de la dénoncer dans ses sermons et ses écrits. En 1607, il publiera encore un *Discours* (anonyme) sur la Confédération, où il relèvera dix injustices commises à l'égard des catholiques, le leurre de la *Compositio* qui est remise de diète en diète, et l'intolérance des dissidents partout où ils sont les maîtres, particulièrement en certaines régions de la Pologne. Il y gardera du reste la même position et répétera les mêmes arguments, y compris la citation de Théodore de Bèze contre la liberté de conscience, car Skarga est de

1. C'est en vain que le P. Sas, S. J., dans une brochure toute récente (*Sur Skarga [accusé d'être] le plus grand perturbateur de la République*, Cracovie, 1913, en pol.) s'efforce de démontrer que Skarga n'est pas intolérant. Tous les textes qu'il apporte prouvent seulement que Skarga a parfois admis une tolérance précaire pour éviter des troubles graves dans l'Etat ; qu'il n'a pas été un persécuteur cruel des hérétiques ni un homme assoiffé de sang ; qu'il détestait l'hérésie, mais qu'il aimait chrétiennement les hérétiques ; qu'enfin il voyait en eux des frères égarés et qu'il priait avec ferveur pour leur conversion. Mais là n'est pas la question. Oui ou non, Skarga admettait-il qu'on accordât aux dissidents une existence légale et qu'une loi proclamât la tolérance *in perpetuum* ? D'après ses principes sur l'unité religieuse, condition essentielle de l'unité politique, Skarga répondait et devait répondre non. Nous n'accusons pas Skarga, comme d'autres le font, d'être un fanatique ; mais nous sommes obligé de voir en lui un doctrinaire intransigeant que des principes contestables forcent à l'intolérance civile.

ces hommes qui ne savent pas se renouveler et qui se meuvent dans un cercle d'idées assez étroit ¹.

Pendant ces trois années (1594-1596) où Skarga avait préparé l'édition de ses *Sermons des dimanches* et lutté contre la Confédération de Varsovie, la question de l'union des Ruthènes avec Rome avait suivi son cours malgré certains obstacles. Des difficultés avaient surgi, non pas du côté du roi (rescrit du 18 mars 1592) ², mais du côté du prince Ostroski, dont l'influence sur les orthodoxes était si grande qu'on le disait plus puissant que le patriarche. Ce prince, dans sa correspondance avec le castellan de Brest-de-Lithuanie, Adam Pocij, se montrait fort inquiet de l'état misérable où végétait l'Eglise ruthène et désirait une réforme. Comme Pocij était veuf, Ostroski l'avait décidé à se faire moine et l'avait fait nommer (1593) au vladycat de Vladimir, dont il avait le patronage ³. Il comptait beaucoup sur lui pour commencer la réforme. Pocij ne voyait de réforme possible que dans l'union avec Rome et s'efforçait de persuader Ostroski ; mais le prince qui avait d'abord semblé partager ses vues mettait à l'Union des conditions inacceptables ⁴.

Devant cette attitude d'Ostroski, Pocij conseilla aux vladynes ses confrères de négocier l'Union sans lui. Le 2 décembre 1594, sept vladynes réunis en synode donnaient leur approbation définitive au projet d'Union, à la condition que Rome leur laissât la liturgie slave, le mariage des popes et la communion sous les deux espèces. Ils se mettaient ensuite en rapport avec le roi et Annibal de Capoue, le nonce apostolique, et le 12 juin 1595, dans un nouveau synode tenu à Brest, ils signaient, au nombre de neuf, un acte de soumission au pape. Deux d'entre eux, Pocij et le vladyn de Luck, Terlecki, étaient délégués par leurs collègues pour porter leur soumission à Rome ;

1. En 1610, dans l'*Invitation à la pénitence* (*Wzywianie do Pokuty*), il lance une dernière pointe contre la Confédération. Après sa mort, un de ses confrères, le P. Bembus, continue la campagne en publiant (1615) sans nom d'auteur *Pax non pax* où il soutient qu'il ne peut pas plus y avoir de paix entre catholiques et évangéliques qu'entre la vérité et le mensonge ou entre l'ange et le diable.

2. Pelesz., I, 518, note : « Nous accorderons à tous ceux qui entreront dans l'union les libertés dont jouit le clergé romain. En outre, nous promettons de leur donner d'autres privilèges et de leur faire part de l'augmentation de notre faveur royale. » Ce rescrit fut renouvelé le 30 juillet 1595. (Pelesz., p. 522.)

3. J. Tretiak, *Skarga dans l'histoire et la littérature de l'union de Brest*, Crac., 1912, p. 124, 125.

4. Tretiak, p. 125, 126 : D'après une note qui accompagnait sa lettre à Pocij du 21 juin 1593, Ostroski exigeait que l'on commençât par s'entendre avec les patriarches d'Orient et que l'union se fit entre Rome et la totalité de l'Eglise orthodoxe ; il voulait aussi qu'on supprimât dans l'Eglise « certaines choses qui ont été inventées par les hommes ». V. aussi Likowski, p. 102.

mais ils devaient d'abord se rendre à Cracovie pour informer le roi de cette résolution.

Le prince Ostroski, mis au courant de la situation, s'était montré fort irrité des décisions prises par les vladykes sans lui ¹, car il avait rang d'exarque dans l'Eglise ruthène, et il avait soulevé contre les vladykes, la plupart des popes, les moines et les staupopygies. Il était même allé jusqu'à traiter avec les dissidents, et quand le synode protestant dut se réunir (21 août 1595), il y envoya un délégué avec une lettre où il disait que la religion orthodoxe est plus proche du protestantisme que du papisme, et il ajoutait qu'il enverrait au besoin 15.000 ou même 20.000 hommes pour soutenir les revendications des dissidents et des orthodoxes ². Il réussit en outre à détacher de leurs confrères les vladykes de Léopol et de Przemyśl, Balaban et Kopystynski, qui renièrent leur signature.

Dans toutes ces négociations et ces intrigues pour ou contre l'Union, on ne trouve pas trace d'une intervention de Skarga ³. On sait seulement que le 1^{er} août 1595, lorsque Terlecki et Pociej étaient à la veille de quitter Cracovie pour retourner en Lithuanie, il sollicita du roi pour eux un secours de voyage et obtint de Sigismond un don de 600 florins ⁴. On sait aussi que lors du départ de ces deux vladykes pour Rome, il écrivit (27 septembre) au général des Jésuites Aquaviva, une lettre de recommandation pour eux avec prière instante d'intervenir auprès de Clément VIII en faveur de l'Union ⁵. Ces deux faits prouvent en tout cas que Skarga ne se désintéressait pas du retour des Ruthènes à l'Eglise romaine.

1. Tretiak, p. 135 et seqq. (Il est bon de savoir que l'ouvrage de Tretiak tient le plus grand compte des livres des orthodoxes sur l'union.) Ostroski avait alors auprès de lui Cyrille Lukaris, un calviniste secret, envoyé par Méletios Pigas, patriarche d'Alexandrie.

2. Pelesz., I, 512, 539; II, 12, 19; Likowski, 147; Lukaszewicz, B. G., 151, et *Lith.*, 50, note 21.

3. Un historien russe, M. Bantich-Kamensky, dans son histoire de l'union (*Istoričeskoie Izviesťie o Unij.*, éd. Vilna, 1866, reproduction de celle de 1805), ne nomme même pas Skarga à l'occasion du synode de Brest de 1596. Un autre historien russe, M. Kojalovitch, dans son livre sur l'union religieuse lithuanienne (*Litovskaia tserkovnaia Unija*, Petersb., 1859, 2 vol.) remarque qu'il y a très peu de documents sur la participation des Jésuites l'union et qu'on n'a à guère là-dessus que des indices (p. 41-42). Il dit plus loin (p. 258, note 122) que ni l'*Ectesis* ni l'*Apocrisis* (livres orthodoxes, publiés après l'union et contre elle) ne disent un mot sur la participation des jésuites, sinon que parmi les gens qui accompagnaient l'archevêque de Léopol Solikowski au synode de Brest, il y avait plusieurs jésuites. Nos recherches dans les histoires de Karamzine et de Soloviev ne nous ont apporté aucune lumière sur ce point particulier.

4. Wielewicki, S. R. P., VII, 203.

5. Lettres de Skarga, éd. Syganski, lettre n° 124.

L'Union fut solennellement proclamée à Rome le 23 décembre 1595 ¹, et les deux vладыkes en informèrent leurs confrères lithuaniens ². Après avoir séjourné quelques mois à Rome pour régler la nouvelle situation de l'Eglise ruthène, ils repartirent en promettant au pape de rassembler un synode où serait déclarée publiquement l'Union conclue. Ce synode fut tenu à Brest (6 octobre 1596), et Skarga se trouvait parmi les théologiens nommés par le roi pour y prendre part. Il y avait deux camps opposés : d'un côté, les vладыkes, partisans de l'Union, avec certains membres de leur clergé, plusieurs évêques latins et les délégués royaux ; de l'autre, Ostroski avec les deux vладыkes Balaban et Kopystynski, un certain Nicéphore qui se donnait comme le représentant du patriarche de Constantinople ³, la plupart des popes et des moines, et les délégués des confréries. Skarga eut plusieurs entretiens avec Ostroski ; mais il ne put le décider à accepter l'Union. Une délégation des Orthodoxes, malgré les efforts des délégués royaux, ne voulut non plus rien entendre. Ces colloques finirent même par des excommunications réciproques, et l'Union qui devait amener l'unité religieuse et fortifier l'unité politique devint ainsi une cause de divisions. Les vладыkes passèrent outre et proclamèrent l'Union dans une cérémonie solennelle. Le lendemain qui était un dimanche, Skarga prononça sur l'Unité de l'Eglise ⁴ un discours qu'il ne nous a pas conservé ⁵.

L'Union de Brest fut vivement attaquée par les Orthodoxes, qui essayèrent en vain de porter leur cause à la diète de 1597 par l'entremise d'Ostroski ⁶. Pour défendre l'Union, Skarga publia le 6 octobre un

1. Bulle *Magnus Dominus et laudabilis*. Clément VIII (Aldobrandini), qui avait été nonce en Pologne, désirait vivement l'union.

2. Ils écrivaient à Balaban, dont ils ne connaissaient pas la défection : « Il vaut mieux vivre sous un pasteur suprême que sous cinq ou six, et demeurer dans la paix de la charité avec les Romains dont on peut, grâce à Dieu, attendre la protection de nos Eglises et une meilleure discipline. » (Pelesz., I, 515).

3. Ce Nicéphore était protosyncelle ou vicaire du patriarche ; mais comme Jérémie II venait de mourir, d'après les règles canoniques, les pouvoirs du protosyncelle étaient expirés.

4. Wielew., *S. R. P.*, VII, 230.

5. Par une opposition assez curieuse, il se trouve que le seul sermon édité par Bossuet soit précisément ce magnifique chef-d'œuvre qu'est le *Sermon sur l'unité de l'Eglise*. Il est heureux pour Skarga que son éloquence inégale et son art primitif ne puissent être mis en regard de l'éloquence souveraine et de l'art parfait de Bossuet. C'eût été une belle occasion pour fermer la bouche à certains admirateurs indiscrets de Skarga, qui sont de ceux dont La Fontaine a dit : Mieux vaudrait un sage ennemi.

6. On trouve la trace de cette démarche dans les journaux de la diète (*S. R. P.*, XX, p. 157 et 506) et les articles de la diétine de Slonima (p. 420-423 où on réclame la déposition du Métropolitte et des vладыkes). Wielew., *S. R. P.*, VII, 234 [Nuncii Russici] *urbebant Metropolitæ et Vladicarum unitorum depositionem*.

rapport intitulé le *Synode de Brest* (*Synod Brzeski*), bientôt suivi de la *Défense du Synode de Brest*¹. Le rapport contient un bref récit des faits pris du point de vue uniâte et présentés sous forme de procès-verbal, puis l'allocution des délégués royaux aux orthodoxes², et enfin la lettre d'Union. Quant à la *Défense*, elle commence par une démonstration de la légitimité du synode de Brest. Les vladynes ont bien fait de suivre la voie que leur traçait leur conscience et de s'attacher à la vérité plutôt qu'au patriarche de Constantinople. Comme ils sont les juges de la foi, c'était à eux et non aux laïques (allusion à Ostroski) qu'il appartenait de faire l'Union avec Rome. Cette Union se fonde sur les plus graves raisons dogmatiques. Ici, Skarga recommence la démonstration qu'il a faite dans l'*Unité de l'Eglise*. Il cite beaucoup et longuement Gennade, le patriarche qui accepta l'Union de Florence [et qui finit par l'abandonner quand il vit qu'il n'était pas suivi]. Puis il termine par une exhortation aux peuples russes et par un avertissement de ne pas se laisser prendre aux calomnies colportées par les ennemis de l'Union.

Cet écrit ne manqua pas d'amener des répliques de la part des Orthodoxes. Ostroski avait précédemment chargé Motowilo (un antitritinnaire) de réfuter le livre de l'*Unité de l'Eglise*; cette fois il soudoya d'autres auteurs à gages³ auxquels Skarga ne daigna pas répondre. Cependant dix ans plus tard (1610), quand parut le livre de Méléti Smotrycki (sous le pseudonyme de *Théophile Orthologue*) intitulé : *Θρηνοίς*, c'est-à-dire, *lamentations de l'Eglise orientale une, apostolique et universelle*, il crut devoir renoncer au silence qu'il avait gardé jusqu'à là. Pensa-t-il que ce livre avec son lyrisme continu pourrait faire impression ? Peut-être. L'Eglise d'Orient y était représentée comme une veuve abandonnée par ses fils (les Uniates), grâce à la défection des pasteurs (les vladynes) et aux agissements de Skarga, le principal meneur de la guerre contre le peuple russe. (La Pologne avait alors déclaré la guerre à la Russie et commencé l'expédition qui devait amener les Polonais à Moscou.) Skarga répondit par l'*Avertissement aux Ruthènes de religion grecque sur le Thrône et les lamentations de Théophile Orthologue*. Avec un ton de raillerie, il plaignait ironiquement l'E-

1. Wilecw., *S. R. P.*, VII, 241.

2. On croit, sans pouvoir en fournir de preuve, que cette allocution est l'œuvre de Skarga. Elle est, en effet, rédigée dans la manière forte et du ton âpre que prend Skarga quand il est en face de ceux qu'il considère comme des révoltés.

3. Ces auteurs sont Broniewski et un inconnu qui signa Philalèthe. Le premier publia l'*Ecthesis*, et le second l'*Apocrisis*. Pocię refuta ces deux ouvrages dans son *Antirresis*. (V. dans Tretiak le chapitre VII qui donne l'analyse de ces ouvrages.)

glise orientale qu'il appelait M^{me} Threnowska (la pleureuse), signalait l'inspiration protestante du livre d'Orthologue, et opposait à la stérilité de l'Eglise d'Orient la fécondité de l'Eglise catholique qui répandait la foi aux deux Indes, en Chine et au Japon. Il défendait les Jésuites qu'Orthologue avait attaqués sous le nom d'Esauïtes, et défiait son adversaire de les appeler devant les tribunaux. Il prenait également la défense des vladys et de Pociej qui avait été particulièrement attaqué. A vrai dire le livre de Skarga était partial et ne tenait pas compte de la pression et des violences qui avaient été exercées sur les Ruthènes orthodoxes. On leur avait enlevé des églises ¹ ; on en avait fermé d'autres dont on avait expulsé les popes ; on avait été jusqu'à en affermer d'autres à des Juifs « qui vendaient le droit de célébrer la liturgie ou « même de sonner les cloches ². » L'Eglise ruthène orthodoxe avait donc quelque raison de se lamenter, et Skarga aurait pu se montrer moins dur à son égard. Il est vrai qu'il ne paraît pas avoir eu pour l'Eglise Uniate elle-même une tendresse excessive. On croira difficilement qu'il ignorait le peu d'égards que les évêques et le clergé latin de Pologne en général témoignaient aux vladys et au clergé uniate ³. Il n'ignorait pas en tout cas que malgré les promesses les plus formelles faites par le gouvernement polonais ⁴ et malgré les instances répétées des papes Clément VIII et Grégoire XIII ⁵, aucun vladys, pas même le métropolite, n'était entré au Sénat⁶. L'antipathie séculaire et le mépris des Polonais pour les Ruthènes avaient été les plus forts. Il eût été digne du cœur de Skarga qui sut trouver de si nobles accents en faveur des humbles, des malheureux et des opprimés, il eût été digne de son âme si haute et si indépendante en face des puissants, de protester contre cette injustice et ce défaut de sens politique qui compromettaient l'Union et l'empêchaient de se consolider.

Anatole Leroy-Beaulieu a qualifié l'Union de « chef-d'œuvre de

1. *Rel. nunc.*, II, 165. L'instruction donnée au nonce Lancellotti (1622) l'avoue.

2. Rambaud, dans *l'Hist. générale*, t. V, p. 719. V. aussi Soloviev, *H. d. R.*, t. VII, 293, qui parle de persécution ; Siarczynski, *Obraz*, I, 38 et note 46.

3. Ne vit-on pas aux funérailles de Sigismond III (1632) les chanoines de Cracovie émettre la prétention d'avoir le pas, eux, simples prêtres, sur les vladys uniates qui étaient des évêques ? Le nonce fut obligé d'intervenir pour remettre ces chanoines à la raison. (Le Laboureur, II, 19 ; Piasecki, *Chronica*, 546, cité par Siarczynski, II, 79, note 45.) Faut-il s'étonner qu'à partir de cette époque, entre 1637 et 1650, plusieurs vladys soient rentrés dans l'Eglise orthodoxe. (V. Gams, *Series episcoporum : Rutheni.*)

4. Pelesz., I, 518, 522 ; Likowski, 198, 313.

5. Pelesz., II, 6, 11, 12, 14, 33, 34.

6. *Rel. nunc.*, II, 155 (Torrès, 1622). Le nonce apostolique dit qu'il faudrait nommer sénateur au moins le métropolite.

Rome et des Jésuites ¹ ». Cela peut se soutenir si l'on s'en tient à la conception première et théorique de l'Union ; mais si l'on considère la façon trop rapide dont elle fut faite, le défaut de préparation suffisante, l'abandon dans lequel on laissa l'Eglise uniate se débattre au milieu des oppositions grandissantes ², l'arbitraire et la violence des procédés à l'égard des orthodoxes qu'on avait à gagner, on verra qu'il faut faire de grandes réserves et déplorer la manière dont ce « chef-d'œuvre » fut exécuté.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur la polémique de Skarga contre la Confédération et contre les Orthodoxes à cause des ouvrages qu'il nous a laissés sur ce double sujet. Il n'en faudrait pas conclure que cette polémique ait pris le meilleur de son temps. La conversion des hérétiques ³ et la prédication étaient toujours sa grande affaire. Les négociations relatives aux établissements des Jésuites l'occupaient aussi beaucoup, et en particulier la question de la maison professe de Cracovie qui devait être transférée de Sainte-Barbe à Saint-Etienne ou dans un nouveau local (Saint-Pierre) qu'il fallait acheter ⁴. A peine était-il revenu du Synode de Brest, qu'il lui fallait prononcer l'*Oraison funèbre* de la reine douairière Anne Jagellon (12 novembre 1596 ⁵). Quelques jours auparavant on avait appris avec inquiétude la prise d'Erlau (Agria) en Hongrie par les Turcs, suivie du désastre de Kerestesz où l'armée chrétienne avait été presque anéantie. Entre l'armée turque et la frontière de Pologne il n'y avait plus que la petite place de Koszyce (Kaschau), et Skarga, qui avait souvent dans ses sermons menacé la Pologne de la servitude turque en punition de ses

1. *L'Empire des Tsars*, t. III, 604. « C'était, ajoute L.-B., comme un pont jeté « entre les deux Eglises. C'était, en outre, le moyen de rapprocher les Slaves de l'est et « les Slaves de l'ouest ; de faire l'unité morale du monde slave coupé en deux depuis des « siècles par la religion... Cela ne pouvait plaire à Moscou. Les Russes n'y virent qu'une « barrière entre les orthodoxes de la Grande-Russie et leurs congénères de l'ouest... Ce « qu'avait accompli la politique polonaise, la politique russe travailla à le défaire. Elle « y a mis un siècle. »

2. *Rel. nunc.*, II, 165 (Lancellotti, 1622). Peu de prêtres uniates. Les évêques et les pasteurs sont presque sans troupeau et risquent d'être chassés.

3. On peut évaluer à quarante le nombre des conversions obtenues chaque mois par Skarga et ses confrères, d'après le diarium de Wielewiczki. Parmi les plus importantes, après celles de Jér. Gostomski (1589) et Léon Sapieha (1590) on remarque celle du maréchal de cour Seniawski (1595) et celle de Kazimirski (1598), un socinien des plus influents. En 1597, le cardinal-légat Gaetano écrit (*Rel. nunc.*, II, 73) : *Religio catholica crescit novis quotidie hæreticorum conversionibus*.

4. Wielew., S. R. P., VII, 208. En fait, Sainte-Barbe resta maison professe ; Saint-Etienne, maison des novices ; et Saint-Pierre dont le roi fit les frais, collège et chapelle. (V. les lettres de Skarga, *passim*.)

5. Il l'avait assistée à ses derniers moments (Wielew., VII, 222) avant de partir pour le synode. La princesse était morte le 9 septembre 1596.

crimes et de sa faiblesse vis-à-vis des hérétiques, craignait de voir ses prophéties bientôt réalisées. La campagne des Turcs contre la Hongrie reprise par Mahomet III aussitôt après la mort d'Amurat III (18 janvier 1595) avait livré aux Ottomans la plus grande partie de ce pays, et après la Hongrie on ne savait sur quel royaume se jetteraient les musulmans. La diète de Pologne de 1596 n'avait rien fait pour parer au danger ; elle avait seulement chargé une commission de discuter avec des délégués de l'Empire sur une ligue anti-ottomane demandée par le pape ¹, et la commission n'avait abouti à rien.

Sur la demande du cardinal Gaétano, légat du pape ², le roi avait convoqué la diète pour le 10 février 1597 et les mesures à prendre en face du péril turc étaient le principal objet, qu'on y devait traiter ³. La diète finit sans conclusion, et Skarga, indigné de l'aveuglement des nonces qui avaient fait passer leurs intérêts particuliers avant l'intérêt général, et inquiet sur l'avenir de la patrie, rassembla en un corps de doctrine les exhortations, les avis sévères, les reproches sanglants, et les menaces qu'il avait disséminés dans ses sermons antérieurs : ce sont les célèbres *Sermons de diète* (*Kazania sejmowe*) publiés à la fin de 1597. Seulement comme les dissidents et les orthodoxes étaient violemment irrités contre les Jésuites (les premiers accusaient les Jésuites d'empêcher l'observation de la Confédération et son procès ⁴, les seconds

1. Clément VIII avait envoyé comme légat en Autriche et en Pologne le cardinal Gaetano pour obtenir de ces deux pays une alliance contre les Turcs. Le cardinal avait une mission très délicate, parce que les Polonais reprochaient à l'Autriche de n'avoir pas rempli les engagements connus sous le nom de *Pactes de Bendzyn* pris à la suite de la bataille de Byczyna et de la captivité de l'archiduc Maximilien. Depuis l'élection de Sigismond III, l'Autriche et la Pologne étaient donc en mauvais termes, quoique le roi de Pologne fût personnellement bien vu de la cour impériale et que la reine fût une princesse autrichienne. Les Polonais exigeaient avant tout l'observation des pactes de Bendzyn, et les délégués impériaux voulaient séparer cette question de celle de la ligue. A la fin d'août 1596, la commission de Cracovie mit fin aux pourparlers sans qu'une conclusion eût été obtenue. Le cardinal Gaetano alla trouver le roi à Varsovie et obtint de lui qu'il consulterait les sénateurs sur la convocation de la diète. Cette diète eut lieu du 10 février au 21 mars 1597.

2. C'est le fameux légat de la satire Ménippée.

3. V. (*S. R. P.*, XX, p. 322-331) l'Instruction royale envoyée aux diétines et les discours des sénateurs dans les quatre journaux de la diète publiés dans le même volume.

4. Au synode protestant de Thorn (1595), quarante plaintes (*gravamina*) furent rédigées pour être transmises au roi qui n'en tint aucun compte. Dans ces plaintes, les jésuites, et Skarga en particulier, étaient pris à partie et on les accusait d'avoir écrit le *Proces Konfederacyj*. (V. Lukaszewicz, *Helw.* 261.) En 1597, les dissidents étaient d'autant plus irrités que le 21 février avait eu lieu une indigne profanation du cimetière de Cracovie. (Wegierski, p. 241, et Alb. Wegierski, *Chronica*, p. 47.)

voyaient dans les Jésuites les auteurs secrets mais véritables de l'Union), il crut prudent de ne pas publier les *Sermons de diète* à part, et se contenta de les insérer sans prévenir le lecteur dans la seconde édition des *Sermons des dimanches et fêtes*, de manière à ne pas éveiller l'attention¹. Quelques mois après (10 février 1598), la jeune reine Anne d'Autriche mourait en couches à Varsovie. Skarga l'avait assistée à son lit de mort : il lui appartenait donc de prononcer son *Oraison funèbre* ; et c'est ce qu'il fit le 16 octobre de l'année suivante, car les funérailles n'eurent lieu à Cracovie qu'à ce moment².

De 1600 à 1605 la vie de Skarga s'écoule paisiblement et sans qu'on ait à signaler aucun événement notable en dehors de la publication d'un recueil de *Sermons sur les Sacrements* (1600) auxquels il joint les *Sermons de diète* sans y rien changer que l'orthographe de certains mots. Deux sermons de circonstance attirent l'attention, l'un prononcé le 19 octobre 1600 à l'occasion d'une victoire polonaise sur le prince Michel de Moldavie, et l'autre intitulé *Départ pour la guerre* (*Wszjadanie na wojnę*) et daté de 1601, moment où Sigismond marchait contre Charles de Sudermanie, son oncle, qui lui avait enlevé le trône de Suède. Skarga, en faisant imprimer ce dernier sermon, lui a donné le titre de *Sermon défiguré*, parce qu'une copie altérée de ce discours avait été traduite et répandue en Allemagne par Daniel Kramer, ministre de Stettin. Notre prédicateur annota et réfuta cette copie où on lui faisait dire qu'il ne faut pas tenir parole aux hérétiques, ce qui était une pure calomnie. Il prit soin en même temps de faire certifier l'authenticité de ses paroles par des notables qui avaient assisté au sermon³.

Depuis longtemps Skarga désirait être déchargé de sa mission à la

1. Dans l'introduction critique qui précède notre traduction des *Sermons politiques*, dits *sermons de diète*, de Skarga, nous avons amplement développé les circonstances dans lesquelles cette œuvre a paru. Nous croyons avoir démontré que ces huit sermons n'ont pas été composés, comme le soutient M. Chrzanowski, pour la diète de 1597, et que ce sont des sermons simplement écrits, rédigés après la diète, et par conséquent non prêchés. Cette opinion soutenue par deux des meilleurs historiens polonais contemporains, Zakrzewski et A. Brückner, nous paraît la seule, fondée sur les textes, la seule répondant aux circonstances historiques, en un mot la seule vraie.

2. Nous signalons pour mémoire le sermon par lequel (novembre 1598) il consola le roi après son désastreux voyage de Suède où il était allé (mai-octobre) pour mettre Charles de Sudermanie à la raison et où il ne rencontra guère que défaite et humiliations. Skarga trouva le moyen de faire voir cinq miracles en faveur du roi et un sixième en faveur de la nation polonaise dans ces événements qui faisaient perdre à Sigismond la couronne de Suède tout en lui laissant pour un temps le titre de roi.

3. Wielewiczki, *S. R. P.*, X, 20 ; Skarga n'accompagna pas le roi en Livonie pour cause de mauvaise santé. (*Ibid.*, p. 21.)

cour, et il avait plusieurs fois prié en vain le roi et ses supérieurs de lui rendre la liberté ; en 1602 il crut que son vœu allait être exaucé. Le roi voulait se remarier et épouser la princesse Constance d'Autriche, sœur de sa première femme. La plupart des Polonais, et Zamojski en particulier, étaient opposés à ce mariage par haine de l'Autriche. Skarga y était également opposé, mais pour un motif religieux : il considérait une semblable union comme une sorte d'inceste et cherchait à en détourner le roi. Mais le roi qui comptait sur une dispense de Rome ne voulait rien entendre, si bien que Skarga finit par offrir sa démission. Le roi accepta d'abord cette démission, puis la refusa, tandis que les supérieurs de Skarga lui ordonnaient de se taire et d'attendre la décision de Rome ¹. Dans l'intervalle Skarga traduisait en polonais et abrégait en un volume les dix in-folio des *Annales Ecclesiastici* de Baronius (1603. et deuxième édition, 1607. faite d'après douze in-folio). C'est une œuvre de vulgarisation dans laquelle Skarga considère l'histoire comme un moyen d'édifier les fidèles.

En 1604 Skarga sentit le besoin de revenir à la polémique religieuse ; mais cette fois ce n'était plus contre les luthériens ou les calvinistes dont le nombre avait déchu sensiblement ² : c'était contre les antitrinitaires qui se multipliaient de façon inquiétante non seulement en Lithuanie et dans les palatinats de Lublin et de Sandomir, mais à Cracovie même et dans la région appelée Podgorze, située au pied des Karpathes. Depuis qu'ils avaient fondé Rakow dans le Palatinat de Sandomir, cette ville était devenue comme leur citadelle ³. Ils y avaient établi un collège et une imprimerie, et de là partaient de nombreux écrits dont ils inondaient le royaume. Faust Socin venu en Transylvanie en 1578 avait passé de là en Pologne où les autres antitrinitaires l'avaient d'abord vu de mauvais œil ; mais grâce à ses manières insinuantes et à sa parole charmeuse il avait fini par se les concilier si bien, qu'aux environs de l'an 1600 il avait réussi à fondre en une seule les différentes sectes antitrinitaires sous le nom d'*Unitaires*. A la suite de violences exercées sur sa personne et de l'incendie de sa bibliothèque, il avait quitté Cracovie (1598) et s'était retiré à la campagne à Luclawice où il devait bientôt mourir (1604) ; mais il laissait des disciples zélés qui

1. Wielew. (*Ibid.*, p. 31, 32.)

2. Lukaszewicz, B. C., 173. En 1599, Faust Socin publiait son *Liber suasorius de officio hominis christiani*, et il ajoutait cet appendice : *De defectu disciplinæ ecclesiasticæ in cœtu Evangelicorum et de causis cur hic cœtus minuat, Arianorum vero quos vocant crescat* (Sandius, *Bibliot. Antitrinitar.*, p. 74).

3. Lubieniecki, H. *Rer. Pol.*, p. 239 ; Lukaszewicz, *Helv.*, p. 403 ; Grabowski, *Literatura Aryanska*, p. 58.

continuaient son œuvre, notamment Pierre Statorius (Stojenski) ¹ et Jérôme Moskórzowski.

La diffusion des écrits de Socin et de Statorius, et particulièrement la lecture des *Articles de l'Ecole de Rakow*, avaient décidé Skarga à rentrer dans l'arène, et il avait écrit : *la Confusion des nouveaux Ariens* ². Après avoir dénié aux sociniens le nom de chrétiens, il les citait devant divers tribunaux pour s'entendre condamner (devant le Christ, ses apôtres, les Conciles, les Pères de l'Eglise, les martyrs, les lois canoniques) : puis il racontait l'histoire de l'ancien arianisme et sa condamnation ³, et la naissance du nouvel arianisme avec Servet et ses disciples. Il montrait par les 38 articles de l'Ecole de Rakow que les sociniens ne laissent debout aucun des dogmes du christianisme, et il finissait par les exhorter à se convertir.

Moszkorzowski répliqua plus tard (1607) par l'*Effacement de la Confusion des Ariens*, ce qui amena Skarga à écrire sa *Deuxième Confusion des Ariens* (1608). Ce second ouvrage était une démonstration détaillée du dogme trinitaire avec de longues discussions des textes de l'Ecriture pour prouver la divinité du Verbe et du Saint-Esprit. A la suite de cette démonstration venait une seconde partie sur le tribunal de l'Eglise catholique, sur les conciles et les évêques, les docteurs, l'antiquité et la tradition, car Skarga sentait bien qu'avec un adversaire retors, habitué à donner des textes une interprétation subtile et fuyante, la discussion était impuissante à terminer les différends ⁴. Son ouvrage faisait revivre les anciennes disputes du temps du premier Concile de Nicée. Aujourd'hui il n'offre plus d'intérêt, d'autant plus que les sociniens ont disparu entièrement. Moszkorzowski répliqua par un *Deuxième effacement*, et la mort empêcha Skarga de lui répondre une troisième fois. Avec les notes qu'il laissait ses confrères publièrent le *Messie des Ariens*, où ils montrent que la doctrine socinienne ne diffère

1. C'était le fils de P. Statorius, disciple de Bèze, que de Bèze avait en vain essayé de ramener de l'antitrinitarisme au calvinisme. (V. *Ep. theol.*, XV et XVI.) Il avait obtenu l'indigénat et avait pris le nom de Stojenski.

2. *Zawstyżenie Aryanow nowych y Wzywanie ich do pokuty i Wiary Chrzescianskiej*. Krakow, 1684.

3. Skarga venait justement de traduire en abrégé les *Annales* de Baronius où il pouvait puiser à pleines mains.

4. Saint François de Sales (*Œuvres*, éd. du Panthéon, litt., t. IV, p. 45) donne un curieux exemple de la façon de se tirer d'affaire des Ariens en face de textes précis et clairs. On lit au commencement de l'Evangile de saint Jean... *Et Deus erat Verbum, Hoc erat apud Deum*. Les Ariens déplaçaient le point, contre l'autorité des manuscrits, et ils lisaient : *Et Deus erat, Verbum hoc erat apud Deum...* On sait aussi qu'une de leurs manœuvres habituelles consistait à rejeter le sens naturel et direct pour recourir au sens métaphorique.

pas de celle qui est contenue dans le Coran ; mais on ne peut compter ce livre parmi les œuvres de Skarga.

Dans les intervalles de cette polémique contre les sociniens, Skarga s'était vu de nouveau impliqué dans les affaires politiques. A toutes les diètes qui avaient suivi celle de 1597, les dissidents n'avaient cessé de réclamer le renforcement (*obwarowanie*) et le *Procès* de la Confédération de 1573. En 1599 ils avaient tenu un synode général à Wilna où ils avaient fait une alliance politique avec les orthodoxes et où ils avaient renouvelé les plaintes (*Gravamina*) du synode de Thorn de 1595. Mais tous leurs efforts étaient restés vains ; les catholiques et le roi, inspirés par les Jésuites et en particulier par Skarga ¹, l'ennemi mortel de la Confédération, n'avaient rien voulu entendre, malgré les conseils de Zamojski et de ses partisans, les politiques modérés. Les dissidents étaient d'autant plus irrités que depuis un édit de 1592 ² les catholiques se faisaient rendre par les décisions des tribunaux, les églises qui leur avaient été enlevées, et les Orthodoxes se plaignaient qu'on leur enlevât les leurs pour les donner aux Uniates.

D'un autre côté la campagne contre le roi, qu'on accusait d'intriguer avec l'Autriche, d'aspiration à l'absolutisme, de partialité dans la distribution des charges et des *starosties*, etc., avait repris de plus belle. Elle n'avait été interrompue ni par la mort de Zamojski (3 juillet 1605) ni par la victoire de Kirchholm sur Charles de Sudermanie que Skarga avait célébrée dans un *Sermon d'actions de grâces* (23 octobre) ³.

1. Wielew., *S. R. P.*, XIV, 79 : *Ingentes adhibebant conatus hæretici in variis regni comitis, ut lex impia totque injustitias involvens confœderationis ab ordinibus regni approbaretur. Sed Petrus Scarga non solum concionibus, verum etiam editis libellis, fortiter conatibus hisce restitit.* Que les confrères de Skarga aient partagé ses vues sur la confédération, il ne saurait y avoir de doute ; nous le verrons tout à l'heure pour ses compagnons de Cracovie. Le P. Wielewicz dit de la Confédération (*S. R. P.*, VII, 200) : *Confœderatio illa infamis in qua prætextu libertatis religionis atroces direptiones et impietates concluduntur.* Cichocki [pseudonyme du P. Sawicki] appelle la Confédération (*Alloquia Osiecensia*, p. 258) *pactum cum inferno*. Le P. Sas (brochure sur *Sk*, le plus grand perturbateur de la *Rép.*, p. 4, note 1) nie que Cichocki soit le P. Sawicki masqué et prétend le prouver. Il est fâcheux que le P. Sas n'ait pas lu le titre entier des *Alloquia* et la préface (p. 3) ; il y aurait vu que Cichocki se déclare l'auteur de l'*Anatomia* (auteur eodem *Gaspare Cichocio*). D'autre part, il aurait pu lire dans Wielewicz (on n'est jamais trahi que par les siens) que l'auteur de l'*Anatomia* est le P. Sawicki, et il aurait reconnu son erreur. Voici le passage de Wielewicz (*S. R. P.*, XIV, 57) : *Denique prodiit sub nomine Gaspari Cichocki canonici et parochi Sandomirensis ANATOMIA consilii editi de stabilienda pace regni Poloniæ, Jesuitis pulsus, cujus auctor erat P. Gaspar Sawicki.*

2. Cet édit avait été obtenu par l'évêque de Gujavie Rozdrazewski, correspondant et grand ami de Skarga. (Zaleski, I, 538-539.)

3. Charles de Sudermanie, en 1599, avait fait sommer Sigismond par la diète de Jonkoping de revenir en Suède pour y embrasser la religion luthérienne ou d'y

Le mariage du roi avec Constance d'Autriche (Noël 1605) avait augmenté le trouble dans les esprits, et la diète de 1606 s'annonçait comme devant être fort orageuse ¹. Les partisans de Zamojski avaient pris pour chef le palatin de Cracovie Zebrzydowski, un catholique sincère, grand ami des jésuites et en particulier de Skarga ², mais féru des libertés de la noblesse et disposé à empêcher l'absolutisme de s'installer en Pologne. Il avait maintes fois averti le roi des plaintes qui étaient formulées contre son gouvernement ; mais le roi n'avait pas daigné lui répondre. Zebrzydowski, croyant les libertés publiques menacées, n'alla point à la diète qui commençait le 7 mars, et il se retira à Lanckrona. Comme son absence et celle de ses partisans pouvaient amener la rupture de la diète, le roi chercha à l'adoucir. Il fit venir de Varsovie Skarga et lui donna la mission d'aller trouver Zebrzydowski et de le détourner du dessein qu'il avait de faire un *rokosz*. Le *rokosz*, reconnu comme légal dès le xiv^e siècle, était une révolte à main armée de la noblesse contre le souverain quand elle jugeait ses libertés menacées ³. Depuis les *pacta conventa* cette révolte semblait avoir une base légale dans l'article de *non præstanda obedientia* qui déliait les sujets du serment de fidélité dans le cas où le roi aurait rompu le pacte constitutionnel. Le 18 mars Skarga se rendit donc à (Lanckrona) ; mais il n'obtint rien de Zebrzydowski ⁴, et le mois suivant le *rokosz* commença à Stezyca (avril 1606).

En attendant la diète suivait son cours, et des négociations avaient lieu entre les partisans du roi et ceux de Zebrzydowski. Ces derniers se composaient alors de quelques catholiques et surtout d'un nombre considérable de dissidents ⁵ avec Janusz Radziwill à leur tête. A la veille de la clôture de la diète ⁶ on était arrivé péniblement à un compromis accepté par les évêques et qui devait assurer la paix entre catholiques et dissidents (*pax quædam et concordia generalis*, dit Wielewicz). Il ne

envoyer son fils Vladislas pour y être élevé dans cette religion. Sur le refus du roi, il avait fait prononcer sa déchéance et s'était fait proclamer roi de Suède à sa place (1604). Auparavant il avait occupé l'Esthonie et envahi la Livonie, et après un siège s'était emparé de Dorpat et de plusieurs autres villes ; mais après bien des péripéties, Chodkiewicz lui infligea une sanglante défaite à Kirchholm (1605).

1. La diète précédente (1605) avait été rompue par la défiance qu'avaient excitée les desseins du roi (impôt perpétuel levé sans avoir besoin de recourir à la diète ; armée permanente pour remplacer la *pospolite* ; suppression du *Liberum veto* par les décrets de la diète pris à la majorité des suffrages ; hérédité du trône et extinction de l'hérésie).

2. Une lettre de Skarga (lettre n° 83, éd. Syg.) fait de lui un éloge pompeux.

3. Rembowski, *Rokosz Zebrzydowskiego*, p. vi et xix, et p. 115-122.

4. Wielew., *S. R. P.*, X, 117.

5. Lukaszewicz, *B. C.*, 188.

6. Wielew., *S. R. P.*, X, 116.

restait plus que certains détails à régler, et on comptait en finir le lendemain. Pendant la nuit le roi lut le projet et fut pris de scrupules ¹. Il demanda l'avis des jésuites. Ceux-ci se prononcèrent contre le décret proposé, et le lendemain matin Skarga décida les évêques et les nonces catholiques à s'opposer au compromis : c'était la rupture de la diète. La conduite de Skarga a soulevé en Pologne un grand débat. Les uns ont dit, après M. Venceslas Sobieski ², que Skarga avait ainsi mérité l'épithète de *maximus perturbator reipublicæ* que lui appliquaient les dissidents ; les autres, particulièrement le R. P. Sas, S. J.,³ ont répliqué

1. Voici les deux textes de Wielewiczki relatifs à cette affaire (*S. R. P.*, X et XIV, 79, 116) ; c'est l'unique source où l'on peut puiser : *Cæpta comitia generalia Varsoviæ 7 martii et durabant ad 18 aprilis, tumultibus plena ac machinationibus variis contra Regem. Antecesserunt etiam variis locis comitiola districtum turbulenta in quibus Rokoszani conventus (qui sequenti mense Steziczæ imprimis constitutus fuit, ut suo loco patebit) jacta sunt a variis male contentis fundamenta. Hæretici etiam suis rebus non deerant. Cum enim magno conatu rem eo deduxissent, ut jam jamque decreto publico iis confirmanda esset par quædam et concordia generalis, qua plura concedebantur quam conscientia integra concedi posset, sed ita occulte, ut ne ecclesiastici quidem, qui senatui intererant, id satis initio adverterent. Pientissimus Rex nihilominus rem suspectam habuit, ideoque multa jam nocte, ante ultimæ diei conclusionem, decretum ita ut jam scriptum erat conceptis verbis ad nos secreto misit, diligenter examinari cupiens, ut ne qua conscientia suæ labes aspergeretur. Fecerunt patres ac deprehenderunt fraudem. Invenerunt enim posita quædam in decretis, quibus non solum de pace hæreticis servanda curabatur, sed etiam catholici ad eos in hæresi defendendos obligabantur. Ergo nostri et Regi ipsi rem, uti erat, monstrantes et summo mane P. Scarga, concionator regius, singulos senatores ecclesiasticos obiens, cum nonnullis nuntiis terrestribus catholicis, summa diligentia ita eos instruxit, ut tandem unanimi consensu omnes decreto reclamarent, nec quidquam tale postmodum constitueretur ; et sic ratione confederationis quam maxime hæretici promovere tentabant, nihil omnino iis est concessum.*

Deuxième passage (XIV, 79) : *Semel eo res processerat, ob fraudem hæreticorum, qui scriptum quoddam ordinibus proposuerant, in quo valde occulte defensionem hæresis involvebant, ut quodammodo approbandum censuerint Regique legendum obtulerint. Rex catholicæ religionis promotor et zelator fervētissimus, dum noctu legit dolum tectum advertit et statim ad Petrum Scargam profunda jam nocte mittit petens an bona conscientia illi scripto assensum dare possit necne. Legens scriptum illud Scarga facile deprehendit fraudem quo defensio hæresis ex obligatione injungebatur. Exarsit ob illam imposturam, Regi significat eum manifeste contra conscientiam facturum si illud scriptum vel admitteret vel approbaret. Adiit summo mane varios catholicos nuncios et fraudem aperit, efficitque ut dum res ista in facie Reipublicæ proponeretur subito illi reclamarent.*

2. Dans *Nienawise*, le chapitre intitulé : *La nuit des Jésuites*, dans *Studia historyczne*, la dissertation : *Si Skarga a été perturbator patriæ* ; enfin dans *Pamiętny Sejm*. [la diète mémorable de 1606] Crac., 1913, surtout le chapitre intitulé : *La nuit critique*.

3. La brochure intitulée : *De Skarga* « le plus grand perturbateur de la République », Przemyśl, 1913. Le R. P. Sas commence par un éloge de Skarga d'après, entre autres, Cichocki [le P. Sawicki S. J.] ; il montre ensuite avec un luxe de citations que Skarga était haï des hérétiques, ce que nul n'ignore et ce que nul ne conteste ; il essaie après cela, au moyen de textes pris de Skarga, sans tenir aucun compte des temps ni des circonstances, de montrer la tolérance de Skarga et il ne réussit, selon nous, qu'à obscurcir la question ; enfin, après avoir relevé des variations ou des lacunes dans les divers récits de Sobieski, il traite de Skarga lors de la diète de 1606 et après la diète. C'est une plaidoirie plutôt qu'une étude d'histoire objective.

que Skarga n'avait pris aucune initiative et qu'il n'avait fait que répondre selon sa conscience à une question du roi ; que pour incriminer Skarga il faudrait d'abord connaître la teneur du projet de décret ; et qu'enfin il y avait bien d'autres causes de rupture qui auraient agi en dehors de l'intervention de Skarga, comme par exemple la question de la juridiction ecclésiastique et de l'appel à Rome dans les procès faits à des ecclésiastiques, sans parler de l'intérêt des *rokoszans* à rompre la diète.

Non nostrum est tantas componere lites ¹.

A vrai dire, la question paraît insoluble parce qu'elle laisse trop de place aux conjectures, faute de documents décisifs. Toute la discussion sur la conduite de Skarga a pour principal fondement deux récits de Wielewiski. Or ces deux récits renferment des détails qui ne sont pas concordants ², et surtout ils manquent de précision quant à l'objet du débat. Wielewiski, en effet, se contente de dire que le projet de décret renfermait *la défense* (c'est à-dire la protection) de l'hérésie, mais d'une façon si obscure que les évêques ³ ne s'en aperçurent pas tout d'abord ⁴. Il ne nous dit pas en quoi le projet consistait ⁵, et tout cela éveille la défiance. Sans doute ni la Confédération, ni le procès de la Confédération, n'étaient en question, puisque les évêques (qui acceptaient le projet) avaient fait quelques jours auparavant une déclaration écrite contre l'une et l'autre ⁶. Il semble donc bien qu'il s'agisse ici d'une Constitution sur les émeutes *prætextu religionis* ; mais pour juger cette Constitution

1. Comment départager deux adversaires dont l'un (*Sobieski*) tient en suspicion les relations royalistes faites sur la diète de 1606 et s'appuie surtout sur le journal (luthérien) de Dantzig, tandis que l'autre (le P. Sas) prend exactement la position inverse ?

2. V. la brochure du P. Sas (p. 75-77) où sont relevées avec soin les divergences.

3. D'après le cardinal Gaétano (*Rel. nunc.*, II, 73) les évêques de ce temps se distinguaient par leur zèle et leur vigilance.

4. Ce vice si bien caché de la constitution projetée nous incline à croire qu'il agissait d'une constitution sur les émeutes *prætextu religionis* et que l'on y prenait la défense des temples protestants (*Zbors*) et des églises orthodoxes (*Cerkwi*), en quoi Skarga voyait une existence légale accordée indirectement à l'hérésie et au schisme. Or, en vertu de son principe de l'unité religieuse fondement de l'unité politique, Skarga ne voulait à aucun prix de cette existence légale ; pour lui, c'était une *protection* (*obrona*) accordée par la loi à l'hérésie et au schisme, et par conséquent un péché grave.

5. Dans le premier passage, Wielewiski parle de *pax quædam et concordia generalis*, ce qui est fort vague, et dans le second il ne donne aucune indication, mais il vient de parler de la Confédération de Varsovie. Il se peut qu'il n'ait pas connu lui-même la teneur du projet, car il écrivait vers 1630, assez longtemps après l'événement.

6. *Sobieski*, la Diète mémorable, p. 176 : « Pardonner et se liguier (ou se confédérer) sont deux choses bien différentes, » écrivaient-ils.

nous aurions besoin d'en connaître les termes, et nous ne les connaissons pas.

En tout état de cause, une chose peut être considérée comme certaine, c'est que Skarga, en face d'un projet politique que réprouvait sa conscience, n'aurait jamais hésité à le combattre, et que la perspective de la rupture d'une diète ne l'aurait pas arrêté. Nous avons sur ce point son propre témoignage dans les lignes suivantes tirées de son *Discours sur la Confédération* (1607) ¹.

Quand nous leur refusons [aux dissidents] ce qu'ils réclament à tort, ils menacent de rompre la diète... Que doit faire alors celui qui aime l'honneur de Dieu, l'Eglise et la Patrie, et qui veut garder sa conscience intacte ? Offenser Dieu en consentant à une loi si nuisible ou ne pas satisfaire la Patrie ? — Cette question et ce scrupule *n'offrent pas de difficulté* : plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Plutôt défendre l'Eglise et les âmes que la patrie. Plutôt se dévouer à la gloire de Dieu qu'à l'honneur du monde. Plutôt conquérir l'éternelle patrie que celle du temps. Plutôt perdre la vie que tomber dans le péché mortel. Et dans le cas où ils nous diraient : « Si vous ne reniez Dieu, vous n'aurez pas une bonne diète », nous leur répondrions : « Le royaume entier dût-il périr, nous ne renierons pas Dieu. » D'ailleurs je sais que sûrement mon péché ne sauverait pas le royaume. Bien plus, la patrie périrait plus vite si nous perdions Dieu et sa grâce, et sans cette grâce, qu'avons-nous ? Quand notre royaume de Pologne s'élèverait au-dessus de tous les Etats Turcs, si nous n'avions la grâce de Dieu, qu'aurions-nous gagné ?...

Dans ce passage éclate la foi ardente et inébranlable de Skarga ; c'est comme un écho du *non possumus* des apôtres et des premiers martyrs. Mais on voudrait être sûr que Skarga a fait une application juste et opportune de ce *non possumus* quand il a repoussé comme un crime ce compromis que des évêques sérieux et instruits avaient d'abord approuvé sans y trouver malice, et on est pris d'un doute fondé quand on sait que Skarga était profondément imbu de cette maxime douteuse qu'il regardait comme un principe inébranlable que l'unité religieuse est la base essentielle de l'unité politique ².

La diète de 1606 rompue, les *rokoszans* virent grossir leur nombre par l'arrivée des nonces de l'opposition, et successivement ils se transportèrent à Lublin et à Sandomir. Dans cette dernière ville ils rédigèrent en forme d'articles les conditions de leur soumission au roi. Les

1. *Dyskurs na Konfæd.*, p. 154, a, b (édit. de 1738).

2. V. le P. Vermeersch S. J., *La Tolérance*, p. 213 : « Cette maxime [l'unité religieuse fait l'unité de l'Etat] prise à la lettre et comme vraie toujours, conduit à une intolérance absolue qui impose l'unité religieuse comme essentielle à l'Etat, bien plus, comme son œuvre nécessaire. »

Jésuites, Skarga en tête, avaient été de leur part l'objet d'une attention spéciale, et un article leur avait été réservé. Il va sans dire que cet article était dirigé contre eux. Le 13 septembre une députation apporta à Wislica, où le roi avait formé une Confédération pour l'opposer au *rokosz*, les articles des *rokoszans*. Quand on en vint à l'article 28 qui visait les Jésuites, les sénateurs et les nonces ne voulurent pas en écouter la lecture ; c'était pour les *rokoszans* une défaite. Cependant Skarga jugea à propos d'accentuer cette défaite en lisant à l'église le dimanche suivant (17 septembre) un mémoire sur l'article en question ¹. C'est ce mémoire qui est resté fameux sous le titre de *Sermon de Wislica* ². En voici l'analyse abrégée :

Skarga se plaint d'abord que l'on condamne les Jésuites à la mort civile sans leur avoir donné le moyen de se défendre, puis il s'excuse d'avoir à faire l'apologie de ses collègues et la sienne propre, car on l'y force. Dans une première partie, il examine les griefs que l'on formule contre les Jésuites :

1^{er} grief : ils s'occupent des intérêts mondains et des affaires politiques à la cour du roi. Réponse : cela est faux. Ils aimeraient mieux être dans une de leurs maisons qu'à la cour, et conformément aux règles de l'Ordre et aux ordonnances du général Aquaviva, ils ne se mêlent pas de politique pratique, et se contentent de donner aux gouvernants des directions générales imposées par la théologie.

2^e grief : Dans leurs sermons ils préconisent le gouvernement absolu (*absolutum dominium*). Réponse : cela est faux. Ils louent la monarchie et recommandent la monarchie tempérée par l'aristocratie et la démocratie.

3^e grief : Dans leurs sermons ils blâment la liberté et la Constitution du royaume. Réponse : cela est faux. Ils n'attaquent pas les libertés légitimes de la noblesse, mais la licence et les lois injustes. Comme nonce, non d'un seul district mais de tout le royaume, et envoyé de Dieu, Skarga a le droit et l'obligation de rappeler aux représentants du pays leurs devoirs envers le roi et leur office qui est de faire des lois justes.

4^e grief : Ils excitent des émeutes et poussent à la sédition. Réponse : cela est faux. On n'a jamais pu citer d'eux un seul sermon où ils aient excité les citoyens les uns contre les autres.

Dans une seconde partie Skarga examine en détail l'injustice des mesures proposées contre les Jésuites : les expulser de la Cour royale ; chasser du royaume les Jésuites étrangers ; ne pas autoriser les fondations en leur faveur ; casser les fondations anciennes faites par les rois et les évêques ; parquer les Jésuites en certaines villes ; employer pour l'Académie et l'hôpital

1. Voir sur le *rokosz* et sur l'article contre les Jésuites les lettres de Skarga des 14 et 20 septembre et du 9 octobre (num. 134, 135 et 136 de l'édition, Syganski).

2. Le titre exact et complet est celui-ci : *Na Artykul o Jezuitach... Odpowiedz*.

Réponse à l'article de l'assemblée de Sandomir au sujet des Jésuites, lu devant le roi, le Sénat et la noblesse, par des députés de cette assemblée, le 13 septembre 1606. Cette réponse a été faite en chaire par le P. Pierre Skarga S. J. à Wislica, devant les Etats, le 17 du même mois et de la même année, le XVIII^e dimanche après la Pentecôte.

militaire, les fondations et les biens des Jésuites ; punir de l'exil ceux qui contreviendraient aux mesures précédentes.

Skarga termine par une éloquente péroraison où il adjure les sénateurs et les nonces de ne pas abandonner les Jésuites aux coups de leurs ennemis.

L'année suivante (1607) Skarga publiait une apologie de la Compagnie de Jésus. Il prenait comme épigraphe ce mot du psaume Lxv : *Probasti nos Deus ; igne nos examinasti sicut examinatur argentum*, et il intitulait son livre *Examen (littér^t. Epreuve) de l'Ordre de la Société de Jésus. (Proba Zakonu Societatis Jesu)*.

Dans la préface adressée aux enfants attristés de la Couronne, il explique qu'il va développer ce qu'il a pu seulement indiquer dans le sermon de Wislica. Il veut faire éclater l'innocence des Jésuites en les faisant connaître. On verra que personne n'est plus attaché qu'eux à la Patrie, à cette patrie qui est en proie à tant de maux intérieurs dont ils voudraient la guérir, à cette patrie dont ils déplorent les divisions et qu'ils voudraient voir fleurir dans l'unité et la paix.

Le livre qui est au fond une histoire apologétique de la Compagnie de Jésus est divisé en cinq examens (*Proba*).

1^{er} examen : Comment a commencé, s'est développé et affermi l'Ordre des Jésuites avec Ignace de Loyola et la règle qu'il a donnée à ses disciples.

2^e examen : Des avantages que l'Ordre présente à l'Eglise de Dieu et aux Etats ; ministère en Europe ; missions aux Indes orientales et occidentales ; collèges (en 1600 il y avait en Pologne et Lithuanie 18 établissements avec 433 religieux) ; lutte contre les hérésies qui est la principale raison d'être des Jésuites¹ ; conversions nombreuses obtenues par eux².

3^e examen : Les calomnies, les bannissements et les persécutions endurés par la Compagnie de Jésus. Skarga s'étonne de voir son Ordre plus persécuté que les autres ordres religieux, et il en trouve la cause dans la haine spéciale que lui ont vouée les hérétiques. Il montre les Jésuites chassés d'Angleterre, de France, de Transylvanie, de Venise et des Flandres. Il rappelle l'infâme calomnie répandue en Allemagne contre eux et que Batori dut détruire.

1. *Prob. Zak.*, Pr. II, ch. iv, 178 b, éd. 1738 : « C'est pourquoi cet Ordre S. J. ne peut jamais avoir d'accord avec les hérétiques, comme les lévriers ne peuvent avoir la paix avec les lièvres, ni les chiens avec les loups. Aussi voyons-nous que les hérétiques ne s'élèvent aussi furieusement contre aucun Ordre religieux que contre celui-ci ; car pour les hérétiques de notre temps, les jésuites ont naturellement l'hostilité et l'aversion de la cigogne pour le serpent. »

2. *Prob. Zab.*, Pr. II, ch. iv, p. 179 b : « Je me souviens que chez nous, dans le conseil royal [Sénat] on pouvait à peine trouver deux catholiques, et aujourd'hui, grâce à Dieu, à peine y voyons-nous quelques [*Kilu*, moins de 10] hérétiques. » On aurait tort de prendre ces expressions à la lettre ; ce sont des formules oratoires. Skarga, avec son intransigeance habituelle, compte comme n'étant pas catholiques les sénateurs qui approuvèrent les lois de 1563 et 1565, refusant aux tribunaux ecclésiastiques l'appel au bras séculier. C'est à peu près comme si en France on avait refusé le titre de catholiques à ceux qui admettaient jadis la *declaratio cleri Gallicani*.

Maintenant c'est en Pologne qu'ils sont le point de mire des hérétiques : mais grâce à Dieu toutes ces épreuves n'auront qu'un temps et l'Ordre en sortira plus pur comme l'or éprouvé par le feu.

4^e et dernier examen : la Compagnie de Jésus éprouvée par le martyre, en particulier aux Indes, au Japon et en Angleterre.

Conclusion adressée aux catholiques : Ne pas se laisser émouvoir par les calomnies qui courent contre les Jésuites. Skarga connaît bien ces religieux depuis 40 ans qu'il vit au milieu d'eux, et il décrit leur vie laborieuse et vertueuse, et il se félicite d'être entré dans la Compagnie où il a toujours trouvé la paix et la joie de l'âme.

Ainsi ce vieillard infatigable, accablé moins encore par le poids de l'âge que par celui de la prédication et du ministère, trouvait le moyen d'écrire un livre qui était comme un dithyrambe en l'honneur de l'Ordre religieux auquel il appartenait. L'année précédente il avait publié ses *Sermons sur les fins dernières* et une sorte de *Manuel de piété* (Zolnierskie Nabozenstwo) à l'usage du soldat ; et l'année suivante (1609) il donnait son *Arcopagus*, recueil de quatre sermons tirés du discours de saint Paul devant l'Aréopage. Il profitait de cette occasion pour tonner contre les vices de la Justice en Pologne, et il comparait les tribunaux électifs de son pays au célèbre tribunal d'Athènes dont il se faisait d'ailleurs une idée peu exacte, quant à son recrutement et à ses attributions ¹. Il était alors à Wilna, car il n'avait pu suivre que jusque-là le roi parti en expédition contre la Moscovie ; mais il ne quittait pas la famille royale et continuait à faire partie de la cour.

En 1610 il publiait le recueil de ses *Sermons de circonstance*, accompagnés des sermons de diète retouchés ², et l'opuscule de propagande intitulé *Invitation à la pénitence*, résumé de ses sermons de diète. Enfin en 1611, après avoir donné un second opuscule sous le titre d'*Invitation à la foi*, sorte de petit catéchisme de controverse, et un *Sermon d'Actions de grâces* pour la prise de Smolensk et la victoire sur les Moscovites, il demandait avec instance à ses supérieurs l'autorisation de quitter la

1. A. Croiset, *les Démocraties antiques*, Paris, 1909, p. 88. L'Aréopage « n'est plus guère qu'un grand nom... Il est formé des archontes sortis de charge, et c'est plutôt un lieu de retraite honorable qu'une puissance dans la cité ». Le vrai tribunal d'Athènes est celui des Héliastes.

2. Il en avait retranché le sixième sur la monarchie. On ne cesse d'affirmer que cette suppression fut faite malgré Skarga par l'ordre de ses supérieurs ; nous attendons encore la preuve de cette affirmation. Il ne suffit pas de dire que Skarga était incapable de renier ses convictions ; il faudrait aussi montrer que l'expérience n'a pas pu le conduire à les modifier, et surtout qu'il n'a jamais varié, même sous la pression des événements, et en particulier au temps du *rokosz*.

cour et de se préparer à la mort. Bien des fois il avait sollicité cette autorisation ; mais le roi qui l'avait en très haute estime et en très grande affection n'avait jamais consenti à son départ. Cette fois on ne pouvait plus refuser « au vieux bœuf fatigué du labour », comme il disait de lui-même, le repos acheté par une longue vie de travail. Dans les premiers mois de 1612 il se retira d'abord à Sandomir. C'était un lieu agréable et paisible, tout entouré à cette époque de vignes et de vergers, et habité par de douces gens dont l'affabilité n'était pas la moindre vertu ¹.

À Sandomir il donna ses trois derniers sermons, qui étaient comme le chant du cygne, et il semblait qu'il eût choisi cette terre pour y mourir, lorsque tout à coup, au bout de quelques semaines de séjour, il fut pris d'un vif désir de revenir à Cracovie². Il voulait revoir le collège de Saint-Pierre à la fondation duquel il avait présidé et l'église magnifique qu'il avait fait bâtir tout auprès, grâce à la munificence royale, et qui était dédiée à son patron.

Rentré dans son humble cellule, Skarga ne devait plus en sortir. Cloué sur son lit par la maladie, il priait, méditait et lisait assidûment la Bible, n'interrompant cette triple occupation que pour travailler à un *traité des vertus*. La mort ne lui laissa pas le temps de finir cet ouvrage, et il s'endormit du sommeil des justes le 27 septembre 1612.

La Pologne perdait en Skarga non seulement son plus grand prédicateur, mais encore son fils le plus dévoué, car nul ne fut plus que lui attaché à sa patrie, nul n'eut plus que lui le sentiment national. Chez lui l'amour de l'Eglise fut toujours uni à l'amour de la patrie, et il ne pouvait pas parler de l'une sans que le nom de l'autre lui montât aux lèvres. Nous n'avons pas ici à faire l'éloge du religieux. Ceux qui voudront savoir jusqu'où il poussait l'esprit d'obéissance et de pauvreté n'auront qu'à lire ses lettres et ils seront vite édifiés³. Il est toujours prêt à immoler sa volonté propre et à se soumettre aux décisions de ses supérieurs ; il est comme le voulait le fondateur de son Ordre, *sicut cadaver*, et, aux mains de ses chefs, comme le bâton du voyageur. D'une activité prodigieuse il ne se repose d'un travail qu'en s'appliquant à un autre ; toujours occupé, il se fait lire la Bible même en voyage, même pendant ses repas ; il prie, il écrit, il médite, il prêche, il confesse, il visite les pauvres et les affligés, il s'occupe de la fondation de collèges

1. Cichocki, *Alloq. Osiec*, 93.

2. *Id.*, p. 246, 247.

3. Dans sa notice, le P. Wielewicz a consacré plusieurs pages aux vertus et à la vie religieuse de Skarga et rien n'est plus touchant et plus édifiant. (V. S. R. P., XIV, fin de la notice sur Skarga, p. 83.)

ou de maisons, il surveille des constructions. On se demande comment il trouve le temps de faire tout cela. Austère pour lui-même jusqu'à la dureté, il a un cœur d'or pour les autres. Les humbles, les malades, les opprimés, tout ce qui souffre excite sa compassion, et dans toute la Pologne on ne le connaît que sous le nom du Père Pierre (*Ksiadz Piotr*). D'un tempérament vif et peut-être naturellement violent, il a su se maîtriser. Il n'a jamais haï personne. Il ne hait pas les hérétiques, mais il hait l'hérésie, et dans ses plus mordantes polémiques s'il attaque parfois les doctrines avec virulence, il épargne toujours les personnes. En un mot Skarga nous offre le spectacle d'un grand cœur et d'un grand caractère. Nous verrons quel a été son esprit en étudiant sa prédication.

LIVRE TROISIÈME

LE PRÉDICATEUR

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉDICATION EN POLOGNE AVANT SKARGA ET DE SON TEMPS. LE SERMON-TYPE DE SKARGA.

Du x^e siècle, époque de la conversion de la Pologne au christianisme, au déclin du xvi^e, époque de la réforme imposée par le Concile de Trente, la chaire polonaise a suivi, mais avec un certain retard, les phases de la prédication dans les autres Etats chrétiens. On sait que pendant la période antérieure au moyen âge, et notamment aux iv^e et v^e siècles, où fleurit l'éloquence des Pères grecs et latins, l'*homélie* fut le genre préféré des prédicateurs. Elle consistait en un commentaire dogmatique et moral de l'Ecriture sainte. D'abord on expliqua de dimanche en dimanche certaines parties de la Bible, soit des livres entiers, soit des fragments formant un tout, comme la Passion, le Sermon sur la Montagne, les diverses paraboles ; puis on en vint à se contenter de commenter chaque dimanche le fragment d'évangile ou *pericope* que contient la messe du jour et qui varie avec le temps liturgique, en sorte que selon la rencontre l'enseignement était dogmatique, moral ou mêlé. Saint Jean Chrysostome cependant distingua ces deux éléments et les sépara par l'habitude qu'il prit de commencer l'homélie par un commentaire littéral et dogmatique et de la finir par des applications morales. A cette époque, mais exceptionnellement, à côté de l'homélie on constate l'existence de discours spéciaux motivés par quelque circonstance extraordinaire comme la fête d'un saint illustre, les funérailles d'un grand personnage, la consécration d'une basilique ; ce sont les sermons de circonstance, les panégyriques et les oraisons funèbres.

Au moyen âge, la scolastique met son empreinte sur la prédication, du moins sur la prédication savante qui est celle des centres les plus éclairés, et les questions agitées dans l'école ont leur écho dans la chaire chrétienne. C'est le règne des arguments syllogistiques, des *distinguo*, des divisions et subdivisions sans fin, des spéculations abstraites et des allégories. La prédication devient érudite, pédante, subtile et sèche. Il est vrai qu'au-dessous de ce courant scolastique, il y en a un autre qui roule parfois jusque dans les bas-fonds : c'est la prédication populaire

des moines mendiants ou prêcheurs. Comme elle est destinée au peuple, elle lui emprunte son langage et ne recule pas devant la trivialité. Elle néglige volontiers le dogme pour la morale, car il est plus facile d'improviser des mercuriales et de se répandre en invectives contre les mauvaises mœurs que d'exposer les vérités de la foi et les raisons de croire. Voici un curieux *spécimen* de cette prédication populaire qui avait une certaine vogue dans la Pologne du xiv^e siècle ; c'est un fragment de sermon du deuxième dimanche après l'Épiphanie composé par un dominicain d'origine allemande (?) nommé Peregrin¹ :

Tu dois aimer ta femme, ne lui dire jamais d'injure et jamais ne la battre. Mais je crains bien qu'il n'y en ait beaucoup qui aiment à battre leur femme après qu'ils se sont enivrés à l'auberge. Comme ils n'ont pas osé, par peur des coups, frapper ceux qui les avaient offensés, quand ils reviennent pleins de colère à la maison ils rendent à leur femme le mal qu'ils ont souffert à l'auberge, et alors ils la prennent aux cheveux et la traînent de coin en coin. L'amour doit faire que tu ne maltraites ta femme ni en paroles ni en actes. Tu dois te rappeler que pour toi elle a quitté son père et sa mère et qu'elle t'a suivi. Tu dois l'aimer de façon qu'elle soit ton égale en tout, pour le vêtement, la nourriture, le logement et le reste. Mais je crains bien qu'il n'y en ait beaucoup qui ne laissent à leur femme aucune liberté. Ils mettent tout sous clé, et alors elles ne peuvent donner aux enfants le nécessaire et n'ont pas de quoi aller aux bains, en sorte que je ne sais quel conseil leur donner. Mais je vais vous décrire la très curieuse nature d'un petit animal qu'on appelle l'écureuil... [Cette description de l'écureuil était destinée à ranimer l'attention de l'auditoire, et il est probable, d'après ce qui suit, qu'elle renfermait quelque trait satirique à l'adresse des hommes.]

Oh ! disent maintenant les femmes, que béni soit le prédicateur qui a si bien parlé pour nous contre nos hommes. Mais attendez un peu : je vais vous dire autre chose : il arrive parfois que la femme mérite de recevoir un soufflet de son mari... Quand il dit : « Ceci est blanc comme neige », elle reprend : « c'est noir comme charbon, » et à l'inverse. Voilà comment se conduisent certaines femmes. Je ne parle pas de celles qui sont ici présentes. Dieu vous préserve de ce qui est arrivé à un certain mari qui traversait une prairie avec sa femme... [Ici le prédicateur débitait un nouveau conte pour exciter l'hilarité de l'auditoire. C'est ce qu'on appelait la *pars ridicula* du sermon.] Un philosophe vint un jour trouver son ami et se plaignit à lui en ces termes : Malheureux que je suis ! J'ai dans mon jardin un arbre de je ne sais quelle espèce. Ma première, ma seconde et ma troisième femme se sont pendues à cet arbre. Conseille-moi ; que dois-je faire ? Et son ami lui dit : « Je ne comprends pas pourquoi tu pleures et je m'étonne de te voir fondre en larmes dans un si grand bonheur. Au lieu de pleurer, réjouis-toi, puisque tu as perdu de méchantes femmes. Donne-moi donc un rejet de cet arbre pour le planter dans mon

1. Nous traduisons ce fragment d'après le texte polonais fourni par Mgr Pelczar, *Zarys Dziejow...* [Esquisse d'une histoire de l'éloquence dans l'Eglise catholique, Cracovie, 1896-1897, en trois tomes,] t. II, 27 et 28.

jardin. Quand ce rejet sera devenu arbre, peut-être que ma méchante femme s'y pendra.

Cette prédication ressemble assez à celle de nos Maillard, de nos Menot et de nos Raulin, ou de l'Alsacien Geiler de Kaysersberg ¹.

Avec l'invention de l'imprimerie et la diffusion des livres on ne tarde pas à voir circuler des recueils destinés à faciliter la tâche des prédicateurs qui y puisent à pleines mains la matière de leurs sermons : Textes de l'Écriture et des Pères (*Concordantiæ*, *florilegia*, *polyanthea*), lieux communs (*summa prædicatorum*), exemples et comparaisons (*speculum exemplorum*), histoires édifiantes et merveilleuses (*legenda aurea*) et allégories (*parabolæ*). Le *Dormi securé*, de Jean de Verden, très répandu en Pologne, fournit des sermons tout prêts à ceux qui veulent se dispenser de méditer et d'écrire. Il est vrai que ces sermons sont bien médiocres ; mais ceux que composent les prédicateurs savants, les humanistes de la Renaissance, que valent-ils ? Erasme nous l'apprend, car la critique qu'il fait de la prédication de son temps a une portée générale et s'applique à la Pologne aussi bien qu'aux autres pays de la chrétienté ². Dans son *Ecclesiastes* d'abord ³, en 1512, et dans son *Eloge de la folie* ⁴, publié vingt-trois ans plus tard, il se moque des prédicateurs qui, pour parler de la charité, commencent par décrire le fleuve du Nil, pour exposer le mystère de la Croix remontent à Babylone et au dragon Bel, pour traiter du jeûne décrivent les douze signes du Zodiaque, ou pour dissenter sur la Foi partent de la quadrature du cercle ⁵. On les entend ensuite dire un mot de l'Évangile, mais à la hâte et par manière d'acquit, quand c'est au contraire ce qu'il fallait développer. Puis ils entament une question théologique « qui n'a parfois aucun rapport ni avec le ciel ni avec la terre » et où ils fatiguent l'auditeur de leurs syllogismes avec majeure, mineure et conclusion. On peut s'estimer heureux quand ils ne s'étendent pas sur une de ces allégories subtiles où, par exemple, ils comparent la Vierge Marie à l'Arche de Noë et où ils s'ingé-

1. Nous ne pouvons tenir aucun compte d'un relèvement momentané de la prédication à la suite de la fondation de l'université de Cracovie (1400) et des disputes amenées par la naissance et la diffusion de l'hérésie hussite. Ce ne fut qu'un feu de paille. Bientôt cette prédication savante tourna au pédantisme, aux subtilités scolastiques et à l'abus des citations profanes.

2. Mecherzynski, *Hist. de l'Eloq. en Pol.*, Crac., 1858 (en pol.), t. II, p. 16, 17, 272, 284.

3. D. Erasmus Rot., *Ecclesiastes* [Le Prédicateur], Argentorati, 1512.

4. *Id.*, *Moriæ Encomium*, [éloge de la folie] Basileæ, 1535.

5. *Eccles.*, sign. III et IIII ; *Mor. Enc.*, p. 296-305. Ces deux passages sont identiques en certains points seulement. Celui du *Moriæ Encomium* est plus développé.

nient à trouver le bois flottant, le bitume, les coudées et le reste ¹. Erasme ajoute qu'un de ces prédicateurs avait sué huit mois « pour se montrer aussi aveugle qu'une taupe ² », et nous dirons avec Labruyère qu'il « fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal ³ ».

La critique d'Erasme n'eut d'abord aucune influence sur la prédication polonaise, du moins si l'on en juge par les constitutions synodales, car elles réprouvent également les prédicateurs savants qui ennuiant leur auditoire en traitant des questions scolastiques ⁴, et les prédicateurs bouffons qui l'amuse en lui débitant des facéties et des contes de bonne femme ⁵. Nous avons d'ailleurs déjà indiqué, en décrivant l'état du clergé au xvi^e siècle, à quel degré de négligence et d'abandon était tombée la prédication ⁶. Les prédicateurs en titre ne sont point honorés comme ils devraient l'être, car on regarde leur charge comme une charge inférieure et on ne leur réserve que les plus maigres bénéfices ⁷; quant aux curés, la plupart ne prêchent pas ou prêchent mal ⁸. Pour remédier à ce grave abus les synodes demandent que des prêtres instruits composent un *homiliaire* ou recueil de sermons qui permette aux prêtres moins

1. *Mor. Enc.*, p. 740-745.

2. *Ibid.*, p. 298. Ce prédicateur voyait la Trinité dans les éléments de la grammaire (nom, verbe et adjectif). Un autre décomposait le nom de Jésus en ses lettres et chaque lettre avait une signification mystique.

3. *Caractères*, chap. xv, *De la chaire*.

4. Wezyk, 85 et 87; Ulan., *Mat.*, 366, 367; Syn. de 1527: *Omittentes in concionibus QUESTIONES SCOLASTICAS et EXEMPLA SOMNIATA quæ corda fidelium distrahere potiusquam ædificare videntur. — Ne ex diversis et variis concionandi formulis SCOLASTICISQUE DISPUTATIONIBUS, quæ hucusque præ manibus habentur, et seipsos in solido sacræ scripturæ confundant et auditoribus Verbi Dei et erroris confusionisque de ipsis occasionem præbeant.*

5. Wezyk, 96, et Ulan., *Mat.*, 444, num. 4, Syn. de 1557 [Wezyk indique à tort 1551]: *Parochi et concionatores Verbi Dei in concionibus suis pure et sincere Verbum Dei prædicent, ineptas et ANILES FABULAS ac vaniloquia, SCOMMATA et convitia devitando.* Le synode de 1589 (cap. LXVIII de concionatoribus, cité par Mecherzynski, II, 25 et 26) revient encore sur ces aniles fabulæ et recommande aux prédicateurs la gravité évangélique.

6. Kossobucki rappelle à Karnkowski (*Epist. vir. ill.*, 1^{er} décembre 1572) le moment où les hérésies commencèrent à se répandre en Pologne (vers 1552), et il écrit: *Reduc quæso in memoriam quales tum concionatores fuerint: an non tam ANILES FABULAS magis quam Verbum Dei prædicarunt?* [C'est un chanoine qui écrit à un évêque.] Modrzewski, *De Republ. emend.* (1559), lib. IV, de *Ecclesia*, cap. XXIV, p. 352: *Fuisse enim tum munus docendi Verbi Dei neglectum satis declarant omnium fere ecclesiarum mores AD HEC USQUE TEMPORA DURANTES. Nam hoc munus non ad eos defertur qui prima in ecclesiis loca teneant, sed qui inter postremos numerentur.*

7. Modrzewski (*ibid.*), *Proventibus, præ reliquis sacerdotibus, malignioribus gaudent, et longe minoris æstimantur personatis istis qui titulo tenus muneribus ecclesiarum funguntur.*

8. Ulan., *Mat.*, 482, syn. de 1564 (*Instruct. capit. Crac. ad synod.* [le synode n'eut pas lieu]): *Ne habeant sæculares causam carpendi et quærendi [querendi] de plebanis et sacerdotibus de indocta et insulsa eorum prædicatione,*

exercés (*imperitiores*) d'instruire le peuple ignorant ¹. Ce vœu des synodes devenait d'autant plus pressant qu'un recueil analogue avait été fait en 1556 par un célèbre écrivain, le calviniste Nicolas Rej, et que ce recueil intitulé plus tard *Postille polonaise* (*Postylla Polska*) jouissait alors de la plus grande faveur, même auprès du clergé catholique ², à cause de la beauté du style. Cependant ce n'est qu'en 1573 que le P. Wujek publie sa *Grande Postille catholique* et en 1579 sa *Petite Postille* ³, et aussitôt le synode d'Ilza (diocèse de Cracovie), 1580, ordonne que toutes les paroisses aient la *Petite Postille* ⁴. Dans l'intervalle, sous la poussée du protestantisme, le clergé polonais s'est réveillé de sa longue torpeur, et quelques prédicateurs appartenant pour la plupart aux ordres religieux et surtout à l'ordre de Saint-Dominique commencent à se faire un nom.

On cite entre autres Clément Ramult, Jean et Luc de Léopol, et Melchior de Mosciska, le dernier inquisiteur de Pologne et le fier chrétien qui refusa trois évêchés en disant qu'il aimait mieux être le plus humble des dominicains que le cuisinier de la *szlachta* polonaise ⁵. Tous ces personnages appartiennent à la génération qui précède immédiatement celle de Skarga ⁶. Il ne reste d'eux que le souvenir et il est difficile aujourd'hui de savoir ce que valent les éloges pompeux que leur décernent les contemporains ⁷. Comme Skarga est monté pour la

1. Ulan., *Mat.*, p. 359; syn. de Gnesen, 1512; 365, syn. de 1527; *Plebani libros habeant de quibus possint prædicare*; syn. de 1542; *Pauperiores [plebani] saltem Bibliam (sic) et Omelias (sic) habeant... Ut alicujus docti et probati doctoris sermones colligantur et imprimantur propter imperitiores sacerdotes*; p. 437, num. 11, syn. de 1556, et p. 444, num. 4, syn. de 1557: *Dabit operam archiepiscopus de homiliario per aliquot doctores catholicos conscribendo et typis excudendo de tempore, festivitatis solemnibus, cum catechismo... ex quibus rudis populus doceri poterit a simplicibus presbyteris*, P. 463, num. 24, syn. de 1564 (texte analogue).

2. Mecherzynski, II, 22, 23, 138 et 484; Pelczar, II, 147. Le synode de 1557 (Ulan., l. c.) remarque cet avantage résultant de la création d'un homiliaire: *Sic enim hæreticorum homiliarii pestiferi facile excludi poterunt et a simplici ac rudi plebecula refutari*.

3. Mecherzynski, II, 140, 141. Les Polonais emploient le mot *postille* au singulier. D'après l'étymologie (*post illa [verba]*), les postilles sont des notes de commentateurs bibliques et on ne devrait employer ce mot qu'au pluriel.

4. Ulan., *Mat.*, 511, num. 4.

5. Siarezynski, *H. du règne de Sig. III. (Descript. des personnes, art. Melchior de Mosciska)*.

6. Skarga a connu Jean de Léopol à l'Académie de Cracovie (*Vie de S. Jean de Kanty*), et nous avons vu qu'aux funérailles de Jean-Christophe Tarnowski le prince Ostroski avait convenu avec lui qu'ils s'adjointraient Melchior de Mosciska pour conférer sur le schisme grec. (Préface de *O Jednosci*, 1^{re} édition.)

7. V. Orzechowski sur Ramult, Luc et Melchior. (*Quincunx* (1564), p. 100, éd. Turowski; *Dial. IIII, sur l'exéc.* (1563), p. 37, éd. Turc.)

première fois dans la chaire en 1563, on peut tenir pour ses contemporains, quoique un peu plus âgés que lui, Stanislas Sokolowski et Jérôme Powodowski. Le premier était le prédicateur latin de Batori (ce roi ne savait pas le polonais), et il maniait la langue latine avec élégance ; mais il était froid et sa mauvaise santé ne favorisait pas en lui le développement des talents oratoires ¹. Le second a servi de modèle à Skarga pour ses sermons de diète. Mais ni l'un ni l'autre n'a laissé des sermons en langue polonaise. A côté d'eux, à un degré inférieur, on nomme Joseph Wereszczynski, Martin Bialobrzeski et le P. Wujek, dont les postilles renferment une éloquence douce et insinuante bien faite pour les rendre populaires ; mais ils n'ont ni l'un ni l'autre la force que Skarga déploie dans ses sermons. Ils sont comme les satellites de cet astre, de même que le dominicain Birkowski ² et Starowolski (les successeurs de Skarga) en seront le simple reflet.

Skarga est sans contredit le premier des prédicateurs polonais de son temps, et par le nombre considérable des sermons qu'il a laissés, et par ses facultés oratoires.

On ne s'étonnera pas qu'il ait produit une œuvre considérable si l'on remarque qu'il a occupé la chaire pendant près d'un demi-siècle (1563-1612), et parmi les modernes nous ne connaissons que Bossuet pour avoir prêché plus longtemps que lui (1650-1704) ³. Pendant ce demi-siècle de prédication il prit la parole non seulement chaque dimanche et chaque jour de fête, mais souvent pendant la semaine, soit pour des retraites, soit pour les quarante heures, pour des réunions de congré-

1. Cela n'empêche pas le nonce Bolognetti de l'appeler *prædicatorem prope divinum* ; mais cet éloge est suspect dans la bouche d'un Italien de cette époque. Gratiani (*Vita Commendoni*, p. 125) nous apprend que les Italiens avaient alors le goût corrompu et que dans l'éloquence ils n'estimaient que le style brillant et fleuri.

2. Birkowski fut chargé de faire l'oraison funèbre de Skarga dont on n'a guère retenu que le texte : *Surrexit Helias propheta quasi ignis, et Verbum ejus sicut facula ardebat*. (Eccl., XLVIII.) L'oraison funèbre écrite par ce dominicain est divisée en deux parties dont la première est une longue allégorie pour montrer que le prédicateur ressemble au feu qui brille, réchauffe, vivifie, baptise et brûle. Et cela est dit en style macaronique où une proposition commencée en latin se termine en polonais, à moins que ce ne soit le contraire. Dans les cinq pages (sur 14) de cette première partie, Birkowski a trouvé le moyen de faire 45 citations latines, de parler de l'Urim et du Thummim du Grand-Prêtre juif et du grand Pompée, et de faire deux sorties, l'une contre les hérétiques et l'autre contre les politiques. La deuxième partie est une notice assez sèche sur Skarga ; mais elle est précieuse pour certaines dates et certains renseignements qu'elle renferme. La péroraison est touchante et c'est, avec le choix du texte, ce que l'orateur a trouvé de mieux.

3. Sans même tenir compte de cette merveilleuse précocité qui lui permit de prêcher à l'hôtel de Rambouillet et au Collège de Navarre quand il n'avait que seize ans, Bossuet monta de bonne heure dans la chaire chrétienne, tandis que la vocation de Skarga fut relativement tardive.

gations ou de confréries, pour les mercredis, les vendredis et même parfois les samedis de l'Avent et du Carême. Son zèle pour la prédication est si grand qu'il est toujours prêt à monter en chaire pour peu qu'on l'en prie, et on le voit en 1584, à peine arrivé à Cracovie où il vient d'être nommé supérieur, fournir en dix jours cinq sermons en diverses églises ¹. Par le fait, dans sa longue carrière l'infatigable orateur a prêché des milliers de fois, ce qui ne veut pas dire qu'il ait écrit des milliers de sermons. Il est en effet inévitable que bon nombre d'entre eux aient été maintes fois débités en des lieux différents. D'ailleurs il n'est pas de ceux qui craignent de se répéter ² et souvent on trouve dans ses divers ouvrages des passages qu'il a transportés intégralement d'une œuvre à l'autre.

Skarga n'improvisait pas au sens rigoureux du mot ³. Il écrivait chaque sermon qu'il devait prêcher pour la première fois ⁴, et, quand il se mit à la rédaction définitive de ses sermons en vue de les publier ⁵, il se trouva en face d'une masse énorme de manuscrits. Force lui était de faire un choix parmi tant de compositions d'inégale valeur, et de ce choix sortirent environ cent quatre-vingts sermons ⁶. Au milieu de ce travail de revision et de rédaction quelques sermons disparurent ⁷,

1. Lettre de Skarga (éd. Syganski), n° 97, p. 210 ; lettre du 4 juillet 1584 : Skarga était arrivé à Cracovie le 29 juin (Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, 77).

2. Il est sur ce point à l'antipode de Bossuet « qui ne pouvait se recopier sans faire de grands changements ». (Gazier, *Choix de Sermons de Bossuet*, introd., p. ix.)

3. Nous n'entendons pas dire par là que Skarga ait étudié ses sermons par cœur et les ait récités mot à mot comme le firent plus tard Bourdaloue et Massillon (mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux). Un passage de sa *Défense des Jésuites* (*Proba Zakonu*, Pr. iv, p. 196 a, éd. 1738) semble bien indiquer qu'il se réservait la faculté d'abréger ou d'allonger son discours, car il dit du P. Materna, jeté à la mer par les Suédois : « Quoique plus jeune, il m'a devancé [dans l'éternité], lui qui pendant trois ans s'est tenu derrière moi dans la chaire pour tenir la montre ». Cette montre, destinée à régler la durée de la prédication, ne pouvait servir qu'à un orateur assez libre d'esprit pour développer ou restreindre certaines parties de son discours selon le temps dont il disposait. Il y a lieu de croire que les sermons de Skarga duraient environ une heure ; c'est du moins le temps moyen que réclame le débit de ses *Dominicales*. Lui-même semble le faire entendre quand il dit : « Un sermon d'une heure vous paraît long, mais vous trouvez court un repos qui se prolonge jusqu'à quatre ou cinq heures. » (IV Post Pentec., 2^e partie, II, 85.) « Nous sommes heureux de passer cette heure du sermon à vous enflammer du désir d'une vie pieuse. » (Ile de la Trinité, 2^e Partie, II, 24.)

4. Birkowski, *Or. fun. de Sk.*, 2^e partie ; Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, num. 30, p. 79. Parfois Skarga fait une 2^e et 3^e rédaction.

5. Les Dominicales en 1593-1594 ; les sermons de circonstance en 1609-1610.

6. Il nous reste de même de Bossuet « près de deux cents sermons dont une centaine sont des chefs-d'œuvre ». (Gandar, *Bossuet orateur*, introd., ix.)

7. Plusieurs de ces sermons ont laissé trace dans les écrits des contemporains : Le sermon d'actions de grâces après la victoire de Byczyna. (On n'a de ce sermon qu'une mauvaise copie latine d'une main inconnue.) Le sermon sur l'unité de l'Eglise, donné

mais en revanche d'autres apparurent qui n'avaient pas été prêchés ¹. Skarga a donc présidé lui-même à la publication de ses sermons, et en cela il diffère de nos grands sermonnaires du XVII^e siècle ².

Cette publication faite par l'auteur lui-même a entraîné pour la critique certains désavantages ; ainsi il n'est guère possible aujourd'hui de constater si Skarga a progressé, ce qui est bien vraisemblable ³, et en quoi il a progressé. Pour Bossuet, par exemple, cette constatation est aisée grâce aux manuscrits, ou, plus exactement, grâce aux brouillons qui nous restent de lui et qui permettent même d'établir la chronologie de ses sermons. Ici, rien de semblable : on a une rédaction définitive ⁴

lors de l'union de Brest (1596) (Wielewicki, *S. R. P.*, VII, 230). Un sermon sur S. Ignace donné en 1606 (*ibid.*, X, 177). L'oraison funèbre de l'évêque de Funfkirchen, en 1606 (*ibid.*, X, 111). Celle du cardinal Maciejowski, en 1608 (*ibid.*, X, 262).

1. Trois oraisons funèbres dont l'une est « pour la mort d'un grand ». Un sermon d'actions de grâces « pour quelque grand bien du royaume, une bataille gagnée, un triomphe. » etc... Il est probable que Skarga en publiant ces sermons voulait donner aux jeunes prédicateurs des modèles pour apprendre à traiter ces sujets.

2. Bossuet n'a publié qu'un seul sermon connu sous le titre de *Sermon sur l'unité de l'Eglise* et prononcé à l'ouverture de l'Assemblée du clergé (9 novembre 1681) ; mais ce sermon était un acte, le plus propre à empêcher l'Eglise gallicane de se séparer de Rome. On répète à tort que Bossuet publia le sermon pour la profession de foi de M^{lle} de la Vallière. L'abbé Ledieu déclare que ce sermon fut édité par une main étrangère sans l'assentiment de l'auteur, et que Bossuet « ne s'y reconnut pas ». Quant aux oraisons funèbres, Bossuet en publia six sur dix à la demande expresse des familles intéressées et il n'y consentit qu'avec peine, et pour ne pas désobliger ces familles par un refus. On sait que pendant soixante ans (1704-1772) les sermons de Bossuet restèrent en manuscrits et on les crut perdus.

Ni Fénelon (exception faite des sermons du Sacre et de l'Epiphanie) ni Massillon ne songèrent à publier leurs œuvres oratoires. Pour Fénelon, d'ailleurs, c'eût été difficile parce qu'il avait l'habitude d'improviser ses sermons. Quant à Bourdaloue, il avait préparé en partie l'édition de ses sermons (Brunetière, *Manuel H. L. F.*, p. 211) que le P. Bretonneau mena à bonne fin. Nous nous trouvons ici en présence d'un cas analogue à celui de Skarga. En publiant leurs sermons, Skarga et Bourdaloue ne firent que se conformer aux vœux de leurs supérieurs. Une lettre de Skarga (n^o 119) datée du 25 août 1593 et écrite du collège de Jaroslaw où il ne tarda pas à rédiger ses *Dominicales*, montre que notre prédicateur s'en remet à ses supérieurs pour les travaux auxquels il devra s'adonner pendant que le roi est en Suède : *Maneo hic Jaroslawie ordinatione R. P. Provincialis quietioris loci commoditatem secutus ; studeo ne sim otiosus. Optarem aliquid, ex consilio R. P. Provincialis, scripto aliquo Dei gloriam et animarum utilitatem promovere. Adjuvet me, Vestra Reverenda Pietas, [le général des Jésuites, Aquaviva] per suam sanctam benedictionem et orationem Concionor tamen ordinarie, nec cupio in hoc onere sublevari.*

3. Les trois éditions des *Sermons de diète* (1597-1600) montrent que l'auteur se préoccupait de les perfectionner. Si la seconde ne renferme que des variantes orthographiques ou lexicologiques, la troisième présente des corrections imposées par le goût et des remaniements parfois considérables, comme dans le troisième sermon.

4. Skarga a donné quatre éditions de ses *Dominicales* (1595-1597-1602-1609). Les deux premières sont identiques et les deux autres offrent quelques variantes qui portent sur le style. Ces variantes sont si brèves et si peu importantes qu'elles méritent à peine qu'on les signale.

qui fixe l'état du talent de l'orateur à une époque tardive de sa carrière. On peut bien remarquer que les sermons des dimanches sont de valeur très inégale, ce qui suggère le soupçon qu'ils appartiennent à des époques différentes ; que certains d'entre eux sont bourrés de citations de la Bible et des Pères, ou au contraire renferment plutôt des allusions à l'Ecriture que des citations proprement dites¹ ; que d'autres sont plus spécialement dirigés contre les Ariens (Sociniens) et semblent par conséquent plus récents² ; mais de tout cela on ne peut tirer que de vagues et contestables conjectures sur la chronologie des sermons³. Un autre désavantage pour la critique, c'est qu'on ignore presque toujours en quel lieu et devant quel auditoire ces sermons ont été prononcés, et ce n'est pas là une question indifférente quand il s'agit d'apprécier des discours.

On se doute bien que les 180 sermons de Skarga ne sont pas tous de même espèce. Il les a divisés lui-même en deux groupes : les *Sermons des dimanches et des fêtes* et les *Sermons de circonstance*. Le premier groupe est nettement caractérisé : il comprend 98 sermons tous coulés dans le même moule ; mais le second groupe porte un titre beaucoup trop vague et même faux⁴.

Le classement des sermons de Skarga offre de grandes difficultés à celui qui est accoutumé au sermon français. Chez nous les genres de prédication sont nettement distincts et jamais ils ne sont mélangés ; on a devant soi ou une homélie, qui est un commentaire familier de l'Evangile, ou un sermon dogmatique, ou un sermon de morale, ou un panégyrique, ou une oraison funèbre, ou un sermon de circonstance. Chacun de ces genres a ses règles comme chacun a son caractère. Mais dans quelle catégorie ranger les *Sermons des dimanches et des fêtes* de Skarga, qui ne sont ni de pures homélies, ni de purs sermons de dogme ou de

1. Le sermon du 4^e dimanche de l'Avent, par exemple, renferme une douzaine de courtes citations de l'Ecriture et une quarantaine d'allusions à des textes scripturaires.

2. La présence de Faust Socin à Cracovie vers la fin du siècle favorisa singulièrement la diffusion des doctrines antitrinitaires ou, comme on disait alors, des doctrines ariennes.

3. Dans ses *Vies des Saints*, Skarga a inséré une quinzaine de compositions auxquelles il a donné le titre de Sermons. Ce sont de maigres instructions de trois ou quatre pages sur différentes fêtes de l'année, qui mériteraient plutôt le titre d'allocutions ou de méditations et qui ne peuvent servir à caractériser le talent de Skarga à cette époque de sa carrière (1579).

4. Ce groupe comprend 42 sermons sur les Sacrements, qui sont de simples instructions dogmatiques, et comme un cours de théologie à l'usage des gens du monde ; 4 sermons intitulés *Aréopagus*, qui sont de pures homélies ; 5 exhortations pour les Quarante Heures et cinq sermons sur la milice chrétienne ; 4 sermons sur la mort, le jugement, le ciel et l'enfer ; 3 sermons de charité, exhortations pour le temps de guerre, etc... ; des oraisons funèbres et des sermons d'actions de grâces pour des victoires ou d'autres sujets patriotiques ; enfin 8 sermons de diète.

morale ? Cependant l'important pour nous n'est pas d'établir le classement de ces sermons, mais de faire un choix parmi eux, et surtout de ne pas nous en tenir, comme il arrive trop souvent, à ses huit sermons de diète ¹, qui ne paraissent pas d'ailleurs avoir été prêchés sous leur forme actuelle ².

A notre avis, les *Sermons des dimanches et des fêtes* de Skarga doivent être considérés comme ses sermons-types, attendu qu'ils représentent plus que tous les autres par leur nombre et leur ancienneté sa prédication ordinaire. Dès lors il est bon d'en donner une idée au lecteur et d'en expliquer la genèse. Le Français qui les lit pour la première fois, habitué qu'il est à nos sermons, est quelque peu étonné et dérouté. Skarga, en effet, commence toujours par la lecture de l'évangile du dimanche ou de la fête, et cet évangile lui sert ordinairement de texte. A la suite de cette lecture il fait quelque réflexion générale plus ou moins brève sur ledit évangile, et sans transition il annonce sa division qui est *invariablement en deux parties*. Ces deux parties sont développées le plus souvent sans être rattachées l'une à l'autre et sont suivies d'une prière finale ³. Voilà le moule général dans lequel sont coulés sans exception les sermons des dimanches et des fêtes, même quand il s'agit des saints et alors qu'on attendrait un panégyrique ⁴. Skarga a-t-il emprunté ce moule ? Nous ne le croyons pas. Nous pensons que le sermon de Skarga ⁵ est tout simplement *une homélie en voie d'évolution et tendant à se transformer en sermon* tel que nous le comprenons aujourd'hui.

1. Les étrangers commettent volontiers la même faute de critique à l'égard de Bossuet, et le jugent comme prédicateur uniquement sur ses *Oraisons funèbres*.

2. Nous croyons avoir démontré (Introduction des *Sermons de diète*) que les huit sermons de diète ont été simplement écrits et n'ont pas prêchés tels que nous les avons.

3. On trouvera en appendice, à la fin de ce chapitre, la traduction intégrale du sermon du II^e Dimanche après Pâques pour servir de *spécimen*. Comme ce sermon dans sa partie dogmatique établit l'*Unité de l'Eglise*, le lecteur curieux pourra faire la comparaison avec le sermon de Bossuet qui traite le même sujet et qui porte ce titre. Il y verra combien est puérile et ridicule l'opinion de ceux qui prétendent égaler Skarga à Bossuet.

4. S. Philippe et S. Jacques ne sont pas même nommés dans le sermon qui porte leur nom. S. André est nommé deux fois, mais en passant, et comme par manière d'acquies. S. Martin voit sa vie rejetée à la fin du sermon et exécutée en quelques lignes.

5. Les Polonais se servent du même mot (*kazanie*, de *kazae*, prêcher) qui signifie *prédication* pour les diverses façons de prêcher que nous désignons par des termes particuliers. Où nous disons Dominicale, ils disent prédication (*kazanie*) pour le dimanche. Où nous disons oraison funèbre, ils disent prédication (*kazanie*) funèbre. Pour la commodité du langage, et parce que le mot de prédication n'est employé chez nous qu'au sens abstrait, nous sommes obligé de traduire *kazanie* par le mot sermon ; et c'est fâcheux, parce que le *kazanie* de Skarga n'est pas un sermon au sens français du mot.

Jusqu'au xvi^e siècle, l'homélie se maintenait comme forme ordinaire de la prédication dans toute la chrétienté. C'était un legs vénérable des Pères de l'Eglise tant grecs que latins et comme une tradition intangible. Le commentaire étroit de l'évangile du jour favorisait la prédication familière en même temps qu'il était un excellent moyen d'instruction et d'édification pour le peuple. Avec le temps les paraphrases de l'Ecriture se multiplièrent. Les Pères de l'Eglise d'abord et les docteurs du moyen âge ensuite (car les Albert le Grand, les Alexandre de Hales, les Antoine de Padoue, les Thomas d'Aquin, les Nicolas de Lyre, les Gerson et les Ludolphe de Saxe sont autant des commentateurs que des théologiens) finirent par écraser le texte sous la masse de leurs gloses, et il devint presque impossible d'expliquer en un seul sermon tout l'évangile du jour, sous peine de tout écourter¹. Cette façon d'instruire les fidèles avait en outre le grave inconvénient de montrer les vérités religieuses à l'état fragmentaire et de ne jamais les présenter dans leur ensemble et leur enchaînement logique. Il est vrai que le catéchisme (la Catéchèse des Anciens) devait y pourvoir ; mais peu nombreux étaient ceux qui pouvaient y prendre part, et la masse n'assistait guère qu'au sermon.

La Réforme qui survint fit sentir le besoin d'un enseignement plus méthodique. Pour défendre efficacement la foi catholique contre les protestants il fallait établir solidement les dogmes et réfuter une à une les doctrines adverses. Une seule vérité dogmatique ou morale mise en thèse suffisait dès lors à remplir un sermon. De là vint l'idée de tirer de l'évangile du jour un texte qui exprimait l'unique vérité à développer dans le discours ; de là aussi l'idée de séparer le sermon de dogme du sermon de morale. La coutume de mettre un texte en tête date en effet des premiers temps de la Réforme, comme en témoigne Erasme, qui l'approuve d'ailleurs, à la condition que le texte résume bien la matière du sermon et soit tiré du passage de l'Ecriture qu'on explique².

En France l'emploi régulier du texte se répandit d'assez bonne heure, et si l'on tient compte du trouble apporté dans le développement de la

1. Skarga avoue (division du sermon pour le dimanche de Quasimodo ou *in Albis*) qu'il lui est difficile de tout traiter et qu'il ne prendra de l'Evangile de ce jour que les enseignements les plus nécessaires.

2. Erasmus, *Moriæ Encomium*, p. 272 : *Non est absurdum quod recentiores a Scripturæ Sacræ sententia quapiam sermonem auspicantur* (1535) [quam] *thema* vocant, *modo ea sit hujusmodi ut argumenti summam complectatur, ex ipso loco quem interpretatur decerpta*. C'est en 1535 qu'Erasme parle ainsi. Dans son *Ecclesiastes*, qui est de 1512, nous n'avons trouvé aucune allusion au texte du sermon. On abusa vite de cet usage du texte, car Erasme le constate déjà (p. 273, 274) et raille à son habitude en comparant à des gens ivres les prédicateurs qui donnent dans cet abus. (*Ebrii sunt, et ego*, parodie du mot de S. Paul : *Hebræi sunt, et ego...*) Bossuet tire régulièrement son texte de l'Evangile du jour et reste ainsi dans la bonne tradition. Fénelon critique

prédication par les guerres de religion et la Ligue, le sermon proprement dit ne tarda pas à être définitivement constitué, comme on peut le voir par les œuvres de saint François de Sales¹ et des prédicateurs qui lui succédèrent, notamment les Oratoriens, de Bérulle, Bourgoing, Lejeune et Senault. On sait que le sermon français au terme de son évolution se compose régulièrement du *texte* tiré de l'évangile du jour ; de l'*exorde* où l'orateur cherche à gagner la confiance et l'attention de son auditoire en lui montrant l'importance de la matière qu'il va traiter² ; de la *proposition*, qui est la mise au point du sujet ; de la *division* qui est ordinairement en deux ou trois points ; du *corps du sujet* (confirmation) où l'orateur développe sa matière, et de la *péroration* où il résume son discours et conclut en exhortant chaleureusement ses auditeurs.

En Pologne l'évolution fut moins rapide : les progrès du protestantisme n'émurent que peu à peu le clergé et le tirèrent lentement de son inertie et de sa routine ; aussi jusqu'à l'arrivée des Jésuites on voit l'homélie pure et simple régner sans conteste, et dans les postilles de Bialobrzski et de Wereszczynski on ne trouve pas encore de polémique contre les protestants³. Tout change après l'établissement des Jésuites qui, au dire de Skarga⁴, « ne peuvent pas plus s'accorder avec les hérétiques que les lévriers avec les lièvres, les chiens avec les loups », et « la cigogne avec le serpent ». La controverse prend en effet une grande importance dans leur prédication, et comme l'homélie ne laisse guère de place à la polémique, on l'élargit jusqu'à en faire éclater le cadre. Le P. Wujek divise invariablement ses homélies en trois parties (outre l'entrée en matière et la prière finale) : dans la première il met l'explication de l'évangile et dans la seconde la réfutation des

cet usage et fait des réserves. (Premier dialogue sur l'éloquence de la chaire.) Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chap. xxiv, *Des beaux-arts*) va plus loin que Fénelon et condamne la coutume elle-même de prêcher sur un texte. Il semble oublier que le prédicateur n'est pas un orateur profane qui parle en son nom personnel, et que dans son enseignement il doit s'appuyer sur l'Écriture.

1. S. François de Sales peut être considéré comme un contemporain de Skarga, puisqu'il commença à prêcher en 1593, et que les sermons de Skarga ont été rédigés et publiés par leur auteur de 1595 à 1612. Ses sermons ont toujours un texte, une entrée en matière, un corps du sujet sans division, et ils se terminent par une exhortation.

2. Dans l'exorde est comprise « la chute » de l'*Ave Maria*. C'est une coutume qui s'est introduite pour bien marquer que le sermon qu'on va entendre est catholique, et par opposition au préche des protestants. En Pologne, cette « chute » n'a pas de raison d'être, attendu que le sermon est précédé de la récitation de l'*Ave Maria*, comme on peut le voir par les actes capitulaires de Posen (n° 283, p. 86, année 1548) : *ut ante exordium cujuslibet sue contionis, dicto evangelio, more vetusto a catholicis concionatoribus per universum orbem christianum pia ratione observato, salutet B. Virginem Mariam*.

3. Mecherzynski, III, 81 ; 167 et seqq.

4. *Proba Zakonu*, Pr. II, chap. iv, p. 178 b (éd. 1738).

hérétiques. La *Summa* résume les deux parties précédentes. Skarga procède un peu différemment ; il divise toujours son homélie en deux parties : dans la première, destinée à fortifier la foi des fidèles, il établit une vérité dogmatique empruntée à l'évangile du jour, et il combat les protestants ; dans la seconde, destinée à la correction des mœurs, il tire de ce même évangile soit des leçons morales, soit des *Consolations* ¹ qui encouragent à bien faire et qui entretiennent la dévotion. Les discours de Wujek et de Skarga ne sont plus ainsi des homélies pures, sans être encore des sermons ; c'est un genre hybride, mixte et transitoire, qui devra céder le terrain au genre plus régulier et plus parfait du sermon dogmatique ou moral ². Les éléments du sermon s'y trouvent ; mais il faut les dégager. Elargissez l'entrée en matière de Wujek et de Skarga, et vous aurez l'exorde ; isolez la deuxième partie de Wujek ou la première partie de Skarga, et en la développant vous aurez le sermon de dogme, comme vous aurez le sermon de morale, si vous développez la partie morale des deux auteurs ; enfin vous aurez la péroraison si vous étendez la prière finale de Skarga ou la *Summa* de Wujek qui résume le sermon. Quant au texte, Skarga commence à l'employer, quoique très rarement (six fois sur cent) et sans lui donner une place fixe, dans les *Sermons des dimanches et des fêtes* ³, tout en conservant l'Evangile du jour.

En somme, le *Kazanie* de Skarga est comme une ébauche de notre sermon, du moins dans sa texture et son contenu.

1. Sk. dit dans la division du sermon du dim. de Quasimodo cité plus haut : Nous tirerons [de cet évangile] les enseignements (I, 348) et les consolations les plus nécessaires ; et d'abord, *selon notre coutume*, ce qui sert à fortifier notre foi... Ensuite... nous vous apporterons des enseignements consolateurs.

2. On pouvait déjà dire à la fin du xvi^e siècle que l'homélie avait fait son temps, et à cette époque le mot de La Bruyère (chap. *De la Chaire*) était presque applicable : « Le temps des homélies n'est plus : les Basiles, les Chrysostômes ne le ramèneraient pas. »

3. Le Vendredi saint, il prêche sur les 7 paroles, et par conséquent sur un texte. Deux sermons : celui de Pâques et le 2^e serm. pour la Ste Trinité ont un texte *avant l'exorde* ; trois en ont un à la première partie (II^e et III^e Avent, 2^e serm. sur la Fête-Dieu) et deux à la seconde partie (1^{er} serm. pour la Ste Trinité et le mardi de la Pentecôte). Pour les sermons autres que ceux des dimanches, il ne met pas de texte aux 42 sermons sur les Sacrements, à 5 sermons et exhortations sur la miséricorde, aux 4 de l'Areopagus et à quelques autres. Il en met au contraire aux sermons sur la milice chrétienne, à 5 oraisons funèbres, aux 8 sermons de diète et aux sermons d'actions de grâces. En résumé, sur environ 180 sermons, il n'y en a pas plus de 30 qui aient un texte.

APPENDICE

TRADUCTION D'UN SERMON DES DIMANCHES DE SKARGA.

Sermon pour le 2^e dimanche après Pâques.

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens :
 « Je suis le Bon Pasteur. Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, qui n'est ni le pasteur ni le maître des brebis, dès qu'il voit venir le loup, abandonne le troupeau et prend la fuite ; et le loup disperse et enlève les brebis. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est un homme à gages et qu'il ne se soucie pas du troupeau. Je suis le Bon Pasteur, et je connais mes brebis, et elles me connaissent. Comme mon Père me connaît, moi aussi je connais mon Père et je donne ma vie pour mes brebis. J'en ai encore d'autres qui ne sont pas de ce bercail, et il faut que je les y amène ; et elles écouteront ma voix ; et il n'y aura plus qu'un bercail et un pasteur. »

(Evang. S. Jean, x, 14-16.)

La raison des travaux et de la mort de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, le bon pasteur qui a bien voulu donner sa vie pour ses brebis, c'est, dit saint Jean, *le retour à l'Unité des enfants de Dieu dispersés* ¹ ; c'est pourquoi il est mort, non pas uniquement pour le peuple Juif, mais pour tous les hommes, et principalement pour les enfants de Dieu, élus et inscrits de toute éternité dans ses livres et semblables à des brebis dispersées qu'il voulait ramener à l'Unité.

Avant la venue du Fils de Dieu, il y avait parmi les peuples beaucoup d'hommes qui connaissaient l'unique vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qui le servaient. S'ils observaient la loi naturelle, ils pouvaient être sauvés : tels furent Job ² et ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse ³, quelques princes à qui l'Ecriture sainte rend témoignage aux livres des Macchabées ⁴, et ces Gentils qui venaient au Temple de Jérusalem ⁵ et demandaient à l'apôtre Philippe de leur faire voir Jésus ⁶. Aucun d'eux n'était sous l'autorité

1. Joan., vi.

2. Job., i.

3. Exod., xvii.

4. II Macchab., iii.

5. III Reg., viii.

6. Joan., xii.

du pasteur unique, grand-prêtre du peuple de Dieu, et n'était tenu de lui obéir. Ils n'observaient ni la loi de la circoncision, ni les cérémonies du culte, ni la loi écrite, qui ne les obligeaient pas. Par conséquent, il n'y avait alors ni un pasteur visible élevé au-dessus de tous, ni une bergerie. Or Jésus, voulant rassembler tous ses enfants dans l'Unité, promet dans l'Evangile de ce jour qu'il n'y aura plus qu'un bercaïl à lui, c'est à-dire une Eglise et un Pasteur, de façon que tous vivent et restent unis comme des frères dans une même maison, sous une même loi et une même autorité. Avec la grâce de Dieu, je ferai voir dans la première partie de ce sermon comment cela devait s'accomplir et s'est accompli, en montrant comment cette unité est fondée sur la Loi nouvelle, combien elle est nécessaire, et ce qui l'engendre et l'affermir. Ensuite, avec l'aide de l'Esprit Saint, je parlerai des bons et des mauvais pasteurs, et des brebis.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT L'UNITÉ A ÉTÉ FONDÉE PAR LE CHRIST DANS LA NOUVELLE LOI ; COMBIEN ELLE EST NÉCESSAIRE ; CE QUI L'ENGENDRE ; SES AVANTAGES ¹.

Sur le point d'être arrêté et conduit à la mort, le Fils de Dieu, en tant qu'homme, a très instamment demandé à son père l'unité pour son Eglise en disant : « O mon Père, je t'en prie, que ceux qui croient en moi soient uns ! Comme tu es un avec moi et moi avec toi, qu'ils soient uns avec nous ² » ! Il n'est rien que n'obtienne la prière d'une personne si auguste. Donc cette unité doit exister dans son Eglise, et de fait elle a existé dès l'origine de l'Eglise apostolique à Jérusalem. Les actes des apôtres disent que « dans cette foule de fidèles il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme ³ ». De même que dans le corps avec ses différents membres, il n'y a qu'un esprit ou une âme, ainsi se maintenaient entre les fidèles une concorde, une charité et une unité telles que ces vingt mille chrétiens semblaient n'être qu'un seul homme avec un seul cœur et une seule âme. Ils étaient semblables aux quarante mille guerriers dont parle l'Écriture ⁴, qui se rassemblèrent comme un seul homme, avec une même volonté et un même cœur, et qui paraissaient liés à la concorde et à l'amour mutuel par une même âme.

Dès lors, si les fidèles disciples du Christ ont partagé la même maison, la même table, les mêmes aliments, le même trésor, comment pourraient ils rester sans l'unité, sans la concorde, ou comment pourraient-ils la rompre ⁵ ? L'apôtre appelait l'Eglise la Maison de Dieu ⁶ ; si ceux qui l'habitent ne s'accordent pas et ne sont pas uns, la maison sera abandonnée et renversée ⁷.

1. Nous traduisons le titre donné par Skarga.

2. Joan., xvii.

3. Act. Apost., iv.

4. Judic., xx.

5. I ad Timot., iii.

6. Ad Ephes., iv.

7. Ps. cxxvii.

Nous partageons la même foi, la même doctrine, les mêmes sacrements, c'est-à-dire la même table et la même nourriture ¹, comment pourrions-nous ne pas être unis ? Est-ce que, assis à la même table, nous pouvons nous quereller, jeter à terre les mets, dissiper le trésor commun, et courir le risque de mourir de faim ? Une même foi, un même baptême, dit l'apôtre ². Deux religions, deux baptêmes, c'est impossible. Et comment peut-on détruire une pareille unité ?

Alors maudit soit celui qui détruit l'unité ; qui n'amasse pas avec le Christ ³ ; qui déchire sa robe sans couture ; qui rompt le mariage avec le Christ ; qui brise les os de l'agneau et met en pièces son corps ⁴ ; qui ouvre le bercail et donne entrée aux loups : celui-là ne peut être sauvé, et il ne saurait se dire disciple du Christ ⁵. Il n'est pas dans le corps où réside le Saint-Esprit ; il est banni de la maison du Père ; il est tombé du vaisseau dans l'abîme de l'Océan ; il n'a pas le céleste aliment de foi, ni la vie, ni la vérité, ni l'Esprit Saint ⁶. Malheur aux fauteurs de schisme, comme dit l'apôtre, aux faux frères, aux membres séparés, aux enfants de malice qui sèment la discorde entre les frères. L'unité est si nécessaire au salut, que, d'après les saints ⁷, celui qui n'a pas l'Eglise pour mère n'a pas Dieu pour père. Celui qui n'est pas dans le corps de l'Eglise et qui ne se soumet pas à elle ne peut rien recevoir du Christ comme chef, ni participer en rien à ses mérites. « Hors de l'Eglise, dit saint Augustin, on peut avoir les Sacrements, la Bible et tous les autres articles de foi ; la seule chose qu'on ne puisse avoir, c'est le salut. » Et à un autre endroit ce Père dit : « Celui qui est ennemi de l'unité ne participe pas à l'amour divin. » Et ailleurs encore : « Le chrétien ne doit rien tant redouter que d'être séparé du corps du Christ qui est l'unique Eglise catholique ; car s'il s'en sépare, il n'est pas membre du Christ ; et s'il n'est pas membre du Christ, il ne peut pas recevoir la vertu de son Esprit ; et celui qui n'a pas l'Esprit du Christ ne lui appartient pas. » Il n'y a donc rien de plus terrible que d'être séparé de l'unité de l'Eglise, et ceux qui sont séparés ne sentent pas ce malheur.

Disons maintenant ce qui engendre cette unité et ce qui l'affermir.

Rien ne contribue plus fortement à l'unité de l'Eglise de Dieu qu'un unique pasteur visible. « Il n'y aura, dit Jésus-Christ, qu'un seul bercail et un seul pasteur. » C'est comme s'il disait : Il ne peut pas y avoir un unique bercail s'il n'y a pas un unique pasteur. De même le royaume qui n'a pas un roi unique ne peut pas être un, et il ne peut pas se maintenir dans l'unité s'il est gouverné par deux rois et non par un seul.

Au moment où notre Sauveur nous quitta corporellement, comme il cessait de mener paître et de gouverner visiblement son troupeau, il laissa, pour le représenter, Pierre et ses successeurs, ainsi que le dit clairement le saint

1. Luc., xii.

2. Ad Ephes., iv.

3. Luc., vi.

4. Joan., xix.

5. Joan., xiv.

6. Ad Philip., iii.

7. Cypr. de Unit.—Augustin, *Super gestis emerit, Donatist.*—Idem in *ymb. Ad Catechum.*—Idem de Unit. *Eccles.*—Iren., lib. V, cap. xl, *De bapt. cont. Donat.*, 3, c. xvi, *Tract.* xxvii, in Joan.

Evangile ¹. Il voulut aussi que son Eglise eût le gouvernement qui est le meilleur de tous, c'est à-dire la monarchie ou le gouvernement d'un seul, afin que dans sa maison il n'y eût qu'un supérieur, et non pas deux ni trois, pour exercer le pouvoir sur toutes ses brebis.

Le monde entier loue cette forme de gouvernement. Les enseignements de tous les philosophes et de tous les politiques du paganisme s'accordent sur ce point, et les exemples tirés du ciel et de la terre et de l'ancienne Eglise démontrent que le meilleur gouvernement est celui dans lequel un seul homme gouverne tous les autres. Avec ce gouvernement, la seule chose à redouter est que cet unique roi ne soit stupide ou mauvais, qu'il ne dirige mal l'Etat par son imbécillité ou que sa puissance ne tourne à la tyrannie ; mais les sages préviennent ce malheur en établissant des lois qui obligent les gouvernants et en mettant près d'eux un Conseil sans lequel ils ne doivent rien faire. D'ailleurs la sagesse et la toute-puissance de Jésus notre Dieu a facilement remédié à l'humaine imperfection de ce gouvernement. Il a tellement affermi ce chef, cet unique pasteur, il lui a donné un tel privilège qu'il ne peut chanceler jusqu'à errer en matière de doctrine et de foi ni causer par ses péchés quelque grand dommage à l'Eglise. Il a tellement affermi Pierre et ses successeurs que jamais l'Eglise, royaume du Christ sur la terre, ne peut subir de leur fait aucun désastre, car cette Eglise appuie sur le Christ sa solidité et sa durée. C'est pourquoi dès qu'il aperçut Simon, il lui donna ce nom nouveau de *Pierre*, c'est-à-dire de *dur rocher*, et par ce choix il a fait de lui le fondement de son Eglise.

Isaïe déjà prophétisait sur cette pierre quand il disait : « Voici que je pose « une pierre dans les fondements de Sion, une pierre éprouvée, angulaire, « précieuse, établie sur le fondement ². » C'est en ces termes que le prophète, qui voyait de loin, parlait de Pierre et des papes de Rome. Isaïe en cet endroit parle de plusieurs pierres fondamentales, mais non pas de l'unique qui est le Christ. Parmi ces pierres il en met une au-dessus des autres, et cela ne peut s'entendre du Christ, mais, comme le dit saint Jean ³, des douze apôtres qui sont les « fondements de la Cité de Dieu. Parmi eux, d'après l'Evangile, Pierre est le premier ⁴, établi qu'il est sur le fondement, c'est-à-dire sur le Christ principal fondement de toute l'Eglise selon l'apôtre ⁵. Ainsi Pierre établi sur le Christ est le second fondement, rendu visible pour le gouvernement de l'Eglise.

Voyons maintenant ce que le prophète dit de cette pierre :

Il dit d'abord que cette pierre est éprouvée. Elle est en effet vraiment éprouvée, surtout pour nous qui vivons quinze cents ans après qu'elle a été établie sur le fondement ; car durant cet intervalle, jamais elle n'a été ébranlée malgré de violentes attaques ; jamais elle n'a manqué ; jamais elle n'a faibli. Elle n'a été renversée ni par l'épée tyrannique des tout-puissants empereurs de Rome pendant trois siècles, ni par les ruses et les mensonges des hérétiques qui frappaient à la tête et voulaient la détruire, ni

1. Luc, xii ; Joan., xxi.

2. Isa., xxviii.

3. Apoc., xxi.

4. Matth., x.

5. I ad Cor., iii.

par les schismes et la persécution des mauvais empereurs chrétiens. Véritablement elle nous a conservé le trésor de la foi et de la doctrine chrétienne et le gouvernement de l'Eglise de Dieu. Quel témoignage plus grand et plus durable pouvons-nous désirer ? Ce n'est ni la puissance de l'homme, ni sa force, ni son esprit qui font que cette Eglise se maintient et que son chef suprême gouverne ainsi ; mais c'est le Christ, par sa puissance divine, qui lui a donné ce privilège de pierre inébranlable, qui l'a entourée d'une garde angélique, qui l'a rendue impenable aux armées infernales ¹.

Le prophète dit ensuite que cette pierre est angulaire, afin de marquer ce qui distingue Pierre du grand prêtre de l'ancienne Loi. Et en effet, Aaron, comme ses descendants, n'a soutenu qu'un mur, le peuple juif élu. Pierre soutient deux murs, le juif et le païen, et ces brebis dont le Christ a dit ² : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie », c'est-à-dire les élus d'entre les païens que Pierre doit amener à la bergerie. Le Christ n'a pas amené ces brebis lui-même, car jamais il n'a donné son Evangile aux païens ; mais il les a fait conduire par les apôtres et par ce Pierre qu'il a établi l'unique pasteur des deux bergeries, juive et païenne. Ainsi Pierre a fait de deux choses une seule, comme dit l'apôtre ³, car il était l'unique pierre angulaire servant de fondement aux deux murs.

Le prophète a encore donné un deuxième titre à Pierre en disant que cette pierre est précieuse. Et en effet Pierre a de sa main distribué à de nombreux peuples les trésors de la foi et du royaume de Dieu. Qui dira combien ces Pierre et ces papes ont amené de peuples païens à la sainte religion, grâce à cette monarchie pontificale qui embrasse presque tout l'univers ? S'il n'y avait pas eu un chef unique pour gouverner les Eglises du monde entier, qui aurait envoyé à ces peuples des évêques et des prédicateurs ? S'il n'y avait pas eu un pasteur unique pour toutes les brebis de Dieu, comment la doctrine et la foi auraient-elles pu se conserver dans les têtes si fantasques des hommes ? Qui aurait signalé et condamné les hérétiques ? Qui aurait réuni les conciles ? Qui aurait exécuté ce que tous auraient décidé ? Qui aurait puni et qui aurait mis d'accord les évêques ? Nous voyons à notre époque combien se sont multipliés les hérétiques en Angleterre, en Ecosse, en Danemark, en Suède, en Allemagne, en Pologne, en Hongrie ; et cependant ils n'ont pas encore pu réunir un concile pour décider ou exécuter en commun quoi que ce soit. Et pourquoi cela ? Parce qu'ils n'ont pas un chef obéi de tous ; parce qu'ils n'ont pas et ne peuvent avoir un monarque pour les affermir et les maintenir dans l'unité et la concorde ; car le Christ ne le leur a pas accordé, mais à Pierre seul et à ses successeurs. Les Grecs, depuis qu'ils se sont séparés de ce monarque, n'ont pas pu jusqu'à présent rassembler un Synode pour se gouverner. Et pourquoi cela ? Parce qu'ils n'ont pas un Pierre et ne peuvent en avoir un ; parce qu'ils sont insolents les uns à l'égard des autres et que chacun veut dominer ; parce que, après avoir refusé à saint Pierre l'obéissance raisonnable exigée par Dieu, ils ont dû à leur tour être frustrés de la soumission de leurs subordonnés.

Il ne plaît pas aux fiers hérétiques, ni à leur sagesse humaine, ni à la

1. Isa., LXII ; Matth., XVI.

2. Joan., X.

3. Ad Ephes., II.

haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, d'avoir un chef qui les gouverne et qui les refrène. Ils se croient aussi bons et aussi sages que lui. C'est ce qui faisait dire à leurs pères, Dathan, Choré et Abiron s'adressant à Moïse : « Nous sommes aussi bons que toi, et Dieu nous parle aussi à nous ; tu ne « nous gouverneras pas ¹. »

Il leur paraît étrange que ce grand édifice de l'Eglise de Dieu repose sur un seul homme. Ils ne comprennent pas que le Christ manifeste sa puissance divine en se servant d'un si fragile instrument, et que, chose qui lui est facile et qui contribue grandement à sa gloire, avec ce faible mortel, sa puissante et divine main soutient tout et dompte toutes les puissances infernales. En tant que Dieu il a coutume d'instruire la raison par la folie, de briser par la faiblesse toutes les puissances de la terre et de l'enfer, de convertir le monde par des pécheurs, de répandre les trésors infinis du ciel au moyen de l'eau, du pain, du vin et de l'huile. Et si nous avons foi en ces choses humbles et viles, il fait de nous des enfants de Dieu qui participent à sa nature divine.

Je ne veux pas parler plus longtemps de cette sainte et avantageuse monarchie de l'Eglise de Dieu, car il en sera encore question ailleurs ; je rappellerai seulement cette parole de saint Cyprien : « Les hérésies et les « schismes viennent uniquement de ce qu'on n'écoute pas le prêtre de « Dieu, et qu'on oublie qu'il ne doit jamais y avoir qu'un prêtre et un juge « pour tenir la place du Christ ². » Saint Jérôme, de son côté, écrivait : « L'Eglise entière dépend de la dignité d'un seul évêque. Si on ne lui accorde « pas l'autorité suprême, il y aura dans les Eglises autant de schismes que « d'évêques ³. » Il serait trop long de citer les témoignages des autres docteurs, car, tous tant qu'ils sont, reconnaissent dans leurs écrits ce gouvernement de l'Eglise. Les anciens Grecs aussi, les Chrysostôme, les Basile, ont toujours honoré le siège de Rome, et les Grecs modernes, les Gennade, les Scholarios, les Bessarion, les Bécos, comme on l'a écrit ailleurs ⁴, ont défendu cet article de foi contre leurs compatriotes. Je dirai seulement ce que professaient sur ce point les anciens martyrs de l'an 254 après J.-C. Quand Corneille fut élu pape, l'hérétique Novat se fit antipape, et par la ruse et le mensonge il attira dans son parti des prêtres de Rome qui attendaient en prison le martyr pour le Christ. Ces prêtres qui avaient découvert la ruse et qui regrettaient leur erreur firent une déclaration qu'on trouve dans les lettres de saint Cyprien ⁵, le défenseur de Corneille contre Novat. Voici leurs paroles :

« Nous savons que Corneille a été choisi par le Dieu tout puissant et par le Christ N.-S. comme évêque de la Très Sainte Eglise Catholique. Nous avouons notre erreur. Nous avons été trahis et trompés par des paroles de ruse. Quoique nous paraissions avoir eu quelque association avec un prêtre schismatique et hérétique, notre cœur innocent est toujours resté dans l'Eglise. Nous n'ignorons pas, en effet, que Dieu est un, que le Christ reconnu par nous pour Notre-Seigneur est un, que le Saint-Esprit est un, et qu'il ne doit y avoir qu'un évêque dans l'Eglise Catholique. »

1. Num., xvi.

2. Cypr., Epist. LV, ad Cornel. papam.

3. Advers. Lucif.

4. Allusion au livre de Skarga sur l'Unité de l'Eglise.

5. Cypr., Epist. XLVI.

Telles sont leurs paroles. Quand il s'agit de cet article de foi qu'il ne doit y avoir qu'un évêque et pasteur suprême de toute l'Eglise catholique sans lequel l'unité religieuse ne saurait se maintenir, quel témoignage peut être aussi libre de toute suspicion que ce témoignage si ancien donné par des prisonniers, martyrs pour le Christ ? Et ce témoignage est encore renforcé par l'autorité du grand martyr que fut saint Cyprien.

Seigneur Jésus, conserve-nous ce Pierre, forteresse de l'Eglise universelle, pierre fondamentale de la foi chrétienne, puissant nœud de notre concorde et de notre sainte unité, et roc qui nous protège contre les tempêtes de l'incrédulité. Accomplis pour ton Pierre ce que tu as promis ; qu'il païsse toutes les brebis et les défende contre les loups ; qu'il les réunisse dans ta bergerie et dans l'amour que nous a montré ton testament ; qu'avec ses clés il ouvre à tes fidèles jusqu'à la fin du monde les mystères du ciel !

DEUXIÈME PARTIE

DES BONS ET DES MAUVAIS PASTEURS, ET DES BREBIS ¹.

Que peut-il y avoir de plus misérable que la brebis sans pasteur qui ne sait pas trouver elle-même sa nourriture, ni de se défendre, ni regagner son gîte et sa bergerie ? Quel est son bonheur quand elle a un pasteur, et de plus, un bon pasteur ? O homme, considère ta misère, toi qui es au point de vue spirituel comme une brebis errante ; tu ne connais pas les aliments nécessaires à ton âme, et tu ne sais ni les trouver ni les aimer ; tu ne peux pas te défendre contre le démon, ce lion cruel, ni contre ses tentations et ses péchés ; sans guide, tu n'atteins pas ta demeure et ta vraie patrie qui est le ciel. Après avoir considéré ta misère, vois quel est ton bonheur. Ainsi que le dit saint Pierre : « Vous étiez comme des brebis égarées ; mais vous vous êtes tournés vers le pasteur et l'évêque de vos âmes, vers Jésus-Christ ² », lui, notre Seigneur et notre Dieu, qui s'est chargé vis-à-vis de nous de cet office pastoral et qui s'est fait pour nous bon et excellent pasteur ; lui qui nous a apporté une nourriture céleste ; qui nous a arrachés à la gueule du lion infernal, et qui a donné sa vie pour sauver celle de ses brebis ; lui qui ne nous abandonne jamais, et qui maintenant nous pourvoit de tout du haut du Ciel en faisant descendre sur nous les biens temporels et les biens éternels. Tout en siégeant dans la gloire de son Père il reste éternellement notre pasteur et notre évêque, et de sa divine main il nous comble de tous les biens et nous protège de toute manière. Et, quoique nos pasteurs visibles, ses représentants, nous abandonnent parfois, il ne nous abandonne pas ; mais il nous dédommage de leur indifférence, et dit : « Voici que je chercherai moi-même mes brebis ; je les surveillerai et les mènerai comme le pasteur mène son troupeau. Je les conduirai dans les riches et gras pâturages. Si quelque brebis s'égare, je la chercherai et la ramènerai ; si elle est blessée, je la banderai : affaiblie, je la fortifierai ; forte et grasse, je la garderai et la mènerai paitre en toute prudence ³. »

O Seigneur, notre Pasteur, tu nous donnes des mets particuliers et précieux,

1. Titre donné par Skarga.

2. I Pet., II.

3. Ezech., xxxiv.

car tu nous nourris de ton corps et de ton sang, et à la table merveilleuse de l'autel tu prépares, tu transformes et tu consacres pour nous cette nourriture qui donne la vie éternelle et fait participer à tous tes biens. Quand bien même nous aurions les meilleurs pasteurs envoyés par toi, sans toi ils ne sauraient nous nourrir si tu n'étais sur leurs lèvres lorsqu'ils nous communiquent ta parole ; car seul tu touches le cœur que l'éloquence humaine ne saurait atteindre sans toi. O bon pasteur, comment pourrais je ne pas t'aimer ? Qui peut concevoir ton extrême bonté et t'en remercier dignement ?

Les représentants visibles du Christ, nos évêques, nos curés, nos prédicateurs, nos pasteurs et nos prêtres, devraient imiter ce Pasteur. Ils ne doivent pas aspirer à cette charge si l'amour du Christ et le désir d'accroître son honneur et sa gloire ne résident pas en eux et ne les aiguillonnent pas, s'ils ne savent pas respecter le précieux sang dont il a arrosé les âmes. Quand il a établi saint Pierre dans cette charge, il a voulu éprouver s'il en était digne, non pas tant pour sa science ou pour tout autre mérite que pour son amour envers lui, et il lui a posé cette question : « M'aimes-tu plus que les autres ¹ ? » Et quand Pierre exprima humblement et timidement ce qu'il avait dans le cœur, moins rassuré par le témoignage de sa propre conscience qu'effrayé de cette science divine du Christ qui pénètre les âmes, il s'écria : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et il ne suffit pas à Jésus d'interroger Pierre une fois : il le fit une deuxième et troisième fois. Et quand il eut reconnu l'amour que Pierre avait pour son maître, alors seulement il lui confia ses brebis : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. Autant « tu as d'amour pour moi, autant tu en montreras dans le soin de mes brebis. « Je ne désire pas tirer d'autre avantage de ton amour pour moi que ta sollicitude à empêcher que mes brebis ne périssent. Tu sais ce que j'ai fait pour « toi ; tu sais combien je t'ai aimé. En retour, rends ce service à mes brebis « et ne cherche pour cela aucune récompense sur la terre. Comme salaire et « comme revenu de cette charge tu auras la croix et le martyre. Quand tu « auras travaillé à cette œuvre jusqu'à ta vieillesse, on te suspendra à la « croix et comme moi on te fera mourir. Tu seras ainsi mon représentant et « dans ta charge et dans cette récompense des hommes. »

Comment peut-il être un bon pasteur des âmes, celui qui entre dans cette charge non pour l'amour du Christ, mais pour l'amour de soi et pour ses propres aises, non pour l'amour des âmes, mais pour les revenus, pour l'argent et pour la gloire ? O cher pasteur, prends pour modèle ton maître, qui t'a envoyé à cette tâche à la condition d'aimer plus que ta vie ces brebis rachetées au prix de son sang ; car cette vie, tu dois la donner volontiers pour elles si elles ne peuvent être défendues qu'à ce prix. C'est ce qu'un roi de ce monde, David, voulait faire quand il disait à Dieu : « Que ta main s'appesantisse sur moi et sur ma maison ; mais ne fais pas périr ces pauvres « brebis qui sont sous ma garde ². »

Réfléchis donc et vois si tu es à la hauteur de cette tâche : si, comme dit le Seigneur, tu peux bâtir cette tour ; si tu peux avec une petite troupe marcher contre une grande armée ³. Si les forces te manquent, il vaut mieux pour

1. Joan., xxi.

2. II Reg., xxiv.

3. Luc., xiv.

toi rester tranquille. Si tu épargnes, je ne dis pas ton argent et ta peine, mais ta vie, quand il s'agit de ces brebis, n'entre pas dans cette charge. Mais comment donnerions-nous notre vie pour les brebis, quand pour elles nous épargnons même notre peine et plus encore l'argent, un argent qui ne vient pas de nos biens paternels et qui n'est pas à nous, un argent qui provient des aumônes faites à l'Eglise, des établissements et des fondations destinés à aider et à défendre les brebis ?

Nos pasteurs devraient, autant que faire se peut, connaître de vue leurs brebis et ne pas ignorer leur vie, avoir la liste de leurs noms pour la mettre sur leur table et sous leur oreiller, afin de penser à ces brebis jour et nuit. Mais comment peuvent-ils les connaître quand parfois ils ne les voient pas d'une année à l'autre ? Et s'ils vont les visiter une fois par an pour les dîmes et les redevances, ils se hâtent de les quitter. O mon Dieu, que de dommages ! quelle perte des âmes ! Quelle inutilité du sang du Christ ! Quel manquement à la parole donnée au Maître ! Est-ce là ce qui a été convenu entre toi et Dieu au sujet de cette tâche ¹ ?

Ils devraient toujours visiter leurs brebis, les voir et veiller sur elles, les prendre dans leurs bras et non les confier à des mains étrangères. Comme le disait Dieu à Moïse : « Porte mon peuple sur ton sein comme la nourrice » porte le petit enfant, et porte-le dans cette terre promise à leurs frères ². » Et le prophète dit de Notre-Seigneur : « Comme un pasteur, il tient les agneaux dans ses bras et sur son sein, et il portera lui-même les brebis pleines. » C'est ce que le Seigneur disait de sa propre personne dans les paraboles quand il déclarait qu'il prend sur ses épaules la brebis perdue. Sous l'Ancienne Loi, près de la tente de Dieu, les prêtres faisaient mettre sur un char par les lévites les objets du culte les plus communs ; mais l'arche, ils la portaient eux-mêmes sur leurs épaules ³. Quelle arche peut être plus précieuse que les âmes où est contenu le sang de notre Dieu ?

Qu'ils laissent à d'autres les chants et les cérémonies du culte ; mais qu'ils soignent de leurs propres mains les âmes et leur nourriture. Pasteur, ce n'est pas avec un vicaire mais avec toi que Dieu a convenu de la tâche, et, si ce vicaire travaille sans toi, tandis que tu ne fais rien, pourquoi t'empares-tu du pain de son travail ?

Ils devraient demeurer auprès de leurs brebis comme le pêcheur demeure auprès de l'eau. C'est le fait d'un pasteur insensé, comme dit le prophète ⁵, de porter les instruments, la houlette et la besace pastorale, et de ne jamais paître les brebis ; de prendre le nom de pasteur et de ne pas connaître les brebis ; de porter les filets et de ne jamais s'en servir pour la pêche ou de prendre l'eau sans se soucier du poisson ; de tirer les revenus et de négliger les brebis ; d'employer l'argent donné pour les besoins des âmes à se procurer des plaisirs et de la gloire et à enrichir ses proches ; de faire périr les âmes et les brebis et de nourrir les loups,

Certains pasteurs en pied ne devraient pas imiter les mercenaires qui con-

1. Matth., xx.

2. Num., xi-xii.

3. Isa., vi.

4. Num., vii ; Joan., iii.

5. Zach., vi.

sidèrent non pas les brebis et leurs intérêts, mais le salaire et le gain. Ils s'inquiètent non de ce qui est utile aux brebis, mais de ce qui leur profite à eux-mêmes, et ils s'éloignent des brebis quand le loup approche, et alors qu'elles sont en danger. C'est le reproche que fait entendre l'Apôtre quand il dit : « Tous cherchent leur profit ¹, et personne ne défend les intérêts du Christ. »

En cas de danger, quand le loup approche, ils ne devraient pas fuir, mais plutôt tenir ferme pour défendre les brebis. Si elles ne peuvent être autrement défendues et sauvées, il vaut mieux, à l'exemple de Notre-Seigneur, se faire déchirer par le loup que d'abandonner les brebis confiées par le Christ et qui lui coûtent si cher. Mais des pasteurs qui remplissent ainsi leur charge, il n'y en a guère ; plus nombreux sont les mercenaires négligents. Il ne faut pas nous scandaliser de leur négligence, mais nous devons, comme de bonnes brebis, leur rendre nos devoirs, les honorer et pleurer nos péchés que Dieu punit en nous donnant de tels pasteurs. Il suffit qu'ils aient ces deux choses : une mission régulière venant de Dieu par les évêques et la doctrine de l'Eglise ; il suffit qu'ils ne se délèguent pas eux-mêmes, comme le font les hérétiques, et qu'ils ne répandent pas une autre doctrine que la doctrine communément reçue de l'Eglise et de leurs supérieurs : il suffit qu'ils puissent dire : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ². » C'est assez pour moi que le pasteur m'apporte une saine doctrine et que le Christ parle par sa bouche : Je n'ai pas à m'occuper de ses mœurs. Celui qui est altéré peut boire un bon vin versé d'une vilaine aiguière ; l'aiguière ne lui rend pas ce vin odieux. Un méchant tuyau peut fournir une belle eau, et celui qui a soif ne se laisse pas rebuter par la laideur du tuyau. Si ces pasteurs ne prennent pas soin de leur dignité et s'ils ont des défauts, comme hommes, il ne m'appartient pas de les juger. Je veux obéir au Pasteur suprême qui dit en parlant d'eux : « Faites tout ce qu'ils vous disent, mais n'imitiez pas leur conduite, car ils ne font pas ce qu'ils disent ³. » Par ces paroles le Seigneur m'assure que je puis me nourrir de leur saine doctrine, mais que je ne dois ni me laisser corrompre par leur mauvais exemple, ni prévenir le jugement de Dieu.

Les hérétiques prennent à cette occasion la bonne doctrine en aversion, et c'est folie de leur part, car la mauvaise vie de qui que ce soit n'autorise pas à abandonner la bonne doctrine et à perdre son âme. Il ne convient pas que les brebis jugent le pasteur, ni qu'un bon fils dévoile la honte de son père ⁴ ; car celui qui tourne en dérision son père et qui ne voile pas ses fautes encourt la malédiction, et l'Apôtre ordonne d'obéir aux supérieurs même mauvais ⁵. Comme le remarque saint Jérôme ⁶, que Dieu nous préserve de mal parler de ceux « dont la bouche consacre le corps du Seigneur », ou de les rendre odieux aux gens et particulièrement aux hérétiques. Dieu nous garde de murmurer contre nos supérieurs et ceux qui sont chargés de nos âmes ! C'est pour ce genre de murmure que par la volonté divine, tant d'hommes furent défaits dans le désert lorsque Moïse leur eut adressé ce reproche : « Dieu

1. Ad Philip., II.

2. Joan., VII.

3. Matth., XXIII.

4. Genes., IX.

5. I. Petr., II.

6. Hieron. ad Nepot.

« a entendu votre murmure contre nous : mais que sommes-nous ? Ce « n'est pas contre nous que vous avez murmuré, mais contre le Seigneur ¹. »

Le mépris envers l'Ordre ecclésiastique a été la source de beaucoup de mal, affirme saint Jean Chrysostôme. « La cause de tout le mal, dit-il, vient « de ce que la considération pour ceux qui gouvernent a disparu et que l'on « n'a pour eux ni respect ni crainte ². » Est-ce donc une nouveauté que tous les pasteurs ne soient pas bons, et que les bons soient si rares ? Les apôtres s'en plaignaient déjà ³ : « Parmi les économes, dit l'apôtre, « nous en cherchons un qui soit fidèle ; tous cherchent leur profit. » Et saint Pierre reprochait déjà à d'autres de s'être établis dans la charge pastorale pour en tirer un gain honteux, et de vouloir être des maîtres et non des serviteurs ⁴. Suivons le conseil de saint Augustin : « Aimons les pasteurs, tolérons les mercenaires et chassons courageusement les loups ⁵. » « Accordons un double honneur au bon prêtre, dit l'Apôtre ⁶ ; » et il ordonne d'accorder quelque honneur au mercenaire parce qu'il donne un bon enseignement, quoiqu'il ne vive pas selon cet enseignement. Cependant si nous n'avons pas des pasteurs édifiants, les exemples du Christ et des saints ne nous manquent pas. Tournons-nous de ce côté ; soyons de bonnes brebis. Dieu a promis de nous donner des pasteurs selon son cœur. Mais si nous sommes mauvais, Dieu nous punira de nos péchés en nous donnant de mauvais chefs. Recourons donc à notre Pasteur suprême ⁷, à l'évêque maître éternel de nos âmes, et disons :

O Sauveur, n'abandonne pas ton troupeau et ces pauvres brebis que tu as rachetées de ton sang. Améliore nos cœurs par ton divin Esprit pour que nous soyons de bonnes brebis. Donne à ces brebis la droiture, l'humilité, la patience, la soumission. Qu'elles marchent à ta suite et qu'elles s'attachent à la trace de tes pas ; qu'elles n'inspirent d'éloignement à personne ; qu'elles obéissent à tous leurs chefs et leur donnent la laine et le lait ; qu'elles n'aient point de colère contre ceux qui les déchirent et qu'elles ne soient pas altérées de vengeance.

Défends ton troupeau faible et désarmé ; défends-nous contre les loups et la dent cruelle des hérétiques et des démons, car tu as promis ⁵ que personne ne nous arracherait de tes mains puissantes et protectrices. Donne-nous des pasteurs pieux et sages pour te représenter. Ne considère pas nos péchés, pour n'avoir pas à nous punir par de mauvais pasteurs ; mais corrige-nous par la main d'envoyés fidèles, sages, exemplaires et soucieux de ta gloire. Et si nos pasteurs temporels nous trahissent, ne nous abandonne pas, toi qui es notre pasteur et maître, naturel et éternel ; mais par ton Esprit dédommage-nous de la négligence de tes serviteurs, afin qu'au jour du jugement nous puissions être mis à ta droite comme de bonnes brebis, et que nous entendions de ta bouche cette parole si désirée : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé, » toi qui règnes dans les siècles, Dieu un avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

1. Exod., xvi.

2. Chrysost., Homil. 2, in II ad Timot.

3. I Timot., iv ; II Timot., iv ; Philip., II,

4. I Petr., v.

5. August., Serm. XLIX de Verbis Dom.

6. I Timot., v.

7. Joan., x.

CHAPITRE II

LES FACULTÉS ORATOIRES DE SKARGA.

Skarga est prédicateur par goût et par vocation : dans tous ses ouvrages il se croit en chaire, et tous ses ouvrages tournent à la prédication. Dans sa controverse avec Wolan (*Pro sacratissima Eucharistia*) il le prend à partie, le sermonne, le gourmande, l'exhorte ; il s'exclame, interroge, pousse des cris d'étonnement ou de colère. S'il écrit les Vies des saints, il y mêle des sermons, et à chacune des vies il ajoute sous le titre de *Pâturage spirituelle* (*Obroki duchowne*) des considérations morales. Quand il compose un traité de l'Unité de l'Eglise à l'usage des Ruthènes, il fait de la troisième partie un véritable sermon d'ailleurs fort touchant. Il ne conçoit l'histoire que sous la forme de leçon morale et de prédication par les faits, et ses écrits politiques (*Upominanie*, *Procès de la Confédération*) revêtent naturellement la forme oratoire. Il se fait d'ailleurs une très haute idée de ses devoirs de prédicateur et il compte sur le secours divin pour l'aider dans cette lourde tâche ¹ dont il ne se dissimule pas les difficultés ². Il sait que le métier de pêcheur d'hommes donne bien des déboires, car les hommes ne profitent guère de la prédication ³, ou bien ils l'évitent, comme les poissons rusés évitent le filet ⁴. »

Il était servi dans sa tâche par cette autorité morale ⁵ qui s'attache

1. Pour attirer la bénédiction de Dieu sur sa prédication, Skarga, d'après Birkowski (or. fun.), se donnait la discipline au moment où il commençait à écrire un sermon et au moment où il le finissait.

2. Sur les difficultés de la prédication d'après Skarga, on peut lire les passages indiqués ci-après des sermons suivants : 2^e serm. sur la Sainte Trinité (II, 24, 25), Sexagésime (I, 167), II de Pâques (I, 368 : le prédicateur n'est que l'instrument dont Dieu se sert), IV Pentec. (II, 84, 85), Fête de S. André (III, 31), de S. Jean-Baptiste (III, 197.)

3. IV Pentec., II^e p. (II, 85) : « Quand dans le sermon on parle de corriger les mœurs, chacun montre du doigt les autres. Ce reproche, dit on, s'adresse à un tel, et on ne pense pas à soi... On entend dire cent fois : il ne faut pas s'enivrer, ni faire de l'usure : il faut rendre le bien d'autrui ; et cependant on est incapable de se ranger. »

4. *Ibid.* (p. 84).

5. Les hérétiques constataient cette autorité morale de Skarga, quand ils l'appelaient le tyran des âmes (*Psychotyrannus*).

à une vie exemplaire et que le pape Grégoire le Grand met au-dessus de toutes les autres qualités de l'orateur ¹. Cependant cette autorité morale, quelque grande qu'elle soit, gagne à être soutenue par une parole éloquente, et la parole n'est éloquente que si elle met en jeu les grandes puissances de l'âme qui sont la raison, l'imagination et la sensibilité. Il faut en effet que le prédicateur instruisse et qu'il prouve ce qu'il avance : voilà le rôle de la raison. Il faut, s'il veut se faire écouter, qu'il plaise à ses auditeurs, et il leur plaît en cachant l'aridité de la logique sous la forme et la couleur des images : c'est le rôle de l'imagination. Il faut enfin qu'il touche, émeuve et entraîne en faisant appel au sentiment et aux passions, et c'est le rôle de la sensibilité ².

Ces trois facultés sont rarement réunies au même degré dans les grands orateurs. Chez l'un (Bourdaloue, par exemple) la raison domine au point de voiler les deux autres ; de là quelque froideur et un style trop austère sinon un peu triste ; chez l'autre (Massillon) c'est la sensibilité et l'imagination qui l'emportent, et de là des exagérations et des écarts de doctrine comme dans le sermon *sur le petit nombre des élus*. Mais quand une haute raison gouverne sans les étouffer une sensibilité délicate et une imagination poétique, c'est l'organisation parfaite telle qu'on la rencontre chez Bossuet, et c'est ce qui fait que Bossuet est le plus grand des prédicateurs.

L'enseignement de la chaire comprend les vérités contenues dans la Révélation chrétienne ; mais les vérités révélées ne sont pas toutes du même ordre. Il en est qui sont plus accessibles au commun des fidèles, et il en est d'autres qui sont réservées aux gens instruits et aux théologiens. Il en est qui sont plus pratiques et plus nécessaires et d'autres qui sont plus spéculatives. C'est au prédicateur à faire un choix, et ce choix doit être déterminé par la composition de son auditoire ³.

Quand un Bossuet parle à Versailles devant un Condé capable d'argumenter en théologie dans une soutenance de thèse en Sorbonne ; quand il prêche aux Carmélites devant « Messieurs de Port-Royal » ; quand au Louvre il s'adresse à la cour « la plus exercée qui fût jamais au jugement des ouvrages de l'esprit ⁴ », à des auditeurs qui non seulement vont « pleurer aux vers du Grand Corneille » et goûtent Racine et

1. Greg. Magn., *Liber Pastoralis*, pars III, *qualiter pastor doceat.*, cap. vi : *Prædicator quisque plus actibus quam vocibus insonet, et bene vivendo vestigia sequacibus imprimat.*

2. Cicéron disait : *Probare necessitatis est, delectare suavitatis, flectere victoriæ*. Il marquait ainsi le rôle des trois facultés. (*Orat.*, c. xxi.)

3. « Ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs. » (Bossuet, S. pour la profession de M^{lle} de La Vallière, exorde. Même idée exprimée dans le sermon sur la parole de Dieu et dans le sermon sur l'unité de l'Eglise.)

4. D. Nisard, *H. de la litt.*, F., II, 388.

Molière, mais aussi qui se passionnent pour l'épineuse et obscure question de la Grâce et qui discutent en gens bien informés sur le Thomisme, le Molinisme et le Jansénisme, il lui est permis de développer « cette belle théologie » qui l'enchanté et le ravit, et d'aborder les questions les plus hautes sans craindre de n'être pas suivi dans ses spéculations. Il peut d'un puissant coup d'aile s'élever et planer sur les cimes pour redescendre ensuite dans la plaine d'un vol aisé et plein de douceur.

Quand un Bourdaloue avec sa forte et redoutable dialectique fait dire en 1674 à M^{me} de Sévigné : « Il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirais que quand il lui plaisait de finir » ; quand, au moment où il monte en chaire, il force les courtisans à lui rendre cet hommage : « Silence, voilà l'ennemi ! » et quand, tandis qu'il prêche, il arrache ce cri au Maréchal de Grammont : « Morbleu ! il a raison, » on peut être sûr qu'il est compris et suivi par ses auditeurs dans ces profondes analyses du cœur de l'homme et dans ces exactes peintures où l'on croit reconnaître des portraits.

Si l'on en juge par ses sermons, l'auditoire de Skarga n'a rien de commun avec celui de nos grands sermonnaires. Les gens attentifs, instruits, habitués aux spéculations supérieures y sont rares, et la masse ¹ est distraite, ignorante, mal préparée ². Skarga félicite de son attitude à l'église Sigismond, qu'il n'a jamais vu « dormir ou causer avec quelqu'un pendant le sermon ³. » Ailleurs il juge nécessaire d'expliquer à son auditoire que les *œuvres serviles* interdites par l'Eglise le dimanche et les jours de fête, ce ne sont pas les péchés comme le croient certaines gens, attendu que les péchés sont interdits en tout temps aux maîtres aussi bien qu'aux serviteurs, mais les travaux manuels ⁴ et l'exercice des métiers. Son commentaire sur le miracle de la multiplication des pains prouve de même qu'il n'avait qu'une confiance assez limitée en la perspicacité de ses auditeurs ⁵. Skarga est donc condamné

1. Deuxième Serm. du XV^e dim. après la Pent., II, 236 : « Nous sommes ici plusieurs centaines. » Dubrowsky. (*Mém. de l'Acad. de S.-Pétersb.*, série russe, 1862, t. I, liv. II, p. 215) affirme que quand Skarga prêchait les églises regorgeaient, tant était grande la foule qui voulait l'entendre.

2. Même quand Skarga prêche à la cour et devant le roi, le commun peuple n'est pas exclu, que ce soit à Wawel, la cathédrale et l'église du château de Cracovie, ou à Saint-Jean de Varsovie.

3. Préface (dédicace) des *Sermons des dimanches et fêtes*, 1^{re} édition (1595).

4. Serm. du XVI^e dim. après la Pentec., II, 243.

5. Voici ce commentaire : « Il y a une autre multiplication qui est extraordinaire et très miraculeuse ; c'est quand une chose, qui n'a en elle-même aucun principe de crois-

à choisir les matières les plus accessibles et les plus communes en dogme et en morale. Quand il s'élève, il reste à mi-côte de peur de n'être pas suivi. Un jour, à l'occasion de la fête de l'Incarnation (Annonciation), il a parlé des vieilles hérésies de Nestorius (qu'il appelle Nestor) et d'Eutychès, et, pour donner une idée de l'Union de la nature divine et de la nature humaine en la personne du Verbe, il s'est laissé entraîner à expliquer des termes scolastiques, à initier ainsi ses auditeurs aux arcanes de l'Ecole. Il ne semble pas qu'il y ait réussi comme on en peut juger par ce passage :

Le nature divine ne s'est pas changée en nature humaine, ni l'humaine en divine ; mais toutes deux se sont unies en la personne unique du Verbe ¹. Ce serait ici le lieu et il serait nécessaire d'expliquer aux plus simples en quoi la nature diffère de la personne ; mais la chose serait rendue difficile par les mots qui n'ont pas leurs correspondants en polonais, et si ces correspondants existaient, la difficulté de comprendre subsisterait quand même. Cependant voici de simples exemples ; comprenez qui pourra : La nature c'est l'humanité, et la personne c'est l'homme. Dans Pierre la nature est comme qui dirait la *Pierréité* (*Piotrostwo*) et la personne est Pierre. La nature est l'essence ou l'être indéterminé qui peut se trouver en un seul ou en plusieurs, comme l'humanité qui est également en Pierre, en Paul et en d'autres. Et la personne est l'essence ou l'être déterminé en un seul avec ses propriétés et ses circonstances particulières, comme est un homme donné, Pierre ou Paul, tel ou tel. Il est difficile d'en dire davantage. Tenons-nous-en là ².

Heureusement Skarga a évité le plus souvent les questions abstruses et en général il s'en est tenu aux vérités pratiques qui peuvent nourrir la dévotion. Dans le *Sermon sur la mort*, par exemple, il traite sa matière dans cet esprit pratique, et voici comment il annonce sa division :

sance, croît et se multiplie. Il n'est pas étonnant que le blé pousse en terre, car il tient de Dieu cette vertu de multiplication ; mais si un vêtement, ou un bonnet, ou une arme poussait, alors ce serait un grand miracle divin. Quand le pain croît et se multiplie, c'est assurément l'œuvre de Dieu et le travail de ses mains, car le pain n'a pas la vertu naturelle de se reproduire. Donc ce miracle de Notre-Seigneur ne diffère pas de la création de rien [*e nihilo*] ; il est propre à Dieu et l'œuvre véritable de sa seule main. Jésus a montré par ce miracle : qu'il est celui qui a créé de rien le blé ou l'orge, car ici il a produit du froment sans lequel il n'y a pas de pain ; qu'il est celui qui a créé de rien l'eau, la mer et les rivières, car on ne peut pas avoir de pain sans eau, et ici il fait du pain sans eau ; qu'il est celui qui a fait le feu de rien, car il ne peut y avoir de pain sans feu et sans four ; qu'il est celui qui a appris aux hommes à semer, à labourer, à battre, à moudre, à faire de la farine ; or ici, sans tout cela, il y a quantité de pain pour les hommes. » (VI^e Dim. de la Pentec., II, 107. V. aussi dans le sermon du mardi de Pâques (I, 334) un commentaire pédantesque sur l'apparition de Jésus après sa Résurrection et sur les cinq sens de l'homme et leur témoignage.)

1. Voilà qui est net et suffisamment clair ; pourquoi l'orateur ne s'en est-il pas tenu là ? aller plus loin, n'est-ce pas du pédantisme ?

2. Sermon pour l'Incarnation (Annonciation), III, 135.

Parlons d'abord avec l'aide de Dieu du profit que nous apporte la considération de la mort ; puis de l'incertitude de son heure, des amertumes et des douleurs qui l'accompagnent ; enfin des vrais moyens de défense qui l'empêcheront de nuire à notre âme ¹.

C'est au fond la division commune qu'on trouve dans tous les livres de spiritualité sur le sujet de la mort : la mort en nous dépouillant de tout nous apprend à nous détacher de la terre ; son heure est incertaine ; il faut nous y préparer. Comme nous avons également de Bossuet un *Sermon sur la Mort*, nous pouvons nous rendre compte de la façon différente dont les deux orateurs ont envisagé leur sujet.

Bossuet annonce ainsi sa division :

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convains de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage ; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître, qu'il est infiniment méprisable en tant qu'il passe, et infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours ².

Ainsi nous voilà dès l'exorde élevés à ces belles et grandes idées du néant de l'homme en face de la mort, de l'éternité et de l'infini. Et comme Bossuet sait bien nous donner l'impression de notre néant :

Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles ; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souille de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? Que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore, une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes ; la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps ; « il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses

1. *Sermon sur la mort* (dans les *Serm. de circ.*, I, 142, éd. 1738).

2. Bossuet, *Sermon sur la mort*, exorde.

malheureux restes... O Dieu ! encore une fois qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus, et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre ¹.

Voilà comment en quelques mots accessibles à tous Bossuet nous fait sentir notre néant en face de l'Eternité. Dans la suite du discours il en tirera des leçons pratiques.

Skarga a essayé lui aussi de nous donner l'impression de l'Eternité en imaginant ce dialogue entre Dieu et ceux qu'il vient de damner au jour du jugement dernier :

Est-ce pour longtemps [que nous sommes condamnés] ? — Pour les siècles des siècles. — Pourtant tu nous libéreras dans 100.000 ans ? Qu'un oiseau nous apporte chaque mille ans un grain de sable des montagnes du monde entier, et quand il aura épuisé toutes ces montagnes, alors tu nous rendras libres et tu auras pitié de nous ? — Non ; je n'aurai aucune pitié dans les siècles des siècles ².

Ce passage donne le sentiment très vif d'un jugement irréfutable ; mais donne-t-il celui de l'Eternité ? car cet oiseau qui apporte chaque mille ans un grain de sable semble plus propre à nous distraire qu'à nous effrayer, et nous nous refusons à faire un calcul que les chiffres ne peuvent représenter et qui échappe à nos prises. Deux lignes de Pascal frappent plus notre imagination que cette image et suffisent à nous jeter dans l'angoisse : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, *et en voilà pour jamais* », ou bien : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ³. »

En général Skarga compte trop sur l'imagination et pas assez sur la raison pour réveiller en nous le sentiment. Par exemple, il veut frapper ses auditeurs de cette vérité connue de tous et sur laquelle tout le monde est blasé, à savoir que l'heure de notre mort est incertaine et que les jeunes gens sont exposés à la mort comme les vieillards. Voici ce qu'il dit :

1. Bossuet, *Sermon sur la mort*, premier point. On trouve déjà plusieurs de ces idées dans la méditation sur la mort composée par Bossuet à l'âge de 22 ans.

2. Skarga, *serm.* 1^{er} dim. de l'Avent (I, 11).

3. Pascal, *Pensées* (éd. Havet), art. XXIX, 58, et art. XXV, 17. On pourrait encore rappeler sa définition de l'univers : « une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » (Art. I.)

Et le jeune homme, que dit-il [quand on lui parle de la mort] ? — J'ai le temps d'y penser ; je n'ai que vingt ans, que trente ans ; la mort est encore de l'autre côté de l'eau. — Malheureux ! mais elle est derrière toi avec un long bâton ¹ ! Elle est devant mes yeux à moi qui suis vieux ; mais elle s'avance sur toi par derrière ² ? Rappelle tes souvenirs ; que de jeunes gens plus jeunes que toi et qui se promettaient de longues années, elle a frappés traîtreusement ! Tu en compteras beaucoup à partir de ton enfance. Il y a plus de chevreaux et d'agneaux à l'étal des bouchers que de vieux boucs et de brebis. Prends garde que cette année ne soit [pour toi] la dernière ³.

Bossuet n'a besoin ni de ce bâton de la mort, ni de cette boucherie pour faire ressortir l'insouciance des hommes au sujet de la dernière heure et l'imprévu de la mort :

On n'entend, dit-il, dans les funérailles que des paroles d'étonnement de *ce que ce mortel est mort* : chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé et de quoi le défunt l'a entretenu ; et *tout d'un coup il est mort*. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées ; et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les *pensées de la mort* que d'enterrer les morts mêmes ⁴.

On voit par ces quelques exemples que Skarga compte beaucoup moins sur la raison pure que sur l'imagination pour frapper l'esprit de ses auditeurs ⁵, et il semble bien que sa faculté dominante soit l'imagi-

1. Vieillards, nous avons cet avantage sur les jeunes que la mort est sous nos yeux tandis qu'elle frappe de son bâton les jeunes par derrière (2^e serm. XV^e Pent., II, 236).

2. Ce long bâton de la mort est d'un goût douteux ; mais voici qui est décidément de mauvais goût. Dans le serm. du III^e dim. ap. Pâques (II, 387), Skarga veut nous montrer comment la pensée de la mort doit nous détacher des plaisirs et des biens de ce monde : « Voici venir la tristesse, dit-il ; voici la perte imminente de tout ce que tu aimes ; voici que la maladie s'avance et que la mort va tout disperser et t'obliger à tout abandonner. C'est comme quand un chien emporte le rôti ; on lui crie laisse, laisse, et s'il ne veut pas rendre la viande on la lui fait lâcher à coups de bâton sur le museau. Ainsi fait la mort... Il vaut mieux, conformément à la parole de l'Evangile et du prédicateur, abandonner à temps le rôti que d'attendre le bâton et la mort. » Un commentaire ici serait superflu.

3. Sermon pour le nouvel an (III, 98).

4. Bossuet, *Sermon sur la mort*, exorde.

5. Dans son sermon du 1^{er} dimanche de l'Avent, sur le jugement dernier, il n'hésite pas à recourir à ces épouvantails qu'aimait à employer le Moyen Age. Il représente aussi (comme le fera Milton). les légions d'anges avec des armes et des canons, et les diables armés de chaînes, de cordes, de fers, et hurlant après les damnés (I, 10, 11). Dans le sermon du XXIV^e dim. ap. la Pent., il montre Satan apparaissant au réprouvé avec sa hideuse gueule, ses yeux de flamme, sa taille énorme, accompagné des bataillons de sa noire armée et prêt à le dévorer.

nation, surtout si l'on considère l'usage continuels qu'il a fait des métaphores et des comparaisons pour donner un corps aux idées abstraites qu'il avait à traiter. Il y a en lui quelque chose du poète, et son imagination se met en branle avec une si merveilleuse facilité, qu'il ne peut pas prendre la plume sans qu'aussitôt l'idée qu'il veut exprimer se transforme en image. Voyez ce début d'une prière qu'il adresse aux saints ¹ :

Etoiles célestes par qui le Christ nous illumine, éclairez-nous dans les ténèbres de ce monde ; flambeaux qui brûlez de l'amour divin, enflammez-nous par vos exemples.

Frères aînés qui servez à la cour royale, souvenez-vous des pauvres serviteurs vos frères, avec qui vous avez grandi dans la misère ; prenez nos prières et nos supplications ; portez-les à notre commun Maître et Roi, et demandez une réponse favorable.

Vainqueurs de tous vos ennemis, chantez de l'hymne joyeux de la victoire, n'oubliez pas les compagnons dans la tristesse, les soldats gisant encore dans la plaine et au milieu desquels reposent vos corps et vos ossements.

Parvenus à l'heureuse et riante rive du ciel, souvenez-vous des matelots qui naviguent sur la mer de ce monde exposés au naufrage, etc.

Ce style imagé est celui des prières qui terminent chacun des *Sermons des dimanches*, et c'est là proprement le *style fleuri*, dont Fénelon a poursuivi et combattu avec tant de vigueur l'emploi dans le sermon ², où ce n'est pas le lieu de faire le bel esprit. Dans le passage de Skarga que nous venons de citer on voit la même idée reproduite sous des parures différentes, et on constate la richesse d'imagination de l'auteur : faculté précieuse pour l'orateur ; mais en revanche faculté dangereuse, car si elle permet à Skarga de rendre plus saisissables certaines idées abstraites ³, plus lumineuses certaines idées obscures, elle l'égare parfois en le mettant sur la trace de fausses analogies. Cette richesse

1. En tête des *Vies des saints*.

2. Lettre à l'Académie, projet de Rhétorique : « J'avoue que le genre fleuri a ses grâces ; mais elles sont déplacées dans les discours où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse... »

3. Le baptême et la pénitence remettent les péchés, mais avec une nuance. Pour faire ressortir cette nuance, Skarga a recours à l'imagination et s'exprime ainsi : La pénitence après le baptême est comme un remède, tandis que le baptême est comme une naissance. La pénitence est comme le lavage d'un vase de cuivre souillé, tandis que le baptême est comme une nouvelle mise au feu et une refonte du vase... Le baptême est comme un vaisseau de transport en son entier, tandis que la pénitence est comme une planche de ce vaisseau grâce à laquelle en cas de naufrage on peut encore avec beaucoup de peine gagner le rivage. (Nous corrigeons Skarga qui met la mise au feu après la refonte. Cette négligence à suivre l'ordre logique est fréquente chez lui, en particulier dans les sermons de diète où, sans le dire, nous avons dû la corriger plus de vingt fois dans notre traduction.) Serm. du III^e dim. de la Pentec., II, 71. L'image tirée de la planche du vaisseau est très connue et empruntée à Tertullien.

d'images donne de l'embarras quand il s'agit de citer des exemples.

Dans cette abondance tout n'est pas d'égale valeur ; c'est un trésor inépuisable où il y a sans doute des pièces de belle frappe, mais où se trouvent aussi des pièces usées et parfois de la mauvaise monnaie. Un grand nombre de ces images n'offrent pas d'intérêt en elles-mêmes parce qu'elles sont banales, et si elles ont quelque prix ce n'est que par l'à-propos de leur application. Il ne faut pas d'ailleurs s'étonner de ce caractère banal. Skarga emprunte une bonne partie de ses images à la Bible et surtout à l'Evangile, parce que sa prédication s'adresse avant tout au peuple, et rien n'est plus populaire que les images de l'Ecriture. Les images bibliques sont en outre tirées de la vie des champs, et le peuple polonais les comprend et les goûte d'autant mieux qu'il est un peuple agriculteur. Naturellement Skarga se réserve le droit de développer celles qu'il trouve dans la Bible. Il en tire d'autres du milieu particulier où il vit, des coutumes et des institutions civiles ou militaires de sa patrie. Quelquefois il en emprunte aux Pères de l'Eglise dont Bellarmin lui fournit des textes en quantité.

Les nombreux passages de Skarga que nous aurons à citer et les exemples d'images, sous la forme de métaphores ou de comparaisons, qu'on aura sous les yeux quand nous parlerons de son goût et de son style, donneront de son imagination une idée très suffisante.

L'imagination de Skarga est si vive qu'il se représente les scènes bibliques, et que dans ses sermons il en fait dialoguer ou discourir les personnages ¹ comme s'il les avait entendus ou interrogés. Voici l'imprudent Jephthé qui revient victorieux de la guerre et qui rencontre sa fille :

« Très chère fille [dit-il], tu m'as déçu et tu t'es abusée toi-même, car j'ai promis au Seigneur, s'il me donnait la victoire, de lui offrir en sacrifice la première personne qui sortirait de ma maison. » Et sans s'émouvoir la jeune fille lui répondit : « Puisque Dieu a donné la victoire après que tu lui as fait ce vœu, accomplis ta promesse en ma personne. » — « Mais, mon enfant bien-aimée, la mort est cruelle pour une jeune fille comme toi ! Mais tu es l'unique enfant de ton père ; mais tu es si jeune et si belle, et toute ma maison attend de toi sa consolation. » Et l'enfant lui dit : « Tout cela n'est rien. L'allégresse de tous et le bonheur de mon peuple libéré de ses ennemis éteignent en mon cœur toutes ces joies ; j'y renonce volontiers, et volontiers je donne ma vie pour que le peuple se livre à ses transports ². »

1. Bossuet n'a pas manqué non plus d'introduire dans ses sermons des personnages et de les faire dialoguer, comme on peut le voir dans le sermon sur *l'honneur du monde* où il y a trois scènes dramatiques de ce genre.

2. Troisième sermon de diète.

Voici Eliézer qui vient de la part d'Abraham demander à la jeune Rebecca si elle veut épouser le fils de son maître [Isaac, fils d'Abraham], et Skarga va dialoguer avec elle comme s'il était témoin de l'entrevue :

Quand le serviteur d'Abraham proposant le mariage à la jeune Rebecca, lui eut parlé de son jeune et riche maître, qui habitait au loin à cent milles et plus de distance, et lui eut demandé si elle consentait à l'épouser, elle répondit : « J'irai [là-bas] avec plaisir. » — « Mais [objecte Skarga] cet homme [Eliézer] peut se tromper, ne pas te conduire où il te promet, ou te faire du mal en route. » Et pourtant elle dit : « J'irai. » — « Mais tu vas rencontrer [en ton mari Isaac] un méchant homme, qui te tiendra captive et te maltraitera. » — « Cela ne fait rien : j'irai. » — « Mais tu ne sais pas bien qui il est, s'il est malade ou bien portant. » Et elle dit : « Cela ne fait rien : j'irai. » — « Mais n'as-tu pas du chagrin de quitter ta mère et ton père pour aller dans un pays étranger dont tu n'entends pas la langue, auprès de gens auxquels tu n'es pas accoutumée ? » — « Cela ne fait rien non plus : j'irai. » O aveuglement ! O choix étonnant ¹ !

Nous avons entendu les damnés dialoguer avec Dieu au jour du jugement dernier ². Ailleurs c'est Dieu qui adresse un discours à saint Jean-Baptiste pour l'engager à prêcher la venue prochaine du Messie et la pénitence ³ ; ou bien c'est Jean-Baptiste qui prêche au désert ⁴ ou qui fait ses recommandations à ses disciples ⁵ ; c'est Marie à l'ange Gabriel, Jésus à saint Thomas, saint Matthieu à ses hôtes, le Régulus à ses serviteurs, saint Jean à Marie, et d'autres encore ⁶.

Il est inévitable que Skarga prête à ces différents personnages les sentiments qui l'animent lui-même et ses propres manières de voir sur les événements auxquels il est fait allusion dans les discours : c'est là tout à la fois un élément lyrique et un élément psychologique des sermons de Skarga, et à ce point de vue ils ne manquent pas d'intérêt.

A l'imagination, qui colore son style et ses discours, Skarga joint la

1. Sermon du II^e dim. ap. l'Epiph. (I, 90). On voit que Skarga n'a pas des femmes une idée très favorable ; c'est d'ailleurs un reproche qui lui a été fait.

2. V. un autre dialogue semblable dans le sermon du XIII^e dim. de la Pentec., II, 200.

3. Serm. du IV^e dim. de l'Avent (I, 44).

4. Même sermon (I, 46) et serm. du II^e dim. de l'Avent (I, 20).

5. Serm. du III^e dim. de l'Avent (I, 36).

6. Annonciation, III, 144. — S. Thomas, III, 41. — S. Matthieu, III, 285. — XX^e Pentec., II, 308. — Vendredi saint, I, 303. — Le bon larron (vendredi saint, I, 300). — Les bourreaux de Jésus (*ibid.*, I, 290). — Gabriel à Zacharie (S. Gabriel, III, 192, 193). — Dieu aux réprouvés (XIII^e Pentec., II, 200). — S. Etienne aux Juifs (S. Etienne, III, 66). — Jésus à son Père (Vend. saint, I, 296).

sensibilité qui les anime et sans laquelle il n'y a pas de véritable orateur ¹.

On ne peut pas refuser la sensibilité à un homme qui a écrit au sujet de Jérémie :

Celui qui lit ses *Lamentations* ne peut se tenir de pleurer amèrement avec lui. Qui donc ne serait ému de l'entendre dire tandis qu'il verse des larmes de sang : O cité [de Sion] comment es-tu assise comme la veuve délaissée... [suit une longue citation]. Que celui-là lise qui le peut, et qu'il se nourrisse de tristesse en déplorant l'humaine misère ; qu'il pense à sa propre misère, car nous ne sommes pas loin du châtement et de la perte de ce royaume de Pologne ².

Dire que Skarga est sensible, ce n'est pas assez dire : il est passionné. Il a un tempérament ardent, si l'on en juge par le mépris qu'il témoigne pour les flegmatiques, qui ne sont ni froids ni chauds, « ces mangeurs de soupe maigre (Barszczykowie) » qui ne se remuent pas et qui « ressemblent à des poules mouillées ³ ». Mais de quelles passions est animé Skarga ? On sait que dans le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* Bossuet ramène toutes les passions à une seule, l'amour, dont l'envers est la haine, car on ne peut aimer un objet sans haïr en même temps son contraire. Mais l'amour est différent selon les objets auxquels il s'attache.

Skarga est enflammé de l'amour de Dieu : les effusions de piété qu'on rencontre partout non seulement dans ses sermons ⁴, mais encore dans ses livres et dans leurs préfaces, en sont la preuve. Son amour de Dieu va même jusqu'au désir du martyre ⁵. Il aime l'Eglise de toute son âme : c'est afin de la défendre contre l'hérésie qu'il a renoncé à une brillante situation et à la perspective de l'épiscopat pour entrer dans la

1. *Pectus est quod disertos facit*, disait Quintilien, et Fénelon, dans les dialogues sur l'éloquence de la Chaire, reprenait la même pensée en ces termes : « La passion est comme l'âme de la parole. »

2. Sermon, du IX^e dim. ap. la Pentec., II, 148.

3. Sermon, du V^e dim. ap. la Pentec., II, 97.

4. Les sermons sur la miséricorde qui sont si touchants et le VIII^e sermon de diète (le passage sur les paysans). Il faut rattacher à l'amour du prochain l'amour des âmes et l'ardent désir de les mener à Dieu : « Tant d'âmes rachetées par ton précieux Sang périssent, s'écrie-t-il, et je pourrais ne pas m'attrister et ne pas pleurer ! » (Sermon, du V^e dim. après l'Epiph. (I, 130).)

5. Sermon, du VI^e dim. ap. Pâques, I, 435 : « Nous n'aurons probablement pas à souffrir le martyre pour le Christ, car nous n'en sommes pas dignes. O mon Dieu, si seulement nous en étions dignes ! » Dans *Proba Zakonu*, IV (passage déjà cité), il envie le P. Laterna qui a été jeté à la mer par les Suédois et qu'il considère comme un martyr.

Compagnie de Jésus, et c'est pour elle qu'il n'a cessé de lutter jusqu'à son dernier jour. Il aime son prochain sans exclusion, mais surtout les pauvres, les humbles et les opprimés : ses éloquents appels en leur faveur ¹ et ses fondations charitables en font foi. De même ses travaux apostoliques et son zèle à convertir les hérétiques montrent qu'il aime les âmes et que comme le bon Pasteur il est prêt à se dépenser tout entier pour elles. Il aime sa patrie pour laquelle il redoute la colère de Dieu à cause des crimes de la nation, et dans sa sollicitude il ne cesse de faire entendre des menaces prophétiques en versant des larmes de sang ².

Toutes ces nobles passions éclatent dans les sermons de Skarga. Elles se traduisent régulièrement par les prières qui les terminent et où il répand son âme devant Dieu. Elles se traduisent surtout par des apostrophes et des prosopopées. Ces apostrophes sont comme des cris soudains que lui arrache la situation. En voici quelques exemples.

Jésus est sur la croix en butte aux moqueries des Juifs qui lui crient : Si tu es roi, sauve-toi toi-même ; si tu es roi, descends de la croix.

Attendez un peu, Juifs, leur crie à son tour Skarga. Il ne descendra pas vivant du bois [de la croix], mais après sa mort il sortira du tombeau, et vous reconnaîtrez sa puissance royale et divine. Vous n'attendrez pas longtemps : seulement trois jours ³.

Quand Pierre marche sur les eaux, Skarga l'interpelle soudain :

« Mais tu vas te noyer, saint Pierre ! L'abîme est profond et le vent est grand. » Et Pierre dit : Cela ne fait rien ; il m'est trop pénible d'être séparé de mon Maître ; je cours à lui. Il me sauvera. Non seulement il marche lui-même sur les eaux, mais il peut aussi me donner cette faculté à moi son serviteur, car les corps des hommes, les eaux et les vents lui obéissent. » O étonnant amour fondé sur une si grande foi en la divinité du Maître ⁴ !

Il apostrophe les hérétiques comme Nestorius, qui nie la maternité divine de Marie :

1. La tendre pitié qui l'anime envers Marie éclate dans ces lignes tirées du sermon pour la Visitation (III, 212) : O si je pouvais trouver un nouveau cantique pour célébrer les louanges de cette très sainte Mère, comme j'aurais plaisir à le chanter avec tous les anges et les élus et avec l'Eglise tout entière ! mais je ne vois pas de titre plus grand ni plus glorieux que celui-ci : Mère de mon Dieu, ayez pitié de moi. (Visitation, III, 212.)

2. Sermons, *passim*, et particulièrement sermons de diète.

3. Sermon de Pâques, entrée en matière (I, 312) ; de même : III^e dim. ap. Pâques (I, 574) : Ne te réjouis pas, ennemi ; ne perdez pas espoir, saints disciples, à cause de la mort de votre roi. Attendez seulement le troisième jour, etc.

4. Fête de S. Pierre et S. Paul (III, 205).

Fuis, infâme Nestorius : à elle seule cette vieille et sainte femme [Anne la prophétesse] l'a frappé à mort avec son esprit tranchant comme une épée ; elle a condamné ton erreur ¹.

ou les Protestants qui interprètent l'Écriture à leur guise :

Malheureux égarés, comment osez-vous mettre en pièces l'Écriture à laquelle vous en appelez, et l'effacer avec un entier mépris selon votre bon plaisir, et quand elle vous condamne avec évidence ², autant que vous le pouvez vous en détournez le sens et vous osez affaiblir ses paroles les plus claires. Et quand vous ne le pouvez pas, vous en retranchez des livres entiers ; vous y ajoutez, vous la falsifiez, vous la grattez, vous l'anéantissez par votre interprétation et votre rhétorique.

Il apostrophe même les êtres inanimés :

Arrière les yeux, arrière le goût, arrière la bouche ! Il n'y a rien ici [dans la présence réelle] pour votre jugement ; vous ne connaissez pas la vérité. Comme le bœuf et l'âne vous vous trompez sur cette nourriture [eucharistique]. Arrière toute incrédulité qui fait tort à la parole et à la puissance de Dieu ³.

Seras-tu encore longtemps sans ouvrir les yeux, malheureuse hérésie ? Pourquoi te plais-tu dans ton mal et dans la perte de tes frères ? Pourquoi te repais-tu de l'opprobre du Christ en déchirant ainsi son Église et en lui faisant un si fâcheux renom auprès des païens [des Turcs] ⁴ ?

Cette personnification des êtres abstraits, ou réels mais sans vie, n'a rien qui choque parce qu'elle est amenée par le mouvement des idées ou par la progression du sentiment. En voici encore un exemple :

Le monde nous crie : Je ne suis pas votre Dieu ; pourquoi m'aimez-vous ? Je vais finir et périr. Ma gloire, les biens, l'argent, les plaisirs, passent et empoisonnent, et ils ne rassasient personne. Ne vous y attachez pas : cherchez une autre joie qui est au milieu de vous et que vous ne connaissez pas. Cherchez le Christ votre Dieu et en lui les joies éternelles... Le corps nous crie : Pourquoi aimez-vous cette poussière et cette pourriture ? J'empoisonne vos âmes par un plaisir qui passe, et vous m'aimez. Allez vers les plaisirs éternels et qui ne cessent pas : cherchez-les chez Celui qui les a apportés du Ciel ⁵.

1. Visitation (III, 242).

2. IV^e dim. ap. Pâques (I, 395).

On pourrait encore citer les apostrophes à S. Philippe (IV^e dim. de Carême, I, 234), aux Rois mages qui répondent à Skarga (Epiph., III, 110), à S. Matthieu (III, 286), à Dieu lui-même (Ste Madeleine, III, 221), etc.

3. Jeudi saint (I, 272). V. aussi la prière qui suit (p. 273) : Ta parole est plus sûre pour moi que mon œil qui peut prendre de la chaux pour du lait et un liard doré pour un florin, tandis que ta parole ne peut jamais errer.

4. IV^e ap. la Pentec. (I, 399). V. encore : Vendredi saint (I, 309) : « O soleil... ô terre... ô temple... ô voile... ô tombeau. »

5. III^e Dim. Avent (I, 37).

Parfois Skarga interroge son auditeur, et ses interrogations deviennent pressantes et haletantes comme dans le commentaire qu'il fait du texte *Quis es tu ?*

Interroge-toi toi-même et demande-toi qui tu es. Réponds... Demande encore... Réponds... (une dizaine de questions et de réponses se suivent ainsi coup sur coup et font comme autant de chocs répétés qui ébranlent l'âme de l'auditeur.

La passion chez Skarga se trahit encore par une quantité d'ò exclamatifs qui émaillent ses discours et dont il abuse un peu ; mais ces exclamations paraissent si spontanées dans sa bouche qu'on n'en est pas autrement choqué. On sent que chez lui le cœur éprouve le besoin de s'épancher et qu'il ne peut plus contenir le sentiment qui déborde.

Skarga est donc pourvu des trois principales facultés qui doivent être à un degré éminent chez l'orateur ¹. Voyons maintenant les matières où il les a mises en jeu et traitons d'abord du dogme, puis de la morale et enfin de la politique dans ses sermons.

1. Sur les facultés physiques de Skarga comme orateur, l'attitude, la voix, le geste, et en général sur son action oratoire, nous n'avons trouvé aucun renseignement chez ses contemporains, sauf le mot un peu vague de Wielewiski disant que l'archevêque de Léopol lui permit de prêcher avant sa prêtrise *propter talenta externa*. (S. R. P., XIV.)

CHAPITRE TROISIÈME

LE DOGME ET LA CONTROVERSE DANS LES SERMONS DE SKARGA.

La part du dogme dans la prédication de Skarga est de beaucoup la plus considérable, et cela ne tient pas uniquement à l'époque, qui est celle des polémiques entre catholiques et protestants : cela tient aussi à ce que la morale chrétienne ne peut s'établir solidement que sur le dogme. « On veut de la morale dans les sermons, disait Bossuet, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme ¹. » C'est pourquoi Skarga, qui réserve toujours au dogme la première partie de ses sermons, lui accorde par-fois encore une place dans la seconde partie à côté de la morale.

Nous avons déjà remarqué que Skarga choisit généralement les vérités chrétiennes les plus accessibles à son auditoire et qu'il évite ordinairement les questions scolastiques ². Il évite de même les questions de pure curiosité auxquelles on ne peut donner une réponse satisfaisante, comme la question de savoir ce qu'a fait Jésus à Nazareth pendant sa vie cachée ³, et si un jour il a eu l'imprudence de se demander pourquoi l'humanité a dû attendre si longtemps le Sauveur promis, c'est parce qu'il croyait répondre suffisamment à la question en disant avec saint Pierre que mille ans devant Dieu sont comme un seul jour ⁴. De même il laisse de côté les questions sur lesquelles les docteurs et les commentateurs ne sont pas d'accord ⁵.

1. Sermon sur l'unité de l'Eglise, premier point.

2. Il a cependant employé quelquefois des termes latins d'école, comme *Justitia distributiva*, *commutativa*, *irregularis*, *irregularitas*, *species*, *individuum*, etc. Peut-être les termes polonais lui semblaient-ils insuffisants.

3. Sermon du 1^{er} dim. ap. l'Epiph., I, 65.

4. IV^e dim. de l'Avent, I, 43. En réalité Skarga se tirait d'embarras par un raisonnement sophistique, car il ne s'agit pas de savoir si 4.000 ans sont pour Dieu comme 4 jours, mais si ces 40 siècles ont dû paraître longs à l'humanité et pourquoi il a fallu cette longue attente. Il y a là une question mystérieuse qu'il eût été plus prudent de ne pas soulever.

5. Il a pourtant indiqué les trois façons dont on interprète le *baptizabit vos in igne* (IV^e de l'Avent, I, 48), et les trois opinions sur le péché contre le Saint-Esprit (III^e Caireme, I, 213) ; mais il y était forcé par le texte qu'il commentait.

Nous n'avons pas à montrer l'orthodoxie de Skarga¹, ni à faire l'inventaire des vérités qu'il a prêchées : c'est le dogme catholique dans son ensemble ; et en cela sa prédication ne diffère pas de celle des autres sermonnaires. Comme le dogme est le même pour tous, les prédicateurs ne se distinguent entre eux que par la façon de l'exposer. Les uns se contentent de mettre en lumière les vérités de la foi et d'en tirer les enseignements qu'elles comportent : c'est la méthode usitée dans les pays où l'hérésie n'a pas pénétré. Les autres, qui sont les controversistes, tout en démontrant les dogmes, les défendent contre l'erreur ; et c'est ce qui se fait dans les pays où l'hérésie a pris pied². Mais ceux qui prennent la défense de la Foi ne se servent pas tous des mêmes armes et n'ont pas tous la même tactique. Les uns, voyant surtout des frères séparés et malheureux dans les hérétiques, leur tendent la main ; insistent sur ce qui rapproche ; ne touchent qu'avec délicatesse les points qui divisent ; réfutent l'erreur sans la nommer, sans le dire, d'une façon plutôt indirecte en mettant en pleine lumière la vérité opposée : c'est la méthode préconisée par saint François de Sales, qui avait une grande expérience en matière de controverse, et qui déclarait qu'il avait obtenu de bien meilleurs résultats par ce procédé que par la réfutation directe de l'hérésie. C'est aussi celle qu'a suivie avec tant de succès Bossuet dans son *Exposition de la Foi catholique* où il ne nomme pas une seule fois les protestants, tout en ne les perdant jamais de vue. Les autres voyant surtout dans les hérétiques des révoltés qu'il faut combattre ou des pestiférés qu'il faut empêcher de propager la contagion, leur font une guerre ouverte et sans répit, insistent sur ce qui divise et parfois exagèrent, nomment les personnes et cherchent à les discréditer, pensant par là détruire leur influence et leur ôter les moyens de nuire ; ne laissent jamais échapper et font même naître l'occasion d'attaquer l'hérésie, car à la défensive ils joignent l'offensive : c'est la méthode de Skarga³.

Pour faire la guerre aux hérétiques, qui sont ici les protestants et les

1. Elle est si ombrageuse qu'il tance vertement les peintres qui représentent Marie-Madeleine au pied de la croix couverte de riches vêtements (fête de sainte Madeleine, III, 220). Cependant il est difficile d'admettre avec lui que Dieu peut nous perdre sans droit (*bez prawa zgubic*), V^e dim. ap. Pâques, I, 402, ou rejeter nos prières sans motif (*bez przyczyny*), *ibid.*, 407. Cela nous semble une exagération mystique.

2. Les Pères de l'Eglise du IV^e et du V^e siècle en ont donné l'exemple. S. Augustin a été converti par S. Ambroise prêchant contre les Manichéens, et il a prêché lui-même contre ces hérétiques, et contre les Ariens et les Donatistes.

3. Nous ne parlons pas d'une troisième catégorie représentée par les prédicateurs de la Ligue. Ceux-là ne comptent pas ; ce sont des épileptiques ou des fous furieux, qui ont toujours l'écume ou l'injure à la bouche.

sociniens, il faut bien connaître la Bible, car les adversaires ne cessent d'en appeler à l'Écriture, et il faut bien connaître la Tradition, c'est-à-dire, les Pères de l'Eglise qui la représentent surtout, car c'est le seul moyen de montrer que l'Eglise romaine est restée fidèle à ses origines ¹.

Pour la Bible, Skarga en a fait son livre de chevet ; elle ne le quitte pas. Il la lit ou se la fait lire en voyage, et à la maison pendant ses repas ². A force de la feuilleter et de la méditer, il finit par la savoir presque par cœur. Cette érudition lui permet de très fréquentes citations. Il met même à citer l'Écriture une certaine coquetterie et parfois quelque pédantisme ³. Ses sermons qui sont relativement courts, si on les compare à ceux de nos grands prédicateurs, renferment souvent de quarante à cinquante textes de la Bible. A la longue on en éprouve quelque fatigue, d'autant plus que Skarga entasse souvent ses citations les unes sur les autres, ne sait pas les fondre dans son texte, ne sait pas non plus se contenter d'un mot ou d'une allusion quand cela pourrait suffire ⁴. Il n'a pas l'art de saint Bernard ou de Bossuet chez qui l'on trouve des phrases formées presque entièrement d'expressions bibliques, mais si bien fondues dans le texte du sermon qu'il faut connaître à fond l'Écriture pour les y découvrir ⁵. Il cite, et cite encore, sans même parfois prendre la peine de relier les textes, sinon par ce procédé trop primitif : un tel dit... et un autre dit... et un autre dit encore... Il ne cite presque jamais le texte *latin* de la Vulgate à laquelle il recourt uniquement, par déférence

1. Bossuet était si persuadé de l'importance des Pères qu'il a écrit une *Défense des Pères et de la Tradition*. Il avait commencé à les étudier à fond dès l'âge de 16 ans au collège de Navarre, et cette étude l'a toujours passionné. Comme il savait le grec presque aussi bien que le latin, il lisait les Pères grecs dans le texte original, surtout S. J. Chrysostôme.

2. Birkowski (Or. fun. de Skarga) disait : « Il avait les yeux fixés sur ce qui est le fondement de l'éloquence de la chaire, c'est-à-dire l'Écriture sainte. *Et moi, je ne trouve pas d'autre origine à son éloquence*. On le trouvait toujours en train de la lire et il la lisait avec réflexion. En voyage, il s'en faisait lire quelques chapitres avant le repas par son serviteur de route. » Dans sa dernière maladie, sur son lit de mort, le Provincial le trouvait avec la Bible ouverte devant lui. — Bossuet qui avait un culte pour la Bible depuis son enfance écrivait au sujet de la formation du prédicateur : « Venons maintenant aux choses : la première et le fond de tout, c'est de savoir très bien les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. » (Ecrit composé pour le cardinal de Bouillon).

3. Dans le sermon de Pâques (I, 337), après avoir dit que les apôtres reconnurent à la voix Jésus ressuscité, il ajoute qu'on peut reconnaître quelqu'un à la voix, comme le prouve l'exemple de la jeune Rhodé qui reconnut ainsi S. Pierre sorti de prison (*Act. des Ap.*). Était-il bien utile d'en appeler à l'Écriture pour montrer qu'on peut reconnaître quelqu'un à la voix ?

4. Une douzaine de sermons environ échappent à cette critique ; cesont peut-être les plus récents.

5. V. de la Broise, *Bossuet et la Bible*, pp. 67, 79, 89, 92.

pour le Concile de Trente ¹. Sa traduction est en général fidèle quoique plus libre et plus élégante que celle de son confrère le P. Wujek ². Les quelques inexactitudes (mots omis, mots ajoutés par glose, mélange de deux textes) ³ s'expliquent comme un certain nombre de fausses références, par des défaillances de mémoire presque inévitables quand on cite par cœur.

Pour l'emploi que Skarga a fait de la Bible dans ses sermons, il ne faut pas lui demander compte des textes qu'il a cités au sens spirituel, allégorique, ou, comme on dit dans l'Ecole, *accommodative* ⁴ : c'est un droit qu'on reconnaît au prédicateur, et les Pères de l'Eglise en ont les premiers donné l'exemple. Mais il n'en est pas de même des textes cités dans la controverse pour établir des vérités dogmatiques ou morales. Là il faut les présenter avec leur sens propre et naturel ; autrement la démonstration manque de base. Il arrive à Skarga, mais assez rarement, de donner de certains textes une interprétation hasardée ou d'en tirer des déductions contestables. Par exemple, quand il voit dans le *Fiat lux* la création des anges, et dans le *In principio* [*creavit Deus cælum et terram*] la création par le Fils, parce que Jésus a dit : *ego principium* ⁵, il est douteux que les antitrinitaires aient accepté cette interprétation. Il est plus douteux encore qu'ils aient admis comme une révélation voilée de l'Unité divine dans la trinité des personnes la parole de Dieu à Moïse : *Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob* ⁶, et surtout le baptizantes *eos in nomine* [et non pas *in nominibus*] ⁷, *Patris et Filii et*

1. Le Concile de Trente (session IV) avait déclaré l'authenticité de la *Vulgate* et en avait fait ainsi la version officielle de l'Eglise romaine : [Vulgata] *in publicis lectionibus, disputationibus, predicationibus et expositionibus pro authentica habeatur... nemo illam rejicere quovis prætextu audeat vel præsumat.*

2. La traduction du P. Wujek ne parut du reste qu'après la mort de l'auteur en 1599 ; elle est très littérale. On l'estime fort en Pologne et on la réimprime encore de nos jours.

3. Il est inutile ici de citer des exemples et de recommencer le travail que nous avons fait sur les citations bibliques des sermons de diète. Nous avons vérifié les 230 citations de l'Ecriture que ces sermons renferment, et nous en avons noté les divergences avec la *Vulgate* dont nous avons transcrit les textes. (V. notre traduction des sermons de diète.)

4. Par exemple : *ite ad Joseph*, appliqué à l'époux de Marie ; *unum necessarium* appliqué au salut ; *panis angelorum*, appliqué à l'Eucharistie. Cet emploi de l'Ecriture ne sert que pour l'ornement du discours.

5. Sermon pour la fête de S. Michel (III, 288). Il importe peu que certains Pères ou certains commentateurs de la Bible aient donné cette interprétation ; il suffit que leur façon d'interpréter n'ait pas été généralement adoptée.

6. Premier sermon sur la Sainte Trinité, II, 3. (Sur le texte de l'exorde [III, 6], le seul qui corresponde à la traduction de Skarga).

7. *Ibid.*, II, 4. A un autre endroit Skarga applique à l'enseignement de l'Eglise le *qui Ecclesiam non audit sicut tibi sicut Ethnicus* [et publicanus], qui touche à la CORRECTION FRATERNELLE. (Serm. sur l'Ascension, I, 427.) Est-ce légitime ?

Spiritus sancti; car le premier texte est tronqué et porte : *Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham*, etc., ce qui ferait quatre personnes si l'on admet le raisonnement de Skarga. Quant au second texte il faudrait prouver qu'on ne peut pas dire en latin *in nomine* au singulier quand on l'applique à plusieurs individus comme *in nomine Petri, et Pauli, et Joannis*. Ce sont dans les sermons de Skarga des exceptions qui tiennent à un défaut plus général de l'auteur : il semble plus préoccupé de multiplier les preuves que de les peser, et plus d'une fois nous avons cru remarquer qu'il n'écartait pas avec assez de soin les preuves faibles et contestables au lieu de s'en tenir aux plus solides. Sous ces réserves, Skarga a fait comme controversiste un excellent emploi de l'Écriture.

Il n'est pas moins heureux dans ses fréquents recours aux Pères de l'Eglise. Ici encore mêmes habitudes d'exubérance, citations trop longues et trop nombreuses ¹. Quelquefois il se contente de nommer des Pères en masse sans les citer, mais en donnant à la marge les références.

Les citations et les références patristiques sont en telle quantité dans l'œuvre de Skarga que le lecteur superficiel se récrie sur l'érudition de l'auteur sans se demander si elles n'ont pas été empruntées. Or c'est pour nous un fait avéré, qu'en dehors des citations bibliques Skarga cite de seconde main et ne va pas aux sources ². Cela s'explique d'ailleurs assez bien quand on considère sa vie, si remplie par la prédication et par les œuvres absorbantes du ministère.

Qu'on veuille bien y réfléchir : Quand Skarga part pour Rome dans sa trente-troisième année, il n'a jamais entendu un professeur de théo-

1. De la 1^{re} partie à la fin du sermon pour le mardi de Pâques (I, 340), il y en a une véritable enfilade. On trouve dix lignes de S. J. Chrysostôme dans le sermon de S. Siméon et S. Jude (III, 300), vingt lignes de S. Augustin (S. Michel, III, 291), une page entière de Tertullien (II^e dim. ap. Pâques, I, 375).

2. Nous en avons donné de nombreuses preuves dans la *Traduction des Sermons de diète*, car nous avons dans ces sermons vérifié toutes les citations soit des Pères, soit des écrivains ecclésiastiques, soit des écrivains profanes. Nous avons noté, en outre, que Skarga copie ses références avec une négligence inexcusable : d'où résultent de temps en temps des quiproquos. Les preuves abondent que Skarga a l'habitude de citer de seconde main jusque dans les derniers temps de sa vie. Dans l'*Invitation à la Foi* qui est de 1611 (nous citons d'après l'édition de 1835), p. 85 : *Liri* [Vincent de Lérins] : *contra hæreses* [commonitorium] ; p. 98 : *Conradus* [Schlüsselberg] *in theol. calvin.* ; p. 99 : *de Psellis* [du Plessis-Mornay] convaincu de falsifications des Pères par Enrixa, (?) plus tard cardinal [du Perron] ; p. 101 : *Luther in colloq. convivial. caput de Patribus Ecclesie et Scolis* (nous ne connaissons aucune édition des propos de table divisée en chapitres). Skarga cite assez souvent Calvin là ou ailleurs : *in Institut. Christ.* sans jamais indiquer de quelle édition il s'agit, et l'on sait que toutes les éditions de l'*Institution* tant françaises que latines diffèrent par la pagination et le nombre des lignes ou des chapitres.

logie et n'a pas lu les Pères de l'Eglise. C'est lui-même qui le déclare dans sa lettre à Kromer¹. Par là, dira-t-on, il marque justement son désir d'entendre les uns et de connaître les autres. D'accord ; mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Tout le monde sait que le noviciat des Jésuites ne comprend ni études théologiques ni études patrologiques, parce qu'il est consacré aux exercices spirituels. Ce que l'on sait moins, c'est que les Jésuites (quelques-uns seulement) ne se livrent aux études patrologiques qu'après avoir suivi un cours de théologie de quatre années². Il suit de là qu'après deux ans de noviciat à Rome (février 1569-avril 1571) Skarga n'avait pas étudié la patrologie. Il revient en Pologne où il occupe le poste de professeur et prédicateur à Pultusk, poste qui n'est pas une sinécure. De là, pendant deux ans, il rayonne aux alentours, va en mission à Léopol et à Jaroslaw et voyage à Varsovie et à Plotsk en compagnie du nonce. Nommé au collège de Vilna, il se rend en Lithuanie où il est aussitôt accaparé par toute sorte d'œuvres : Prédications, instruction chrétienne et conversion des jeunes Radziwill, controverses avec les hérétiques et réfutation des livres de Wolan, retour des Ruthènes à l'unité, composition d'ouvrages considérables (Vies des Saints, de l'unité de l'Eglise), préparation à ses examens de théologie (passés en 1577, année de sa profession³), missions au loin en Livonie et jusqu'en Samogitie, rectorat, fondation et direction de l'Académie de Vilna, etc., etc. Ce formidable travail lui laisse-t-il le loisir de s'adonner à cette étude approfondie des Pères que supposeraient les innombrables citations et références de ses sermons si l'auteur avait dû recourir aux sources ? Nous ne le pensons pas. La seule explication admissible de cette effarante érudition est que c'est une érudition d'emprunt.

Les Jésuites ont un but nettement marqué : la destruction de l'hérésie. Ils y travaillent en commun et ils ont la sagesse de pratiquer la division du travail. Pendant que les uns, les prédicateurs, sont sur la brèche et combattent les hérétiques, les autres, les théologiens, leur forgent et leur fournissent des armes. Parmi ces derniers, Bellarmin se distingue par son abondante érudition. Il a, dès 1588, une réputation universelle, et ses *Controverses*⁴ sont le grand arsenal où puisent les

1. Lettres de Skarga (num. 3) du 13 novembre 1568 : *PATRES NON VIDI ; theologos nunquam audiui*.

2. Alzog, *Hist. de l'Egl.* (trad. fr.), t. III, 218 : [Après le noviciat et les études littéraires, le jeune Jésuite] « s'adonne à l'étude de la théologie dont le cours dure quatre ans, et quelquefois six quand on y ajoute l'étude des Saints Pères. »

3. Wielewicki, *S. R. P.*, XIV, p. 76. (Nous corrigeons d'après les lettres de Skarga num. 51 et 52 la date fautive de 1575.)

4. Les *Controverses* de Bellarmin (*Disputationes de controversiis christianæ fidei articulis libri IV*) se répandirent très rapidement à partir de la première édition qui est

prédicateurs de l'Ordre. Voilà la source des citations et des références de Skarga comme il est facile d'en fournir la preuve ¹.

Les *Controverses* de Bellarmin sont renfermées dans quatre énormes tomes in-folios chacun de plus de mille colonnes et d'impression très serrée. On comprendra que nous nous soyons contenté d'examiner un certain nombre de sermons de Skarga en les comparant avec les matières analogues traitées par Bellarmin ; ceux que nous citons ne sont donc pas les seuls où la doctrine du grand controversiste a été résumée. D'autres chercheurs viendront après nous qui compléteront notre travail ².

celle d'Ingolstadt (1586) et causèrent un grand émoi dans le camp opposé. Aussitôt parurent des brochures et des livres pour et contre. (La bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus, du P. Sommerfogel, renferme plus de 200 titres.) Dès 1.600 Paræus fondait à Heidelberg un *Collegium antibellarminianum*.

1. Dans toutes les œuvres de Skarga, nous n'avons trouvé que trois références à Bellarmin :

a) *Invitation à la Pénitence* (1610), p. 119, éd. Turowski ; Bellar., t. I, Præfat. de Christo.

b) *Invitation à la Foi* (1611), p. 89, éd. 1835 ; In apol. ad Reg. angl.

c) *ibid.* p. 92, — : *Controv.*, I, 2.

Ces trois références sont postérieures à l'édition de ses sermons et se trouvent dans des opuscules parus après la publication de ses œuvres en quatre in-folio.

Par un singulier oubli, dans *l'Invitation à la Foi* (p. 125), Skarga, en énumérant les controversistes catholiques, cite Cochlæus, Eck, J. Rofensis, Latonius, Driedo, Tapper, P. Soto, et ne nomme pas Bellarmin.

2. Nous indiquons dans une colonne les passages des sermons de Skarga et dans l'autre les passages de Bellarmin dont Skarga s'est inspiré et dont il a copié les références sans le dire.

SKARGA.

(éd. de 1609, p. 35.)

1^{er} dim. après Noël (I, 64) ; Ils ont l'esprit qui a fait prophétiser leur ancêtre [Luther] : « Si, dit-il, (à la marge *Cochlæus in actis Lutheri*) mon enseignement et ma prédication durent deux ans, le pape, les cardinaux, les évêques, les moines, les nonnes, les clochers, les cloches et les messes disparaîtront. » Tout cela fleurit aujourd'hui dans la sainte Eglise. Et lui il a vécu, depuis qu'il bavardait ainsi, non deux années, mais vingt-deux ans.

A la marge : *Luther disait cela en 1523 [1525] et il est mort en 1595 [1546]*.

1^{er} dim. ap. l'Epiph., I, 78 : [La Sagesse du Christ] a grandi selon l'opinion et la croyance des hommes, non en réalité. De même que la lumière du soleil,

BELLARMIN, *Controversiæ*.

(Edition de Cologne de 1620.)

Tome II, de *notis Ecclesiæ*, col. 215 D. : *Nostris temporibus Lutherus (apud Cochlæum in actis Lutheri anni 1525) prædixit fore ut si ipse adhuc per duos annos suam doctrinam prædicaret, evanesceret Papa, Cardinales, Episcopi, Monachi, Moniales, Turres, Campanæ, missæ et tamen prædicavit postea non duos sed fere XXII annos. Obiit enim anno 1546 et tamen non evanuit Papa, episcopi, etc.*

Tom. I, col. 435 D. *Christus profecit sapientia et gratia opinione hominum, quibus in die magis aperiebat sapientiam suam : quomodo sol, quo magis ascendit versus me-*

Concluons de là avec Woronicz : « Si tu veux être théologien, lis

quand le soleil se lève, grandit peu à peu, non parce que le soleil l'acquiert comme lumière nouvelle ; il l'a toujours en lui-même ; mais parce qu'elle se manifeste et nous parvient peu à peu.

II^e de l'Avent (I, 17, 20). Histoire résumée des hérésies. Pères nommés en bloc avec références à la marge.

I^{er} Epiphan. II, 71 : les pèlerinages.

I, 75 : la vocation des enfants.

I, 78 : la sagesse de Jésus, passage cité plus haut.)

(Damascenus : *lib. de duabus naturis.*)

II^e Epiphan. (I, 80, 81, 83, 85 sur le mariage.) (P. 83 : La référence : Conc. Trid., sess. 24, *caput. viii* Canon 8, [Bell., 1348] ; p. 85 : Aristoteles [in II lib. politic.] ; p. 80 : August. *de civit.*, lib. xv [xvi], cap. xxxviii.)

VI^e Epiphan. (I, 138-139) : sur les obscurités de l'Écriture.

Septuagés. (I, 154) : Sur les bonnes œuvres.

Sexagés. (I, 161) : Parole du semeur : sur Dieu auteur du péché d'après certains protestants.

dium cœlum, tanto magis dicitur proficere in lumine et calore : non quod fiat lucidior et calidior ; sed quia magis apparet ejus virtus.

II (*de notis ecclesiæ*), 168 et 170, 174, 175. (En particulier les cinq sectes avant Luther.)

II, 890.

II, 470.

I, 435.

(Damascenus, *De duabus naturis*, lib. III, cap. xii.)

III, 1333, 1341, 1344, 1348, 1435, 1436.

(Dans la col. I, nous indiquons les fautes de référence en mettant en crochet la correction d'après Bellarmin.)

I, 133 et 133, 134.

IV, 1082, 1083.

IV, 129, 130 et 126.

P. 161, la référence : *Beza ad Castellion. de providen.* [de Prædestinatione], aphor. 21, 22. (Bell., IV, 129, 130 et 124.)

P. 164, cinq références sur l'endurcissement du cœur. (Bell., IV, 165.)

Mercredi Saint (I, 265). (Références moins exactes, mais dans le même ordre.)

Pâques (I, 312, 313, 315, 316). Pères nombreux cités dans la première partie du sermon, et pas un seul dans la seconde.

II, col. 800-802.

I (de Christo), 448, 449, 457, 460 à 462.

P. 316, la référence de Bellarmin (I, 461), Ignat., epist. à *Trallia[nos]* devient Epist. ad *Trajan[um]* ! Dans le septième sermon de diète, il a estropié de même une référence de Bellarmin (IV, 1056) en attribuant à S. Bernard un traité de *disciplina* au lieu d'un traité de *dispensatio*.

Lundi de Pâques (I, 326 à 331).

P. 326, figures empruntées à Bellarmin.

III, 745 à 752 (l'ordre des références diffère seul).

P. 328, références : Basil. ep. ad. Cesar [Cæsarianum Patritianum] et Zophr. [Sophron.] in prato [in prato spiritali], cap. lxxix.

Dim. in *Albis* (Quasimodo) (I, 349).

I, 578, 579.

(Skarga nomme les Pères sans citer un seul texte. Bellarmin n'avait pas cité non plus de texte.)

III^e après Pâq. (I, 377), (Bellarmin résumé brièvement.)

II, 175.

Skarga ; » mais ajoutons : « parce qu'il est un bon vulgarisateur de la doctrine du grand théologien qu'est Bellarmin¹ ».

IV^e après Pâq. (I, 392) sur la tradition orale.

Pentecôte (I, 440, 441). (Skarga nomme seulement les Pères)

Mardi de la Pentecôte (I, 460, 461). Les sectes prenant le nom de leurs auteurs.

II^e dim. ap. la Pentec. (II, 69 à 72) sur la Pénitence.

Références tronquées : Theoph. Theodor. [Theodontus, S. Leo ad Theodorum]. (Bell., 1010.)

Ambros., in psal. xxxi [Bell., 1093 : Ambros. in apolog. David, vii, (où Bellarmin fait allusion au ps. xxxi).

Ve dim. Pent. (II, 96), inégalité des fautes. (Citations d'auteurs hérét.)

VII^e dim. Pent. (II, 119 à 121) : Les hérétiques modernes reprennent les anciennes hérésies. (Références moins exactes).

P. 120 Skarga confond *Aeriani* (les partisans d'Aérius), cités par Bell., avec *Ariani*, les partisans d'Arius.

Réf. tronquée : *Theodorus dialogo IMPOSSIBILIS dicta*. [In dialogo qui dicitur *impatibilis*.]

VIII^e dim. Pent. (II, 133) sur l'aumône.

Réf. Hieron. ad Helbidiam [Hedibiam].

XX^e dim. Pent. (II, 304, 304). Les miracles dans l'Eglise.

XXIV^e dim. Pent. (II, 352, 353, 356), signes de la fin du monde.

Dédicace (II, 364).

S. Stanislas (III, 179, 180). Sur l'invo-
cation des saints.

Jour des morts (III, 319 à 322) sur le Purgatoire (même textes bibliques, mêmes preuves, mêmes Pères). (Emprunt à Bellarmin de références païennes : Platon *Phædon*), Cicéron (*Songe de Scipion*), Virgile (*Enéide*).

I, 178, 179 et 183.

I, 352, 355, 359, 367.

II, 167 et 168 [par erreur typog. paginé 186].

III, 1008, 1009, 1010, 1022, 1023, 1093.

III, 78, 79, 81.

II, 189, 193.

IV, 1294, 1295 (trois références).

II, 207, 208 (déjà signalé à propos de l'Unité de l'Eglise).

I, 717, 723 à 725, 730.

I, 871 (liv. IX, chap. xl).

II, 741 (Skarga a fortement interverti les références).

II, 575 à 580, 594, 602 à 612. (Références généralement, mais pas toujours, dans le même ordre.)

1. Nous avons déjà trouvé Skarga empruntant sans façon à Bellarmin sa doctrine et ses références aux Pères dans son ouvrage sur l'Unité de l'Eglise (1590). Il en fera encore autant dans les sermons de diète (1597), en particulier dans le sixième (dans la Trad. des s. d. d. nous avons relevé les passages copiés). En 1600, il publiera ses 42 sermons sur les sacrements où l'on peut dire que tout, sauf le style, est de Bellarmin. (Nous avons vérifié les quatorze premiers, pensant que l'épreuve était suffisante, et nous en avons trouvé toutes les références dans Bellarmin. Skarga parfois intervertit ou estropie.) Plus on fouillera les sources où a puisé Skarga, plus on rencontrera Bellarmin. Non pas que Bellarmin soit pour lui la source unique, mais c'est la plus abondante et la principale. Dans le sermon sur le Jugement après la mort (*Kaz. przyg.*

Le prédicateur de dogme et le controversiste, à plus forte raison, ne se contentent pas de chercher des arguments dans la Bible et la tradition : ils s'adressent aussi à l'histoire, aux sciences humaines et à ce qu'on est convenu d'appeler la raison naturelle. Cela est d'autant plus nécessaire que les protestants vont puiser à cette triple source, comme le prouvent les objections des centuriateurs de Magdebourg sur l'Eglise, des calvinistes sur l'Eucharistie et des sociniens sur la Trinité et l'Incarnation.

En ce qui concerne l'histoire, outre l'histoire biblique, Skarga cite volontiers les *Annales* de Baronius et même son propre recueil des *Vies des saints* : ce dernier lui sert surtout pour l'édification. Quant à l'histoire profane on ne peut pas approuver sans réserve l'usage qu'il en a fait. Au lieu d'examiner les faits il les plie par force à ses préjugés. Il soutient sérieusement (V^e sermon de diète) que les protestants n'ont jamais été de bons citoyens ; qu'ils ont été régulièrement vaincus par les Turcs ; que les catholiques également ont toujours été battus quand ils se sont alliés aux hérétiques. Il puise parfois ses renseignements à des sources troubles, comme quand il en appelle au témoignage de Bolsec¹, un pamphlétaire, ou quand il cite Surius, l'auteur d'une histoire de son temps dépourvue de toute critique et remplie de commérages².

La bonne foi de Skarga est ici hors de cause ; mais il se documente mal, ce qui l'expose à de singulières méprises et même à des bévues. C'est ainsi qu'il affirme avec récidive que les puritains anglais sont plus

p. 1738, p. 149 b,) à propos du démon qui se fera l'accusateur du mourant, il cite en marge Stapleton, t. II, p. 136. Il est donc évident qu'il connaît Stapleton et qu'il s'en sert ; mais il néglige d'indiquer s'il s'agit de son *Promptuarium catholicum* (Dogme, contre les hérétiques) ou de son *Promptuarium morale* (Morale) tous deux de 1589, édités nombre de fois et en diverses villes (Paris, Lyon, Mayence, Anvers). Nous avons comparé les trois premiers sermons de l'Avent de Skarga avec ceux du *Promptuarium catholicum* et nous y avons trouvé les mêmes références des Pères et des hérétiques, mais pas toujours dans le même ordre. Un certain nombre de sermons où nous n'avons pas reconnu l'inspiration de Bellarmin pourraient bien relever de Stapleton ; mais cela n'a guère d'importance. La légende de l'érudition patristique de Skarga a fait son temps.

1. *Unité de l'Eglise*, p. 11 (éd. 1738). *Invitation à la Foi*, p. 107. Nous avons vu quelque part un critique s'extasier parce que Skarga cite Bolsec, *in vita Calvini*. Or Bolsec a écrit sa vie de Calvin en français, et Skarga ne savait pas le français ; ensuite Bolsec est un homme méprisable et sans autorité, et malgré l'exemple de Bellarmin (t. I, 441), à qui Skarga a probablement emprunté ses citations, le prédicateur polonais aurait beaucoup mieux fait de ne pas recourir à un pareil témoin. Il n'y a vraiment pas là de quoi se récrier.

2. Skarga raconte d'après Surius, (*Vies des Saints*, II, 542, édit. des Mékhitaristes *Invitation à la Foi*, p. 133), qu'en 1567, puis en 1572, dans la province de Gascogne, les calvinistes ont pillé ou détruit 10.000 églises et 600 couvents, massacré 5.000 prêtres ou moines, souillé d'innombrables couvents de femmes, et que Théodore de Bèze en personne conduisait les hérétiques. Et Skarga croit cet absurde commérage, parce que c'est un Français qui l'a raconté à Surius.

nombreux que les calvinistes et qu'ils ne croient ni à l'immortalité de l'âme, ni à la résurrection des corps¹. Il croit que les calvinistes forment une secte et que les huguenots en forment une autre² ? Ailleurs il déclare qu'Epicure était un porc fangeux (*sic ! blotny*)³ ? Cela n'empêche pas Woronicz de dire : « Si tu veux être historien, lis Skarga. »

Ne nous arrêtons pas à l'emploi que Skarga a fait des sciences d'observation. De son temps elles étaient encore dans le chaos ou dans l'enfance ; l'astronomie se confondait avec l'astrologie, la chimie avec l'alchimie, et il regardait ces dernières comme des sciences diaboliques⁴. Les arguments qu'il en tire sont presque tous faux parce qu'ils reposent sur quelque erreur : il croit que pas une étoile n'a bougé ni ne s'est modifiée depuis la création du monde, et que le soleil ne perd rien de sa lumière et de sa chaleur⁵ ; que la pluie, la neige et le vent ont une origine mystérieuse⁶ ; que c'est le foie qui produit le sang⁷ ; que la parole, quoique partagée entre tous les auditeurs, subsiste tout entière en chacun⁸. Il va sans dire qu'aujourd'hui on ne pourrait plus présenter les arguments que Skarga a tirés de là par analogie ; mais encore une fois ce n'est pas la faute du prédicateur ; c'est la faute de son temps⁹.

Quant aux arguments tirés de la raison naturelle, Skarga semble n'y recourir qu'avec une certaine défiance ; il préfère « mettre le pied sur le

1. Dim. de Quasimodo (I, 357) ; VII^e dim. ap. la Pentec. (II, 123). Dans l'article sur Skarga, *The English Cyclopædia Biography*, vol. V, (London, 1857), va à ce propos jusqu'à incriminer la probité historique du prédicateur (*That Skarga was not very scrupulous as to accuracy in respect of fact is shown...*) ; ce jugement est d'une sévérité excessive, car Skarga pouvait manquer de critique et l'on en a plus d'une preuve, mais il ne manquait pas de conscience.

2. Invention de la Croix (III, 171), S. Albert (III, 148), XIV^e Pentec. (II, 207) : Voici un texte entre plusieurs autres ; il est tiré du XIV^e dim. après la Pentec. (II, 207) : [Sk. vient de dire que l'unité ne peut pas exister parmi les sectes, et il ajoute :] Autre est la secte *huguenote* en France, autre la puritaine en Angleterre, autre l'anabaptiste en Flandre, autre l'augsbourgienne en Allemagne, autre la *calviniste* en Suisse. V. *Invit. à la Foi*, p. 65 : En France les Calvinistes et les Huguenots. (A la p. 46, il distingue parmi les Luthériens Illyricani et Flacciani (!).)

3. VII^e Dim. après la Pentec. (II, 122).

4. I^{er} Dim. de Carême (I, 196). Dans le serm. (III, 108) l'Epiph., Skarga donne ce conseil à ceux qui vont consulter les devins, astrologues ou magiciens : « Demande-lui d'abord qu'est-ce que tu as perdu et qu'il le dise. S'il ne devine pas ce qui a été perdu, sûrement il ne devinera pas qui a volé ou trouvé l'objet. »

5. VI^e Dim. ap. Pentec. (II, 105), 2^e Serm. ; XV^e ap. Pent. (II, 230) ; XVI^e Dim. ap. Pentec. (II, 240).

6. Dim. ap. Noël (I, 53).

7. XVIII^e Dim. ap. Pent. (II, 281).

8. Fête-Dieu (II, 32).

9. XVI^e Pentec. (II, 241). On ne dirait plus aujourd'hui que les mathématiques (d'après l'astronomie) démontrent que J.-C. est né un dimanche ; car on n'a pas même pu s'accorder sur l'année de sa naissance.

roc de la Foi ¹ ». Peut-être a-t-il raison de ne pas faire grand état des preuves rationnelles telles qu'il les conçoit et telles qu'il les présente, car il en a de singulièrement faibles. Comment admettre avec lui que les rêves prouvent l'immortalité de l'âme ² ? Ne sait-on pas depuis longtemps que les animaux rêvent, et Lucrèce n'a-t-il pas signalé le rêve du chien de chasse et du cheval de guerre ? Comment Skarga peut-il croire qu'il a suffisamment démontré la spiritualité de l'âme en disant que si l'âme était matérielle elle vieillirait avec le corps ³, alors que chacun lui objectera l'abaissement des facultés de l'homme dans la vieillesse ? Comment peut-il déclarer avec tant d'assurance que la résurrection des corps se conclut de l'immortalité de l'âme parce que l'une ne va pas sans l'autre ⁴ ? On sait qu'à l'académie de Cracovie Skarga a étudié la logique et même les *analytiques* d'Aristote ; mais où a-t-il étudié la philosophie ? Je ne suis donc pas sûr que Woronicz donne un conseil profitable quand il dit : « Si tu veux être philosophe, lis Skarga. »

De temps en temps Skarga recourt aux auteurs de l'antiquité comme représentants de la raison naturelle. Il est difficile de savoir quand il va lui-même à la source, car il est certain qu'il cite aussi de seconde main ⁵. Notons seulement qu'il a le bon sens d'éviter le pédantisme. La plupart du temps il ne nomme pas les auteurs (sinon à la marge) et il se contente généralement de cette expression vague : les païens disaient... ou : un philosophe a dit...

Les proverbes et les fables ou apologues qui sont, dit-on, la sagesse des nations, ne tiennent presque aucune place dans ses sermons ⁶, et il faut le louer d'avoir ainsi contribué à détruire l'abus qu'on en faisait dans la chaire depuis le Moyen Age.

1. 2^e Serm. XV^e ap. Pentec. (Sur l'immortalité de l'âme, II, 234) : Conclusion de la 1^{re} partie.

2. Saints-Innocents (III, 79) : « Nulle part notre âme ne montre son immortalité et son état invisible comme dans les songes. »

3. 2^e S. XV^e Pent. (II, 233).

4. Dim. de Quasimodo (I, 356).

5. Dans *l'Unité de l'Eglise*, 2^e édit., dans les sermons des dimanches et dans les sermons de diète nous avons constaté qu'il a pris de Bellarmin des références aux auteurs païens. Nous avons montré dans les notes de la *traduction des sermons de diète*, que pour certaines références concernant les anciens il n'a pas recouru à la source, quoiqu'il ne soit pas toujours possible de dire où il a puisé.

6. Nous avons trouvé en tout deux fables ésopiques, un court apologue et un conte. Voici les deux fables qui se suivent immédiatement : Serm. fête de S. Nicolas (III, 17) : L'âne enviait le cheval de ce qu'il était si bien harnaché pour la guerre ; mais quand il revint de la guerre amaigri avec de grandes blessures, l'âne se prit à aimer sa condition. — Un cheval portait de la paille pendant qu'un autre portait de l'or, et il enviait le porteur d'or. Mais quand on l'eut déchargé et que les écorchures et les blessures provenant du fardeau se montrèrent, il trouva préférable de porter la paille qui

Voilà les sources où a puisé Skarga pour exposer le dogme et surtout pour combattre les protestants, car la destruction de l'hérésie le préoccupe tellement que, sur une centaine de sermons des dimanches et sans parler des autres, on n'en trouve pas six où les hérétiques ne soient pas pris à partie. Mais, dira-t-on, Skarga cherche donc la lutte ? Il y a tant d'articles de foi communs aux catholiques et aux protestants ¹. Il la cherche même où on ne la prévoit guère ² ; mais il ne faut pas nous en étonner, car du point de vue où il se place il est conséquent avec lui-même. Il prétend en effet qu'il n'y a presque pas de dogmes que les protestants n'aient altérés ³, et que ceux que l'on tient pour communs ne le sont pas en réalité, attendu que sous les mêmes mots les protestants et les catholiques mettent des choses différentes ⁴. D'ailleurs il ne lutte pas seulement contre les protestants, mais encore contre les Sociniens qu'il appelle les Ariens, contre les Anabaptistes, les Hussites, les Schismatiques grecs, et même les Juifs et les Turcs, en un mot, contre la foule des sectes qui s'étaient introduites en Pologne. Il estimait qu'une infinité d'erreurs flottaient pour ainsi dire dans l'air, et qu'il fallait prémunir les fidèles contre la contagion dont un grand nombre étaient plus ou moins atteints, même à leur insu.

Les doctrines protestantes étaient cependant son principal point de mire ; c'est pourquoi il insiste sur les obscurités de l'Écriture et sur la nécessité d'un interprète autorisé qui l'explique ; sur l'unité de l'Église ⁵ à laquelle il oppose la division infinie des sectes ; sur la Tradition si vénérable par son antiquité et si constante dans son enseignement ; sur

ne lui faisait pas de ces blessures. Contentons-nous de ce que nous avons. — L'apologue est celui des baguettes qu'on ne peut rompre quand elles sont réunies en faisceau (Serm. de diète, III^e.) — Le conte tiré de S. Jean Damascène est celui du roi d'un an qui sera déporté dans une île déserte. Swift l'a mis dans ses *Voyages de Gulliver*. (2^e Serm. XV^e ap. Pentec., II, 238.)

1. Quand Bossuet publia son *Exposition de la Foi catholique*, les Protestants prétendirent d'abord que ce n'était point le dogme catholique qui était renfermé dans ce livre, tant il y avait de points qu'ils pouvaient accepter, et il fallut l'approbation d'Innocent VIII, donnée à l'ouvrage, pour les tirer de leur erreur.

2. V. le serm. du 1^{er} Dim. de l'Avent, sur le jugement dernier (I, 6) : « Les hérétiques ont des idées fausses sur le jugement, etc... » Le sermon de l'Ascension (I, 418) où il attaque les Calvinistes qui « enferment » J.-C. au ciel. — II^e Dim. Epiph. (I, 85), à propos du miracle des noces de Cana, il amène la question de la transsubstantiation. On pourrait citer une foule d'autres passages.

3. Pâques (I, 312) : « Ces nouveaux docteurs laissent à peine un article de notre foi dans son entier. »

4. VII^e Pentec. (II, 126) : S. Thomas, évêque et martyr (III, 37). « En fait, ils [les hérétiques] récitent le *Credo* avec nous, mais ils en donnent une explication différente. »

5. V. p. 291-300, la première partie du sermon du 2^e Dim. ap. Pâques, où Skarga traite cette question.

la nécessité des bonnes œuvres contre la foi justificante de Luther ; sur la présence réelle et la transsubstantiation contre la synecdoque de Luther et la métonymie de Calvin dans l'interprétation de la parole du Christ : Ceci est mon corps ; sur la virginité ; sur l'invocation des saints ; sur la mission des pasteurs, etc...

Il met dans ses réfutations une vivacité toute juvénile et l'on y sent souvent gronder une sourde colère ; voyez comme il défend les Pères de l'Eglise contre les nouveaux docteurs :

Ces tard venus, avec leur enseignement nouveau et quasi né d'aujourd'hui, redoutant avec raison les Pères, disent ceci : « J'écouterai les docteurs tant qu'ils adhéreront à la Sainte Écriture. » O légèreté déraisonnable ! Mais ils ne seraient pas docteurs de l'Eglise s'ils s'écartaient tant soit peu de la parole de Dieu. L'Eglise l'a déjà fait remarquer, et, sans te consulter toi qui es né mille ans après, elle a jugé que leurs écrits sont pleins de la vérité et de la parole divine. Mais toi, qui es-tu pour juger des Pères si anciens, si illustres par leur sainteté et leurs miracles, et approuvés par tant de siècles ? Qui serait assez insensé pour attribuer à Luther, à Calvin, à Bèze, plus d'intelligence, plus de science des saintes Ecritures et des mystères que révèle le Saint-Esprit qu'à eux ? Comme hommes ils ont pu se tromper, dis-tu. Mais toi, qui es-tu ? Ne peux-tu pas te tromper comme homme ? Bien plus, en toi se réunissent toutes les erreurs. Tu es jeune et ils ont mille ans de vieillesse ; tu as été élevé dans le vice et le péché, et ils ont passé toute leur vie dans la plus grande piété, sous le magistère des saintes vertus. Toi, tu es téméraire et tu n'acquiesces au jugement de personne ; eux, ils ont été humbles et ils ont accepté le jugement de l'Eglise. Tu acquiers un peu de science par ton labeur ; à eux, dans leur grande application et leur pureté, Dieu l'infusait par l'Esprit saint. Eux, par le jeûne, la continence, le célibat, la vie monastique ou érémitique et l'affliction de la chair, atteignaient la sagesse et la science des mystères divins ; toi, tu as grandi dans les voluptés et la luxure de la chair. Eux, recueillaient comme des perles les interprétations des anciens Pères qui les avaient précédés et ils conservaient leurs traditions ; toi, tu méprises tout ou tu trahis ta folie parce que tu te fies à toi-même et à ta superbe, pour me servir du langage de l'Ecriture.

Non seulement ils [les nouveaux docteurs] méprisent les saints docteurs pris individuellement, mais ils les méprisent encore quand ils rendent témoignage à la vérité divine après s'être rassemblés en Concile de tous les points du monde. Leur orgueil et leur mépris s'élèvent au point que l'un d'eux [Chemnitz] a osé s'insurger contre le Concile de Trente formé des docteurs de la terre entière. Que voulez-vous de plus ? Ils s'insurgeraient même contre le soleil et les astres. Que ceux-là donc qui n'ont pas un brin de raison croient en eux¹.

On voit par ce passage que Skarga ne ménage pas ses adversaires et qu'il n'a pas cette sérénité qui caractérise Bossuet et qui lui permet de

1. I^{er} Dim. ap. l'Epiph. (I, 74).

rendre justice à ceux dont il combat le plus les doctrines. Skarga se montre partial parce qu'il est trop passionné. Il attribue volontiers toute sorte de vices aux hérétiques ¹ qui n'en avaient cependant pas le monopole. Cependant il va rarement jusqu'à l'injure, et se contente de leur appliquer des épithètes bibliques comme celles de faux prophètes, de loups venimeux ². Ses adversaires avaient à son égard beaucoup moins de ménagements ³, et on pourrait leur trouver quelque ressemblance avec nos prédicateurs de la Ligue ⁴. Au reste Skarga n'attaque guère les personnes, si l'on met à part les fondateurs de sectes. Calvin est peu nommé ; Luther est plusieurs fois signalé comme un moine paillard et parjure ; mais le personnage qui excite le plus la verve de notre prédicateur, c'est la reine d'Angleterre, Elisabeth, chef de la religion anglicane ⁵, que la langue polonaise « ne peut pas désigner faute d'un terme approprié » (le mot *papieznica*, papesse, n'était-il pas encore reçu ou Skarga ne voulait-il pas s'en servir ?). Il parle chaque fois de cette reine avec une ironie marquée, lui qui se laisse aller si rarement à la plaisanterie ⁶. Skarga, comme Hosius et Kromer, garde généralement le ton

1. Serm. I^{er} Dim. après Noël (I, 53 et 59); Sermons de diète, IV^e et V^e ; I^{er} Dim. Epiph. (I, 74); Ascension, I, 416. Ces vues partielles semblent venir d'un côté de cette idée préconçue que la mauvaise conduite est la source de l'hérésie (Serm. S. Simon et S. Jude, III, 301) et de l'autre de la profonde impression qu'ont faite sur Skarga jeune encore les excès auxquels se sont livrés les seigneurs protestants de Pologne, pillant et ruinant les églises et les monastères, et les changeant en greniers, en brasseries ou en étables. Skarga se plaint souvent de ces ruines dans ses sermons.

2. Il les appelle bavards (Invention de la Ste-Croix, III, 109 ; IV^e Dim. Avent, I, 47) et serviteurs de Satan (XXII^e Pentec., II, 332).

3. Nous l'avons vu quand nous avons parlé de sa polémique avec Wolan. Cichocki, *Alloq. Osiec*, 57 et 58, dit en parlant du langage injurieux des protestants : *Nec modum aliquem ejusmodi conviciorum statuunt... Nec scio an unquam apud catholicos scriptores ejusmodi reperiri queant.*

4. Labitte, *Les Prédicateurs au temps de la Ligue*, p. 31 : « On ne peut se figurer de quel ton les huguenots sont traités par nos sermonnaires d'avant la Ligue. Ces injures au surplus étaient réciproques. (Labitte parle du temps qui précéda immédiatement la Ligue.) Un confrère de Skarga, le P. Gontier, traitait les protestants de vermines et de canailles ; Pierre de Besse les appelle loups, ministres de Satan [comme Skarga], pestes et furies ; Valladier les accuse d'être d'exécrables menteurs, des cerveaux démontés, des satrapes d'enfer. (V. Jacquinet, *Les Prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet* ; Rambaud, *H. de la civilis.*, p. ², tome II, 328.)

5. Dim. ap. Noël, I, 61 ; IV^e Epiph., I, 111 ; VII^e Pentec., II, 123 ; XIII^e Pentec., II, 195 ; XXII^e Pentec., II, 333 ; Invent. de Ste-Croix, III, 171. Pour Luther, V. Dim. ap. Noël, I, 63 ; XIII^e Pentec., II, 195 ; Ste Catherine, III, 340.

6. Voici quelques spécimens des plaisanteries de Skarga : « Nous pensions qu'il n'y avait pas au monde des loups blancs et tachetés comme les brebis, et nous ne connaissions que les loups gris des bois. Personne de nous n'avait entendu parler ici en Pologne de ces loups domestiques [les hérétiques] : c'est le produit de notre époque (VII^e ap. la Pentec.). La secte turque n'a pas même guéri un chien boiteux » et les hérétiques encore moins ; pour les Juifs il n'en faut pas parler (I^{er} ap. la

grave en face des protestants, et c'est l'attitude la plus digne de la chaire chrétienne. Cependant les occasions de tourner en ridicule ses adversaires n'auraient pas manqué s'il avait voulu les chercher ; exemple :

Luther aussi (dit-il dans le serm. XX ap. Pent., II, 302) et Calvin ont voulu faire des miracles [pour prouver leur mission ¹] ; mais ils n'y ont pas réussi. J'ai entendu un ministre dire que Luther avait fait le miracle de vider en quelques années tous les couvents d'hommes et de femmes de la Saxe. Mais les Turcs aussi font de pareils miracles en démolissant les églises. Et puis ce n'est pas un miracle.

Comme il pouvait dauber sur la naïveté de ce ministre (il s'agit probablement du ministre luthérien de Riga, nommé Plein) ! et cependant il réfute sérieusement une allégation puérile et ridicule. C'est que Skarga sait bien que si la moquerie donne à son auteur une satisfaction d'amour-propre, elle aigrit l'adversaire, et met obstacle à sa conversion. Or ce qu'il désire surtout, c'est ramener les hérétiques à l'Eglise, car il les aime véritablement tout en abhorrant leurs erreurs et tout en les traitant dans la manière forte. Il prie pour leur conversion, et dans ses prières il n'exclut personne, pas même les Juifs, les Turcs et les païens ².

Telle est la partie polémique des sermons ; c'est une œuvre considérable et en général solide ; mais elle n'est pas parfaite et on y rencontre des contradictions ³, des préventions ⁴ et même des paradoxes ⁵. Elle n'en

« Pentec.). » Il dit des hérétiques « qu'ils voudraient manger des grenouilles, si on « leur défendait. » (Dim. II Carême. Pour goûter tout le sel de cette plaisanterie, il faut savoir que les Polonais mettent sur le même pied le crapaud et la grenouille, et qu'ils ne mangeraient pas de cette dernière pour tout l'or du monde. Les Anglais eux-mêmes sont si étonnés de voir les Français manger des grenouilles qu'ils nous donnent le sobriquet de *Jack Frog* (Jacques Grenouille), en réponse à notre *John Bull* (Jean Taureau).

1. On sait que c'est Staphylus qui a raconté cela de Luther, et Bolsec de Calvin ; mais ces deux personnages, pamphlétaires l'un et l'autre, sont suspects et ne méritent guère créance. Il reste cependant ceci : c'est que jusqu'en 1524, Luther reconnaissait la nécessité de prouver par des miracles que sa mission était divine. (V. Cristiani, *Luther et le luthéranisme*. p. 1908, p. 309.) Skarga revient plusieurs fois sur cette nécessité. (XX^e Pentec., II, 302 ; VII^e Pentec., II, 117 ; I^{er} Dim. ap. Noël (I, 63 : Luther faux prophète.)

2. XI^e Pentec., II, 173 ; XII^e Pentec., II, 188 ; VII^e Pentec., II, 123-124 ; VI^e Pâques, I, 436.

3. Ve Epiph., I, 133 : Avant la Réforme, le corps de l'Eglise avait de grands abcès ; I, 124 : c'est une statue simplement couverte de poussière qu'il suffit d'essuyer.

4. Les hérétiques veulent introduire l'athéisme en Pologne (I^{er} ap. Noël, I, 60). Ce sont des exagérations dans le genre de celles qui eurent cours au XVII^e siècle, sur le prétendu complot des Jansénistes à Bourg-Fontaine pour détruire la Religion ou de celles du fameux P. Hardouin, qui signale comme athées dans ses *Athæi detecti* Descartes, Pascal et les autres solitaires de Port-Royal.

5. Les hérétiques ne peuvent être bons citoyens (serm. IV et V de diète).

a pas moins rendu de grands services de son temps et elle a contribué à la conversion de plus d'un hérétique. Aujourd'hui c'est la partie qui nous intéresse le moins, car nous sommes trop loin de ces luttes d'antan et les idées pour lesquelles se sont passionnés nos pères ont fait place à d'autres qui nous intéressent davantage.

CHAPITRE IV

LA MORALE DANS LES SERMONS DE SKARGA.

Parmi les moralistes les uns se préoccupent avant tout d'établir la règle des mœurs, comme ont fait dans l'antiquité Sénèque et Epictète : ce sont ceux que Pascal appelle les dogmatiques ; les autres cherchent les mobiles qui font agir les hommes, comme La Rochefoucauld ou Pascal : ce sont les psychologues ; d'autres se contentent de peindre les mœurs comme Labruyère : ce sont les moralistes descriptifs. Les prédicateurs réunissent généralement en eux ces trois sortes de moralistes, quoique à des degrés divers. Pour enseigner la morale chrétienne ils sont bien obligés de forcer l'auditeur à descendre dans sa conscience pour examiner les mobiles de ses actes, et, sans même le chercher, ils sont forcés de peindre plus ou moins les mœurs de leur temps pour les corriger.

Chez nous il est facile d'étudier le moraliste dans chacun de nos prédicateurs : il suffit pour cela de lire ses sermons de morale qui sont nettement distincts de ses autres sermons, même quand ils sont fortement nourris de dogme, comme chez Bossuet. Chaque sermon de morale ne renferme du reste qu'une vérité qui est mise dans tout son jour, largement développée et suivie des conséquences pratiques qu'elle entraîne.

Après avoir dit qu'« aucun ouvrage ancien ne peut nous donner une « idée de la profondeur où Bossuet a pénétré dans le cœur humain », M. Nisard analyse ainsi le sermon de morale chez l'évêque de Meaux : « Voici comment il examine, ou plutôt comment il attaque chaque « vice en particulier dans ses sermons. Il tire des Livres saints un « texte où ce vice est caractérisé avec la force de peinture propre à ces « livres. Il ajoute à cette première condamnation les commentaires des « Pères de l'Eglise, grands moralistes eux-mêmes, qui ont décrit ou « flagellé ce vice, tel qu'il se présentait à eux de leur temps. Bossuet, « à son tour, révèle, sous la forme de vérités générales, tout ce que le « tribunal de la pénitence lui en a appris. Il nous dit quelles formes « diverses il affecte, selon les conditions et les personnes ; ses commen- « cements, sa contagion ; comment le mal s'étend de la partie affectée

« aux parties saines ; comment les passions s'enchaînent ; comment, pour me servir de ses paroles, ces passions que nous chérissons introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui nous font horreur. C'est là la tâche du prêtre. L'homme de génie vient ensuite confirmer toutes ces notions par l'expérience qu'il a du cœur humain vu et senti dans le sien ¹... » Ce que Nisard dit de Bossuet on peut le répéter de Bourdaloue et de Massillon, au sujet des profondes analyses où ils font l'anatomie du cœur humain, démasquent la passion sous ses divers déguisements et poursuivent l'amour de soi générateur du vice jusque dans ses retraites les plus obscures.

Il n'en est pas de même quand il s'agit de Skarga, car il ne traite expressément aucun sujet déterminé de morale dans ses sermons. Nous avons vu qu'il divise invariablement ses sermons des dimanches en deux parties et qu'il réserve toujours la première à l'exposé de quelque vérité dogmatique. Il serait inexact de dire qu'il réserve la seconde à la morale. En réalité, cette seconde partie est comme le refuge de l'ancienne homélie d'où son sermon dérive, et la plupart du temps elle prend la forme d'un commentaire familier de l'évangile du jour, mêlé de réflexions pieuses dont le dogme n'est pas exclu et où l'on rencontre des conseils moraux ou ascétiques. Comme la morale n'y est touchée qu'à l'occasion, il serait difficile d'en tirer un manuel de morale, tandis qu'au contraire on en extrairait aisément un manuel de dévotion, tant la spiritualité y abonde.

Essayons cependant de dégager de ces sermons quelques traits qui nous feront connaître en Skarga le moraliste docteur, le moraliste psychologue et le moraliste peintre de son temps.

On sait que Bossuet, dans son Oraison funèbre de Nicolas Cornet, a rangé son héros dans la catégorie des docteurs tenant le juste milieu entre les rigoristes « qui traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes », et les docteurs relâchés dont la « pitié meurtrière leur fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs et chercher des couvertures à leurs passions. » A laquelle de ces trois catégories appartient Skarga ? Il suffit qu'il ait été Jésuite pour que les gens prévenus répondent sans examen : à la troisième. Le Petit-Père André n'a-t-il pas assimilé le christianisme « à une grande salade dont les bons Pères sont l'huile ² », et la Compagnie de Jésus a-t-elle jamais eu en aucun temps une réputation de rigueur ? On pourrait même ajouter que

1. D. Nisard, *H. d. l. litt. Fr.* ⁴, t. III, 239-240.

2. Tallemant des Réaux, *Historiettes* (éd. Monmerque), t. IV, 339. C'est dans un sermon prêché le jour de la S. Ignace, chez les P. Jésuites, que le Petit-Père se permit cette facétie.

Skarga, pendant qu'il était novice à Rome, a eu pour professeur le P. Emmanuel Sa ¹, auteur des *Aphorismi confessoriorum*, et que l'unique théologien de morale cité par Skarga ² dans ses sermons est Navarre [Navarrus ou de son vrai nom Martin Azpicuelta de Navarra], tous deux faisant partie des casuistes combattus par Pascal ³. Malgré toutes ces apparences on se tromperait si l'on rangeait Skarga parmi les docteurs relâchés. Il cite justement Navarre contre les ecclésiastiques qui n'emploient pas une partie de leurs revenus à de bonnes œuvres ; et ailleurs il déclare que le dimanche il ne suffit pas d'assister à une messe, mais qu'il faut entendre la prédication ⁴. Bien plus l'aumône, selon lui, se prend sur le superflu ; mais la dévotion et l'esprit de pénitence demandent qu'on la prenne aussi sur le nécessaire ⁵. Il n'est pas non plus à ranger parmi les docteurs rigoristes, car les rares décisions qu'on rencontre dans ses sermons sont empreintes d'une indulgente douceur. Ainsi il dit qu'il ne faut pas multiplier les fêtes et les jeûnes (en dehors de ceux qui sont ordonnés par l'Eglise ⁶) ni blâmer ceux qui ne les observent pas ; qu'il est injuste de priver des sacrements, comme le font les Ruthènes, les femmes qui ne vont pas à l'église faire leurs relevailles ⁷, et que ce n'est point un péché d'omettre cette cérémonie en cas d'empêchement ; qu'une injure même grossière proférée sans haine dans un mouvement de colère ne mérite pas la damnation ⁸ ; que les confesseurs, parmi lesquels il se range, ont coutume de donner pour pénitence cinq *pater* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur ⁹, ce que personne ne trouvera rigoureux. En un mot, il paraît s'être tenu entre les extrêmes. Voilà pour la doctrine.

Comme observateur du cœur humain, Skarga n'a pas laissé d'analyses développées, ce que sa méthode d'exposition homilétique ne lui permettait guère, mais des remarques de détail qui dénotent chez lui la connaissance de l'homme et des mobiles qui le font agir. Il sait, par exemple, que la colère peut éclater pour des motifs futiles, à l'occasion d'un léger dommage chez l'homme avide et avare, ou d'une légère injure

1. Okoniewski (Stan.), *La Bible dans les ouvrages de Skarga* (1912), p. xvii.

2. Fête de S. Stanislas (III, 187).

3. Ve Provinciale : Navarre et Sa cités ensemble l'un à côté de l'autre ; Navarre, XII^e et XIV^e prov. ; Emmanuel Sa, VII^e prov. Il est bon de noter que le premier Jésuite qui adopta ouvertement le probabilisme, en 1598, fut Vasquez. A cette date, les sermons de Skarga étaient imprimés.

4. XVI^e ap. Pentec., II, 242.

5. VIII^e ap. Pentec., II, 133.

6. Serm. XVI^e ap. Pentec., II, 242.

7. Purification, III, 118.

8. Ve ap. Pentec., II, 96.

9. Dim. de Quasimodo, I, 359.

chez l'homme pétri d'orgueil ; que si la colère se joint à la haine le meurtre peut facilement s'ensuivre ¹. Il remarque que ceux qui remettent leur conversion à la mort ne se convertissent généralement pas, parce qu'ils sont trop occupés de leurs douleurs ou de leur maladie ; parce qu'ils sont tenus dans l'illusion par les médecins et les proches ; parce qu'avec la maladie la volonté devient faible et que l'intelligence s'obscurcit ². Il ne croit guère aux larmes des femmes : elles pleurent pour rien et à volonté, et parfois leurs larmes sont feintes ³. L'enfant, d'après lui, est enclin à mal faire, surtout quand il a sous les yeux le spectacle du mal. Son âme est comme une table rase sur laquelle ce qui a d'abord été écrit s'efface difficilement ⁴. Il faut donc lui éviter la vue du scandale, et ici Skarga se rencontre avec J.-J. Rousseau dans son *Emile*, quoiqu'il ait sur la nature humaine des vues diamétralement opposées à celles du philosophe de Genève ⁵. Skarga, en effet, bien loin d'admettre que l'homme naisse bon, le représente sous de tristes couleurs à toutes les époques de sa vie et depuis sa plus tendre jeunesse ⁶.

A propos de la conversion de Marie-Magdeleine il en fait ressortir le mérite et les difficultés, et ce sont là autant de remarques psychologiques : le goût du plaisir, la jeunesse, la nourriture délicate, les beaux habits, la gloire mondaine, le respect humain, la rigueur de la pénitence, tout semblait devoir maintenir la pécheresse dans son ancienne condition ⁷. On trouve là en quelques lignes une esquisse du cœur humain.

Il nous trace sous la forme d'allégorie un tableau curieux de la tentation :

Notre cœur a comme quatre petites chambres. Dans l'une sont les pensées mauvaises que l'ennemi [le démon] nous envoie et que nos sens extérieurs et nos désirs désordonnés amènent. Dans la seconde habite la complaisance pour ces pensées ; dans la troisième le consentement, et dans la quatrième l'accomplissement. Satan, quand il inspire une mauvaise pensée, frappe à la première

1. Ve Pentec. (II, 99).

2. XVIII^e Pentec. (II, 279) et XV^e Pentec. (2^e serm. II, 235), XXIV^e Pentec. (II, 360).

3. Ste Marie-Magdeleine (III, 221.)

4. St Michel (III, 293).

5. Sermon. Septuagésime, I, 155, 156 : « Les enfants n'ont pas encore 3 ans que parfois ils savent déjà se fâcher, mentir, envier, s'enorgueillir, se venger... »

6. V. encore comme notations psychologiques : 1^{er} Dim. Carême, I, 194, 195 : comment les passions sont insatiables ; Ve ap. Pentec. (II, 99) : comment la colère va se développant ; Ve Carême (I, 249) : les effets que fait sur nous la calomnie ; III^e Carême (I, 221) : comment le démon nous gouverne à notre insu ; 1^{er} S. de diète : comment nous nous laissons aller au jugement téméraire.

7. Ste Marie-Magdeleine (III, 218).

porte pour que nous laissions entrer la mauvaise pensée, comme l'Évangéliste le dit de Judas : « Satan fit entrer au cœur de Judas la pensée de trahir le Seigneur. » Quand il y est parvenu, il pénètre de force dans la seconde chambre pour que l'homme se complaise à la mauvaise pensée : ensuite il va à la troisième pour qu'il consente à mal faire et en prenne la résolution. Là il a comme un logis où, pour ainsi dire, il enchaîne son hôte et le pousse à accomplir la mauvaise action le plus vite possible : comme quand il mit au cœur de Judas l'idée de trahir son maître, en lui promettant de l'argent. Judas accueillit d'abord cette pensée : il s'y complut en la gardant en son cœur, puis il y consentit et résolut d'agir. A la fin il chercha le moment favorable pour l'exécution, et quand il l'eut trouvé, il trahit ¹.

Ne dirait-on pas le scénario d'une de ces moralités du moyen âge, comme la *Condamnation de Banquet*, dont les personnages sont des êtres abstraits et dont la forme est une allégorie ? Avant Skarga les prédicateurs abusaient de ces allégories ; celle-ci est la seule trace que nous ayons trouvée de ce travers dans les œuvres de notre auteur.

Il est rare que la psychologie de Skarga soit en défaut. Cependant le cas se présente quand il dit d'une façon générale qu'à la naissance d'un fils la joie du père n'est pas pure, car il ne sait pas si son fils ne sera pas un Néron, un Caligula, un Absalon qui attentera aux jours de son père ². Est-ce que vraiment un père pense à de pareilles choses le jour de la naissance de son fils ?

Comme peintre des mœurs de son temps, Skarga ne satisfait guère notre curiosité parce qu'il ne laisse échapper que des traits épars. Il manie le fouet de préférence au pinceau, et il aime mieux invectiver éloquentement que faire des portraits, car il « frappe comme un sourd » et ne connaît pas les ménagements. La société polonaise lui apparaît comme entièrement gangrenée et infectée des vices les plus hideux. Si nous ne connaissions déjà la Pologne du xvi^e siècle nous croirions qu'il abuse de la permission donnée au prédicateur de pousser un peu au noir et qu'il force la note. Voyez ces deux passages :

Notre royaume de Pologne est chargé de grands péchés et la voix de sa malice s'élève jusqu'au ciel et appelle la vengeance divine. Où y a-t-il plus d'injustice que chez nous ? Où, plus de trahisons, de tromperies, de calomnies, de rapines, de mensonges, qui font que Dieu transfère les royaumes d'un peuple à l'autre ? Où, plus de parjures, de spoliation des pauvres, d'esclavage des sujets et de cruauté à leur égard, d'usure, de meurtres, où y en a-t-il plus que chez nous ? Où, plus de liberté de blasphémer Dieu sans gêne et ouvertement, de tuer les âmes, d'entraîner les simples et les imbéciles à la damnation ? Où, moins de respect et de soumission vis-à-vis des autorités

1. 1^{er} Dim., de Carême (I, 192-193).

2. Nativ. de saint J.-Baptiste (III, 189).

civiles et religieuses ? Où plus d'enfants de Bélial [du démon] sans joug, sans discipline ¹ ?...

L'injustice s'est emparée des palais, des citadelles, des maisons, des champs, des marchés, des places. Il n'y a ni vérité ni miséricorde : Dieu est ignoré sur la terre. Le blasphème, le mensonge, la spoliation, le vol, la luxure, débordent, et ne sont ni réprimés par les lois, ni contenus par la pudeur, ni réfrénés par la crainte de Dieu. On cherche le bien comme la pomme après que l'arbre a été secoué, comme le raisin après la vendange, comme l'épi après la moisson. Hélas ! malheureux que je suis d'être né en un lieu et en un temps de famine. J'ai faim, et dans la vigne du Seigneur, dit le prophète, il n'y a rien de mûr et bon à manger. Les catholiques ont la foi convenable, mais ils agissent mal ; ils ont la voix de Jacob et les mains d'Ésaü ; ils servent Dieu des lèvres, mais de leurs mains ils servent les hérétiques qui se scandalisent de leur mauvaise conduite, de leur avarice, de leur usure, de leur impureté, de leur ivrognerie, et sont ainsi détournés de la sainte foi ².

Ecœuré du spectacle qu'il a sous les yeux, Skarga se réfugie dans les temps anciens, et, comme le vieillard d'Horace, il oppose les ancêtres, qu'il orne de toutes les vertus, à la génération nouvelle contaminée par tous les vices ³.

Et d'abord il attaque des vices communs à toutes les classes de la société, et le plus souvent il les nomme en bloc et sans entrer dans les détails ⁴. Voici, par exemple, le langage qu'il met dans la bouche d'un pécheur qui ne veut pas recevoir le Saint-Esprit de peur d'être obligé de se convertir :

« Je ne veux pas de cet hôte, car je crains qu'il ne dérrange mon repos et

1. Les Quarante Heures, Troisième exhortation (p. 310, 311, dans les serm. de circ., éd. 1738).

2. IV^e ap. Pâques (I, 399, 400). On voit ici que Skarga ne ménage pas plus les catholiques que les hérétiques. Si nous recourons à la plainte du synode de 1577, citée p. 80, n. 5, nous verrons que ses lamentations ne semblent pas exagérées. De leur côté, les protestants font les mêmes plaintes, comme le montrent ces paroles du synode de Włodzyslaw de 1583 (*Acta conventuum et synodorum a dissidentibus celebratorum*, s. l. n. d., p. 24) : *Cum multiplicata sint gravia scandala et enormia vitia, ebrietas, commessatio, prodigalitas, ludi alearum et chartarum, avaritia, usuræ, oppressio subditorum, erga proximos iniquitas non reddens cuilibet quod suum est, circumventiones, debitorum non solutiones, crudelitas, fastus, vestitus luxuriosus, choreæ, scortatio, maledictiones, jurgia, inimicitie, vocacionum offensiones ac homicidia, pigrities, otium et laborum ac negotiorum propriæ promotionis fuga*... Le ministre Krowicki († 1573) dit dans un sermon (cité p. Lukaszewicz., *Litau.*, II, 68, note 35) : Je ne parle pas des kermesses : quels meurtres, quels adultères, quelles beuveries, quelles batailles ! A quoi bon les décrire : chacun les a sous les yeux et les entend (*bo to Kazy na oko dobre widi i slyszy*). V. aussi *Lasciana* p. 432, 456, 462 à 464, 470 et 476 ; Jablonowski, *Hist. consensu Sendom*, p. 216, docum., num. VII ; *acta synod. Gener. Wlod.*, 20 junii 1583.

3. 2^e S. de diète ; IV^e Avent (I, 491) ; Nativité (III, 276) ; XVI^e Pentec. (II, 246) ; IV^e Avent (I, 48).

4. Mardi de Pâques (I, 345) ; XIX^e Pentec. (II, 293) ; X^e Pentec. (II, 163).

ma table et qu'il ne m'empêche de profiter du monde, de l'argent et des plaisirs, et de faire ce qui me plaît. — Mais il te transformera au point de t'étonner et de te faire dire : « Je ne suis plus le même qu'autrefois ; qui donc m'a ainsi changé ? Est-il possible que d'un si grand buveur [que j'étais], d'un débauché, d'un homicide, d'un joueur, d'un avare, il ait fait un homme si sobre, si pénitent, si doux et si juste ? ¹ »

Voilà les principaux vices énumérés et mis sur le compte d'un seul homme. Celui qu'il met en tête est l'ivrognerie qui ne se sépare pas de la gourmandise. Nous savons déjà qu'elle est fort répandue en Pologne où elle est une cause de gaspillage des fortunes et de ruine pour les familles. Skarga s'élève contre ces banquets somptueux où l'on dépense 100 florins (env. 400 fr.) en un seul repas ; où l'on boit de ces vins, qui sont si chers, jusqu'à s'enivrer avec les jeunes gens et les valets ² ; où l'on gâte la nourriture en la laissant fouler aux pieds des serviteurs et des chevaux ; où l'on jette l'argent par les fenêtres pendant qu'on laisse les pauvres dans le dénûment et la République sans ressources pour sa défense ³. Ces banquets sont suivis de divertissements qui font perdre le temps quand ils ne perdent pas l'âme, comme les cartes, la musique et la danse ⁴.

Ceux qui font un dieu de leur ventre, selon le mot de saint Paul, tombent facilement et ordinairement dans les péchés de la chair. Skarga n'en dit qu'un mot en passant, car c'est un sujet délicat pour un prédicateur qui parle devant un auditoire mêlé. Il s'élève cependant contre l'adultère, l'inceste et même la polygamie qui se montrent au grand jour, car depuis que la juridiction ecclésiastique n'a plus l'appui du bras séculier, ces crimes ne reçoivent plus de punition parce que les lois polonaises restent muettes à leur endroit ⁵. Au sujet de la polygamie, Skarga raconte (et il le croit) qu'en Turquie les enfants des pachas polygames ne vivent pas, et que ces pachas perdent cent enfants en un mois ⁶.

1. Pentecôte (I, 447).

2. « Il demandera une goutte d'eau [pour éteindre sa soif], cet homme qui vidait des tonneaux pour abreuver ses valets et qui arrosait de vin la table, les murailles et le sol. » (II^e Avent, I, 25.)

3. III^e Carême, II^e Partie ; XVI^e Pentec., II, 249 ; VI^e Pentec. (II, 114) ; III^e Pâq. (I, 386).

4. Quinquagésime (I, 185).

5. IV^e Pentecôte, II, 87 ; XXII^e Pentec., II, 329-330 ; Gornicki, *Dzieje*, éd. Turowski, p. 53 : « Depuis la destruction de la juridiction ecclésiastique, on en est arrivé à ce que frères, sœurs, neveux, oncles et autres parents, s'épousent entre parents. Il y en a qui ont deux femmes [bigamie simultanée] ; d'autres épousent la femme d'autrui et cohabitent avec elle. Le temps fera voir si cela est bon. »

6. II^e Epiphan. (I, 81).

Le luxe des habits et de l'ameublement accompagne souvent celui de la table et la luxure. Skarga se plaint de ce qu'il envahit toutes les classes de la société, provoque leur jalousie mutuelle et efface les distinctions sociales :

Au lieu de rester dans sa condition, on jalouse ceux qui sont placés plus haut et on veut les égaier. L'artisan, le marchand et le bourgeois s'égalent au *szlachcic*, le *szlachcic* au palatin, et le palatin au roi. On en est arrivé ainsi à un tel excès de dépenses pour les habits, les mets, les chevaux, les voitures, les pacholets, que le magnat de l'ordre le plus élevé n'a rien de plus que le *szlachcic* ; celui-ci, sans avoir les mêmes revenus, veut être son égal ; comme il n'a ni son rang ni sa condition il montre sa sottise : de là les folles dépenses, la pauvreté, les dettes, la spoliation du bien d'autrui... 4.

Cette spoliation du bien d'autrui dont il vient de parler est la conséquence fatale d'un luxe ruineux qu'on ne peut plus entretenir par ses propres moyens. On a besoin d'argent, et ce besoin presse toujours davantage. On devient ainsi avide et avare :

L'homme de bien dit : Dieu merci, j'ai assez. L'impie a un estomac sans fond ; il dit toujours : donne, donne 2.

Même les grands seigneurs sont rapaces et n'ont jamais assez 3. Ne faut-il pas qu'ils aient de quoi entretenir les luxueuses toilettes de leurs femmes ? Ces dames sont coquettes puisqu'elles passent six heures et quelquefois toute une journée à s'attifer ; il leur faut des robes à longues traînes et des étoffes d'or et de brocart, et cela coûte fort cher 4. Et tant d'argent est dépensé « pour se faire voir », alors qu'avec ce même argent « on pourrait bâtir des hôpitaux et des églises et construire des châteaux-forts » 5 !

Mais ces prodigalités déjà si coupables, ne sont rien à côté des moyens injustes auxquels on a recours pour se procurer de l'argent. C'est d'abord l'oppression des sujets qu'on dépouille et qu'on saigne à blanc. D'après Skarga la plupart des biens sont des biens mal acquis 6. On vole les particuliers : « Il n'y a peut-être pas dans toute la chrétienté un pays où règnent autant la fraude et la rapine ; et à cela il n'y

1. III^e Avent (I, 34) ; III^e Pâques (I, 386) ; VI^e Pentec. (II, 114) ; Ste Catherine (III, 345).

2. VI^e Pentec. (II, 114) ; XIV^e Pentec. (II, 212).

3. VI^e Pentec. (II, 103).

4. III^e Pâq. (I, 386) ; St Michel (III, 293) ; Visitation, III, 215.

5. Ste Catherine (III, 345).

6. II^e Pentec. (II, 64) ; IV^e Avent (I, 50) ; X^e Pentec. (II, 163).

a pas de punition ¹. » On vole les églises et c'est le fait des hérétiques ; on vole aussi les deniers publics ², et on ne rougit pas d'affermir les impôts et de les sous-affermir aux Juifs usuriers ³ qui dépouillent les chrétiens. A l'exemple des Juifs on pratique l'usure et on en vient jusqu'à demander 30 % d'intérêts pour des prêts d'argent ⁴. Dans ses sermons Skarga revient souvent sur cette plaie de l'usure ⁵ ; c'est pour lui un sujet inépuisable, et on se rappelle qu'il a fondé un mont-de-piété en différentes villes pour prêter, sans intérêts, de l'argent à ceux qui sont dans la gêne.

A l'avarice Skarga propose pour remède l'aumône ; non pas l'aumône faite au hasard et sans discernement, mais l'aumône intelligente qui favorise les pauvres honteux, les pauvres honnêtes, victimes du malheur, et qui repousse les fainéants, parasites de la société. Skarga applique impitoyablement à ces derniers le mot de saint Paul : que celui qui ne fait rien, alors qu'il peut travailler, ne mange pas ⁶.

Voilà les principaux vices ⁷ contre lesquels Skarga déchaîne son éloquence, et ces vices se rencontrent dans toutes les classes, mais à des degrés divers. Il y a maintenant des reproches qui s'adressent plus spécialement ou même uniquement à certaines classes, c'est-à-dire à la noblesse et au clergé. Nous n'avons pas à parler du roi : Skarga ne s'adresse jamais à lui, quoiqu'il parle en sa présence, ce qui le dispense de lui donner des blâmes ou des éloges ⁸. La bourgeoisie n'apparaît guère dans les sermons de Skarga ; elle n'y tient pas plus de place que dans l'histoire du xvi^e siècle. Quant aux paysans nous verrons ce qu'en dit Skarga en étudiant le VII^e sermon de diète.

Les nobles et le clergé étaient les deux grandes puissances, tantôt amies, tantôt ennemies de ce temps-là. Pour les attaquer dans la chaire il fallait un réel courage, et ce courage très méritoire n'a pas manqué à Skarga.

1. Dédicace (II, 371).

2. IV^e Avent (I, 50) ; X^e Pentec. (II, 163).

3. Dédicace (II, 371).

4. IX^e Pentec. (II, 149).

5. Dédicace (II, 370) (Skarga n'admet le prêt à intérêts modérés que, chez les marchands) ; III^e Carême (I, 223) (S. Mathieu (III, 281, 281) ; S. Barthélemy (III, 267 : sortie contre les Juifs).

6. V^{III}^e Pentec. (II, 136) ; S. Nicolas (III, 18) : « Le paresseux ne mérite ni aumône ni compassion. »

7. Il a aussi attaqué l'homicide (VII^e Pentec., II, 99 à 101, et VIII^e serm. de diète), la superstition (I^{er} Carême, I, 194 ; Lundi de Pâques, I, 338, la légèreté avec laquelle certains Polonais changeaient de religion par amour du gain ou des plaisirs (VI^e Pâques (I, 432)).

8. Pour les éloges, Skarga s'est rattrapé dans ses préfaces à Batori et à Sigismond III. L'attitude de ces rois envers la Religion et les Jésuites méritait du reste d'être louée.

Il s'appropriait et s'appliquait le mot fameux de Jérémie demandant à Dieu d'être toujours « une colonne de fer et un mur d'airain » ¹, c'est-à-dire de ne pas plier devant les puissances et de ne jamais craindre de leur dire la vérité, quelque amère qu'elle fût.

En face de la noblesse il ne se laisse pas éblouir par le prestige de la naissance. Il dit crûment aux nobles qu'ils sont pétris de la même argile que les autres, car il ne croit pas « que la noblesse soit une grandeur réelle » et que « les grands soient d'une autre nature que les autres ² ».

« Qu'est-ce que la noblesse sans la vertu ? s'écrie-t-il : un masque sans visage, une fumée sans feu, une écume sans bière, un bonnet sans tête ³. » Au lieu de s'occuper, de lire, de s'exercer dans l'art militaire, comme les chevaliers leurs ancêtres, de servir l'Etat, de secourir les pauvres, les nobles passent leur temps à boire, à chasser, à jouer aux cartes ⁴ : aussi croupissent-ils dans une honteuse ignorance ⁵. Ils pourraient étudier l'histoire, surtout celle de leur pays, car « celui qui ignore l'histoire de son pays est comme un enfant qui ne connaîtrait ni père ni mère » ; ils pourraient aussi étudier le droit, lire les vies des saints ; mais ils n'ont pas de livres, ou quand ils en ont ce sont des livres hérétiques. On ne trouve chez eux « que des chiens, des oiseaux, des hanaps, des tonneaux, des cartes et des dés ⁶ ». Ils ne s'occupent même pas de leurs enfants qu'ils laissent pousser comme les sauvageons dans la forêt, et s'ils leur apprennent quelque chose, c'est la cupidité et l'orgueil. On enseigne à ces enfants qu'ils sont des grands avant de leur apprendre qu'ils sont des hommes, et avant même qu'ils sachent écouter leur père ou leur précepteur, ils traitent déjà avec un mépris insolent les pauvres domestiques. Ils ne savent pas que la fortune a des retours cruels, et, parce qu'on leur laisse ignorer les leçons de l'expérience, ils restent désarmés en face de la vie et désemparés lorsque le malheur s'abat sur eux ⁷. Skarga trouve déplorable l'éducation de l'enfant dans la famille : « Le sauvageon des bois, pour produire mieux et davantage, a besoin d'être transplanté dans une terre meilleure. — Le chou et les autres légumes poussent mal à l'endroit où ils sont nés ⁸. » Envoyez

1. Jérém., I, 18.

2. Pascal, opuscules (éd. Havet), III, 352, 1^{er} discours sur la condition des grands.

3. Nativité (III, 276).

4. S. Nicolas (III, 19).

5. Orzechowski écrit que du temps de son grand-père (commencement du xvi^e siècle) les nobles se glorifiaient de ne savoir pas signer leur nom, et Brückner nous assure (*H. de l. lit. pol.*, p. 19) que jusqu'au xvi^e siècle, non seulement la *Szlachta* ne sait pas le latin, mais qu'elle sait à peine lire.

6. Nativité (III, 274).

7. XX^e Pentec. (II, 306).

8. *Ibid.* (307).

ces jeunes gens, qui grandissent à l'aventure dans les collèges¹ « où la baguette sera l'auxiliaire des bons conseils » ; car, à l'encontre de Montaigne, Skarga est un partisan convaincu des châtimens corporels².

Pas plus que les nobles Skarga ne ménage les prêtres, car il faut dire la vérité à tous, quelque pénible qu'elle soit³. La crainte du scandale ne l'arrête pas, et il pense, avec saint Grégoire le Grand, qu'il vaut mieux risquer de scandaliser que d'étouffer la vérité. Il prend soin d'ailleurs d'avertir les fidèles que s'il y a de mauvais prêtres, c'est que Dieu le permet pour punir les péchés des chrétiens, et il rappelle le conseil de Jésus-Christ au sujet des pharisiens : « Faites ce qu'ils vous enseignent ; mais ne faites pas comme eux. » « Qu'importe que l'aiguïère qui renferme du bon vin ne soit pas belle ? Est-ce qu'un vilain tuyau ne peut pas fournir une eau fraîche et limpide ? Si le prêtre comme homme n'est pas respectable, ce n'est pas une raison pour lui manquer d'égards, et les fidèles n'en sont pas moins tenus à respecter en lui le caractère sacerdotal et à bien accueillir son enseignement⁴.

Ce langage ne doit pas nous étonner. A l'époque de Skarga, en dépit des efforts d'Hosius, de Commendon, des Jésuites et des évêques nommés par Batori et Sigismond III, les maux dont souffrait le clergé polonais étaient encore profonds. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler l'opposition malheureusement victorieuse qu'il faisait à l'application des articles du concile de Trente relatifs à la résidence et au cumul des bénéfices. En 1577, c'est-à-dire au moment où de sérieux efforts avaient été faits pour améliorer la situation, le synode se croit obligé de prévenir les prêtres que tout mariage contracté par eux est nul devant Dieu et devant les hommes. Comme le disait Skarga : « L'arbre catholique et ecclésiastique portait encore de mauvais fruits⁵. »

Le principal reproche que Skarga fait aux clercs c'est l'amour des honneurs et de l'argent⁶ : de là vient que les jeunes gens aspirent trop tôt au sacerdoce⁷, que les pères font attribuer des bénéfices à leurs enfants

1. Les collèges dont il s'agit ici sont ceux des Jésuites. Les écoles protestantes de Pinczow, Chmielnik, Turobiny, Brest, Nieswiesz et Lewartow, autrefois si florissantes, avaient entièrement disparu. (Cichocki, *Allog.*, 1615, p. 124.)

2. S. Michel (III, 293) ; 1^{er} post. Epiphan. (I, 76) : Les paroles ne corrigent pas ; il faut « quelque chose de plus dur ». Ailleurs, Skarga dit que pour redresser l'enfant il faut « rompre beaucoup de baguettes ».

3. IV^e post. Pentec. (II, 86).

4. II^e post. Pasch. (I, 371).

5. VII^e Pentec. (II, 129).

6. II^e Pâques (I, 368).

7. 1^{er} Epiphanie, exorde.

mineurs pour toucher les dîmes et les revenus ¹, que les frères font entrer leurs frères dans la cléricature pour accroître leur part d'héritage ², que les évêques et les clercs ne songent qu'à enrichir leur famille. Ils oublient qu'ils n'ont pas la propriété mais seulement la gestion des biens de l'Eglise, et que tout ce qui leur reste après avoir convenablement pourvu à leur entretien, doit être employé au service des pauvres et des hôpitaux ³. Ils recourent à l'excommunication pour faire payer une seconde fois la dîme aux malheureux que leurs seigneurs ont déjà dépouillés : « Mais il y a d'autres moyens de recouvrer la dîme, et s'il n'y en a pas, il vaut mieux subir un dommage que de nuire au salut des fidèles innocents ⁴. »

Le bénéficiaire qui cherche le gain n'est qu'un mercenaire : « Il puise l'eau et laisse les poissons ; il réside en Pologne alors que l'étang est en Lithuanie ; il porte les filets et jamais ne s'en sert. Il n'a pourtant pas été envoyé pour puiser l'eau des revenus, mais pour pêcher les poissons ⁵. » Le mercenaire n'a en vue que le lait et la laine des brebis ; « il porte dans ses mains les écus, et il charge des mains étrangères de porter les brebis ⁶. » Une fois par an il vient les voir pour toucher les redevances et, le reste du temps, il les abandonne à quelque vicaire gagé : « mais alors, s'écrie Skarga, puisque tu ne fais rien, pourquoi enlèves-tu à un autre le pain de son labeur ⁷ ? »

Parmi ces bénéficiaires il y en a qui ne célèbrent la messe que rarement et comme par force, et Skarga de les apostropher en ces termes : « Pourquoi t'es-tu fait prêtre ?... Pourquoi as-tu accepté une paroisse ? « Pourquoi ne l'as-tu pas résignée et cédée à un meilleur que toi ⁸ ? » L'ancien curé de Rohatyn pouvait parler ainsi avec autorité, lui qui s'était empressé de résigner sa cure dès qu'il avait connu la décision du concile de Trente sur la résidence.

Quoique devenue plus rare, la simonie n'avait pas encore entièrement disparu ⁹, et les candidats qui achetaient une prébende ne songeaient guère à donner l'exemple des vertus sacerdotales. Notre prédicateur s'élève vigoureusement contre eux : « Si notre main droite nous scandalise, a dit Jésus, il faut la couper ; si notre œil droit est pour

1. XX^e Pentec. (I, 307) ; S. Jacques le Majeur (III, 232).

2. S. Jacques le Majeur (III, 232).

3. II^e Pâques (I, 368) ; S. Stanislas, évêque et martyr (III, 187).

4. XX^e Pentec. (II, 309-310).

5. S. André (III, 8) ; IV^e Pentec. (II, 87).

6. Mardi de la Pentec. (I, 468-469).

7. II^e Dim. ap. Pâques (I, 370).

8. S. Nicolas (III, 21).

9. Mardi de la Pentec. (I, 466).

« nous une occasion de scandale, il faut l'arracher. Que le prêtre
« éloigne cette femme qui est un objet de scandale. Il vaut mieux faire
« ta cuisine toi-même ; il vaut mieux mourir de faim que de perdre
« ton âme ¹. »

Quelle a été l'action morale de Skarga ? Il ne se berce à ce sujet d'aucune illusion, car il se plaint que malgré ses exhortations répétées le vice ne diminue pas ². Dans la préface mise en tête de ses *Sermons des Dimanches*, il dit avec tristesse : « On loue le discours, et l'on ne
« s'amende pas. » Et il se lamente sur le peu de fruit que produit sa prédication. Peut-être ne faut-il voir dans ces plaintes que le pessimisme naturel au prédicateur qui se heurte aux misères éternelles de la nature humaine.

Avant de quitter l'étude du moraliste dans Skarga, il y aurait lieu de dire un mot de ses oraisons funèbres, car l'oraison funèbre des chrétiens, quand elle ne se borne pas au vain éloge d'un défunt, n'est au fond qu'un sermon de morale greffé sur la biographie d'un personnage illustre. C'est ainsi du moins que Bossuet l'a comprise et traitée.

Des oraisons funèbres prononcées par Skarga ³, deux seulement nous sont parvenues ⁴, celles de deux reines de Pologne, Anne Jagellon, femme de Batori, et Anne d'Autriche, première femme de Sigismond III. C'étaient deux âmes droites et pures ; mais leurs vertus étaient surtout des vertus domestiques, car ces princesses ne s'étaient point mêlées à la vie publique. La tâche de l'orateur était difficile en face d'une matière assez ingrate en elle-même, et cette matière, Skarga n'a pas réussi à la féconder malgré tout son talent.

L'Oraison funèbre d'Anne Jagellon commence par des considérations générales sur la mort des grands et ses suites. On y trouve cette jolie comparaison de la mort des humbles avec la feuille « qui se détache doucement (*cichuchno*) du chêne ». Après ces considérations qui occupent le tiers du discours, vient l'histoire de la princesse, et cette histoire est précédée de l'éloge des Jagellons ses pieux ancêtres. Le prédicateur, à propos de la généalogie de la famille royale, entre dans une

1. S. Michel (III, 294) ; VII^e Pentec. (II, 128) ; II^e Avent (I, 35) ; IX^e Pentec. (II, 152) (V. aussi *Vies des Saints* (éd. des Mekhitaristes), I, 29, 30, 43, 240, 306.)

2. IV^e Pentec. (II, 85).

3. Skarga a laissé trois oraisons funèbres simplement écrites et non prononcées, probablement pour fournir des modèles aux jeunes prédicateurs. Ce sont trois sermons sur la mort qui ne se distinguent pas des autres.

4. Pourquoi Skarga n'a-t-il pas publié parmi ses sermons de circonstance en 1609 les oraisons funèbres de l'évêque hongrois de Funfkirchen, mort dans l'exil en Pologne, et de l'évêque de Cracovie, cardinal Maciejowski, c'est un secret qu'il a emporté avec lui dans la tombe.

foule de détails fastidieux. Il conclut par une péroration qui serait touchante si elle était moins déclamatoire.

L'Oraison funèbre d'Anne d'Autriche n'est guère d'un bout à l'autre qu'une longue énumération assez monotone des vertus de cette princesse et l'éloge de son zèle religieux ¹. La seule partie intéressante du récit est celle où l'orateur raconte les derniers moments de cette jeune reine morte en couches. Skarga l'avait assistée à l'heure suprême, et une émotion sincère perce dans son récit. La fin du discours paraît dès lors médiocre avec cette prosopopée où Anne exhorte ceux qui lui survivent à ne pas la plaindre, délivrée qu'elle est des dangers et des peines de ce monde.

1. Anne d'Autriche détestait l'hérésie et ne voulait à son service aucun hérétique. Quand il s'en rencontrait dans sa maison, elle cherchait à le convertir par persuasion ; au besoin elle menaçait, et, en cas d'insuccès, elle le renvoyait.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA POLITIQUE DANS LES SERMONS DE SKARGA.

La politique qui règle, d'après les principes de la justice, les rapports des gouvernants et des gouvernés (politique intérieure) et les rapports des peuples entre eux (politique extérieure) est une branche de la morale, et comme la morale chrétienne ne diffère pas, qu'il s'agisse des individus ou des sociétés, il est inévitable que la politique s'introduise de temps en temps dans la chaire. Les Pères de l'Eglise eux-mêmes en ont fait parfois, comme saint Jean Chrysostôme quand il improvisait l'homélie *sur la disgrâce d'Eutrope*, ou saint Augustin, quand il appelait les rigueurs de la loi sur les Donatistes. Chez nous, lorsque le P. Menot déclarait que, si on mettait sous le pressoir les robes des gens de justice, le sang des pauvres en découlerait, il faisait encore de la politique, et le P. Maillard allait si loin dans ses sorties contre Louis XI, que les émissaires du roi menaçaient de le jeter à la Seine, à quoi il répondait bravement qu'en ce cas il arriverait plus vite par eau en paradis que Louis avec ses chevaux de poste. Il n'est pas jusqu'à nos sermonnaires du xvii^e siècle qui n'aient assez touché à ce domaine pour qu'on ait pu étudier leur politique d'après leurs sermons ¹. En Pologne on a noté les tirades des prédicateurs du moyen âge, et en particulier de Jean de Blonia au xv^e siècle, contre les pouvoirs établis ², et nul n'ignore qu'avant Skarga les Sokolowski et les Powodowski avaient introduit la politique dans leur prédication.

Ce qui constitue l'originalité de Skarga, ce n'est donc pas d'avoir plus d'une fois mêlé la politique à ses sermons ordinaires, ni d'y avoir consacré ses huit sermons de diète tout entiers. C'est encore moins d'avoir eu une politique particulière et des vues personnelles, puisqu'on a montré avec un luxe de preuves qu'il avait simplement répété ce que d'autres avaient dit avant lui ³. Mais il a revendiqué hautement pour le

1. V. dans les études de Hurel sur Bossuet, de Feugère sur Bourdaloue et de Blampignon sur Massillon les chapitres consacrés à la politique de ces prédicateurs.

2. A. Brückner, *Gesch. der. Poln. hist.*, p. 25, et la *Littérature religieuse dans la Pologne du moyen âge* (en pol.), t. I, 75 à 83.

3. M. Chrzanowski, dans l'introduction à son édition des sermons de diète.

prédicateur le droit de se mêler des affaires publiques, en ce sens qu'il doit introduire dans la politique les principes de la morale chrétienne et lui donner ainsi des directions générales ¹ ; et surtout, aucun orateur de la chaire avant ou après lui n'a exprimé ses idées politiques avec une éloquence aussi entraînante et un sentiment patriotique aussi profond.

Dans la lettre dédicatoire à Sigismond III, publiée en tête de ses *Sermons des Dimanches* (1595), Skarga a tracé le programme sommaire de sa prédication politique. Sous la forme d'un examen de conscience en face du souverain juge, il rend compte à Dieu de la façon dont il a accompli la mission qui lui avait été confiée, et voici comme il parle :

Et au conseil du roi et devant son Sénat, et dans sa maison et devant ses serviteurs, et dans les diètes et les assemblées, j'ai été ton représentant, ô mon Sauveur. Et voici les règles que je leur ai données :

Aimer fidèlement et tendrement l'Eglise et la Patrie qui sont toutes deux leurs mères inséparables ; ne pas les diviser par l'hérésie et ne pas semer entre elles la discorde qui les tuerait.

Dans leurs délibérations, ne considérer que le bien public et au besoin sacrifier leurs intérêts privés.

Honorer toujours leur roi à l'exemple de leurs ancêtres ; lui obéir ; le défendre contre les affronts et s'abstenir de tout murmure.

Observer entre eux la bienveillance et montrer les uns pour les autres un cordial dévouement. Veiller à ce que la liberté ne cause pas leur perte et n'attire pas sur eux la domination de maîtres étrangers.

Je les ai exhortés à établir de meilleures lois et une plus prompte justice contre l'infidélité religieuse, l'homicide, l'inceste, l'adultère, l'usure, le vol, le brigandage et d'autres péchés griefs ; à purifier leurs terres souillées par le sang, par le tort fait aux églises et aux pauvres, et par l'oppression de leurs sujets ; à renoncer à l'orgueil, au luxe, aux dépenses superflues en soieries, en vins et en plaisirs ; à consacrer leurs richesses à la défense de la République et de leur chère patrie, aux pauvres et aux églises.

Selon tes ordres, je les ai menacés d'encourir ta colère, de périr dévorés par l'ennemi, de voir leur royaume dévasté et transféré à d'autres peuples. Je leur ai montré l'épée des païens [Turcs et Tatares] suspendue sur leurs têtes et la ruine des peuples voisins, afin que, par cet exemple de ta rigueur dans le châtement, ils fassent un retour sur leurs péchés qui n'échapperont pas à ta justice et reviennent à résipiscence.

Ce programme, Skarga l'a développé dans les huit sermons qu'il a publiés en 1597, sous le titre de *Kazania sejmowe* ou sermons de diète. C'est là qu'il a rassemblé (parfois condensé, et parfois développé) les

1. Sermon de Wislica, *Proba Zakonu* et *Invitation à la Pénitence* (*Wzywanie do Pokuty*).

doctrines politiques disséminées dans sa prédication antérieure ¹. Comme il les a exposées dans un ordre systématique, il est tout naturel que l'analyse des *Kazania sejmowe* nous serve de base pour établir sa politique ². Nous aurons en même temps une idée plus complète de son éloquence et de son patriotisme, car on s'accorde généralement à voir dans les sermons de diète son œuvre la meilleure et la plus patriotique.

Les *Kazania sejmowe* se composent de huit sermons qui forment un tout et présentent sous la forme d'une prédication idéale à la diète les vues de Skarga sur les maladies dont souffre l'Etat polonais (ou, comme on disait alors, la République de Pologne), et sur les remèdes nécessaires. Selon Skarga la République est en proie à six maladies mortelles : le défaut d'amour pour la patrie, la discorde, l'hérésie, l'affaiblissement du pouvoir royal, les mauvaises lois et les péchés publics [péchés nationaux]. A chaque maladie Skarga consacre un sermon, sauf à l'hérésie qui en occupe deux. Le premier sermon est un sermon d'ouverture et le dernier renferme sous forme de menaces prophétiques la conclusion générale. L'ordre de ces sermons paraît assez discutable, et dans les deux derniers il y a des matières communes qui entraînent des répétitions.

LE PREMIER SERMON DE DIÈTE a pour titre : *De la sagesse nécessaire à l'assemblée*. Après un exorde pompeux que justifie la solennité de l'ouverture d'une diète et dans lequel l'orateur rappelle que les païens eux-mêmes invoquaient les dieux avant de délibérer sur les affaires publiques, Skarga s'en prend aux impies qui prétendent se passer de la sagesse divine et qui se contentent d'une sagesse « terrestre, bestiale et diabolique » ³. Il attaque les *politiques* « qui apprennent aux princes et aux rois à ne se soucier ni de la religion, ni du maintien et de la défense de la sainte foi catholique, ni du salut des hommes ; à ne rien faire pour contribuer au salut de leurs sujets » ⁴, et à négliger leurs besoins

1. Nous n'avons pas à répéter ici ce que nous avons développé dans l'introduction à notre traduction des sermons de diète. On trouvera là, ainsi que dans les notes qui accompagnent chaque sermon, des renseignements sur la publication et les diverses éditions des *Kazania sejmowe*, sur les citations, les emprunts à Bellarmin, et les allusions aux circonstances historiques.

2. C'est la méthode qu'ont suivie ceux qui ont étudié la politique de Skarga, comme le comte Tarnowski, Chrzanowski et M. Louis Léger (*Nouvelle Revue*, avril 1909).

3. S. Jac., 3, 15. Ce texte est déjà cité dans le sermon sur sainte Catherine (III, 337) où il est question de cette triple sagesse.

4. Dans le sermon du XII^e dim. ap. la Pentec., 1^{re} partie, Skarga va jusqu'à dire que les gouvernants sont tenus de procurer les biens éternels à leurs sujets et de les leur montrer. C'est la confusion des deux ordres spirituel et temporel. On voit où cela peut mener.

spirituels pour ne prendre soin que de leur sécurité et de leur prospérité temporelle ¹. » On voit par là que Skarga considère l'Etat comme ayant charge d'âmes ² : c'est l'idée maîtresse du moyen âge, d'après laquelle l'Etat n'est que la communauté chrétienne politiquement organisée. (Imbart de la Tour.) Au xvi^e siècle les protestants comme les catholiques gardent la même tradition sur ce point.

Si Skarga, irrité contre les politiques qui venaient d'empêcher la diète de 1597 d'aboutir parce qu'ils ne voulaient pas entrer dans la ligue contre les Turcs, a visé le chancelier Zamojski et ses partisans, comme beaucoup le pensent, il a été injuste, car Zamojski n'était pas indifférent en religion ³. Il est vrai que pour assurer la paix religieuse le chancelier préconisait l'octroi de concessions aux protestants, et c'est ce que notre prédicateur ne lui pardonnait pas.

Les sénateurs ⁴ ne veulent pas de la sagesse terrestre et aspirent à celle qui vient de Dieu ; mais pour les exciter à prier avec plus d'ardeur, il est bon de leur signaler les dangers qui menacent la patrie. Et en vigilant patriote, Skarga énumère ces dangers.

1. En ces quelques lignes sont résumés les devoirs des gouvernements que Skarga a longuement développés au sermon du XXII^e dim. ap. la Pentec. (II, 327, 328.) Le gouvernement, selon lui, a une triple tâche : assurer la paix et la justice aux citoyens, les rendre vertueux, et leur procurer les biens éternels avec le concours de l'autorité ecclésiastique. Comme être vivant, comme homme et comme chrétien, le citoyen a ainsi tout ce qu'il lui faut.

2. Il en était de même de la monarchie sous Hugues Capet, d'après Luchaire (*Manuel des Inst. fr. Les Capétiens directs*, 1892, p. 458) : « le roi est lui-même un ministre de Dieu et revêt en quelque sorte le caractère sacerdotal. La fonction royale est une mission divine. » Calvin, dans sa lettre à François I^{er} (en tête de l'*Instit. chrétienne*), dit également : « Cette pensée fait un vrai roi s'il se reconnaît ministre de Dieu au gouvernement de son royaume ; et au contraire, celui qui ne règne point à cette fin de servir à la gloire de Dieu n'exerce pas règne mais brigandage. » S. Thomas d'Aquin distingue la fin du pouvoir civil et celle du pouvoir religieux : *Finis quem intendit legislator civilis est pacem servare inter cives* [c'est la fin que Skarga déclare commune aux hommes et aux animaux] : *Finis autem juris canonici tendit ad quietem Ecclesie et salutem animarum* (*De Regimine principum*, lib. I, cap. xv, Quodlib. XII, art. XXIV, p. cclv de l'édition romaine (1591).) Dominicus Soto remarque que le pouvoir ne tend pas au bonheur éternel comme fin immédiate, mais seulement comme fin dernière, car sa fin prochaine est la tranquillité de l'Etat. (*De justitia et jure*, lib. I, Q. VI, art. IX.)

3. Voici ce que Zamojski disait aux protestants de Pologne : Je donnerais une moitié de ma vie pour votre retour à l'Eglise catholique et je garderais l'autre moitié pour me réjouir de votre conversion. Mais si quelqu'un voulait vous forcer, je donnerais pour vous soutenir ma vie tout entière, plutôt que d'être témoin d'une pareille servitude dans un Etat libre. (Rembowski, 255 ; Wegierski, 135 ; W. Sobieski, 51.)

4. On remarquera que Skarga passe sous silence les nonces et semble ne s'adresser qu'aux sénateurs. C'est que pour lui les sénateurs sont les vrais collaborateurs du roi quand il s'agit de légiférer. Au sixième sermon de diète, il dira que les nonces usurpent la fonction législative et transforment le gouvernement en démocratie, tandis qu'autrefois ils votaient seulement l'impôt.

C'est d'abord la discorde qui sévit dans tout le royaume :

Vous voyez comme les cœurs se sont divisés. Vous voyez comme la concorde, l'union et l'amour du prochain ont été rompus, non seulement par la diversité des croyances et par les doctrines hérétiques que Satan a répandues pour désunir et disperser, mais encore par la brouille des classes entre elles, et par la fausseté et la malveillance abondamment disséminées parmi vous. C'est au point que nul ne se fie à autrui et que personne ne veut de bien à son prochain. Comme chacun poursuit son intérêt particulier, vous avez les uns pour les autres une aversion réciproque et vous employez l'artifice pour vous tromper mutuellement. Ainsi se vérifie ce cri du prophète : « Que chacun se tienne en garde contre son voisin et que nul ne se fie à ses frères... » Quel présage tirer de là, sinon celui du prophète Osée : « Leur cœur s'est divisé. Ils sont perdus » ?

C'est ensuite la sédition excitée par les fauteurs de troubles politiques :

Ils ne se sont que trop multipliés dans le royaume ces hommes très pervers qui ont pris goût aux *interrègues* pendant lesquels ils pouvaient faire un marchandage de la royauté et chercher leur profit dans la fraude et la division de notre chère patrie. Ils ne cessent pas d'intriguer, organisent quand ils le peuvent des complots et des séditions, murmurent contre l'ordre divin et inventent des calomnies, poussent aux désordres et aux nouveautés, se montrent turbulents, avides et injustes, et sèment partout la discorde sans penser un instant au bien public. Par leurs manœuvres il vont faire chavirer la barque qui nous porte tous, et ils la poussent à un naufrage sans espoir de salut...

C'est aussi l'indiscipline :

Elle a péri dans ce royaume la *discipline* que la sainte Ecriture ne cesse de recommander et sans laquelle il n'y a pas de gouvernement possible. Personne ne craint l'autorité publique ni les lois ; personne n'appréhende le châtiment. Quand la crainte de Dieu s'en va, la honte disparaît avec elle, et l'espoir d'arrêter le mal ne réside plus que dans la vindicte publique. Si cette crainte disparaît à son tour, le royaume périt, de même que le tonneau se disloque entièrement quand les cercles se desserrent, si personne ne les resserre à coups de marteau ¹.

Pour s'excuser, tous ces indisciplinés allèguent la liberté de la noblesse ; tous ils couvrent de ce manteau la licence et transforment en désobéissance et en téméraire audace la liberté honnête et dorée. Belle liberté vraiment que celle où règne toute espèce de licence et d'indiscipline, où les plus forts oppriment les plus faibles, où l'on viole les lois divines et humaines, où, comme des enfants de Bélial [du démon], sans joug et sans chef, tous refusent de se laisser châtier ? Hommes vains et orgueilleux ! Ils se croient, comme

1. Cette image n'est elle pas un peu basse pour représenter un royaume qui tombe en dissolution ?

dit le saint homme Job, nés libres à la façon du petit de l'âne qui ne songe ni au frein ni à l'ânier. Corriger de pareilles gens et leur imposer des lois plus efficaces et plus sévères est chose bien difficile, aujourd'hui surtout que la dignité, la force et la puissance de la majesté royale sont gênées, amoindries et affaiblies par l'imprudente extension accordée à tort à une liberté pernicieuse... On ne peut pas dire [avec l'Ecriture] : « La terreur qu'inspire le roi est comme le rugissement du lion » ; car personne ne craint le roi, ni ses jugements, ni ses châtimens. Contre lui murmure qui veut. Chacun lui en remontre ; chacun veut être son pédagogue et porte atteinte à son autorité. Dans ces conditions, comment la tête peut-elle être forte ? Comment l'exécution des lois peut-elle être assurée ? Quand on serait le plus sage des Salomons, lorsqu'on n'a ni autorité, ni argent, ni moyen de punir ou de maintenir l'ordre, on ne peut pourvoir à aucune nécessité publique ; et quand la tête décline, les membres ne se soutiennent pas longtemps.

C'est enfin la stérilité des diètes dont on venait d'avoir un déplorable exemple la même année (1597) :

Et les diètes, comme elles tournent mal et comme elles ont besoin de réforme ! Vous le voyez vous-même mieux que moi, car je ne dis que ce que tout le monde constate. Vous venez avec une masse de gens à pied et à cheval, comme si vous alliez non au conseil mais à la guerre, et vous gaspillez ainsi des sommes qui permettraient, ce me semble, d'entretenir une belle armée. Vous siégez longtemps et vous faites peu de chose, selon cette parole du prophète : « Vous semez beaucoup et vous ne récoltez guère. » Vous vous plaignez des impôts, et vous vous imposez de bien plus lourds sacrifices par un pareil désordre. Parfois les frères cadets [les nonces] défont tout, gâtent tout, brouillent tout, et après la diète ils excitent les autres à la désobéissance.

Autrefois la diète était considérée comme une institution divine, intangible et sacrée ; aujourd'hui elle est sans force et sans autorité. Quel profit retirez-vous maintenant de ces dépenses, des travaux de la diète, de vos peines ? A qui aurez-vous recours, à qui en appellerez-vous quand les diètes sont si déconsidérées ?... Les décisions des tribunaux ont vigueur et celles de la diète sont sans force.

En face de ce fléau envoyé du ciel, comprenez donc que Dieu permet la confusion des esprits dans vos conseils. De là vient que voulant voir vous ne voyez rien, voulant faire quelque chose vous ne faites rien, et ce que vous avez construit pendant le jour s'écroule pendant la nuit. La bénédiction divine est refusée à vos diètes et à vos conseils ; aussi rien ne s'améliore dans ces assemblées et, certainement, après chacune d'elles, il y a quelque altération de l'obéissance, de la discipline, de la justice et des saintes lois.

Voilà le péril intérieur. Pour mettre à nu ces plaies de la République ; pour adresser en un langage si ferme et si pressant de si dures vérités à une noblesse arrogante et jalouse de son indépendance, il fallait un courage civil dont peu d'hommes sont capables à toutes les époques. Mais Skarga était trop patriote pour reculer devant l'accomplissement de ce qu'il estimait son devoir de Polonais. Il ne voyait que la patrie

et ses dangers, et dans sa piété filiale pour cette mère adorée il était insensible à toute autre considération.

Voici maintenant le péril extérieur :

Ce qu'il y a de pire, c'est que surgit soudain un péril imminent ; le puissant sabre du Turc menace vos têtes. Ce tyran, notre voisin, qui se rapproche chaque année davantage, regarde à travers vos portes entr'ouvertes, et la paix avec lui est instable et peu sûre. Quand, à la première occasion, il vous pressera, je ne sais comment vous serez prêts à le combattre et (que Dieu vous en préserve !) il vous réduira en servitude. Car enfin, quel trésor [de guerre avez-vous ? Quels soldats ? Quels châteaux-forts ? Quels approvisionnements ? Vous en savez là-dessus plus que moi. Et le Tatar, votre ennemi naturel ? Il vous menace à toute heure et n'attend pour vous perdre que l'ordre de se mettre au service du Turc.

Il faut demander à Dieu la sagesse de Joseph en Egypte, de Moïse et des *Septante* ses conseillers ; mais on ne l'obtiendra pas si l'on n'écarte les obstacles qui s'y opposent. Ici Skarga use de la méthode homilétique, et quand on n'est pas prévenu de la marche qu'il suit on ne comprend rien à l'ordre qu'il adopte dans l'exposé de ces obstacles. C'est d'ailleurs le grand défaut de ce sermon : les transitions manquent partout où elles seraient utiles ou nécessaires. L'orateur cependant ne procède pas arbitrairement ; mais il oublie de nous dire qu'il commente un verset de saint Jacques en flétrissant les vices opposés aux vertus que la sagesse exige ¹.

A la sagesse donnée par Dieu, il faudra joindre l'expérience et l'étude, surtout l'étude de l'histoire, « car celui qui n'aime pas et ne sait pas l'histoire est un enfant qui ne connaît ni son père ni sa mère. »

« Il y a de quoi s'inquiéter et trembler quand on voit des hommes jeunes [les nonces], ignorants, inexpérimentés, prendre part au gouvernement de la république et, à la honte de toute la Couronne, faire échec à ceux qui sont plus âgés [les sénateurs], plus sages et plus expérimentés qu'eux. »

Comme conclusion Skarga demande qu'on prie pour obtenir la sagesse ², et il termine son discours par une prière ardente et patriotique

1. Ce verset est le suivant : *Sapientia primum pudica est ; deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione* (Jac., 3, 17). Notons en passant l'art primitif, ou plus exactement, le défaut d'art avec lequel Skarga passe d'un développement à l'autre : ceci est un obstacle à la sagesse ; voici encore un obstacle ; telle chose est encore un obstacle ; telle autre est encore un obstacle ; c'est comme une litanie monotone.

2. Cette fin qui est belle est encore gâtée par une trivialité. [Dieu nous donne sans reproche, et nous quand nous donnons nous disons] : « Quoique tu sois un vaurien, que tu m'aies fait ceci et cela ; que tu m'aies rompu et trahi... » Ces détails vulgaires n'ont pas même l'excuse d'être utiles.

où il représente les Etats de l'Europe sous des couleurs bien sombres et la France comme à demi infectée par l'hérésie. Qu'aurait-il dit l'année suivante après la publication de l'édit de Nantes ?

LE DEUXIÈME SERMON DE DIÈTE roule sur la première maladie de la République qui est le défaut d'amour pour la patrie. Plus exactement, ce sermon est un éloge enthousiaste de la Pologne et une chaude et vibrante exhortation à l'aimer et à tout sacrifier pour elle. Aussi Skarga, dans la seconde édition de ses *Kazania sejmowe*, a-t-il donné à ce discours son vrai titre : « De l'Amour de la patrie. »

Tous les critiques admettent que le deuxième sermon de diète est l'un des meilleurs, sinon le meilleur de Skarga. Il n'est pas sans défaut ¹ ; mais nulle part l'orateur n'a déployé une éloquence plus touchante au service d'une grande cause. Après l'avoir lu, Mickiewicz discernait à Skarga le glorieux surnom de prêtre patriote (*kaplan obywatel*). Et de fait, qui a été plus patriote que Skarga ? Brückner remarque avec étonnement que les Jésuites polonais ont tous été des patriotes ². Cette remarque s'applique particulièrement à Skarga dont toute la vie a été consacrée à sa patrie ³ autant qu'à l'Eglise, car il ne sépare pas ces deux objets de son affection. Dans ses sermons ordinaires la patrie occupe une belle place, et il montre pour elle une tendre sollicitude. Il lui donne le doux nom de mère très chérie ⁴, l'encourage à persévérer dans la foi, lui reproche ses péchés et ses crimes, l'exhorte à faire pénitence, tremble pour elle, la menace du châtimement divin, c'est-à-dire de la servitude païenne ⁵. Il parle

1. On peut y relever l'énumération monotone et sans art des juifs qui sont morts pour la patrie avec l'inévitable rappel des Codrus, des Décus et des Régulus, et une dissertation subtile et verbeuse sur le désintéressement et la récompense de la vertu.

2. *Gerch. der Poln. litt.*, p. 9. Ce savant va jusqu'à dire que les Jésuites originaires de Pologne n'ont pas reçu la même empreinte que les Jésuites allemands ou espagnols, tant ils sont polonais. En fait, les Jésuites polonais n'ont guère eu au dehors que des missions temporaires (Warszewicki en Suède, Wujek en Transylvanie) et leurs supérieurs de Rome ont longtemps refusé de nommer provincial de Pologne un Polonais, ce dont les Jésuites du pays se plaignirent.

3. S'il part pour Rome, c'est avec le dessein de revenir évangéliser ses compatriotes ; s'il adjure Sigismond III à Rével de ne pas retourner en Suède, c'est pour détourner de sa patrie les malheurs que causerait l'abandon de la Pologne par le roi ; s'il consent à une entrevue avec Zebzydowski, c'est pour éviter la guerre civile qui menace ; de même s'il entend de réconcilier le roi avec Zamojski ou s'il combat le roi qui a résolu d'épouser sa belle-sœur, enfin s'il lutte avec acharnement contre l'hérésie, c'est dans la conviction qu'il rend autant service à son pays qu'à l'Eglise.

4. Il l'appelle parfois « la douce patrie » à peu près comme nos anciens trouvères disaient « la douce France ».

5. On pourrait citer plus de dix passages des sermons où Skarga applique à la Pologne sous la forme de menace le verset de l'Ecclésiastique (10, 8) où il est dit : *Regnum a gente in gentem transferetur propter injustitias...*

toujours d'elle avec une émotion profonde et des larmes dans la voix. On dirait d'un fils qui laisse déborder sa piété filiale. Ce même sentiment d'amour pour la patrie, anime toutes les pages du deuxième sermon de diète et en fait la beauté.

Dès le début, Skarga nous montre l'amour de Jésus pour son peuple et la providence de Dieu pour ses créatures, et il engage vivement ceux qui gouvernent à suivre le divin modèle :

Tout le royaume, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'âmes et d'hommes en Pologne, en Lithuanie, en Russie, en Prusse, en Samogitie et en Livonie, tournent les yeux et élèvent les mains vers vous en disant : « C'est de vous que dépend notre salut. Jetez un regard sur nous pour que nous ne périssions ni dans l'injustice domestique ni dans la servitude païenne. Vous êtes nos pères et nos tuteurs ; nous sommes des orphelins et vos enfants. Vous êtes pour nous comme des mères et des nourrices. Si vous nous délaissez et si vous délibérez mal à notre sujet, nous périrons peu à peu et vous périrez vous-mêmes. Vous êtes notre intelligence et notre tête. Dieu vous a ordonné de veiller sur nous, et comme des enfants nous nous abandonnons à vos soins. Vous êtes comme les montagnes d'où jaillissent les fontaines et les rivières, et nous sommes comme les champs que ces cours d'eau arrosent et rafraichissent. Le Seigneur vous a élevés à de hautes fonctions non pour vous et afin de soigner vos intérêts, mais pour le peuple commis à votre garde et afin de faire descendre sur lui la justice et la paix que vous recevrez d'en haut. » Voilà ce qu'il vous disent et vous crient.

Ayez pitié d'eux ; ayez pitié de la patrie, votre Jérusalem, et dites du fond du cœur avec David : « O ma chère patrie, ma Jérusalem, si jamais je t'oublie, que je perde le souvenir de ma droite ! Si je t'oublie et si je ne te mets en tête de toutes mes joies, que ma langue se dessèche dans mon palais ! » O le magnifique serment, qui doit vous lier, de n'avoir rien de plus cher ni qui vous réjouisse davantage que la prospérité de votre Jérusalem, c'est-à-dire, de votre patrie.

Et comment pourriez-vous ne pas chérir et honorer cette très douce mère qui vous a engendrés, nourris, enrichis, élevés si haut ? Dieu ordonne d'honorer les mères : maudit soit celui qui contriste la sienne ! Mais quelle est la première et la plus méritante de toutes les mères, sinon cette patrie de qui vous tenez votre nom et tout ce que vous possédez...

Ici Skarga énumère les bienfaits dont les Polonais sont redevables à leur patrie : Elle leur a conservé la foi catholique en dépit des attaques de l'hérésie ; elle a fondé pour eux une durable et glorieuse royauté ; elle a étendu leur domination d'une mer à l'autre, sur des peuples nombreux, et les a rendus redoutables aux nations voisines. Puis l'orateur continue ainsi :

Cette mère chérie vous a donné la liberté dorée, car vous servez non des tyrans mais des rois craignant Dieu et que vous avez choisis vous-mêmes,

Leur puissance limitée par la loi ne vous fait aucun tort et vous ne subissez d'oppression ni de leur part ni de la part de maîtres étrangers. Vous seuls êtes à vous-mêmes vos propres tyrans quand vous n'exécutez pas les lois, et quand, par une fausse liberté ou plutôt par une licence effrénée, vous faites vous-mêmes obstacle à la justice. Voyez les citoyens des empires turc et moscovite : Quelle oppression, quelle tyrannie ils endurent ! Votre patrie n'est point ainsi ; elle est pour vous une mère et non une marâtre ; elle vous prend dans ses bras et ne permet pas que vous souffriez le moindre mal. C'est vous qui vous faites du mal et qui établissez la tyrannie des uns sur les autres en n'exécutant pas les lois et en entravant la puissance royale là où il ne le faudrait pas. Du côté de votre mère il n'y a rien qui justifie vos plaintes. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Voyez encore à quels biens, à quelles richesses, à quel bien-être vous a amenés votre mère, et comme elle vous a largement pourvus et dotés ! Car l'argent ne vous manque pas. Vous avez des vivres en abondance, des habits somptueux, des serviteurs, des chevaux et des chars à foison. Vous dépensez sans compter, et vos revenus se multiplient de tous côtés. Il n'y a que votre mère qui soit pauvre. Autrefois la bière était rare chez vous, et à présent le bouquet du vin parfume vos caves. Autrefois un drap grossier revêtait vos flancs, et à présent le velours et la soie. Autrefois les charriots couverts étaient rares et sans ornements, et souvent les selles tenaient lieu de coussins, et à présent on a des chars dorés à suspension et des carrosses avec glaces. Autrefois on servait des mets simples, et à présent des oiseaux et des chapons. Autrefois on avait une seule écuelle pour tous, et à présent on a des plats par douzaines.

O mère bien-aimée, tes enfants vont dans l'excès et abusent de ces biens pour se livrer au péché, aux vanités, aux folles dépenses. — Mais, répond-elle, en quoi suis-je coupable ? Ils ont l'usage de la raison et ils n'ont qu'à employer ces dons de Dieu en faveur des églises, pour la gloire de Dieu, pour la défense du pays, pour les châteaux-forts et d'autres préparatifs en prévision des temps mauvais et comme moyens de salut. Moi, je suis sans reproche quand je leur donne, car je suis leur mère. Eux, ils sont coupables, parce qu'ils ne m'écoutent pas et qu'ils abusent de ma bonté et des dons de Dieu.

Après avoir ajouté que la patrie leur a donné une paix fructueuse et la gloire militaire dont ils ne savent pas profiter, car chez eux « la paix et les biens qui en découlent tournent en folles dépenses, en excès et en fumier, les châteaux-forts sont déserts, leurs tours [de bois] sont vides et tombent en ruine et en pourriture, quand il faudrait songer aux troubles et aux guerres de l'avenir », Skarga s'écrie :

Que pouvait-elle faire de plus pour vous ? Comment ne seriez-vous pas tenus de la chérir cordialement, de la maintenir dans son intégrité, et, en cas de besoin, de tout sacrifier pour son salut ? En l'aimant, c'est vous que vous aimez ; en ne lui voulant pas de bien et en ne lui gardant pas la foi, c'est vous que vous trahissez...

Quand un vaisseau s'abîme renversé par les vents, l'homme insensé s'inquiète de ses ballots et de ses coffres. Il croit s'aimer lui-même et il se perd ;

car si le vaisseau est sans secours, cet homme sera englouti lui aussi avec tout ce qu'il a rassemblé. Si au contraire il dédaigne les coffres et les biens qu'il a sur le navire, et si, oubliant tout ce qui lui appartient, il se porte avec les autres au secours du vaisseau, il retrouvera ses biens et sauvera sa propre vie. Le très cher vaisseau de la patrie nous porte tous et nous y avons tout ce que nous possédons. Si ce vaisseau va mal, si nous n'en bouchons les fissures, si nous n'en épouisons l'eau, si nous ne faisons effort pour le maintenir à flot, et si, pour sa sécurité, nous ne négligeons tout ce qui est à nous, il coulera à fond et nous périrons nous-mêmes avec lui.

Skarga cite alors comme modèles un certain nombre d'hommes et de femmes des antiquités juive et païenne qui ont exposé ou sacrifié leur vie pour le salut commun, puis il s'écrie en s'adressant aux sénateurs : « Puissants seigneurs et dieux de la terre, ayez un cœur généreux et large pour le bien de vos frères... *Ne rétrécissez pas votre amour, ne le réduisez pas à vos maisons et à vos intérêts privés ; ne le renfermez pas dans vos coffres-forts et vos trésors. Que du haut de ces montagnes que vous êtes, cet amour se déverse sur tout le peuple comme la rivière dans la plaine unie.* » Ensuite il se retourne vivement contre les égoïstes qui n'aiment pas la patrie :

Il y en a qui disent : « Que m'importe la République si je m'y trouve mal et si je n'ai pas ce que je désire » Parler ainsi C'est montrer un cœur de brigand qui veut s'enrichir du tort fait aux autres. « Tâche de te suffire, misérable ; prie Dieu pour tes besoins et contente-toi de ta condition. Ne sois ni dépensier, ni prodigue, et ne fais pas périr des milliers de tes frères dans ton seul intérêt. »

Ceux-là cependant sont rares, grâce à Dieu, et Skarga attaque les nombreuses gens qui ne veulent pas servir la patrie parce qu'elle ne rétribue pas leurs services à leur gré. Il leur montre que la vertu doit être désintéressée et trouve en elle-même sa récompense, puis il termine son discours en priant Dieu d'inspirer à tous l'amour de la patrie.

A ce deuxième sermon de diète on pourrait rattacher les sermons d'actions de grâces et discours patriotiques que Skarga a prononcés en l'honneur de victoires remportées sur le hospodar Michel de Moldavie et sur Charles de Sudermanie (Kirchholm) ou à l'occasion de la prise de Smolensk ¹. Ils ne sont pas composés selon les règles ; mais ils

1. Le premier est un cri de joie et de reconnaissance envers Dieu, le roi, l'hetman Zamojski et les volontaires polonais, au nom de la Pologne, délivrée d'un péril extrême, et en même temps une verte réprimande à l'égard des nonces qui avaient rompu la diète précédente et empêché de préparer la défense de la patrie en niant le péril de guerre ; le second et le troisième sont la justification, au nom de la patrie et de la foi, de deux expéditions, l'une contre un prince usurpateur et hérétique, l'autre contre une puissance agressive et schismatique.

sont vibrants et d'une belle envolée. Nous ne pouvons nous y arrêter parce que leur étude demanderait un long exposé des circonstances historiques dans lesquelles ils ont été prononcés, et que les faits qu'ils célèbrent n'ont en somme qu'une portée assez restreinte. Nous nous contentons donc de les signaler comme des monuments d'inspiration patriotique et comme un hommage admiratif de Skarga à sa chère Pologne.

LE TROISIÈME SERMON DE DIÈTE traite de la seconde maladie de la République, la discorde intérieure. Cette discorde, qui sévit surtout à partir du ^{xvi}^e siècle ¹ et s'étendit au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e, exerça des ravages effrayants. Parmi les causes nombreuses qui amenèrent la chute de la Pologne il n'y en eut peut-être pas de plus grave ni de plus agissante. Se donner la tâche de la dénoncer bien haut et de la stigmatiser avec vigueur, c'était l'effet d'un courage civil véritable et d'un patriotisme vigilant et perspicace. Skarga montra ce courage et ce patriotisme dans le troisième sermon de diète. Nous dirons cependant avec regret que ce sermon n'est pas l'un des meilleurs. Skarga lui-même semble l'avoir reconnu puisque, contrairement à son habitude, il a cru devoir en indiquer d'avance le plan, et que, dans l'édition de 1610, il a essayé de corriger ce plan non par de légères retouches, mais par des remaniements notables. Outre le défaut de netteté, ce sermon pèche encore par le style. L'emploi répété et fastidieux de la même métaphore (liens ou chaînes) y fait tache et impatiente le lecteur.

Skarga expose d'abord les motifs qui doivent engager ses concitoyens à la concorde. Il parle ensuite de la discorde, des maux qu'elle engendre, des causes qui la produisent et des remèdes qu'il y faut apporter.

Les motifs de concorde sont d'ordre religieux et d'ordre politique. Les premiers sont un commentaire de ces paroles que saint Paul adresse aux Ephésiens : « Soyez un seul corps et une seule âme. » Les seconds, très peu développés par l'orateur, se ramènent à ceci : Ceux qui forment un même corps de nation, qui ont un même roi, les mêmes lois et les mêmes libertés ne peuvent vivre en dehors de la concorde.

Il faut avouer que ces considérations abstraites n'offrent qu'un intérêt médiocre. Skarga se relève quand il en arrive aux maux causés à son pays par la discorde :

Voyez, je vous prie, les dommages et les pertes qui résultent pour vous de la discorde. D'abord vous barrez toutes les voies qui mènent au salut de la patrie menacée de ruine, car comment pouvez-vous délibérer à son sujet au milieu des discordes et des divisions ? Comment pouvez-vous alors vous

1. V. p. 26, note 3.

entendre et vous assembler le cœur et l'esprit dispos, puisque la discorde, loin de porter à l'union, disperse et dissipe tout à tous les vents !... Qu'arrivera-t-il après ces diètes qui sont demeurées pour vous l'unique moyen d'écarter les malheurs et de guérir les maux de la République, si vous y venez poussés par des vents différents et avec des pensées contraires ? Cette année encore vous avez vu par expérience à quoi elles vous servent, à vous et à notre chère patrie ! Bien plus, ces diètes, qui étaient à vos yeux une panacée pour toutes les maladies de la République, se sont converties en poison. Elles augmentent encore la discorde et l'aliénation des esprits entre eux et de classe à classe. Elles amènent l'effusion du sang et la sédition, et vous en sortez plus brouillés que vous n'y êtes entrés. Ainsi les diètes, qui devraient fortifier la concorde et l'amour fraternel entre vous, servent à allumer la discorde. Il vaudrait mieux ne plus les tenir si vous ne mettez de côté cette turbulence de pensées et de sentiments et si vous n'accédez à la sainte concorde. Mais comment vous tirerez-vous d'affaire sans les diètes ? Il n'est pas facile de l'imaginer, même au prix des difficultés et des dangers que présenterait un changement complet de régime. De là (que Dieu nous en préserve !) peuvent surgir des guerres civiles qui sont pour un royaume la plus déplorable des calamités...

Voilà où conduisent les discordes et les dissensions. Pour Dieu, fuyez-les et déposez vos rancunes contre vos frères avant d'en arriver à une fureur plus grande. »

Ici le ton va s'élever et l'éloquence de Skarga va emprunter aux prophètes bibliques leurs expressions les plus fortes pour peindre les malheurs que la discorde attirera sur la Pologne.

Au milieu de vos discordes l'ennemi voisin [le Turc]¹ s'avancera pour vous surprendre et il dira : « Leur cœur s'est divisé ; ils vont périr. » Et il ne laissera pas échapper une si belle occasion de vous perdre et d'exercer sa tyrannie. Voilà ce qu'attend celui qui vous veut du mal, et il dira : « *Euge, euge*, nous allons les dévorer. Leur pied a glissé et ils ne peuvent nous échapper. » Et cette discorde amènera sur vous une servitude dans laquelle vos libertés seront englouties et tournées en dérision. Et il arrivera ce qu'a dit le prophète : « Le serviteur sera comme le maître, la servante comme la maîtresse, le prêtre comme le peuple, le riche comme le pauvre, le vendeur de biens comme l'acheteur. » Car tous, eux et leurs familles, ils gémiront aux mains de l'ennemi et au pouvoir de ceux qui les haïssent. Les terres et les grandes principautés qui se sont unies à la Couronne, s'agrégeant ainsi en un seul corps de nation, s'en détacheront et s'en sépareront inévitablement par l'effet de vos discordes, tandis que maintenant, avec leur concours, la force de votre bras peut être grande et redoutable à vos ennemis. Ces provinces vous abandonneront comme au verger, après la récolte des pommes, on abandonne la cabane qu'ébranle le moindre vent. Vous serez comme la veuve délaissée, vous qui gouverniez d'autres peuples, et vous deviendrez pour vos ennemis un objet de risée et de raillerie.

1. Il ne s'agit ici que de la Pologne. Dans le sermon sur S. Simon et S. Jude, le péril turc est dénoncé aussi, mais à propos de la discorde entre les princes chrétiens,

Votre langue, la langue de ce royaume, le seul resté libre parmi les grands royaumes slaves, vous la perdrez et avec elle votre peuple ; même les débris de ce peuple si ancien et si largement épanoui par le monde, vous les perdrez, et, comme il est arrivé à d'autres, vous serez absorbé par un peuple étranger qui vous hait.

Non-seulement vous n'aurez plus de roi de votre sang ni d'élection royale, mais vous serez aussi sans patrie, sans royaume à vous, bannis, partout misérables, méprisés, pauvres, vagabonds qu'on repoussera du pied là où auparavant vous étiez honorés.

Où ferez-vous la conquête d'une seconde patrie comme celle-ci, où vous pourriez acquérir autant de gloire, de richesses, d'argent, de trésors, de choses précieuses ou agréables ? Est-ce qu'il naîtra pour vous et pour vos fils une seconde mère comme elle ? Si vous la perdez, ne comptez pas en trouver une autre.

Vous servirez vos ennemis, dans la soif et la faim, dans l'indigence et le dénûment de tout. On vous imposera un joug de fer, parce que vous n'aurez pas servi le Seigneur votre Dieu dans la joie et le contentement du cœur quand vous aviez tout en abondance, et parce que, à la suite de cette abondance, vous aurez criminellement méprisé le roi, le prêtre et les autres autorités sous le couvert d'une liberté infernale, ne voulant ni porter le joug suave du Christ ni pratiquer l'obéissance.

Voilà les maux et les malédictions que vous préparent sûrement la discorde et les dissensions domestiques. Vous ne pouvez périr ni si vite ni si lamentablement par les violences et par l'invasion des ennemis du dehors que par la discorde. La pomme, quand elle commence à se piquer à la surface, peut encore se conserver si l'on en ôte la partie gâtée ; mais, quand elle se gâte et pourrit à l'intérieur, il faut l'abandonner tout entière et la jeter.

Pourquoi faut-il qu'après cette superbe page Skarga se mette à disserter sur la nécessité des inégalités sociales et se livre à un jeu de rhéteur en développant des analogies tirées de la musique et du corps humain ?

L'extrait du troisième sermon de diète que nous venons de lire et un autre que nous citerons du huitième sermon, ont fait donner à Skarga le nom de *prophète*, et dans le peuple polonais on croit volontiers qu'il a prédit point par point les malheurs de la Pologne. Cette conception populaire a même fait état de ce que Skarga s'est qualifié de petit prophète (*proroczyna*). Il est bon de remettre les choses au point et d'observer : que si Skarga a pris cette qualité ce n'est pas au sens de devin, mais au sens biblique de *nabi*, le héraut qui parle au nom de Dieu ; qu'en menaçant la Pologne d'une dure servitude, il n'a jamais pensé qu'à la domination turque ou tatare ; qu'il a donné pour cause du châtimement divin la tolérance des Polonais à l'égard des hérétiques (surtout des sociniens), les crimes publics comme l'homicide, etc. ; et cependant, quand la Pologne a péri les sociniens avaient été bannis

depuis longtemps et les hérétiques mis hors la loi, et les crimes étaient moins fréquents qu'au xvi^e siècle ; qu'il a donné comme des exemples terribles de la punition divine la Russie et la Hongrie et qu'il n'a point soupçonné les véritables et les plus dangereux ennemis de la Pologne. Il est bon de savoir également que toute la littérature du xvi^e siècle avant Skarga est si remplie de ces pressentiments prophétiques sur l'avenir malheureux de la Pologne qu'un récent historien donne les prophéties comme une des caractéristiques de cette littérature ¹. L'originalité de Skarga sur ce point est tout entière dans l'inimitable éloquence qu'il a mise dans ses prédictions.

LES QUATRIÈME ET CINQUIÈME SERMONS DE DIÈTE qui traitent de l'hérésie, quatrième maladie de la République, méritent les plus expresses réserves. Ce n'est pas que les théories soutenues par Skarga soient inacceptables ou absurdes, comme on le dit quelquefois ; c'est encore moins que leur forme littéraire soit défectueuse ; mais la qualité des arguments qu'emploie l'orateur, laisse singulièrement à désirer.

Dans le quatrième sermon Skarga veut établir que la religion doit être le fondement des Etats et que l'Etat chrétien en particulier doit être un *royaume sacerdotal*. Il en appelle à l'histoire du peuple juif et des anciens Romains, à celle des premiers chrétiens et de l'empire de Byzance, et là-dessus il se livre à de longs développements. Ces considérations pseudo-historiques ², qui ne sont qu'un écho des théories d'Orzechowski ³, ne nous touchent guère et nous semblent aujourd'hui appartenir à un autre âge. Skarga est plus intéressant quand il en vient à la Pologne qui est toujours demeurée strictement catholique depuis sa conversion au christianisme et qui est depuis peu en butte aux attaques de l'hérésie.

De nos jours, depuis plusieurs dizaines d'années, des hérésies se sont dressées contre la sainte foi catholique sur laquelle ce royaume a été établi et contre le sacerdoce auquel cet Etat est uni. Elles exhalent leurs fureurs et leurs ardentes inimitiés. Elles veulent que la foi catholique leur cède la place et que ce royaume soit établi sur une autre base, leur nouvelle religion venue

1, Ign. Chrzanowski, *Hist. Lit. niepodleglej Polski* (2^e éd., Varsovie, 1908), p. 73.

2. L'exemple des Juifs mène droit à la théocratie ; celui des Romains montre la religion absorbée par l'Etat ; celui des premiers chrétiens (de l'ère de persécutions et des invasions) ne permet pas de conclure parce qu'il s'agit d'une époque troublée et anormale ; celui des Césars de Byzance donne le spectacle de la confusion des deux pouvoirs avec prédominance du pouvoir politique.

3. Les théories théocratiques d'Orzechowski sont répandues dans toutes ses œuvres, et surtout dans sa *Chimara*. Cet auteur conclut intrépidement à la théocratie tandis que Skarga, qui a peut-être moins de logique mais plus de bon sens, refuse de le suivre jusque-là.

de l'étranger. Elles apportent un nouveau Christ et une nouvelle doctrine inouïe jusqu'ici en Pologne. Et quand nous accablons cette doctrine sous le poids de la vérité, des conciles, des docteurs et de l'antiquité, après des discussions où elles ont continuellement le dessous, elles ont recours à leurs artifices et à leurs inventions. Dans les diètes elles veulent forger des lois à elles, qu'elles appellent la *Confédération*. Pour un peu, sous la pression de ces lois elles banniraient entièrement la foi chrétienne de ce royaume, car elles amènent comme de l'enfer même des hérésiarques et toutes les erreurs des hérétiques, et elles ne veulent rien restituer de ce qu'elles ont pris ni se soumettre à aucun tribunal pour les dommages qu'elles ont causés aux églises...

Ce royaume a été édifié sur la foi catholique de la sainte Eglise romaine. Il est resté tel pendant six cents ans. Il a ainsi pris soin du vrai Christ et de son saint Evangile; il a ainsi honoré ses pères spirituels et ses prêtres; par là il s'est incorporé de nombreux peuples; par là il a échappé à ses ennemis et s'est acquis une grande gloire aux yeux des nations voisines. C'est ainsi qu'a crû ce vieux chêne, et aucun vent ne l'a renversé, car il a pour racines le Christ, ses ministres et la piété catholique envers Dieu. Remuez seulement ces fondements de l'ancienne religion et du sacerdoce, et vous verrez une énorme crevasse dans les murs de votre royaume, après quoi viendra l'écroulement. (Que Dieu nous en préserve!) »

Dans l'Etat polonais qui renferme cinq classes, d'après Skarga ¹, il n'y a pas de place pour les protestants qui forment une sixième classe, pas plus qu'il n'y a place dans la main pour un sixième doigt et dans le corps humain pour une troisième main ou un troisième pied. Après ces singulières et fausses analogies, on attend cette conclusion, qu'il faut bannir les hérétiques du royaume, et c'est ce que l'orateur avait semblé dire (en passant) dans le premier sermon de diète (*wyrzucie*, jetez-les dehors, 1^{re} édition); ici il s'abstient de conclure ²; l'auditeur ou le lecteur conclura pour lui.

Le cinquième sermon développe cette idée que la religion catholique soutient les royaumes, tandis que l'hérésie les renverse. Autant la première favorise l'union des citoyens, la distribution de la justice, le courage militaire et les vertus civiques, autant la seconde produit les effets contraires. Pour établir sa thèse Skarga ne recule pas devant des exagérations criantes, pas même devant le paradoxe. C'est ainsi qu'on le voit successivement soutenir : que les divisions des Polonais ont pour

1 Skarga distingue cinq classes dans la nation : le clergé, les sénateurs, les chevaliers (*szlachta*), les bourgeois et les laboureurs.

2. Cette abstention pourrait bien être calculée. Il y a en Skarga deux hommes qui sont parfois en contradiction : un doctrinaire inflexible qui poursuit l'hérésie sans relâche et qui recommande les mesures de coaction pour ramener les hérétiques (V. son commentaire du *Compelle intrare*, II^e Dim. ap. Pentec.), et un homme doux, un Polonais plein d'humanité, à qui la persécution répugne, sous quelque forme qu'elle se présente.

cause principale l'hérésie ¹ ; que les hérétiques ne peuvent pas être de bons citoyens ; qu'ils ne sauraient avoir du courage à la guerre ; qu'ils n'ont jamais battu et ne pourront jamais battre les Turcs ; que par nature les catholiques sont des agneaux, tandis que les hérétiques sont naturellement des loups, etc. N'insistons pas, et contentons-nous de dire en le déplorant que ce cinquième sermon est l'erreur d'un grand esprit.

On est bien aise de sortir de la lecture des quatrième et cinquième sermons, où l'esprit d'intolérance et le sophisme se donnent la main, pour entrer dans celle du sixième qui est le plus purement politique des huit sermons de diète et qui traite de l'affaiblissement de la monarchie. Ce sermon a été supprimé par Skarga dans l'édition de 1610. *L'article de Sandomir* contre les Jésuites où on proposait de les bannir, sous le prétexte entre autres qu'ils attaquaient les libertés de la noblesse et voulaient établir le pouvoir absolu, n'était pas si loin (1606), et il fallait être prudent malgré la défaite de l'adversaire.

Pour Skarga la religion est le cœur de la République, et le roi en est la tête. Comme dans un corps bien constitué il n'y a qu'une tête, la monarchie est la seule forme naturelle de gouvernement. C'est la monarchie qui a été établie chez des Juifs ², et c'est la monarchie que Jésus-Christ a donnée comme gouvernement à son Eglise. Les Romains n'ont vécu en paix que sous la monarchie, et les gouvernements qui ont duré le plus sont les grandes monarchies. Tout cela est longuement et laborieusement établi, et Skarga, sans jamais le citer, suit pied à pied Bellarmine quand il ne le copie pas. Nous n'avons pas à établir contre Bellarmine que Platon n'est pas aussi monarchiste qu'il le pense ³, et qu'Aristote ne l'est pas du tout, contrairement à ce qu'il croit ⁴. Lais-

1. Les Polonais étaient divisés avant la pénétration de l'hérésie, et sous Sigismond Ier la reine Bona avait semé la discorde parmi les grands. (V. *Vita Kmitæ*.) Il faut du reste observer que les Polonais n'ont point eu de guerre de religion et que la discorde entre catholiques et protestants n'était pas tellement grande : autrement on n'aurait pas vu les catholiques, malgré une vive opposition du clergé, laisser introduire dans les *pacta conventa* la clause *pacem inter dissidentes de religione servabo*.

2. L'idée de montrer par l'histoire des Juifs que la monarchie est le meilleur des gouvernements ne paraît pas heureuse, puisque la royauté a paru chez eux si tardivement. Skarga croit se tirer de difficulté en réduisant à presque rien le pouvoir des *Juges d'Israël* et en donnant à Dieu le gouvernement direct des Israélites, ce qui valait mieux que la monarchie.

3. Platon, *Lettres*, tome II, œuvres (édit. Didot), Πολιτικός, p. 602, xxxii : [Arbitror autem] *rectam gubernationem, si quando recta sit, circa unum, vel duos, vel paucos esse querendam*. P. 610, il préfère la monarchie avec de bonnes constitutions écrites.

4. V. *Politique* d'Aristote (trad. de Barthélemy-S.-Hilaire, 2 vol ; 1837). Préface, p. cxliii : L'aristocratie et le gouvernement parfait. P. xliii : Aristote n'est pas un partisan de la monarchie. P. xlii : Dans son gouvernement modèle, Aristote n'a pas nommé la monarchie, loin de là. V. *Polit.* liv. IV (7), liv. III (X, 7), etc.

sons ces thèses qu'on échafaude sur des raisons qui ne sont pas sans réplique et sur des faits qui se laissent ployer en tous sens ¹. Ce qui nous intéresse c'est la royauté de Pologne.

Notre monarchie polonaise, dit Skarga, exista plusieurs siècles avant le christianisme. Depuis qu'elle a reçu la foi chrétienne elle a duré près de 700 ans sans connaître d'autre gouvernement que la royauté avec un chef unique. Sous le gouvernement des douze palatins, les Polonais ont reconnu que ce [dernier] régime était mauvais, et ils sont vite revenus à la forme première et naturelle du gouvernement en disant : *mala est pluralitas principum ; sit ergo unus rex*.

Skarga se fait illusion sur le goût des anciens Slaves pour la monarchie, comme le montre l'antique et générale institution des *vétchés*. Ils avaient au contraire un goût prononcé pour l'indépendance ; comme leurs descendants ils se cabraient volontiers sous l'éperon de l'autorité, et ils préféraient la démocratie à la royauté, qui leur paraissait un joug intolérable ².

Il y a cent ans ³, continue Skarga, la république de Pologne a commencé à incliner d'une façon plus marquée vers un autre gouvernement opposé à la royauté [la démocratie] ; avec quel profit pour nous, les diètes nous le font voir par expérience. La dignité et l'autorité royale se voient débilitées par des maladies qui sont : une liberté excessive et menteuse, d'où naît la désobéissance des sujets ; un gaspillage des revenus et des biens de la table royale, et la transgression par la Chambre des nonces de l'ordre établi. Il convient de nous étendre un peu là-dessus, et, dans l'esprit de la chaire chrétienne, d'attaquer ces abus comme de grands péchés qui entraînent la perte du peuple de Dieu, sans craindre les brocards ni le reproche de porter atteinte aux libertés de la *szlachta* et de recommander le *dominium absolutum* [l'absolutisme] et par conséquent la tyrannie.

Skarga ne dira qu'un mot en passant du gaspillage des biens royaux ;

1. Skarga est revenu à plusieurs reprises sur l'excellence de la monarchie : serm. 1^{re} ap. Pentec. ; 11^e ap. Pâques ; Areopagus, IV^e sermon, p. 82 (éd. 1738). *L'Unité de l'Eglise*, 1^{re} Part., ch. vi ; *Défense du synode de Brest*, chap. III. C'était l'opinion communément acceptée dans l'Ecole depuis S. Thomas d'Aquin. (*Sum. Theol.* I^a, II^a, q. 105, art. I ; in IV. *Cot. gentes*, cap. LXXXVI.) Panigarola (cité par Labitte, *les Prédic. de la ligue*, p. 87) : *Il governo di uno solo il miglior fra tutti*.

Savonarole lui-même « croyait que le gouvernement le plus parfait est celui d'un seul », en théorie ; mais pour la pratique, il donnait la préférence à la démocratie. V. (Perrens, *Jer. Sav.*, tome I^{er}, p. 104 et 318, éd. in-12 (1853).

2. *Hist. générale de Lavis et Rambaud*, t. I, p. 700, chapitre sur la civilisation des anciens Slaves par M. Denis : « Ces peuples ne sont pas soumis à un seul homme, mais depuis les temps anciens vivent en démocratie (Procopé). Les Serbes et les Slaves sont des peuples libres et ils ne supportent ni l'esclavage ni l'autorité royale (Mau-ricie). » On voit que les écrivains byzantins ne sont pas de l'avis de Skarga.

3 Allusion à l'institution de la diète générale en 1493.

mais il va s'étendre longuement sur la *liberté infernale* que s'arroge la noblesse et sur les empiétements de la Chambre des nonces dans le gouvernement du pays.

Et d'abord il définit sa façon d'entendre la royauté. Il rejette l'*absolutum dominium* [le pouvoir sans limitation] qui n'est bon qu'en Dieu et chez un monarque pieux et juste ; mais ces monarques sont rares : « On pourrait, comme on dit, inscrire leur nom sur le chaton d'une bague. » La raison demande qu'on adjoigne aux rois un *conseil* et des *lois* pour soutenir leur faiblesse et les empêcher de s'égarer :

Nous ne recommandons pas la monarchie des Turcs, des Tatars et des Moscovites [l'*absolutum dominium* est donc pour lui le pouvoir arbitraire ou despotique], mais celle qui s'appuie sur de justes *lois* et sur un *Sénat* de sages, et dont le pouvoir est tempéré et limité par de pieuses constitutions ¹.

Telle était, selon Skarga, la monarchie d'Israël et la monarchie polonaise qui fut tempérée par le pouvoir spirituel des évêques. Les rois de Pologne par bonté (?) firent des concessions à leurs sujets (les nobles) ;

1. On remarquera la concordance de ce passage avec le reproche que faisaient les hérétiques à Skarga au temps du Rokosz (*Consilium...*, 1607, p. 21-22, cité par M. Chrzanowski, ou dans sa deuxième édition des sermons de diète, p. 221, xvi, note 3) : *Ex P. Scargæ ore audivimus... Reges olim Poloniæ de rebus ad Rempublicam spectantibus cum solis senatoribus deliberabant ; nunciorum istorum terrestrium quos vocant nullæ in hisce rebus partes erant, ut qui non ita dudum introducti sint.* Skarga dit, en effet, un peu plus loin dans ce VI^e sermon de diète : « L'institution des nonces, bonne à l'origine, a « dégénéré de façon très abusive. Pendant plusieurs siècles, les rois de Pologne ont « pourvu aux besoins de la couronne et tenu des diètes sans les nonces et avec le « seul concours du Sénat, leur conseil. On ne convoquait les nonces de la *szlachta* dans « les districts que pour les impôts, et les diètes tenues en commun avec eux se termi- « naient en trois ou quatre jours. Ces diètes étaient courtes, mais actives et profitables « au royaume. Mais comme l'institution des nonces a étendu son champ d'activité, il « en résulte qu'elle met de grandes entraves aux bonnes délibérations, et que, comme « vous le dites souvent entre vous, si quelque chose doit contribuer à la chute de la « couronne, c'est cette même Chambre des nonces (*kolo*) qui la renversera et la fera « périr le plus vite. » (Suit une virulente critique de la conduite des nonces à la diète, puis Skarga continue ainsi :) « Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'ils s'arrogent un « pouvoir capable d'entraver celui du roi et du Sénat, et que, comme on l'a dit, ils « transforment ainsi une monarchie glorieuse et salutaire à la société en une démocratie, « le pire et le plus funeste des gouvernements humains, impossible ici dans un « royaume si étendu. Cela revient à dire qu'ils veulent que la *szlachta* ou commun « peuple gouverne par ses nonces, et que le roi avec son conseil [le Sénat] ne fasse rien « sans eux, et ils veulent qu'il tienne compte de leurs conclusions. Ainsi cette couronne « doit changer totalement de nature et par conséquent périr, car elle est un royaume « et non une ville grecque, une ville suisse ou une Venise. Mais alors il faudrait que « la *szlachta* fût renfermée ou logée tout entière dans les mêmes murs ou dans la « même ville, pour que tous pussent immédiatement délibérer sur eux-mêmes. La « raison universelle, la pratique et l'expérience ont déjà tranché la question de savoir « si c'est une chose possible chez nous et si un pareil gouvernement contribue à la

ceux-ci ne s'en contentèrent pas et profitèrent des interrègnes pour arracher aux rois par des marchandages des libertés excessives, et maintenant par un stupide orgueil ils refusent d'obéir et ils ont l'impudence de dire : « Je suis né libre, étant noble, et je ne crains personne, pas même le roi qui ne peut rien sur moi en dehors des lois. » Ainsi ils tournent en outrage les faveurs qui leur ont été faites.

Ils ne se contentent pas de la liberté chrétienne vis-à-vis du démon, de la liberté nationale vis-à-vis de l'étranger, de la liberté dorée vis-à-vis de leur souverain et qui consiste à ne pas être sous le joug d'un tyran ; ils veulent jouir d'une quatrième liberté, la *liberté infernale* qui consiste à ne subir aucun joug, à n'obéir à personne. Tous n'en sont pas là sans doute ; mais le nombre de ceux qui se révoltent est assez grand pour affaiblir l'autorité royale.

Une seconde cause de cet affaiblissement vient de ce qu'on ruine le roi en dissipant les biens et les revenus royaux. « Vous-mêmes vous faites assez de plaintes là-dessus pour qu'il soit inutile d'insister. » Passons donc à une troisième cause qui est très funeste au bien public : c'est le rôle que les nonces prennent dans les diètes. Pendant des siècles, il n'y eut pas de nonces, et quand on les institua, ce fut seulement pour

« stabilité du royaume. Cependant ce gouvernement *popularitatis* a nécessairement ses « roitelets (*kroliki*)... » Plus loin : « Ne faites pas de votre roi un roi en peinture comme à « Venise... Confiez-leur [à vos souverains] le gouvernement *tout entier*. »

Dans le sermon de Wislica (2^e reproche : que dans nos sermons nous persuadons l'*absolutum Dominum*, p. 156 b et 160 a, éd. 1738), Skarga se défend d'avoir recommandé l'absolutisme et il affirme avoir toujours soutenu : « Que le meilleur gouvernement est le mixte, composé des trois formes de gouvernement [monarchie, aristocratie et démocratie], en sorte que la monarchie soit entourée et de l'aristocratie et de la démocratie, afin que le roi soit limité par un conseil et par la loi, que sa puissance ne déborde pas, qu'il n'erre pas dans le conseil et qu'il ne devienne pas un tyran. » Il ajoute que s'il a parlé de cela dans ses sermons, c'est « parce que la démocratie seule gâte tout ; que quelques individus peuvent détruire ce qui a été résolu sagement et profitablement au risque de nuire au royaume et de le détruire. »

Nous laissons à de plus habiles le soin de décider si cette défense de Skarga est satisfaisante ; mais nous voyons clairement qu'il préférerait la monarchie avec un Sénat (ne pas oublier qu'en Pologne le Sénat ou conseil royal a toujours été une chambre consultative) sans représentation, sauf pour la question de l'impôt. Bellarmin comprenait de même une monarchie tempérée accordant au peuple le minimum de part au gouvernement : *Utiliorem esse censemus hominibus hoc tempore monarchiam temperatam ex aristocratia et democratia quam simplicem monarchiam, modo tamen primæ partes monarchiæ sint, secundas habeat aristocratia, postremo loco sit democratia.* (*Controv.*, t. I, de Romano Pontifice, lib. I, col. 508.) Il est bon aussi d'observer que ce que Skarga appelle *absolutum Dominum*, ce n'est pas ce que les modernes appellent l'absolutisme, mais le despotisme ou, comme dit Bossuet, le gouvernement arbitraire. L'absolutisme moderne admet auprès du roi un conseil et au-dessus de lui des lois auxquelles il doit se soumettre ; mais il n'est responsable que devant Dieu et devant sa propre conscience. Cet absolutisme au sens des modernes paraît être l'idéal de Skarga.

vôter l'impôt. Maintenant ils prétendent gouverner et transformer la monarchie en démocratie. le pire des gouvernements. Ils entravent la marche de la diète, après qu'ils ont été élus par corruption et par l'influence de personnages riches, puissants et hardis. de *kroliki* (roitelets) qui les dominent et les mènent à leur guise ; ils ne poursuivent que leurs intérêts privés ; ils bouleversent tout.

Ainsi se vérifie ce qu'un sage païen a dit d'une république semblable à la nôtre : « Les sages y délibèrent [c'est-à-dire ici le Sénat] et les fous tirent les conclusions et font les décrets » : car parmi la multitude [les nonces représentent le peuple des nobles, les seuls qui comptent] il y a peu de sages, tandis que dans le Conseil du roi [le Sénat] la plupart, sinon tous, sont sages, vu que c'est pour leur sagesse qu'on les choisit, qu'on les nomme, qu'ils siègent, comme l'Ecriture le dit de Zorobabel ¹.

Il faut renoncer à ce gouvernement à plusieurs têtes, à ce gouvernement de la multitude inconstante et sans raison. Skarga rappelle les diètes précédentes, et en particulier la dernière (1597), qui n'ont pas abouti, et demande à quoi on aura recours si les diètes sont ainsi rendues vaines², elles qui doivent être le principal remède aux maux de l'Etat. Il termine par une prière empreinte du sentiment patriotique.

Dans LE SEPTIÈME SERMON DE DIÈTE qui est sur les mauvaises lois, Skarga débute par des notions élémentaires sur les diverses espèces de lois qu'il divise avec l'Ecole en *naturelle, positive, ecclésiastique et civile*. Tous les citoyens sont tenus en conscience de respecter les lois et de s'y soumettre ; mais elles doivent être justes, établies dans l'intérêt de tous et non d'une caste, et avoir une sanction. Ici l'orateur proteste contre l'inexécution des lois ³.

1. On voit par ce passage que nous avons tenu à citer ce que pense Skarga de la Chambre des nonces et comment ses préférences vont à une monarchie où le roi aurait simplement à ses côtés un Sénat nommé par lui, car c'est lui exclusivement qui choisit les sénateurs, et où les nonces auraient une part au gouvernement réduite au minimum.

2. Grabienski, *Hist. du peuple pol.*, I, 263 : Après la mort de Skarga, dans la période de 84 ans qui s'écoule entre 1652 et 1736, il y eut 26 diètes rompues dont 13 par la protestation d'un seul nonce. On sait que le premier nonce qui rompit à lui seul la diète fut celui d'Upita, Sicinski, en 1652. Le *Liberum veto* en était arrivé à ce monstrueux pouvoir. Ce qu'il y avait de pire, c'est que les lois votées à l'unanimité dans les séances précédentes tombaient par le fait même de la rupture de la diète. Skarga ne traite pas spécialement du principe de l'unanimité à la diète. Il est partial en faisant retomber tous les torts sur les nonces, car le roi par sa politique personnelle à l'intérieur et à l'extérieur irritait la nation et désaffectionnait ses sujets vis-à-vis de la royauté.

3. Skarga avait déjà protesté dans le sermon du VIII^e dim. ap. la Pentec. Quelques années plus tard, il protesta plus longuement et avec plus de vigueur dans le premier

Nous rédigeons des lois et pour la plupart elles ne sont pas exécutées. Nous barbouillons des pages, nous affichons du papier, et nous vivons dans l'anarchie tout comme devant, ce qui fait boiter fort le royaume et ceux qui l'habitent. Nous savons parler, écrire et dissérer ; mais nous ne savons pas agir. Parmi les fonctionnaires, il n'y en a pas de diligents, de rigoureux, de ponctuels, d'inflexibles. Pour un motif futile on se laisse détourner d'exécuter les lois, on se laisse apeurer, gagner par des cadeaux. Les autorités n'ont pas le courage de brider les méchants et de les contraindre au bien. Les juridictions sont mal fixées, morcelées, multipliées, et l'une gêne l'autre. Beaucoup de fonctionnaires ne peuvent se soustraire aux citoyens méchants et audacieux, ni défendre l'autorité du roi qui tient la place de Dieu. Quelques-uns ne veulent pas se donner de mal, ni s'attirer des inimitiés. Par là, tout s'affaiblit. Les lois sont sur le papier ; mais dans les mœurs règnent la méchanceté et la licence.

Pour donner plus d'autorité à leurs lois, les législateurs anciens les représentaient comme une inspiration des dieux. Mahomet a donné son Coran comme dicté par l'Ange Gabriel, et Luther a prétendu tenir son enseignement... du diable.

Les bonnes lois font le bonheur des peuples et les mauvaises causent leur perte. Ces dernières ne manquent pas en Pologne, et parmi les plus funestes, il faut compter la constitution de 1563, qui enlève à la juridiction ecclésiastique l'appui du bras séculier, la Confédération de 1573, la Constitution *neminem captivabimus nisi jure victum*, et la loi (plus exactement la coutume) qui fait des paysans les esclaves de leurs seigneurs.

La constitution de 1563, c'est, selon Skarga, le mépris jeté sur les tribunaux ecclésiastiques et une insulte à l'honneur de Dieu. C'est ensuite la porte ouverte à tous les crimes qui ressortissaient au tribunal épiscopal, comme l'adultère, l'inceste, l'usure, le sortilège, le parjure, etc., crimes qui n'ont plus dès ce moment de forum.

La Confédération de 1573, nous la connaissons déjà et nous savons ce que Skarga en pense depuis que nous l'avons vu la combattre dans les brochures sur le *Procès* ¹. Du reste il l'avait déjà condamnée dans la chaire ² et il renvoie à ses sermons. A propos de cette Confédération il nous faut compléter ce que nous avons dit de la politique de Skarga à l'égard des protestants.

sermon de l'*Areopagus* (recueil de quatre sermons sur les paroles de S. Paul devant Aréopage). *Leges aranearum telæ sunt et esse putantur*, disait Sokolowski dans un sermon latin (vers 1583). (*Socolovii opera*, Crac., 1591, *Orationes ecclesiasticæ*, VII, 1^{re} oratio, p. 336.)

1. V. Ce que nous avons dit sur le *Procès de la Confédération*, p. 236 et suiv.

2. XIII^e dim. ap. Pentec. (II, 192) ; XXII^e Pent. (II, 330) ; dim. ap. Noël, I, 60 ; V^e ap. Epiphanie, I, 127 ; XIII^e Pentec., II, 194.

Remarquons tout d'abord qu'au xvi^e siècle, l'intolérance est générale aussi bien chez les protestants que chez les catholiques ¹ ; il suffit de rappeler les opuscules de Calvin et de de Bèze sur la punition des hérétiques ², et les noms de Manz, Gruet, Servet, Gentilis et Crell (1600). Bellarmin assimile les hérétiques aux faux prophètes que l'Ancien Testament punissait de mort ³, et il fait observer que si on ne leur appliquait pas la peine capitale ils deviendraient pires et mériteraient après leur mort un plus grand châtement ⁴. Hosius recourt également au magistrat ⁵.

Skarga partage l'opinion de son temps ; il parle volontiers des lois polonaises contre les hérétiques, et il rappelle à plusieurs reprises la Confédération de Korczyn (1438) en particulier. Mais il sait que ces lois n'ont jamais été appliquées, et il ne demande pas le supplice des dissidents. Il se contente d'exiger que le magistrat civil les bannisse quand il le peut sans exciter de troubles. A propos de la parabole de l'ivraie, il dit dans un de ses sermons des dimanches :

Celui qui a la raison saine doit admettre qu'il convient de tolérer et de souffrir les hérétiques quand on ne peut les punir sans une guerre intestine et un dommage pour tout le royaume. Car beaucoup de gens de bien et d'innocents périraient, et des gens inoffensifs seraient opprimés (que Dieu nous en garde !). Nous disons de même des autres péchés. Celui qui voudrait supprimer d'un seul coup tous les usuriers atteindrait gravement les intérêts de ceux qui ont besoin d'emprunter. Au jugement dernier, dans cette dernière moisson tout [crime] recevra aussitôt son châtement. Mais ici dans la vie présente, les magistrats même les plus diligents ne peuvent extirper aussitôt et d'un seul coup tous les maux ; mais chaque magistrat est tenu d'empêcher les maux, de leur refuser la liberté, et de les punir avec prudence ⁶.

1. Lavissee et Rambaud, *Hist. gén.*, tome V, p. 336 : « Le droit commun du monde entier, c'était l'intolérance. Tout autour de nous, dans les Etats les plus civilisés, la « foi du plus grand nombre proscrivait impitoyablement les opinions dissidentes. » (G. d'Avenel.)

2. J. Calvinus ; *Fidelis expositio errorum Michaelis Serveti et brevis eorum confutatio ubi docetur jure gladii coercendos esse hæreticos*, 1554 ; Theod. Beza, *De hæreticis a civili magistratu puniendis*, 1554. V. dans F. Puaux, *Hist. de la Réformation française*, 1869, tome I, p. 344 et sqq., les opinions des Eglises suisses sur le supplice qu'il faut infliger à Servet.

3. *Controv.*, tom. II, lib. III, *De Laicis*, cap. XXI.

4. *Id.*, *ibid.*, cap. XI.

5. Hosii Opera, t. I, 620, *De expresso Dei Verbo : Eos [hæreticos] non stylo sed sceptro magistratus coercendos esse*. Le chanoine Kossobucki était d'un avis contraire ; il écrit à Karnkowski (*Epist. ill. vir.*, sig. Uu. II, 1572) : *Mirari plerumque mihi subit non admodum prudentem aliquorum persuasionem qui dissensiones has religionis ferro tantum ac flamma cohiberi ac sisti posse*.

6. Sermon du 5^e dim. ap. Epiph., 1^{re} P. (I, 129).

Ainsi Skarga veut en principe qu'on punisse les hérétiques, mais avec prudence, et qu'on leur refuse la liberté. Il ne faut les tolérer que quand on ne peut pas faire autrement. La tolérance à ses yeux ne peut être que précaire et toujours révocable. Il ne veut pas qu'on souscrive à la Confédération ; il ne parle pas d'en modifier les termes de manière à la rendre acceptable aux catholiques ; en un mot, il ne veut aucun arrangement qui donnerait aux protestants une situation légale, car ce serait à ses yeux prendre la défense de l'hérésie ¹, et une loi qui prend l'hérésie sous sa protection est une loi criminelle. Si l'on avait objecté à Skarga que les hérétiques très affaiblis ² ne pouvaient plus nuire, il aurait répondu « qu'il faut toujours craindre un retour offensif, que l'hérésie est une maladie qui récidive et qu'une étincelle peut rallumer l'incendie ³ ». Il aurait ajouté que plusieurs centaines de catholiques reculent devant dix hérétiques, tant les catholiques sont pusillanimes ⁴. Donc, ni par principe, ni par prudence, Skarga n'admet d'accommodement avec les hérétiques.

La troisième loi que blâme Skarga est la constitution : *Neminem captivabimus*, qui est comme l'*habeas corpus* de la noblesse polonaise. Il est incontestable que cette Constitution avait de graves inconvénients dans un pays aussi indiscipliné que la Pologne et qu'indirectement elle favorisait l'impunité : mais en elle-même elle n'était pas mauvaise et il fallait ne pas l'attaquer de front et se contenter de signaler l'abus qu'on en faisait.

Quant à la loi (?) qui réduisait en servitude les paysans, Skarga a protesté plus d'une fois dans ses sermons ⁵ contre ce retour à la barbarie ⁶. En 1619, il a inséré dans la troisième édition des sermons de diète l'éloquente tirade qui suit :

Il faudrait aussi toucher un mot de cette mauvaise loi qui rend esclaves

1. Dim. ap. Noël (I, 60) : « [Ceux qui admettent la confédération] donnent aux hérétiques une protection légale (*im obrone prawna daja*). »

2. Il admet que l'hérésie est en décroissance : Ve dim. ap. Epiph., VIIe dim. ap. Pentec.

3. VIIe dim. ap. Pentec. (II, 124).

4. *Invitation à la pénitence*, p. 123 (édit. Turowski).

5. Xe ap. Pentec., 2e (II, 163) ; SS. Innocents, 3e (III, 88) ; XXe ap. Pentec., 2e (II, 309) ; S. Michel, 2e (III, 295) : « Ces pauvres gens qui ne savent pas se défendre et qui n'ont pas d'amis pour plaider leur cause... Si les grands qui traitent de chiens les paysans et qui les tuent à volonté comme des bêtes, y réfléchissaient seulement... Ce paysan abandonné et délaissé par tous est parfois meilleur qu'eux aux yeux de Dieu. » — IIIe Epiph., 2e ; XIe Pentec. (II, 168).

6. Sk. n'est pas seul à protester : V. *Act. capit. Vladisl.*, A. H. XIII, 318 (1548) ; *Act. du synode [réformé] de Włodzyslaw*, IV (dans Jablonowski, *Hist., cons. Sendom.*, p. 206).

les *kmétons* [paysans], ces pauvres gens nés libres, polonais, fidèles chrétiens, sujets infortunés, comme s'ils étaient des *mancipia* [esclaves] achetés à prix d'argent ou faits prisonniers dans une guerre légitime. Et il y a des maîtres qui font d'eux ce qu'ils veulent, qui ne leur accordent aucune protection pour leurs biens, leur santé et leur vie, ni aucun *forum* [tribunal] pour la réparation des maux parfois intolérables qu'on leur fait; des maîtres qui leur imposent ce *supremum dominium* dont nous avons horreur pour nous-mêmes. Pour savoir si cela est permis et si une pareille loi renferme un brin de justice, il faudrait le demander aux lois et aux coutumes tant ecclésiastiques que séculières de toute la chrétienté. Si ces hommes n'ont été ni achetés ni pris à la guerre, s'ils ne sont ni turcs ni tatars, mais de sang polonais, s'ils sont chrétiens, pourquoi gémissent-ils dans cet esclavage? Pourquoi ne les traitons-nous pas en mercenaires et non en esclaves? Cet homme demeure sur ta terre et se comporte mal; chasse-le de ta terre, mais ne lui prends pas sa liberté d'homme et de chrétien, et ne te fais pas toi-même sans juge le maître suprême de sa santé et de sa vie!

Les anciens chrétiens qui avaient, étant encore païens, acheté des esclaves, leur rendaient à tous la liberté comme à des frères en Jésus-Christ, parce que le saint baptême les avait affranchis de la servitude du diable. Et nous, chrétiens, fidèles et saints; nous Polonais, appartenant à un peuple qui ne fut jamais esclave, nous les asservissons par force et sans aucun droit; et quand la misère les a forcés à prendre la fuite, nous les revendiquons en justice comme s'il s'agissait d'un bétail acheté. Et quand ces pauvres malheureux cherchent ailleurs leur subsistance, nous tirons d'eux une rançon comme font les Turcs avec leurs captifs. C'est là une chose inouïe dans toute la chrétienté. Je sais bien que tous ne font pas cela chez nous; mais selon cette loi mauvaise, inique et en quelque sorte sauvage, chacun peut le faire au risque de se damner (Dieu nous en préserve!).

Comment avec une pareille loi ne pas rougir devant le monde chrétien tout entier? Comment oser étaler aux yeux de Dieu cette injuste tyrannie? Comment ne pas craindre que, par l'effet de la vengeance divine, les païens n'usent à notre égard de la même violence et de l'*absolutum dominium* ¹.

Dans le sermon suivant, Skarga revient encore sur ce sujet, et nous ne résistons pas au plaisir d'anticiper pour citer ce passage :

Et le sang ou la sueur des sujets vivants ou des *kmétons* qui coule à jet continu et sans fin, quelle punition cela réserve à tout le royaume! Vous dites vous-mêmes qu'il n'y a pas d'Etat où les sujets et les laboureurs soient accablés sous un *absolutum dominium* semblable à celui que la *szlachta* leur impose sans aucun obstacle légal, et nous voyons de nos yeux la grande oppression non seulement des *kmétons* seigneuriaux, mais même des *kmétons* royaux, dont ni les uns ni les autres ne peuvent se dégager ni se

1. Dans le III^e sermon de diète, se trouvait déjà l'allusion suivante aux paysans (supprimée dans l'édition de 1610) : Que dans la République les classes supérieures ne méprisent pas les bourgeois et les paysans ! Ces pauvres petits vermisseaux si méprisés et si opprimés par vous. Voyez comme ils vous soutiennent, vous nourrissent et vous enrichissent. Ayez donc pour eux quelque considération.

libérer. Le propriétaire terrien [le noble] ou le *staroste* royal irrité non seulement dépouille le pauvre serf de tout ce qu'il possède, mais il le tue quand il veut et comme il veut, et il ne souffre même pas un mot de blâme sur ce point.

Voilà comment ce royaume prend soin de ses sujets, de ces pauvres vermiseaux qui nous font vivre ! C'est pourquoi le Seigneur vous fait cette menace dans Isaïe : « Vous avez ravagé ma vigne, et les dépouilles de mes pauvres sont dans votre maison. Pourquoi écrasez-vous ainsi mon peuple et broyez-vous la tête de mes pauvres ? » *Les kmétons sous leurs seigneurs sont comme le grain sous la meule.* Et le prophète continue en nous faisant savoir comment, avec cette dépouille des pauvres, on donne à sa femme et à ses filles ces parures luxueuses et recherchées ; et enfin il prédit ce châtimement : « Aux parfums succédera la puanteur, aux ceintures dorées les cordes et aux cheveux frisés la nudité et la calvitie ; au lieu de mouchoirs blancs vous porterez des cilices... et tes plus beaux hommes périront par l'épée, et tes forts dans le combat ; et tes portes gémiront, et Jérusalem trônera sur une terre déserte. »

Skarga termine le septième sermon par cette pensée qu'une mauvaise loi est pire qu'un tyran et, par l'exemple de l'empereur Maurice, il engage les Polonais à se hâter d'abroger toutes ces mauvaises lois sous peine de la punition divine ; puis il finit par la prière habituelle.

LE HUITIÈME ET DERNIER SERMON DE DIÈTE est d'un bout à l'autre une véhémence protestation contre l'impunité accordée en Pologne à certains crimes sociaux suivie de la menace prophétique des malheurs qui seront le châtimement de cette impunité. Voici le début de ce sermon dont le texte est le verset de l'Ecclésiastique cité si souvent par Skarga : *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias...* (Eccli, x, 8).

Au moment où vous allez vous séparer, nous avons à parler de l'impunité accordée à des péchés publics auxquels vous pouvez porter remède, non seulement à la diète, mais encore chez vous et partout, pourvu que vous le vouliez vous mêmes ; péchés qui appellent la vengeance divine et qui souillent la terre et l'invitent à dévorer ses habitants, selon cette parole du prophète : « La terre a été souillée par ses habitants, car ils ont transgressé la loi, changé le droit et rompu l'alliance éternelle ; c'est pourquoi la malédiction dévorera la terre... Le son joyeux des tambourins cessera et aussi le chant de ceux qui se réjouissent. Ils ne boiront plus en chantant, mais leur breuvage sera amer. La ville de vanité sera réduite en poudre ; ses maisons seront fermées, et personne n'y entrera plus. »

Il y a dans les prophètes beaucoup de menaces semblables qui annoncent aux royaumes leur chute, comme le sage l'a fait entendre dans les paroles citées en tête de ce sermon. Et moi aussi, votre pauvre chétif et indigne prophète, je vous signale les iniquités, les injustices, les calomnies et les perfidies dont ce royaume et ses habitants sont infectés et dont ils ne veulent ni sortir ni se corriger. A cause d'elles, cette terre vous rejettera assurément

et le Seigneur la fera occuper par un autre peuple : et il vous enlèvera ce royaume, à vous et à vos fils, et il le donnera à des étrangers, vos ennemis, après vous avoir détruits, vous et vos fils, si vous ne vous amendez pas. C'est ainsi que Dieu en a usé à l'égard des sept peuples chananéens en Terre Sainte ; et, comme le dit l'Écriture, il les a extirpés de cette terre et les a mis à mort à cause de leurs péchés et de leurs iniquités ; puis il a fait occuper ces royaumes par d'autres peuples qu'il s'était choisis.

Le péché capital, l'iniquité la plus grande de ce royaume, c'est le blasphème contre le Dieu des chrétiens, un dans la Trinité, blasphème qu'on autorise et laisse se répandre, en sorte que, non seulement quiconque le veut le profère, mais encore l'écrit et l'imprime sans craindre le Très Haut, notre Dieu en trois personnes, le Dieu que nous ont apporté le saint Évangile et la religion chrétienne révélée du ciel. La secte anabaptiste, ou plutôt la secte païenne, se répand partout. En Lithuanie surtout, dans la terre de Lublin, en Grande et en Petite-Pologne, en Prusse, on blasphème la très sainte Trinité du Dieu des chrétiens, et ce blasphème se propage librement, sans interdiction ni défense. Et tout le royaume contaminé par cette autorisation se porte vers ce péché et vers la vengeance divine. Et en effet, si le péché du seul Achan [un voleur sacrilège] empêcha la victoire de toute une armée, et si Dieu refusa à cette armée tout succès contre l'ennemi tant que ce péché ne fut pas expié, tant de gens qui blasphèment Dieu attireront bien davantage la vengeance divine sur ceux qui n'interdisent pas ce crime, et qui ne disent pas comme Phinéas et ses compagnons aux descendants de Ruben et de Gad : « Vous avez abandonné aujourd'hui le Seigneur ; demain sa colère se déchainera sur tout le peuple », c'est-à-dire, sur ceux qui se sont tus et qui ont laissé faire.

Isaïe menace de chute le royaume tout entier pour l'outrage envers Dieu et le blasphème contre son saint nom : « Malheur à la nation pécheresse, dit-il, malheur au peuple chargé d'iniquités. Ils ont abandonné le Seigneur et blasphémé le Dieu saint d'Israël. » Et voici le résultat : « Votre terre sera dévastée et vos villes seront détruites par le feu. Sous vos yeux les étrangers ravageront vos champs et vous serez abandonnés comme la hutte de la vigne, comme la feuillée du jardin, comme la ville dévastée par l'ennemi. »

Et Skarga continue sur ce ton en protestant successivement contre l'hérésie spoliatrice, la vénalité des juges et les lenteurs de la justice, la multiplication des meurtres, l'oppression des paysans par les seigneurs, l'usure qui monte à trente pour cent d'intérêts, le luxe, le vol des deniers publics, et toute sorte de péchés que les lois n'atteignent pas, le parjure, l'impudicité, la spoliation des faibles, etc. Après cette revue des crimes publics, Skarga épouvanté du châtement qu'ils méritent s'écrie avec une douloureuse éloquence :

Malheureux royaume, que ferai-je de toi !

Si j'étais Isaïe, j'irais par les champs, pieds nus et dévêtu, et je vous crierais à vous, voluptueuses et voluptueuses, pécheurs et pécheresses qui transgressez la loi de Dieu : « Voilà comme on vous dépouillera et comme

vous ferez briller vos jambes quand le Seigneur amènera l'ennemi contre vous et vous livrera à une pareille honte. Et votre iniquité sera comme une haute muraille lézardée qui tombera au moment où vous n'y penserez pas, et comme le flacon d'argile heurté violemment dont il ne restera pas un tesson pour transporter un peu de feu et puiser un peu d'eau à la citerne. » Les murs de votre République se lézardent continuellement, et vous dites : « Ce n'est rien ; ce n'est rien ; la Pologne se maintient par l'anarchie. » Mais, au moment où vous n'y penserez pas, elle tombera et vous écrasera tous.

Si j'étais Jérémie, je me mettrais des entraves et des fers aux pieds et une chaîne au cou, et, à vous pécheurs, je crierais comme lui : « Ainsi on entravera les seigneurs, et on les emmènera comme des moutons dans des pays étrangers. Et je montrerais un vêtement moisi et pourri, et, après l'avoir secoué pour qu'il tombe en poussière, je vous dirais : « Ainsi périront, disparaîtront et s'en iront en cendres et en fumée votre gloire, vos richesses et vos biens. » Puis prenant un vase d'argile, après vous avoir tous convoqués, je le jetterais violemment sous vos yeux contre la muraille en disant : « Je vous briserai, dit le Seigneur, comme ce vase dont les morceaux ne peuvent plus être joints ni raccommodés. » Et comme lui je crierais avec larmes : « Qui donnera de l'eau à ma tête et une source à mes yeux pour pleurer nuit et jour les morts de ma patrie et de mon peuple. » Je fuirais dans le désert et je m'éloignerais de mon peuple, car il est composé de fils dégénérés (quoique nés de pères excellents), et d'un ramassis de criminels. Ils ont tendu leur langue comme un arc de mensonge et d'erreur. Que chacun se garde de son frère et n'ait en lui aucune confiance ! Sur les lèvres ils ont la paix, et en secret ils tendent des pièges. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Pour nourriture je leur donnerai de l'absinthe et de l'eau de fiel pour boisson. » Appelez les pleureuses et qu'elles se lamentent sur nous en disant : « Versez des larmes, nos yeux, et répandez des pleurs, nos paupières. Oh ! comme nous avons été vaincus et fortement déshonorés ! La mort est entrée par nos fenêtres ; elle a fait irruption dans nos demeures ; elle a exterminé nos enfants sur le seuil et nos jeunes gens dans les rues. Les cadavres gisent à terre comme le fumier dans les champs, comme l'herbe derrière le faucheur ; et il n'y a personne pour leur donner la sépulture. »

Si j'étais Ezéchiel, après m'être rasé la tête et la barbe, je diviserais ma chevelure en trois parts : je brûlerais la première ; je couperais menu la seconde, et j'abandonnerais la troisième au vent, et je vous crierais : « Vous périrez, les uns par la faim, les autres par l'épée, et le dernier tiers sera dispersé par le monde. » Et je ne sortirais de ma demeure ni par la porte ni par la fenêtre ; mais je percerais la muraille comme pour fuir et je vous crierais : « Il en sera de même de vous. Aucun château fort, aucune tour ne vous protégeront ; l'ennemi vous abattra tous et vous fera périr. »

Si j'étais Jonas, allant par les rues je vous crierais : « Quinze jours ne se passeront pas, et Ninive, c'est-à-dire votre royaume, périra. »

Craignez donc ces menaces. Je n'ai pas reçu de Dieu une révélation particulière sur vous et votre ruine, mais j'ai un message (*poselstwo*) de Dieu pour vous : j'ai mission de vous faire voir vos iniquités et de vous annoncer le châtiment qui s'appesantira sur elles si vous ne les faites disparaître.

A la suite de ces menaces prophétiques pour lesquelles il a fait un si

heureux usage des textes d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel, Skarga remarque que les menaces divines sont de trois sortes : celles qui servent d'avertissement aux hommes disposés à se convertir ; celles qui ne se réalisent pas dans la génération présente, mais dans la postérité ; et celles qui se réalisent immédiatement sans faute.

Avec quelle sorte de menaces Dieu m'a-t-il envoyé vers vous ?... Je n'en sais rien. Je ne sais qu'une chose, c'est que l'une des trois ne vous manquera pas ; et moi votre très humble serviteur, je vous souhaite la première, mes très chers frères, à vous, à mon peuple et à ma patrie bien-aimée.

Et Skarga finit par une fervente prière pour la conversion de la Pologne inspirée par le patriotisme le plus pur et accompagnée d'une pressante exhortation à faire pénitence.

Par cette analyse des sermons de diète on a pu se rendre compte du caractère de la prédication politique de Skarga. L'orateur, dégagé de tout intérêt personnel et de tout esprit de parti et animé uniquement de l'amour de l'Eglise et de la patrie, s'élève sans effort à une grande hauteur des vues et n'oublie pas un instant qu'il est le représentant de la morale chrétienne. C'est au nom de cette morale qu'il condamne le défaut de patriotisme de la noblesse et son égoïsme de caste, ses divisions et son indifférence religieuse, les entraves qu'elle apporte à l'exercice légitime de l'autorité royale, son mépris des lois et de la justice, et sa complicité dans les crimes qui souillent la terre de Pologne. Quelque opinion que l'on ait sur certaines théories de Skarga, il faut convenir qu'il a courageusement mis à nu les plaies de sa chère patrie ; qu'il a mieux que pas un discerné certaines causes de sa ruine future, comme l'affaiblissement de la royauté polonaise et l'anarchie déguisée sous le nom de libertés nobiliaires ; qu'enfin la politique chrétienne n'a jamais eu en Pologne d'interprète plus convaincu ni plus éloquent que lui ¹. »

1. Le comte Tarnowski (*Pisarze polit.*, XVI w. (Crac., 1886, tom. II, p. 448) va jusqu'à dire que les sermons de diète, comme sermons politiques et patriotiques, sont peut-être uniques en leur genre dans toute l'histoire de l'éloquence de la chaire. Il est bon de savoir que cet auteur croit que les Sermons de diète ont été réellement prêchés tels que nous les avons, ce qui est au moins douteux.

CHAPITRE SIXIÈME

LA RHÉTORIQUE, LA LANGUE ET LE STYLE DES SERMONS DE SKARGA.

Tous les orateurs ont leur rhétorique. Ceux même qui n'ont point étudié et qui n'ont d'autre inspiration que l'éloquence naturelle, suivent d'instinct certaines règles dans leurs discours et font de la rhétorique sans qu'ils s'en doutent. Il est donc légitime de nous demander quelle a été la rhétorique de Skarga, d'autant plus que, contrairement à une opinion aussi fausse qu'accréditée, il travaillait fort ses discours ¹. On sait d'ailleurs qu'il pratiquait Cicéron dont les traités de rhétorique ne pouvaient lui être inconnus.

Il est donc faux de soutenir que Skarga méprise l'art et qu'il dédaigne de s'astreindre aux règles de la rhétorique ; il est faux qu'il fasse ses sermons sans plan et qu'il s'en remette au hasard de l'inspiration. Mais il est vrai que son art a quelque chose de primitif, que ses plans sont souvent mal bâtis ², qu'il néglige ordinairement les transitions ³, et que sa méthode d'exposition n'est pas assez dégagée de l'homélie pour être régulière. Nous avons déjà fait observer que ses Ser-

1. Birkowski (or. fun. de Sk.) : « Il savait bien ce que Cicéron, le père de l'éloquence, a dit : *Stylus est optimus dicendi magister* ; aussi écrivait-il une fois ou deux et même trois fois chaque sermon d'un bout à l'autre en polonais jusqu'à ce qu'il fût au goût et à la portée de l'auditeur. Wielewicki (*S. R. P.*, XIV, 79) : *ad conciones ita se parabat, ut eas idiote polonico de Verbo ad verbum scriberet, et dum primum in Societate concionibus faciendis applicatus erat, aliquando secundo et tertio unam concionem scribebat, quamdiu videlicet ad palatum non esse videbatur*. Skarga lui-même dit dans la dédicace à Bobola de l'*Areopagus*, qu'il aurait pu donner à ce sermon une forme plus parfaite (*doskonalej wyprawic*) si son voyage en Lithuanie n'était survenu.

2. Ses transitions forcées ou artificielles le font voir (V. II^e Epiph. (I, 93) ; Quinquagés. (I, 173) ; Vendredi Saint (I, 291) ; Ascension (I, 416) ; V^e Carême (I, 245) ; et aussi certaines digressions (II^e Epiph. (I, 850).

3. Nous avons signalé ce point en particulier au sujet du premier sermon de diète, et dans les notes de la traduction de ce sermon nous avons marqué les transitions qui brillent par leur absence. Skarga est à ce point de vue le contre-pied de Bourdaloue qui prend toujours soin d'éclairer sa marche et de faire voir l'enchaînement des vérités qu'il expose ; on l'a même accusé quelquefois d'aller dans l'excès, mais on a oublié que le prédicateur doit prévoir les distractions de ses auditeurs.

mons des dimanches et des fêtes sont un genre hybride qui tient à la fois de l'ancienne homélie et du sermon moderne sans être purement ni l'une ni l'autre.

L'habitude qu'il a prise de diviser invariablement son sermon en deux parties quel que soit l'Evangile du jour et de réserver la première au dogme ne va pas sans un grave inconvénient, car l'unité du discours en souffre, et presque toujours les deux parties du sermon forment deux sermons distincts plus d'une fois sans aucun lien l'un avec l'autre¹. Or sans unité il n'y a pas d'œuvre d'art. Tous les théoriciens de l'art s'accordent là-dessus².

Chez Skarga les deux parties du sermon se développent tantôt sous la forme scolastique, tantôt sous la forme homilétique. Dans la première partie il disserte volontiers et établit le dogme par une thèse où les preuves tirées de l'Ecriture sont suivies ou accompagnées des preuves tirées des Pères, de l'histoire ou de la raison naturelle. Il use aussi du procédé de l'énumération dans la première partie ; mais ce procédé est surtout employé dans la seconde. Non seulement il en use³, mais il en abuse⁴, et certaines énumérations sont arbitraires et amenées par un parallélisme ou une antithèse dont le naturel est la moindre

1. Le 1^{er} sermon sur la Trinité (II, 1) se compose en réalité de deux sermons accolés, l'un (1^{re} partie) sur la Trinité et l'autre (2^e partie) sur la miséricorde. Le V^e dim. du Carême, 1^{re} p. la Pénitence, 2^e p. sur l'Evangile du jour. D'autres fois Sk. renverse l'ordre naturel (III^e Avent, I, 27) ou fait une division purement arbitraire en deux parties (*ibidem*). Epiph. (III, 99 : il devrait y avoir trois parties à traiter et il en remet une à plus tard). Quinquagésime, mardi Pentec. (I, 460 : cinq parties en réalité). VII^e ap. Pentec. a en fait trois points dont les deux premiers sont réunis dans la 1^{re} partie. 1^{er} dim. ap. Noël (la 1^{re} P. renferme deux points). Fête de S. André (quatre points, dont deux dans chaque partie), etc... En un mot partout le cadre adopté par Skarga éclate à cause de son étroitesse ; il l'oblige à écourter ses démonstrations auxquelles il donne l'air d'être étriquées et sans ampleur.

2. Fénelon, *Lettre à l'Académie*, projet de rhétorique, après Horace et Boileau.

3. Les 4 tribunaux divins (1^{er} Avent). Les 4 qualités d'un navire (l'Eglise) (IV^e Epiph.). Les 4 privilèges de S. Pierre (IV^e Pentec.). Les 4 opérations de la vraie sagesse (VIII^e Pentec.). Les 4 différences du bapt. du Christ et de S. J.-Baptiste (III^e Avent). Les 5 pains de l'âme (IV^e Carême). Les 5 obligations de la justice (Vend. Saint, 1^{re} des 7 paroles). Les 5 avantages de la présence du Christ (lundi de Pâques). Les 5 [il en annonce 4] effets de la miséricorde (1^{er} de la Trinité). Les 5 miracles de la conception et de la naissance de S. J.-Baptiste (fête des Saints). Les 5 préparations à la venue du Messie (IV^e Avent). Les 6 obstacles aux fruits de la prédication (Sexagés.). Les 6 tonneaux d'eau amère du mariage (II^e Epiph.). Les 7 inventions de N.-S. dans le S.-Sacrement (2^e Fête-Dieu). Les 7 fruits des cérémonies (IX^e Pentec.) Les 10 circonstances qui offensent Dieu dans le péché (XXI^e Pentec.).

4. Toussaint : les 7 biens venant des saints et les 8 vertus qu'ils ont pratiquées. XVII^e ap. Pentec. (2^e sermon) : les 4 devoirs de l'amitié, suivis des 7 propriétés de la vraie charité, suivies elles-mêmes des 5 offices exigés par la charité (ou effets de la charité).

qualité ¹. Les développements sous forme homilétique sont les meilleurs ² et bien supérieurs à ses dissertations théologiques ³. Est-ce parce que l'homélie lui laisse plus de liberté dans les mouvements ou parce que l'habitude d'étudier et de méditer l'Écriture lui en facilite le commentaire et la paraphrase ? Cette seconde raison nous paraît la plus probable. Nous savons déjà que Skarga cite de nombreux versets bibliques, mais ce que nous n'avons pas encore dit, c'est qu'il recourt continuellement à la Bible pour en tirer quantité de faits qu'il donne sous la forme d'exemples. Chez lui c'est un procédé de développement si commun qu'il tourne à l'amplification ⁴.

Nous ne nous arrêterons pas davantage au côté technique des sermons de Skarga pour ne pas ennuyer le lecteur ; il vaut mieux dire un mot de sa langue et surtout de son style.

Tous les critiques polonais sont d'accord pour reconnaître en Skarga un de leurs plus purs écrivains, sinon le plus pur. Au point de vue de la langue, Skarga a dans son pays une réputation semblable à celle dont jouissent chez nous Pascal et Bossuet. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. De son temps la langue polonaise n'était pas encore définitivement fixée malgré les écrits d'un Rej et d'un Orzechowski ⁵. Les grandes matières comme la théologie, la philosophie, l'histoire, et le droit étaient traitées en latin. Jusqu'à Sigismond Auguste, les constitutions politiques elles-mêmes n'étaient pas rédigées en polonais. La langue nationale dédaignée, — car à la cour on parlait plutôt l'italien (sous la reine Bona) ou l'allemand, — était considérée comme la langue du commun peuple. Sous Batori

1. Fête-Dieu (1^{er} sermon) : les 7 merveilles de la manne comparées aux 7 merveilles de l'Eucharistie. Noël : les 5 différences entre la parole humaine et le Verbe divin. Purification : les 11 similitudes du feu avec Dieu. Fête de S. Pierre et S. Paul : les 10 similitudes de ces deux apôtres.

2. V. 1^{er} dim. ap. Noël : sur S. Siméon et Ste Anne. — III^e Epiph. sur le lépreux et le centenier. — XVII^e ap. Pentec. : commentaire du Ps. *Dixit Dominus*. — Annonciation : commentaire de l'*Ave Maria*. — Paraphrase du *Dominus Vobiscum*.

1^{er} Avent : tableau du jugement dernier. — III^e Avent : Paraphrase du *Quis es tu ?* — VI^e Epiph. : commentaire sur le grain de senevé appliqué à J.-C.

3. On peut voir de ces dissertations dans les sermons suivants : sur le mariage (II^e Epiph.) ; sur la justification (X^e Pentec.) ; sur le diaconat (S. Laurent) ; sur la prêtrise et l'épiscopat (S. Barthélemy) ; sur le Purgatoire (Jour des morts) ; sur l'Incarnation (Annonciation) ; sur la Prédestination (S. Jacques le Majeur) ; sur la Maternité divine (Visitation), etc.

4. V. les exemples du dévouement à la patrie tirés de la Bible dans le second sermon de diète.

5. V. le grand Dictionnaire de Varsovie en cours de publication depuis 1900 par Kartowicz, Krynski et Niedzwiedzki (*Słownik Języka Polskiego*) : Il n'y a guère de pages où on ne trouve des termes qui ne sont pas purement slaves.

on prêchait à le cour en latin, et dans les grandes églises, pendant la première moitié du xvi^e siècle, le sermon allemand prenait le pas sur le sermon polonais ¹. A la mort de Sigismond le Vieux (1548), l'évêque de Cracovie Maciejowski fut le premier qui brisa avec la coutume de prononcer en latin l'oraison funèbre du roi ². Skarga mit en honneur la langue nationale du jour où il écrivit en polonais ses livres de controverse. Il l'honora davantage encore par ses sermons.

Le seul reproche qu'on lui adresse, c'est qu'il a un peu trop teinté sa langue de *latinité* en y introduisant beaucoup d'expressions et de tournures latines ³. En revanche il a travaillé à la débarrasser des termes germaniques, comme on le voit par les variantes de la troisième édition des *Kazania sejmowe*. Après Skarga l'envahissement du latin dans la langue deviendra un véritable fléau, et ce sera le règne du langage macaronique.

Si la langue de Skarga mérite tous les éloges, en est-il de même de son style ? Les Polonais seront peut-être étonnés de cette question, car à les entendre le style de Skarga a toutes les qualités, et nous n'avons pas vu que les historiens de l'éloquence en Pologne lui aient reproché aucun défaut. On pourrait cependant signaler l'emploi trop fréquent de la répétition du même mot au commencement de plusieurs phrases ou de plusieurs propositions consécutives pour attirer l'attention. Cela sent le procédé et finit par être fastidieux ⁴. Il est possible que Skarga

1. A. Bruckner, *o. c.*, p. 13 et 95. Quand on voulait parler de quelqu'un qui ne comprend pas ce qu'on lui dit, on ne manquait pas de dire : Il a l'air d'assister à un sermon allemand.

2. Orzechowski, *Annal.*, p. 17 : *Samueli* [Maciejowski] *ita tum fuerat visum ut polonum regem apud polonos sermone laudaret polono*. L'oraison funèbre latine de Sigismond I^{er} qu'on trouve dans les œuvres d'Hosius est une traduction faite par ce dernier de l'œuvre de Maciejowski.

3. Osinski, *O Zyciu i pismach...* notes finales (140) de sa dissertation. Les œuvres de Skarga sont remplies de mots latins avec une orthographe et une terminaison polonaises : *Deklarowac, rebellizowac, Komwersowacz*, etc.

L'emploi fréquent de *On, ona, ono* (celui-ci), le *ille* des Latins, à la place du substantif et l'habitude d'accorder le verbe avec le dernier sujet quand il y en a plusieurs, sont des latinismes. L'usage de ces latinismes n'est pas des plus heureux, car il amène parfois des équivoques et il nuit à la précision du style.

4. Dans le sermon sur l'Assomption (III, 250), en moins de 20 lignes, 3 phrases commencent par *Wiemy* (nous savons), suivies de trois autres qui commencent par *Sam* (seul), suivies elles-mêmes de trois autres encore dont le premier mot est *Komu* (à qui). Si Skarga a fait parfois un assez heureux emploi de cette sorte de répétition (par ex. dans le serm. de Noël, deuxième partie (I, 49), Dim. de Quasimodo (I, 350), Dim. ap. Noël (I, 56), III^e Avent (I, 39), il n'est pas sûr que cet emploi ait été aussi heureux ou n'ait pas été excessif dans les sermons suivants : S. Pierre et S. Paul (III, 204), Ve ap. Pâques (I, 410), Rameaux (I, 256), Mercredi saint (I, 275), Vendredi saint (I, 293, et I, 304). Il nous semble que cela donne à ces sermons un goût de rhétorique et non de la meilleure.

ait été amené à cet excès moins par fantaisie de rhéteur que par la difficulté de fixer l'attention de son auditoire et par le souci de l'instruire. Pour peu qu'on ait pratiqué ses sermons on est frappé de cette préoccupation de tout expliquer qui va jusqu'à la naïveté ¹ et qui charge son style en le déparant par des mots parasites, des synonymes ou des pléonasmes ². On le voit constamment revenir sur sa pensée pour la compléter et répéter la même idée sous diverses formes, surtout à l'aide de métaphores et de comparaisons. En un mot, Skarga ignore « qu'entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. » Non pas qu'on ne rencontre parfois dans ses sermons des passages d'une brièveté forte et des mots à l'emporte-pièce qui ont un air de proverbes ³ ; mais c'est là une heureuse exception et on peut dire qu'en général ni la précision ni la concision ne sont les qualités dominantes de son style : Skarga ignore l'atticisme, et s'il avait cherché des modèles dans l'antiquité grecque il les aurait pris dans l'éloquence asiatique.

Le pittoresque, voilà ce qui distingue et recommande le style de Skarga. Presque partout il est imagé, et quoique la plupart du temps les images ou les métaphores dont il est émaillé soient tirées de la vie commune, leur banalité ne frappe pas, tant elles sont bien à leur place.

L'emploi judicieux des figures est la pierre de touche du bon écrivain ; mais pour se prononcer quand il s'agit d'un écrivain déterminé il faut tenir compte du genre d'écrire qu'il a cultivé. En ce qui concerne

1. Mercredi saint (I, 271) : la mère qui parle de croquer son enfant ne le fait pas sérieusement, car ce serait lui faire du mal.

2. On pourrait citer des centaines d'expressions de ce genre. Exemple : Les plaisirs éternels et ne cessant pas (III^e Avent, I, 37). Ces purs esprits sans corps (Toussaint, III, 307). Aimons Dieu à la mesure et à l'aune de son saint commandement... Celui qui ôte à ses passions le mors de leur bouche, qui débride son âne [le corps] et lâche les rênes à ses convoitises (XVII^e Pentec., II, 258). — Les anges et les esprits [célestes]. (S. Michel, III, 288). — Jésus échappe à la mort et au massacre... un cadavre mort (SS Innocents, III, 78 et 79). — Le poison et le venin des vipères (IV^e Avent, I, 49). Les Anglais ont pour souverain pontife et pape la reine (1^{er} dim. ap. Noël, I, 61). — Un temps long et non rapide (IV^e Avent, I, 41). — S. Jean-Baptiste de sa tour et de sa prison (1^{er} Avent, I, 5).

3. Pour caractériser celui qui flatte et par allusion à l'oiseleur : « C'est avec de beaux airs qu'on prend les oiseaux. » (III^e Avent, I, 33.) Pour marquer que le démon favorise les pécheurs : « On engraisse les bœufs qu'on destine à la boucherie. » (III^e Carême, I, 223.) L'oiseau prudent craint le filet même au milieu de la plaine nue. (I^{er} Avent, I, 12). Il vaut mieux s'unir à l'agneau que se mesurer avec le lion. (J.-C. comme Sauveur et comme juge.) (1^{er} Avent, I, 12.) Quand les feuilles ne se montrent pas, la racine de l'arbre est desséchée. (III^e Epiph., I, 96.) Un simple banc n'empêche pas l'homme sain de dormir... Un mauvais plat gâté, un grand festin (IV^e Pâques, I, 397, 398.) Il est facile d'écrire ce qu'on veut sur une table rase ; cela est moins facile quand elle est maculée (l'âme de l'enfant). (XX^e Pentec., II, 306.)

Skarga, il ne faut pas perdre de vue qu'il cultive l'éloquence familière et populaire ; c'est son droit, et c'est en partant de là qu'il faut le juger. Nous ne nous étonnons pas d'entendre saint François de Sales appeler l'enfant Jésus « le divin poupon » et le Saint-Esprit « le fourrier du Sauveur Jésus ¹ ». Nous devons par conséquent admettre que Skarga appelle saint Jean l'Evangéliste « le secrétaire et le chancelier du Saint-Esprit ² ». La familiarité est voulue par lui : c'est le ton ordinaire qu'il donne à ses sermons, car Skarga prêche avant tout pour le peuple. Son idéal de la chaire, lui-même nous le dit, est d'expliquer au peuple l'évangile de chaque dimanche ³. Ses modèles sont les saints qui ont prêché simplement et familièrement : saint Jean Chrysostôme, qui corrigeait sa prédication trop savante parce qu'il n'avait pas été compris par une bonne femme ; saint Thomas d'Aquin, qui oubliait l'Ecole et ses enseignements pour se mettre à la portée du peuple ; saint Hugues, qui ne voulait pas paraître savant, et surtout saint Vincent Ferrier qui était un prédicateur extrêmement populaire ⁴. En prêchant autrement que dans le ton familier il se serait reproché de n'avoir pas donné leur pâture aux brebis qui lui étaient confiées ⁵. Bourdaloue faisait comme lui, et quand il prêchait dans les villages, les villageois ne revenaient pas de leur surprise : était-ce donc là ce grand prédicateur de Paris ? Mais, ils avaient compris tout ce qu'il leur avait prêché ⁶ ! Bossuet lui-même, qu'on se représente trop souvent et très fausement comme toujours drapé dans sa majesté, savait dans le sermon se rendre familier, et on pourrait citer tel et tel passage de ses oraisons funèbres elles-mêmes où la familiarité voisine avec le sublime ⁷.

1. Sermon de la Purification.

2. Sermon sur S. Jean l'Evangéliste.

3. XVI^e Pentec., II, 243.

4. V. ses *Vies des saints* (éd. des mékhitaristes), à la vie de chacun de ces personnages, I, 64, 167, 232, 247 (dans les *duchowne Obroki*, à la suite de chaque récit.

5. A la vie de S. Gordien (I, 15), il écrit : « Nous voulons paraître et avoir réputation de science et d'intelligence aux yeux des gens. Au milieu des simples nous posons en grands théologiens et nous ne donnons pas le pain ordinaire aux enfants. A ceux qui ne sont pas encore sevrés nous donnons une nourriture qu'ils ne peuvent digérer. En cela nous cherchons notre profit et non celui des âmes rachetées par le sang du Christ. On honorerait mal son hôte si on mettait devant lui ce qu'on mange avec plaisir et ce que cet hôte ne peut manger. »

6. Feugère, *Bourdaloue*, p. 15.

7. G. Brunetière, *Manuel de l'hist. de la litt. fr.*, p. 194 : « Je ne sais si l'on apprécie hors de France tout ce qu'il y a de naturel, de simplicité, j'oserai dire de familiarité sous la splendeur de cette inimitable éloquence, combien peu de rhétorique et d'apprêt, quelle absence d'amour-propre et de vanité littéraire. »

Cette remarque fort juste de Brunetière en appelle une autre : on ne saurait imaginer l'ignorance incroyable dans laquelle se trouvent les étrangers à l'égard de nos sermonnaires français. Et ce qu'il y a de pis, c'est que cette ignorance ne les empêche

Ces observations faites, nous dirons que Skarga trouve souvent la métaphore ou la comparaison qui convient le mieux pour éclairer sa pensée ; nous en avons déjà vu de nombreux exemples dans les citations que nous avons faites de ses sermons. En voici d'autres. Laissons de côté certaines expressions banales, communes à tous les prédicateurs, comme le ver intérieur, la clé de l'Écriture, le vaisseau de la patrie, le pèlerinage de la vie ou le port du salut. Voici l'homme ambitieux élevé trop haut pour son mérite : c'est le charpentier à la tête faible que saisira le vertige et qui sera précipité (S. Jacq. le Maj., III, 236) ; voici l'homme inassouvi par les biens de la terre : c'est le malade qui se tourne et se retourne dans son lit, se lève, et change de lit ou d'oreiller, sans parvenir à calmer sa fièvre (lundi de Pâques, I, 332). Ce sont les hommes charnels qui se laissent prendre à l'appât des plaisirs, comme les oiseaux à la glu (II Pentec., II, 62) ; ou bien le jeune homme entièrement oublieux de la mort qui le guette, c'est l'oiseau qui pille le grain sans voir le piège qui est près de lui. (III après Pâques, I, 387). Jean Baptiste est l'aurore et Jésus le soleil (II Avent, I, 10). Jésus fréquente les pécheurs pour les convertir : « Le soleil n'est pas maculé par la boue qu'il dessèche, ni le feu par le bois noir qu'il brûle... Les pé-

pas de porter des jugements sur des prédicateurs qu'ils paraissent n'avoir pas lus. C'est à se demander s'ils ne font pas de la critique *a priori* de parti pris et par snobisme à la façon de Sienkiewicz. M. Faguet a relevé ce procédé (*Journal des Débats*, semaine dramatique du 1^{er} juillet 1901) de la façon suivante : « M. Brunetière avait émis cette opinion que dans le *Quo vadis* ? il y avait des souvenirs des *Martyrs*, d'*Actè* et de l'*Ante-christ*. M. Sienkiewicz protestait ainsi qu'il suit : «... Je vous avouerai un fait curieux, c'est que je ne connais pas du tout les *Martyrs* de Chateaubriand, ni *Actè* de Dumas... les *Martyrs* n'étant pas tombés sous ma main. Je savais que ce livre existait, mais c'est tout. Quant à *Actè*, je n'en avais jamais entendu parler. » — Dix lignes plus bas [M. Sienkiewicz écrit :] « En polonais il existe... *Rome sous Néron* de Kraszewski et *Irydion* de Kraszinski, d'autant plus supérieures aux *Martyrs* de Chateaubriand et à l'*Actè* de Dumas que Kraszinski était réellement plus grand écrivain et plus grand poète que ces deux auteurs. »

« Est-ce pas charmant ? [continue M. Faguet] Ainsi M. Sienkiewicz n'a jamais lu les *Martyrs* et n'a jamais entendu parler d'*Actè*, mais il trouve *Irydion* infiniment supérieur à *Actè* et aux *Martyrs*. A la bonne heure ! Voilà de la critique comme je la comprends. Elle est simple, précise et claire... « et si facile ! » Comme disait Gondinet dans le *Homard* »

Ainsi parle M. Faguet. Qu'on lise maintenant et qu'on savoure ce jugement de Korczak Branicki (*Les nationalités slaves*, Paris, 1879, p. 235) sur Skarga : « Ni Bos-« suet, ni Bourdaloue, ni Massillon, ne sauraient lui être comparés ; il surpasse ces « trois grands maîtres, car il ne laisse jamais apercevoir comme eux les ressorts d'une « rhétorique préconçue (! et quel style !!). Son style, le plus beau de l'âge d'or de la « littérature polonaise, jaillit avec une magnificence qui n'a rien d'appâté ni d'artificiel. « Cette simplicité sublime est le cachet de la véritable éloquence que peu d'orateurs « en renom ont possédé au même degré. »

Ce galimatias est tout simplement la déformation d'un jugement de Mickiewicz (*Litt. slave*, t. II, 40^e leçon, p. 217) que voici : « Il (Skarga) a la forme aussi parfaite

cheurs venaient au Christ noirs comme des corbeaux et ils le quittaient blancs comme des cygnes (II Pentec., II, 75). Le pécheur qui ne sent pas combien le péché fait souffrir est comme celui dont les jambes engourdis ne sentent pas la douleur (XIII Pentec., II, 201). Les premiers martyrs qui sont morts pour la foi sont comme ces soldats qui se font bravement tuer pour frayer la voie à ceux qui les suivent (VI Pâques, I, 432). Dieu ramène à lui les hommes tantôt « en les poursuivant comme on fait les fauves avec grand bruit et grand fracas », tantôt il les renverse sans bruit d'un petit souffle. Les chênes il les secoue par un vent violent, et un léger souffle suffit pour abattre les arbustes. (S. Matthieu III, 285). Ailleurs Skarga dit que Dieu, comme un jardinier, cueille les uns à la main comme les raisins et les cerises, et les autres en secouant l'arbre comme les poires et les noix (S. Pierre et S. Paul). L'âme qui attend la venue du juge [à la mort] est comme la femme qui attend le retour de son mari en voyage (I, Avent). Quand Dieu ne punit pas les pécheurs, c'est signe qu'il les abandonne, de même que « quand une paire de gamins se chamaillent, le père de l'un prend son fils aux cheveux et le corrige ; mais il laisse l'autre et dit : celui-là n'est pas mon fils, je n'ai pas à m'occuper de lui. » (III, Pâques, I, 378.) Nous devons nous détacher des biens de la terre de telle façon que nous les quittons à la mort « aussi facilement qu'on ôte son bonnet. » (2^e s. du XV Pentec., II, 237.) Le démon se joue de nous comme l'enfant qui a mis à un oiseau un fil à la patte

« que celle de Bossuet et de Massillon. Elle disparaît même et jamais on ne s'aperçoit « de la marche de ses périodes, tandis que dans les plus beaux discours des orateurs français on s'aperçoit trop souvent de la forme. On voit qu'il parle devant un public « instruit qui pèse et juge chacune de leurs phrases. Son style n'en est que plus parfait. » Ce Jugement de Mickievicz avait déjà été déformé par le traducteur polonais du *Cours de littérature slave* (traductor, traditor) qui lui fait dire que Skarga doit être mis « au même niveau que Bossuet et Massillon et en quelque façon plus haut » (*poniekad wyzej*). »

Mecherzynski, dans son *Histoire de l'Eloquence* (1858), t. II, p. 187, dit ceci : « Les prédicateurs français modernes trahissent trop souvent l'envie de plaire aux auditeurs et au public ; cueillant des fleurs sur le champ des joies mondaines, ils semblent flatter les faiblesses au lieu de frapper dessus à main armée. » Il est vrai que ce même historien (II, p. 30) fait prêcher Mascaron sous Louis XIII qui est mort en 1643, lorsque Mascaron, plus jeune que Bossuet (né en 1627), avait neuf ans, car il était né en 1634. Pour un prédicateur, c'est le comble de la précocité : « C'est seulement sous le règne de Louis XIII, écrit-il, qu'apparaissent des orateurs comme Desmares, Singlier⁽²⁾. Mascaron, dignes prédécesseurs de Bossuet et de Massillon. » Faut-il encore citer la mésaventure arrivée il n'y a pas longtemps à l'auteur polonais d'un article intitulé *Skarga et Bossuet* et qui a eu la candeur d'appliquer aux *Oraisons funèbres* ce que Rebelliau a dit des brouillons de sermons inachevés ? Mais en voilà trop : on se demande quelle idée ces critiques se font de la probité historique et littéraire ; leur légèreté méritait d'être signalée.

(sexagésime, I, 169). L'homme attaché à la terre est comme l'enfant qui préfère une pomme à un village (XV Pentec., II, 208.)

Skarga met souvent deux, trois, quatre images de suite qui se rapportent à un même objet : « c'est avec raison que Notre-Seigneur nous recommande de fuir un air si empesté, un venin si affreux, des loups si rapaces et si affamés, un arbre si mauvais, un membre si corrompu (VII Pentec., II, 124) ». La vertu sans la miséricorde est comme une maison sans mur, un oiseau sans aile, un mets sans sel, la foi sans les œuvres. (VI Pentec., II, 113 ¹.) Ces images multipliées sans nécessité sentent déjà la rhétorique, et l'orateur risque de laisser échapper des incohérences. « O admirable table [de communion] qui repousse les « ennemis, défend contre les tentations mauvaises, rend la route agré-
« able et facile, remet les pieds en état et répare les forces pour marcher
« dans les voies de la justice (lundi de Pâques, I, 333 ²). »

Non seulement Skarga multiplie les images, mais il les suit quelquefois avec application et les épuise. Alors au lieu de les jeter en passant comme un trait de lumière, il se livre à ce jeu de les montrer dans tous leurs détails, ce qui est précisément un des caractères du style précieux. Qu'on se rappelle Molière (*Femmes savantes*, III, 2) :

Pour cette grande *faim* qu'à mes yeux on expose,
Un seul *plat* de huit vers me semble peu de chose, etc.

Quelquefois même un sermon entier, ou une de ses deux parties, roule sur une métaphore, comme celui de saint André sur la pêche, celui de saint Albert sur la plantation de la vigne, celui de saint Martin sur la lumière qui est dans la maison ³. Rien de plus fastidieux que cette application prolongée qui est comme une affectation perpétuelle du style, une gageure contre le bon goût ⁴.

1. Voir aussi II^e dim. ap. Pâques, I, 362. Qu'on se rappelle la naissance sans la vertu : masque sans visage, fumée sans feu, écume sans bière et bonnet sans tête.

2. O si nous savions et expérimentions comme les flèches de feu de ce sacrement volent vers le cœur et comme elles nous transforment ! (Lundi de Pâques, I, 334.) Cette main blessée [la volonté affaiblie par le péché originel] ne peut pas soulever un fardeau, mais elle peut le saisir et remuer les doigts, et crier vers Dieu au secours (S. Etienne, III, 63). (Cette main qui crie nous rappelle un prédicateur que nous avons entendu à une première messe. Il disait du prêtre : le prêtre d'un pied touche à la terre... et de l'autre... il regarde le ciel.)

3. V. aussi la vie représentée par une navigation (IV^e Epiph., I, 119).

4. Voici un extrait du sermon sur S. André (III, 9) qui donnera une idée de ce style : « On trouve des poissons qui négligent les filets divins et ses paroles [*sic*], qui « aiment mieux choisir les tempêtes d'une mer très amère que la douceur des fleuves
« de l'Evangile et la source de la vie éternelle ; ils aiment leur volonté propre et les
« marais fangeux des plaisirs de ce monde ; mais les pures rivières où ils se feraient
« prendre, ils les évitent comme [pour] les grenouilles. Ils aiment mieux séjourner

Il ne faudrait pas croire que la recherche, l'affectation, la préciosité soient rares chez Skarga et qu'il ne s'agisse que de quelques défaillances de goût. On peut en citer de nombreux exemples.

Dans le roseau de notre faiblesse mettons le fer de la force divine (II Avent, I, 25).

Celui-là prie mal qui ne le [Jésus] tire pas par la robe de ses mérites (V Pâques, I, 410).

Que la terre de mon cœur tremble en voyant ton martyr (Vendredi saint, I, 310).

Frappe mon cœur dur du marteau de tes jugements et de tes bontés (*ibid.*, p. 311).

Ce ver [l'orgueil] abîme le bois même des bonnes œuvres (X Pentec., II, 164).

Quand la mort nous chassera de ce hangar pourri avec les pierres de la douleur corporelle (S. Etienne, III, 68).

Je ne serai pas mis sur le cheval de ta grâce (XIII Pentec., II, 190).

Cette grâce qui est ici un cheval devient ailleurs un fouet (Vendredi saint, I, 311) et ailleurs une laine : Il est l'agneau qui vous vêt et vous réchauffe avec la laine de la grâce divine (Epiphanie, III, 103).

Faut-il encore signaler le conseil de laver le visage de l'âme (III Pentec., II, 75) et celui d'offrir à Dieu l'huile parfumée de notre bonne volonté (Marie-Magdel., III, 218), la plume du Saint-Esprit, (Pentec., I, 443), la clé de la chambre du cœur (XVIII Pentec., II, 277), la bouche du cœur qui doit broyer et mâcher les matières de la méditation (I ap. Noël, I, 55), la charrue de la pénitence à laquelle se met sainte Marie-Magdeleine (S^{te} Magd., III, 218), les trous qu'il faut boucher pour que l'eau du péché n'entre pas dans la barque de l'âme (mard. Pâques, I, 346) ou pour que l'eau des maladies ne pénètre pas dans le corps (XVIII Pentec., II, 281) ? En voilà plus qu'il n'en faut pour déclarer que Skarga n'est pas l'ennemi de la préciosité. Si son langage n'est pas celui de Mascarille et de Madelon, il est au moins celui de Gongora. Un pas de plus et il arrivera au burlesque et pourra donner la main aux auteurs des *allumettes du feu divin*, de la *tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur*, et de la *pieuse alouette avec son tire-lire*⁴.

« avec une conscience mauvaise dans les eaux bourbeuses. Ils choisissent plutôt les filets
« du démon et des hérétiques quand ils sont libres de faire ce qu'ils veulent ; mais
« cela ne dure qu'un temps. Ensuite ils seront forcés de faire ce que le tyran infernal
« leur donnera quand il les poussera dans son filet de pleurs et de grincements de
« dents. O malheureux petits poissons, voulez-vous donc périr ainsi ? Venez ici aux
« filets où est la vraie liberté, etc... » (Et d'un bout à l'autre le sermon est dans ce goût.)

1. Ce ne sont pas des titres d'ouvrages inventés à plaisir, mais des titres de livres qui ont vu le jour en France entre 1580 et 1620. (V. Ludovic Lalanne, *Curiosités bibliographiques*, Paris, 1845, p. 252.) Le style de ces livres correspondait à leur titre.

Quand on a un goût si peu sûr, il y a cent à parier contre un, que d'un excès on tombera dans l'excès opposé, de la recherche dans la vulgarité, et c'est ce qui est arrivé à Skarga. Il pourrait parler moins de cuisine, de choux, de pois et de grenouilles ; mais ce n'est encore là que de la familiarité. Il pourrait aussi se dispenser d'images ou de comparaisons malséantes quand il s'agit de Dieu ; ne pas dire par exemple que le Seigneur a les oreilles longues (XIII Pentec., II, 197), ne pas comparer le Saint-Esprit à la poule qui couve ou à un organiste qui fait sauter les gens (lundi Pentec., I, 449, 452). Ce n'est encore là qu'un manque de tact. Mais il ne devrait jamais être vulgaire et grossier ¹, et il l'est quelquefois :

O stupides et orgueilleux paysans (ou rustres), o sales et avides bouviers, o porcs charnels, quand ouvrirez-vous les yeux ?... (II Pentec., II, 63.)

Interrogez les saints... et non pas ces porcs charnels... si je me remplis le ventre de pois je n'aurai plus d'appétit pour la perdrix.

Les Turcs, ces sales porcs qui ravagent tout (2^e dim. Pentec., II, 63).

Les vers et les poux le rongèrent (Hérode). O misérable pouilleux... (III Avent, I, 33).

Celui qui sait et croit que Marie est mère du Dieu très haut, mon roi et mon maître, serait plus sot et plus stupide qu'un âne s'il disait : je ne l'honorerai point jusqu'à ce que le roi son fils me l'ordonne. Quand on montre de l'avoine à un âne, il n'est pas besoin de lui commander de la manger (Assomption, III, 249).

Grossiers et charnels animaux, nous ne savons pas que tout s'étend de l'âme au corps (S. Mathias, III, 132).

Voilà jusqu'où descend un prédicateur de la cour de Pologne à la fin du xvi^e siècle ; il rejoint par là nos prédicateurs du xv^e, les Menot et les Maillard. Avions-nous raison de nous demander si le style de Skarga est sans défaut ?

Ceux qui ont, comme ils disent, un culte pour Skarga ², les admirateurs quand même diront que ce sont là de petites taches ; ce n'est pas notre avis. Ces taches ternissent l'éclat de l'œuvre où on les rencontre et témoignent, chez l'auteur, d'un goût mal formé, d'autant plus que dans les trois éditions suivantes des *Sermons des dimanches et des fêtes* il n'a corrigé aucune des fautes que nous venons de signaler.

1. A ce défaut d'éducation ou ce reste de rusticité (*prisca manent vestigia ruris*) se rattache la mauvaise habitude de Skarga d'employer avec une déplorable facilité les mots *glupy* (sot, stupide, bête) et *glupstwo* (sottise, stupidité, bêtise).

2. De même que nous avons en France des Molierolâtres, il y a en Pologne des Skargolâtres, et malheur à qui touche à leur idole. L'abbé Osinski et le comte Stanislas Potocki en ont su quelque chose.

Hâtons-nous de dire que les *Kazania sejmowe* échappent à peu près entièrement à ces critiques et paraissent être ce qu'il a écrit de mieux : les plans en sont plus réguliers et mieux dessinés et le style en est généralement exempt d'emphase, de recherche et de vulgarité.

CONCLUSION

Notre étude est achevée et il nous reste à conclure. Skarga nous apparaît comme un prédicateur de haute valeur qui brille surtout par l'imagination et le pathétique. Il a de belles pages pittoresques et émouvantes ; mais à côté de ces pages il y en a d'autres qui sont ternes et sèches ¹, car il est inégal, et cette inégalité s'étend à toutes ses œuvres, même les meilleures. On n'en pourrait peut-être pas citer une seule, y compris les sermons de diète, que l'on puisse qualifier de chef-d'œuvre accompli et proposer comme modèle parfait. Dans toutes il y a des lacunes. Cela tient à ce que l'art de Skarga n'est pas assez avancé et son goût trop peu sûr. On dira de lui, si l'on veut, qu'il est un génie ², mais à la condition d'ajouter que ce génie est fruste et aurait eu besoin d'être poli. La vénération qu'ont pour lui les Polonais est méritée par sa haute dignité morale, par son désintéressement, par son courage en face des puissants, par sa pitié pour les pauvres et les opprimés. Elle est méritée aussi par son profond amour pour la patrie et les services qu'il lui a rendus grâce à son éloquence. Il a sûrement contribué à ramener à la religion catholique nombre de nobles qui s'étaient faits protestants, et il a fortement défendu l'Eglise ; il a sûrement contribué aussi à la réforme des mœurs et à la diminution des crimes. Ce n'est qu'en politique que sa voix n'a pas été entendue, et la Pologne a eu à s'en repentir : il voulait fortifier l'autorité royale et rétablir l'ordre où s'était introduite l'anarchie, et l'anarchie a prévalu. Il a eu le chagrin d'entrer dans la tombe sans voir même le commencement d'une réforme politique.

Sa réputation en Pologne est solidement et justement établie ; mais les raisons pour lesquelles les Polonais le tiennent en si haute estime sont précisément celles pour lesquelles il n'est point un de ces génies qui conquièrent le monde : il est trop Polonais. Ce n'est pas de lui qu'on pourra jamais dire ce qu'un de nos académiciens disait naguère de

1. On pourrait lui appliquer ce mot de La Bruyère sur Rabelais : Là, où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent.

2. On l'a dit maintes fois : non seulement en Pologne où on ne cesse de le répéter, mais même en France (Mickiewicz dans son *Cours de littérature slave* et M. Léger dans ses articles de la *Nouvelle Revue* sur l'éloquence de la chaire en Pologne, avril 1909).

Bossuet sans crainte d'être démenti : « L'influence de son génie s'étend au delà de son temps et de son pays : à travers les siècles, chez tous les peuples, les âmes chrétiennes saluent en lui le maître incontesté de l'éloquence de la chaire ¹. » Skarga est presque inconnu hors de son pays ; beaucoup de dictionnaires biographiques ou bibliographiques ne le nomment même pas, et c'est une injustice ; d'autres lui font à peine l'aumône de quelques lignes qui ne sont pas toujours exactes. En 1691 un palatin de Sieradz nommé Pieniazek a traduit en latin les *Sermons des dimanches et des fêtes* et d'autres. Dans sa lettre dédicatoire à Innocent XII il disait qu'il avait fait cette traduction « pour que Skarga ne parlât pas seulement en sa langue nationale dans son pays, mais pour qu'il fût écouté par toute l'Europe et qu'il *devînt l'oracle universel du monde chrétien* (*commune orbis christiani oraculum fieret*). » C'était bien naïf et bien ambitieux. La traduction de Pieniazek eut beau se répandre (on la trouve dans toutes les grandes bibliothèques), la réputation de Skarga à l'étranger n'y gagna rien ². Un Jésuite français et un Jésuite italien ont, paraît-il, traduit, chacun dans sa langue, les sermons de Skarga : leurs traductions sont restées en manuscrit. En France où nous avons un Bossuet, un Bourdaloue et un Massillon, jamais une traduction des sermons de Skarga n'aurait chance de se répandre, et cela se conçoit : les sermons de Skarga apparaîtraient aux Français comme trop informes, trop chargés de citations, et trop remplis de controverse. Les sermons de diète seuls présentent pour nous quelque intérêt, surtout au point de vue historique, et à eux seuls ils suffiraient à faire rendre à Skarga un peu de cette justice qui lui est due pour son courage civique et son mérite littéraire.

1. M. Mézières, dans son discours du 29 octobre 1911 à l'inauguration du monument de Bossuet dans la cathédrale de Meaux.

2. Sur l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal on lit cette note de M. de Paulmy : « Ces sermons ont été écrits originairement en polonais et traduits en latin par un palatin de Pologne. Ils ont de la réputation dans leur pays ; mais ils sont de bien peu de considération en France.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.	I
INTRODUCTION.	XV

LIVRE PREMIER

Le milieu politique et religieux.

PREMIÈRE PARTIE : ÉTAT POLITIQUE DE LA POLOGNE AU XVI^e SIÈCLE

CHAP. PRÉLIMINAIRE : Le territoire et la population.	3
CHAP. I ^{er} . — Les classes de la société polonaise :	
1. La Noblesse.	11
2. La Bourgeoisie.	32
3. Les Paysans.	34
CHAP. II. — Le Gouvernement.	
1. Le Roi.	43
2. Organisation des pouvoirs.	49

DEUXIÈME PARTIE : ÉTAT RELIGIEUX DE LA POLOGNE AU XVI^e SIÈCLE

CHAP. I ^{er} . — L'Eglise catholique.	57
CHAP. II. — Le Protestantisme en Pologne :	
1. Le Luthéranisme sous Sigismond I ^{er} le Vieux.	84
2. Les sectes sous Sigismond II Auguste.	107

LIVRE DEUXIÈME

L'homme (vie et œuvres).

CHAP. I ^{er} . — Origine et jeunesse de Skarga. Etudes, préceptorat, prêtrise et canonicat (1536-1568).	147
CHAP. II. — Skarga jésuite : Noviciat et premiers travaux apostoliques (1568-1573).	163
CHAP. III. — Missions de Vilna et de Cracovie (Polémique religieuse) (1573-1588).	184
CHAP. IV. — Skarga à la cour (<i>Missio Aulica</i>) (Polémique politique) (1588- 1595).	215
CHAP. V. — Dernières années et mort (1595-1612).	236

LIVRE TROISIÈME

Le Prédicateur.

CHAP. I ^{er} . — La Prédication en Pologne avant Skarga et de son temps. Le Sermon type de Skarga. Appendice : Traduction d'un sermon de Skarga	263
CHAP. II. — Facultés oratoires de Skarga.	287
CHAP. III. — Le dogme et la controverse.	301
CHAP. IV. — La morale.	318
CHAP. V. — La politique.	332
CHAP. VI. — La Rhétorique, la langue et le style.	361
CONCLUSION.	373





3 2400 00569 8091

